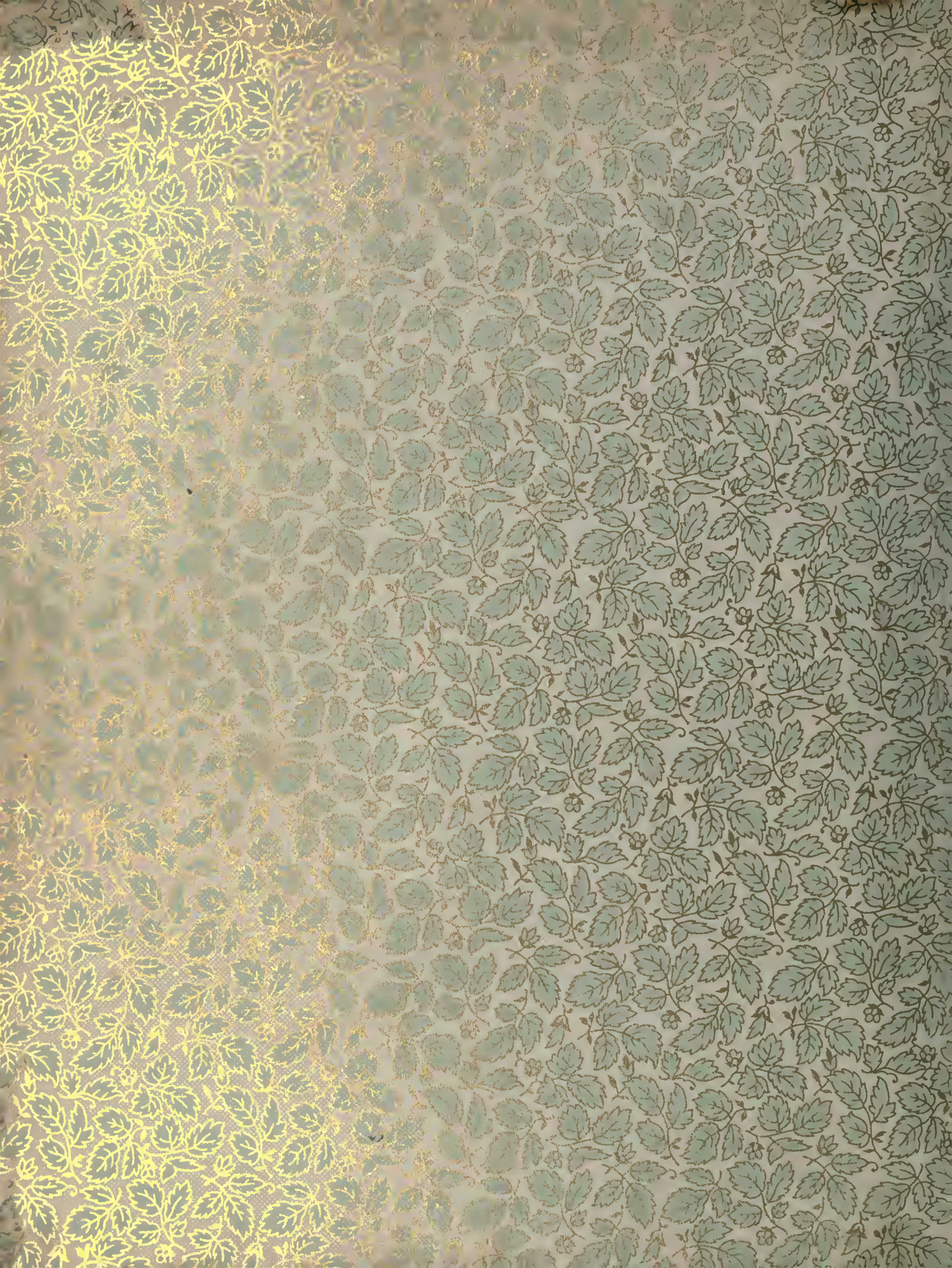






COLLECTANEA FRIBURGENSIA



COMMENTATIONES ACADEMICÆ

UNIVERSITATIS FRIBURGENSIS HELVETIORUM

FASCICULUS III.



FRIBURGI HELVETIORUM

APUD BIBLIOPOLAM UNIVERSITATIS

MDCCCXCV

LES GLOSES DE CASSEL

LE

PLUS ANCIEN TEXTE RÉTO-ROMAN

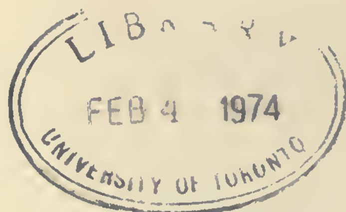
PAR

PAUL MARCHOT



FRIBOURG (Suisse)
EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

1895


FEB 4 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

A

Monsieur le Conseiller national

Dr C. Decurtins

Auteur de la Chrestomathie réto-romane

LES GLOSES DE CASSEL

Les Gloses de Cassel ont été étudiées par Fr. Diez il y a une trentaine d'années dans ses *Anciens glossaires romans* (traduction par A. Bauer. 5e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes). Elles sont généralement regardées comme appartenant au VIIIe siècle et, en ce qui concerne la langue, on paraît être d'accord avec le père de la philologie romane pour les attribuer au domaine d'oïl et même à la partie nord-est de ce domaine où existe le phénomène du maintien de w germanique. C'est au point que les auteurs de deux chrestomathies de l'ancien français les ont imprimées dans leurs recueils : c'est par les Gloses de Cassel que s'ouvre la *Chrestomathie de l'ancien français* de Bartsch et elles figurent immédiatement après les Gloses de Reichenau dans le remarquable et savant *Altfranzösisches Uebungsbuch* de MM. Fœrster et Koschwitz. Cependant, déjà en 1855, Holtzmann avait cherché « à établir une parenté entre la langue du glossaire et le roumanche » (ap. Diez, p. 78) et dernièrement, en 1892, un savant italien, M. Monaci, professeur à l'Université de Rome, a déclaré formellement qu'il regardait ces gloses comme un texte de la région lombardo-frioulane, en annonçant qu'il publierait prochainement les raisons qui le portaient à émettre semblable assertion [1]. A ma connaissance, ces arguments annoncés depuis deux ans n'ont pas été publiés. Je me propose dans le présent travail d'examiner personnellement la question et d'essayer d'arriver à une *localisation* des Gloses de Cassel.

L'étude de Diez est faite surtout au point de vue lexicographique ;

[1] Voy. *Romania*, XXII, p. 627. M. Monaci a fait cette déclaration dans les *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei* (juin 1892), qui ne me sont pas accessibles. Il y dit aussi que la pièce 81 des *Carmina Burana* est également lombardo-frioulane.

ce qu'il dit de la phonétique et de la flexion tient en quelques pages (79-83 et 114-117). Et dans l'*Avant-propos* de la traduction française, M. G. Paris le loue d'avoir agi ainsi : « Le glossaire, si précieux pour l'histoire du sens, ne peut dans la plupart des cas inspirer pour la partie phonétique qu'une médiocre confiance, rédigé comme il l'est par un Allemand latiniste, c'est-à-dire dans les plus mauvaises conditions possibles [1]. » Je dois dire que je ne saurais me rallier à cette opinion, exprimée il y a vingt-cinq ans du reste par le maître français. Que le glossaire contienne une masse de mots purement latins : *homo, caput, index, medius, auricularis*, etc., etc. (voyez Diez, p. x), que d'autres soient parfois affublés à tort et à travers de désinences latines, comme *timporibus* (Diez, p. 74), c'est là un fait qu'on ne saurait nier et qui est, si je ne me trompe, admis de tous. Notre auteur, en tant qu'auteur du VIIIe siècle, avait reçu une éducation exclusivement latine et la langue parlée était pour lui une corruption, une *dénaturation,* si je puis dire, du latin. Cette langue vulgaire, triviale presque, il eût été contraire à toutes les règles de l'écrire telle quelle, comme elle était prononcée. Une idée aussi révolutionnaire ne pouvait germer dans la cervelle d'un homme du VIIIe siècle. Qu'on veuille bien tenir compte aussi de ses habitudes acquises dans l'Ecole. On observe un phénomène semblable chez les patoisants, qui, absolument étrangers à la linguistique et ayant reçu toute leur instruction par le canal de la langue française, affublent leurs productions dialectales de défroques françaises. Au surplus, ce qui prouve surabondamment cette thèse, c'est que le glossographe, dans les rares cas où l'étymologie lui échappe, écrit parfaitement le mot roman : *innuolu, talauun* l. *taluun* (le lat. disait TALUS), *ordigas, figido* (FICATUM), *ferrat, auciun, pulcins, bisle* (PENSILE), *esilos, mediran* (* MATERAMEN), *pis* (* PICUS), *devrus* (TUBRUCOS), *manneiras* (MANUARIAS), *fomeras* (VOMERIAS), etc.

J'entends laisser de côté la question de date, mais je ne saurais admettre l'opinion de M. G. Paris et je dis que, étant donnés les progrès considérables qu'a faits depuis trente ans la linguistique romane, étant connue cette tendance de l'auteur à une latinisation excessive du texte, il n'est point impossible que l'on apporte des corrections et des améliorations nombreuses au travail de Diez et qu'à l'aide des mots en nombre respectable écrits en roman, on parvienne à tracer, d'une façon assez exacte, le tableau des principaux caractères phonétiques de la langue des Gloses, ce qui permettra alors de donner du texte une

[1] P. x.

localisation au moins approximative. Tel est le but que, comme je l'ai dit, je me propose dans le présent travail.

Il va de soi que je n'utiliserai pas les mots qui n ont pas encore été expliqués ou qui sont encore douteux tels que *cinge, segradas, de apis siluuarias,* etc., pas plus que le VIIIe chapitre du glossaire, dont la langue est à peu près exclusivement latine et dont l'auteur, d'après l'opinion générale (voy. Diez, p. 74), n'est pas le même que celui des sept premiers chapitres.

Après avoir déterminé, d'une façon générale, dans quelle région du monde roman les Gloses du Cassel ont été élaborées, il s'agira d'identifier dans la langue romane que parle cette région chacun des mots que contiennent les Gloses. Ce sera l'objet de la seconde partie du travail. Le couronnement obligé de celui-ci sera un essai d'édition critique des Gloses, essai qui jusqu'à maintenant n'a pas été tenté.

Mais il faut, avant d'entrer en matière, donner une reproduction du texte tel que nous l'a transmis le ms. C'est l'excellent texte *diplomatique* de l'*Altfranzösisches Uebungsbuch* de MM. Fœrster et Koschwitz que j'emprunte, en résolvant tous les signes et toutes les abréviations paléographiques et en séparant les mots réunis, réunissant les fragments de mot séparés dans le ms. :

homo man.
caput haupit.
uertice*m* skeitila.
capilli fahs.
oculos augun.
aures aorun.
nares nasa.
dentes zendi.
timporib*us* chinnapahhun, hiuffilun.
facias uuangun.
mantun chinni.
maxillas chinnpein.
collo hals.
scapulas ahsla.
humerus ahsla.
tondit skirit.
tundi meo capilli skir min fahs.
radi me meo colli skir minan hals.
radi meo parba skir minan part.
radices uurzun.

labia lefsa.
palpebre prauua.
int*er*scapulas untarhartinun.
dorsu*m* hrucki.
un osti spinale ein hruckipeini.
renes lenti.
coxa deoh.
os maior daz maera pein deohes.
innuolu chniu.
tibia pein.
calamel uuidarpeini.
talauun anchlao.
calcanea fersna.
pedes foozi.
ordigas zaehun.
uncla nagal.
membras lidi.
pectus prust.
brachia arm.
manus hant.
palma preta.
digiti fingra.
polix dumo.
index zeigari.
medius mittarosto.
medicus laahhi.
articulata altee.
minimus minnisto.
putel darm.
putelli darma.
lumbulu*m* lentiprato.
figido lepara.
pulmone lungunne.
intrange indinta.
stomachus mago.
latera sitte.
costis rippi.
unctura smero.
cinge curti.
lumbus napulo.

umbilico napulo.
pecunia fihu.
cauallus hros.
equm hengist.
ium*en*ta marhe.
equa marhe.
puledro folo.
puledra fulihha.
animalia hrindir.
boues ohsun.
uaccas choi.
armentas hrindir
pecora skaaf.
pirpici uuidari.
fidelli chalpir.
ouiclas auui.
agnelli lempir.
porciu suuinir.
ferrat paerfarh.
troia suu.
scruua suu.
purcelli farhir.
aucas cansi.
auciun caensincli.
pulli honir.
pulcins honchli.
callus hano.
galina hanin.
pao phao.
paua phain.
casu hus.
domo cada*m*.
mansione selidun.
thalam*us* chamara.
stupa stupa.
bisle phesal.
keminada cheminata.
furn*us* ofan.
caminus ofan.
furnax furnache.

segradas sagarari.
stabulu stal.
pridias uuanti.
esilos pretir.
mediran cimpar.
pis first.
trapes capr*el*ta.
capriuns rafuun.
scandula skintala.
pannu lahhan.
tunica, seia tunihha.
camisa pheit.
pragas proh.
deurus deohproh.
fasselas fanun.
uuindicas uuintinga.
mufflas hantscoh.
uuanz irhiner.
uuasa uuahsir.
dolea,
caua putin.
idrias
tunne choffa.
carisa
ticinne choffa fodarmaziu.
sisireol stanta.
cauuella potega.
gerala, tina zuuipar.
siccla einpar.
sicleola,
sedella ampri.
sestar sehtari.
calice stechal.
hanap hnapf.
cuppa chupf.
caldaru chezil.
caldarora chezi.
cramailas hahla.
implenus *est* fol ist.
palas scufla.

sappas hauua.
saccuras achus.
manneiras parta.
siciles sihhila.
falceas segansa.
taradros napugaera.
scalpros scraotisran.
planas pau*m*scapo.
liones seh.
fomeras uuganso.
martel hamar.
mallei slaga, hamar.
et forcipa anti zanga.
et inchus anti anapaoz.
de apis picherir.
siluuarias folliu.
flasca,
puticla.
mandacaril moos.
ua canc.
fac iteru*m* to auar.
citius sniumo.
uiuaziu iili.
argudu skeero.
moi mutti.
quanta moi in manage mutte.
sim halp.
aia tutti uuela alle.
uestid cauuati.
laniu uestid uullinaz.
lini uestid lininaz.
tramolol sapan.
uellus uuillus.
punxisti stahhi.
punge stih.
ca*m*pa hamma.
ponderosus haolohter.
albios oculus staraplinter.
gyppus houarohter.
et lippus p*re*hanprauuer.

claudus lamer.
mutus tumper.
tinas zuuipar.
situlas einpar.
guluium noila.

A. GRAMMAIRE

I. PHONÉTIQUE

VOCALISME

CHUTE DE LA PÉNULTIÈME ATONE

1. On sait que la pénultième atone était déjà tombée en latin dès les premiers siècles de l'Empire. Notre texte nous montre de nombreux exemples en -ULUS, -ULA où elle est conservée, mais il ne faut voir là, évidemment, que des graphies purement latines. Du reste, on a

uncla nagal 36
oviclas auui 76
mufflas hantscoh 117
siccla einpar 126
cramailas [1] hahla 134
puticla 153

Digiti fingra 42 est peut-être une graphie étymologique, tandis que *bisle* phesal 96 (= PENSILE), dont l'étymologie échappait à l'auteur, est bien roman.

Dans *figido* lepara 52, peut-être y avait-il encore un léger son vocalique, A offrant toujours plus de résistance à l'atone que les autres voyelles.

[1] Les Capitulaires de Charlemagne ont CRAMACULUM (Hatzfeld et Darmesteter, *Dictionnaire général*).

Dans *gerala, lina* zuuipar 125, il faut nécessairement voir une faute pour *gerula,* voyez au *Commentaire*.

Quant à *puledro* folo 67, *puledra* fulihha 68, ils peuvent représenter, comme le dit Diez p. 93, aussi bien PULLÉTRUS que PÚLLETRUS. Nous verrons au *Commentaire* qu'ils correspondent à PULLÉTRUS.

CHUTE DES VOYELLES FINALES

2. Malgré le grand nombre de mots affectés de terminaisons latines, on peut affirmer que la langue des Gloses de Cassel a déjà laissé tomber les voyelles finales. Il faut faire toutefois trois exceptions : pour A et, ce qui paraîtra plus surprenant, pour I et pour la finale de la 2e personne sing. de l'impératif.

Pour la chute de *e*, on relève les exemples suivants :

mantun chinni 11.
tal(a)uun anchlao 32
auciun caensincli 84
mediran cimpar 105 (* MATERAMEN)
capriuns rafuun 108 (* CAPERIONES)
sim halp 162 (SEMEM)

Il y a des exceptions comme *pulmone* lungunne 53, *mansione* selidun 93 (graphie latine comme le prouve la première *n*), *calice* stechal 129.

Pour la chute de *o* et de *u*, on a les exemples :

un os(ti) spinale ein hruckipeini 25
calamel uuidarpeini 31
putel darm 49
pulcins honchli 86
uuanz irhiner 118
sestar sehtari 128
martel hamar 147
moi mutti 160 (= MODIUM)
vestid cauuati 164
laniu vestid uullinaz 165
lini vestid lininaz 166

Les exceptions sont *en nombre considérable,* mais il faut, à n'en pas douter, les attribuer à la tendance latinisante de notre auteur.

La règle de la chute des finales que nous avons établie, subit, en faveur de A, une première exception qu'on ne trouvera pas surprenante. Les exemples à citer pour le maintien de A sont les innombrables

féminins pluriels, qui eux sont toujours en *-as* (jamais en *-es* comme il arrive dans les *Gloses de Reichenau*), dont la nomenclature serait ici superflue, de nombreux féminins singuliers en *-a* tels que

coxa deoh 27
tibia pein 30
uncla nagal 36
palma preta 41
unctura smero 58
equa marhe 66, etc., etc..

des neutres probablement féminisés tels que

brachia arm 39
iumenta marhe 65
pecora skaaf 73

On trouve un exemple où A est représenté par *u*, dans *casu* hus 91 (voyez l'explication au *Commentaire*) et un exemple où il est représenté par O : *radi meo parba* skir minan part 19. Ici nous avons incontestablement affaire à une faute du copiste, amenée par les expressions précédentes *meo capilli* et *meo colli*.

Une deuxième exception à la loi des finales a lieu en faveur de I : en effet, parmi les noms que notre glossaire nous trasmet sous la forme du pluriel, ceux de la deuxième déclinaison latine, lorsque par hasard ils sont au nominatif, conservent toujours leur *i* :

digiti fingra 42
putelli darma 50
fidelli chalpir 75
agnelli lempir 77
purcelli farhir 82
pulli honir 85
mallei slaga, hamar 148
aia tutti uuela alle 163

A ces exemples, il n'est pas inutile d'ajouter la phrase bien connue du huitième chapitre : *stulti sunt romani, sapienti sunt paioari*.

La troisième exception à la loi des finales concerne les impératifs. Les exemples ne sont pas bien nombreux : deux, du reste, se terminent en *i*, un en *e* :

tundi meo capilli skir min fahs 17
radi me meo colli skir minan hals 18
radi meo (l. *mea*) *parba* skir minan part 19
punge stih 170

Mais on a *va* canc 155.

CHUTE DE LA CONTREFINALE

3. La chute de la contrefinale paraît, à l'époque des Gloses, tout au moins en voie d'accomplissement, si elle n'est pas un fait accompli. Ainsi, l'on a d'un côté

intrange indinta 54 (= INTERANEA)
pulcins honchli 86
capriuns rafuun 108,

mais de l'autre

umbilico napulo 61
animalia hrindir 69
mediran [1] cimpar 105
ponderosus haolohter 172.

Dans ces derniers exemples, il faut probablement voir des graphies latines; toutefois, *mediran* est évidemment roman : peut-être le groupe *t-r*, d'une prononciation quelque peu rebelle, résistait-il mieux à la jonction.

Quant à *keminada* cheminata 97, il n'est pas surprenant. C'est un dérivé de date évidemment romane, qui peut bien ne s'être formé que postérieurement à l'époque de l'action de la loi de la contrefinale. C'est le cas en France, par exemple, où l'on a *cheminée* et non *chemée*.

Ajoutons encore que, comme il fallait s'y attendre, à la contrefinale aussi bien qu'à la finale, A résiste et n'a pas le sort des autres voyelles :

calamel uuidarpeini 31
caldarora chezi 133 (l. *caldarola*).

VOYELLES INITIALES

4. En général, A reste *a :*

capilli fahs 4
calamel uuidarpeini 31
cavallus hros 63
galina hanin 88
caminus ofan 99
capriuns rafuun 108
camisa pheit 112
calice stechal 129, etc.

[1] En fr. *merrain ;* = * MATERAMEN. MATERIAMEN > *mairien.*

Il faut cependant noter qu'il y a trois mots dans lesquels il devient *e*. Ce sont :

keminada cheminata 97
esilos pretir 104 (* AXILLOS)
mediran cimpar 105

Dans *ordigas* zaehun 35, on pourrait voir le changement de A en *o*. Pour moi, je regarde ce mot comme purement celtique, cf. au *Commentaire*.

Dans *pridias* uuanti 103 (= lat. vulg. PARETES), il faut bien voir une aphérèse de l'A, à moins qu'on n'admette qu'il y a là une faute de copiste. Pour l'explication du second *i*, cf. au *Commentaire*.

Enfin, je ferai remarquer ici, bien que ce ne soit peut-être pas exactement l'endroit, que *hanap* hnapf 130 possède l'*a* épenthétique.

Pour E, il y a à noter que, selon une tendance romane bien connue, il passe à *a* dans un certain nombre de mots :

mantun chinni 11
saccuras achus 138
aia tutti uuela alle 163 (= EIA).

Dans le dernier exemple, je considère l'E, en effet, comme ayant le traitement de l'initiale.

Je parlerai de *innuolu* chniu 29 (= GENUCULUM) au *Commentaire*.

A propos de U, je dirai que j'admets que *devrus* deohproh 114 = TUBRUCOS. Je reviendrai d'ailleurs sur ce point. J'admets donc que U initial a passé à *e* dans ce mot.

VOYELLES TONIQUES

A.

5. A reste *a*, mais, s'il est suivi de jod, il passe à *ei*. Nous avons de ce cas deux exemples :

tunica, seia tunihha 111 (SAGA)
manneiras parta 139 (MANUARIAS)

Il est vrai que l'on a d'un autre côté *pragas* próh 113, qui est peut-être écrit sous sa forme latine. Je rappelle aussi ici le *paioari* du huitième chapitre ou *ai* reste intact. C'est un exemple du reste ou *ai* se trouve à l'initiale.

Le suffixe -ARIU qui devrait faire *-eir* comme son féminin fait *eira*

(manneiras), fait exception à la règle. Ce n'est pas une forme correspondant à -ARIUS que nous avons, mais bien à * -ARUS, c'est-à-dire à l'italien *-aro*, au roumain *-ar(u)* :

sestar sehtari 128
caldaru chezil 132,

exemples auxquels il convient d'ajouter le dérivé *caldarola* chezi 133. qui n'a pu être formé évidemment que d'un primitif *caldaru* ou *caldara*, et la forme hautement intéressante *paioari* du huitième chapitre *(sapienti sunt paioari)*, qui doit être mentionnée à ce paragraphe, puisque les thèmes germaniques de *Gautier, Gontier, Ogier, Baivier*, etc., sont traités dans les langues romanes comme des mots en -ARIUS.

E ET O OUVERTS

6. E et O ouverts sont toujours écrits *e, o* :

palpebre prauua 22
pedes foozi 34
boves ohsun 70
troia suu 80
domo cadam 92, etc.

Nous n'avons pas d'exemple de -ERIUM, mais le traitement de -ERIA est bien étonnant : contrairement à ce qui se passe dans -ARIA, l'*i* de -ERIA se perd sans laisser aucune trace :

fomeras uu[a]ganso 146 = VOMERIAS

Un second exemple nous est fourni par *mediran* cimpar 105 qui postule un thème * MATERAMEN, lequel ne peut avoir été dérivé que d'un primitif * MATERA.

E ET O FERMÉS

7. E et O fermés non plus ne nous sont attestés une seule fois sous la forme diphtonguée, lorsqu'ils sont libres. Qu'ils soient libres ou entravés, ils s'écrivent à volonté par leur double forme étymologique *e* ou *i*, *o* ou *u*. C'est un fait banal sur lequel je n'insiste pas. La même dualité de graphies existe aussi naturellement dans les syllabes autres que les toniques :

timporibus chinnapahhun, hiuffilun 9

On trouve une fois O fermé représenté par *y* conformément à l'étymologie :

gyppus houarohter 174.

AU

8. Un phénomène remarquable, c'est que AU reste *au* dans les Gloses de Cassel, à l'inverse de ce qui se passe dans les Gloses de Reichenau. Sans vouloir tirer argument de *aures* aorun 6, *aucas* cansi 83, *claudus* lamer 176 qui ont bien l'air d'être écrits sous leur forme latine, je relèverai *auciun* caensincli 84 qui est écrit à la romane, parce que notre auteur ignorait probablement un thème tel que * AUICIONEM, *pao* phao 89 = PAUO ou PAUUM (en a. fr. on aurait eu *pou*), *paua* phain 90 (qui serait devenu ici *poa*, a. fr. *poe*).

CONSONNANTISME

H.

9. H latine subsiste dans *homo* man 1 et dans *humerus* ahsla 15, qui sont des graphies savantes. Dans *idrias* 121 au contraire (= HYDRIAS), elle n'est pas notée. Sa chute date déjà de l'éqoque latine.

H germanique est maintenue dans *hanap* hnapf 130, où il est probable qu'elle était prononcée.

On a dans trois mots une notation *ch*, à laquelle il faut donner la valeur de *c* dur :

brachia arm 39
stomachus mago 55
et inchus anti anapaoz 150.

X, SC, CS

10. X, SC sont déjà devenus dans les Gloses *s* :

esilos pretir 104
fasselas fanun 115 (= * FASCELLAS)
sestar sehtari 128

On retrouve *x* dans

maxillas chinnpein 12
coxa deoh 27
punxisti stahli 169

On est fondé à croire que ce ne sont là que de simples graphies latines.

Les finales -CUS, -COS se résolvent en *s* :

pis first 106 = * PICUS
devrus deoproh 114 = TUBRUCOS

C, G.

11. C, G + *a* étaient-ils altérés dans la langue des Gloses ? Il est impossible de le dire. D'aucuns pourraient arguer de la forme tout isolée *keminada* cheminata 97 où *ke* représente CA latin, mais quant à moi j'estime que *keminada* ne prouve rien pour la prononciation de C, G. Je partage avec Darmesteter l'avis que C, G ont très bien pu se palatiser encore après le passage de A initial à *e*; qu'on veuille bien se rappeler le traitement en français des mots germaniques qui renferment K + E et de dérivés tels que *duchesse, sachet.*

On ne peut pas dire non plus que C, G étaient altérés dans le groupe -CL- car la forme *cramailas* hahla 134 = CRAMACULAS est absolument isolée au milieu d'une multitude d'autres en -CL- et une forme *siccla* 126 avec redoublement du *c* semble bien prouver qu'on avait encore là la prononciation de *c* dur. *Cramailas* doit être une faute pour *cramaclas.*

Intervocaliques, C, G sont déjà tombés ou réduits à *i* selon le cas. Ainsi :

tunica, seia tunihha 111 (= SAGA)
liones seh 145 (= LIGONES)

Ils ne tombent pas toujours cependant :

pecunia fihu 62
pecora skaaf 63
aucas cansi 83
pragas próh 113
saccuras achus 138.

Il se peut que quelques-uns de ces mots soient écrits dans leur forme latine, mais pour *saccuras* le redoublement du *c* prouve qu'il y était encore prononcé.

12. Quant à C, G + *e, i,* ils étaient indubitablement altérés à l'époque des Gloses. Cela est prouvé d'une façon certaine par *falceas* segansa 141, où le groupe *ce* représente le son nouveau, car FALCEM, s'il eût passé à la première déclinaison à l'époque où le C était encore dur, eût produit *falca* (comme en roumain) et non *falcea.* D'autres exemples, où l'on a la combinaison *ci* pour le son nouveau sont :

facias uuangun 10
auciun caensincli 84

et peut-être *pirpici* uuidari 74 (= BERBICES, Diez).

Il faut y ajouter *vivaziu* iili 158 (= l'adv. VIVACIUS, voir au *Commentaire*), où l'on a pour ce son une troisième graphie : *zi*. Il est infiniment probable que ce son tour à tour représenté par *ce, ci, zi* était *ts* ou *tch* puisqu'il semble avoir résorbé l'*s* finale dans *vivaziu*. Je considère en effet l'*u* final de ce dernier comme une simple lettre muette et servant d'appui. Je prononce *vivats* ou *vivatch*. *Brachia* arm 39 est, selon toute vraisemblance, une graphie latine.

Mais de l'altération de C, G devant *e*, il y a encore d'autres preuves : ce sont : *keminada* 97 et *intrange* 54. En effet, si l'auteur n'a pas écrit *ceminada*, c'est qu'il s'est aperçu que cela donnerait une prononciation autre *(ts, tch)* et dans *intrange* = INTERANEA il a représenté par *g* (suivi d'*e*) le son palatal issu de l'E latin en hiatus.

T, D.

13. La finale -T's donne *z* dans *uuanz* irhiner 118, ce qui nous prouve que *dentes* zendi 8, *pedes* foozi 34, *claudus* lamer 176, *mutus* tumper 177 sont des graphies latines.

P, B, F, V.

14. S'il fallait tenir compte de la majorité des exemples, on n'admettrait pas que dans la langue des Gloses, P et B médials fussent déjà devenus *v*. Mais comme nous y relevons déjà *cavallus* hros 63, auquel il faut joindre *devrus* deohproh 114 = TUBRUCOS, nous devons bien admettre que les autres exemples

caput haupit 2
capilli fahs 4
tundi meo capilli skir min fahs 17
stupa stupa 95
trapes capretta 107
capriuns rafuun 108

sont des mots où a été conservée l'orthographe traditionnelle et archaïque ou, tout au moins, qu'à l'époque de notre texte la langue était arrivée à cette étape intermédiaire entre *b* et *v*, qui est représentée par le *b, v* espagnol.

Scruua suu 81 = SCROFA peut s'interpréter de deux façons : *scruua* avec redoublement de l'*u* comme dans *tal(a)uun* et effacement de l'F médiale ou bien *scruva* avec changement de F en *v* (la sonore pour la sourde).

Pour V médial, cf. à AU tonique, § 8.

M.

15. M finale donne *n* : *mediran* cimpar 105. *Homo* man 1 est une graphie savante.

W GERMANIQUE

16. W germanique reste intact dans notre texte :

uuindicas uuintinga 116 (a. fr. *guinche*)
uuanz irhiner 118.

HIATUS

17. Comme il fallait s'y attendre, les Gloses de Cassel montrent l'E ou l'I latin en hiatus déjà résolu en jod, phénomène qui est du reste de l'époque latine. Le jod peut être écrit de trois manières :

par *i* :

laniu vestid uulinaz 165
lini vestid lininaz 166.

par *g* :

intrange indinta 54,

enfin par *e* conformément à l'orthographe latine :

calcanea fersna 33
dolea 120 = DOLIA (a. fr. *doille*),

qui est une graphie contraire,

mallei slaga, hamar 148 (a. fr. *mail*).

Il faut admettre que dans *sicleola* 127, l'*e* est purement graphique, puisque dans le suffixe -EOLUS l'E était déjà tombé dès l'époque latine (cf. du reste *caldarola* chezi 133).

Les groupes BI, PI, VI ne sont pas altérés :

labia lefsa 21
tibia pein 30
gulvium noila 180

Y a-t-il des exemples où I en hiatus ait passé dans la syllabe tonique ? Il en est deux, en tous cas, qui semblent assurés; c'est *manneiras* parta 139 et *camisa* pheit 112. *Mansione* selidun 95 fait exception. Dans *fomeras* uu[a]ganso, on constate la disparition totale de l'*i* ; je renvoie pour ce mot au § 6.

Sur CE, CI, ZI ayant la valeur *ts* ou *tch*, voir § 12.

CONSONNES DOUBLES

18. Dans la langue des Gloses, les consonnes doubles se sont déjà simplifiées.

Pour cc. le phénomène nous est attesté par des graphies contraires telles que *siccla* einpar 126, *saccuras* achus 138, bien que l'on ait *vaccas* choi 71.

Les exemples où LL est réduit à *l* abondent :

calamel uuidarpeini 31
polix dumo 44
putel darm 49
puledro folo 67
puledra fulihha 68
pulcins honchli 86
galina hanin 88
fasselas fanun 115
martel hamar 147

Il est vrai qu'on pourrait citer tout autant d'exemples où LL se maintient :

capilli fahs 4
maxillas chinnpein 12
collo hals 13
tundi meo capilli skir min fahs 17
radi me meo colli skir minan hals 19
putelli darma 50
cavallus hros 63
fidelli chalpir 75
agnelli lempir 77
purcelli farhir 82
pulli honir 85
callus hano 87
mallei slaga, hamar 148 :

mais il va de soi qu'on a affaire, ici comme ailleurs, à un simple phénomène orthographique. L'influence latine ne perd jamais ses droits.

De la réduction de PP en *p*, il n'y a pas d'exemples, probablement par un pur effet du hasard.

cuppas chupf 131
sappas hauua 137
gyppus houarohter 174
et lippus prehanprauuer 175

On ne rencontre FF que dans *mufflas* hantscoh 107.

La simplification de NN est attestée par la graphie contraire *manneiras* parta 139, bien qu'on trouve *pannu* lahhan 110.

D'autre part, le redoublement des consonnes nous est encore attesté comme une simple habitude orthographique du glosographe par *uu* = v latin : *uuasa* uuahsir 119, *cauuella* potega 124 (l. *cuuuella*). Dans *tal(a)uun* anchlao 32, cet *u* est redoublé, lors même qu'il a la valeur d'une voyelle. La partie germanique offre aussi des exemples de cette singularité : suu 80 et 81, rafuun 108.

II. FLEXION

ARTICLE

19. On ne trouve la présence dans notre texte que de l'article indéfini : *un os(ti) spinale* ein hruckipeini 25. L'article défini n'est exprimé nulle part, pas même dans une glose où se trouve l'article défini allemand : *os maior* daz maera pein deohes 28.

DÉCLINAISON

20. Il saute aux yeux de quiconque lit les Gloses de Cassel, que la langue de ces Gloses possède et connaît les représentants de deux cas latins, le nominatif et l'accusatif. Mais un glossaire n'est pas un texte formé de propositions présentant des sujets et des régimes munis chacun de sa terminaison respective. Aussi il devient très difficile de dire si la langue des Gloses de Cassel possédait encore un système de déclinaison ou si chez elle la réduction des cas à un seul s'est déjà opérée, cas qui serait alors emprunté tantôt à l'accusatif latin, tantôt au nominatif.

Pour les mots de la première déclinaison latine, il va de soi que les cas sont déjà uniformisés aussi bien au singulier qu'au pluriel. Au pluriel, c'est la forme en *-as* qui nous est attestée uniformément, et cela par un nombre considérable d'exemples qui ne peut laisser place à aucune espèce de doute. Il y a bien deux nom. plur. en *-e : palpebre* 22 et *intrange* = INTERANEA 54, mais ils semblent bien n'être autre chose que des formes latines, le second surtout qui ne paraît être mis au nom. (au lieu de *intrangas*) que pour qu'un *e* suivant le *g* lui donne sa valeur

palatale. Il est à noter que dans la déclinaison féminine en *-a* il est passé un certain nombre de substantifs féminins des troisième et cinquième déclinaisons latines :

facias uuangun 10
prid(i)as uuanti 103
saccuras achus 138
falceas segansa 141
et forcipa anti zanga 149

On a exceptionnellement *costis* rippi 57, qui est peut-être un latinisme.

Ce qui a rapport à la deuxième déclinaison latine est plus compliqué. Au singulier, il est évident que les représentants de cette déclinaison avaient encore leurs deux cas, chacun remplissant sans aucun doute sa fonction propre. Ainsi on a :

humerus 15 à côté de	*calamel* 31
manus [1] 40	*putel* 49
stomachus 55	*umbilico* 61
lumbus 60	*puledro* 62
cavallus 63	*domo* 92
callus 87	*pannu* 110
thalamus 94	*sestar* 128
furnus 98	*martel* 147
caminus 99	*moi* 160
pis 106	*vestid* 164
uuanz 118	*laniu vestid* 165
	lini vestid 166.

De même, dans les adjectifs *(im)plenus est* 135, *ponderosus* 172, *gyppus* 174, *et lippus* 165, *claudus* 176, *mutus* 177, à côté d'*argudu* 159.

Au pluriel de cette deuxième déclinaison, on observe semblable dualité de désinences. Cependant on constate à première vue que les noms qui ont *-i*, la terminaison du nominatif, sont tous en *t, tt, ll* (y compris *ll* mouillé). La simplification des cas serait-elle déjà un fait accompli ici et y aurait-il eu option tantôt pour la forme nominative tantôt pour la forme accusative, selon les affinités de la consonne finale ?

capilli 4	*oculos* 5
digiti 42	*pulcins* 86
putelli 50	*esilos* 104 (= * AXILLOS)
fidelli 75	*devrus* 114
agnelli 77	*taradros* 142

[1] Au singulier, la quatrième déclinaison se confond évidemment avec la deuxième.

purcelli 82 — *scalpros* 143
pulli 85
mallei 148
aia tutti 163

Toutefois il est juste de dire qu'au huitième chapitre il y a une phrase où est encore formellement observée la règle des cas : *stulti sunt romani, sapienti sunt paioari.*

Arrivons à la troisième déclinaison latine. Au singulier, elle présente aussi des formes nominatives et accusatives. Il faut pourtant dire que les premières offrent dans leur ensemble les caractères de mots latins. tandis que les secondes accusent plutôt, pour la plupart du moins, une allure romane :

homo 1	*mantun* 11
polix 43	*tal(a)uun* 32
furnax 100	*pulmone* 53
et inchus 150	*auciun* 84
	mansione 93
	calice 129

Dans les adjectifs, on relève la forme *sim* halp 162.
Au pluriel, il faut distinguer les féminins des masculins. Les premiers ou bien ont passé dans la déclinaison en *-a*, ou bien sont restés dans la troisième comme *aures* aorun 6, *nares* nasa 7, *radices* uurzun 20, *siciles* sihhila 140, et ceux-ci comme ceux-là n'ont naturellement qu'un seul cas, resp. en *-as* et en *-es*. Pour les masculins, on ne trouve qu'un seul exemple d'une recomposition du nominatif en *-i :* encore est-ce une forme adjective qui se trouve au huitième chapitre : *sapienti sunt paioari.* Dans les substantifs au contraire, on trouve cinq formes en *-es :*

dentes zendi 8
renes lenti 26
pedes foozi 34
boves ohsun 70
liones seh 145

La question d'une recomposition du nominatif en *-i* pour les substantifs ne saurait être tranchée. Voy. encore au *Commentaire pirpici* 74.

En manière de conclusion, on peut donc dire que la langue des Gloses de Cassel connaît encore partiellement (au singulier de la deuxième déclinaison latine) le système de la déclinaison à deux cas. Elle connaît peut être encore, en tout cas a connu ce même système de déclinaison pour le pluriel des noms de la deuxième déclinaison latine.

GENRE

21. En latin, le genre neutre avait commencé (par les noms de la deuxième déclinaison) à s'effacer de bonne heure (IIIe siècle). Dans les Gloses de Cassel, nous trouvons des noms neutres qui ont passé à la déclinaison féminine en *-a :*

Sing. : *calcanea* fersna 33
pecora skaaf 73
dolea 120
Plur. : *membras* lidi 37
armentas hrindir 72,

et d'autres qui ont passé à la déclinaison masculine en *-us :*

Plur. : *taradros* napugaera 142
scalpros scraotisran 143.

On ne relève pas d'exemple de ce dernier cas pour le singulier.
Il faut également citer, comme nous attestant le remplacement du genre neutre par le masculin, la glose 28 : *os maior* daz maera pein deohes.

Mais comme on sait, le genre neutre, n'a pas été sans laisser des traces dans les langues romanes. Sous ce rapport, la langue dans laquelle sont écrites nos gloses ne fait pas exception.
Les plur. neutres en *-a* ne sont pas rares :

brachia arm 39
latera sitte 56
animalia hrindir 69
uuasa uuahsir 119.

Il est probable que plus d'un de ces mots est purement et simplement latin ; cependant *animalia* apparaît comme une forme romane, traduit qu'il est par un pluriel : « têtes de gros bétail ». Il est vrai qu'il pourrait être un collectif féminin et signifier : « troupeau de gros bétail ». *Labia* lefsa 21 peut être, comme le dit Diez, aussi bien le sing. lat. LABIA que le plur. latin LABIA.

PRONOM

22. Au sujet des pronoms, il n'y a à noter qu'un seul fait, mais il est d'une grande importance : c'est que le possessif (forme conjointe) de la première personne au cas régime masculin est MEO :

tundi meo capilli 17
radi me meo colli 18

C'est donc la forme des langues romanes du midi que nous avons ici. et non celle du français.

On pourrait ajouter que la forme accusative ME a supplanté le datif MIHI, ce qui n'a rien d'extraordinaire :

radi me meo colli 18

Il convient pourtant de noter que le huitième et dernier chapitre commence par : *Indica mih quomodo nomen habet homo iste.* Mais on ne doit pas perdre de vue que ce huitième chapitre est à peu près du latin pur.

VERBE

23. On remarque les deux impératifs *tundi* et *radi* qui supposent des infinitifs refaits *tundir* et *radir,* ainsi que la forme *va* 155 dont il a déjà été parlé au § 2 (fin).

CONCLUSION [1]

Je ne saurais admettre avec Frédéric Diez que les Gloses de Cassel soient un texte de la langue d'oïl. J'admets que la langue dans laquelle elles sont rédigées présente bon nombre de caractères qui sont ceux du français du Nord, tels que la chute des voyelles finales, le maintien de w germanique, le changement de *cs* en *s,* la réduction de *ts* à *z.* Mais il y a plusieurs raisons qui s'opposent absolument à l'attribution des Gloses au domaine français.

Je ne veux pas faire figurer parmi ces raisons celle qui consisterait à dire qu'on ne retrouve pas en français bon nombre de mots : *scapulas, humerus, pecora, scruva, sedella, saccuras, manneiras, siciles, liones, fomeras, vellus, gyppus, lippus, etc.* Cette raison n'est pas décisive et on pourra probablement toujours en faire valoir une semblable contre toute attribution des Gloses à un domaine quelconque.

[1] A partir de cet endroit, mon honorable et éminent collègue M. Streitberg a bien voulu m'aider à revoir les épreuves. Je lui adresse mes vifs remerciements.

Je ne veux pas non plus m'autoriser de ce fait que la forme du suffixe -ARIUS, -ARIA est dans nos gloses *-ar, -eira* (§ 5) et de cet autre que AU n'y est nullement vocalisé en *o* (§ 8). Je pourrais cependant le faire avec quelque raison, puisque les Gloses de Reichenau qui sont un texte français du VIII[e] siècle possèdent déjà le suffixe -ARIUS sous la forme *-er (sorcerus, paner)* et ont déjà transformé AU en *o*. On peut, en effet, ruiner ces deux arguments en disant que les Gloses de Cassel sont peut-être antérieures aux Gloses de Reichenau et que la substitution du suffixe *-er* (* ERUS) au suffixe *-ar* et le changement de AU en *o* sont des phénomènes qui ont pu s'accomplir dans l'intervalle.

Je ne m'appuyerai pas davantage sur le fait que *ai* > *ei* dans *seia* et *manneiras* (§ 5), transformation qu'on ne saurait absolument pas admettre dans le français du VIII[e] siècle, car on pourrait objecter que ces *ei* sont le résultat d'une simple habitude graphique du scribe allemand [1]. Je crois cependant qu'on se tromperait, puisque le même scribe connaît la graphie *ai (aia tutti)* [2].

Les deux seules formes que je produirai pour prouver la provenance non française des Gloses sont *esilos* (§ 4) et *meo* = MEUM (§ 22), mais elles sont concluantes. En français, les formes répondant à « essieu » ont toutes originairement la diphtongue *ai* à l'initiale *aissil* (* AXILE), *aissel* (* AXELLUM) et ce n'est qu'au XI[e] siècle que la diphtongue *ai* peut se resserrer en *e*. Ici, au contraire, nous n'avons pas le même processus : A initial passe directement à *e*.

Dans MEUM, la chute de l'M qui est un phénomène des langues romanes du midi, est totalement inconnue au français. Et pourtant dans *meo* l'on ne peut pas voir une faute de copiste, puisque la forme est attestée deux fois.

La conclusion de l'étude grammaticale que j'ai faite de la langue des Gloses de Cassel sera donc que ces Gloses ne sont pas françaises.

Tous les caractères de cette langue que j'ai relevés plaident au contraire en faveur du réto-roman. Je vais montrer, en conservant la même numérotation de paragraphes, qu'aucun des phénomènes que j'ai relevés dans l'étude de la langue des Gloses n'est étranger au réto-roman [3].

[1] « Dans la partie allemande », dit Diez, p. 115, « on ne rencontre jamais *ai*, mais *ei*, comme par ex. dans les mots *einpar, pein, skeitila* ».

[2] Au huitième chapitre on a aussi le roman *paioari* à côté de l'allemand *peigira* (les faits du huitième chapitre ne sont pas du reste décisifs).

[3] Liste des abréviations : Gartner. *Gram.* — Gartner, *Rätoromanische Grammatik*. Heilbronn, 1883. — *Grundriss* = *Grundriss der romanischen Philologie,* hgg. von G. Grœber. Strasbourg, 1886, t. I. — Cavalli = Cavalli, *Reliquie ladine raccolte in Muggia d'Istria* dans l'*Archivio glottologico italiano* d'Ascoli, XII, 255-375.

1 et **2.** « In den besten rät. Mundarten gibt es 1. kein Proparoxytonon... 2. keinen Vokal der lat. unbetonten Endsilben ausser A. » L'exception en faveur des pluriels en *-i* existe, puisque dans le Frioul et surtout dans le Tyrol, le pluriel se forme encore partiellement au moyen de la désinence *-i*. L'exception pour la finale de l'impératif est encore en vigueur également : « Zunächst gibt es Ausnahmen zu Gunsten flexivischer Ausgänge, die man also ihrer Bedeutsamkeit wegen schonte, wie die Imperative auf -e... » (Gartner, *Grundriss*, I, 477).

3. La chute de la contrefinale est un phénomène qui relève encore de l'époque latine et a lieu aussi bien en rtr. qu'en français.

4. Le traitement des voyelles initiales (A donnant sporadiquement *e* et E donnant *a*) s'accorde également avec le réto-roman : « Vor der Tonsilbe werden die Vokale sehr häufig abgeschwächt : ... offene Vokale verdumpfen sich gegen *i* und *u* oder verlieren ihren Character, indem sie ungefähr zu *a* verblassen. » (Gartner, *Gram.*, § 60.)

5. *Ai* devenant *ei* et la finale *-ar* correspondant au suffixe -ARIUS sont des traits que l'on retrouve en réto-roman, cf. Gartner, *Gram.*, § 27. On relève de même ce suffixe *-ar* en ancien tergestin (Cavalli, *Archivio glottol.*, XII, 261).

8. AU restant *au* est un caractère propre à une partie du domaine réto-roman : « AU besteht am Rhein. in Greden und im Friaul noch fort. » (Gartner, *Grundriss*, I, 477.)

10. La réduction de X à *s* a lieu : « Das lat. X ist ebenso meist mit *ss* gleichwerthig... » (Gartner, *Gram.*, § 85). *cs* final réduit à *s* n'est pas inconnu : ainsi, en ancien tergestin on a *amis* = AMICUS (Cavalli, *Arch. glottol.*, XII, 263). Cf. encore les pluriels de LOCUS dans Gartner, *Gram.*, p. 86, ceux de PORCUS dans Gartner, *Grundriss*, I, 476.

11 et **12.** Nous avons vu que dans C, G + *e*, *i* les gutturales sont déjà altérées dans notre texte. Ce n'est pas là un caractère propre au français, il est parfaitement connu du réto-roman ; cf. Gartner, *Grundriss*, I, 479 : « G und C haben in vier Stellungen ihren alten harten Laut aufgegeben : 1. am frühesten vor *e* und *i*, wo dann in den reineren Mundarten die Erweichung bis zu *dž*, *tš* und *ž*, *š* fortgeschritten ist... ». CI et GI + voy. se comportent absolument comme C et G + *e*, *i* : « Genau so wie *gi*, *ci* verhält sich auch *gj*, *cj* (*gi*, *ci* vor Vokalen)... (Gartner, *Gram.*, § 88).

13. *ts* peut parfaitement avoir été graphié *z* dans le réto-roman du VIIIe siècle, aussi bien qu'en ancien français. La finale *t's* est restée jusqu'aujourd'hui *ts* dans la prononciation règle générale : voy. les représentants des pluriels ÆSTATES, DIGITOS, PARTES, TUTTOS dans Gartner, *Gram.*, § 106. Dans Pirona, je relève *fonz* = FONDUS, où *z* = *ds*.

14. P, B médials devenant *v* est un phénomène général dans le réto-roman, cf. Gartner, *Grundriss,* I, 478.

15. M finale > *n* n'est pas non plus un phénomène étranger au réto-roman (Gartner, *Grundriss,* I, 478).

16. On peut en dire autant de W germanique > *w,* puisqu'on trouve *w* dans le Frioul (Meyer-Lübke, *Gr. des langues rom.,* trad. franç., I, p. 39).

20. Les phénomènes que nous avons relevés dans l'étude de la déclinaison concordent avec ceux que l'on constate dans le réto-roman moderne. Les plur. fém. de la 1re déclinaison sont en *-as* et il y a même une partie du domaine (Ober-Fascha et Greden) où cet *-as* devient la règle pour les féminins latins en -ES (Gartner, *Gram.,* p. 82), ce qui explique des formes comme *facias, prid(i)as,* etc. Pour le masculin, le réto-roman actuel nous révèle les traces de l'ancienne déclinaison à deux cas que nous avons constatée : « Vom Masculinum aber treffen wir in allen drei rätischen Gebieten als Pluralform nicht nur alte Akkusative (-OS -ES), sondern auch Nominative auf -I an, so dass man annehmen darf, es habe hier überall einst zwei Pluralkasus gegeben » (Gartner, *Grundriss,* I, 481). Il y a même plus. Pour les pluriels masculins, le Tyrol et le Frioul nous ont conservé la distinction que nous avons observée dans la langue des Gloses, distinction qui repose sur la nature des consonnes finales et qui trouve sa raison d'être dans une question d'affinité de consonne à voyelle ou de consonne à consonne : « In Tirol und im Friaul, dit Gartner, *Gram.* p. 82, kommt *-i* und *-s* vor, in Tirol das erstere, im Friaul das andere gewöhnlicher,... Stellt man die einzelnen Fälle zusammen, so entdeckt man bald, dass die Wahl je nach dem Auslaute des Nomens getroffen ist. Man braucht da keineswegs immer an venedischen Einfluss zu denken, der ja vor allem gerade im verkehrten Verhältnisse auf Tirol und Friaul vertheilt sein müsste; es hat sich vielmehr dort das *-i* erhalten, wo es durch seine bekannte ätzende Wirkung auf den vorhergehenden Konsonanten bestimmte, klare, leicht aussprechbare, mit einen Worte : beliebte Pluralformen erzeugt hatte, von denen man nimmer lassen mochte. Besonders *l, d, t* und (wenn es nicht zu *ŋ* wird) *n* vertragen sich nicht in jenem Munde mit einem folgenden *s,* und in der That haben gerade die meisten Stämme auf *l* und einzelne auf *d, t, n* (und auf Vokale) von der Etsch bis an den Isonzo das Plural *-i* beibehalten. ... Bei OCULUS, *VETULUS u. a. fällt der friaulische Plural auf *-i* um so mehr auf, als der Sing. wegen des unterstützenden *i* nicht auf *l* auslautet. »

21. Il n'y a pas jusqu'aux collectifs féminins dérivés du neutre latin, dont j'ai cru reconnaître un spécimen dans *animalia,* qu'on ne retrouve dans le réto-roman. Le fait se présente dans les Grisons. Là, on retrouve

un grand nombre de neutres latins devenus grammaticalement des féminins sing., mais exprimant une collectivité (Gartner, *Gram.* § 101).

22. Enfin, la perte de l'M dans MEUM est parfaitement conforme aux données du réto-roman (cf. les formes de MEUM dans Gartner, *Grundriss,* I, 477, note 2). En ce qui concerne la substitution de ME à MIHI, il faut faire remarquer qu'elle n'est nullement étonnante, mais à propos de l'exemple tout isolé du huitième chapitre *indica mih,* il convient de rappeler que « man unterscheidet an vielen Orten sogar noch ME und MIHI, TE und TIBI. » (Gartner, *Grundriss,* I, 482.)

23. On constate le changement de conjugaison tout au moins pour le verbe RADERE : *radir* (Carigiet). *Va* est aussi la forme du rtr. pour VADE, voy. Gartner, *Gram.* § 26.

Est-il possible de préciser encore et de dire à quelle partie du domaine réto-roman appartiennent les Gloses de Cassel ? Je crois que oui. Le traitement du suffixe -ARIUS *(-ar)* et les pluriels (à radical en *l, t*) de la deuxième déclinaison en *-i* excluent la partie occidentale du domaine (Grisons), car celle-ci pour -ARIUS a une forme primordiale * *-air*. Le Tyrol aussi est exclu à cause du maintien de AU latin et de W germanique. Je crois donc que c'est à la partie restante, au Frioul, qu'appartient notre texte.



B. COMMENTAIRE [1]

---

2. Caput haupit.

All. mod. *haupt*. Nous avons ici affaire à une graphie latine, puisque le lat. vulg. disait déjà * capu, comme le fait est attesté par l'accord de toutes les langues romanes. Le réto-roman ne fait pas exception, voy. dans Gartner, *Gram.*, p. 85, les représentants de * capu. Caput est bien le mot du réto-roman où l'on n'a pas testa, voy. Gartner, *Gundriss*, I, 463.

3. Verticem skeitila.

All. mod. *scheitel*. Graphie latine. C'est le rtr. *verscha, guerscha, versch* « Scheitel » (Carisch).

6. Aures aorun.

All. mod. *ohren*. *Aures* doit être un mot latin, le réto-roman employant, comme les autres langues romanes du reste, des représentants du dimin. auricula, voy. Gartner, *Gram.*, § 1. Diez a déjà exprimé cette opinion.

7. Nares nasa.

All. mod. *nase*. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Cependant, je relève en brégalien *nar* (*Zeitschr.*, VIII, 166) que Redolfi fait venir de l'a. h. a. narro.

[1] Liste des ouvrages et articles cités : Carisch, *Taschen-Wœrterbuch der Rhæto-romanischen Sprache in Graubünden*, etc. 1848-1852. — Carigiet, *Rätoromanisches Wœrterbuch*, Surselvisch-deutsch. 1882. — Pallioppi père et fils, *Dizionari dels idioms romauntschs d'Engiadin' ota e bassa*, etc. Samedan (les trois premiers fasicules parus). — Pirona, *Vocabolario friulano*. Venise, 1871. — Gartner, *Die Mundart von Erto* dans la *Zeitschrift für Romanische Philologie* XVI, 183-210 et 308-372. — Redolfi, *Die Lautverhältnisse des bergellischen Dialekts* dans la même *Zeitschrift*, VIII, 161-205.

9. Timporibus chinnapahhun, hiuffilun.

All. mod. *kinnbacken*. Graphie latine. En ancien tergestin, je relève *tiénpula* « tempia » (Cavalli, *Arch. glottol.*, XII, 331).

10. Facias uuangun.

All. mod. *wangen*. La traduction n'est pas tout à fait exacte. Rtr. *fatscha* « Gesicht ».

11. Mantun chinni.

All. mod. *kinn*. Le rtr. est la seule langue qui connaisse une forme *mantun* (ap. Diez).

14. Scapulas ahsla.
23. Interscapulas untarhartinun.

All. mod. *achsel*. « Il n'y a que le roumanche *schurì* (masc.), plur. *chuvalla* qui paraisse descendre de SCAPULA ou plutôt de SCAPELLA, » dit Diez. Le premier est exactement * SCAPELLUS, le second ne peut être qu'un de ces collectifs ayant un sens pluriel et propres au rtr., dont il a été parlé.

Interscapulas est la partie située entre les deux épaules.

15. Humerus ahsla.

All. mod. *achsel*. Je n'ai pas retrouvé de représentant de HUMERUS en rtr.

17. Tundi meo capilli skir min fahs.
4. Capilli fahs.

Tonds mes cheveux. Dans la première phrase, *capilli* est au sing. (= prov. *ton meu cabelh*). Le frioulan offre encore exactement la forme *tchavéli* au sing., voy. Gartner, *Gram.*, p. 169. C'est un de ces pluriels que les Italiens appelleraient « fossilizzati » et qui s'emploient pour les deux nombres. On comprend assez que, dans le cas présent, le plur., bien plus fréquent que le sing., ait éliminé celui-ci. L'ancien tergestin paraît présenter de ces plur. « fossilizzati » dans *fis, vis, fóins* = FICOS, VITES et FUNGOS, voy. Cavalli, *Arch. glottol.*, XII, 263.

18. Radi me meo colli skir minan hals.
13. Collo hals.

Rase-moi mon cou. Ce *colli* du premier exemple ne peut absolument pas s'expliquer comme *capilli*. Le second exemple donne du reste *collo* et le rtr. a un représentant tiré du sing. : à Erto *kol* (Gartner, *Zeitschr.*

XVI, 326); en ancien tergestin *kuól* (Cavalli, *Arch. glottol.*, XII, 331). Le plur. du reste ici ne pouvait agir sur le sing. C'est une simple faute du scribe, qu'il a faite parce qu'il avait *capilli* sous les yeux et peut-être aussi dans la tête.

Il y a à remarquer que cette phrase « rase-moi mon cou » semble attester que l'auteur était clerc ou moine.

20. Radices uurzun.

All. mod. *wurzeln*. Ce mot ne peut se trouver parmi les parties du corps qu'à cause de l'homophonie qu'il présente avec l'impératif *radi* L'auteur du glossaire en écrivant *radi* a pensé à un autre mot roman très proche qu'il connaissait et l'a inscrit. Voy. les représentants de RADICES dans Gartner, *Gram.*, p. 184.

21. Labia lefsa.

All. mod. *lefze*. Ce mot peut être le sing. latin LABIA ou le plur. LABIA. C'est un des mots que Diez déclare, p. 79, n'avoir pas retrouvés en rtr. Cependant je le relève dans Carisch : *lèv. lèf* m. ne peut être phonétiquement que LABIUM. Il existe du reste aussi en brégalien, voy. Redolfi, *Zeitschr.*, VIII, 183.

24. Dorsum hrucki.

All. mod. *rücken*. Graphie savante, puisque le lat. vulg. disait déjà DOSSU.

25. Un osti spinale ein hruckipeini.

All. mod. *ein rücken-bein*. Ce *ti* qui est probablement un lapsus est resté jusqu'ici inexpliqué en dépit des diverses hypothèses. Je propose de l'expliquer par un bourdon. si je puis ainsi dire. Le scribe qui copiait le texte aurait, dans un moment de distraction, sauté de *un os* à *tibia* pein 30, puis se serait aperçu de son erreur, mais aurait omis de rayer *ti*.

28. Os maior daz maera pein deohes.

L'os majeur de la cuisse. Le représentant du compar. MAIOR (au nom.) existe encore en rtr. : *mêr* « grösser » (Pallioppi et Carigiet). Le premier dérive plaisamment le mot de *mehr*.

29. Innuolu chniu.

All. mod. *knie*. D'après Diez, on peut lire *iunuclu* aussi bien

qu'*innuolu*. Il faudrait donc corriger en *iunuclu* ou *iunuolu*. Le réto-roman connaît des formes avec la diphtongue *uo, ue,* voy. Gartner, *Gram.*, p. 174-5, et permet parfaitement de lire *iunuolu*. C'est le c alors qui est tombé sans laisser de traces. PEDUCULUS a des traitements absolument analogues, cf. Gartner, *Grundriss*, p. 477, note 3 et *Gram.*, p. 87. Deux phénomènes importants seraient à observer dans cet *iunuolu* : d'abord le changement de E initial en *o*, dont il n'y a pas d'exemple dans le texte, puis celui de G en *i*. Ce serait une autre preuve que G + *e* était palatalisé et qu'il s'était confondu déjà avec J latin. Cependant, je préfère lire [*g*]*innuolu* en restituant un *g* oublié par le copiste, parce que l'initiale du mot dans les formes réto-romanes est habituellement *e* ou *i* (non *o*).

30. Tibia pein.

All. mod. *bein*. Je n'ai pas trouvé le représentant de *tibia*. Le frioulan a un verbe *tibiâ* (Pirona) représentant * TIBIARE et signifiant « fouler ».

31. Calamel uuidarpeini.

Contre-os. Je n'ai pu trouver de représentants de ce mot.

32. Talauun anchlao.

Cheville du pied. C'est une faute pour *taluun* = *talun*. Le deuxième *a* a sans doute été amené par le premier. Diez dit, p. 79, qu'à sa connaissance *talon* n'existe pas en rtr. Mais l'anc. tergestin a *talón* (Cavalli. *Arch. glottol.*, XII, 331), le dial. d'Erto *talon* (Gartner, *Zeits.*, XVI, 350).

Il faut probablement corriger le mot allemand de la traduction en *anchalo*, nom. plur. de *anchala*.

33. Calcanea fersna.

All. mod. *ferse*. Ceci est un des mots que Diez n'a pu retrouver en a. fr. (p. 79). Mais le *Psautier* a deux fois *chauchein* (Godefroy). Le mot est courant en rtr.

35. Ordigas zaehun.

All. mod. *zehen*. Diez voudrait qu'on lût *ordiglas*. Mais il ne faut pas faire de correction qui ne soit strictement nécessaire. Je préférerais voir dans *ordigas* le mot purement celtique (gaël. *òrdag)*, qui a dû vivre dans les langues romanes, au moins dans l'une d'elles, puisqu'il a influencé l'a fr. * *arteil*. Son existence semble encore attestée dans le

latin de la Gaule par le verbe français *ordoier* « marcher, s'avancer » (Godefroy), qui se rattache évidemment à cette racine.

Je n'ai pas trouvé de descendant pour *ordigas*.

39. Brachia arm.

All. mod. *arm*. *Brachia* est traduit par un sing. en allemand et cependant le rtr. n'a pu tirer ses représentants de la forme pluriel féminisée, mais bien du sing. BRACHIUM (voy. Gartner, *Gram.*, p. 84). Mais il possède encore le plur. BRACHIA sous forme d'un collectif féminin : *bratcha* (voy. Meyer-Lübke, *Gram. des l. romanes*, trad. franç. II, p. 55 fin).

41. Palma preta.

Paume de la main. Rtr. *palma* « flache Hand » (Pallioppi).

42. Digiti fingra.

All. mod. *finger*. Les mots *index*, *medius*, *medicus*, *articulata*, (qu'il faut lire *auricularis*), *minimus* sont des mots savants (G. Paris, ap. Diez, p. X), ce qui n'a pas lieu de surprendre. Pour l'ancien tergestin, par exemple, Cavalli remarque : « ignoti i nomi delle dita » (*Arch. glottol.*, XII, 331). *Articulata* (l. *auricularis*) et *minimus* désignent la même chose : « le petit doigt ». *Altee* fait difficufté. Je le regarde comme une faute pour le germanique *alde* = *vel*. Il aurait été inséré en même temps que les mots de la traduction germanique, ou bien par le second auteur, si l'on admet que cette traduction n'est pas de l'auteur même du texte roman, ou bien par un auteur unique qui, alors, n'aurait écrit la traduction qu'après achèvement complet du texte roman.

49. Putel darm.

50. Putelli darma.

All. mod. *darm*. Le mot se retrouve en frioulan : *budièll* (Pirona).

51. Lumbulum lentiprato.

All. mod. *lenden-braten*. Graphie savante. C'est un des mots que Diez déclare n'avoir pas retrouvés. Je relève en ancien tergestin *nónbul* « lombo » (Cavalli, *Arch. glottol.*, XII, 331).

53. Pulmone lungunne.

All. mod. *lunge*. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir

pas retrouvés en rtr. Je relève en anc. tergestin *palmon* (Cavalli, *Arch.*, XII, 331), à Erto *pelmon* (Gartner, *Zeits.*, XVI, 338), en brégalien *palmun* Redolfi, *Zeits.*, VIII, 174).

54. Intrange indinta.

Lisez *innida* = entrailles. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Mes recherches n'ont pas été plus heureuses que les siennes.

56. Latera sitte.

All. mod. *seite*. Un correspondant de LATUS existe en frioulan : *lài* (Pirona).

57. Costis rippi.

All. mod. *rippen*. Diez dit, p. 80, « qu'on est étonné de lire *costis* au lieu de *costas* », ce dernier thème étant à la base de toutes les formes romanes. Je crois qu'il s'agit purement et simplement d'une graphie latine. Le rtr. aussi dit *costa* : cf. Cavalli, *Arch.*, XII, 331, Gartner, *Zeitschr.*, XVI, 327, Redolfi, *Zeitschr.*, VIII, 175, Carisch, Carigiet et Pallioppi.

58. Unctura smero.

All. mod. *schmeer*. C'est un des mots que Diez déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Je ne l'ai pas retrouvé non plus, mais comme UNGERE est courant en rtr., un dérivé *unctura* ne doit pas être surprenant.

59. Cinge curti.

All. mod. *gürte*, ceins. On peut admettre avec Diez que *cinge* = lat. * CINGA et qu'il y a un contre-sens dans la traduction ou bien avec G. Paris (ap. Diez, p. IX) qu'il égale CINGE. On n'est pas obligé, comme le croit M. G. Paris, d'admettre dans l'hypothèse de Diez, un second auteur qui serait le traducteur. Si l'auteur ne s'est traduit qu'après achèvement complet de son texte roman, il a bien pu faire des contre-sens dans la traduction, s'il travaillait avec quelque précipitation. Pour ma part, j'adopte l'opinion de M. Paris, parce que le rtr. n'a que des répresentants de CINCTA et de CINGULA.

Cinge est un des mots que Diez déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Il veut probablement parler de *činge* au sens de * CINGA qui, en effet, n'existe pas. Je pense qu'on peut donner à *cinge* son sens d'impératif, inséré qu'il est entre *latera, costis* et *lumbus, umbilico*. Cf. les phrases

qui sont insérées au milieu des noms des parties du corps et *(im)plenus est* après la nomenclature des vases.

60. Lumbus napulo.

All. mod. *nabel*. Cette glose renferme une erreur de traduction, ce qui prouve que le traducteur travaillait avec assez de négligence. Rtr. *lomm* « Lunge » (Carisch), *lomas* « die Weichen » (Carigiet).

61. Umbilico napulo.

All. mod. *nabel*. Les représentants réto-romans de ce thème sont cités dans Gartner, *Gram.*, § 95.

62. Pecunia fihu.

All. mod. *vieh*. *Pecunia* est le nom générique qui sert en quelque sorte de titre au chapitre comme en d'autres endroits *homo* 1, *casu* 91, *pannu* 110, *uuasa* 119. Suit une liste de noms d'animaux très remarquable par sa richesse de synonymie. On pourrait dire que c'est un caractère du vocabulaire réto-roman, de posséder cette innombrable variété de mots pour exprimer : « troupeau », « bétail », « animal », « bête bovine », « bête ovine ». Ainsi Gartner, *Grundriss*, I, 465, dit que ces diverses significations sont exprimées selon les lieux tour à tour par les thèmes les plus variés : ANIMAL, ARMENTUM, BESTIA, FETUS, MOBILE, PECUS, * MONTANARIA (= de la montagne), VACCA, NUTRIX, CAPUT-DE-BESTIA, BESTIAMEN, CAPSA (= le bien mobilier), * PASTURATICUM, etc.

Pecunia est un des mots que Diez déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Je ne l'ai pas retrouvé, mais j'ai relevé un dérivé *pugnéra* (PECUNIARIA) au sens de « Herrkuh » dans Carigiet.

65. Iumenta marhe.

Jument. Je n'ai retrouvé *giumaint* en rtr. qu'au sens de « Lasttier » (Pallioppi).

67. Puledro folo.

68. Puledra fulihha.

All. mod. *füllen*. C'est le réto-roman *pulieder* (Carisch), *puledar* en brégalien (Redolfi, *Zeitschr.*, VIII, 170), *pulíar* à Erto (Gartner, *Zeitschr.*, XVI, 340), ce qui nous ramène donc à * PULLÉTRUS. Le féminin *puledra* « das weibliche Fohlen » est mentionné par Carigiet.

69. Animalia hrindir.

All. mod. *rinder*. Rtr. *armal* « Rind » (Carisch et Carigiet). L'engad. a le plur. ANIMALIA sous forme de collectif féminin : *limardja* (ap. Meyer-Lübke, *Gr. des l. romanes,* tr. franç. II, p. 76.)

72. Armentas hrindir.

All. mod. *rinder*. La forme ordinaire en rtr. est *armaint,* mais Körting (737) cite une forme féminine *armenta* et Pirona donne *armente* (-*e* = -A) au sens de « vacca ».

73. Pecora skaaf.

All. mod. *schaf*. Contrairement à l'opinion de Diez, les deux mots, roman et allemand, sont au sing. : à Avoltri *piuoro* « brebis » (-*o* = -A, (Gartner, *Grundriss,* I, 466) ; en ancien tergestin *piégura* (Cavalli. *Arch. glottol.,* XII, 336) ; en frioulan *piòre* (Pirona).

74. Pirpici uuidari.

All. mod. *widder,* béliers. -*ci* peut être, comme le pense Diez, une combinaison graphique ayant la valeur de *ts* ou *tch*. Cependant, ce pourrait être aussi un datif littéraire, conformément à l'opinion exprimée par Graff, que Diez accuse à ce propos de « pédanterie » (p. 81). Mais comp. *timporibus* 9. Dans Carigiet, je relève *berbeisch* « der Hammel », « der verschnittene Widder ».

Une autre explication, la meilleure, consistera à dire que *pirpici* est un masc. comme son représentant moderne et n'est autre qu'un nom. plur. refait en -*i* (comp. *sapienti*).

76. Oviclas auui.

Brebis. Je n'ai pas trouvé le représentant d'*oviclas*.

78. Porciu suuinir.

All. mod. *schweine*. Diez corrige « sans hésiter » en *porci*. Mais il ne faut pas faire de correction qui ne soit pas absolument nécessaire. Voici une explication bien simple de ce *porciu* jusqu'ici rebelle à toute interprétation. Il égale PORCI. Après les palatales, la règle du maintien d'*i* final a subi une exception ; dans PORCI la palatale avait résorbé l'*i* comme dans *quanta moi* = MODII, comme du reste elle avait résorbé l'*s* dans *vivaziu* 158, voy. ce mot. Notre auteur a donc écrit très régulièrement, conformément à son système, *porci* comme il a écrit *vivazi*. Mais il s'est

aperçu alors que cela donnerait une prononciation tout autre que la prononciation réelle, puisque *ci, zi* pour avoir leur valeur *ts* ou *tch* doivent être dans le corps du mot, devant une voyelle. C'est alors que très naturellement il a ajouté un *u* muet d'appui, lettre qui dans son système graphique, ne l'oublions pas, n'a aucune valeur à la fin des mots, voy. la loi des finales. C'est une sorte d'*e* féminin français.

On peut également bien admettre du reste que *porciu* = PORCU, C final se palatisant en rtr. tout comme C + E. I, voy. les exemples pour PORCUS dans Gartner, *Grundriss*, I, 476, où les formes du sing. ont la palatalisation. Les formes actuelles du plur. représentent PORCOS.

79. Ferrat paerfahr.

Sanglier. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Dans Carigiet, on trouve le primitif *verr* « Eber ». Rien donc d'étonnant que le rtr. ait possédé le dérivé *verrat*.

80. Troia suu.

All. mod. *sau*. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Mais Carisch donne *troia* « trächtige Sau ».

81. Scruva suu.

All. mod. *sau*. C'est un des mots que Diez déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. On trouve dans Carisch *scrua* « Sau » et dans Pirona *scròve*. En frioulan, l'F médiale s'est donc changée en la sonore correspondante : c'est pourquoi je lis *scruva* et non *scruua*.

84. Auciun caensincli.

All. mod. *gänslein*. C'est un des mots que Diez déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Mais le primitif AUCA est usuel en rtr. ; le dérivé a donc bien pu exister.

85. Pulli honir.

All. mod. *hühner*. Je n'ai pas pu retrouver ce mot en rtr. M. Decurtins me signale l'existence d'un féminin *pulas*.

86. Pulcins honchli.

All. mod. *hühnlein*. Je relève en ancien tergestin *pulezin* « pulcino » (Cavalli, *Arch. glottol.*, XII, 336).

87. Callus hano.

All. mod. *hahn.* GALLUS est bien le mot qu'on emploie pour désigner le coq dans toute la partie orientale du domaine réto-roman ; les Grisons seuls ont l'onomatopée *coc, cot.* Cf. Gartner, *Grundriss,* I, 468.

88. Galina hanin.

All. mod. *henne.* GALLINA est le thème uniforme qui existe dans tout le domaine réto-roman pour dire « poule », cf. Gartner, *Grundriss,* I, 479, note 3.

89. Pao phao.

All. mod. *pfau.* Il semble que l'on ait affaire ici au nom. PAVO, si l'on s'en rapporte au réto-roman moderne qui a *pavun, pivun* (Carisch, Carigiet, Pallioppi).

91. Casu hus.

All. mod. *haus.* Diez veut corriger en *casa.* Mais on peut expliquer *casu* (avec *u* muet) en disant que *casa* a une tendance à se raccourcir, comp. franç. *chez* et des patois réto-romans qui disent *ca* (Gartner. *Gram.*. 170-1). La forme ordinaire en rtr. est cependant *casa.*

92. Domo cadam.

Maison. Diez dit qu'on ne retrouve DOMUS au sens propre de « maison » dans aucune langue romane. Ce n'est pas tout à fait exact. Le *St Léger* a *duom, dom.* En réto-roman, DOMUS a disparu devant CASA, mais il pouvait encore fort bien vivre à l'époque des Gloses.

93. Mansione selidun.

Séjour. auberge. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Il n'a pas le sens ordinaire de « maison ». Il existe encore en rtr. avec le sens spécial qu'il a ici : *maschung* « Kammer » (Carisch, p. 190) et avec un sens dérivé dans *maschun* « Hühnerstange » (Pallioppi).

94. Thalamus chamara.

All. mod. *kammer.* Je n'ai pas retrouvé ce mot en rtr.

95. Stupa stupa.

All. mod. *stube.* Ce mot germanique, dit Gartner (*Zeitschr.*, XVI, 449, note 12), se présente dans les dialectes rétiques, lombard et vénitien avec les trois significations habituelles de : « chambre chauffable », « fournil » « poèle ».

96. Bisle phesal.

Chambre chauffable. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir pas retrouvés en rtr. Il existe parfaitement. Dans Carigiet, *la pegna* « der Ofen » = PE(N)SILIA.

97. Keminada cheminata.

Appartement chauffable. Rtr. moderne *caminada* « Speisekammer » (Carisch et Pallioppi).

98. Furnus ofan.

All. mod. *ofen*. Rtr. *fuorn* « Backofen » (Carisch, Carigiet et Pallioppi).

99. Caminus ofan.

All. mod. *ofen*. Rtr. *camin*, *chamin* « Kamin » (Carisch et Pallioppi).

100. Furnax furnache.

C'est un des mots que Diez déclare, p. 79, n'avoir pas retrouvés en rtr. On le retrouve en ancien tergestin, où l'on a *furnaža* « fornace » (Cavalli, *Arch. glottol.*, XII, 346), dans Pallioppi qui donne *furnatsch* « Ofen ».

101. Segradas sagarari.

M. h. a. *sageraere*, sacristie. On ne comprendrait pas pourquoi, entre le poêle et l'étable, le glossographe ait pu vouloir mentionner une « sacristie ». Ici je partage l'opinion de Diez, à savoir que la traduction, qu'elle émane de l'auteur lui-même ou d'une seconde personne, renferme un contre-sens. *Segradas* (peut-être une faute pour *segredas*) doit représenter SECRETA, latrines. L'hypothèse est appuyée par le mot *secret* du réto-roman moderne qui signifie « Abtritt » (Carisch et Carigiet). Pour l'explication de ce contre-sens, voyez au *Texte critique*.

Une autre explication, moins bonne, consisterait à interpréter *segradas* par le rtr. *segràd*, *sagràd* (Pirona), « cimetière ». Mais alors on se demande, et c'est cela qui fait difficulté, comment il a pu être traduit par « sacristie » et pourquoi surtout il est inséré dans les noms des parties de la maison.

102. Stabulu stal.

All. mod. *stall*. Diez dit, p. 79, qu'à sa connaissance le mot n'existe

pas en réto-roman. Je relève *štävl, štäval* en brégalien (Redolfi, *Zeitschr.*, VIII, 184).

103. Pridias uuanti.

All. mod. *wände*. Je regarde *pridias* comme une faute pour *pridas*, le second *i* ayant été amené par le premier, comme le second *a* l'a été par le premier dans *talauun*. C'est le rtr. *prei* qui existe à côté de *parei* (Carisch), *preit* (Carigiet).

104. Esilos pretir.

All. mod. *bretter*. Je n'ai pas retrouvé le mot. Le rtr. dit *assa, aissa*.

105. Mediran cimpar.

Bois de charpente. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir pas retrouvés en réto-roman. Je n'ai pas retrouvé expressément * MATERAMEN, mais MATERIES avec un sens voisin : *madèr, madier* « dicker Baumstamm (zu Ställen) », (Carisch et Pallioppi).

106. Pis first.

All. mod. *first*. On trouve dans les Gloses de Vienne (XIe siècle) qui sont aussi, à n'en pas douter, des gloses réto-romanes [1], ce même mot : *piz* spiz (Diez, p. 126). C'est le rtr. *pizz, péz, piz* m. ou *pizzà* f. « Spitze » (Carisch, Carigiet, Pallioppi). *Pis* est une forme PICUS qui a été influencée ensuite par le germ. *spitz, spitze*, ce qui a déterminé le changement de son *s* en *z* et la formation d'une forme féminine *pizza*. Il est impossible de songer à une étymologie directement allemande ; les groupes germaniques *sc, st, sp* en passant en rtr. ne perdent pas leur élément initial.

107. Trapes capretta.

Ce sont deux mots romans. Le second est l'engadin *chavret* « Schlüssel des Dachstuhles », *chavrida* ou *chevrida* « ein Schlag Waldbäume, die früher geschält und dadurch zum Fällen bezeichnet wurden » (Pallioppi).

Il est probable que nous n'avons pas affaire ici à deux synonymes, mais à une seule expression où le second mot joue le rôle d'adjectif.

108. Capriuns rafuun.

Chevron au toit. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir

[1] Je compte le démontrer peut-être ultérieurement. On les croit françaises.

pas retrouvés en réto-roman. Je le retrouve avec un sens dérivé dans *cavriú* « stehende, dürre Tanne » (Carigiet).

109. Scandula skintala.

All. mod. *schindel*. Rtr. *schlonda*. (Carisch, Carigiet).

110. Pannu lahhan.

All. mod. *laken*. Parmi les noms de vêtements, il ne subsiste plus en réto-roman moderne que *pannu*, *camisa*, *pragas*, *uuanz*. Il n'est pas étonnant pour plusieurs comme *seia*, *devrus*, *uuindicas*, qu'ils soient disparus avec la chose qu'ils signifiaient. *Tunica* survit aussi dans le frioulan *tònie* (Pirona).

114. Devrus deohproh.

All. *theoh-brôch*, littér. pantalon de cuisse. C'est « une sorte de tablier entourant les reins et les pantalons ». Le mot roman vient de l'allemand et se retrouve dans Isidore et Paul Diacre sous la forme latinisée TUBRUCUS, TUBRUGUS (cf. Diez).

115. Fasselas fanun.

All. mod. *fahnen*. Le ms. a *fanun* et non *faciun* comme a voulu lire Holtzmann, à l'avis de qui Diez s'est rallié. Cette glose sur laquelle Diez s'escrime vainement ne peut s'expliquer que par la comparaison avec une des gloses de Vienne (qui sont réto-romanes), où on lit : *sella* lenti fano (= toile des reins), glose que Diez a génialement restituée en [*fa*]*sella* lentifano (p. 127). Ce *fasella fasselas* représente donc un latin * FASCELLAS et signifie « bande ou écharpe entourant les reins ». Il est probable que dans notre glose le scribe a omis un mot de la traduction allemande et que la glose était : *fasselas* lentifanun.

118. Uuanz irhiner.

Il faut suppléer *hantscôh*. Le sens est : gant en cuir blanc.

119. Uuasa uuahsir.

Nous avons peut-être affaire ici à un de ces collectifs propres au réto-roman, qui aurait le sens de « la vaisselle », « les vaisseaux ». En tout cas, VAS existe en réto-roman : à Erto *veś* « Gefäss », « eiserne Oelflasche » (Gartner, *Zeitschr.*, XVI, 357).

120. **Dolea**
Cava putin.
124. **Cauuella** potega.

All. mod. *bütte* et *bottich*. Malgré les scrupules de Diez, il faut absolument corriger en *cuva* et *cuuuella* (= CUPA, CUPELLA) parce que d'autres glossaires ont *cuba* putin, *guba* putina (Gloses de Vienne) et même *gubellas*, voy. Diez, p. 123. Du reste, le rtr. ne connaît pas CAVA dans ce sens, mais connaît CUPA, CUPELLA (*cuvaigl* « Eimer » dans Palliopi). *Cuva, cuuuella* sont une nouvelle preuve que B, P médials étaient devenus *v* dans la langue des Gloses (§ 14).

Je n'ai pas retrouvé *dolea* en rtr., mais les Gloses de Vienne renferment le mot : *dolea* zentanara (Diez, p. 123). Contrairement à ce que dit Diez, il existe une forme *doille* en a. fr.

121. **Idrias** tunne, choffa.

All. mod. *tonnen, kufe*. C'est le lat. HYDRIA, cruche à eau. Je ne l'ai pas retrouvé en rtr. Diez a fait une méprise en considérant *tunne* comme un mot roman.

122. **Carisa** ticinne. choffa fodarmaziu.

All. mod. *fudermässige kufe*. Ce *carisa* a exercé vainement jusqu'ici la perspicacité des commentateurs. Une chose est certaine, c'est que c'est le rtr. *charöt, chariet* (Pallioppi). « Kübel, den frischen Zieger zu formen ». Mais le mot paraît altéré. Comme son étymologie est obscure, il est difficile de le restituer. Il faut peut être penser à CARROTTUM : ce serait un vase en forme de petit char. Pallioppi dit cependant expressément : Jener Kübel ist wie ein Fässchen geformt.

Je corrige *ticinne* qui ne signifie rien en *tunne* et j'en fais, comme dans la glose précédente, un mot allemand, contrairement à ce que fait Diez, qui le considère aux deux endroits comme un mot roman.

123. **Sisireol** stanta.
128. **Sestar** sehtari.

All. mod. *ständer*. On n'a pas encore pu expliquer *sisireol*. Il est probable que ce mot, fort dénaturé, représente un diminutif de *sestar* (comme *sesterol*). *Sestar* est le rtr. *stèr* « Viertel » (Carisch).

125. **Gerala, tina** zuuipar.
178. **Tinas** zuuipar.

All. mod. *zuber*. La première glose renferme deux mots romans

synonymes. Je relève dans Pallioppi *gierl*, « Tragkorb », dans Carisch *scherl* « Tragkorb », *tignia* « Kübel », dans Carigiet *tigna* « Weinkufe », « Tonne ».

Gerala ne peut être qu'une faute pour *gerula* : les Gloses de Vienne, qui sont bien certainement un texte réto-roman, ont *gerula* zupar (voy. Diez, p. 123).

126. Siccla einpar.

179. Situlas einpar.

All. mod. *eimer*. Il ne faudrait pas croire que le second mot est une graphie latine. Le rtr. possède les deux thèmes : ainsi à Erto je relève *šédya* = SICLA (Gartner, *Zeitschr.*, XVI, 343), dans Carisch *setsch* « Kupfereimer » = SICLUS et dans Körting (*Dictionn.* 7507) *sedla* = SITULA.

127. Sicleola
Sedella ampri.

Seau. Il faut vraisemblablement corriger le mot allemand en *ainpri*. *Sedella* est un des mots dont Diez. p. 79, reconnaît déjà le caractère réto-roman. Quant à *sicleola*, il ne peut être qu'un diminutif en *-ola* de *sicla* (l'*e* est étymologique). Je ne l'ai pas retrouvé en rtr., mais j'ai relevé en brégalien un diminutif *sadalin* qui égale * SITELLINUS (Redolfi, *Zeitschr.*, VIII, 193).

129. Calice stechal.

Gobelet conique. Rtr. *calisch* « Kelch » (Carigiet), « *calisch* oder *chalsch*, Kelch (beim Abendmahl) ; Blumenkelch ; Becher » (Pallioppi).

130. Hanap hnapf.

C'est un des mots que Diez déclare, p. 79, n'avoir pas retrouvés en rtr. Malgré mes recherches, je n'ai pas été plus heureux que lui.

131. Cuppa chupf.

Rtr. *coppa* « Napf » (Carisch), *cùppa* « halbkugliges, irdenes oder metallenes Tischgefäss » (Carigiet), *coppa* « Schüssel, Schale » (Pallioppi).

132. Caldaru chezil.

133. Caldarora chezi.

All. mod. *kessel*. Je n'ai retrouvé en rtr. que des représentants d'une forme féminine CALDARIA, mais les Gloses de Vienne ont *galdarios* chezzila (Diez, p. 123).

Caldarora est évidemment une faute pour *caldarola*, le second *r* ayant été amené par le premier. *Caldarola* est très répandu en pays réto-roman, voy. ses représentants dans Carisch et Pallioppi.

134. **Cramailas** hahla.

Crochet de la chaudière. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare n'avoir pas retrouvés en reto-roman. Je dois avouer que je n'ai pas été plus heureux que lui. Comme je l'ai dit au § 11, je corrige en *cramaclas*. Les Gloses de Vienne ont encore *gramagla* (Diez, p. 123).

135. **Implenus est** fol ist.

All. mod. *voll ist*. Cette phrase insérée à la fin du chapitre des vases, doit signifier : Il (le vase) est plein. Nous avons vu des phrases particulières enchassées aussi dans le chapitre des parties du corps. Comme le dit Diez, il faut corriger en *impletus* ou en *plenus :* le rtr. dit *plenus* et non *implenus*, cf. Gartner, *Gram.*, p. 184.

136. **Palas** scufla.

All. mod. *schaufel*. Rtr. *pala* « Schaufel » (Carigiet).

137. **Sappas** hauua.

All. mod. *haue*. Rtr. *zappa* « Hacke » (Carisch et Carigiet).

138. **Sacuras** achus.

All. mod. *axt*. C'est un des mots dont Diez, p. 79, reconnaît déjà le caractère réto-roman. Je relève en brégalien une forme *sagür* qui a l'*a* initial (Redolfi, *Zeitschr.*, VIII, 176).

139. **Manneiras** parta.

Large hâche. C'est un des mots dont Diez, p. 79, reconnaît déjà le caractère réto-roman. Voy. les représentants dans Gartner, *Gram.*, § 27 et dans le *Grundriss*, p. 478, note 1.

140. **Siciles** sihhila.

All. mod. *sichel*. Ce mot, contrairement à l'opinion de Diez, n'a pas complètement disparu dans les langues romanes. Le roumain a *secere* et, quant au réto-roman, un grand nombre de formes sont énumérées par Gartner, *Zeitschrift*, XVI, 343, note 3.

141. Falceas segansa.

All. mod. *sense*. On est surpris de ne trouver en rtr. que des formes dérivées de FALCEM (cf. Gartner, *Gram.*, § 28). Les Gloses de Vienne ont aussi *falces* (Diez, p. 124). Mais le roumain a *falca* (*Dict.* de Körting, 3111).

142. Taradros napugaera.

143. Scalpros scraotisran.

144. Planas paumscapo.

Foret. — Burin *(schrot-eisen)*. — Couteau servant à aplanir le bois. De ces trois mots, Diez énumère déjà les correspondants réto-romans : *terader, scalper, plauna*. Il faut vraisemblablement corriger *scraotisran* en *scraotisarn*.

145. Liones seh.

Couteau de la charrue et aussi houe. Diez dit qu'on ne retrouve plus ce mot qu'en aragonais. C'est une erreur : l'ital. a *ligone* et l'esp. *ligona*. Il range aussi le mot parmi ceux qu'il n'a pas retrouvés en réto-roman. Je dois dire que mes recherches sont restées vaines également.

146. Fomeras uuganso.

Soc de la charrue. Il faut restituer dans la traduction *uuaganso* soc de la charrue. Nous n'avons pas ici l'équivalent de l'it. *vómere*, *vómero* = VOMEREM, comme le pense Diez, mais celui du provençal *vomier*, it. *gumeja, gumea*, modénais *gmera* = l'adj. VOMERIUS, VOMERIA. C'est un des mots que Diez déclare, p. 79, n'avoir pas retrouvés en rtr. Je ne l'ai pas retrouvé non plus.

148. Mallei slaga, hamar.

All. mod. *schlägel, hammer*. Je n'ai pas retrouvé le mot.

149. Et forcipa anti zanga.

All. mod. *und zange*. Je n'ai pu retrouver en rtr. la forme équivalente de *forcipa* (FORCIPEM). Le réto-roman dit *forsch* = FORFICEM (prov. *forsa*, a. fr. *force*). Je relève bien dans Carisch une forme *foarbasch*, mais elle dérive aussi de FORFICEM (mieux de FORPICEM), it. *forbice*. Les Gloses de Vienne nous présentent aussi cette forme *forcipe* (Diez, p. 124).

150. Et inchus anti anapaoz.

All. mod. *und amboss*. C'est un des mots que Diez, p. 79, déclare

n'avoir pas retrouvés en réto-roman : mais il existe bel et bien, voy. ses représentants dans Gartner, *Gram.*, § 78.

151 et **152.** **De apis siluuarias** picherir folliu.

Dans le ms. écrit ici sur lignes suivies et non en colonnes, cela forme deux gloses : deapis. picherir. siluuarias. folliu. Séparées, elles n'ont évidemment aucun sens et il faut nécessairement les réunir en une seule, ce qui donne d'un côté la traduction allemande : « ruches pleines » et de l'autre *de apis siluuarias*. Ainsi reconstituée, la glose n'a pu cependant encore être expliquée définitivement. Voici, à cet égard, la solution que je propose, solution qui me paraît se recommander par une certaine vraisemblance :

1° D'abord il est tout-à-fait certain qu'il faut corriger, conformément à l'ingénieuse hypothèse de Diez, en *de apis* (= *apes*) *alvarias* = cellules, loges et, par extension, ruches d'abeilles. *Alvarias* représente le latin ALVEARIA. ALVEUS désigne déjà en latin une ruche : ital. *alveo*, m. sens. Ce qui est tout à fait décisif du reste, c'est que le mot se retrouve en rtr. moderne : *ualêr*, *úalè* (3 silbig), « Bienenstand », « Bienenhäuschen » (Carisch et Carigiet) = ALVEARIUM (*aluêr*, puis *ualêr* avec une métathèse).

2° Le pléonasme et l'interversion même qu'on trouve dans *de apis alvarias* sont aussi surprenants et doivent s'expliquer. Comme je crois l'avoir montré plus loin, au *Texte critique*, les Gloses, à mon avis, existèrent un certain temps dans le texte roman seul. C'est alors que fut ajoutée à celui-ci au dessus d'*alvarias*, une glose explicative *de apis*. Le traducteur, voyant donc écrit « ruches d'abeilles », ne traduisit pas simplement par « ruches », mais voulant éviter toute équivoque par « ruches pleines » (d'abeilles). Cette glose écrite sur deux colonnes comme suit :

de apis picherir
aluuarias folliu

fut prise par le scribe du ms. qui écrivait (à cet endroit) sur lignes continues pour deux gloses différentes, que, ne comprenant pas, il copia machinalement ainsi, en faisant une faute au second mot roman : deapis. picherir. siluuarias. folliu. A mon avis, le glose primitive était donc simplement *alvarias* « ruches » et *de apis* ne faisait pas primitivement partie du texte.

153. **Flasca**
Puticla

Rtr. *flascha* « Flasche » (Carigiet et Pallioppi). Carisch mentionne une forme *fracla* « Schoppen » qui suppose une métathèse * FASCLA.

154. Mandacaril moos.

Nourriture. On comprend bien que ce mot doit se rattacher à MANDUCARE, mais la finale en reste obscure. Je corrigerais en *manducaria*, « mangerie », « mangeaille ».

155. Va canc.

All. mod. dialectal *canc*. C'est la forme ordinaire du réto-roman, voy. Gartner, *Gram.*, § 26.

156. Fac iterum to auar.

All. mod. *thu abermals*. ITERUM survit dans *è* (*er* nur vor Vokalen) « auch » (Carigiet), *er, era, eir* « auch », « noch » (Carisch).

157. Citius sniumo.

Aussitôt, à la hâte. Il n'est pas rare que des adverbes au comparatif prennent le sens du positif. C'est un phénomène qu'on trouve déjà dans le latin classique, ex. : SERIUS, OCIUS = OCITER. Je n'ai pas retrouvé les descendants de *citius* dans le rtr. moderne.

158. Vivaziu iili.

All. mod. *eile*. C'est le comparatif VIVACIUS qui donne l'adv. provençal *vivatz*, *viatz*, vite, l'adj. italien *(a)vaccio*, pressé, voy. Körting, 8790. Il n'y a donc pas de difficulté dans cette glose, comme semble le croire Diez. Ce comparatif a pris le sens du positif, cf. la glose précédente. Si l's a disparu ici, c'est qu'elle a été résorbée par le son palatal graphié par *zi*. Quant à *u*, c'est une lettre absolument muette, comme dans *porciu* 78. *Vivaziu* n'existe plus dans le rtr. moderne.

159. Argudu skeero.

Rapide. ARGUTUS a, en latin, le sens de « sagace ». Ici, il a passé à celui de « rapide », ce qui s'explique sans difficulté, voy. Diez. Il ne se retrouve plus dans la langue moderne.

160. Moi mutti.

161. Quanta moi in manage mutti.

Moi de la première glose = MODIUM. L'*i* a la valeur d'une palatale, car DJ intervocalique en rtr. devient soit une sifflante, soit une palatale, voy. Gartner, *Gram.*, p. 178, v. MEDIUS.

Dans la deuxième glose, la partie allemande doit être corrigée en *weo manage mutte*, combien de boisseaux ? Il serait difficile d'expliquer *quanta* comme un neutre. Pour moi, je n'hésite pas à corriger en *quanti moi* = QUANTI MODII. Dans MODII, l'*i* a été résorbé par la palatale comme dans *porciu* 78.

162. **Sim** halp.

All. mod. *halb*. Le frioulan possède le mot : *scem*, *sem* (Pirona).

163. **Aia tutti** uuela alle.

All. mod. *wohl alle*. *Aia* = le lat. EIA : roumain *ia*, prov. *eia*, a. fr. *aie*, esp. *ea*, port. *eia* (Körting, 2787). En réto-roman, *ei*, *ehi* « Ausruf der Verwunderung » (Carisch).

164. **Vestid** cauuati.

Rtr. *vaschieu*, *vischieu* (Carisch), *vistgú* (Carigiet).

167. **Tramolol** sapan.

Toile fine. On n'est encore parvenu en aucune façon à expliquer ce *tramolol*. Je conjecture que ce mot, résultat, comme pense Diez, d'un lapsus du scribe, doit se lire *tramol* et équivaut au frioulan *tramuèle* « trémie » (Pirona), manifestement dérivé de TREMERE. L'all. *sapan*, par extension, peut bien avoir signifié « tamis », « trémie ».

168. **Vellus** uuillus.

Toison. Je n'ai pas retrouvé le mot.

171. **Campa** hamma.

Fesse, gigot. On peut lire *campa* ou *canpa*. Voy. les représentants de CAMBA dans Gartner, *Gram.*, p. 72.

172. **Ponderosus** haolohter.

Souffrant d'une hernie. Cette signification attribuée ici à PONDEROSUS n'est pas latine, mais elle peut dériver de la signification « lourd ». Je n'ai pas retrouvé le mot en rtr., si ce n'est sous la forme *ponderús* « gewichtig », « schwer », « wichtig » (Carigiet), qui ne paraît pas être un mot essentiellement populaire, puisqu'il a conservé la voyelle contre-finale.

173. Albios oculus staraplinter.

All. mod. *staarblind,* aveugle de la cataracte. *Albios oculus* ne signifie absolument rien et il est de toute nécessité d'admettre ici une faute de copiste. Comme le rtr. ne connaît pas * ABOCULUS, mais seulement ORBUS et CAECUS, je propose de corriger en *orbus oculis.*

174. Gyppus houarohter.

Bossu. Rtr. *gob.* Je n'ai pas retrouvé les deux mots suivants, *lippus* et *claudus,* en rtr. Pour *mutus,* il est usuel.

180. Gulvium noila.

A. h. all. *nuoil,* rabot. Nous avons affaire ici à une graphie latine évidemment. Je n'ai pas retrouvé le mot, qui est le fr. *gouge.*



C. TEXTE CRITIQUE

Tout ce qu'on sait sur l'auteur des Gloses de Cassel, c'est qu'il était Germain : cela est prouvé par la confusion perpétuelle qu'il fait entre les sourdes et les sonores (voy. Diez, pp. VII et VIII). C'était vraisemblablement un homme d'Eglise et il avait sans doute voyagé en Romanie. Mais il n'est pas certain qu'il ait fait lui-même la traduction, ou, s'il l'a faite, ce ne fut très probablement que quelque temps après la composition du texte.

Pour l'hypothèse d'une traduction après coup (de l'auteur même ou d'une autre personne), faite avec une certaine négligence et en hâte, militent en effet les raisons suivantes : plusieurs mots (les gloses 107 et 153) n'ont pas été traduits et il semble qu'ils aient été sautés ; d'autres sont traduits d'une façon inexacte ou approximative, un grand nombre le sont par des mots romans germanisés (pour plus de facilité) ; à un pluriel correspond souvent un singulier et réciproquement ; la glose 47 au lieu d'être traduite en allemand, a été tout bonnement réunie à la suivante par le mot allemand qui signifie « ou bien » : enfin le fameux *segradas* de la glose 101 qui doit vouloir dire « les latrines », étant donné la place où il se trouve, a été traduit par « sacristie », ce qui est un contre-sens. Le mot (dérivé de SECRETA) avait sans doute les deux sens en rtr., la sacristie étant en quelque sorte un lieu secret, retiré. Si la traduction avait été faite en même temps que le texte, il est évident que l'auteur en énumérant les différentes parties de la maison n'eût jamais pensé à « sacristie ». Voyez encore, en faveur de notre hypothèse, un argument très important développé au *Commentaire* sous 151 et 152.

La question reste obscure, de savoir si l'auteur a fait un travail original ou s'il s'est aidé de glossaires antérieurs : cela, du reste, a peu d'importance.

Ce n'est pas le ms. original que possède la bibliothèque de Cassel. C'est l'œuvre de deux copistes (voy. Diez, pp. 72-3) ; car on reconnaît

à l'écriture la main de deux scribes différents : l'un a écrit la première partie jusqu'à *martel* hamar 147 (sur colonnes), l'autre le reste (sur lignes suivies), voy. Diez, p. 72. Ils ne se sont guère privés, l'un et l'autre, de faire des fautes grossières de lecture, principalement dans le texte roman : *radi me meo colli* 18, *un osti spinale* 25, *innuolu* 29, *talauun* 32. *articulata* 47, *cava* 120 et *cauuella* 124, *carisa* 122, *gerala* 125, *caldarora* 128, *implenus est* 135, *siluuarias* 152, *mandacaril* 154, *quanta moi* 161, *albios oculus* 173. Nous allons essayer de restituer le texte, tel que nous le concevons sorti des mains de l'auteur ou bien des mains de l'auteur et d'un traducteur :

1. L'HOMME.

homo, man.
caput, haupit.
verticem, skeitila.
capilli, fahs.
5 *oculos,* augun.
aures, aorun.
nares, nasa.
dentes, zendi.
timporibus, chinnapahhun, hiuffilun.
10 *facias,* uuangun.
mantun, chinni.
maxillas, chinnpein.
collo, hals.
scapulas, ahsla.
15 *humerus,* ahsla.
tondit, skirit.
tundi meo capilli, skir min fahs.
radi me meo collo, skir minan hals.
radi mea parba, skir minan part.
20 *radices,* uurzun.
labia, lefsa.
palpebre, prauua.
interscapulas, untarhartinun.
dorsum, hrucki.
25 *un os spinale,* ein hruckipeini.
renes, lenti.
coxa, deoh.

os maior, daz maera pein deohes.
[g]*innuolu,* chniu.
tibia, pein.
calamel, uuidarpeini.
taluun, anchalo.
calcanea, fersna.
pedes, foozi.
ordigas, zaehun.
uncla, nagal.
membras, lidi.
pectus, prust.
brachia, arm.
manus, hant.
palma, preta.
digiti, fingra.
polix, dumo.
index, zeigari.
medius, mittarosto.
medicus, laahhi.
auricularis alde
minimus, minnisto.
putel, darm.
putelli, darma.
lumbulum, lentiprato.
figido, lepara.
pulmone, lungunne.
intrange, innida.
stomachus, mago.
latera, sitte.
costis, rippi.
unctura, smero.
cinge, curti.
lumbus, napulo.
umbilico, napulo.

2. LE BÉTAIL.

pecunia, fihu.
cavallus, hros.
equm, hengist.

65 *iumenta,* marhe.
equa, marhe.
puledro, folo.
puledra, fulihha.
animalia, hrindir.
70 *boves,* ohsun.
vaccas, choi.
armentas, hrindir.
pecora, skaaf.
pirpici, uuidari.
75 *fidelli,* chalpir.
oviclas, auui.
agnelli, lempir.
porciu, suuinir.
ferrat, paerfarh.
80 *troia,* suu.
scruva, suu.
purcelli, farhir.
aucas, cansi.
auciun, caensincli.
85 *pulli,* honir.
pulcins, honchli.
callus, hano.
galina, hanin.
pao, phao.
90 *paua,* phain.

3. LA MAISON.

casu, hus.
domo, cadam.
mansione, selidun.
thalamus, chamara.
95 *stupa,* stupa.
bisle, phesal.
keminada, cheminata.
furnus, ofan.
caminus, ofan.
100 *furnax,* furnache.

segradas, sagarari.
stabulu, stal.
pridas, uuanti.
esilos, pretir.
105 *mediran,* cimpar.
pis, first.
trapes capretta.
capriuns, rafuun.
scandula, skintala.

4. LE VÊTEMENT.

110 *pannu,* lahhan.
tunica, seia, tunihha.
camisa, pheit.
pragas, proh.
devrus, deohproh.
115 *fasselas,* [lenti]fanun.
uuindicas, uuintinga.
mufflas, hantscoh.
uuanz, irhiner [hantscôh].

5. LES VAISSEAUX.

uuasa, uuahsir.
120 *dolea, cuva,* putin.
idrias, tunne, choffa.
carisa ?, tunne, choffa fodarmaziu.
sesterol ?, stanta.
cuuuella, potega.
125 *gerula, tina,* zuuipar.
siccla, einpar.
sicleola, sedella, ainpri.
sestar, sehtari.
calice, stechal.
130 *hanap,* hnapf.
cuppa, chupf.
caldaru, chezil.

caldarola, chezi.
cramaclas, hahla.
(im)plenus est, fol ist.

6. LES OUTILS.

palas, scufla.
sappas, hauua.
saccuras, achus.
manneiras, parta.
siciles, sihhila.
falceas, segansa.
taradros, napugaera.
scalpros, scraotisarn.
planas, paumscapo.
liones, seh.
fomeras, uuaganso.
martel, hamar.
mallei, slaga, hamar.
et forcipa, anti zanga.
et inchus, anti anapaoz.

7. VARIA.

aluuarias (de apis), picherir folliu.
flasca, puticla.
manducaria, moos.
va, canc.
fac iterum, to auar.
citius, sniumo.
vivaȥiu, iili.
argudu, skeero.
moi, mutti.
quanti moi, weo manage mutte.
sim, halp.
aia tutti, uuela alle.
vestid, cauuati.
laniu vestid, uullinaz.
lini vestid, lininaz.

tramol ?, ṣapan.
vellus, uuillus.
punxisti, stahhi.
punge, stih.
campa (ou *canpa*), hamma.
ponderosus, haolohter.
orbus oculis, staraplinter.
gyppus, houarohter.
et lippus, prehanprauuer.
claudus, lamer.
mutus, tumper.
tinas, zuuipar.
situlas, einpar.
gulvium, noila.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES GLOSES

(D'APRÈS LE TEXTE CRITIQUE)



Fribourg (Suisse). — Imprimerie et Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 259, rue de Morat.

COLLECTANEA FRIBURGENSIA



COMMENTATIONES ACADEMICÆ

UNIVERSITATIS FRIBURGENSIS HELVETIORUM

FASCICULUS IV.



FRIBURGI HELVETIORUM

APUD BIBLIOPOLAM UNIVERSITATIS

MDCCCXCV

MEISTER ECKHART

UND

SEINE JÜNGER

UNGEDRUCKTE TEXTE ZUR GESCHICHTE
DER DEUTSCHEN MYSTIK

HERAUSGEGEBEN

VON

FRANZ JOSTES



FREIBURG (SCHWEIZ)
COMMISSIONSVERLAG DER UNIVERSITÆTSBUCHHANDLUNG

1895

Herrn Dr. J. G. R. Acquoy,

Professor an der Universität Leiden

gewidmet

EINLEITUNG

In dem Lichte, welches die Forschungen Denifles über die Philosophie Eckharts verbreitet haben, ist der Glanz der Originalität seines Systems erheblich abgeblasst. Als « Vater der deutschen Philosophie » werden ihn auch die kaum noch bezeichnen wollen, welche ihn dort, wo er die Wege der scholastischen Philosophie seiner Zeit verlässt, anders beurteilen als Denifle. Es war ein Irrtum, in dem man sich befand, ein Irrtum, der indes aus den Zeitverhältnissen nicht nur leicht erklärlich, sondern auch nicht einmal besonders zu bedauern ist. Wenigstens würde in so weiten Kreisen schwerlich ein so lebhaftes Interesse für den Meister aufgekommen sein, wenn man von Anfang an gewusst hätte, dass der Gegensatz seiner Philosophie zur Scholastik zum guten Teile ein eingebildeter war. Das Interesse aber, welches er gefunden, wird man auch heute bei unserer bessern Erkenntnis nicht als ein unverdientes betrachten dürfen. Sein Anteil an jener geistigen Bewegung, die wir mit dem Namen Mystik zu bezeichnen pflegen, bleibt, wie allein schon das Urteil seiner Zeitgenossen lehren kann, immerhin noch gross genug, um ihm dauernd einen hervorragenden Ehrenplatz in der Geschichte des geistigen Lebens unseres Volkes zu sichern. Trotz des traurigen Zustandes der textlichen Ueberlieferung vermögen wir auch jetzt noch wohl einigermassen uns vorzustellen, welchen Eindruck er durch die

Flugkraft seines Gedankens und den Adel seines Willens dereinst auf die seinen Worten lauschenden Zuhörer gemacht hat.

In der Geschichte der deutschen Litteratur würde sein Name immer einen guten Klang behalten, selbst wenn sein Unternehmen, jene Gedanken in unsere Muttersprache einzukleiden, die man vor ihm — und wie lange noch nach ihm! — nicht von der lateinischen Sprachhülle glaubte loslösen zu können, weniger gelungen wäre, als es thatsächlich der Fall ist.

Notker hatte allerdings schon einige Jahrhunderte früher den kühnen Versuch unternommen, für philosophische Termini deutsche Uebersetzungen zu gewinnen; aber es scheint nicht, dass derselbe von grosser Wirkung gewesen ist. Anders liegt die Sache bei Eckhart. Man kann zugeben, dass er nicht gerade alles hier noch zu thun vorfand, und dass das deutsche philosophische Sprachmaterial, welches sich im Laufe des 14. Jahrhunderts ansammelte, nicht insgesamt ihm seine Formung verdankt; aber man wird doch kaum sehr fehl gehen, wenn man ihn auch hier durchaus als den Meister und die übrigen Mystiker als seine Jünger betrachtet. Es bedarf hier freilich noch genauerer Untersuchungen als bislang gemacht sind; gegen die einzige vorliegende Arbeit von Kramm [1] hat sich Denifle ganz ablehnend verhalten, und eine gründliche Kenntnis der Scholastik als unentbehrliche Vorbedingung für derartige Untersuchungen hingestellt. Gewiss nicht mit Unrecht; allein da unter denen, welche im Besitze einer solchen Kenntnis sind, sich so leicht keiner zur Uebernahme der Arbeit bereit finden dürfte, und für die, welche sonst Lust und Fähigkeit dazu hätten, die Erfüllung der Vorbedingung gar schwer ist, so würden wir ihr Erscheinen schwerlich noch zu erleben hoffen dürfen, wenn hier kein Mittelweg zu finden wäre.

Ich glaube nun aber, dass es einen solchen giebt. Schon im Laufe des 14. Jahrhunderts sind die lateinischen philosophischen Termini mit den deutschen Uebersetzungen bald mehr bald minder

[1] Zeitschrift für deutsche Philologie Bd. 16, S. 1 ff.

vollständig zusammengestellt worden. Teils sind sie für sich bestehen geblieben, teils hat man sie schon bald den vorhandenen Vokabularien beigefügt — wie bereits im 14. Jahrhundert dem des Fritsche Closener — oder sie bei neuen Abschriften in dieselben alphabetisch eingegliedert. Eine Untersuchung und Bearbeitung dieser Quellen wird meines Erachtens den Anforderungen des geschichtlich-sprachlichen Interesses wenigstens einigermassen gerecht werden können.

Was den Genuss der Predigten Eckharts uns am meisten verkümmert, ist der traurige Zustand, in dem sie uns überliefert sind, traurig nicht nur insofern, als sein gesprochenes Wort unvollständig wiedergegeben ist — das ist bei allen nachgeschriebenen Predigten gewiss der Fall — sondern besonders weil sie, schon von vornherein sehr dem Missverständnisse ausgesetzt, von den Händen der Abschreiber weit mehr als andere Texte verschlimmbessert worden sind.

Je tiefer man der handschriftlichen Ueberlieferung auf den Grund geht, desto mehr überzeugt man sich davon, dass es in der That nicht angeht, auf Grund der deutschen Texte allein von dem philosophischen Systeme Eckharts ein allseitig richtiges und klares Bild zu gewinnen. Auch dann, wenn noch zahlreichere Handschriften, als bislang benutzt sind, aufzufinden in Aussicht stünde, würde man kaum hoffen dürfen, einigermassen authentische Texte herstellen zu können. Und deshalb ist es höchst zweifelhaft, ob Pfeiffer so bald einen Nachfolger erhalten wird, der seine längst zum Spekulationsobjekt der Antiquare gewordene Ausgabe durch eine berichtigte, ergänzte und soviel wie möglich verbesserte ersetzen wird; günstig sind die Aussichten darauf jedenfalls nicht. Vorläufig wird man sich damit begnügen müssen, das noch unbekannte Material nachzutragen, und von dem Bekannten zu zeigen, wie unzuverlässig die Texte oft in den Handschriften sind; es wird dann vielleicht mit der Zeit auch gelingen, wenigstens bei einer Anzahl Predigten Eckharts eine einigermassen richtige Textgestalt zu gewinnen.

Hierbei mitzuwirken ist der Hauptzweck der folgenden Blätter; sie ziehen eine Eckharthandschrift ans Licht, die nicht nur zu den ältesten sondern auch zu den reichhaltigsten ihrer Art gehört. Ich fand sie in der Nürnberger Stadtbibliothek Cent. IV, 40.

Es ist eine Papierhandschrift des 14. Jahrhunderts von 106 altbezifferten Blättern, 30 × 21 cm. gross. Die Holzdeckel sind mit rotem Leder überzogen. Die Blätter sind zweispaltig beschrieben, die Spalte durchschnittlich zu 43 Zeilen. Auf der Innenseite des Vorderdeckels steht von alter Hand: » Das puch gehort in das Closter zu sant Katherein prediger orden in nurnberg ». Die alte Bibliotheknummer E XIII. hat sie um die Mitte des 15. Jahrhunderts bei der Katalogisierung der Bücher des Dominikanerinnenklosters erhalten. (Vgl. unten S. 122, Nr. XIII.)

Nach diesem Katalog war die Hs. bereits vor der Reformation des Klosters, d. h. vor dem Jahre 1428 in dessen Besitz.

Diese Sammlung ist aus kleineren Sammlungen zusammengesetzt, die man von verschiedenen Seiten her bekommen hatte; man sieht es der Sprache noch an, dass das eine in ziemlich weiten Umkreisen, anderes direkter aus Eckharts Heimat herübergekommen war. Wie in den Anmerkungen gezeigt ist, haben die Schreiber einige Stücke mehrfach abgeschrieben. Offenbar haben sie das nicht bemerkt; das begreift sich leicht, ja man muss sich nur wundern, dass es nicht noch mehr vorgekommen ist. Zwei Schreiber lassen sich deutlich unterscheiden; auf den ersten Blick könnte man glauben, es seien ihrer noch mehr daran beschäftigt gewesen, allein bei näherer Prüfung kommt man von der Meinung wieder ab; der Unterschied beruht wohl nur darauf, dass nicht alles mit gleicher Tinte und Feder in einem Zuge, sondern nach und nach auch mit verschiedenen Abständen der Buchstaben und Zeilen geschrieben ist.

Wenn man annehmen dürfte, dass, wenn nicht alles, so doch manches nach einem Diktate niedergeschrieben wäre, so würden sich nicht nur die vielen Schreibfehler, sondern auch manche lautliche und sprachliche Eigentümlichkeiten leichter erklären

lassen. Z. B. hat der Schreiber anlautendes b für w offenbar nicht durchführen wollen (bold = wold, besen = wesen, bonen = wonen etc.), allein es ist doch so häufig hineingeraten, dass die Annahme nahe liegt, sie seien durch das Gehör hineingekommen.

Behält man vor Augen, dass die Texte ursprünglich in einem dem Niederdeutschen nahe stehenden Dialekte abgefasst waren, so erklärt sich auch noch manches, allein doch beiweitem nicht alles: es bleibt noch mehr als zuviel an groben Versehen, Missverständnissen usw. übrig, und meistens sind sie derart, dass sie mit einem kleinen Eingriff nicht beseitigt werden können. Ich habe *nur* solche Stellen kenntlich gemacht, die sich entweder leicht oder gar nicht bessern lassen; wenn ich weder in der einen noch in der anderen Weise Bedenken angedeutet habe, so beweist das nicht, dass für mich keine bestanden, sondern nur, dass man rebus sic stantibus den Satz zur Not allenfalls passieren lassen könne; es wäre sonst der Text auch zu stark mit (sic!) durchsetzt worden. Die Verderbtheit ist nicht die alleinige Schuld der Schreiber unserer Hs. — wo ist überhaupt eine Predigt Eckharts wirklich gut überliefert? — die Fehler gehören vielmehr wohl nur zum allergeringsten Teile auf ihr Kerbholz. Um sich davon zu überzeugen, braucht man nur zuerst die letzte Predigt (Nr. 82, Seite 84 ff) zu lesen: der Text ist, etwa von Kleinigkeiten abgesehen, durchweg ganz tadellos; es dürfte keine von Nonnen nachgeschriebene, sondern vom Verfasser selbst aufgezeichnete Predigt sein. Anders kann ich mir den guten Zustand des Textes nicht wohl erklären, denn die Materie war hier nicht weniger schwierig und dem Missverständnisse ausgesetzt als in den übrigen Predigten. Man könnte das interessante Stück wohl eine summa mystica nennen, denn es umfasst die Hauptgedanken der Mystik. Manches weist auf Eckhart, aber anderes spricht deutlich gegen seine Verfasserschaft; der Prediger ist indes ein ganz im Banne des Meisters stehender Jünger von ihm. Die Predigt fällt dann weiterhin noch durch ihren Umfang auf. Ich möchte glauben, dass dieser in Wirklichkeit nicht allzu sehr über das damals gebräuchliche

Durchschnittsmass hinausgeht. Die Predigten Eckharts sind nämlich sämtlich unzweifelhaft stark gekürzt, die Nachschreiber haben nur die Hauptmomente herausgezogen; diese sind dann von den Abschreibern vielfach wieder gekürzt, und oft ist von einer Predigt nicht mehr geblieben als ein oder mehrere « Sprüche », denn dass diese nichts als Predigtreste sind, steht für mich wenigstens fest. Unsere Handschrift bietet für diese Entwickelung des Textes manches interessante Beispiel. Es lässt sich dieses Verfahren auch leicht erklären. Man kann sich darüber nicht täuschen, dass der Kreis der Gedanken in den Predigten Eckharts ein ziemlich enger ist; bei seiner Abneigung, auf das praktische Leben einzugehen, war er genötigt, dieselben abstrakten Ideen immer von neuem zu variieren; sicher geschah das vielfach nicht am selben Orte und vor demselben Auditorium, ja manche verschiedene Ueberlieferungen einer und derselben Predigt können sehr wohl auf Aufzeichnungen an verschiedenen Stellen zurückgehen, aber in den Händen der Sammler kamen doch alle diese Stücke zusammen und da wurde man gewahr, dass vieles doppelt vorhanden und manche Predigt nur den einen oder andern neuen Gedanken enthielt. So kam man dazu, Streichungen oder Kürzungen vorzunehmen, bald grössere, bald geringere, bald mit mehr, bald mit weniger Umsicht. So ist es in manchen Fällen schwierig geworden, das Eigentum Eckharts überall reinlich und mit Sicherheit aus der Masse auszuscheiden.

Wie vorsichtig man hier überhaupt mit dem Urteile sein muss, lehrt Pregers Urteil über Johannes Franko [1]. Die unten Seite 42, Nr. 43 mitgeteilte Predigt über « Fiat » war Preger aus einer Klosterneuburger und einer Oxforder Handschrift bekannt geworden, und nach letzterer hat er sie a. a. O. Seite 457 f abdrucken lassen. Jetzt kann sich jeder davon überzeugen, dass man dort nur ein ganz armseliges Fragment aus dem ersten Teile der Predigt vor sich hat (Preger suchte das Gegenteil darzuthun), und dass Pregers

[1] Geschichte der deutschen Mystik II 173.

Urteil über Franko völlig in der Luft hängt. Es ist überhaupt unmöglich, auf Grund so kümmerlicher Fragmente einen philosophischen Prediger zu charakterisieren.

Was nun schliesslich die Bezifferung der einzelnen Stücke anlangt, so habe ich dabei lediglich einen praktischen Zweck verfolgt: sie hat innern Wert nur für die mehr oder weniger vollständigen Predigten; was an einzelnen Sprüchen usw. zwischen solchen stand, habe ich unter einer Nummer vereint, ohne damit andeuten zu wollen, dass ich es für Reste einer und derselben Predigt oder auch nur für Eigentum desselben Verfassers halte.

Die Predigt Nr. 4 des Anhanges I habe ich, da in dieser Hs. der Text sehr schlecht ist, nach einer anderen gegeben. Auch Sievers hat sie nach der Oxforder Hs. mitgeteilt, und so dürfte von ihr jetzt am ersten ein leidlicher Text herzustellen sein, und sie sich daher vor allen andern zur Aufnahme in die Lesebücher eignen.

Die drei ersten der im Anhang mitgeteilten Predigten entstammen einer Handschrift, die mit sehr vielen anderen c. 1400 Friedrich von Amberg [1] dem hiesigen Minoritenkloster zugebracht hat. (Msc. Nr. 95.) Er hat mehrere alte Stücke zu einem Bande vereinigen lassen, die 211 Blätter (teils Pergament, teils Papier) neu beziffert und einen Gesamtindex vorausgeschickt. Der erste Teil besteht ausschliesslich aus Predigten bezw. Predigtentwürfen, während sich im zweiten auch manche — z. T. historische — interessante Traktate und Nachrichten finden.

[1] Ursprünglich Minorit in Regensburg, erscheint er 1384 als Provinzial und Professor der Theologie in Freiburg im Breisgau; 1393 ist er Provinzial zu Freiburg im Uechtlande, wo er — nach der Ordenschronik 103 Jahre alt — 1432 gestorben ist. Er war ein Anhänger Clemens' VII. und soll von diesem zum General des Minoritenordens ernannt sein. Vgl. auch meine Abhandlung über sein Exemplar des Vokabulars von Fritsche Closener in der Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins 1895, Heft 3.

Die Predigten sind «von mancherlei hergekommen», wie es der Katalog des Katharinenklosters ausdrücken würde; Friedrich von Amberg war eben ein Sammler im eigentlichen Sinne des Wortes und hat auf seinen weiten Wegen eingeheimst, was für ihn erreichbar war. Nur drei deutlich erkennbare Gruppen der Predigten haben für uns hier Interesse.

Die kleinste an Umfang wird durch Nr. 1 vertreten. Sie ist rein deutsch; der Verfasser ist von der mystischen Bewegung nicht, oder doch nur wenig beeinflusst. Er trägt seine Gedanken in einfacher, volkstümlicher, mit sprichwörtlichen Redensarten geschmückter Sprache nicht ohne Geschick vor. Dass er nicht bloss einer alten sondern auch veralteten Richtung angehörte, beweist der Umstand, dass seine Predigten kreuz und quer durchstrichen sind. Wenn Friedrich von Amberg das gethan hat — und das ist doch wohl das Wahrscheinlichste — so muss das Wunder nehmen; ist er es doch gewesen, der die, höchst wahrscheinlich authentische, Predigtsammlung des volkstümlichsten aller deutschen Prediger auf die Nachwelt gebracht hat [1]!

Wenn Nr. 2 mit den übrigen Predigten dieser Art nicht von Suso herrührt — da wir zu wenig Predigten von ihm haben, ist ein sicherer Entscheid unmöglich — dann hat es ausser ihm noch andere Minnesinger in Prosa gegeben.

Die lateinisch-deutschen Mischpredigten, von denen ich in Nr. 3 eine Probe biete, sind schon desshalb interessant, weil sie zeigen, wie geläufig der Gebrauch der deutschen Sprache in der Behandlung doch wesentlich philosophischer Fragen schon damals war. Man dachte auch bei diesen Materien bereits völlig deutsch, sonst wäre es nicht möglich gewesen, dass der Verfasser bei seinen Entwürfen aus der offiziellen Schulsprache immer wieder in seine Muttersprache gefallen. Bei praktisch-volkstümlichen Predigten ist dies ja nichts Ungewöhnliches, allein auf

[1] Vgl. meine Mitteilungen über diese Handschrift im Histor. Jahrbuche 1891, Seite 359 ff, wo ihr Alter indes zu niedrig angegeben ist. Nach P. Denifle, der sie seitdem untersucht hat, gehört sie noch dem 13. Jahrhundert an.

spekulativ-mystischem Gebiete ist mir dafür bislang kein Fall bekannt geworden [1].

Allein noch in anderer Hinsicht ist diese Predigtgruppe interessant: wie mich nämlich mein Herr College, P. Michel, versichert, huldigt ihr Verfasser nicht thomistisch-mystischen, sondern durchaus pantheistischen Ansichten. Es wäre das um so bedeutsamer, als es sich hier um lateinische Formulierung deutsch vorgetragener Gedanken handelt, und deshalb jeder Zweifel darüber ausgeschlossen ist, ob es sich nicht etwa doch nur um eine nicht genaue oder ungeschickte Wiedergabe der lateinischen Termini handele.

In dem hier abgedruckten, wie auch in den andern Entwürfen ist der ursprüngliche Text bisweilen abgeändert, aber augenscheinlich nicht in der Tendenz, um den orthodox-bedenklichen Charakter mancher Aussprüche zu beseitigen. Wo das ursprüngliche Wort nicht mehr erkennbar war, habe ich das überschriebene, sowie die Zusätze durch Klammern kenntlich gemacht.

Da diese ganze Arbeit nur eine Ergänzung früherer Veröffentlichungen bildet, schien mir hier die Stelle nicht unpassend zu sein, um auf die Handschrift hinzuweisen.

Dass die Nürnberger Eckharthandschrift bis jetzt unbekannt bleiben konnte, erklärt sich daraus, dass die Benutzer der Stadtbibliothek sich auf den Katalog verliessen, nach welchem in derselben Episteln und Evangelien des XIV. Jahrhunderts enthalten sein sollen. Diese falsche Angabe, welche die andern Benutzer der Bibliothek an der Handschrift vorbeiführen musste, führte mich zu ihr hin, und wenn ich auch etwas anderes fand, als ich suchte,

[1] Vgl. z. B. Schönbach, Ueber eine Grazer Handschrift lateinisch-deutscher Predigten. Graz 1890.

erlebte ich doch keine unangenehme Ueberraschung. Damals sah ich indes in jener Angabe des Kataloges nur einen vereinzelten Irrtum und hielt im Uebrigen denselben für ziemlich zuverlässig und den Inhalt der Bibliothek im Ganzen um so eher für wohlbekannt, als sie von allen, die sich mit der Mystik befassten, Preger, Denifle, Wagner usw. benutzt worden war. Erst in den vorigen Herbstferien, als der Druck dieser Texte schon fast vollendet war, überzeugte ich mich bei einem nochmaligen Besuche der Bibliothek davon, dass der ganze Katalog durchaus unbrauchbar und vielfach irreführend ist. Der Grund liegt darin, dass der Verfasser sich bei den Handschriften des ehemaligen Katharinenklosters zu sehr auf die im 15. Jahrhundert eingeklebten Inhaltsverzeichnisse verlassen hat, sodass wir im Wesentlichen einen Katalog jener Zeit vor uns haben. Dass unter diesen Umständen eine systematische Durchforschung der für die mystische Bewegung so überaus wichtigen Bibliothek eine unerlässliche Vorbedingung für einen Geschichtsschreiber der deutschen Mystik war, davon wird sich jeder, wenn er es nicht von vornherein zugiebt, durch meine weiter unten gebotenen Mitteilungen überzeugen müssen.

Ich bemerke dies indes weniger um hiermit Preger einen Vorwurf zu machen, sondern lediglich um die Thatsache festzustellen und andere vor einem Irrtum zu bewahren, in dem ich leider selbst zu lange befangen war, indem ich den Inhalt der Bibliothek für bekannter hielt, als er ist. Hätte ich die Wahrheit früher eingesehen, so würde auch diese Arbeit eine etwas andere Gestalt gewonnen haben.

Das geistig-geistliche Leben einzelner Nonnen in den Dominikanerinnenklöstern des 14. und 15. Jahrhunderts ist uns hinreichend bekannt. Manches freilich liesse sich noch wohl nachtragen, auch aus den Nürnberger Handschriften, aber für die

Litteratur-, wie für die Kulturgeschichte wird sich etwas Bedeutsames kaum noch gewinnen lassen. Jemehr das mystisch-exstatische Leben sich verbreitete, desto mehr nahm es an Tiefe, Originalität und Interesse ab. Die Erzählungen darüber werden flacher, allgemeiner, eintöniger und schablonenhafter, wenn es auch da und dort nicht ganz an einzelnen poetischen Zügen fehlt. In dem Leben der Nonnen von Weiler wird von Elisabeth von Esslingen genau dasselbe erzählt, was aus Töss über Beli von Sar berichtet wird. Nicht die Gleichartigkeit des Zustandes der beiden, sondern der Umstand, dass zwei verschiedene Aerzte zu der gleichen merkwürdigen Diagnose kommen, zeigt deutlich genug, dass bei diesen Erzählungen auch die Sage ihre gestaltende Hand mit im Spiele hatte.

Interessanter indes als die Bekanntmachung noch weiterer Belege der litterarischen Produktion in den Frauenklöstern jener Zeit dürfte es sein, über Umfang und Art ihrer Bildung an einem Beispiele etwas Genaueres zu erfahren. Und da bietet uns das Katharinenkloster in Nürnberg, das sich der mystischen Bewegung gegenüber ausschliesslich rezeptiv verhielt, mit seinem nicht blos durch die Reichhaltigkeit interessanten Kataloge eine vorzügliche Gelegenheit. Bevor wir aber auf dieses Denkmal näher eingehen, sollen zur Orientierung einige Bemerkungen über dieses Kloster vorausgeschickt werden.

Das im Jahre 1295 konfirmierte Kloster war der gegen Ausgang des 14. Jahrhunderts in Angriff genommenen Reform nicht günstig gesinnt, dagegen wurde diese vom dortigen Dominikanerkloster wie auch vom Stadtmagistrat ernsthaft gewünscht. Es liegen gar keine Anzeichen dafür vor, dass die Nonnen sittlich verkommen waren, und wenn Joh. Nider an die Nonnen von Schönensteinbach schreibt, sie hätten bisher ein Leben geführt, « in dem ihr ungern sterben wolltet », so muss man bedenken, dass die Schönensteinbacherinnen die strenge Regel, für die Nider schwärmte, bereits 1397 angenommen, also vom Ordensleben ganz andere Begriffe hatten. Wenn das geistige Leben in Nürnberg

nicht ein so reges war wie in manchen andern auch nicht reformierten Klöstern, und die Einführung der Reform hier besonders nötig sein mochte, so erklärt sich das leicht aus der Lage des Klosters. Die Nonnen waren durchweg Bürgerkinder und blieben somit auch nach dem Eintritt ins Kloster, da dieses keine Klausur kannte, wenigstens mit einem Fusse im Leben der Reichsstadt stehen. Nicht nur wurden die Familienbeziehungen beibehalten, sondern alle Zwiste der einzelnen Geschlechter in der Stadt konnten natürlich auch auf das Leben innerhalb der Klostermauern nicht ohne Einfluss bleiben; und so ist es denn schon deshalb wohl verständlich, dass die Dominikaner die Reform hier mit viel mehr Eifer betrieben als in den einsam gelegenen Klöstern, etwa in Engelthal und anderswo, und dass sie sich 1408 ganz von demselben zurückzogen [1], als sie ihren Plan nicht zur Ausführung bringen konnten.

Sein Misslingen hatte für die Stadt auch einen materiellen Nachteil; denn reiche Bürgertöchter, die den Beruf zu einem strengeren Leben in sich fühlten, gingen, wahrscheinlich auf Rat der Dominikaner und anderer Geistlichen, in auswärtige Klöster, besonders nach Schönensteinbach im Elsass, mit dem die Nürnberger Dominikaner in regen Beziehungen standen. Auf diese Weise wurde «gros gut» aus der Stadt geführt, und dass dieser Misstand es vor allem war, der den Magistrat allmählich für die Reformation von St. Katharinen geneigt machte, spricht Endres Tucher in seinem Memorial zum Jahre 1428 mit aller nur wünschenswerten Deutlichkeit aus [2]. So erfolgte sie denn doch endlich im Jahre 1428 durch den Generalmagister Bartholomäus Texerius und den Provinzial des deutschen Ordens

[1] Schieler, Magister Johannes Nider aus dem Orden der Predigerbrüder. Mainz 1885, S. 157 A. 2.

[2] Item man hat die frawen vermauret zu sant Katharina, und es kommen fremd nonen her und mussten den orden halten als die munich zu den predigern: wan das macht, das gar reich jungfraw und witiben gros gut in ander klöster füreten aus der stat, do einikait was in andern klostern. Chroniken der deutschen Städte II 18.

Nikolaus Notel unter Beistand des Nürnberger Priors Johannes Nider.

Letzterer hat sie in dem 9 Jahre später geschriebenen dritten Buche seines Formicarius (Kap. 3) ausführlich geschildert, aber seine Darstellung, die auch sein Biograph Schieler wiedergiebt, stimmt nicht recht zu den übrigen, diesem nicht bekannt gewesenen, Quellen. Die Chronik erzählt nämlich, dass die Reform vom 16-28. Oktober vor sich ging [1], und ein anderer Bericht giebt an, dass von den 35 Schwestern 8 die Reformation ablehnten und in die Klöster Engelthal (5) und Frauenaurach (3) übersiedelten, während Nider den Vorgang in den Advent verlegt und sämtliche Schwestern nach längerem Weigern die Reform annehmen lässt [2]. Der Widerspruch ist aber vielleicht nur ein scheinbarer und so aufzulösen, dass Nider von den 27 gebliebenen Schwestern spricht, die anfänglich einverstanden, aber bei der wirklichen Durchführung der strengen Regel Widerstand erhoben und auch Mitglieder des Rates auf ihre Seite zu bringen verstanden [3].

Ohne Verpflanzung von Nonnen aus bereits reformierten Klöstern nach Nürnberg schien indes trotzdem der Bestand der Reform keine gute Aussicht zu haben; man sicherte ihn durch Herübernahme von 10 Nonnen aus Schönensteinbach. Dass man, soweit es anging, Nürnbergerinnen dabei berücksichtigte und in Gertrud Gewichtmacherin einer solchen das Priorat übertrug, war

[1] Item anno dom. 1400 und 28 jar zwischen Galli und Symonis et Jude (16-28 Oct.), da verkerten dy prediger sant Kathreinkloster den nunen ir regelen und vermauerten sy in ire lieht und winden uberall, und turren nimer flaisch essen.

Item in derselben Jarzal an sant Lucia, Otilia und sant Jobstag da tet man zehen nunen hinein, dy kamen von Kolmarberg (= Schönensteinbach) herauf und di süllen den orden regiren und das kloster, und waren etlich purgerskint hie. Chron. d. deutschen Städte I 375.

[2] Unter dem Titel « Die Reformation des Katharinenklosters zu Nürnberg im Jahre 1428 » herausgegeben von Theod. v. Kern im 31. Jahresbericht des historischen Vereins in Mittelfranken (Ansbach 1863).

[3] Die im Formicarius V, erzählte Begebenheit, über die man denken kann, wie man will, hat nach Niders Angabe auf den Umschwung der Gesinnung auch beträchtlichen Einfluss ausgeübt.

in den Verhältnissen genugsam begründet. Unter den Kindern der Stadt waren ausser ihr noch die 1419 eingetretene «Gretlin Vornan» († 1477 in Nürnberg) und die 1422 eingetretene, 1472 als Priorin in Freiburg gestorbene «Greta Karthüserin»; die Namen dieser drei werden uns auf den folgenden Blättern mehrfach wieder begegnen. Die neue Priorin, welche 1418 in Schönensteinbach eingetreten war, blieb 40 Jahre und 2 Monate im Amte († 1469), sodass es also an Stabilität in der Leitung nicht gefehlt hat. Der Geist, welcher unter ihrer Leitung im Katharinenkloster herrschte, war freilich ein anderer als der frühere. Nicht weniger als 104 Schwestern konnte sie aufnehmen, und war damit in den Stand gesetzt, bei der Reformierung einer Reihe von Klöstern, die durch Aegidius Schwertman stattfand, in gleicher Weise mitzuwirken, wie es von Schönensteinbach aus in Nürnberg geschehen war.

Allein nicht bloss hinsichtlich des klösterlichen Lebens hatte sich eine Wendung vollzogen, das gesamte geistige Streben erhielt frische Förderung.

Denifle mag Recht haben, wenn er die Uebernahme der Seelsorge in den Frauenklöstern als dem Dominikanerorden höchst nachteilig betrachtet, indem dadurch so viele der tüchtigsten Kräfte ihrem eigentlichen Berufe entzogen wurden; aber spurlos verloren hat sich der Geist der gelehrten Nonnenseelsorger doch keineswegs. Nicht blos einzelne Dominikanerinnen jener Zeit erregen unsere Hochachtung, sondern die mystischen Predigten setzen für die Convente im Allgemeinen eine Höhe der Geistesbildung voraus, die für uns nur schwer klar vorstellbar ist. Für die Aufnahme in jene Klöster genügte keineswegs bloss ein frommer Sinn und Anstelligkeit zu irgendwelcher praktischen Thätigkeit: man verlangte auch ein bestimmtes und, wie es scheint, gar nicht so geringes Mass von Intelligenz und Bildung. Dafür nur ein Beispiel: Im Jahre 1429 hatte man in Schönensteinbach eine begüterte Nürnbergerin, Margaretha Riglerin, aufgenommen; man war mit ihr wohl zufrieden und hoffte ihren einzigen Fehler, «das sie die lernunge

hart ankumet », besiegen zu können. Aber nach zwei Jahren sah man sich doch getäuscht und entliess sie « propter defectum discendi. » Aus den bei Gelegenheit ihres Austrittes vom Convente mit Joh. Nider und anderen gewechselten Briefen ersieht man, dass der vorgegebene Grund in der That der wirkliche und alleinige war [1]. Eine derartige Hochschätzung nicht blos des geistlichen Wollens sondern auch des geistigen Könnens hat sich gewiss nur unter dem Einfluss der tüchtigen männlichen Berater entwickeln können.

Der Geist von Schönensteinbach beherrschte von der Reformation ab das Katharinenkloster. Allein in einem Punkte lässt sich doch ein Unterschied wahrnehmen: während der elsässische Convent noch mit abwesenden Geistlichen Briefe wechselt [2], nimmt man in Nürnberg davon nichts, oder nur wenig wahr; was man an geistiger und geistlicher Aufmunterung bedurfte, fand man eben an Ort und Stelle selbst. Dagegen suchte man alles, was von geistlicher deutscher Litteratur hierher oder dorther zu erlangen war, abzuschreiben und dem eigenen Bücherschatze einzuverleiben. Manches Stück brachten allerdings auch die eintretenden Frauen mit ins Kloster, manches wurde von frommen Seelen gestiftet, aber wie viel ist nicht auch wieder an Abschriften aus der Schreibstube des Klosters in die Welt hinausgegangen! In den ersten dreissig Jahren nach der Reform — was vorher vorhanden war, ist im Bücherverzeichnisse ausdrücklich angegeben — wuchs die Masse der Bücher und Büchlein derart an, dass man

[1] Der Grund zu dem Briefwechsel, den uns Joh. Meier aufbewahrt hat, bestand darin, dass der Convent das bereits eingebrachte Vermögen an Geld, Gewand und Büchern für Kost und Unterricht zurückbehalten wollte, gewiss nicht ganz ohne Recht; aber sämtliche beratenen Männer entschieden für vollständige Rückerstattung, billigten indes durchaus den Grund der Entlassung.

[2] So unter andern mit dem Dominikaner Johannes von Mülberg in Basel, den Nider in Formicarius II, 1 den bedeutendsten deutschen Prediger seiner Zeit nennt, der aber sonst nicht bekannt ist. Ein Bericht seines Begleiters über seinen Tod und die Ueberführung seiner Leiche nach Maulbronn, wo sie in besonders ehrenvoller Weise in der Abteikirche beigesetzt wurde, steht unter anderen Briefen in Cent. VII 20 Fol. 169 ff; Predigten von ihm werden unten E Nr. 54 aufgeführt.

sich offenbar nicht mehr durchzufinden wusste. Man suchte diesem Uebelstande — in den fünfziger oder sechziger Jahren, jedenfalls nach 1456 und vor dem Tode der Priorin Gertrud (1469) — dadurch abzuhelfen, dass man eine Anzahl kleiner Stücke gleichen Formates und mehr oder minder gleichartigen Inhaltes zu je einem grösseren Bande vereinigte und dann ein Verzeichnis des gesamten Schatzes mit ausführlicher Angabe des Inhalts der einzelnen Nummern abfasste, zugleich in diese selbst kürzere Inhaltsverzeichnisse hineinklebte. Man hatte dabei vor allem die Regelung der Tischlektüre im Auge und wollte der Vorleserin das leichte Auffinden eines passenden Textes ermöglichen. Die Hs. befindet sich jetzt Cent. VII 79 und enthält 168 Papierblätter von 21 × $14\frac{1}{2}$ cm. Grösse. Sie ist in blosses Schweinsleder gebunden, auf das eine spätere Hand geschrieben hat: « Ein alter notel, was man des jahrs gelessen hat. » Fol. 2[b] steht die Gebrauchsanweisung (siehe unten S. 114); Fol. 3[a] 87 folgt der Kalender mit Angabe der Lektüre für die einzelnen Tage. Damit der Leser sich eine Vorstellung von der Einrichtung machen kann, sei hier eine Probe mitgeteilt.

An dem Cristobent frü zů tisch.

E XVII.	puch :	III mesz und die prophecie und epistel und ewangelio	**am VI. plat.**
A XIII.	puch :	Cantica canticorum	**am IV. plat.**
F II.	puch :	das Racionale divinorum . . .	**am L. plat.**
E XVI.	puch :	von den lezen und von den dreyen meszen an dem cristag	**am CXVIII. plat.**

Aller sel tag.

J XX.	puch :	die legent von allen selen . .	**am XLVI. plat.**
E XXXVII.	puch :	ein predig von allen selen . .	**am CVI. plat.**
J XVI.	puch :	von dem fegfeur	**am I. plat.**
J XVI.	puch :	von Dugdalus fegfeur.	
N IV.	puch :	von den IX velsen	**am I. plat.**

Fol. 86 beginnt dann der Katalog selbst und reicht bis Fol. 159. Fol. 159-167 [a] sind leer, Fol. 167 [b] findet sich von der jüngsten Hand eine Notiz über die verschenkten Bücher. (S. unten Seite 160.)

Der ursprüngliche Katalog ist von einer und derselben Hand geschrieben, ebenso die (hier eingeklammerten) Nachträge. Beide sind in der Wiedergabe der Laute etwas nachlässig, was besonders bei den Namen unangenehm berührt. Die Nachträge, welche 15-20 Jahre später eingetragen sein mögen, rühren von einer bejahrten Person her, deren Hand unsicher und zitternd war, so dass man in einigen Fällen die Schrift kaum lesen kann.

Als eigentlichen und vollständigen Bibliothekkatalog giebt sich das Schriftstück nicht aus, sondern nur als Verzeichnis derjenigen Bücher, die sich zur Tischlektüre eigneten. Deshalb finden sich auch nur versprengte kleinere lateinische Stücke, während es an grösseren Büchern in dieser Sprache dem Kloster gewiss nicht so ganz gefehlt hat. Ja bei dem Zwecke dieses Verzeichnisses ist es nicht einmal ausgeschlossen, dass man auch in deutscher Sprache noch andere Schriften besass [1].

Doch wie dem auch immer sein mag: die c. 370 Nummern bilden doch einen für jene Zeit höchst ansehnlichen Bestand an deutschen Büchern, auch wenn man in Betracht zieht, dass eine ziemliche Anzahl Duplikate sich darunter befindet. Dass der Inhalt durchweg nur religiöser Natur ist, kann nicht überraschen; nur einige Nummern wie der Renner des Hugo von Trimberg [O, XLV] und zwei anscheinend polemische Schriften gegen die Juden [O, XXX] und gegen die Waldenser [O, V] machen einigermassen eine Ausnahme. Aber was auf diesem Gebiete, abgesehen von Nieder-

[1] Dass man auch nach Erfindung der Druckkunst in St. Katharinen noch eifrig weiter schrieb, beweist ein noch jetzt im Verzeichnis liegender Zettel, der mit den Worten beginnt: « Item es hat ein geistlich man, genant pruder Hansz. XI puchlein herein gelihen am nehsten montag vor des heiligen evangelisten und zwelfpotentag sant Matheus anno LXXIIII ». Auf dem Zettel war schon früher etwas geschrieben gewesen, wovon die Worte (Johan)nes Herolt noch völlig lesbar sind. Das legt die Vermutung nahe, dieser sei der « Bruder Hans ». Aber wie erklärt es sich dann, dass im Sermo 85 des Discipulus von Herolt 1416 als das laufende Jahr angegeben wird? Ist die Stelle wörtlich anderswoher entlehnt?

deutschland, während des 14. und 15. Jahrhunderts entstanden ist, das haben die Nonnen im Wesentlichen zusammen zu bringen vermocht. So besass man an biblischen Schriften :

Eine vollständige Bibel (A 1-6), eine Bibel mit Ausnahme der Propheten [1], 5 Evangelienharmonien (D 5, 8, 10, 15, 16), 1 Hohelied (A 13), 8 Psalter (C 1-5, 7-10), 2 Apostelgeschichten (A 15, D 5), 2 Apokalypsen (A 15, 16), 3 Historienbibeln (A 11, 12, 17), 11 Perikopenbücher (Propheten, Episteln, Evangelien, Passion) (D 1-4, 6-9, 11 (mit dem Nikodemusevangelium) 12-14.

Man sieht, dass der biblische Lesestoff sehr umfangreich ist und die Uebersetzer für die Abnahme ihrer Ware keineswegs auf die Waldenser zu warten brauchten !

Ausser den Heiligenleben ist dann besonders die mystische Litteratur des 14. Jahrhunderts stark vertreten; man besass wenigstens die Hauptsachen von Eckhart [2], Tauler, Suso, das Buch

[1] Diese zweite Bibel ist nur eine Abschrift der ersteren ; weshalb grade die Propheten fortgeblieben sind, vermag ich nicht einzusehen : vielleicht interessierte dieser Teil die Frauen am wenigsten, vielleicht ist es auch nur Zufall, denn die Reihenfolge, in welcher das Einzelne abgeschrieben ist, erscheint etwas sonderbar. Es sind nämlich noch 3 Bände des jüngeren, von Kunigund Niklasin geschriebenen Exemplares vorhanden : Cent. III 40 « daz ander puch », 41 « daz dritte puch », 43 das Neue Testament enthaltend. Alle drei tragen die Initialen K. N.. Nr. 40 ist Allerseelen 1445, Nr. 41 am Abend vor Frohnleichnam 1437. Nr. 43 am Dienstag vor St. Michael 1443 beendet, Cent. III 42 gehört dem älteren Bibelexemplar an und ist identisch mit A, V. (Siehe Seite 115.) Hiernach sind die Angaben von Walther, Die deutsche Bibelübersetzung des Mittelalters S. 310 f, wo auch nur von 3 Bänden die Rede ist, zu berichtigen.

[2] Eine Eckhartsche Predigt ist ausdrücklich als Tischlektüre empfohlen (siehe unten Seite 107, Anm. 2). Um die Mitte des 15. Jahrhunderts schrieb man nicht blos Tauler und Suso, sondern auch Eckhart noch neu ab. So enthält der Codex Cent. VI 46[h], dessen Inhalt zum Teil von Denifle auf einem eingeklebten Blatte identifiziert ist, ausser Stücken von Hane dem Karmeliter, dem von der Sterngassen usw. auch eine Reihe von Eckhart. Aber der Schreiberin ist es doch schon nicht mehr recht wohl dabei gewesen, denn eingangs nennt sie das Buch « swer und unbekant » manchen Menschen. « Darumb sol man es nit gemeyn machen, des pitt ich durch got, wann es ward auch mir verbotten. Wer yemantz, der es straffen wollte, der soll es werlich schuld geben seiner plintheit. Wer aber icht hie inne, das man straffen möcht in der wahrheit, so sol man da wissen, das es da nicht schuld ist meins unglaubens, sunder es ist schuld meiner unbekantnusz ; darum pild man es zu dem pesten ».

von den Neun Felsen usw. Am meisten vertreten war die allerdings auch ganz in der Nähe von Nürnberg entstandene Schrift des Mönchs von Heilsbronn von den sechs Namen des Fronleichnams.

Dieser alte Bestand wurde dann aber fortwährend durch die Produkte der Gegenwart ergänzt, wobei man natürlich die Predigten und Schriften jener Männer bevorzugte, die den Nonnen in Nürnberg oder Schönensteinbach persönlich nahe standen oder gestanden hatten, Nider [1], Herolt, Mülberg usw.

Wenn man die Geistesprodukte der letzteren mit denen ihrer eigenen Ordensgenossen des 14. Jahrhunderts vergleicht, so begreift man kaum, wie eine und dieselbe Ordensgeneration beide gleich vortrefflich und erbaulich finden konnte. Nider z. B. war gewiss ein in seinen Kreisen hervorragender Mann, und an kulturgeschichtlichem Werte übertreffen seine Schriften vielleicht die gesamte mystische Litteratur des 14. Jahrhunderts, aber was den Idealismus anlangt, wird er auch von jedem minder bedeutenden Mystiker des vorhergehenden Jahrhunderts übertroffen: der Geist ist dahin, der Drang in die Höhen ist verschwunden, man hält sich am Boden und begnügt sich bei der Seelenleitung mit dem praktisch Erreichbaren. Daher wird die Litteratur nüchterner, aber für den Durchschnittschristen verständlicher und brauchbarer; sie erhält einen stark katechetischen Charakter: die Unterweisungen über Pflichten und Sünden des Menschen, über die Einrichtungen und Gebräuche der Kirche, Lebensregeln usw. tauchen in früher ungeahnter Zahl auf und dringen in die weitesten Kreise der Bürger. Bei der Ausführlichkeit unseres Kataloges kann man sich schon mit seiner Hülfe allein einigermassen ein Bild von dem Charakter dieser Lehr-, Gebet- und Erbauungslitteratur des 15. Jahrhunderts machen.

Der Hauptsache nach haben die Schwestern die Bücher selbst

[1] Aus I Nr. 8 (S. 133) geht hervor, dass die Vierundzwanzig goldnen Harfen Niders aus Predigten erwachsen sind. Da man in Nürnberg darüber gut unterrichtet sein konnte und die Strassburger Ausgabe von 1493 dieselbe Angabe enthält, wird ihre Richtigkeit kaum zu bezweifeln sein.

geschrieben ; ausser den Drucken ist nur das eine oder andere Stück für Geld gekauft. Mehr schon wurde ins Kloster geschenkt, und ziemlich viel haben die einzelnen Nonnen mit hinein gebracht; gehörte doch schon von Alters her der « Psalter » zur Frauenhabe. Bei einzelnen Nonnen war die Zahl der zu ihrer Ausstattung gehörigen Bücher sehr bedeutend für jene Zeit. So brachte Katharina Tucher gegen 30 Stück mit ins Kloster, darunter eine Historienbibel und ein Lektionar. Es scheint nicht — es ist gar kein System in der Auswahl — dass dieselben erst ad hoc für sie geschrieben, sondern ihr aus der Familienbibliothek abgetreten wurden, denn dass reiche Familien wie die der Tucher auch damals schon eine beträchtliche Anzahl Bücher geistlichen und weltlichen Inhaltes besassen, kann nicht bezweifelt werden. Andere Werke wurden von Bürgern und Bürgerinnen, anscheinend wenn diese sie selbst ihres Alters wegen wohl nicht mehr benutzen konnten, geschenkt, wie z. B. ein Neues Testament vom «alten Steffan Tetzel». (A 5.) [1]

Wirft so das Bücherverzeichnis in willkommener Weise Licht auf das religiöse Leben im 15. Jahrhundert, so ist es auch an sich nicht ohne erhebliches Interesse, für die Geschichte des Bibliothekwesens. Die Umsicht in der Anlage und Sorgfalt in der Ausführung müssen für jene Zeit überraschen. Zuerst teilte man den ganzen Bücherschatz in 13 bezw. 14 mit den Buchstaben des Alphabets bezeichnete Gruppen. Das Prinzip, welches dabei massgebend gewesen, ist freilich kein rein sachliches, sondern ein gemischtes, ein sachlich-formelles: im Allgemeinen ist zwar der Charakter des Inhaltes massgebend gewesen, aber anscheinend hat man daneben besonders auf das Format Rücksicht genommen. Da die Aufstellung der Bücher zweifellos der Anordnung des Kataloges entsprach,

[1] Im 15. Jahrhundert waren Neue Testamente in den Händen gebildeter Bürger gar keine Seltenheit; gewöhnlicher war indes ein « Evangelienbuch ». « Ein geschreven duitsch evangeliumboich » fand sich auch im Nachlass des 1519 verst. Kölner Bürgers Thonis Bertholt. Annalen des histor. Vereins für den Niederrhein 1844, Seite 120.

konnte man auf diese Weise natürlich mit einem geringeren Raum auskommen. Bei der Herstellung von Sammelbänden war ohnedies weitgehende Rücksichtnahme auf das Format geboten, und deshalb allein schon war es nicht möglich, die Gruppierung lediglich nach dem Inhalte vorzunehmen.

Im Allgemeinen aber ist dieser massgebend gewesen. A enthält Biblica, B katechetische Schriften, C Psalter, D Perikopen, z. T. mit den Auslegungen, E Predigten und religiöse Traktate, F Liturgik, G und H Regeln usw. der Dominikanerinnenklöster, J Heiligenleben, Schriften und Predigten berühmter Dominikaner, K Recht und Medizin, L Gebet- und Erbauungsbücher, M und N ebenso; die Nachträge zu N, ebenso O enthalten Vermischtes.

Wie gesagt, ganz streng ist das Prinzip nicht durchgeführt und es liess sich, bei den Sammelbänden wenigstens, auch gar nicht durchführen, aber im Allgemeinen ist es wohl zu erkennen.

Besonders interessant ist das Verzeichnis dadurch, dass überall, wo es möglich war, die Herkunft der Handschriften oder der Vorlagen, die Schenker und die Schreiberinnen und bei den Drucken auch die Preise angegeben sind. So dürfte denn das Verzeichnis durch Umsicht in der Anlage und Sorgfalt in der Ausführung unter den mittelalterlichen Katalogen ziemlich einzigartig dastehen.

Eine gute Anzahl der Handschriften enthält jetzt noch die Nürnberger Stadtbibliothek, aber manches ist auch verloren gegangen. (S. oben Seite 13 Anm. 2.) Dieses im einzelnen Falle anzumerken, sowie auch den Inhalt der einzelnen Nummern durchweg genauer zu bestimmen und wo angängig mit Litteraturnachweisen zu versehen, wäre gewiss sehr wünschenswert gewesen; allein wenn man bedenkt, dass eben nicht alles mehr vorhanden, das noch Vorhandene mit Handschriften anderer Abkunft vermischt aufgestellt ist, der jetzige Katalog wenig taugt und das vorliegende Verzeichnis trotz aller Ausführlichkeit doch oft wieder recht ungenau ist, so kann man leicht abmessen, dass eine solche Arbeit, sollte sie wirklich zuverlässig sein, im Wesentlichen

der Ausarbeitung eines neuen Kataloges gleichkommt, wozu es mir, da sie nur an Ort und Stelle gemacht werden kann, schon an der Zeit gebrechen würde.

Uebrigens denke ich, dass das Verzeichnis auch so, wie es hier geboten ist, denen, die auf diesem Gebiete arbeiten, praktisch doch gute Dienste leisten kann.

Dem Herrn Stadtarchivar Mummenhoff in Nürnberg spreche ich für seine stete Hilfsbereitschaft und nicht erlahmende Geduld, die er mir gegenüber bewiesen, auch an dieser Stelle meinen herzlichen Dank aus.



Nr. 1.

Fol. 1. Sanctus Matheus beschreibet uns in sinem ewangelio: Eyn mensche het gemachet ein abentezzen usw. Pfeiffer S. 111 ff.

Nr. 2.

Fol. 2^{b}. Man liset in dem heligen ewangelio, daz unser herre vil volkes spiset mit funff girsten broten usw. Pfeiffer 495-502, 10.

Nr. 3.[1]

Fol. 5. Man sol got suchen mit irretume und mit vergezzenheit und mit unsinnen. Wan di gotheit hat aller ding craft an ir und hat kein ding nicht gelich. Davon muz di oberst clarheit dez ainvaltigen wesens alle ding erlauchen. Dar auf spricht S. Dyonisius, daz die schonheit daz wol geordent si mit einer aufgezogen clarheit. Da von ist di gotheit ein zok der dreier person. Deu sel sol mit den nidersten creften sein geordent under di obersten und mit den obersten under got und mit den uzwendigen sinnen ⌈under di inwendigen⌉ und mit den inwendigen sinnen under di redelicheit und mit dem gedanch under di wechantnûz und mit der wechantnûz under den willen in die eynicheit, also daz di sel alleyn sey und daz nicht in si vlizze den dy bloz gotheit, di da uzgeflozzen ist in sich selben. Dar auf spricht S. Dyonisius, daz si ir creft geoffent hab mit einem blossen wesen, daz di obersten creften allein worchten.

Ditz spricht eyn wiser maister: Alz di oberst craft uberhant nimt an den werchen, so gen di andern all in si und verlizent ir werk. Da stat di sel in ir ordenung und in irm blozzen wesen, daz ist ir aufgezogen clarheit, di hat aller ding craft in im. Ditz spricht ein heidennisser meister: Bekant sich di sel selb, so wechant si alle ding. Alzo ist di gotheit geflozzen in den vater und in den sun und in den heiligen geist und in der ewicheit in sich selben und in der zit in di creatur, in ein iglich alz vil, alz si sein emphahen mach: dem stein daz wesen, dem paum daz wazzen, dem vich daz enphinden, dem engel di redlicheit, dem menschen di vier natur alle. Davon ward got mensch, daz er aller ding

[1] Wiederholt sich Fol. 79 b f.

natur an sich nam in der zit von gnaden (5 b), alz er si in der ewicheit het von natur. Dar uff spricht S. Paulus: Cristus ist mir alle ding. Da geschiecht ein leuchen und ein widerleuchen sin selbes natur. Gotes wesen ist eyn erstes wesen und ein vlizzendes wesen und ein vestes und ein ursprincleiches wesen und ist ein volchumens wesen. Auz allen wesen so fluzzet di craft in di werk. Da von sint di drei person ein ufhalt der gotheit, und di drei person di geuzent sich in daz wesen der sel mit gnaden. Wan gotes wesen ist ein nachvolgen den person in daz wesen der sel, und ein wesen durchget daz ander alzumal. Di oberst craft deu vluzzet us dem wesen der sel, alz di drei person flizzent auz der gotheit. Und alz got sin gnad gůzzet in di sel, so gůzzet er si in daz wesen der sel. Wan in daz wesen der sel mak kain vlech gevallen, di creft tůn, swas si tůn. Di oberst craft der sel di zeut ir tugent auz dem wesen der gnaden, deu da in dem wesen der sel ist, und di oberst craft get uz der nidersten in ir wesen. Der wachsend gaist und der volgend [enphindend] geist gotes natur ist ein nachfolgen Christi persone und menschlicher natur. Also di sel in gotlicher natur gezogen wirt, so wirt ir abgenumen allez daz si ist an gebresten und an unvolchomenheit, und si wird getötet in gǒtlicher natur. daz si in ir selben nimt gotlich natur, alz der vater in im het. Si en nimt es von ir natur nicht, si nimt es von gǒtlicher natur in ir natur, si nimt volchomenheit und vermugencheit, alz sanctus Paulus spricht: Ich vermach alle ding in dem der mich sterkt. Dy weizzeit, di da enspringet in der verstantnuzze, di ein weginn ist in der verstantnůz und wirt volpracht in der wegir, und si hot weder hertze noch gedank, dar uf spricht S. Dyonisius: Als di sel ein auzfluz nimt und wegreift in der ewichait und in der zeit und ir selbes verstantnůz, so sol si dan wider cheren in dem einfloz, wi got wider in di sel fluzzet, und sol nicht flizen. Got der fleuzt wider in sich selben, daz er sein alz lutzel achtet, alz do si nicht en waren. Also sol di sel tun. Si sol mit der mencheit begriffen di person dez suns, [und mit der person dez suns] wegriffen den vater und den heiligen geist in in baiden und si peide in dem heiligen geist und mit der person dez vaters wegriffen daz einvaltig wesen und mit dem wesen wegriffen daz abgrunt und sol verseuben in daz abgrund an materie und an forme. Di materie und di forme und di verstantnuzze und daz wesen daz hat si in der einichait verlorn, wan si ist zu nicht worden in ir selben. Wan got wurkt alle ir werch (6 a) und helt si in seinem wesen und fůrt si in siner craft in di blozzen gotheit, da fleuzzet si mit der blozen gotheit in allez daz da got infleuzt. Und si ist aller dinge stat

15 enphindend geist heisst es Fol. 80. — 19 in im tet. — 30 dez suns der wegriffen.

und si hat selb chein stat. Daz ist der iest der weishait, di weder hertz noch gedank hat. Deu sel fleuzt (in) der gothait also nahen, daz manich mensch dar an wetrogen ist; wan swaz si ist, daz ist si von gnaden, und da si ist, da ist si auf eins andern craft; doch fleuzt si der gotheit also nahen, daz si di gotheit enphet in der craft dez vaters von gnaden, sam si der vater von natur enphet. Dar auf spricht s. Paulus: Mit ein gepild sul wir flizen von einer clarheit in di ander. Daz ist daz man deu gotheit am volcumlichen enphahen schol und allez daz, daz auz ir geflozent ist. Dar in sol si di gotheit enphahen, alz si sich selben enphet, und ir wille und gotes wille suln ein sein: swa got sei, daz wir sein mit got. Dar zu mag nimant chumen an disem leib, wan alz got deu letzten gab, di er der sel gibt, daz ist der anplich der gotheit, denne wirt di sel gestergt in der drivaldichait.

Daz wir dar zu chumen, dez helf uns got. Amen.

Nr. 4.

Fol. 6 a. Man liset in dem ewangelio, daz unser herre zu seinen iungern sprach: Ir wetrubet euch, daz ich enweeh ge. usw. Pfeiffer 238 ff.

Nr. 5.

Fol. 8 b. Ein meister spricht, daz di sel sol sein ein ort oder ein ek. Wiederholt sich in ausführlicherer Fassung Fol. 87 b; dort fehlt indes die Unterschrift: Disen sin sprach meister Ekkart in einer predige.

Nr. 6.

Fol. 9 b. Nicht das der vater icht enphach von icht, daz er selben nicht en ist. Wi ez um den einfluz des vaters sie. Pfeiffer 521-527_{10}. Daran schliesst unmittelbar Pfeiffer 503 $_{20}$ f.

Nr. 7.

Fol. 13. Es ist ein frag under den meisteren, und das ist die höchste frag, usw. Pfeiffer 682 $_{16-36}$.

Nr. 8.

Fol. 13 b. Dan ist der mensch ein mensch, wen daz er an im getötet hab allerley fleizlicher gelust und gir, und daz er alle sein sinne gentzlich gezogen hab von leiplicher wollust. Swen daz der mensch genug

4 da iz si. — 7 von einem clarheit.

nimt an einem iglichen sinn, so en ist er nicht ein mensch, so ist [er] vihlich. Alz lang daz der mensch mensch ist, so en ist [er] nicht geist. Wen daz der [geist] wurkt in allen sinen creften und in aller siner wenuge, denn alerest ist der mensch recht geistlich. Alz daz mensch seit, da sint zwen sin an zu merken, ein geistlich sin und ein liplich sin. Ein mensch, der geistlich ist, der volget alle weg dem geistlichen sinn und inclaidet ein iglich creatur und ensit si niht [in] ir eigen form, mer er bringet si alle weg mit siner redlicheit in ein gôtlich form. Dar von chumt, daz di leute alz lichticlich gegirich werdent an ein wort, daz si horent auf ander clein sach: daz chumt davon, daz si ein iglich ding enphahent an dem rohen sinn. Di leute werdent [nimmer] mer geistlich. Swenn der mensch ein rechter geistlicher mensch ist, so ist [er] noch alz verre von got, alz von niht zu iht. Niht stat verre von natur. So der mensch in einer einicheit sol werden mit got, daz en mak anders niht geschehen dan mit heiz der minne.

Ditz wort sprach meister Ekkart und sprach: Solten wir sprechen, waz ein rehter mensch wer, so namen wir wenik menschen. Daz wer ein gerehter mensch, der mit gotlicher minne durchbrant wer, daz er gotlich wekantnûz het. Alz lang alz du dez niht enbist, alz lang daz du chein mensch [bist], du bist alz ein gemaltez mensch.

Ditz wort sprach meister Ekkart: Nimst du got in siner gût auf sein barmherzicheit, so nimst du got in dem valle. Der got nimt in dem usbruch, do er da ist in der sel, der nimt in gar reht.

Ditz wort sprach er auch: Da der vater vil chindelbette han, da ist daz si enge und di dek in nam di ist smal, anders ez muz immer abvallen [sic! vgl. Pfeiffer 598 $_{12}$]. Allez daz daz got niht en ist, daz muz abvallen.

Ditz sprach er auch: Swa icht fremdez ist, da wirt got niht geborn.

Disen sermo sprach meister Ekkart.

Nr. 9.

Fol. 14. Vidi civitatem sanctam Jherusalem.

Sand Johannes sach in dem geist ein stat, di waz heilig und heiz Jherusalem; di stat waz niwe, si chom her nider vom himel und waz gemacht von golt und waz geziret alz ein braut irm man.

Daz wil ich auf di sel bringen. Der sun ist ewiclichen gewesen in dem vater, und er gebirt sinen sun an underlaz, und di geburt ist alle zeit newe. Waz bei sinem angang ist, daz ist newe. Ein hauz, daz gestern gemacht ward, daz ist heut newe, wan ez ist nahen bei sinem angange.

Got schuf di sel in seinem einborn sun und bildet si in im und sach si in im, wi si im wehagte: do wehagt si im wol. Di sel, deu niwe sol sein, di schol sich halten al mittel in got und sich wider bilden in sinem einborn sun und schol wereit sein zu enphahen an underlaz den influz von got. Unser herre wart gefraget, wer sand Johannes wer, ob er wer ein prophete. Er ist mer den ein prophete: allez daz die propheten ye geprophetizirten, daz geschach in eim naturlich lauf. S. Johannes waz alz verre gezogen uber di natur, daz alle creatur warn ze grob dar zu, daz si sine werch enphahen mochten.

Johannes ist alz vil gesprochen alz gnad. Nu wart gefragt ein wórtlein in unser schúl, daz di gnad wart mangerlei. Antwurt ich dar zu und sprach: si enhert ni nicht auz einem trephelin, aber ein funkelin daz vellet wol auz der gnad in di sel, daz hat alz vil creft in im, daz dar uuz entspringent di creft der sel, wechantnuzze und gelaub und minne, di werden webeget. Waz ist gnad? Gnad, alz gnad an ir selber ist, so enwurht si niht uz, mer si wurcht inn. Wer ein mensch, der diser gnad het ein trópflin, der het mer gutes und [wer] inreilicher gefugt in daz redlich wesen an werch, alzo, geworcht er nimmer niht und sliff all weg, nochden wer er neher got und inreilich[er] got. Ich sprich: wer daz ein mensch do sich hundertstund eines tages lizze brennen leuterlichen durch got, alle sine werch chónden im nit gehelffen dar zu, daz er kond in daz ungeborn wesen gefugt werden, alz dicz mensch an werch. Waz ist gnad? gnad wurchet ein in dem bodem der sel; da nie geburt in gedacht ward, da wurket gnad in und wurkt alz verre in, daz di drei ein wesen sein. Got und gnad sint alzo glich, wo got furget, do treit er di gnad auf dem nikken. Dicz spricht meister Ekkart.

Der prophet spricht: Frawe sich auf der der nicht gebirt diner frucht [sic!] der ist vil, der ist wol tausend stund mer dan di frucht gebernd sind in der werlt, der ist an zal vil. Di sel hat ein naturlich licht in ir. In dem naturlichen licht hat got mer lustes und me genug dan in allen creaturen, die er ie geschuff; er verzirt alle sin craft in dem naturlichen liht. Nem man ein schwarzen kolen: alz unglich der wer wider [den] himel, alzo sind alle creatur wider dem naturlichen licht, daz (14 b) di sel in ir treit. Wan si ingetragen wird in daz liht, so gebirt si sich selben und ir selber in ir selber, und gebirt sich wider sich selber in sich. Si verleust alz gar alle di gebúrt und wirt alz gar uber sich derhaben und wirt alz gar geneiget ein in ein. Si chúmt dar zu, daz si got gebirt, alz

15 si enwurht si. — 18 an weg. — 28 Mit Hülfe des Propheten (Jesaias 54, 1) ist dieser Stelle nicht zu helfen, eher mit Galater 4, 27.

sich got selbe gebirt; und da geschiecht rehte einung trucz allen creaturen, trucz den engeln, trucz got selbe, daz er da einik unterscheid vinde.

Súmlich meister die suchen selicheit an bechantnuzze oder an willen: ich sprich, daz selicheit weder an wechantnuzze noch an willen en liet. Daz ist selicheit, daz sie leit alle selicheit, daz ist alle ir selbesheit. Der himel wurchet alle sine werch darum, daz er sich got gelichen wil; niht daz er sich gelichen wol an den werchen, mer er sûcht reuwe, alzo alz daz wesen ist an werch: daz selbe sucht der himel, daz er cheme in ein stille stan. Sucht diez der himel und ander creatur, di snoder ist, waz solten wir danne tun? Da belibet got got, da belibet selicheit selicheit und gnad gnad und sel sel.

Meister Ekkart sprach: got der wer ein spruch an spruch und wer ein wort an wort, und in dem werden lebendich alle creatur und waschende. Wer hat daz wort gesprochen und den spruch gesprochen? Der himlisch vater der hat in gesprochen in sinem eingeborn sun. Mag daz wort ⌊und den spruch⌉ nimant gesprechen? Nein, den mag niemant gesprechen dan der himlisch vater, und wirt doch gesprochen. Wenn wirt er gesprochen und wo wirt er gesprochen? Wenn die sel chein genug hat an cheiner creatur und si sich ze mal in got getragen hat mit allen iren werchen und ir selbs vergezzen hat und meint got lauterlichen; da gibt got mer dan si selb immer gedenken mag. Alz si sich alzo leuterlichen in got getragen hat, so gibt sich ir got alzo, daz er ir werch wurket in ir an erbeit, daz si sei ein mitwurcherin mit got.

Und wo wirt er gesprochen? Wen daz alleroberst teil der ⌊sel⌉ bloz und ledich ze mal vereint wird mit got, da wirt daz wort gesprochen und der spruch, und da ist mund zu mund kumen und da ist kúz ze kúz chumen, und di sel verstet daz wort in dem wort und nieman mer; und di sel di chunde auch etwaz dar auf geworten. Hie ist di sel zu irm aller obersten kumen. Daz uns diez geschе, dez helf unz got.

Nr. 10.

Fol. 14 b. Maister Ekkart sprach: Etlich meister di fragent, ob verstantnuzze edler sei oder minne. Etlich meister sprechent, daz di minne edler sei dan verstantnuzze. Ich sprech, dez ensei nicht. Unser beste meister di sprechent, daz verstantnuzze edler sei dan di minne. Minne und wil di nement got alz er gut ist. Wer got nicht gut, der wille en nem sein niht; wer got niht minneclich, di minne en nem sein niht. Daz entet di verstantnuzze niht. Di verstantnuzze keret sich weder an

gût noch an minne noch an weizheit noch an herschaft. Allez daz di sel gote(s) (15[a]) zu gelegen mach an namen, da zeuhet si got ein haut uber ud webillet got; daz entut di verstantnuzze niht. Wer got weder gut noch weise, ez nem [in] doch verstantnuzze, di schelt alz uf; si cheret sich weder an weisheit noch gût noch an herschaft noch an gewalt. Si erigent wider in daz blozze wesen und nimt got blozze, e er worde becleidet in den gedanchen mit weisheit und mit gût. Da der sun nimet in dem vater sein selicheit, da nimet di verstantnuz ir selicheit. [1]

Nu wil ich sprechen, daz nie gelesen wart und noch nie gepredig[et] wart!

Wan gestern do laz man in der schule: ein bodem ist in der sel, der ist glich der vaterschaft. Alzo alz der vater ist auzbernde den sun in dem heiligen geist, und di drei sint ain got, alzo ist diser bodem usbernde verstantnuz und willen und ist doch ein craft, alzo alz got ist ein wort. Und der bodem ist alzo lauter, da enmak kein schad von keiner creatur in. Allez daz man gesprechen mag von der sel, daz ist ein zuhangen(s) des bodems, und in dem [bodem] da sihet got di sel an, und di sel di sihet got an. Nu spricht S. Paulus: Wann wir ansehen und sehen den glantz gotes, so schul wir werden gewandelt von clarheit in clarheit und [mit dem] bilde als eins. Ditz bilde wirt got also vereint, daz ez alle creatur nicht chennen gescheiden noch got selb wil es niht scheiden. Und auwe! daz wir daz bilde alz clein ahten, daz wir daz niht enhalten in alz grozzer lautercheit, alz ez uns got gegeben hat! Wan allez daz wir getun mûgen, da wegenuget got niht an, wir ensten da in blozheit aller dinge, da[z] got alle zeit und an unterlaz in disem poden wurchen muge sinen einborn sun. Dise geburt gechiht niht eins iars noch eines ze der stund noch eines ze dem tag, wan alle zeit uber zit, in der weil, da(z) weder hie noch nu ist. Ditz ist der bodm, do ich ab gesprochen han. Daz wir alzo leben daz, got in uns gewurchen muz, dez helf uns got.

Ich han etwenn gesprochen, daz di sel [sei] daz nachbilde gotz; nu sprich ich, daz si sei daz bilde und auz dem selben bild, daz der vater ewiclichen gebildet hat, und auz dem selben, da Cristus auz gebildet ist.

Diez spricht meister Ekkart: Alle creatur di haben einen widerslac in sich: ein, di versait, daz ez niht di ander si; der oberst engel der versait, daz er niht der niderst sei. Got der ist ein versagen dez versagens; (daz) daz ein daz verseit alle anderheit. So wir einen baum nennen alz einen baum, dez en nennet niht; wann alle di sinne di sint betrogen. So wir in nennen alz in dem ersten usbruch (15 [b]) in der lautercheit, da nenne wir

[1] Vgl. Pfeiffer 270, 26 f.

in niht alz einen baum, wir nennen in bloz gotlicher natur. Einn ander sin, der ein wenig pezzer ist, dar uber. Di gotlich natur di scheidet bloz ab. Ditz spricht meister Ekkart: Der Phariseus der bat unsern herren, daz er mit im ezze. Waz ist der Phariseus? ez ist alz vil gesprochen alz ein sunderunge; daz ist ein Phariseus, daz gescheiden ist von allen und ist gefûget zu einn. Der prophete spricht: Herre, erbarm dich uber daz werk, daz in dir ist. Daz hôchste werk, daz got ie gewarcht, daz geschah in barmherzicheit. Di bechantnuz di treit alz verre in, daz si daz wesen nimt bloz alz daz wesen in im selber, aber da daz wesen sich selben verlizend ist und entsinket in im selben, da vellet bekantnuz ab.

Ditz spricht bruder Johannes: Ez ist frag under den meistern, weder daz mugen in der sel oder in got [si], daz si got werden môcht. Ich sprich, daz daz mugen in der sel si. Sol daz geschehen, daz di sel got werden mak, so muz got wurchen in daz mugen und muz daz mugen in sich zihen: dar um ist daz werch in got und daz mugen in der sel. Wer ich allez daz [ich ?] pin, so wer ich got, so en wer an mir weder zit noch stat noch kein wandelhafticheit. Mir enist kein ding alz liht noch alz muglich alz got sin; so belib ich an werch, da wedarf ich cheins werches zu, mer solt ich ein anders werden, so must ich zu niht werden: nu belip ich, daz ich pin.

Ich sprich, daz chein creatur alz snôd sie, si mug ein wesen geleisten; alz verre alz si wesen mak geleisten, so ist ir daz mûglich, daz si got sie, wan allez daz wesen ist, daz ist got.

Bischof Albrecht spricht: Den allererst ist der mensch ein gotlich mensch, alz er gotlich influz enphet an hindernuzze. Ein heilig spricht: Daz liht meiner sel daz erlasch nie, und mein begir stund an underloz in der anschauung gotez.

Nr. 11.

Daz wort daz ich gespr̄ochen han in latine etc. Pfeiffer 335 f.

Nr. 12.

Fol. 16 b. In dem angeng waz daz wort, und daz wort waz bei got, und got waz daz wort, und daz waz bei dem angeng bei got. Und alle dinch sint durch in gemacht und an in ist niht gemaht, daz gemaht ist. An im (daz) ist daz leben, und daz leben daz ist daz liht der liht und daz liht daz (17 a) leuhtet in der vinsternûzze, und daz vinsternûz wegriffet dez lihtes niht. Ein mensch wart gesant von got, dez nam waz

24 Silscholf Albrecht.

Johannes. Er chom in ein gezeugnuzze von dem liht. Er waz daz liht niht, mer daz er daz gezeugnúz hilt von dem liht. Daz waz daz war liht, daz da erleuhtet alle menschen. di da koment in dis werlt. In der werlt waz er, und die werlt waz durch in gemacht und di werlt erkant sin niht. Er chom in sin eigen, und si enpfigen sin niht, und di in enpfigen, den gab er gewalt gotez chinder ze werden, di da gelaubten in sinen namen, di niht in dem blut noch in dem willen dez mannes, mer us got geborn sint. Und daz wort ist vleiz worden und wont in unz, und wir haben gesehen sein er alz eins eingeborn sunes von dem vater vol gnaden und warheit.

Hieran schliesst sich die Predigt bei Pfeiffer 527 ff.

Nr. 13.

Fol. 18^{b}. Dy gotheit di hat alle dink getan usw. Pfeiffer 532, $_{30}$-542, $_{3}$.

Nr. 14.

Fol. 21^{b}. Unser herre sprach zu sinen iungern: Eins cleines secht ir meinn nicht usw. Pfeiffer 138.

Nr. 15.

Fol. 22^{b}. Jhesus hub sein augen auf und sach in den himel und sprach: Vater, di zit ist chumen, clar dinen sun, daz dich dein sun wider clar.

Von der weisheit, daz di sel wirt getragen mit gotlicher weisheit in got.

Ez sprach auch sanctus Augustinus. daz alle di wort und di ler der menscheit gotes sein ein bilde und ein figure unsers herren lebens und grozzer wirdicheit vor got.

Di sel muz gelautert werden und chleinlich gemacht in [dem] liht der gnaden, und alles abgescheiden und geschelt werden, daz fromdes ist an der sel, und auch ein teil daz si selber ist. Ich hab ez mer gesprochen: Di sel muz also gar geplozzet werden allez dez daz zugevallen ist und alzo lauter aufgetragen werden und wider einflizen in den sun, alz si auzgeflozzen ist in im. Wan der vater hat di sel geschaffen in dem sun, dar um muz si alzo wider einflizzen in in, alz si auz im geflozzen ist. Nu spricht er: Er underhub sein augen. In dem wortlein ligen zwen sin. der ein ist ein beweisung lauter drivaldicheit. Súll wir immer chumen

17 Vgl. das kleine Bruchstück aus dieser Predigt bei Pfeiffer 224. $_{30}$ ff. — 18 daz di dein. — 32 swen sin.

in den grunt gotes und in sein innestes, so muz wir zu dem ersten chumen in unser eigen grunt und in unser innestes in lauter drivaldicheit. Di meister sprechent, daz di sterne gizzen allen craft in den grunt dezertrichs und in di natur und in di element des ertriches und wurchen daz lauterst golt.

Alz verre alz di sel chumt in den grund und in daz innist irs wesens, alz verre ergeuzzet sich di gotlich craft zemal in si und wurchet gar verborgenlich und offenbar gar groz und gar hohe dinch in der minne gotes, di sich dem lautern golt gelicht. Daz ist der erst sin.

Der ander sin ist, daz sich di sel auftragen schol mit allen iren gebresten und irn sunden in demuticheit und schol sich sezzen und underbeugen under di porten der wirdicheit gotes, da got auz smilzet in barmherzicheit, und schol auch auftragen allez daz tugend und gut werch in ir ist, und schol sich damit sezzen (23[a]) under di porten, da got auz smilzet in gut weis. Alzo sol di sel volgen und sich orden nach dem bild. Daz ist: er underhub sein augen.

Ein meister sprichet, der listig wer und wol damit chund, der ordende wazzer uber wein alzo, daz dez weines craft mak darinne gewurchen. So macht des weines craft wazzer zu wein, und wer ez wol geordent uber den wein, ez wûrd bezzer dan der wein: doch zu dem minsten wirt es alz gut alz der wein. Alzo ist ez in der sel, di wol (si) geordent ist in dem grunt der dimuticheit und alzo aufchlimmet und wirt aufgezogen in der gotlichen craft, di gereuwet nimmer, si chom geriht uf got und ruret in blozz und beleibet alzo inne (ist auch der sel wesen, wan got ist ein lauter wesen). Ez sprichet ein meister: In got, der ein lauter wesen ist, enchomet nihtes niht, ez sei lauter wesen. Dar in ist auch der sel wesen, di da geriht chomen ist auf got und in got. Dar um spricht er: Er underhub von unden uf sein augen und sach in den himel. Ez sprach ein chrichischer meister: Der himel bedeuthet alz vil alz einen hût der sunne, wan der himel geuzet sin craft in di sunne und in di sterne, und di sterne engizent ir craft inmitten auf daz ertrich und wurchent golt und gestein alzo, daz daz gestein hat craft ze wurchen wunderlich werch. Ein habent di craft, daz si an sich zihen gebein und eisen. Iglich gestein und chûrtel ⌊krûtel⌋ ist ein heuselin der sunnen, daz in sich geslozzen hat ein himlische craft. Alzo daz der himel geuzet sin craft in di sterne, alzo giezent si di sterne furbaz in die chruter und in di tier. Daz craut ist edler dan daz gestein, wan ez hat gewaschendez leben. Ez vermocht nicht zu waschen under dem leiplichen himel, ez wer den ein vernunftige craft dar in, von der ez sein leben enpfhet. Alzo alz der

9 der creft sin.

niderste engel geuzet sein craft in den himel und tut in umlaufend und wurchet, alzo geuzet der himel sein craft gar heimlich in ein iglich chrut und in di tier. Da von hat ein iglich ding ein eigenschaft dez himels und wurchet alumme sich sinibel alz der himel.

Die tier trettend baz uf und habent sinnechlich leben und belibent doch in der zit und in der stat. Awer di sel tritet uber an iren hohsten naturlichen liht, uber zit und uber stat, in di glichnuz dez lihtes der engel, und wurchet mit im vernunfticlich in dem himel. Alzo sol di sel allez uf chlimmen in der vernunftigen wurchung. Da si iht vindet gotlihs lihtez und gotlihs glichnuz, do sol si huten und niht wider cheren, biz si aber baz ufgeclimmet. Und alzo sol si sich baz erheben in dem gotlichen liht und alzo chumen uber alle hut in daz lauter bloz angesiht gotez mit den engeln in den himel. Darum spricht er : Er hub auf sine augen und sach in den himel und sprach : Vater di zit ist chomen, chlarweiz deinen sun, daz dich din sun clarweiz.

Wie der sun den vater clarweiz und wie der vater den sun clarweis, da ist pezzer von ze sweigen dan zu reden ; si solten engel sein, di da von reden solten, aber von dem wortlein ein wenik (23 b) wil ich sprechen, daz er spricht : Alle di du mir gegeben hast. Der den sin eiglich ansiht, so meint er alz vil : alz daz du mir gegeben hast, ich gib in daz ewig leben, daz ist daz selb, daz der sun hat in dem ersten auzburch und in dem selben grunt und in der selben lautercheit und in dem gesmak, da er sein eigen selicheit in hat und da er sein eigen wesen inn besitzet. Daz ewig leben gib ich in, anders cheines. Disen sin hab ich etwen gesprochen gemeinlich, aber hinnacht laz ich in, und leit eigentlich in der latine, alz ich immer gesprochen han du bit (sic!) in selber und sprich chuntlich auf minen lip!

Daz ist daz ewig leben, daz si dich bechennen allein einen waren got. Bechanten zwen ein got, und ein erchant tausent, und der ander erchant got allein, wie clein daz wer, er erchant got me den di tausent.

Je mer got wird ein erchant, ie mer wird er erchant. Wer mein sel sinnelich und wer edel und lauter, si erchant, daz wer niht dan in erchant ein engel ; und weren dez zehen und bechanten ein ander engel, der edler wer, daz selb ez wer ein. Dar um spricht sanctus Augustinus : Erchant ich alle ding und erchant ich got niht, ich het niht erchant ; erchen ich aber got und anders chein dinch, so hab ich alle dinch erchant. Ie man nehern und tifer erchent ein, ie man mer di wûrzellein erchennet, uz der alle dink gesprozzen sint. Ie man die wurtzen und den chern und den

21 ersten auzburch. — 25 hin nach. — 26 vielleicht : du beken selber ? — 29 und einen chanten tausend. — 30 got erchant nie den. — 38 gesprochen sint.

grund der gotheit mer erchennet ein, ie man mer erchennet alle dink. Dar umb spricht er: daz man dich erchenne allein einen waren got, und meinet. daz di sel abschel allez daz man got zelegt in gedanchen oder in verstantnuz, und nem in bloz alz er ist ein lauter wesen: alzo ist er war. Dar umb spricht unser herre: Daz ist daz ewig leben, daz si dich erchennen alein einen waren got. Daz wir chumen zu der warheit, dez helf uns got.

Nr. 16.

Sta in porta domus domini et prædica verbum. Pfeiffer 120 ff.

Nr. 17.

Fol. 24[a]. Herre, ez zimet wol dem hauz, daz ez helig sei, da man dich in lobet, daz ez sei ein bethauz in der leng der tag.

Ich mein di tag hie, wen ich sprich: ein leng an leng, daz ist ein leng an breit; wen ich sprich: alle zeit, so mein ich uber zit: mer allez hinuber alz ich nu sprach, da weder ⌊hie⌉ noch nu en ist. Ein frauwe fragt unsern herren, wo man peten schold. Do sprach unser herre: Di zit sol chomen, und ist izunt, daz di warn beter suln got anbeten in dem geist und in der worheit. Wan got ein geist ⌈ist⌋, dar umb sol man in anbeten in dem geist und in der worheit. Der di worheit selwer ist, dez en si wir niht, mer wir sein war, da bei ist etwaz unwar. Alzo ist ez in got niht. Mer in dem ersten uzbruch, da di worheit uzbricht und enspringen in der porten dez gothauses, sol di sel ston und sol uzsprechen und fůrbringen daz wort. alz daz in der ist ⌊und⌋ sol sprechen und loben; und di stimme sol nimant horen in der stille und in der reůw. Alz ich nu sprach von den engeln, di da sitzen in den choren der worheit, di sint ⌊der⌉ stul gotez, in dem got ruwet. In diser stil und in diser ruwe sol di sel stan, und in der porten, da sprichet got in di sel und sprichet sich allzemal in si. Da gepirt der vater sin eingeporn sun und hat so groz lust in dem wort, und im ist so gar lib dar zu, daz er nimmer ufgehoret, er sprech daz wort alle zit, daz ist uber zit. Ez chomet wol zu unsern worten, daz wir sprechen: Dinem haus zimet wol heilicheit und daz man dich dar in lob und daz niht dar in sei dan daz dich lob.

Ez sprichent unser meister und fragent, waz got lob? daz tut (24[b]) glichet. Alz allez daz da glich in der sel ist, daz lobet got; waz icht unglich got ist, daz lobet got niht. Alz ein pild lobet seinen meister, der ez in si gedrukt hat und imz so gar glich gemacht hat: di glichet dez bildz lobet sinen meister an wort. Daz man got mit worten loben mak, daz ist

14 leng ein breit. — 17 warn berat. — 20 etwaz enwer.

clein, oder mit dem mund betet. Unser herre sprach: Ir betet, aber ir enwizzet niht, waz ir betet. Waz ist gebet? Dionisius spricht: Ein vernunftiges ufclimmen in got, daz ist gebetet. Ein heid spricht: Wo geist ist und einicheit und ewicheit, do wurcht got; wo fleisch ist wider geist, wo zustórung ist wider einicheit, wo zeit ist wider ewicheit, do enwurcht got niht, mer er chan damit niht.

Ich sprich: Alle [freud ?] und alle genúg und wunne und alle weld die man hie gehaben mak, daz muz alz ab! Der got loben wil, der muz heilig sein und gesammet sein und ein geist und nindert uz sin, mer allez glich aufgetragen in di ewigen ewicheit. Hin auf boben alle — ich mein nicht alle creatur, di geschaffen sint, mer allez daz er vermochte, ob er wolde — dar uber sol di sel chomen. Di weil vor der sel icht ist, und di weil ich[t] vor got ist, daz got niht ist, so enchomet si in den grunt nicht der leng der tag. Augustinus spricht: Wen daz liht der sel uberschinet di creaturen, da in si ir wesen nement, daz heizzet er einen morgen; und alz dez engelz liht uberscheinet daz liht der sel, daz heizet er einen mitten morgen. David spricht: Dez rechten menschen steik is weishet und nimet zu in einen vollen mitten tag. Der steik ist schon und beheglich und lustik und heimlich; mer alz daz gotlich liht uberschinet daz liht dez engels, und daz liht der sel und dez engels licht flizzen in daz gotlich liht alz ein fluz, daz heizet er den mitten tach. Dan so ist der tag am hóhsten, und geuzet di sun irn schein in di sterne, und di sterne giezen irn schein in den man, daz ez allez geordent wirt under di sunne. Alzo hat daz gotlich liht dez engels liht und der sel liht in sich geslozen, daz ez allez geordent ist und ufgericht stet; und da lobet ez allzemal got. Da en ist niht mer, daz got niht en lobet und stet allez gotlich. ie glicher, ie voller gotez, und lobet alzemal got. Unser herre sprach: Ich sol mit euw wonen in euwern hauz. Wir biten dez unsern herren, daz er mit uns won hie, daz wir mit im ewiclichen wonen in sinem hauz und ewiclich mit im selich sein. Dez helf uns got.

Nr. 18.

Fol. 24[b]. Man liset an der heiligen geschrift von virdhanden chomen zu got. Daz erst ist vliegen, alz Ezechiel der prophet sach Seraphin vligen ze got. Daz andern ist climmen, alz Jacob der patriarch [sach] an der laitter. Daz drit ist pharen, alz Elias der prophet in dem feuren wagen. Daz vird ist laufen uf den fuzen alz Moyses.

Wer nu chumen wil ze got alz (25[a]) . . . Daz erst daz Moyses

7 alle werlt. — 20 engels sich flizzen. — 37 Beim Uebergang zu einer neuen Lage scheint der Schreiber ziemlich viel überschlagen zu haben.

genumen waz ab den wazzern. Daz ander daz er gar ein vernunftig mensch waz. Daz dritte daz er sein scheflin treib und weidet an di innern weid der wúst. Daz vird daz er di schuch abzog vor der stauden, da got in waz.

Daz erst daz Moyses ab dem wazzer genumen waz. [daz bedeutet] daz sich der mensch genumen hab von dir valschen werld, von alle dem daz dar inn ist bozheit und unselicheit. Daz ander daz Moyses senftmutig waz; alzo sol der mensch eines so senftes geists sein, da mit er alle widerwerticheit winde. Daz drit ist, daz Moyses sein schefel treib an di inner weid der wúst, daz ist, daz der mensch mit allen sinen sinnen, mit allen den creften siner sel sol aufcheren an di berge und an di wúst der hohen gotheit und sol da spisen sine schefel. Daz vird ist, daz Moyses die schuh ablost vor der stauden. Der schuh ist gemacht von einem toten leder und bezeihent, daz sich di sel ablozen schol von allen totlichen dingen und zergenclichen und sich aufswingen mit dem obern teil der sel uber alle di ding, di der himel bedechet, wan si alle den tot an sich tragent und úppik sint, und sol blozheit von allen dingen warnemen, waz got mit ir reden wólle. Dar um sprach unser herre zu Moysen: Zeuch ab din schuch! daz ist di fuzze diner sel, daz ist: dein verstantnúz und dein begird soln niht gewunden sein mit cheinen totlichen ding, ob icht got mit ir reden sol.

Waz weg hat di gotheit oder wo mak si gewandeln, wan si doch niht fuze hat noch niht daz leiplich ist? Der weg der gotheit daz ist di einicheit, da di drei person wandelt in eime wesen under einander. Daz wandeln der person ist, daz si sich chennen und minnen under einander. Ir iglich bechennet und minnet sich selben an der andern: also wandelt di person in der einicheit under ein ander.

Di fuze, da di gotheit mit get oder wandelt in di person alz di person in daz wesen: der ein fuz der gotheit ist di vorsichticheit aller ding, der ander fuz ist di beheilicheit der vorgesehen ding.

Nu mócht man sprechen: Waz weheglicheit mócht an got gevallen, wan von niht músten im alle ding behagen? Wan daz er do sach, daz waz got. Dar uf spricht S. Dyonisius: Got der sach sich selber an allen dingen, dar um behaget got im selber, wan got ist an im selber ein einich gút. Dar um sol di sel ansehen ir einvaltiges bilde in got, daz nie auz enquam alzo enthotten allen dingen [sic!]. Wan di volmechticheit des geistes liget dar an, daz daz icht, daz er hat geschaffen, komet zu mit sinem niht, daz daz bild ist. Alzo got niht ist dan geist, alzo ist in auch daz bild niht[!], an dem

19 den schuch.

wir doch niht erchennen, wi wir ewiclich in got gewesen sein an uns selber. Dar uf [spricht] S. Dyonisius: Di meist weld, di der geist hat, daz ist, daz er (ver)vliezze in daz niht sines bildes und dar in vervlizze; da verleuzet der geist sine werch und sein form und sin sin, und niht sein wesen. Doch so hat daz wesen der gotheit daz bloz wesen dez geistez auf gezogen von im selber an sich und im gemachet glich, daz niht dan ein wesen scheinet. Alzo verleust der geist sein werch (25 b) und sein form und sein sin. Alzo hat daz bloz wesen der gotheit den geist in sich verslunden, daz niht einbeleibet, dan die bloz ganster, daz da mens heizet. Dar uf spricht sanctus Dionisius, daz di gotheit allen den creften der sel ze niht worden sein. Daz meint Dionisius, daz daz bloz wesen der gotheit di bloz ganster dez geistez in sich gezogen hat und er doch nirgen grund vindet in dem wesen. Ditz bechant Paulus, do er in [den] dritten himel gezogen waz und sach so getan dinch und hort so getan wort, di man niht wol sprechen mak, und ruft mit lauter stim: O du her richtum der weisheit und der chunst, wie grundloz sint dein urteil und wie unbegriffenlich sint dein wege!

Nr. 19.

Fol. 25 b. O altitudo diviciarum sapiencie.

Di reichet gotes ist und niht en ist noch niht enhat allez, des man geworten mak. Di weishet gotes ist daz bechennen aller ding, e daz si geschehen. Di chunft gotes ist verneigung sein selbs in einem swebenden liht. Dar uf spricht S. Dionisius: Daz liht, da got in wonet, daz ist sein selbs wesen, daz nimant bechant ist dan im selber. Daz ist der hoh weg der gotheit, do nie creatur inne gewandelt. Dar uf spricht got: Mein weg solt ir haben ob den euren alz den himel ob der erde. Ditz spricht ein heilig, daz niht nutzers sei noch geistlichers noch seligers sei der sel dan ze wandeln in ein bechantnuz der heiligen drivalticheit.

Nu merket mit fleiz di underscheid der person und daz wesen! Waz ist person? daz da gebirt und auzgibt und gibt alle ding. Waz ist wesen? daz da niht engibt noch nicht gebirt. Welhes ist di vermugenheit des wesens? Di vermugenheit des wesens ist, daz es sunder personlicheit ist, (da niht daz es sich von den person scheide). Mer daz selb wesen der person, daz ist auch wesen aller ding; ez ist wesen der wesenden und ist leben der lebenden und auch liht der liht. Alzo en ist ez niht umb di person, wan si sint niht person aller ding, alzo daz wesen aller ding wesen ist. Dez en vermak der vater niht niemandes person ze siner selbes person. Er gebar

2 di meist werlt.

an der person uz siner person, niht auz dem wesen, mer mit dem wesen in daz wesen. Alzo hat daz wesen der wesen deu wesenheit der veterlicheit durchvlozsen gewaldig einen ze machen, einen ze gebernne glich im selber. Alzo ist geoffenbart daz wesen von dem auzgang der person. Daz ist di vermuglichet der person: ze offenbarn daz wesen, daz sich von im selber niht geoffenbarn mak, wan es wider gibt noch gebirt. Di vermugentheit dez wesens ist sein hohst vermugentheit, mer ez ist auch offenbar im selber. Di person bechennen und begriffen gentzlichen daz wesen.

Nu ist frag under den meistern, ob di person bechennen und begriffen ze grund daz wesen mit dem wesen und niht mit den person. Wan wesen wirt von niht begriffen dan mit wesen: hie von sint di person gotes got. Mer daz ist auch alzo clein, daz si begriffen hat, alz ein tropf wazsers wider dem mir. Doch do icht gotes ist, daz ist got alzemal; mer daz inblibende gut, daz ir ewiclichen bliben sol, daz ist daz versplendet niht, tut si versenchen von ir selb.

Nu mach man fragen: war um ist niht ein person, alz ein wesen ist? Daz mûgt ir merken an allen dingen, di da sint: di sint niht von ir selber, mer si sint gesachet von einer sach, di irs selbes ist, daz ist der vater; und aller ding bilde in im hat, daz ist der sun; minne ze dem selben bilden daz ist der heiligeist. Hier um enhet der (26[a]) bild ewiclichen aller ding in dem vater niht geswebet, so en moht der vater niht geborn haben. Ditz ist gesprochen von der gesachten mugentheit dez vaters. Hier um must nu mer person sein dan ein, wan an dem ewigen auzfluzze von dem vater sein uzgeflozzen alle dinch, und niht an in selber. Also ist der ewig usfluz ein sache aller dinge an der ewicheit; aber an der zeit sint si von niht geschaffen: da von sint si creatur. Aber in dem ewig uzfluz, in dem si uzgeflozzen sind sunder sich selber, da sint si got mit got. Dar uf spricht sanctus Dionisius, daz di erst sach sachet alle ding nach dem glichnûz ir selbs.

Nu mercht underscheid dez uzfluz in der ewicheit und in der zit! Was ist ein uzfluz? daz ist ein beheglicheit seines willen mit eim lihten underscheid. Alzo sei wir uzgegangen in der zeit in der behagenung siner minne. Der ewig uzfluz ist ein offenbarung sein selbs im selber: alzo fleuzzet di offenwarung in ein bloz bechennen sein selbs. Da ist bechennen daz selb, daz da bechant ist. Ditz ist der ewig uzfluz, dez nie ein zaher auzquam in vermengunge aller creatur. Ditz ist der sun. Von dem vater einem zitlichen uzfleuzet alle ding uz mit mazsen [!], awer in dem

2 daz wesen der wesenheit. — 25 geborcht haben. — 39 in vermengnuge.

ewigen fluz sint si sunder mazze bilden. Also ist der fluz verflozsen in sich selber. Dar uf spricht sanctus Dionisius: Got der ist brunne, der in sich selber ist verflozsen. Der vater ist ein sach dez suns, daz ist an siner ewigen geberunge; der vater und der sun, uz dem der heiligeist geflozsen ist, (geflozsen) daz ist ein ewige eingizzung.

Eia, nu moht man fragen, wie ez sei um di veterlicheit, weder si sei ursprunlicheit des wesens oder daz wesen ursprunlicheit si der veterlicheit. Nu verstet mit eim erleuchteten geist, daz daz wesen noch en minnet noch en gebirt niht. Wer das wesen ursprinlicheit des vaters, so wer daz wesen berende: alzo en ist ez niht. Wer aber die veterlicheit ursprinlicheit des wesens, so wer daz wesen nemend: also ist ez auch niht. Da(z) daz wesen in im bloz hat sich selben, al da ist ez niht dan bloz wesen; mer di natur dez wesens, di selber doch daz wesen ist, di(ch) naturet in di genaturten natur di verborgenheit ir selbes natur. Di verborgenheit ist niht von dem niht, von dem niht ist sie ein, von dem einen ist sie al, von dem al ist si almal. Hir umb ist sie niht nihtes niht, hir um ist si ein einik ain und ist auch almal.

Ditz ist di ursprinlicheit des vaters, und der vater ist ursprinlicheit des suns, und si beid sint ursprinlicheit irs geistez, di ein natur mit in beiden ist.

Eia, bold der geist, der da gemein ist, von im selber in daz rich bloz bechennen, daz doch unbechant ist den, di niht bloz sint irs wesens! Wen di bloz sel mit irm verstantnúz iht gotez enpheht, so bechent si sich selber. Swen si bechent, wi si ze im gehoret und wie si beid in einung sein, und moht si den von der swer irs lichnams, si bleib stetlichen da. Daz hoh bechennen, daz di sel hat von der verborgen unbechantheit, daz ist, daz Job spricht: Di gruntlicheit des mugenliches geistes chomet (er) und runt ze den orn der man. Waz meint er mit der gruntlicheit? Daz ist di sorchsamicheit in disem bechennen, von dem hie gesprochen ist, die offenwarung der blozsen verborgen wohrheit. Daz runen ist di verflozsen einung, da daz bechantnuz und der (26 b) bechenner ein sint. Wan di bechantnuz ist manigen leuten unbechant.

Nr. 20.

Fol. 26 b. Domine, in dicione tua cuncta sunt. Sievers 413.

Nr. 21.

Fol. 27. Wir schullen ewiclich also arm sin. Pfeiffer 532, 28.

8 erleuchtentent geist. — 28 rumt. — 28 rumen.

Nr. 22.

Fol. 28. Justi in perpetuum vivent. Pfeiffer 189.

Nr. 23.

Ein wort ist in dem ewangelio. daz spricht also: Ich sent euch meinen engel. Pfeiffer 161.

Nr. 24.

Fol. 29 b. « In dem anbegin waz daz wort, und daz wort waz bei got, und got waz daz wort ».

S. Augustinus (spricht) der wedeutet ditz wort, daz es swer ze vernemen sei. Wer es niht versten chan, der sol wissen, daz es schuld ist seines ungeûbten sinnen in dem liht und in der gnad. Der ditz niht verstet, der bit got, daz er imz ze versten geb. Der hie von screibet, der screibet es niht dar um, daz man hie von singen solt, alain man doch wenik hie von sprechen mocht, wan es ist veste allen menschen. « In dem anbegin waz daz wort », daz ist daz der sun geborn ist von dem vater; « und daz wort waz bei got », daz ist, daz di person des suns waz ewiclich bei der person des vaters. « Und got waz daz wort », daz ist, daz der sun daz selb ist, daz der vater ist an dem wesen.

Nu merchet mit fleiz und mit einem auferhaben geist! Ditz wort waz ein anbegin, ein ersticheit, alein man dar an chein ersticheit gesetzen mûg, daz ist ze vernemen von der person, dar en ist chein e dan di ander. Da von heizet es ein ersticheit, wan es chein anbegin hat. Wan alle ding habent an im anvank, vor im niht en ist, und er e ist dan iht. und auch man anders niht leben mak, wan alle ding weisent ze der ersten sach, von der si geschaffen sint. Da bedarf niht die ersticheit der andern alz di ander der ersticheit; da beweiset di ander, daz si der ersticheit niht gelaugen mak. Dar uf spricht s. Augustinus von allen creaturen, daz si daz angeng niht en sein. Ditz ist gesprochen von dem angeng, dar ab spricht sanctus Johannes.

Nu merket, waz bedeutet daz, daz wort in im; daz bedeutet als vil, alz da chein underscheid niht en ist, alz auch en ist [sic!]. Wan daz wort hat ewiclich geswebet in dem begin an underscheid des wesens. Dar uf spricht sanctus Dyonisius: Got ist in sich selben verflozzen. Daz wort bei waz es ist in niht ist leiplich noch materielich, dar um ist es unverstentlich allen creaturen. War um spricht er: « daz wort waz »? da meinet er,

24 niht loben mak. — 20 Es handelt sich hier wohl um eine misverstandene Deutung der Wörtchen « in » und « bei ».

daz es anders niht wer den ein lauter vestantnúz. Was man anders davon spricht, daz ist ditz wort niht, wan es ist ein verstantnúz, daz sich selben verstet. Alzo spricht daz dem vater, wan im ist offenbar, daz er ist. Dar uf spricht s. Augustinus: Alz ein meister, der alle chunst in im het, der niht auzzer im suchet, sunder einen iungern het, in den er gúzz alle sein chúnst, so offenbar der iunger seinen meister. Alzo hat der vater in seinen sun gegozsen alles daz er ist; alzo ist der vater geoffenbart an seinen sun, wan es uzbracht hat an der ewigen gebúrt di naturen und daz selb wesen, daz der vater ist, und er doch ein ander ist an der person. Wan waz die gotheit aufheltet, daz heldet auch di menscheit mit ir uf, di ditz wort an sich genumen hat. Waz man anders gesprichet, es sei weisheit oder der schein oder ein pild, daz ist es alles ze clein gesprochen. Wie daz sei, daz er di natur und daz selb wesen sei und doch ein ander person, daz ist ob virsten allen menschen.

Nu mocht mañ sprechen: Was núzzes ist den dar an? Der es reht merken wil, so hat di sel ein glichnúz des selben gotes und daz leit an den obersten creften. Di erst craft wurchet sich uz und hórt und vernimt (30 [a]) und zeuht in sich alle leipliche dinge geistlich.

Di ander craft di schauwet es an und machet es ir glich und treit es uf die ersten sach. Di drit craft, an der si volchomen glicheit het des ersten wesens; alz daz wesen in im selben ist sein virsten, alzo ist in der sel ein ursprunk, an dem si alle worheit versteht. Dar uf spricht ein hoher meister: Swer di worheit versten schol, der sol si niht versten, alzo alz si worheit ist, alein er sol si auch in einer warheit versten. Ez ist gewiz, daz der ursprunch der ersten worheit in uns ist beschenlich. Swen der geist dar ze chumt, daz er ubernement wirt von der anschauung geistlicher pild in daz ungepiltes wesen der ersticheit, da kúmt der geist wider in den ursprunch der ersten sach. Da von spricht der prophet: Wer da chumen wil auf den berk der hohe des wesens von geist, der schol sunder sunde sein und sol gescheiden sein von allen leiplichen dingen und schol úber gen alle di creft der sel. Wan di oberst craft da sol er in wonen, in der wirt er gefuget in daz erst wesen.

Nr. 25.

Fol. 30. Man liset in dem ewangelio von einer witewen sun usw. Pfeiffer 253.

Nr. 26.

Fol. 31. Maria Magdalena saz zu fúzen unsers herren und hort sein wort. Sievers 251.

Nr. 27.

Fol. 31 b. Circumfulsit Paulum lux. Sanct Paulus umviench ein liht und slug in nider. da hort er ein stim. di sprach: Saule. Saule. war um echtest du mich? Do sprach er: Herre, waz wil du, daz ich tun?

Er wart gezuchet in den dritten himel. Der zuk ist alz vil alz daz er uber di natur ist oder gezogen uber die dinch, di naturlichen sint, und vil alzo von seiner natur. Damescenus der sprichet: Der mensch ist ein pild gotes, dar um ist im zimlich, daz er got bechenne, und doch niht mit (32 a) natur. Ez geschiecht, ob ir mir gelauben seit, uber di natur.

Wie bechant er? Wart er entzuckt in den dritten himel, in den himel, da got ist, niht da im beweiset wurd ein form? Ein heilig spricht: Got ist ein liht, da niht zeganges ist. Sanctus Augustinus spricht: Der sun von dem vater alz liht von liht. Wan got ist ein unbegriffenlich liht, es ist so uberswenk, daz man in mit verstantnûz niht begriffen mak, wan er ist ein liht uber natur. Daz liht ist niht ein glichnûz, daz man seht mit glichnûz. Dar um enbleib er da niht. Ditz liht ist zweierlei: eines ist formlich liht, daz im beleib in der bechantnûz; daz ander beleib im niht in der bechantnûz. Di weil er enzucket waz, do het er glauben noch geding. Er bechant sunder bild, an mittel got in seinem wesen, alz er ist.

Nu ist ein frag, ob Saulus tot waz oder lebend. Nu spricht er selb: Ich weis einen mensch in Cristo, der wart enzuckt in den dritten himel, weder ez wer in dem leib oder niht, des weis ich nicht, mer got der weis es wol. Sanctus Augustinus spricht: Dez en sol sich nieman annemen, daz er daz sprech, wan er ez selben niht en sprach. Er sach an pild, niht anders den mit im selben. Im beleib chein craft, die sinlich waz; im beleib niht craft dan verstantnûz. Swaz leben gibt, des waz niht in Saulo, mer im beleib vil minner den einem, der da sleffet, daz hat doch bild in dem traum.

Nu ist ein frag, wie vil er bechant got. Er bechant got, alz er waz, und beleib niht, alz er bechant, es wurd gedruckt etlich bild in in. Dar um beleib er niht selich alz di heiligen. Im geschach alz einem menschen, daz von sehen rot wirt: so daz abgat, so ist es aber pleich. Aber di heiligen di sint stet rot alz ein mensch, daz von natur rot ist.

Ein lerer spricht: Ein mensch môcht alz groz gir haben, er wûrd erzucket, daz er went, daz er enzucket wer und doch niht wer enzucket, mer er chumt wol in ein vergezzen sein selbs. Ein volchomen sache ist unser begerung nicht, mer alein daz verstantnûz wart enzucht.

Do Cristus stund an dem creutz, do sach sein sel got an, alz si hent

dises tages tut, awer di glori mocht nicht uzfluz haben in den leip, er wer anders untótlich gewesen. Wan er chein helf het von der sel, so waz sein pein grozzer den ie cheines menschen. Alzo waz es um sand Paulo : wer den nidern creften icht worden des zuckes, so wer er unleidlich gewest, und da von waz er wurchend.

Ez ist daz beste, daz man mit der gnad bestetig daz hertze. Niht ist hoher dan gnad. Volchomenheit eines dinges leit an dem ent, spricht der weis man. Der mensch chůmt nimmer zu dem besten, er begrif sein ende. Allez daz ist mak in nicht begriffen von naturlicher art. Dar um wan so er uberswenket, so ist unmuglich, daz di sel got begriffen mug, si enwerd geruchet uber natur, daz ist gnad. Gnad ist ein anvanch. Daz minneste, daz gnad heizset, wurchet mer (32 b) dan aller creatur natur. Gnad di zeuhet natur in got. Daz minnest werch daz gnad wurchet, ist uberswenker dan alles daz creatur wurchet. Mit der minsten gnad wird creatur gezogen uber all engel natur sunder gnad. Daz minst, daz gnad ist, daz ist edler und hoher dan allez daz creaturen gewurchen mugen. Der minst mensch mit der gnad ist pezzer dan alle menschen sunder gnad. Gnaden werch ist ob aller creaturen werch. Got wurchet einen iglichen in gnad. In gnad zeuhet got den geist uber sich selben. Aller naturen werch ist gemezsen, gotez werch in gnad ist ungemezsen. Da got bleibet in der sel, und ruet di sel, da wurchet er in gnad. Alz gnaden inchomen, so zeuhet er di sel uber sich selben. Darum spricht er : Ez ist daz beste, daz man mit der gnad bestetiget daz hertze. Swaz nicht stet ist, daz fleuzet. Gnad wurchet nach gotlicher natur. Gnad ist nindert wan in wesentheit der sel, nicht in dem hertzen, wan ez ist leiplich ; und [er] sprichet doch : Es ist daz beste, daz man mit der gnad bestetig daz hertze. Gnad ist nindert den in dem grund der sel, da si gezogen wirt in daz uberwesen. Daz hertze lebet von der sel, alzo ist gnad in dem hertzen. Awer eigenlich so ist gnad alein in dem wesen der sel. Daz hertze hat di art, daz ez nimmer enpheht, den so es stirbet. Ich sprich : Ez mag cheinen wetag leiden an tod, und man sprichet doch : mir ist an dem hertzen we. Ez ist niht an dem hertzen, ez ist um daz hertze. Daz hertze ist alle weg wurchend und wird doch nimmer mud.

Daz wir mit der gnad bestetiget werden, dez helf uns etc.

Nr. 28.

Fol. 32 b. Jesus hiez sein iungern uf gen in ein schefflein und hiz si varn uber di wůt. Wie heizet daz mer ein wut? Daz es wůtet und unrubik ist. Er hiez sein iungern ufgan. Wer daz wort horen wil und

12 daz inneste.

Cristi iungern wesen wil, der muz aufgen und sein vernunft erheben uber leipleich dinge und muz varn uber di wût der unsteticheit der zergenclicher ding. Alzo lang alz da iht ist wandelwerticheit, ez sei chundicheit oder zorn oder trauricheit, daz wedekt di vernunft, daz si daz wort nicht gehóren mack. Ein meister spricht: Wer naturlich dink verstan schol und auch materielich dinch, er muz enblozen sein verstantnûz von allen andern dingen. Ich han ez auch mer gesprochen: alz di sun irn schein uzgeuzet uf di leiplichen ding, waz si den begriffen mak, daz macht si clein und zeuht ez auf mit ir macht. Der schein der sun, da er auf geflozsen ist, wen er ez aufzeuhet in den luft und ez den groz ist an im selber und warm von der sun, wan ez den aufclimmet ze der chelten, so findet ez ein widerslak von der chelten und wird hernider geslagen und wird zu regen ode ze sne. Alzo ist der heilig geist. Er herhebet di sel auf (33 a) und derhebet si und zeuht si auf, und wer si bereit, ez zug si in den grunt, da er auz geflozsen ist. Alzo tut der heilig geist: liz man in in der sel, so climmet si auf: alz der heilig geist abvellet von der sel, so sinket si nider. Wan waz von der erden ist, daz sinket; fûr und waz von feuwer ist, daz wirt aufwertes ⌜gezogen⌝. Dar um muz der mensch under di fûz getreten han alle dinch di irdisch sint und alles daz ditz verstantnûz bedeken mak, daz da nicht beleib dan alein, daz dem verstantnûzz glich ist. Wurchet si noch in verstantnûz, so ist si dem glich. Di sel, di alzo alle dinch uberchumen hat, di herhebet der geist und underhebet si mit im in den grunt, da es uz geflozzen ist. Ja, er ⌜hebet⌝ si in ir ewig pild, da si uz geflozzen ist, in daz pild, da ir alle dinch al einik sint, in di weit und in di tieff, da alle dinch wider in endent. Der hie ze kumen wil, der muz alle dinch under di fûz getreten han, di den unglich sint, und daz wort hóren wil und Jhesus junger wesen wil dez heiles.

Nu mercht! Sanctus Paulus spricht: Alz wir mit dem enplózten antlûze anschauwen den glantz und die clarheit gotz, so werden wir wider gepildet und ingepildet in gepild, alz da sich di gotheit gab in unser frauwen vernunft alzemal, wan si bloz und lauter waz, do si got in sich enpfinch. Von der ûberfûlle der gotheit prach ez uz und floz ûber in den leip unser frauwen und wart gepildet ein liht von dem heiligen geist in unser frauwen leip. Und het si di gotheit nicht getragen in unser frauwen leip in vernunft, si en het in nie enpfangen leiplich. Ein meister sprichet, daz es ein sunderlich gnad ist und ein groz gab, daz man mit der veder des verstantnûz ufflig und erheb sich vernunfticlich gegen got und werd ubergefuget von clarheit mit clarheit. Di vernunft der sel daz ist daz

38 und weder ubergefuget.

hochste der sel. Alz si gesterket ist in got, so wirt si gefuret von dem heiligen geist in daz pild und dar geeiniget. Und mit dem pild und mit dem heiligen geist wirt si durch gefuret und ingefuret in den grunt, da der sun in gepildet ist. Da sol di sel in gepildet werden, di da alzo ingevurt ist und underflozzen und ingeflozzen got ist. Der sint alle creatur undertenik alz sant Peter: diweil sein gedank einvalticlich underflozsen und eingeflozsen got waz, do sloz sich daz mer zesam under sein fůzz, da er uf dem wazzer gink: zehant do er den gedanch dor ab chert, do sank er.

Ez ist wol ein groz gab, daz die sel alzo eingefůrt wirt von dem heiligen geist, wan alz der sun geheizzen ist ein gab, alzo geheizet in di geschrift.

Ich han auch mer gesprochen: Min minnet got als er gut ist. En wer er got nicht [gut], so minnet [di min] sein nicht und nem sein nicht ze got. Gůt an minne en het si nicht. Vernunft der sel minnet got alz er ein lauter wesen, ist ein uberswebendes besen. Wan wesen und gůt und worheit sint glich preit und alz verre wesen ist, so ist ez gut und ist war. Nu nim gůt und leg si auf wesen; daz bedekt wesen und macht im ein hůt. wan es zugeleget ist; (33 b) so nemen si in auch alz er worheit ist. Ist wesen worheit? Ja, wan worheit bestet an wesen, wan er sprach ze Moyse: Der da ist, der hat mich gesant. Sanctus Augustinus spricht: Di worheit ist der sun in dem vater; wan worheit bestet an wesen. Ist wesen worheit? Der des manigen meister freget, er sprech: ia! Der mich selb gefraget het, ich het gesprochen: ia! wan worheit ist auch zegeleit. Nu nement si in alz er ein ist, wan ein daz ist eigenlicher ein dan daz da eint. Da al ander ab geleit, mer doch daz selb daz da abgeleit ist, daz selb daz ist zugeleit, in dem daz es andert.

Und ist er noch gůt noch wesen noch worheit noch ein, waz ist er dan? Er ist auch nicht, er ist weder dicz noch daz. Gedenchst du noch icht der, daz en ist er nicht. Wa sol den di sel nemen worheit? Vindet si da nicht worheit, da si in gepildet wirt in ein einicheit, in di ersten lauterheit, in den indruk der lauter wesenlicheit? (vindet si nicht worheit). Nein, si en vindet chein griff einer worheit, mer do chomet worheit nach, da chumet worheit ab. Sanctus Paulus (spricht) wart gezucket in den dritten himel. Welhes di himel sein, daz merket: der ein ist obsein aller leiplicheit, der ander ein enfremden aller pildicheit, der dritt ein ploz versten an mittel in got. Nu ist ein frag, ob man sanctum Paulum het gerůcht in der zit, do er enzuchet waz, ob er sein het enphunden. Ich sprich: ia, do er beslozzen was in den slozzen der gotheit, het man in gerůrt mit

35 ein enfreuden. — aller mittel.

einer nadelspicz, er wer sein gewar worden. Wan sanctus Augutinus spricht in dem puch von der sel und von dem geist: Di sel ist geschaffen alz auf ein ort zwizen zit und ewicheit; mit den nidersten sinnen nach der zit ubet si zitlich ding, nach der obersten crafft begriffet und enphindet si an zit ewig ding. Darum spricht er, het man geruret sanct Paul mit einer nadelspicz in der zit seiner enzuckung, er wer sein gewor worden, wan sein sel beleib in seinem leib, alz di form an ir materie. Und alz di sun erleuchet den luft, und der luft di erden, alzo enphink sein geist lauter liht von got und di sel von dem geist und der leip von der sel. Alzo ist offenbar, wie sanct Paul wart enzuckt und auch beleib. Er waz enzukt noch der geistlicheit, er beleib noch der selicheit.

Di ander frag ist, ob sant Paul verstund an zeit oder in zit. Ich sprich: Er verstund an wan, er verstund an zit; wan er verstund nicht von den engeln, di in der zeit geschaffen sint, sunder er verstunt von got, der da waz vor der zit, den nie zit begreif.

Di dritt frag ist, weder er in got [verstund] oder got in im. Ich sprich: Got verstund in im, und er alz nicht in got. Nemet ein glichnúz: di sun schinet durch daz glaz, daz wazzer von der rosen chumt mit clukheit der materie des glazes von der berlichen craft der sonne: alzo birt di sun in dem glaz und nicht daz glaz in der sun. Alzo waz ez um sanctum Paulum: do di clar sun der gotheit sein sel durchschein, do wart uzgedrungen von der heiligen rosen suzzes geistes des minneclichen gotliches (34[a]) underscheides fluz, von dem der prophet sprichet: Der sturm des fluzzes erfreuwet nie mein stat, daz ist mein sel. Und daz geschah im doch von clarheit seiner sel, di durchdrang di minne von berung der gotheit. Di gemeinschaft des leibs irret, daz dein sel nicht alz lauter versten mak alz der engel, awer alz vil alz man bechennet an materlich ding, alz vil ist man engelisch. Di sel erchennet von auzzen, got verstet in im selben durch sich selber, wan er ist ein ursprunch aller ding.

Nr. 29.

Fol. 34[a]. Jesus sprach zu seinen jungern: Selich sint di augen, di sehent. daz ir sehet. Tractat von der wirkenden und möglichen Vernunft (Sitzungsberichte der k. Akademie, phil.-hist. Classe. München 1871, S. 170. Preger II 146 ff).

Nr. 30.

Fol. 36[a]. Wer helle noch himelrich nicht usw. Pfeiffer $516,_{14}$-$520,_{37}$.

Nr. 31. [1]

Fol. 38 a. Meister Ekkart sprach : Diz wort, di(ch) ich han für geleit in latein di sint gesereben in dem puch der weisheit und list man si von sanct Augustinus und sprechen in deusch alzo : Alz ein morgensterne enmitten in dem nebel und alz vol man in seinen tagen oder alz ein widerblicken oder ein widerschein der sun hat diser herre uz geschein in dem tempel gotes. Ich nim daz letzte wort : den tempel gotz. Waz ist got oder waz ist gotz tempel ? Vir und zwenzich meister chomen zusam und wolten alle sprechen. waz got wer. Si chomen und iglicher pracht sein wort, der nim ich fünff. Einer sprach : Got ist etwaz, gegen dem alle zitlich dinch und wandelwer niht en sint. Der ander sprach : Got ist etwaz uber wesen. Der dritt sprach: Got ist ein vernunfticheit, der da lebt seins alleins bechantnúz.

Ich la di ersten und di letzten zwei und sprech von dem andern, daz got ist etwaz uber wesen. Wan alz daz wesen hat zeit oder stat, daz rúrt ze got nicht, wan er ist da oben. Got ist in den dingen. alz si wesen habent und ist doch da obent, wann waz in vil dingen ein ist, daz múz von not oben den dingen sein. Daz selb, daz er ist in allen dingen, daz ist er auch oben der dinge. Etlich meister wollent, daz di sel alzemal in dem herzen sei. Dez ist nicht : di sel ist alzemal ungeteilet, in den augen ungeteilet, in den fuzen ungeteilt, in einem iglichen glid ungeteilt. Ich nim ein stuk der zeit, daz ist der tag heut noch der tag morgen ; so nim ich awer nu, daz nimt in sich alle zit. Daz nu, da got di werlt in macht, daz ist alz nahen dem tag, der gester waz. alz daz nu, da ich itzunt inne sprich : der iungest tag ist alz nahen in ewicheit alz daz nu, da ich izunt inne sprich.

Gros meister sprechen, got der sei ein lauter wesen. Dez ist niht ! got ist ob dem wesen alz hoh, alz der oberst engel ob einer mukken. Da niht wesen waz, da wurht (wart) got in nichtwesen wesen. Chlein meister lesent in der schul, daz aller hande wesen sei in zehen weis geteilt, di sprechen si got alzemal ab, der enrúret got chein noch verbirt in ir chein. Di erst und auch di gróbste. di wesens aller meist treit, di ist glich dir, di wesens aller mynst treit, wan si habent ein pild in got. In got ist aller ding pild glich, awer ungelicher ding pild, alz der engel und di sel und di mukke. Alz ich gesprochen han : got der enist nicht wesen, da mit han ich im nicht wesen abgereret, mer ich han es im erhóhet. Nim ich cupher in dem gold, so ist [es] da, awer in einer hohern weis, wen es an im selber sei, und

[1] Vgl. Pfeiffer 267. — 10 Die Zahl fünf ist offenbar durch ein Misverständnis von Zeile 13 entstanden.

gebrichet doch cuphers in dem gold nicht. Ein meister spricht, und daz ist sanctus Dionisius: Got ist weder ditz noch daz. Wer went, der got habe bechant, bechant er ye icht, daz ist got nicht. Sanctus Augustinus spricht: Got ist gewaltig an gewalt und weis an weisheit und ist gût an gut. Ein meister spricht: Got ist etwas, daz wurchet in ewicheit ungetailt in im selber, der nimans hilf noch gezeúg bedarff, in im selber beleibent ist, nichtes bedarf und sein alle alle ding bedurfen, da alle ding in krigen alz in ir letztes end, da end ist an weise und entweschet der weis und got in di freúd.

S. Bernhardus spricht: Got zu minnen daz ist weis an weis. Ein arczt, der ein sichen gesunt wil machen, der enhat nicht weis, wie gesunt er in machen wólle, er hat wol weis, wo mit er in gesunt machen wóll, alz gesunt (28 b) alz er immer mak, und daz ist an weis. Wie lip wir got sullen haben? alz lip alz wir immer mugen, und daz ist an weis. Chein dink wurcht ob seinem wesen. Daz feuwer wurcht nicht dan in dem holtz. Got der wurcht ob dem wesen an der weise, da er sich geruren mak. Got ist gut, er ist pezzer, er ist aller peste. Gut lebt an wesen und ist nicht breiter dan wesen; wer nicht wesen, so wer auch nicht gût; wesen ist noch lauter dan gût. Nu spricht unser herre: Ez ist nimant gut, alein got alein. Den hiez wir ein guten menschen, da der ist nutz und gemein. Her uf spricht ein heidnisch meister: Ein einsidel ist weder gût noch boz in dem sin, wan er nicht nutz und gemein ist. Chein dink gemeint sich von dem sein, daz es sei, wan si von im selben nicht en sein. Daz selb daz si sein, daz habent si von einer andern. Got ist daz aller gemeinst, wan er von im selber ist, daz er ist. In allen seinen gaben gibt sich got alzemal got alz er ist, der in enphahen mocht, alz er ist. Di sel di got mint, di mint in under dem vel der gût.

Noch sint ditz allez heiden wort, di nicht bechanten dan in naturlichen wechantnûz. Noch en chum wir nicht zu der heiligen meister wort, di da bechanten in vil hoherm licht.

Ich laz in der schul, daz vernunfticheit wer edler dan wil. Ein ander meister laz in einer andern schul, daz wil sei edler dan vernunfticheit. Dez ist nicht. Wil nimt di dinch, alz si in in sein, vernunfticheit nimt di dinch, alz si in ir sein. Daz ist war. Ein auge ist edler an im selb dan ein aug gemalt an di want. Nu nem wirs in der sel, di hat auch ein trôplein der vernunfticheit, di hat creft, di wurchet in dem leib. Ein craft, di deut und wurchet mer in der nacht, dan in dem tag, da von der mensch zu nimt. Ein ander craft hat di sel, da mit ich gedench. Ich gedench an ein rosen in dem winder, so nicht rosen ist. Mit der craft wurchet di sel in unwesen und volget got, der in wesen wurcht.

Ein ander craft hat di sel in den augen, di ist alzo cleinlich, daz si di dinch nicht nimt, alz si in in sein, si muzen e gelautert werden in dem luft und in dem liht. S. Jacobus spricht : Alle groz volchomen gab chumt von dem vater der liht. (Meinen al valle in verbleichen me im verwepfen.) Nem wir got in wesen, so nem wir in in seinem fůrbůrge. Wesen ist gotes fůrburge, do er inn wont. Nu, wo wonet got in seinem tempel ? Vernunfticheit ist der tempel gotz, da er in wont und heilig in scheint. Nindert wont got eigenlicher dan in seinem tempel der vernunfticheit, wan er da in seiner stilheit ist, da ni nicht in gerurt. Got in seins aleins bechantnůz bechennet sich selben in im selben, alz der ander meister spricht : Got ist ein vernunfticheit, der da lebt in seins aleins bechantnůz.

Der ein chunch cleid in grab cleider an dem tag, alz er zu chunch gemachet wurd, der het in nicht wol gechleit. Gut ist cleid, da got under verborgen ist. Wer nicht gůt in got, ein wil wolt got nicht. Ich bin dar um nicht seljch, daz got gut ist ; ich pin auch dar um nicht selich, daz got vernunftig ist und ich daz bechenne ; ich sprich awer, daz vernunfticheit ist pezzer dan der wil, wan vernunfticheit zeuhet got ab daz vel der gůt und nimt in bloz, da er encleidet ist von gut, von wesen und von allen namen. Di vernunfticheit gotz ist, da dez engels wesen und sein leben alzemal an hanget.

Man fraget mich, weder daz bild eigenlicher in dem spigel sei oder in dem, von dem es auz get. Ich sprich : Es ist eigenlicher in dem, von dem es auz get. So der spigel vor mir stet, so ist mein bild dinn, (39[a]) so awer der spigel ab velt, so ist mein bild nimmer din : mein bild ist in mir, von mir, ze mir. Di vernunfticheit gotz ist, da des engels wesen und sein leben zemal an hanget, da er sich in bechent alz ein morgenstern enmittel in dem nebel.

Daz eigenlichst daz man von got sprechen mag, daz ist wort und worheit. Wan unser herre sprach : Ich pin di worheit, und sanctus Johannes sprach : In dem beginne waz daz wort. Do meint er uns, daz wir sein pei dysem wort ein peywort. Recht alz der vreistern, der an dem freitag ist genant frei, als er vor der sun auf get, so heizet er ein morgenstern, so er nach der sun get, so heizet er ein abentstern ; under wilen ist er ob der sun, under weillen under der sun. Under allen stern ist er der sun aller neste.

Er spricht auch : Alz ein vol man in sinen tagen. Der man hat herschaft uber al feucht natur. Nimmer wirt der man so vol, alz wen wen er gen der sun stat und er sein liht enpheht von der sun ; ye hoher er an dem hymel stet, ye creftiger er ist, ye mer er daz mer uz werfen mak ;

ye nehern er der erden stet, ye uncreftiger er wirt. Da von gewint er zwen schaden : er wirt pleich und flockacht, alzo daz er sein liht verleuzet.

Je mer di sel erhaben wirt uberirdisch, ie creftiger si wirt. Der nicht bechant wan di creatur, der en dorft nimmer gedenchen an chein predig, wan ein iglich creatur [ist] vol gotz und ist ein púch.

Wer hie zu chumen wil, der schol sein alz ein morgenstern, got immer nahen pey und gelich nahen, daz im gelúk und ungelúk von got nicht múg gescheiden bei disem wort ein beiwort. Ez ist ein fúrbracht wort, daz ist der engel und die sel und alle creatur; ez ist ein ander wort, wedacht und unfurbracht, da ze man chumen mag, daz ich in mich bild; ez ist ein ander wort, unbedacht und unfurbracht, daz ist ewiclich in dem vater, der es spricht, daz nie uz enchom.

Di vernunfticheit der sel ie mer di inwertes wurchent ist, ie cleinlicher und ie geistlicher si ist wurchent zu got; di vernunfticheit der sel ie creftiger di ist, ie mer si bechent und mit im vereint wirt. Alzo ist es nicht um leiplich ding: ie creftiger di sint, ie mer si uzwurchen in di zeit, von got verre. Gotz selicheit leit an dem inwurchen der vernunfticheit, da daz ewig wort inbeleibent ist. Bei disem ewigen wort sol di edel sel sein ein beiwort und sol mit got wurchen ein werch und do nemen ir selicheit. Da got selich ist in dem swebenten bechantnúz, da schol di edel sel schefen und enpfahen ir selicheit in dem selben, da got selich ist. Bei diesem wort ein beiwort, dez helf uns der vater.

Nr. 32.

Fol. 39. Hec est vita eterna. Pfeiffer 157 f.

Nr. 33.

Fol. 39 b. Es spricht unser herre Jhesus Christus in dem ewangelio: Beleibet in mir. Pfeiffer 197 f.

Nr. 34.

Fol. 40 b. Ein recht gut mensch en darbet gotz nicht. Daz ich han, des endarbe ich nicht. Er ordent im nicht, er acht aller ding nicht. Alz verre got ist uber den menschen, alz verre ist got bereiter ze geben den der mensch ze nemen. Dar an schol der mensch nicht brufen, daz er zu nem an seinen guten leben, ob er vil vastet und wacht und vil auzwendiger werch tut, sunder ein gewizzes zeichen ist, daz er zu nem, ob im liber und liber ist ewig dinch dan zergenchlich ding. Und het ein mensch

hundert mark goldes und geb er daz durch got, daz wer ein groz dinch; so sprich ich, daz wer vil grozer und vil pezzer, daz ein mensch daz alles versmehte und vernicht durch got.

Ein mensch sol alle sein werch und seinen willen ze got cheren und got alein meinen und ge alzo fur sich hin und hab nicht vorcht, alzo daz er gedench, ob im recht sei, daz [er] icht unrecht tu. Wan wolt ein mensch alles gelichs gedenchen an den ersten streit den er streitet, da enwurd nicht uz. Sol einer in ein stat gen und gedencht alz, wi er den ersten fuz secze, da en wurt nicht auz. Darum sol man den ersten volgen und gen (41) fur sich hin, so chumt man, do man hin schol, und dem ist recht.

Di meister sprechen von dem hohsten adel des geistes usw. Pfeiffer 416-419. Daran schliesst sich:

Fol. 41 b. Ez sint fimflei armut. Daz erst ist ein teufelich armut, daz ander ist ein guldein armut, daz dritt ist ein willich armut, daz vird ist ein geistlich armut, daz funft ist ein gotlich armut. Daz erst, daz da heizet ein teuflich armut, daz sint alle di nicht enhaben und gern hetten, inwendich oder auzwendich. Daz ist ir helle.

Daz ander, guldein armut, daz sint alle di, di da siczen in irm gut und in ir eigenschaft und gen doch ledich auz und in. Und wer alles daz, daz si habent, verprant, daz mochte geleisten, daz si dannoch unbeweget beleiben. Diz habent himelrich von not, und si mochten nicht minner haben.

Daz dritt ist ein willich armut, daz sint alle, di begeben gut und ere. leip und sel und allez sint auzgegangen von rechten freien willen. Dise geben urteil mit den zwelf apostoln, wan si bechennent, daz si gelazen haben, dar um geben si izunt urteil, und ist auch itzunt ir iungerster tag, wan si bechennen, daz si gelazzen habent, awer si sezent anderheit in ir eigenschaft und wegen sich selber gar groz in irm lazen. Diez sint doch willich arm.

Di virden sint geistlich arm. Dise haben gegeben freund und mag. alein nicht gut und er, leip und sel, mer si sten ledich aller guten werch, wan daz ewig wort wurcht alle ir werch, und si sten ledich aller ir werch und bloz. Wan in dem ewigen wort ist weder boz noch gut, hie um sint si ze mal ledich.

Di funften sint gotlich arm, wan got en vindet chein stat in in, da er in wurchen mug. Si haben auzen und innen gelazen, wan si sint ledich und bloz ir aller zevallend form. Diez ist ein mensch: in disem menschen sint alle mensch ein mensch, und dirre mensch ist Cristus. Hie auf

25 mit dem zwelften apostoln.

spricht ein meister: daz ertrich diez menschen nie wart wirdich, wan er ein underhalt himelrich und ertrich. Dir mensch stet sunder furwurf in der zeit als in der ewicheit. Der menschen ist genunk, di da stent sunder fúrwurf in der ewicheit, mer den nicht wan ein, di da stan sunder fúrwurf in der zeit. Waz ist fúrwurf? Ez sint zwen fúrwúrfe: der ein ist anderheit, der ander, daz der mensch selber besizet eigenschaft.

Der erst daz ist anderheit. daz mak werung und daz sint alle di, di da (42) habent gewerden, di sezent anderheit und werden wernt. Alzo sprech ich von dem lauf der zit.

Swer bechent ein materie in allen dingen, der beleibet unberúrt, wan materie ist ein sache der form: doch mag materie nicht besten an form. noch form an materie. Form an materie ist nichtes nicht. wan nu e materie halt der form, und ist doch in einer eigenlicher form ungeteilt alzemal teil und stucke. Wan nu form an ir selber nicht en ist, so berúrt si nichtes nicht. Wan nu materie alzemal einvaltig ist, dar um wirt si nicht berurt. Alzo ist der mensch unberurt von form, von materie und stet sunder furwurf in der zeit.

Der ander furwurf ist, daz der mensch besiczt mit eigenschaft sich selber und eigent sich ze allen volchomenheit und achtet gar groz, wan er ist geraten uf seins eigens icht, und daz ist ir vorwurf. Wan nu ein iglich dinch begriffet nach seiner eigen form, noch minner noch mer, dar um sich ⌜ist?⌝ ein iglich dinch sein selbs alzemal und nimandes. Alsus ist ein iglich volchomen, der diez zu grund bechennet. der ist alles furwurfes ledig ze der ewicheit etc. [1]

Nr. 35.

Fol. 42. Ein frauwe sprach ze dem weisagen Helyseo. Pfeiffer 109.

Nr. 36.

Fol. 42 b. Man liset von den iuncfrauwen an dem tag, alz si ir plut vergozzen haben, ⌞daz⌝ s. Paulus spricht: Ich han euch getrewet und gemahelt einem man, Cristo.

[1] Zum Anfange vergleiche Jundt. Histoire du panthéisme populaire, S. 275. — 5 in der ewigkeit (st. zeit).

Di meister fragent, ob der sun geborn sei. Man antwurt und spricht: Nein! Di meister sprechent, ob der sun geborn schůl werden. Man spricht: Nein! Di meister antwurten dez und sprechen, daz der sun geboren sei volchomenlich und wirt geborn volchomenlich nu grun und frisch an underlaz. Cristus der ist [gotlich macht] und gotlich weisheit. In dir macht hat got alle dinch geschaffen, wan sein wisheit di ist da und sein macht.

Cristus der ist ein man. Nu spricht s. Paulus: Disen man han ich eu getrewet und gemahelt. Reht alz ein e ist auzwendich zwizen frauwen und man, alzo ist inwendich ein e zwizen got und der sel. Dar um gibt man ein iuncfrauwen einen man durch di worheit der geburt. Dar um hat got di sel geschaffen, daz er sein einborn sun in si geber an underlaz. Do dise geburt geschach geistlichen in unser frauwen Marien, daz waz got lustlicher, dan da er leiplichen von ir geborn wart. Da dise geburt geschiht heut ditz· tages in eines menschen sel, daz ist got lustlicher, dan da er himelrich und ertrich geschuff. Di meister und di heiligen sprechent, und ist auch alz war, daz die sel wirdiger sei den der himel. S. Johannes in der taugen puch schreibent: Einer der da sizet auf dem thron der sprach: ich mach alle dinch neuwe. S. Augustinus spricht: Gotes sprechen ist sein gebern, und sein gebern daz ist sein sprechen. Und liez [er] ditz wort sprechen ab alz lang als ein augenplich, himel und erd must zergen. S. Augustinus spricht: Ze glicher weiz alz ein e ist zwizen frauwen und man, alzo ist ein e an euwer sel.

Daz oberst teil an der sel daz ist der man. Der man an der sel der sol alle zit ploz sten, und di frauwe schol bedacht sein, alzo daz der nider sei gezogen an daz oberst und an daz hohste. Di natur hat daz an ir, daz si alle zit glich wurchen wil, alle zit wil si den vater glich gebern. Wurd si nicht gehindert, alle zit wůrd ein sun geborn und nimmer chein frauwe. Nu tut daz got durch sein eigen gůt und hindert di natur, da von wirt ein frauwe: es wurd anders nimmer chein frauwe geborn. Wer chein mensch dan eins, da enwer zit noch stat noch materie. Der mensch verneuwet sich selber alzo, daz der sun den vater wirt glich in aller weis.

Nu spricht got: Han ich alle dinch berhaft gemacht, war um [bin] ich dan nicht selber berhaftig? Von erst gebirt got sein glichnůz in der sel und dar (um) nach sich selber und nicht minner dan sich (selb) selber· Alzo der da·ist in der ewicheit gotes sun, der ist auch der sel sun und ir chint, alzo daz got und di sel habent ein chint mit ein ander.

Geb sich got der sel zitlich, dez verdrůz si; si ist so virwicz, daz si

9 getrewet und gemacht.

nimmer wil geruwen, si chom zu dem ursprung. Dez het der reht Philippus. der da sprach: Herre, zig uns den vater. so genuget uns. Reht in der weis alz der sun quillet in dem veterlichen hertzen, alzo quillet er in eines menschen sel. Geistlich dinch di sint inwurchend. leiplich dinch di sint uzwurchend. (Di fruht des paumes, dar nach plût si auz und hanget an dem paûm.)

Geistlich dinch di sint einwurchend, leiplich dinch di sint uzwurchend.

Da dise geburt geschiht eins in eins menschen sel, der wirt gar nehern in got gefuget. Ja, ie dikker dise geburt geschihet. ie inner der mensch in daz veterlich hertze gefuget wirt.

Dis geburt muz geschen enboben hie und nu. Hie daz ist stat. nu daz ist zit. Si muz geschehen in ewicheit. Daz wir da ze chumen, dez helf uns etc.

Nr. 37.

Fol. 43. Daz di minnent sel erzurnet, das ist von ir selbserchantnûz. Pfeiffer 542 f.

Fol. 43 b. Pf. 502, 22-504, 4.

Di heiligen sprechent: Alle dinch sint got, an dem daz si ewiclichen in got sint gewesen. Nicht alzo daz wir ewiclichen in got waren in der gropheit, do wir nu an sein, wir waren ewiclichen in got alz deu chunst in den meistern. Got sach sich selber an und sach alle dinch, dar um waz in got nicht alz manigvalt, alz nu di dinch sint an irm underscheide. Alein nu di creatur manigvaltig sein, si sint an got nicht dan ein pild. Got ist an im selber nicht dan ein einig ein; al dar um alse di sel wider chumt in iren ersten ursprunch, so bechennet man got nicht dan einvaltig an dem pild und drivaltig an den werchen.

Und daz daz bechentnuz bechennet, daz ist daz bechantnuz, wan in daz enik bild enchom nie bechantnûz, und (in) daz enik bild, da got alle creatur nach geschaffet hat, daz uberget alle creatur und daz erhebet got. Und schol di sel dar zu chumen, daz si got volgen schol, daz ir erheben ist ewiclich, so muz si sich erheben von allen creaturen und von ir selben und von allem irn genize und volgen dem unbechantnucz in di wusten der gotheit; und in ir selbs wustung, sol si berauwet werden ir selbes pild, und di gotlich wustung sol si verleiten uz ir selber in sich, da si irn namen sol verleisen, daz si nicht mer sol sel heizen, si schol got heizen.

12 hie daz ist nu zit daz ist stat. — 36 sei si verleiten.

Nu muget ir sprechen: Di weil di sel so hoch gezogen ist, war um edelt si den leip nicht, daz er der irdischen ding nicht bedurf? Swen di sel hie czu chumt so ist der lichnam in der edlicheit, daz er aller creatur gebrauchen mag zu gotes ern, wan zwissen im und der sel ist dan chein hindernûz. Alz verre alz di sel dan gevolget hat got in di wustung der gotheit, alz verre volget der lichnam unserm herren Jhesu Cristo in di wustung des willigen armutz und ist ein mit im. So mak der vater wol sprechen: Dicz ist mein liber sun, in dem ich mir so recht wol geval, dem sult ir volgen.

Alle creatur sint pei got, und daz wesen daz si habent, daz gibt in got mit seiner wirdicheit.

Nu spricht di praut in der minne buch: Ich hab den cirkel al um ge (44[a]) laufen, und ich enchûnd nie ze ende chomen, dez hab ich mich geworffen in daz puncht des cirkels, daz ist di unbegriflicheit der wurchung der heiligen drivalticheit. Und daz puncht bewegen si nicht, und di einung der heiligen drivaldicheit di ist daz wesen dez puncht. Dar um hat die wurchung der heiligen drivaldicheit manigen meister ze Paris gehindert, daz er sich alze vil bewar mit der wurchung der heiligen drivaldicheit, daz si nicht ze der einung chumen.

Di praut spricht in der minne puch: Er hat mich gebunt mit einem plich seines augens.

Daz ist di einung, di da herab fleuzzet von dem puncht und snidet di sel von aller creatur und von allen beweglichen dingen und zeuhet si in den plick wider auf daz punkt, daz si an daz punkt vereint wirt und wirt dar an ewiclich bestetiget. Disen plich sol man bechennen in dem gemerke der sel, alz di alzo ledik ist, daz da chein ubung in ist der tugent oder der untugent: alz di sel alz ledich ist, waz da invellet daz bechent si. Dar um wirfet er seinen plich in di sel, daz si bechennet, daz er si bechennet, do si nicht en waz. Ditz sol der sel ein groz manung sein zu auzgen ir selber. Den der plich nicht en wundet, der wart nie wunt.

Daz nicht, daz wir e warn, daz bedorfte nihtes nicht, ez vermocht auch von im selben nihtez nicht, und nicht widerstund aller creaturen sunder der veterlichen craft; und al da wart nicht beweglich, wan got alle dinch von niht geschaffen hat.

Nu suln wir unbe[we]genlicher werden dan nicht. Wan got di sel in ir freiheit hat gesatzt, daz er uber irn freien willen nimmer nicht getun wil noch er wil nimmer nicht gemachen, des si nicht en wil, alz darum, waz

4 zwissen mir und. — 35 auch weiterhin steht noch mehrfach unbegenlicher, ungenclicher.

di sel uzerwelt mit irem freien willen, dar uf mag si wol besten. Wil si dan dar zu chumen, daz si nihtes niht bedurf und daz si unbewegenlicher werd den nicht, so sol si alle ir creft sammen in iren freien willen, daz si ungehindert beleiben von ir selber und von allen dingen und daz si sich verein in den unbeweglichen [got], der ni beweget wart von cheinen werchen, daz di heilig drivaldicheit ie geworcht, und di alles des nie nihtez bedorft, des di heilig drivaldicheit ie geworcht. Sol di sel dar zu chumen, daz si unbewegenlicher werd dan niht, so sol si alz gentzlichen gesencht sein in den grundlozen grunt des gotlichs nichtz, daz si nihtes niht dar uz gezihen mûg, noch daz si sich nimmer uf minner ding neig dan got; daz si alzo steticlich da beleib, alzo der himlisch vater in seiner natur ewiclich beleibend ist, und ewiclich beleiben sol sunder hindernûz, alzo verre alzo es der creatur mûglich ist. Eia, guter got, war um ist es der sel unmuglich, so si hie zu geschaffen ist? daz ist dez schuld: si neiget sich auf minner dinch und leit sich damit genugen, dar um sint ir di dinch unmuglich, di ob ir sint; wan got en hat nicht so unbegriflichs in allen seinem wesen, daz ez der sel unmuglich sei, di so edel ist, daz si ez suchen chan. Eia, edleu sel, ganch uz dir selber, alzo daz du nimmer wider inchomest und enthalt dich, daz du nimmer wider zuruk (scholt) sehest; und allez daz dir geoffent wirt, da mit belad dich nicht, und allez daz dir gegenwertig sei, daran ir dich nicht noch en hinder dich nicht mit cheim dinst in cheiner beberung. Volg vast deiner blozzer natur, dem undurftigen nicht und en such chein ander stat dan daz undurftig nicht. Der dich von nicht geschaffen hat, der sol selb dein stat sein an seinem undurftigen nicht, und an seiner unbewegenlicheit solt du unbewegenlicher werden dan nicht. Herre, du sprichest, du hast mich gemachet dir glich, daz treit uber alle sinn; wan es ist chein meister alz weiz, der ein pild chun machen, (44 b) daz im selber gelich si. Herre, wan ich dir gelich pin, so gib mir, herre, daz ich dich sehen muz, alz du mich gesehen hast, und daz ich dich begriffen muz, alz du mich begriffen hast. Und gib mir, herre, daz ich von deiner gnad geeint werd in dein natur, alz der sun ewiclichen ain ist in deiner natur, und daz dein gnad werd mein natur. Wan, herre, dein gnad wirt natur, und von deiner gnad werd wir got, alz der himlisch vater ist. Hie monet uns Cristus, daz wir volchomen sein alz der himlisch vater in seiner natur; er spricht: Got ist eu nehener, dan ir euch selber seit. Ditz spricht auch sanctus Augustinus: Di sel hat ein heimlichen inganch in gotlicher natur, da alle dinch ze nicht werdent; do wirt si von bechennen chenloz und von minnen minloz und von willen willoz und von liht vinster. Bechant si sich, daz wer ir ein gebrâchen, bechant si got an ir, daz wer ir ein

gebreche, bechant si sich an got, daz wer ir ein gebreche. Si sol alzo bloz sein an ir selber, daz da nicht beleib dan got, wan si got uberscheinet hat alz di sun den manen, und daz si mit der selben chlaine fûge, di got ist, fleuzet in alle di ewicheit, da got in fleuzet und wo nicht alz begin ist. Des mag uns got nicht edler gemachen dan daz er [uns] von nicht machet im selber glich (des en mach di sel nicht heimlich gan in gotlicher natur da mit nicht ze nicht). Wan nicht so ser einet, so glichnuz und natur. Hie auf spricht Johannes Crisostomus, daz es niman vernemen mûg, er sei mit den einwendigen sinnen und mit den uzwendigen sinnen gezogen in ein bloz bechantnûz gotlicher natur. Dez helf uns got.

Nr. 38.

Fol. 44[b]. Es chom ein mensch hin ze Choln an den Rein di armût ze suchen. Pfeiffer 625 f.

Nr. 39.

Fol. 45[b]. O grundloser, vol aller meiner selicheit usw. Pfeiffer I 369-371$_{21}$: angeschlossen ist eine lat. Auseinandersetzung über peccatum mortale.

Nr. 40.

Fol. 46[a]. Deus karitas est. Got ist di minne.

Unser herre spricht: Daz ist mein gebot, daz ir euch under ein ander minnet in der weiz, alz ich euch geminnet han. Ich han etwen gesprochen, daz man nicht sold minnen dan got: nu widerlaub ich, daz man minne. und wil sprechen eine neuwe ler, daz man minne, awer in der weiz alz got minnet. Got [minnet] in im selben alle creatur glich, swi daz doch ein pezzer sei dan die ander, so muz si got [glich minnen]. Nu mochtest du sprechen: in welher [minne] minnet uns got? Got der minnet uns mit der selben minne, do er sein einborn sun mit minnet, daz ist der heilige geist: alzo minnet got alle cratur in dem heiligen geist. Mer wollen wir ein andern minnen. so schul wir [in] in den heiligen geist minnen. Di minne, da der vater sein einborn sun mit minnet (46[b]), daz ist der heilige geist.

Nu fragent di meister, ob der vater alzemal blue den heiligen geist. Si sprechent: ia, wan enhet er in nicht alzumal gebluet, so wer der heilig geist minner dan der vater. Des en ist nicht; davon ist der heilig geist

4 wo nicht alle begin.

alzo groz alz der vater. Nu mohstes tu fragen : do der vater bluet alzemal den heiligen geist, waz tet der sun ? ginch er múzig ? oder waz tet er ? Der dez fraget, daz het ich vor ubel ; wan alzpald alz der vater auf sich selben sach, do gebar er seinen einborn sun, do waz ein glimme und ein minne, daz waz der heiligeist. Und alzo blút der sun alz wol den heiligen geist alz der vater ; alzo blúnt si beide den heiligen geist. Wan in der minne, do der vater seinen einborn sun mit minnet, di ist der heiligeist ; und in der min do treit der vater in seinem einborn sun alles daz gotlich natur geleisten mak. Und in der minne do minnet uns got inne, und da von treit got in uns alles daz gotlich natur geleisten mak, alz vil alz wir ez enphahen mugen. Swan mir got, di sel sol hart weiz und edel sein und hart wol gesmuket sein !

Ich sprich nicht allein von unweltigen gedenchen, ich sprich auch von unnúzzen gedenchen, di solten den menschen hart unwert sein, in den der vater seinen einborn sun gebirt. Ich gedench etwen, swen ich unser frauwen gruzze mit dem Ave Maria und ich sprich « vol aller gnaden », so gedench ich : waz hilft mich, daz di iungfrau vil hat, und ein ander in meim haus wol vert und in meiner wonung und in meiner gewalt, und daz ich nicht enhan ? Ez spricht S. Dionisius, daz minne treget, so enwil di sel ir nicht lazen genugen, si enwoll ein eigen werch wurchen. (Swie die doch ich wil an mir selber beslozzen hab, so gedench ich alle weg nicht.) Get mein sel in mein ore, so wil si etwas horen, get si in mein augen, so wil si etwaz sehen. Swaz auz gegangen ist, daz ist daheim nicht. Wan di sel sich gibet in leiphaftig dinch, so ist si in irm edeln wesen nicht. Strekche ich mein hant von mir, wer dan mein hant mein hertze, so en mocht ez in sich selber nicht gedenchen : wer mein hant mein auge, strecket ich si dan von mir, so enmohtes auf sich selber nicht gesehen ; cherte ich si awer wider zu mir, so seh ich auf mich selben (so enseh ich auf mich selben) wol. Wan alz pald alz der vater auf sich selber sach, so gebar er sein einborn sun, do waz ein glimung und ein minne, daz waz der heilig geist.

Von dem paum chumt daz blút, und von dem blut chumt di blume. Wan uns got minnet mit der selben minne, da er seinen sun mit minnet, so wil di sel ein eigen werch wurchen. Nu sprechent di meister, daz di recht minne glichnuz in ir treit der person des heiligen geist. Wan di sel auf sich selben sicht und sich alzemal in got wirfet und englimmet wirt in minne., daz si ein glichnúz eins werches der heiligen drivaldicheit. Ist awer daz di bechantnúz der selen chalt

37 wirt ein minne.

beleibet, so en ist si nicht ein glichnuz der heiligen drivaldicheit. Und in der selen da gebirt der vater seinen einborn sun, und alzo so hat di sel in ir von minne den vater und den sun und den heiligen geist. Di sel sol hart edel und hart wol gesmuket sein und hart hoh getreten sein, do got sein einborn sun in gebirt. Ich pin des sicher, spricht ein meister, welh sel sich heldet in disen dingen, di got an ir geworcht hat, und in der minne, alz si sich mit got vereint hat, der selen muz daz himelrich sich neigen und alle creatur. Engel di muzen der selen undertenig sein und, mit urlaub gesprochen, trutz allez daz di sel an got wil, daz muz ir got alzsamt geben. Wil si gewalt, so (47 [a]) so hat si in. Si hat den vater mit dem gewalt, si hat den sun mit der weisheit, si hat den heiligen geist mit der gut. Ez spricht ein meister: Der zu disen dingen chumen wil, der sol funf stuk an im haben. Daz erst ist, daz der ⌈mensch⌉ rein sei an allen seinem wesen. Daz ander ist, daz der mensch alle sein auzer sinne inkere in daz ewig gut. Daz dritt ist daz, daz der mensch vergangen hab alle lebhaftig dinch. Ich tun mein augen zu und dench an einen menschen, der verre von mir ist: daz sol der mensch vorgan. Daz vird ist, daz der mensch durchlauffen sol alle geist. Daz funft ist, daz der mensch sich allezemal wirf in daz oberst gut und da saug, daz in nimmer mer gehunger, und da schefphe, daz in nimmer mer betrubt werd.

Eia, welich ein edel sel daz wer, di da minnet, alz got minnet! Ez sprich[t] chúnich David: In meinen gedenchen entspringet mir got. Wan dan in der sel got ist von minnen, so sol di sel von minnen und von treuwen got behalten und sol urlaub geben allen creaturen und allen iren creft, sol si nindert suchen dan an got alein und sol mit ganzer craft prúven, wi si hald den hohen schatz und iren hertzenliben freúnten under iren hertzen und iren got. Daz si in wol behald, dez etc.

Nr. 41.

Fol. 47 [a]. Alle di behalten suln werden, di hat der vater seinem sun geben.

Der sun der ist ein pild seines vaters und ein schein des ewigen lihtes, und er geuzet daz pild und den schein in die sel. Est enim candor lucis eterne et speculum sine macula dive maiestatis et ymago bonitatis illius. Sapientia. So lauffet (si) di sel zu got; alzo gibt der vater dem sun di sel, so lauffet si in dem guten smak, daz der sun ist. Der sun spricht: Niman mak ze mir chumen, er enwerd den gezogen von meinem

4 so got sein.

vater. Alzo zeuht di sel der vater, daz er lauffet mit der seln. Di pest gab, di der vater uns hat gegeben, daz ist di gab der natur, di volchomenst daz ist di gab der gnaden, di uns hat gezogen von disen nidersten dingen bis zu dem obersten. Dar uf spricht sanctus Dionisius: Dise craft von oben ist auf uns gezogen und hat uns geeiniget und hat uns gezogen zu einer got gemachel einicheit und ze der einvalticheit. da got di sel einiget mit im; do wirt di sel teilsam gotlicher natur, nicht daz si von natur got mit im werd, mer si wirt teilsam seiner natur etlicher mazze.

Ez sint zwu wandelung: daz ein ist ein wandelung von der natur ze der gnaden. daz ander ist ein wandelung des gotlichen gesichtes.

Nu sul wir prufen, ob wir an disem leib dar zu chumen mugen. Do uns got machte, do en mohte er uns niht pezzer gemachen, daz wir pezzer mensch wern den wir sein. Het er uns iht pezzer gemacht, so wer wir engel und niht menschen. Der mensch der ist da von geschaffen zu dem ewigen leben, dar um so mugen wir her zu chumen wirdiclichen, so chumt ein liht in di sel und gibt ir craft und macht si volchomen in ir natur; so wirt di sel gezogen uber sich selben in ein gotlich gesiht, daz ist ein enzucken oder ein begriffen, do wirt gesehen got mit got. Alzo mag man chomen in eim augenplich, alz sanctus Paulus tet, er wart enzucket in den dritten himel. Sůmlich sprechent, er sehe einen schein der gotheit, alzo alz di sun wirfet irn schein auf ein want: dez en ist niht, er sach gotlich natur. Da hort er ein wort, in dem wort hort er manikveltik wort. Daz horen daz waz ein gesiht, da hort er di dinch, di man niht sprechen mak noch en muz, di sint uber menschlich natur craft. Daz uber menschlich craft ist, daz ist got. Waz sah er in dem gesiht? Er sach gotlich natur. Man vindet dreierhande himel: der ein ist ein cristallen himel, daz ist daz di sel ansiht daz gut, daz got durch sich selben mit ir und mit allen creaturen hat getan.

Der ander himel, daz ist ein steren,da schinet an maniger chunst (47 b) craft und maniger chunst stern, daz ist daz di sel ansiht daz manigveltig gut, daz got in ir geworcht hat und volbracht hat von seiner craft.

Der dritt himel daz ist ein gotlich himel, dar in wart sanctus Paulus enzuchet. Man vindet dreierlei enzuchen: dei ein di werdent enzuchet von chrancheit irs lichnams, di chument von in selbern; di andern werdent enzucht von dem veinde, [da] di mit besezen sint; daz drit ist ein gotlich enzuchen, alz wart sanctus Paulus enzuchet. Daz ist daz sanctus Augustinus spricht: Gotlich natur wirt gesehen in disem leben.

10 gotlichen gesichest. — 16 macht so volchomen.

Zwai dinch sol man han, daz man dar zu chume, daz ist daz man aller dichest an got gedench und daz man gelusticheit hab in dem gedenchen. Daz gesiht ist ein glich viel nach dem gesihte, daz di seligen geist hie enboben hant. Nicht en mag selich machen, dan daz stet ist; darum sind selich — wan si steticlich sint beleiben in disem gesiht — di seligen geist hie enoben; mer hie ist man zurzwis, und es chom ein augenplich nie man doch alzo groz lusticheit do inn, daz der lust niht grozzer mag gesein [sic !]. Dar uf spricht der prophet Ezechihel : Ich pin begriffen zwizzen himel und erden. Dis sullen gezogen sein von irdischen dingen und sullen werden begriffen von einer craft von oben und werden gefurt in ein beschauwen des frides des obersten Jherusalem.

Daz pest, daz in got ist, daz ist sein freiheit, und mit freiheit wirt di sel got glich, und es ist unmuglich, hat si freiheit, sy enhab auch mer tugende. Do got sich selben anschauwet und schauwet an alle dinch, di auz im mohten geflizzen, do enchond sich sein gut nicht enthalten, er můst scheffen di creatur. Alz di sel [got] ansiht, so wirt si enzogen auzer ir naturlichen craft in ein ubernaturlich craft mit der hilf dez heiligen geist. Daz ist niht wunder, daz si von gotlichem minne gezogen wirt uber sich selber, wan gotlich minne di hat got gezogen auz seiner ubernaturlichen craft in ein naturlich craft der naturen.

An dem menschen sint zwen begriff: daz ein ist verstantnůz und bescheidenheit, daz ander sint di viellich sin und begerung. Wirt dan di bechantnůz und di bescheidenheit begriffen mit den vielichen sinnen und mit der viellich begerung, di leut sundent nicht en wenich, mer si sundent hart ser. Si totent sich vor got mit totlichen sunden und chument ver von got mit teglichen sunden. Mer do di bechantnůz und di bescheidenheit und di begerung wirt begriffen von got, do stet si in der ordnung, do si got ze geordent hat. Daz ist, daz sanctus Paulus spricht : Ich leb und enleb doch nicht, und Cristus der lebt in mir. Ich leb[,] daz ist er floz in mich mit seiner gnad ; und ich enleb doch nicht, [daz ist] daz in mir lebt, daz ist Cristus ; dez ist da mit genunch an beweiset, ob der mensch nicht alle weg minnet seinen nehesten in got, ob[,] es im not wer, daz er in dan minnet und im minnewerch beweiset, do mit ist sein genůg. Der mensch hat auch da mit genuch beweiset, daz er seinen veint nicht alle weg minnet, ob er [in] minnet und im minnewerch beweiset, so ez im not ist. Di leut lebent in dem heiligen geist und der heilig geist in in. Cristus der en moht niht sunden dar um, wan er an cheinen dingen genug nam. Alzo en mohten wir auch nicht sunden,

26 mer do si.

neme wir chein genug an den dingen. Wi vil wir ezzen oder trenchen oder sliffen, nem wir chein genug daran, so en mohten wir auch nicht sünden, wi vil wir es doch teten. Dar um sol di sel ledich und bloz sein alles gemerches und prûvens und aller sinlicheit und ledich und bloz sein ditz allez, ob er verstan sol daz gut, daz got ist. Wan got ist ledich und bloz ditz allez. Alzo alz got bloz ist, alzo sol auch di sel bloz sein, di da verstan sol di worheit.

Nr. 42.

Fol. 48 a. *Bruder Heinreich sprach disen sermonen.*

Und ditz spricht sanctus Matheus an dem lezten wort dez ewangelii: Alle di in rurten, di worden gesunt von irn seuchen.

Wissent daz: da got den ersten menschen geschuff, do het er in alzo wol geordent, daz chein seuch an in moht gevallen, wan ein guldein cheten ging von der drivalticheit in di obersten creft der seln und durchginch di nidersten creft, alzo daz si gehorsam warn den obersten creften. Do en moht chein seuch gevallen, wider in den leip noch in di sel.

Do er do daz gebot ubertrat, do vil er in totlich seuch und als menschchunne mit im. Dez en mót nit leiden di gruntloz parmhertzikeit, di sich gemeinet allen creaturen, si en wol chumen und sich wisen, daz si di seuch ab wolt nemen, dar in di natur was gevallen mit dem ersten menschen. Dar um waz ez not allen den, di behalten suln werden, di musten in ruren in etlicher mazze, e dan er uf ertrich chom. Aristotiles und Plato wan si in nicht en rurten, darum warn si nicht gesunt, wan von ihr weisheit lern wir noch naturlich chunst, [wir] phaffen; hetten si in gerurt mit gelauben, so wern si gesunt worden von irn seuchen.

Gelaub ist alzo einvaltig, daz man nicht dar ze chumen mach mit red. Ez sint einerhand leut, di ruchend got; daz ist daz minste von den menschen. Di leut gent ze der messe und gebent ir almuzen, ir ander leben daz ist der werlt; chument si zu dem sermon, des verdreuset si. Di leut sint tod.

So sint ander leut, di horent got, daz sint di, di gotz wort horent, und di sint auch tot, wan daz ist von natur; wan horten si ez in der minne, do in si behalten mohten werden, so liessen si ab di stuk irs geprechliches lebens, dar an si gerurt werden; nu lazent si es varen, dar um wil ich gentzlich pruven, daz es natur ist.

Daz lustlichs leben, daz einic ist sunder di gnad, daz ist ubung in eim

34 geprenliches lebens.

lautern claren verstantnúz von natur. Lebenten noch di heidnischen meister und phaffen, di solten gern daz goteswort horn, wan si warn (ir) ir verstantnúz cherent nach dem obersten sunder gelaub. Und hie pei bruff ich auch, daz es natur ist gotz wort horn, sunder daz ob sich der mensch dar nach rihtet. Di leute, di got alzo horen [di sint tot].

Es sint auch leut di sehent got; di sint dreierlei. Di ersten di sehent got von verren in eim dunsternúz: daz sint di leut, di got dinent, di habent alzo unordenlich minne ze den creaturen: wen si sich ze got scholen fugen, so sint si sich ubent in der unordenlichen minne. Wan di creatur setzet sich zwissen si und got, nit wesenlich sunder mit irm pild. Doch sehent si got mit irm geist, und des ist wenig, wan ir leben ser geneiget ist ze den creaturen — ich mein nicht alein den menschen mer auch ander creaturen. Der geist wer gern dar ab, und di sel wil doch dar beleiben: alzo ist ein streit zwissen der sel und dem geist in dem einvaltigen wesen. Dis leut sint auch tot. Di andern, di got sehent, di sehent in clerlich und doch mit eim mittel: daz sint di, di got minnent uber alle dinch; westen si iht, daz wider got wer, daz legten si ab. Nochdan minnent si di dinch, di si nicht von got scheiden: daz ist der mittel, dar in si got sehent. Dis leut lebent und sint chranch, in ist alz den sichen. Der sich hat dreu stuk an im: er vermach chein stark werch; daz er tut, daz tut er mit ungelust. Daz ander ist, daz im saur dinch wol smekent. Daz dritt ist, daz im chein gut speis wol smechet noch irm werd. Alzo ist disen leuten. Alein lebent si, in ist doch swer zu allen guten werchen; alz si sich mit got schullen vereinen ze etlicher mazze, alzo vil alz si mugent, daz ist in swerlich: wan der mittel, den si habent, der ist in ein hindernúz. Dis leut habent daz sorchlichest leben. Alein (48 b) hat di bescheidenheit obernhant genumen, doch ist ir sel geneiget ze minnen di dinch, di got nicht en sint. Dar um ist si zu nemen di minne di bescheidenheit di halt sich dan wider; dar um sint si in becherung [sic !]. Swaz ir vielicheit vernement, daz rizet si zu der minnen. Si muzen sten in grozer hut, oder si vallent schir wider in den tot. Di sehent got clerlich mit mittel.

Di dritten sehent got clerlich sunder mittel, daz sint dí, di dise minne gelázzen hant, dan naturlich di nothdurft des leibes. Daz man siht, daz hat ein mittel, daz da ruret, daz hat chein mittel. Wild du got ruren, so solt du uber dein natur treten.

Zweierlei weis rurt man got, nicht daz gotlich wesen. Daz ein ruren daz ist einvaltig, alzo alz ein hant di andern rurt. Daz hitz [daz ?] di ein hat, di gemeinet si der ander. Alzo tut got den, di [in] einvaltig rurent, und hiemit choment si ze der freiheit irs geistes, di er hat in dem paradise der erst

mensch. Di freiheit solten alle geistlich leut haben. Dar um sprechent si di worheit sunder vorht. Si enwizzent noch enwissent nicht, auzen dez si in dem hertzen nicht enhabent. Daz sint di, di got einvalticlich rurent. Dise leut enhabent chein streit, vil oder wenik; dis sint gesunt worden.

Di andern rurent got mit einem senlichen ruren, alzo daz si werdent gezogen in ein liht. Dise sint einen mant oder etlichen minner, daz si nicht ze ir bescheidenheit chunnen chumen, alz biz man ein Ave Maria chund gesprechen. Daz liht ist alzo verre uber den geist, alz der geist ist uber di natur. Di weil du in disem liht pist, so enweistu nicht; alz du ez hast verloren, so weist du wol.

Noch gebricht dir: daz ist, daz [du] mensch pist. Di got ruren mit disem seinlichen ruren, di sint gesunt worn von allen iren seuchen, alz S. Matheus spricht.

Nr. 43.[1]

Fol. 48 b. Fiat ist daz vil edelst wort, daz ie gesprochen wart. Es sprichet alz vil alz: gesche ein einicheit. Ditz fiat wart gesprochen in der gotlichen ewicheit in der dreier person einung in gotlicher natur. Ez wart auch gesprochen in dem punct der zit der einung gotlicher und menschlicher natur in einer person. Es ward gesprochen in der ewicheit und in der zeit in der einung, daz di sel mit got ein wurd.

Nu sul wir merchen den uzfluz uz dem gotlich wesen. Waz ist der uzfluz? Daz ist offenwarung, daz er sich im selber offenbart, und sein offenwarung daz ist sein claffen. Dar uf spricht s. Dionisius von der ordenung der engel, daz got mit in chlaff. Got der hat noch zunge und munt noch nihtes niht, do er mit mug chlaffen: wo mit chlaffet er dan? Sein chlaffen mit den engeln ist, daz er sich ein iglichen engel offenbart, alzo daz er dar zu geordent ist.

Gotes uzfluz ist ein bechennen wille under eim lihte einer rede, daz der sun ewiclich ist von dem vater geflozzen mit der natur und mit der person, und der vater und der sunne ungenthegent (sic!) iren geist in der einicheit gotz, da sint alle creatur got in got. Under dem uzfluz do redet got mit underscheid, daz ein ein proch, daz ander ein sel etc., noch sint si [in] got ein. Ein meister sprach, daz di werlt het ewiclich gestanden. Des en ist niht; alein [daz] si ewiclich in got sei gewesen, si wart doch geschaffen in dem punct der zit, do si got in geschaffen hat von niht. Al da braht ein iglich creatur, daz ir werden mocht; da in

[1] Vgl. Preger II 457. — 5 semtlichen ruren.

sint si nicht got, dan alz vil alz si sich got gelichent an dem wesen daz si sint.

Daz ander (49) fiat, daz da gesprochen wart in dem punct der zit ⌜daz geschach an dem wort⌝, da unser frawe dem engel zu sprach, do er sprach : Gegrůzet seistu, vol aller gnaden, got ist mit dir. Do sprach unser frawe : Nach deinem wort gesche mir.

Daz daz gnaden vol wer, dez enachtet si nicht, vil mer si wolt, daz got mit ir wer. Dar um spricht sanctus Dionisius von unser frauwen tugende, daz si also unbegriffenlich sein, daz er von ir sweigen můst. Da wart daz wort ingeflischet, daz ewiclich von dem vater ist geflozzen als ein schein, alz meister Plato sprach, daz er si ein schein seines vaters. Wer er ein man alzo grosz, daz im daz haubt an den himel ging, und di arm alz weit alz daz firmament, der in fur einen cleinen spiegel hub : man sehe in alzemal. Alzo wart daz ewig wort ingeflieschet. Er nam menschlich natur an sich und nicht ein menschlich person, und von dem werch des heiligen geist wart gemacht ein lichnam, und ein sel von niht geschaffen ; und die person des sunes vereiniget sich mit menschlich natur, und di einunge geschah uf einen punct der ⌜zit⌝ zemal, und nicht vor noch nach, alzo daz ein volchomen mensch und volchomen got da waz.

Nu ist frag under den meistern, ob di werch der heiligen drivaldicheit geteilt sint, oder ob der heilig geist allein wurchet, do er den lichnam machet, und ob der sun allein worcht, do er an sich nam menschlich natur. Di werch der heiligen drivaldicheit sint ungeteilt, doch nach der ordenung gibt man dem sun daz ein, dem heiligen geist daz ander.

Nu ist ein frag : wart daz ewig wort enphangen in Marien personlich oder wesenlich und waz auch in der schoz des vaters personlich und wesenlich ? Dicz mugent ir alzo merchen : in dem steten fluz, da daz wort fleuzet von dem vater alzo von einer verstantnůcz, in dem daz wort izunt geborn selben wirt : in dem steten fluz enphink Maria daz ewig wort in der zit in dem punct personlich und wesenlich in dem inbelibenden ⌞fluz⌟, da daz wort fleuzet alz von einer verstantnuz in dem vater ; alzo beleib er in der schoz des vaters nach der inbleibenden verstantnůz personlich und wesenlich alzo, (alsus cheiner in in den ewigen fluz, alz er von der vater in Marien personlich und wesenlich) alzo quam er chumend nach dem fluz und beleib inbeleibende verstantnuz.

Eia, waz lihtes und waz gnaden einer iglichen verlauchten selen von disem claren underscheid billich sol chumen ! Nu red wir vurbaz von Cristo und von seinem ubernaturlichem liht. Nu ist ein frag : waz daz liht Cristi sel ubernaturlich waz, und es waz doch ein creatur, und

Cristi selb sel doch ein creatur ist. Nu fragen di meister, weder sein creatur edler sei und hoher dan daz liht. Daz fraget ich einen hohen meister, der sprach: An einem teil ist daz liht edler, an dem andern di sel, anders bescheid er mich nicht. Da begirt ich an got, daz er mir geb ze versten, wi ditz wer. Nu merchet, waz daz ubernaturlich liht sei! Da Cristi sel geschaffen wart, da wart si sich selben bechennen und wart boben sich selben pracht in der zit einicheit, da wart si geeiniget. Daz waz ir niht naturlich, es waz alles oben natur, daz an Cristi sel geschah. Diez geschehen heizet ein ubernaturlich liht. Herin vermach(t) Cristi sel alles, daz si vermak in diser beschenheit. Heran ist diez ubernaturlich ⌈liht⌉ edler dan di sel Cristi, alz ir selb merchen mugent: ein iglich ding, daz daz ander da ziret, von dem daz eines geziret wirt, da von heizet es edler dan daz da zirt. Dez glich alz di materi geziret wirt von der varbe, alzo wirt di varb geoffenbaret von der materi, wan si chein enthaltung an ir selber enhat. Alzo ist Cristi sel geziret von dem ubernaturlichen liht, und Cristi sel di offenbaret daz ubernaturlich liht. Nu merchent, wi di sel edler sei dan daz liht, daz ubernaturlich ist. Da daz ubernaturlich liht sein werch geworcht (49[b]) an Cristi sel, daz geschah in ein plik; da het Cristi sel dez ubernaturlichen lihtz nicht mer zu tun, wan di einung gotlicher und menschlicher natur geschah in eim plik zemal an einer person. Daz ist di sel Cristi edler dan daz ubernaturlich liht. Nu merchent, wer di sein, di ie so verre chomen uber sich selben, daz si sich selben hilten vor got. Daz waz von niht mer dan von einem ubernaturlichem liht, daz si so verre hat gezogen in es, daz si sich selben sahen an im alz ein liht. Sehet, diez muget ir merchen! Es geschiet underwillen, daz sich der mensch stozzet an sein augen so ser, daz im di ganster in denn augen enspringent; von den ganeistern siht er sich selben in den augen. Also geschiht, ⌈daz⌉ daz ubernaturlich liht so gar enplozzet di sel ir selbes, und di bloz ganeister der seln, daz da mens heizzet, lautet ⌈lauchet?⌉ gegen dem ubernaturlich liht, daz daz bloz wesen des geistes sich selber siht in dem ubernaturlichem licht und wenet, daz es got sei. So wizzet, daz ez anders niht enist, dan daz der geist da wonet in einem ubernaturlichen wesen und daz es doch vil volchomen ist. Es ist ein frag von dem wercher und von dem werch, wo daz werch alzo edel sei und alzo volchomen alz der werchmeister. Diez ist gesprochen von den person in der drivalticheit. Diez verstent: der vater ist ein ursprunk, mugent ze urspringende einen ursprunk glich im selber. Daz enist der sun ein ursprunk, wan er mit dem vater ursprunch ist. Ir beider geist wie ist der werchmeister und daz werch? daz alle wurchen, geschiht glich allez volchomen. Da von spricht sanctus Dionisius, daz di erst sach sachet alleu sachen gelich im selben. Diez spricht ein meister:

Daz werch daz got wurcht in einer ledigen sel, bloz von allen dingen, daz si edler dan alle di werch, di er ie geworcht in der zit in dem himel und in der erden. Eia, dicz sullent ir merchen, wi man dicz verstan múg! Di werch, di got getan hat und geworcht an den engeln in dem himel, di sint geschehen von einer alvermugenheit gewalt gotz gewelticlichen, da er si von niht geschuff. An dem werch en hat er chein andernuz, alzo geschah an der seln, di er auch von niht geschuff und gab ir auch freien willen, daz got fur si nie chein werch wurchen wolde an kisen irs freien willen. Swan dan di sel geledigіt wirt und enplozzet alles des, daz got [z] libsten willen an ir gehindern mag, und si sich mit freiheit chert den edlen willen frei czu sagen got, alz ob si in frei kuer enphangen het, daz got an ir alzo freilichen wurchen mag, alz da er alle ding von niht geschuff [sic !].

Dicz werch beheltet zwen punct vor allen werchen : daz ein ist [daz], der frei wille nichain hindernúcz got en ist, der doch wider dem freien willen niht enwil. Got der wurcht alzo freilichen, wi er wil, waz er wil und wan und alzo alz er wil, alz (si) ob di sel chein willen het.

Daz ander punct ist : alz got frei ist in seines selbes wesen, alz wirt daz werch freilich geworcht. In dem daz doch widersacz haben mocht von des freien willen wegen und doch dar an im chein hindernuz enist, darumb ist es daz edelst werch, daz got wurchet in himel und in erden an den creaturen. Eia, nu mocht man fragen, weliche dicz werch sei ? daz enist anders nicht dan ein offenwarung gotes sich selben im selben in der selen. Alz eigentlich alz er ez ist an im selben, alzo ist auch sein selbs in dem werch ; alzus wirt pracht daz, in dem da geworcht wirt, in daz da wurchet in einer glicheit seines, des wurcheres, der sein glichnuz da geworcht hat. Seht, daz ist daz werch, daz da geworcht wirt alz edel alz daz wurchende, nach daz (ist) sein selbs glichnucz in dem werch ist. Di bildreich form gotz, di einvalticlich aller ding bild in ir beslozzen hat, dar an leuhtet daz pild aller ding ungeformet (60) in einvalticheit. Di selb form di leuht einvalticlich ein liht in allen geisten, underscheidenlicheit den obersten geisten nach ir steticheit an widerslac, und den selen nach disem wesen leben, nach dem daz si dar ze bereitet sint in der wandelung dir zeit. Awer wi daz pild richlich, daz di sel enphangen hat von disem glichnuz, sich auftrag boben daz punct der zeit diser wandlung, glich dem obersten geisten in ewicheit; dicz merchent, wan daz geschiht, so der mensch mer hat einen anhaftung, haftende inwonung mit freuden seins pildes, daz got ist, dan er hab ein beleiben an im selber, so leuhtet daz pild reichlich dem geist in sein ewig pild. Alzo wirt der

21 mocht man sagen. — 35 merchent waz daz.

geist erhaben uber di wandelung dirre manigvaltigen dinge, di da sint in der zit, und ist mer wonhaftich an den, dan er sei an im selben. Daz sol man versten alzo an seim geistlich werch, nicht an seim wesen. Sanctus Dionisius spricht, daz di obersten geist sich ergizzent in di nidersten nach der ordenung, und di nidersten ergizzent sich in di sel. Nu ist ein frag, ob di sel auch enphahen mûg sunder chuntschaft oder mitwizzen des obersten engels. Diez merchent: welch geist bereit ist vor allen geisten, waz alle geist enphahend daz hat chuntschaft der geist von aller erst, der vor allen geisten bereit ist. Her um ist seraphin bereiter ze gotlichem influz dan ein einik geist in disenleben durch zwei dink: daz ein ist, daz der engel ein bloz geist ist, daz er sich geuzet in gemeinschaft nach gemeinschaft. Dez leibs mak di sel nicht alzo bloz besten alz der engel. Daz ander, daz der engel in stetem wesen wonent in der anschaung dez gotlichen lihtes, daz chein sel stete haben mag in disem leben. Her umb ist Seraphin bereiter ze enphahen gotlich influz vor allen geisten in disem leben, und waz alle(z) enphahent, daz hat chuntschaft der geist, der da bereit ist vor allen geisten. Doch en ist Seraphin daz mittel niht irs enphahens, dan alzo vil er nehenner swebt dem gotlichem liht, alzo vil ist im offenbar, allez daz daz alle geist enphahent von dem selben liht. Alzus so enphahet chein sel nicht an chuntschaft der engel. Eia, nu merchent, do di sel wurchet, ob man cheinen heimlichen weg chunt vinden irs enphahens der verluhten seln an chuntschaft des Seraphin. Daz merchent: di sel wurchet in einen influz in alle di leidmazzen des leibes an chuntschaft der lidmazzen. Wi verborgenlichen daz leben flizz in alle di lidmaz an chuntschaft des heimlichen influzzes,, nochtan wirt daz werch des lebens in in geworcht. Seht, alzo ist es: wie heimlich got fliz mit leben in di sel und in alle geist, daz en mak Seraphin nicht wizzen. Disen heimlichen influz des lebens, daz di sel enphet, daz ist ein heimlich werch. Wi mocht Seraphin daz gewizzen? Er en weiz ez weder an im selber noch an der seln. Daz ist daz ein, daz di sel enpheht sunder wizzen des obersten engels. Daz ander, daz si auch enphet in dem himlischen gneister irs wesens. daz ist glicheit. ungestuket: wan wo glicheit swebt, do enmak chein mittel gesein der zweier glichen. Alzo gibt glich sein glichnuz (glicht des sines), an chuntschaft des ungelichen, ungestucket in einicheit.

Wan Seraphin ist ungelich der selen. Daz merchent an dem Seraphin: daz ist ein ingegozzen geist auf icht, daz leiplich ist; so ist di sel ein ingegozzen geist auf icht dez selben. Daz ander: Seraphin den wart ze mal in seiner ersten geschaffenheit, daz er hent diz tages besezzen

37 ungegozzen geist.

hat, anplik des ewigen lihtz an ze nemen; so ist er an ein steten ufgegang seiner glicheit gotes. Her an ist di sel ungelich dem engel, daz ist di enphahet von der glicheit irs gelichen verborgenen influz an chuntschaft dez engels. Dicz spricht sanctus Johannes. Ein weiz meister von Chrichen [spricht], daz di einicheit der seln liget an glicheit, des volchomenlichen chein glicheit hat. Sanctus Dionisius spricht: Di engel (60 b) sint ein gotlich gemůt. Nu spricht sanctus Paulus von den leuten, di in dem fleisch englisch leben hant, in di fleuzzet daz gemůt gotz alz in di engel etc. O du verwenter got in dem eiclichen vereinten gemůt und du ingegeister geist in di einung gotz, stand uf und wurch dein erst werch! Nu mocht man fragen, wie der sel geist uf sul stan; er sol auf stan uf deu zwen fuzze, verstantnuz und minne, und sol uber treten alleu zurgencklich dinch, daz im di fuzze nicht besullet werden uf zeergenclich sache. Waz awer dez geistes erst werch sei? daz ist ein lauter bloz ancapfen des obersten gutes, daz got ist, und daz oberst gut sich reichlich ergeuzet in den geist an einer beveitlicher bevindung. Eia, nu seht: wurcht di lichtrich ingizzung dez obersten guts an dem geist? Daz merchent, da(z) daz oberst gut sich lichtrichlich ergeuzet in den geist, da erhebent er den geist uber sein naturlich wonstat, da er lichtrichlich bekostiget wirt. S. Paulus spricht: Laufet, daz ir begriffet. Di einicheit des geistes daz ist, daz man alle ding begriffe in got, alz si in got sint, daz man sinen ebencristen minne etc. Wir sein ein gezeuk gotz. Swer da sol gezeug sein vor geriht, der sol tragen ein unverwandelt antluz. Den beleib[et] daz bild unverwandelt, swan man beleibet unbeweget mit materie und mit bilden. Wan wer da sol ein war gezeug sein gotz, der sol ein glicheit gotz haben, daz ist got. Got enhat niht wille noch minne noch verstantnuz, alzo vil in uns ist ein lauter verstantnůz. Bischof Albrecht spricht: Dreiley weiz fleuzet got uz in alle dinch, daz erst in wesen, daz ander daz ist mit leben, dat drit mit liht; awer sunderlich fleuzet er in di vernunftig sel an můgentheit aller ding und an einen widerwurf di creatur in iren ersten ursprung.

Nr. 44.

Fol. 60 b. Cristus saz und lert. Sievers 383.

10 dan est werch. — 16 — bevemtlicher. — 18 lichtrilich ergeuzet. — 27 Bischolf Albrecht.

Nr. 45.

Fol. 61 b. Etlich leut sprechend, wer man mer beraitet zu auzerlichen spisen dan zu dem lichnam unsers herren, man enpfing mer gnaden und trostes von den uzzerlichen spisen dan von gotes lichnam. Ditz ist hart swer red zu versten, doch alzo mach man es vernemen : Uf swelcher stat oder in swelcher zit oder in swelcher werchen [der mensch] mer und leuterlicher bereit ist, da enphet er mer. Di bereitschaft hat di sel von cheinen uzzerlichen dingen ; di sel en mach si[ch] selben nicht bereiten, mer der si bereitet, den enphet si mit bereitschaft. Noch dan hat di sel einen sunderlichen nutz von der enphaung unsers herren lichnam, dan si von cheiner gaben haben mak in himelrich noch in ertrich. Welches ist der nutz ? Sehent, daz ist di natur, di enphet ir natur, wan Cristi natur ist unser natur. Da wirt natur von natur enpfangen und enwirt nicht enphangen lauter natur, si wirt in einicheit enpfangen gotlicher natur. Vgl. Pfeiffer 678_{32}-680_{33}.

Fol. 62 b. Nu ist ein frag : Ist got von willen oder von natur ? Pfeiffer 675_{18-25}.

Wir sullen ewiclichen also arm sein usw. Pfeiffer $532,_{28}$ und oben Nr. 21.

Nr. 46.

Fol. 63. Ez ist ein ungeschaffen geist und ein geschaffner. der fleuzet von dem ungeschaffen geist, daz ist der engel, und ein redlich geist, daz (63 b) ist di sel. Der ungeschaffen geist daz ist daz ewig wesen. Der vater cheret daz aug seines grundlosen hertzen in sein eigen wesen daz sin natur ist und siht sich selben an ; und do er sich selben ansihet, do siht er in im selben alle werld, alle genûg und alle edelheit und alle dinch zemal. In dem selben ansehen da[z] er sich selben ansiht, so formet er ein wort und sprichet sich selben in daz wort und alle werlt und alle genûg und alle dinch zemal. Und daz wort spricht sich wider in den vater in aller werlt in aller edelcheit. In diser angesiht, do sich der vater alzo rich siht und in aller werlt in den vater da in hant si so grozze genug, daz alle di freud und wunne, di alle engel und alle heiligen ye gewunnen und unser frawe selber, daz ist alles ein nicht wider di unmezzig lust, di si da von hant in einer offenbarung gotlicher natur. Alzo fleuzet di dritt person von in beiden, daz ist der heilig geist. Wie got ist sein selbs in allen dingen, und alles daz creatur habent, daz ist von in geflozzen.

Sullen wir wirdich werden, daz wir den heiligen geist enphahen,

so schullen wir uns halten in der weiz, alz sich heltet der ungeschaffen geist gotz. Wir sullen di augen unser vernunft in uns cheren und sullen ansehen di edelcheit unsers geistlichen wesens, wi wir gepildet sein nach der heiligen drivaldicheit, war zu wir geschaffen sein, daz wir dar ze sein geschaffen, daz wir von gnaden geeiniget mugen werden an dem ungeschaffen geist gotz. Alz wir dan ansehen di richeit unser selbs. daz wir solten sein, daz wir seiner richheit mit im gebrauchen mugen, da von sold uns so groz wollust chumen und so groz genug, daz wir nimmer me uzzer lust noch genug gesuchen mochten. Alzo sold wir uns gelich halten dem ungeschaffen geist gotz.

Der ander ist ein geschaffner geist, daz ist der engel, nach dem solden wir uns auch halten, sullen wir den heiligen geist werdiclichen enphaen. Wan der engel starret an underlaz in den spigel der gotheit. und iglich enphet des gotlichen lichtz mer und minner nach siner wirdicheit, alz er- ze got geordent ist. Iglicher enphet und gibt dem andern wert, und di andern geben den nidersten wert. Alzo solden wir alle zit staren in den spigel der gotheit, und daz uns geoffenwaret wurd von got, solden wir wert gemeinen den, di es nicht alzo plozlich enphahend und di doch der selben natur sint.

Daz dritt ist der redlich geist, dar nach solden wir uns auch halten, sullen wir den heiligen geist enphahen. Wan der redlich geist heltet sich in daz licht sein selbs bechantnúz und schauwet an di worheit in allen dingen alz in einem redlichen licht. Auch sol der geist blozlichen in blozheit sein, daz er ste uber alle redlicheit. Eia, in gezogenheit bechenne di cher dein selbs, daz du dein selbs nicht en sist an chein dingen, dan dez obersten guts allein. Man sol doch sehen mit vernunft und mit bechantnuz. Dar um muz enblozzet sein di bescawerinn und di schepferin und di glicherin, alz di hant gotz enblozet ist. Waz ist di hant gotz? Daz ist di wurchend craft gotz durch daz ewich werch. Alzo sol man got bechennen mit unsihticlichem liht und allez daz abtun, daz got niht enist.

Daz uns der ungeschaffen geist in im vereinen muz in aller volchomenheit, dez helf etc.

Nr. 47.

Fol. 63 b. Sanctus Dyonisus spricht: Di drivaldicheit der einicheit di enmach man mit nicht begriffen dan mit einicheit. Di dreieinicheit gotz di en vand ich nirgen eigenlich den in der glicheit der engel. Item daz

35 dreieinlicheit.

selb daz driheit, daz auch einicheit, und daz selb daz einicheit, daz auch dreiheit. Und di einicheit ist auch vater und sun und heiliger geist nach der reden ir selbs. Boecius der scribet uns, wi wir verstan sullen di einicheit an der dreiheit und di driheit an der einicheit, und weiset uns di driheit an der einicheit und sprichet : Wer da verstan (64[a]) wil di vaterheit bei der sûnlicheit, der hat den vater verstanden an der einicheit und doch nicht di einicheit. Seht, alzo spricht er auch von den andern zwen person etc. Paulus spricht : Der sun ist ein pild seines vaters und ist ein pild seines ewigen wesens und ein schein seiner gotlichen clarheit. Sanctus Johannes spricht : Got ist di minne. Di meister widersprechent in : Het er gemeinet di minne, do di sel got mit minnet, so wer er nicht war. Wer di minne got, do di sel got mit minnet, so enging si nicht ir, alz si nu tut. So hat ⌜di sel ?⌝ ein naturlich minne, di ist ein tugent. Alz sich der wille ze got cheret, so schephet got ein minne von niht und geuzet si in di tugent. Und di min ist auch natur und ist gnad, und in der gnaden gibt sich got in di sel, und der heilig geist der vereinet sich mit der minne. Und di minne, di der heilig geist ist, di ist got, und di minne, di gnad ist, di ist natur und vereinet di sel mit got ; und in der einung wird di sel in got gezogen, daz si got minnet mit seiner minne in got, und in ir selber en chan si des nicht getun. Darum ist di craft der selen e an ir selber, dan si berûrt wird ; und daz si berûrt wirt, daz ist ein werch gotz, und di sel ist ein gezeuge des werchs, und daz werch ist creatur. Di craft, di di sel volbringet und fûret si uzzer ir selber sunder ir zetun, di ist got. Ich rur daz munster, ich fur es awer nicht enwech. Da gab er in ir ein liht von gnaden, daz ich bechant in gotlicher natur dri person und daz sein vater waz ein gebere aller ding. Alz sanctus Jacobus spricht : Alle volchomen gaben vlizzent von dem vater dez lihts. Der vater ist selber ein liht, daz im selben leuhte in im selben, personlich und wesenlich. Jn dem verborgen wesen da ist wesenlich al(z) daz wesen an personlicheit. Do leuhtet sich daz wesen wesenlich in dem wesen. Alzo verleuzet di sel di veterlicheit, do in ist er auch nicht vater. Daz sich der vater in im selben erleuhtet wesenlich und personlich, daz zeuget er von seinem ungeborn wesen in sich durch di edelwari weszele seiner personlicheit. Alz vil alz er seines ungeborns wesens in sich zeuhet, alz vil ist er veterlich, und alz vil ist er selich an seiner veterlicheit. Daz edel liht hat ewichlich in seinem hertzen geflozzen und fleuzet uz im in den sun wesenlich und personlich und fleuzet

29 dez liht.

uz in beiden in den heiligen geist wesenlich und personlich. Und der vater der leuhtet uf si beide wesenlich und personlich, und di dri leuhtent einen schein wesenlich, und ir iglicher leuhtet ein schin personlich und wesenlich, und daz wesen ist di einicheit der dreier person. Und daz ungeborn wesen daz ist got berhafticlichen, alz vil alz es mit den person uzfleuzet. Nicht alzo daz ditz wesen icht geber; daz (in) wesen daz geberet nicht. Der sun und der heilig geist sind zwei liht dez got weghaftigen wesens in der ursprung der veterlicheit. do der vater daz geborn wesen in sich zeuhet in sein ungeborn wesen. Wan der vater der bechennet sich mit dem sun und bechennet sich selber in im selber. Des ist der sun ein liht, und er wil sich selben in im selben [bechennen], und dez ist der heilig geist ein liht. Der vater und der sun di habend einen willen, und der wille ist der heilig geist, der gibt sich in di sel, daz gotlich natur di creft der selen alzo durchgent, daz di sel nicht mag wurchen dan gotlich werch, reht alz ein brun, der sich beweiset etc.

Got der ist der selen materie an iren werchen und nicht an irem geschepnuz. Dar um sint ir werch ewig, wan er ewig ist. Der materien gebristet er nimmer, alzo daz wir nimmer materien enhant. So vert er in sin lant; alzo wirdet di sel ze nicht. En ging ir di materie ab, alz si alle ir werch volbringet, so beleibet si mit den werchen in got, der ir materi ist, und wirfet sich mit dem einvaltigen wesen in di gotheit sunder werch und sunder materi und sunder gotheit; daz ist ir lant. So ist ir di gotheit alle dinch (64 b) in einer stillen craft. wan si ist ir alle dinch alz daz hertze des meres. Dez helf.

Nr. 48.

Fol. 64 b. Maria Magdalena venit ad monumentum. Pfeiffer 117.

Nr. 49.

Fol. 65 a. Unser herre sprach siben wort zu zwein seinen iungern. Hintz dem einen sprach er dreu wort, hintz dem andern sprach er vir wort. Di ein waz ein rederinn, di ander waz ein sweigerinn. Di rederin sprach: Herre, ich han dich alz lip alz alez daz auf ertrich und in himlrich ist. Da sprach unser herre: Da hast du gut reht an. da spilt ich mit deme vor funf tausend iaren, e daz ich Adam und Even

6 alz er mit. — 8 vielleicht: got berhaftigen wesens? — 20 in si laut. — 24 ir laut.

ye geschuff. Da sprach si awer: Ich han dich alz lip, daz ich dein ein clein weil nicht enbern mak. Da sprach unser herre: Da hast du gut reht an, da speis ich alle tag teglich durch deinen willen funf tausend menschen. Awer sprach si: Herre, ich han dich alz lib, sam ein hoher grozzer perk grozzer wer, daz der mein wer. Da sprach unser herre: Da hast du reht an, da pist du mein alz gewaltig, sam mein vater waz, do er mich schichet in diez (65 ᵇ) iamertall. Hintz der sweigerin sprach unser herr: Wen du an mich gedenkest und dir weder we noch wol ist, so pist du in mir erhaben, sam mein zarter vronleichnam ist uber alle dinch. Wen du an mich gedenchest von hertzen, so pist du mein alz gewaltig alz ich dein. Wen du den gedenchest an meinen tot und mein marter und an dein sund (und an), daz dir der zaher in dem augen erhaben ist, und ob er dir nicht erfur chumt, so pist du alz suntloz, alz der chraftloz, swen di sel von im chumt. Swen du den gedenchest an meinen zarten fronreichen anblik, so druch ich mein pild in dich und daz dein in mich, und swer uns beid sehe, man chent uns von einander nicht.

Nr. 50.

Fol. 65 ᵇ. Ich [1] hoher edeler got west in aller mein weisheit niht als edels als leiden. Da von wolt ich in leiden geborn werden und vertraib als mein leben in leiden und wolt auch in leiden sterben fur dich. Nu folleg mir nach und leid durch mich ein kurtz stunt! Wann leiden bringet dir grozzen nûtz, leiden vertilget dir alle dein sund, daz ich si stedir nimmer auf geheben wil, leiden beraidet dich mir zu sunderlicher haimlich, laiden machet, daz ich pei dir bonen mûz, leiden machet dir vil lones in dem himelreich, leiden machet vil tugent an dir, leiden leutert dir dein sele als daz fiwer (122 ᵇ) daz golt, leiden machet, daz ich mich in dein sele bergen mûez und wil die grozzern burden tragen in allem deim leiden, daz dich angefehtten mag, laiden wider bringet alle dein verlorn zeit, leiden setzt dich in ein unschuldig leben gegen mir, also ob du nie sunde hest getan, leiden machet deinen leip undertenig der sele, leiden machet an dir, daz ich mûz sprechen: Du pist mein wirdiger diner. Mit leiden vergiltest du mir als mein leiden. Leiden ist ain hort, den nimant vergeltten mag wann ich allain. Leiden ist ain gab, di ich nimant gib wenn meinen freunden. In leiden lazze ich mich gern vinden. Leiden machet dich wirdik als dez gutes, daz ich meinen libsten wil tun in hymel und

[1] Folgenden Abschnitt gebe ich nach dem noch aus der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts stammenden Cod. Nor. Cent VII 35. Fol. 122. Vgl. Anz. f. d. Altert. IX 132.

auf erden. Leiden machet dich erkant, daz du must gedenken, wann du komen seist und war du zu werdest (123 [a]). Leiden machet, daz du mir gelich wirdest. Leiden ist ain sicherr wek zu dem ewigen leben. Leiden ist so gar uber edel, daz ich dar umb anders niht geben wil dann mich selben.

Nr. 51.

Fol. 65 [b]. Di element uns des veriehen,
Waz in der zeit ie wart geschehen,
Daz muz uf einen punt vergan
Und in ein plozzen niht bestan.
Scheidet euch von iht,
So sinchet ir in niht.

Ein iglich zeuch daz sein an sich,
Ploz in plozheit heldet sich;
Plozheit hat in ir chein zil,
Vor und nach si nicht enwil.
Scheidet etc.

Plozheit stat an underscheid,
Si enrúrt weder leib noch leid,
Plozheit chom ni uz ni in,
Es ist ein stilles scheiden sin.
Scheidet etc.

Plozheit ist von adel, frei,
Ir ist nimant dan ir selber pei,
Plozheit bracht ir augen frid,
Vor und nach des ist si quid.
Scheidet etc.

Der ploz ist durftloz genant,
Von allen dingen unerchant,
Nimant luget in seinen grunt,
Er loz sich dan auf einen punt.

20 ni uz in si.

Nr. 52.

Fol. 65 b. Ecce mitto angelum meum. Pfeiffer 159.

Nr. 53.

Fol. 66 b. Zwei kürzere lateinische Notizen und de perfectione sermo bonus mit dem Vorspruche: Estote ergo perfecti, sicut et pater vester celestis est.

Nr. 54.

Fol. 67 b. Ein mensch gab got ytweiz, daz er im alz herte wer und er sein freunt alz inniclich und alz sůzlich trost. Dez wart im geantwurt alzo: Waz frumt dir ze diner ewiclichen selicheit, daz ich spilnde freúd het an angeng in mir selber? Da von nam ich di menscheit an mich und chom uf ertrich und worcht dreie und dreissich iar dein heil und dein ewiges leben in grozer pein und in pittricheit.

Ein mensch gedacht ze einer zeit, daz got einen menschen so iar minniclichen an sich zeuhet und den andern so peinlichen. Des wart im geantwurt: Waz dunchet dich inniclicher oder edler dan daz mir aller glichest ist, daz ist leiden? Wo geleid ye creatur alz pitterlich und alz scherflich alz ich, oder war an mag ich eigenlichen uzwurchen meinen naturlichen adel dan an dem, daz mir aller glichest ist, daz ist leiden? Ez leid nie mensch alz pitterlichen alz ich, und doch wart nie mensch alz lauter und alz rein an alle sund alz ich. Wan wart meines einborn suns mer gespottet, dan do er mein veriach ze einem ewigen vater? In meiner gotlichen natur geworcht nie chein dinch alz edlich in menschlicher natur alz leidung, und alz si ie edlicher worcht, alzo wirt si auch von grozzer minne gegeben.

Di chron di muz gar scherflich ingedrucht werden den, di ewiclichen grunen und bluen schullen vor meinem vater. Der tiff versencht werden wil in den pach der gotheit, der muz auch tiff versencht werden in daz mer der pittern leidung. Ich pin ein hôh ob allen dingen, und alle zit han ich ubernaturlich wurchung in mir selben, und dar um so sich der mensch uber di naturlich craft vertieffet under elle dinch, so er ye mer ubernaturlich von mir gezogen wirt uber alle dinch.

Ein mensch begert ze wizzen, wen der mensch zu grund tod wer. Dez wart im geantwurt alzo: Swen dir gebrestenlich dinch alz unnaturlich werdent, alz si geverret sint von dem adel meiner gotlichen natur. Do sprach awer der mensch: Ach', liber herre, waz (schol) wurchet disen tod?

Daz sol di gegenwerti-(68)cheit meines todes und meins sterbenden leben, in dem ich alle zit worcht daz heil menslichs chunnes.

Ein mensch betrahtet, wi pinlich Cristus seinen veinden wer ze sehen in der zeit, do er gevangen waz. Do hort er solich antwurt: An der zit warn mir mein veind gegenwertich alz ein freunt, der dem andern wil helfen volpringen daz minniclichst und daz nutzest werch, daz er ye geworcht bei seiner zeit.

Got zeiget einem menschen claglichen, wie gar er wer ersigen alles seins plutes, do er genumen wart von der seul, und wart dar zu im gesprochen: Nu sich, wi mich dez menschen minne ersegen hat! Solt mir dar um nicht minneclich sein von im ze trinchen daz widergelt meiner marter? Fleuz nicht leidung von meinem gotlichen hertzen und von edelsten grunt meiner natur, ich het si ni so gar vereigent und vernaturt dem, den ich alle zeit mit spilnden freuden gebir von meinem hertzen. Di leidung meiner freunt chumt nicht von herticheit sunder von der mittelsten mittelcheit meines hertzen, dar um pin ich mitleident menschelicher chranchet, da von si mit mir vereint werden. Chein leiden mocht an meinen sun von cheiner schuld gevallen, wan daz er alein volbracht den verborgen willen meines hertzen. Etlich mensch ist in mich alz gar vernaturt und vereint, daz mir peinlicher ist einen tag von im fremd sein dan einem andern menschen alles sein leben. Alz pitter dem leib ein tod ist, alz pitter ist mir, daz ich nicht wonung han in der sel. Da bei traht ein mensch in di groz gotz minne! Alz vil Cristi sel mer vereint ist mit gotlicher natur dan chein ander sel, alz vil mak ein sel mer enphahen gotlicher natur und gotlichs adels dan ein ander sel. Daz ist ein bar anbeten, so di obern creft gericht sint in mich und da alle zeit in sich verzihent und saugent daz suzze march meiner natur. Hab taugen wandel, daz ich taugenlich in dir gewurchen mug; hab taugenlich alles, daz ich in dir wurche! Wa von pin ich minniclicher allen dingen dan von der verborgenheit meiner taugen? Ich han alle mein werch alzo gewurcht in meinem einborn sun, daz si noch nie verstanden wurden noch gerurent von allen creaturen. Alz ubernaturlich mein wesen ist in dem hertzen meins vaters, alz minniclich und naturlich ist mir ze wonen bi der sel, da ich gelichen vind meiner plutigen wunden. Welch sint di wunden? Do sprach er. Ich han gewundet mit der ewigen minne meines veterlichen hertzen, und daz verwunden schol ewiclichen grunen und pluen vor den augen meiner magenchraft. Wem ich geordent han daz peinlich leben in der zeit, der sol in der ewicheit niezen daz suzz march meiner gotlichen natur. Auch, wie spilend wirt di sel angeblichet von den augen meiner magenchraft, an der ich gelicheit vinde der plutigen wunden meines suns!

Sanctum Augustinum den fraget sein sun von der sel, waz si wer. Augustinus sprach : Ich han enpfunden von got verborgener heimlicheit : wer sich cheren wil zu der gnaden gots, der sol haben ein einsam, ungehindert stat und sol haben ein unbechumertez hertze und ein frey gewizzen und ein rein, dymutig begernde sel zu got und sol haben ein schauwend weisheit der ingezogen sinn, mit wunder in got geheftet.

Do sprach awer der sun : Waz ist ein sel ? Do sprach sanctus Augustinus : Di sel ist chomen von dem himlischen land dez veterlichen und dez gotlichen hertzen und ist gemacht von der materie der gotlichen min und ist geborn von dem hohen geslecht der heiligen drivaldicheit und ist ein erb gotz und des himelz und ein gebererin aller creatur und ein besitzerin allez gutz und aller der freuden, di got geleisten mug in seiner ewicheit, und ist ein englisch creatur und ein geistlich natur oder (68 b)... und ein pild der heiligen drivalticheit, und die edelst creatur, di in got ye gedacht wart, und ist gotz hertzen alzo nahen genumen, ob got sein gotlich natur möht geteilt haben, er het si da von gemacht; dez nicht en ist, si ist nicht gemacht von der gotlichen natur, dan alein got der greifet zwischen der gotheit und der gotlichen natur in sein ewich wesen und macht di sel von nicht.

Di ander frag ist: wo vant got daz nicht, wan ez waz allez got? Sanctus Augustinus sprach : Wan got vermak alle dinch, dar um macht er die sel von nicht.

Di dritt frag ist: Nu sag mir: wi groz ist die sel? Sanctus Augustinus sprach : Di sel ist alz grozz, daz si himelrich noch ertrich nicht erfullen mugen dan got alein, und si derfullet alle stet mit got.

Di vird frag ist : Nu sag mir : wi ist di sel gestalt ? S. Augustinus sprach : di sel ist alzo schon, ab noch alle di engel von Seraphin und Cherubin und alle di engel und heiligen ewiclich hetten getrahtet nach einem glichnuz, wi di sel wer, ye si mer getrahten, wie schon si wer, ye si ungelicher wer, wan si ist gotes pild.

Di funft frag ist : Nu sag mir : wa zu wold di sel uz ir naturlichen einvalticheit chumen, do si in waz ? Sanctus Augustinus sprach : Si waz alzo einvaltig, si bechant ir selbs nicht und auch gotz nicht. Dar um waz ir not, daz si got beschuff und ir irn freien willen geb, mit dem si sich under got bechant.

Di sehst frag ist : Nu sag mir : wa zu sol di sel werden nach disem leben ? Sanctus Augustinus sprach : Di sel schol wider einfleuzen in ir naturlich einvalticheit, mit der si auz got geflozzen ist. Je si sich blozer gehalden hat, so si ye glicher wider in got fleuzet, wan gotes geist ist bloz und einvaltig und ist an materie und an bild.

Wöllen wir nu glich werden dem blozzen geist gotz, so muz wir bloz werden allez gemerches alz gotz geist. Dise blozheit ist allen geisten nicht bechant: daz en ist nimmandes schuld dan unser ungeubten sin.

Ein ander meister spricht: Di sel ist ein ufgetragenteu chraft in dem gewalt dez vaters und ein widerplickender schein in der weisheit dez suns und ein ruender umlauf in der suzzigkeit dez heiligen geist. Di sel ist alzo groz, alz vil si der ewicheit begriffet, si ist alz gut, alz vil si gute dinch minnet, si ist alz vil selich, alz vil si gemeinschaft hat mit der gotheit.

Nr. 55.

Fol. 68 b. Es schreibet Lucas in dem ewangelio: Ein engel wart gesant. Pfeiffer 103.

Nr. 56.

Fol. 69. Sancti per fidem vicerunt regna. Sievers 403.

Nr. 57.

Fol. 69 b. Bischof Albrecht sprach: Von deme vater vloz ein liht und sturzet sich uf alle herzen. In disem liht hant alle di gesprochen, di cristenglauben geprediget hant. Daz du unwizzent pist nu, daz entschuldiget dich nicht hernach. Und gerest du dich zu dem liht, es wer dir alzo bereit alz in hievor; wan alzo der geist uf di creaturen vellet mit neigenge, so vindet er in im sein pild. Her so en begirt er dan nit anders dan daz er gewandelt wurd in in. Und dez en moht nie nicht geschehen, es en sei, daz er sein glich in sich zich. Wan (er) alzo verre durch alzo sich di creaturen bildent in di sel, alz verre durchschinet si di sel mit dem blich irr form. Und alzo muz auch got wider cheren mit seinem liht und mit seinem, werch (seins) in di sel. Wan daz wort daz ewiclich in deinem vater geswebet hat, daz hat einen lihten wolchen an sich genumen; in dem lihten wolchen sint volchomen worden alleu creatur.

Ein meister spricht: Daz glich vereint sich mit seinem gleichen. Der sun des vaters hat gleicheit [1] mit seinem vater, wann er ist ein pild seins vaters. Dar um waz es pilleich, daz er menschleich e an sich neme, wann an dem menschen sint gesamment alle creaturen. Dar um waz es mügleich, daz er an sich nam menschait von seiner naturleichen erbarmung irre verlozzenheit. Wann an menschleicher naturen waz ein gleichnüzze der mittelsten person. Daz ein (ander) natur gebirt die andern vernufticleich,

15 Bischolf Albrecht. — [1] Von hier ab schreibt eine andere Hand.

daz en tut nie diekein persone in chainer natur dan die persone des vaters an gotleicher natur. Ditz ist ein gleichnúzz der geberung der personen in der ewicheit.

Uzer des vaters hertzen ist ein liht geschinen, daz da hat erleuhtet allez daz ertreich. Di blenkend natur gotis hat an sich genomen menschlich natur. Wolt dan menschleich natur auf den berch der gotleicher natur (70 a) [...] Wan selich ist der gut geist, dem daz geschicht, daz er dar inn genomen wirt in die gotleich [natur], wann er hat alle wollust mit ir in irr selben. Deu selich geist in dem hymelreich di bespigelnt sich alle in got, wann sie sehen got in allen creaturen, und sie sehen got in inn selben und sich selber in got und mit allen creaturen in allen creaturen und mit got alle creature in got. Nieman mag sich geschauwen in dem spigel der weisheit gotes, er enmûg in bekennen an seinem hertzen und sprechen daz wort, da alle dinch ab geschaffen sint. Und nieman mag sich gespigeln in dem spigel der weisheit gotes noch bekennen noch sprechen daz wort, do alle creaturen ab geschaffen sint, er en sey sunder flecken. Swer daz wort bekennet an seinem hertzen, der hot grozze wollust an seinem hertzen, die nie auge vollen angesach noch nie or vollen gehort noch nie in menschen hertze erdaht waz. Alz si an Johannes waz, da Johannes nicht ein menschen alein daz wort enphinch sunder got in dem menschen mit dem gusze der gnaden seiner gnaden [sic!], do er sprach : In dem beginne waz daz wort, und daz wort waz bei got, und got waz daz wort. Wer ditz nicht bekennet, alz ez ist, der lieb got, daz es im werd, von dem es Johanni ward gegeben. Wann die gnad gotes naigot sich zu Johanni und erleuhtoth im sein liht, wann er enphinch daz wort niht von seiner menscheit, er enphinch es von der gothait, do er ein mit got worden waz.

Die sel enmacht nicht zu got kumen noch in got kumen, si en kom zem ersten vor got und bey got und an got und frey ir selber, dann alrerst so wirt sie mit got vereinet, also als Johannes tet, do er sich selber entward und saych auf die prust Jhesu Cristi. Alsus so en mag auch got zu der sel nicht en kumen, er en kum zem ersten an die sel und umb die sel und umbgreife die sel und durchvar die sel mit ym selber. Dann so wirt er gar beflozzen, und der prunne der gotheit wirt gezaiget, und die sel wirt mit got geclaidet. Daz uns ditz gescheh, des helf uns got. Amen.

Nr. 58.

Fol. 70. Ecce sacerdos magnus. (Lateinischer Sermon.)

9 der selich geist.

Nr. 59.

Fol. 71 b. Etlich fragen, ob die sele iht do zu műg kůmen an disem leib, daz si enphah sunder mittel. Daz antwurt, daz dor uf gehoret, das ist zweierley: Nein und ja. Nein zu versten, wann waz die sele enphahen sol, daz muz si enphahen sunder mittel oder ubermitls licht und die genad. Her umb ist die genad selb daz mittel, wann si ist ein creatůr. Daz mittel mag di sel nit wol ubergan an leib, aber noch dem leib so enhat si dises mittels niht me zu tun, wann die meister sprechen, daz gotlich natur dann der selen ein bloz furwůrf sei. Von der enpheht di sele volle welde sunderlich und genad, daz got(lichen) selber ist. Noch dan můget ir merken ein newes mittel in der einikeit. Die vereinikeit der selen mit got in aller genůgden daz selb mittel daz ist daz mittel, wann got ist einik ein on mit. So ist die sele ein mit got. Dizz mit ist daz mittel, daz enmak die sele nimmer verliesen, weder hie noch dort.

Daz ander, daz man hie zu spricht, daz die sele enphah sunder mittel an disem leib, daz můgt ir also versten, wann die sele hat in ir ein geleicheit dez obersten gots. Mit der geleicheit enpheht si geleich, da wirt geleich von geleichen enphangen sunder mittel. Seht, wer die sein, di wollen enphahen sunder mittel, die sullen stete an diser geleicheit beleiben.

Nu mocht man fragen: Wor an ligt die geleicheit. Seht, diz můgt ir merken: Geleicheit dez obersten gotz di ligt an uberirlicheit dez innern und dez auzzern menschen, daz ist an einer unwandelhaftikeit von allen nidern dingen, daz der auzzer mensch do von iht gewandelt werd und auch von allen bewegungen dez geistes, daz der inner mensch do von iht vermenget werd, er enbleib stetlichen in eim ewigen genwurtigen nu daz ein, daz si sei in allen dingen. Hie von spricht Cristus zu seinen iungern. Beleibt ir stet an meinen worten und beleibent meineu wort in euch, so sol ich di warheit losen, daz ist vor aller wandelhaftikeit. Sanctus Augustinus spricht: O herre, waz ist daz, daz ich so suzziklich in mir enphind und daz ich mir selben so fremd mach? belib ez stet an mir, daz wer daz wor ewig leben. Sei daz ir in euch enphindet, ir sult daz wizzen, daz ir in niht enphindet in disem leib, daz en ist niht dann ein (72) vorspil des ewigen lebens.

Ez sprichet auch meister Richardus: O sele, sag mir, waz ist, daz in mir so wunneklichen kleibt und mich berurt uber mich selben? Sag mir, ist ez got oder creatur? Hier an zweifelt er selb. Noch mugt ir merken die berihtůng: zem ersten hat er ez fur got, wann ez gewangelt und

26 enbleib sterclichen.

mugent machet aller ding und unmezziklich zu minnene daz oberst gut. alz ez selber unmezzik ist. Zu dem andern mol hat er angest, ez sei creatur, wann waz di sele in ir begriffen hat, daz mûz creatur sein. Daz mugt ir merken: Alle leiplich dink di minnent sich geistlich nach ir geistlichen forme. Wann dann ir geistlich form creatur ist, so muz alles daz creatur sein, die si in ir begriffen hat. Hie zu sprach ein meister Manducator: Ir entût niht anders, dann daz ir fraget, wirt ir niht geistlichen, weder ez sei got oder creatur [sic!]. Dizz merket: ez ist werlichen got! Daz mugt ir merken an den dingen, daz ir euch selber fremd seit und daz in euch ist, daz nement auz euch selb an sich: in der genûmenheit da wirt der geist entgeistet. Do von spricht sanctus Dyonisius, daz die sele dan niht sele heizze, si heizt daz ungenant wesen. Dizz ist daz wesen uzzerhalp ir selbes geistes. Alles daz di sele enpheht, daz ist also klein wider dem uzzerhalp ires selbes geistes zu sein in got: do ist si me got dann si creatur sei: da hat si ir iht gelazzen und bestet uf irem niht. Si enhat do weder werk noch forme noch sein an haben, si hat ez aber an wesen.

Nu moht man fragen, ob disem engeisten geist got ein geist sei oder niht. Sanctus Augustinus spricht, got sei ein geist; so spricht Dionisius, got ensei niht ein geist. Nu merkent, wie got ein geist sei. Daz behendest und daz subtilest wort, daz die creatur geleisten mak, daz ist geist. Her um mit dem nauwesten wort, daz si geleisten mak, die creatur, do mit nennet si got und spricht, er sei ein geist. Wann aber der creaturen gebricht an versten und an worten, dor um spricht Dyonisius, er ensei niht ein geist, er sei allen geisten inniger dann die geist.

Eya, waz weld und waz wollust in der geleichet swebet, do der engeistet geist und (engeistikeit) got beid ein engeistikeit sint!

Nr. 60.

Fol. 72. Unser herre spricht: Wer zu mir kumen wil, der nem uf sein creutz und volg mir. Pfeiffer 173.

Nr. 61.

Fol. 73. Unser herre gienk zu der stat Naim. Pfeiffer 123.

Nr. 62.

Fol. 74. Die meister fragen, ob der sun iht berhaftig sei. Man antwurt: ia! der sun gebirt zem ersten sein geleichnûzz in der sele, dor noch

26 waz wold.

sich selber und niht minder dan sich selber. Liplich ordenung die sint widersinnes. Wazzer ist in einem vazze, und daz vaz enthelt sin. Daz wazzer meiner sele ist in meinem leib und mein sele entheldet meinen leip. Jch ernn brot und trink trank, und er wirt verwandelt in mein fleisch und in mein blut. Aber ich emphah unsers herren leichnam, und ich wird gewandelt in in. Die natur vermag, daz in eim fihe graz und wazzer macht zu fleisch und zu blůt. Die sůnne wirfet ir hitz und iren schein uf daz wazzer und zeuht daz wazzer mit kraft an sich, und en wurd si niht gehindert, si zug ez mitten in sich. Dar si iren schein wirfet auf daz ertreich, (74 b) do wirfet si einen baum.

Die meister und die heiligen sprechen, daz der heilig geist sei ein gotlicher sam, und wo der wirt geworfen in den grunt der sele, da wurket niht in ir dan got selber. Eya, wi sol daz edel werk gewurket werden? Daz woll wir nieman bevelhen dann der ewigen weisheit selber. Die ewig weisheit spricht: Mir ist ein gebot gegeben, daz ich niendert wonen sol dann in Jacob; alle zu mol sol ich wonen in Jacob. Jacob spricht alz vil alz einer, der alle dink under di fůzz getreten hat.

Der mensch in dem dizz geburt eins geschehen sol, der muz geleich sein Jacob. Die ewig weisheit spricht: Mein gewalt der sol sein in Jherusalem, mein erb daz sol vallen in Israhel. Israhel beteut als vil alz einer, der got schawen sol; Jherusalem beteut alz vil als ein stat dez fride. Der mensch, der aller ding in ru und in frid ist gesetzt, der ist geleich Jherusalem. In Jherusalem lag ein berg der hiez Syon. uf dem stůnt der tempel gotes. Die sele di geleich ist Syon, die sol uber sich selber erhaben sein und sol sein ein wonung gots in irem aller hohsten. Daz wir hir zu kumen etc.

Nr. 63.

Fol. 74 b. In dem ahten tag wart unserm herren der nam gegeben Jhesus. Sievers 381. (Zwar ausführlicher, aber doch auch nur skizzenhaft.)

Nr. 64.

Fol. 75 a. Unser frawe starte auf in den spiegel der gotheit.

In disem staren so hat die sele siben anstarung. Zum ersten so kumt si in ein wunder, in dem wunder kumet si in ein vergezzenheit aller creaturen und ubertrittet alle forme. Nú ist si kumen uber di aller (di) oberst forme der instarenden kraft. Eya, ver sele, nu beleibt stet und seht und enkert [niht] wider zu dem, daz ir ubergangen ha[bet]!

1 luplich ordenung. — 2 vazz enthelt sich. — 3 sele enheldik.

Zu dem undern mal kůmt si in ein lieht anstaren. In der liehten anstarung get si auzzer ir selber und spricht alz Abraham zu sime kneht und zu seinem esele, da er sprach: Beleibet hir nider, ich sol wider kumen. Her auf [spricht] sanctus Bernhardus von der sele, daz si sprech: ich sol wider kůmen arm als schier. Maria Magdalena saz zu unsers herren fůzzen und hort sein wort. Dizz schuldiget Martha und sprach: Herre, war um lezt mich mein swester allein arbeiten? Nu sprach, alz mich dunket, daz Maria sprach: Herre, sprich furbaz, la di unbekanten klaffen! Dizz behort zu der liehten anstarungen.

Zum dritten mal kůmt si in ein sicher und in ein frei anstaren, da inne vergizzet si alle bildelicher dinge. Hie von spricht sanctus Bernhardus: Vorht und angst und bekummernůzze (get wir ir) und alle meinung, gerung und wille und verstantnůzze sament sich in ein einfaltikeit.

Zum vierden mal so sih[t] si sunder widersehen; dan ist si kůmen uber letznisze der nidersten kreft. Hie von spricht sanctus Bernhardus: Wann die sele sich sament in sich selben und auf get und staret, so wer ir vil leihter ein tot zu leiden, dann daz sie hie her wider kume.

Zum funften mal so siht si sunder alle bekummernůzze.

Zum sehsten mal so wirt si bestetigt und sich[t] stete beleibend sůnder alle hindernůzze.

Zum sibenden mal so siht si sunder zeit und sunder mazze.

Ist dann daz sache, daz si kůmt uber (75 b) zeit und uber mazze so kůmt si dor zu wol, daz si noch got noch creatur bekennet. Wan daz ist creatur, do inne si kennet; dez so enmak si got niht bekennen, und si enweiz auch niht creatur, wan si ist kumen uber zeit und uber mazz der creaturen. Dan wirt si gezuket in einen gruntlosen grunt: da wirt si verstanden, da wirt si begriffen, da hat si ein sin sunder sin etc.

Unser herre sprach zu Marthen: Martha, du bist allzu sere forhtsam, dir ist eins dinges not, daz ist, daz du alleu dink lazzest und an ein dink blozlich vallest. Wie blozlich? niht also, daz [du] blozlich got sehen mug[est], als er ist in seiner natur, mer daz du mit deinem verstantnuzze gest in got und sehst, daz er ist ein got, den niemant mit keinen sinnen versten mag, mer daz er sich selber verstet. Do bei solt du meren, und in dir merung engent dir alle bildung. Da weiz man von got, daz man niht en weiz (und daz wizzen in dir unwizzenkeit bistu creaturen). Nu setzet ich ez in di sinne, da unser frau ab gesprochen hat.

2 alle abraham dem. — 4 dez si sprech. — 11 vergeuzzet si.

Wer nu frei hertz haben wil, der muz neun stuk an im han. Daz erst ist minne, do inne einiget sich die sele zu got. Daz ander ist gotlich gerulen. Daz dritte ist, daz dein wille und gotlich wille ein wille sei, so wirt dir alle angst benumen. Sterben dir freund, und varen si von dir, oder wo si hin kumen, daz solt du alles ledig sten und unbewegt; kurtzlich gesagt: angst der helle di wirt dir benumen. Daz vierd ist ein rein und ein lauter consciencia, daz du niht anders ensuchest, dann daz deiner consciencie zu gehort, also daz du alle zeit pruvest: waz dich zu einem mal lezet, dez solt du dich allezeit hûten sein. Daz funft ist, daz du frei seist von allen hauptsunden. Daz sehst ist, daz du dein sinne solt behuten vor aller bewornenheit. Daz sibend ist, daz waz du in dir enphindest ufsten und gempfend, daz solt du frummeklichen lazzen on allerhand widersprach. Daz aht ist, daz du alle dein werk solt ordinieren in bescheidenheit. Daz neund ist daz du bekennen solt die warheit und die stetenlich zuhaftes mit allen deinen wesen. Wann also vil als du worheit hast, als vil hast du weisheit; und als vil als du weisheit hast, als vil hast du warheit. Dizz sol man versten von einer ieglichen minnenden sele etc.

Nr. 65.

Fol. 75 b. Sanctus Paulus der wart gezuket in de dritten himel.

Di drei himel, daz sprechen die meister, daz sint di dreu verstenden der engel: und er waz drei tag, daz man sein niht ensach, und di weil man sein niht sach, do sach er got, und do man in sach, do ensah er gotes niht. Sanctus (76) Paulus spricht, wer ez gotes ere, er wolt gotes enbern den worten (sic!), daz got dest mer von im gelobt wûrd. Sanctus Paulus der sah got, als in die obersten engel sehen, di sehen got an seinem kleidhaus. Daz spricht sanctus Paulus: Wer got sehen wil an seinem kleidechuz, der sol siben stuk an im han. Daz erst ist, daz der mensch ein suzze hertz und ein senftez hab gegen allen leuten. Daz ander ist, waz dem menschen widerfarn mak, daz er do inne mit allen gedultig belib, besunder er sol auch beliben in dem wesen, alz er do vor waz. Daz dritt ist, alles daz gelûk, daz dem menschen widervert, daz er do von niht beweget wird, daz im schedlichen sei. Daz vierd ist, allez daz ungelûk daz dem menschen widerfarn en mak, von welhen sachen daz ist, daz er doch in seinem wesen beleib unbewegt. Daz fûnft ist, daz der mensch gen sol in sein sele und zu seiner sele und uber seine sele und sol sehen ob iht vinsternûzzes in seiner sele sei, daz er daz

27 die der mensch.

frummiklich auztreib, oder er en mak got niht gesehen. Daz sehst ist daz der mensch ge uber alle geschaffen dink. Wan got ist ungemezzen, und do von so muz der mensch got bekennen uber alle gemezzen dink. Daz sibend ist, alles daz der mensch waz, daz er dez niht [mer] ensei. Ez spricht ein meister : Alle die in dem kalten sint, die enfreuset niht, sunder die dez kalten enphinden, die freuset. Tritet mich einer uf den fuz, so spricht mein munt : Wer tritt mich ? Tritet man ein ander, so enspricht mein munt niht. Daz ist dor um, wann mein geist niht sein geist en ist. Also sol der mensch also gar ein geist mit got worden sein : waz smocheit got erboten wûrd, daz im daz leider wer, dann daz man in selber totet.

Do unser herre sanctum Paulum sluk an seiner bekerung, so sprach unser herre zu im : Saule, Saule, wez durchiagst du mich ? Also hat sich got vergeistet in die gute sele, waz man dem menschen tût, daz betrûbet got. Daz ist durch die grozzen einunge, di got mit der sele hat. Also solt den menschen auch nihts niht betrûben, waz man in getun moht, durch di groz vereinung, di die sele mit got haben solt, sunder daz allein, waz er seh, daz wider got wer, daz solt in allein betrûben ; und daz kumt auch von rehter einunge dez geistes. Kunk David spricht : Selik sein di, herre, di do wonen in deinem haus ; wann si sollen leben und loben dich ewiclich. Gotes haus en ist anders niht wan ewikeit. Vor der porten dez haus dar sullen [wir] gan noch brot. Ein kriechisch heidnischen meister spricht : Wann di naturlich tugend niht gerichtet en ist uf ewig dink, so verleuset si iren namen, daz si tugent niht geheizzen en mak. Sanctus Augustinus spricht : Wann wir trahten uf ewik dink, so ensei wir niht in der werlt. Daz wir got niht envinden, daz ist dez schult : wir (in) suchen in in zeit und in mazze. Nu spricht kunk (76 b) David : Wer sint di, herre, di do wonen in deinem haus ? Daz sint die, di do unschuldik sint, und sint di, die do reinen hertzen sint, und sint di, die nieman betriegen, (mak) und die von nieman betrogen werden, und sint di, [di] der sele unbekummert sint etc.

Nr. 66.

Fol. 76 b. Unser herre spricht in dem ewangelio Johannis : Beleibet in mir ! Wan swann man bleibet, so en beweget man sich niht. Bewegung di ist an den kreften und an den gedenken ; und alz man unbeweget beleibt an den kreften und an den gedenken, daz heizzet ein stat un ein kliben und ein gleichnûzz dises. Die weil ein tuch weizzer mak werden, so wird es beweget, alzo ez aber niht weizzer werden mak, so beleibt

ez, also ez ist. Also ist [es] um den willen: wann der wille an got hanget, waz denn vellet in die gedank, wie bos ez ist, ez enscheidet nihts niht. Wann der wille ist also frei, daz in nieman gebinden mak; und wez du niht enwilt, daz en ist auch niht. Und wer die beschawerinne also frei, also frei als der wille ist, so wer si on underloz in die bloz gotheit. Dez enist niht, wann si hat zuwurken; dez enhat der wille niht, mer er gebeutet und verbeutet. Wann di verstantnüzz verstet wor, und daz durchget, da ab er enpheht gelust, und in der gelust so wirt ez ir eigen, wan ez der wille wil etc.

In siben dingen mak man merken, ob der mensch seinen geistlichen freunt in got minne. Daz erst ist, daz er niht dik beger [in] zu sehen. Daz ander, so er in siht, daz sein begerd und sin red also sei, als er niht enaht, weder er in sehe oder niht. Daz dritt ist, daz er niht enbere mit im zu reden dan von got. Daz vierd ist, so er an seinen freunt gedenket in seim gebet, daz er dest me gereizzet werd zu beten und zu andaht. Daz funft ist, daz er wol getragen mûg mit eim fridsamen hertzen, ob er ein andern menschen also liep hab als in, oder lieber. Daz sehst ist, daz er di freuntschaft nimmer gere ze merene mit dickeiner lei(d) kleinet. Daz sibent ist, ob er seinen freunt also wol gerûgen mak also einen andern oder baz, als vil er im lieber ist, und also vil er in minnet.

Sunderlich lieb on hûte die ist ein valsch minnerin und ist ein ubergreifferin dez rehten gemaheln und ist ein zustorerinne dez frids und ist ein begererinne der untugent und ist ein fugerin der sünde und ist ein lag dez teufels und ist ein stimme in der bihten und ist ein liegerin in der frag und ist ein luderinne der heimlich und ist ein ruffegenen under geistlichen leuten und ist ein kebeskint an ir selber und ist ein blind in dem waren licht und ist tot in gotlicher weisheit und (77 a) ist ein sprecherinne der augen [taugen?] und ist ein morderinne dez willen und ist ein offenung grozzer blintheit und ist ein reizzerinne dez ewigen tods und ist ein verkererin dez ewigen lebens.

Sanctus Bernhardus spricht: Gotes trost ist sûzze und wirt den niht, di andern trost suchen.

Ilarius spricht: Wer den heiligen geist wil han, der muz entloset sein von im selber und unvermengt sein und mit neid niht gemein haben.

(und ist ein lekerninne in der bekerung.)

Nr. 67.

Fol. 77. Die gotheit ist bloz beslozzen usw. Pfeiffer 521. Dann wiederholt sich Fol. 5 [a], siehe oben Nr. 3.

Nr. 68.

Fol. 80 [a]. Dreu dink sein zu merken, dar an ligt volkumenheit. Daz ein ist lauter kennen one irretûm. Daz ander ist gantz minnen unscheidenlich. Daz dritte ist entsebelich gebrauchen sunder verdruz.

Sanctus Augustinus spricht von bekentnûzz also: Herre, gib mir, daz ich dich und mich bekenne, so ist ez genûk, wan her an liget alle di selikeit der vernuftigen geist. Dizz ist ein gemein wort zu sprechen, daz man sich selb bekenne; aber wie man sich selber erkenne, daz liget an drein dingen. Daz ein ist, daz man sol erkennen, daz man ist ein geschopf gotes, daz wir mit in uzz reht demûtikeit under di geweltig hant unsers schepphers [sic!]. Daz ander ist, daz wir sullen erkennen, daz wir sein ein (80 [b]) werkgezeug der heiligen drifaltikeit, daz wurket in uns stete bereitschaft uns im zu halten, als ein ieglich gezeug bereit ist dem werkmeister. Dizz wurket auch in uns geleichet seines, wann wo di heilig drifaltikeit wurket, do wurket si und verwurket si, verwirket ungeleichheit und wirket geleicheit ires. Zum dritten mol sullen wir uns kennen, daz wir sein gebild gotes an dem, daz er uns noch im gebildet hat. Diz wurkèt in uns reht einung. Beleibet in im, wann alz daz groz smacheit und laster irer, der do wurkt daz zeichen seines herren, daz du zu ieman anders kere [sic!]. Diz manit auch uns noch dem, daz wir gotes bild naturlich tragen in unser sele, daz wir stetiklich in dem beleiben, dez bild wir do tragen.

Der sich reht und edeleich wil erkennen, der sol sich also erkennen.

Daz ander ist daz man got bekenne, als sanctus Augustinus predigt. Her zu horen auch dreu dink. Daz ein ist, waz wir erkennen, daz sullen wir erkennen, daz daz got niht en ist, als sanctus Dionisius spricht. Daz ander, daz man got erkenne, daz ist, wir sullen in erkennen in eim enphinden, daz wir von uns und von allen dingen sein gescheiden und seins allein enphinden. Daz dritt gott zu bekennen daz ist so gar groz, daz ez nieman volkûmenlich han en mak in disem leib: daz ist, daz man in erkenne in sein selbes eigenschaft. Die weil daz der mensch gelazzen ist in seiner eigenschaft, so mag er got in seiner eigenschaft niht bekennen; wirt aber ieman auzzer seiner eigenschaft gerûket zu einer stûnd, als

12 daz man oft.

sancto Paulo geschach, der erkent got in seiner eigenschaft, als in Paulus bekant. Dizz heizt war erkennen sûnder irretum.

Daz ander ist ganz minne, unscheidenlich, die sicherlich unschuldik machet allez daz man ie schuldik wart. Dis minne ist auch zu versten an drein punten. Daz ein ist, waz der mensch liebes hat in dirre werlt, also schier als er dez enphindet, daz im daz ein hindernûzz ist an iens lieb, so sol er diz lieb durch iens lieb lazzen.

Daz ander punt der waren minne ist alzo, daz wir so mehtig und kreftig ietzund sein in uns, waz pein oder smacheit oder dekeiner hand leiden, daz uns zu kumt, daz wir daz wol mugen leiden durch die minne. Wann wer do minne hat, dem ist allez daz zu klein, daz er leidet oder treit oder lezzet durch die lieb.

Daz dritte punt der waren minne ist, daz wir entsebend(s), daz minne unser hertzen also versuszet hab, daz wir niht enkennen, ob man uns hazzet oder minnet. Ditz ist also zu verstan : niht also daz wir niht erkennen, waz man gegen uns ubet, mer daz underscheid suln wir ver (81 a) lorn han an dem widersin, alzo daz wir dem niht minder suln sein, der uns hazzet, oder dem, der uns minnet. Also sere sull wir wonen in dem wesen der minne, daz nimment uns es so geleich gemacht hab, daz wir in iezunt ein minne mit minne werden. Waz man gegen minnen tut, minne beleibt doch minne. Minne ist aller ding unschuldik, wann ir schult ist allein minne. Und wann wir dann minnen minnen sein, so sein wir unschuldik aller schult, wan unser schult daz sol sein allein minne.

Eya, wi selik und volkumen der mensch wer, der alsus wer !

Daz dritt ist ensebelich gebrauchen sunder verdrutz. Daz liget auch an drein punten. Daz ein ist ein geweldig gelustung dez geistes, der do alle lust uberwindet, di anevellic sint in mittels weis. Daz ander punt ist ein nidung, die den geist ruket auzzer dem sin in daz, daz er do neidet.

Daz dritt punt, daz zu der waren gebrauchung gehort, daz ist daz der geist verlorn hab daz sein an dem selben, daz er gebraucht, und gebrauch noch (gienschaft) gienheit und niht noch sinsheit, alz verre ez mûglich ist.

Eya, wol in, die dizz sint! diz ist unurdrûzlich gebrauchen. Herre Jhesu Christe, hilf ez deinen armen creaturen !

Nr. 69.

Fol. 81 a. Sanctus Dionisius spricht von dreierlei licht, daz die sele haben sol, die do kumen sol in ein lauter bekantnuzz gotes. Daz erst ist naturlich, daz ander ist geistlich, daz dritt ist gotlich.

7 an giern lieb. — 15 Die ist also. — 32 ist on urdruzlich.

Nu merket, waz daz naturlich licht sei und wie verre si do mit mug kumen in ein bekantnuzz gots! Von natur hat die sele, daz si verstet alle die dink, di do sint, daz si von in selber niht ensint. So muz aber eins sein, daz von im selber ist und von nieman dan von seim eigen wesen: waz daz ist, daz hat geschaft alle dink.

Auch verstet die sele von naturen: allez daz gutes gespreit ist in alle dink, daz ist beslozzen zumol in der einigen sache aller ding. Auch hat die sele von natur, daz si minnet ein ieglich dink, noch dem daz es gut ist. Wann si dann mit naturlichen bekentnúzz ist kumen uf di sach aller ding, und allez daz gutes ist gespreit in alle dink, daz ist zumol beslozzen in der sache aller ding: von dem naturlich bekantnuzze entspringet ir ein naturlich minne zu dem, daz di sache ist aller ding.

Alle creaturen sint gebrechlich und wandelhaftig, niht an irem wesen (daz daz unge), mer an dem aufang ir volkumenheit. Hie von spricht sanctus Augustinus: Die sele en mak niht lang beleiben uf einem gedank, si vellet auzzer eim in den andern. Si mag auch niht vil gedenk zumal haben; auzzer dem si vellet, dez stirbet si und lebet (81 b) an dem andern. Wann dann got dekein gemeinschaft enhat mit den creaturen, hir an ist beweiset, daz dekein gebrechlikeit en ist in dem, der diekein gemeinschaft enhat mit den creaturen: daz ist allein [got], und also vil als di sele seins geleichnuzz hat, als vil ist si ungebrechlich. Alsus bekennet und minnet die sele von naturen got uber alle dink.

Daz ander licht ist geistlich; daz enspringt in dem gelauben. Wann alles daz der gelaub in im beslozzen hat, daz enmak die sele mit ir natur niht bereichen. Der gelaub ist, daz drei person in eim wesen sein und ein wesen in drei personen. Hie zu ist zu klein allez daz naturlich licht und verstantnuzze, wann allez naturlich licht enmak dekein geleichnuzz hie zu geleisten. Wann allez daz, daz drei person wurken oder vermugen, daz ist auzzer einer einikeit; allein drei person sint, si enwerken doch niht also drei, mer si werken als ein got. Daz ist ein geistlich licht, mit dem die sele in dem gelauben als werlich begriffet, daz ez also ist, alz daz ez irre ir naturlich verstantnuzz ie iht gegab.

Daz dritte daz ist ein licht der glorien, daz ist ein gotlich licht. Daz enphet die sele in die oberst kraft der selen. In disem licht erkennet man got sûnder mittel. Als verre als sich daz licht senket in die obersten kraft.

12 daz si sache.

also verre wirt got on mittel erkant. In disem licht erkennet die sele aller ding edelkeit in got, wann allez daz ie auz gefloz oder immer auzfleuzzet oder immer auz gefliezen sol, daz hat ewig wesen und leben in got, niht also als ez gebrechlich ist an den creaturen, mer als sein eigen wesen ist, wann ez ist sein natur. Got enhat sein eigen wesen niht von niht, er hat ez von seiner eigen natur, di werlich iht ist an ir selber und niht an vernemunge einiger creaturen.

Die natur ist grundloz, do von enwirt si niht gegrundet dann von eim gruntlosen verstantnúzz. Aller creaturen verstentnúzz daz ist gemezzen, dar um hat ez grunt; do von enkan ez di grundlosen verstantnúzze niht begreiffen, noch Cristum noch der menscheit. Do got sein eigen natur anschaut, die gruntloz ist, die enmak von niht begriffen werden dann von eim gruntlosen verstantnúzz. Daz verstantnúzz ist niht ein anders dan daz sein natur selber ist: alsus begreiffet sich got allein an seiner eigen naturen. Dise begreiffung ist ein verstantnúzze, an dem got im selber offenbar ist und vermeinet sich ein licht, do nieman zu kumen en mak. Als sanctus Paulus spricht: Got wonet in einem unzukumenlichen licht. Sanctus Paulus spricht: Allez daz unerbere waz, daz getet ich nie niht, und alles daz erbere waz, daz (versmahet) versaumet ich nie niht; und alle tugent han ich uf daz hohste, und ich en gesprach noch enlert (82 a) nie niht, daz ich selber nicht enwer. Uber daz alles so bin ich bezzer dann ich ieman sagen welle oder mug, wann ich en wil noch en mak (muz) mich niht mer zeigen noch offenbaren mit reden, wann ez di leut ⌊niht⌋ getragen mugen und geleiden. Mir en mak noch endarf auch nieman bild vortragen, wann ich enmak von niemans bild noch lere gebezzert werden, wann ich bin selber got als nahen, daz ich selb in got scheppfen und nemen ⌈mak⌋ auzzer im allez, daz ich wil und dez ich bedarf. Ich han geweset bei Peter und bei Johanne den hosten und schied also von in, daz ich ir ie ein punt gebezzert wart. Her um gedank ich dir, herre Jhesu Criste, daz ich mein hertz alle zeit in einer slehte gehalten han an aller meiner wandelunge, daz ich noch nie dekeiner ding geergert enwart, sider daz ich mich ie begund versten.

Nr. 69.

Fol. 82. Ez waz abent des tags, do kom unser herre zu seinen júngern und stúnt mittel und sprach: Frid sei mit eu! Nu spricht er, ez waz abent des tages. Wan die hitz dez mittages durchbricht die luft und macht si hitzig, so vallet dann die hitz dez abents dar zu und wirt noch heizzer: dann ist ez an dem abent aller heizzest von dem zuval der hitz.

Also hat auch daz ior seinen abent, daz ist augest, so ist ez aller heizt im iare. Also ist ez in einer gotminnenden sele abent, daz ist bitter rew, der wol durchbrochen ist, inhitzig ist in gotlicher minne. Dor um spricht er: Ez waz abent dez tags. In dem tag beleiben morgen und mittag und abent mit ein ander ein, und envellet niht ab; aber disen tag der zeit so vellet morgen und mittag ab, und vellet der abent: also en ist ez niht in dem tag der selen, do beleibet ez ein. Daz naturlich lieht der selen daz ist der morgen, wann die zele sich brichet in daz hohste und in daz leuterst in dem lieht und also tritet in dez engels lieht. In dem lieht ist ez mitten morgen, und also tritet di sele uf mit dez engels lieht in gotlich lieht, daz ist der mittag: und die sele beleibet in dem lieht gotes und in einer (selen der) lauter rew, daz ist der abent, da ist ez aller heizzest in der gotlichen minnen.

Nu spricht er: Ez waz abent dez tags. Do ist der tag in der selen. Jacob der patriarch kom in ein stat und wolt ruen in dem abent, do di sunne waz nider gevallen. Her spricht: in einer stat, er nennet ir niht. Di stat ist got. Got der enhat niht eigens namen und ist ein stat und ist setzung aller ding und ist naturlich stat aller creaturen. Der himel der enhat dekein stat in seim hohsten und in seim lautersten, mer in seinem nidervalle seiner wûrkûnge ist er stat und setzunge aller leiplichen dingen, die under im sint. Und daz feur ist stat, da ez luftet, und der luft ist stat dez wazzers und dez ertreichs. Daz ist stat, daz mich emfangen hat, do ich inne (82 b) stan. Also hat di luft umvangen daz ertreich und daz wazzer. Je daz dink kleinlicher ist, ie ez kreftiger ist. Do von mag ez gewurken in die dink, die grober sint und die under in sint. Daz ertreich en mak niht engelisch stat gesein, wann ez zu grop und auch daz niderst ist von den elementen. Daz wazzer ist ein teil stat, wann ez subtiler ist, do von ist ez kreftiger. Je daz element kreftiger ist und kleinlicher ist, ie ez baz setzung und stat ist des andern. Also ist der himel stat aller leiplichen ding, und er enhat dekein stat. di leiplich sei: mer der niderst engel der ist sein stat und sein ordenûng und sein setzung: und also uf und uf: ieglich engel, der selber ist, der ist dez andern stat und setzung und waz, und der oberst engel der ist stat und setzung und waz aller der andern engel, die under im sint, und er enhat selber niht stat noch materie.

Got hat aber sein maûre und ist sein stat, und er ist lauter geist. Got der en ist niht geist noch sant Gregorien wort, der do spricht daz alle unser wort, di wir von got sprechen, sein ein stameln von got. Dor um spricht er: er kom in ein stat. Die stat ist got, der allen dingen gibt setzung und ordenung.

Ich hon me gesprochen: Gotes minnestes, daz sint alle creaturen vol

und leben und wahsend und grûnen dor inne, und sein meistes en ist niergen. Di weil di sele iergen ist, so enist si niht in gotes meiste, daz niergen ist.

Nu spricht er, er wolt ruen in der stat. Alle reicheit und alle armût und selikeit liget an dem willen. Der wille ist so frei und so edel, daz er von keinen leiplichen ding nimet, sunder von seiner eigener freiheit wurket er sein werk. Vernuftikeit nimt wol von leiplichen dingen: in dem stûk ist wille edler; aber er ist an ein teil der vernuftikeit (in ein) in der schone und in ein undervalle, do daz verstantnûzz bild nimt von leiplichen dingen, aber in dem obersten wurket die vernûftikeit an zunemunge und leiplichen dingen. Ez spricht ein groz meister: Allez daz eingetragen wirt zu den sinnen, daz enkûmt niht zu der, noch in die obersten kraft der selen. Sanctus Augustinus spricht und spricht auch Plato, ein heidnischer meister, daz die sele in ir hat naturlich alle kunst; dorum bedarf si niht von auzzen di kunst in sich ziehen, sunder von der offenung auzzer kûnst so wirt di kûnst offenbar, di in der sele ist naturlich verborgen. Alz ein arzt der reinigt mir wol mein augen und tût ab daz hindernûzze, daz daz gesiht hindert, mer er engibt mir niht daz gesiht des augens. Die kraft der selen, di naturlich wurket in den augen, die gebirt allein die gesiht den augen, wann daz hindernuzze ab ist. Also engibt niht der selen licht alles, daz eingetragen wirt zu den sinnen von bilden (83) und von formen, mer ez bereitet und lautert allein die sele, daz si bloz nemen mak in irem obersten dez engels licht und mit im [in] gotlichem licht.

Nu spricht er: Jacob der wolt rûen in der stat. Die stat ist got und gotlich wesen, daz allen dingen gibt stat und leben und wesen und ordenung. In der stat sol di sele rûen in dem obersten und in dem innegisten der stat. Und in dem selben grûnt, do er sein eigen rû inne hat, do soll wir auch unser rû inne nemen und mit im besitzen.

Die stat ist ungenant, und nieman kan ein eigen [wort] von ir gesprechen. Allez daz wort, daz wir von ir gesprechen mûgen, daz ist me ein laúgen, waz gôt niht en ist, dann ez si ein verihen, waz er sei. Daz sah ein groz meister und bedauht in dez, waz er gesprechen moht mit worten von got, daz er niht eigenlichen mohte gesprechen, do lege inne unber und waz falsches. Do um sweig er und wolt nimmer kein wort gesprechen, und wirt doch sere von andern meistern verspottet. Dor um ist ez vil mer sweigen von got dann sprechen.

Nu spricht er auch: Ez waz abent dez tags, do stûnt unser herre mitten under seinen iungern und sprach: Frid sei mit euch! Daz wir kûmen zu dem ewigen frid und in deu ungenanten stat, daz gotlich wesen ist, dez helf etc. [1]

[1] Vgl. zu der ganzen Predigt Pfeiffer S. 129 f.

Nr. 70.

Unser herre spricht: Simon Petre, selik bistu usw. Pfeiffer 106.

Nr. 71.

Fol. 84 b. Wer ist dise, di do ufsteigt als ein morgenrot? usw. Sievers 392.

Nr. 72.

Fol. 86 b. Vere dominus est in loco isto. Sievers 433.

Nr. 73.

Fol. 87 b. Ein meister spricht: Ein gût fraw hat ufgetan iren munt der weisheit und hat gesmakt und gesehen, wie gût der cauf ist (daz gewerp) der ewigen frauden. Dor um en wart ir licht nie verlischet, daz ist in der naht dez widermûts [1].

Ich han gesprochen von zweierley weisheit, ein die got ist, die ander di got niht en ist und ist doch von got also der schein von der sunnen. Die ist ein gab gotes und ein ... gotlicher naturen. Mit dirre weisheit irériget man im, daz man selik wirt in disem leib.

Ein meister spricht, daz di sele sein ein ort oder ein eke, dor an sich stozen beid zeit und ewikeit, und si en ist doch niht weder von zeit noch von ewikeit gemacht, sunder si ist ein natur, gemacht von niht zwischen in beiden. Wer si von der zeit gemacht, so wer si verganklich, wer si aber von der ewikeit gemacht, so wer si unwandelhaftig. Her um ist si weder von zeit noch von ewikeit gemacht, wann si ist wandelhaftig und unvergenklich.

Sanctus Augustinus spricht, daz di sele gemacht sei von dem aller edelsten und heimlichsten niht, daz ez vil lustlicher ist all unser lebtage dornoch zu forschen, dann daz wir ez immer bevinden mugen. Dor um ist di sele als edel, daz an si stozzet beid zeit und ewikeit. Neiget si sich uf die zeitlichen dink, so wirt si vertustert, und heltet si sich an die ewigen

10 wie got der tauf ist daz gewerp. Vgl. Proverb XXXI 26 und 18.

[1] Vgl. Sievers 398. Ein Auszug aus dieser Predigt steht Fol. 8 b f. mit der Unterschrift: Disen sin sprach meister Ekkart in einer predige. Einiges habe ich darnach hier stillschweigend korrigiert.

15 Die Lücke befindet sich schon in der Handschrift.

dink, so wirt si stark (88 a) und stet; mit der sterk und mit der stetikeit so uberwindet si alle wandelhaftik ding.

Got unser herre der hat der sele zu helf gegeben zweierley kreft, daz si mit den nidersten creften dien got in der zeit und daz si mit den obersten kreften dien got in der ewikeit.

Ein meister wart gefraget, wie man kûmen solt zu der weisheit und andern stûken; so beschreibt er sehs. di der mensch sol han. Daz erst ist ein otmûdik hertz, daz ander ist ein stet fleiz, daz dritt ist ein gerink hertz, daz vierd ist ein sweigend forschen. Wan dekein werk ist so volkumen, ez en hinder di innikeit. Wan man mag mit vil grozzer andacht mezze horn dan mezze sprechen. Man moht so groz innikeit han an der mezze, man tet daz do schedlich wer. Wan alle di kunst, di der mensch kan, di prûfet man an den werken. Ist daz der mensch wol singet, daz prûfet man oder horet man an dem gesang. So bekennet man einen rehten weisen menschen bei seinem sweigen.

Daz funft ist willig armut. Der ist nûtzlichen arm, der sich aller ding arm kan machen, die got niht ensint.

Daz sehst ist ein fremd lant. Der in seinem haus ellend kond gesein, daz wer reht armût.

Mit disen sehs dingen erkrieget man die weisheit, do mit man selik wirt in disem leib.

Di ander weisheit ist ein einflûz gotlicher klarheit und ist ein brun gotlicher edelkeit und ist got selber. Di weisheit enmak nieman in disen zeitlichen dingen begreiffen. Der mensch der wer hart toreht, der got zeitlich wolt machen, und het got fur hart snod, der mit den nidersten kreften got wolt begreiffen. Got der beleibet unbegriffen von allen creaturen. Dor um sprach der weis man: Ein gut fraw hat uf getan iren munt der weisheit. Daz en ist anders niht dan daz du uf solt tun dein begerung in den allerhohsten und solt wonen in der aller obersten craft der sele, di ist got also sippe, daz er sich der kraft niht versagen enmak, und di kraft sol also vil suzzikeit und weisheit enphahen von got und also vil trostes und worheit, di si furbaz in all di sele giezzen sol.

Die heiligen sprechen, daz ez ein weis ste umb daz zitlich leben und ein ander weiz ste um daz ewig leben, wan wir mûzzen immer dez dinges hie beginnen zem ersten und, sol dan mit der ewigen weisheit in dem ewigen leben volbraht werden.

Ein meister sprach zu dem andern: Weistu iht, daz got sei? Nein, sprach er, ich enweiz niht waz got sei; also vil weiz ich von im, daz ich weiz, waz er niht en ist, wan nieman enmag got bekennen dann in gotes naturen, noch nieman enmak auch in einer andern naturen

lebendik werden, er ensei in sein selbes natur zem ersten tot. Eya, war um ist (die) dan, daz im di schrift so mangen namen gibt? si spricht. daz er allegewaltik sei, weis und gût etc. Daz sint drei sache. Di erst sache ist, daz got niht geflozzen ist in kein naturen. Ich sten iezunt allhie; ich bin kein lew. War um (88 [b]) ist daz? do bin ich mensch. Die natur, do mich got inne geordent hat, do bin ich also beslozzen inne, daz ich niht furbaz en mak kûmen an ein ander natur. Also sint alle creatur, di got geschaffen hat. Got ist leben aller creaturen und ist selber niht natûr.

Di ander sach ist, daz man got kein geleichnûzz niht gegeben enmak. Sanctus Augustinus gibt im mangen namen: er spricht daz er weis sei. Nu spricht sanctus Dyonisius: Nein niht, er ist uber weis! Er spricht, daz er ein licht sei: nein niht, er ist uber licht! Er spricht, daz er ein wesen sei: nein niht, er ist uber wesen! etc. Allez daz man gesprechen mak, die en ist got niht. Nieman enmak gotes adel noch sein wirdikeit mit keinen dingen begreiffen. Daz ich sprich: ein mensch, do mit begreif ich ein menschlich natur. Daz ich sprich: ein grefe, do mit begreif ich di herschaft eins grefen. Daz ich sprich: ein engel, do mit begreif ich englisch natur. Daz ich sprech: got, do mit enmak ich gotlich adel noch gotlich herschaft niht begreiffen. Sanctus Augustinus spricht an einer stat zu einem meister: Vil ist der sache, waz got ist. Ein gût mensch: waz sol der gût mensch? ein gut stein: waz sol der gût stein? ein gût engel: waz sol der gût engel? Den engel ab, den stein ab, den menschen, ab diu ein ab, waz ist dann daz bloz gût, daz got ist?

Die dritte sache (ist), worum im di schrift so mangen namen geb, daz ist dar um, daz er keiner naturen geleich niht enist und daz man mit keiner geleichnûzz niht kûmen en mak zu seinem bekantnûzze. Die hohsten creatur, di got geschaffen hat an englischer natur, di ist got ungeleicher dann der meist vlac der naturen sei, den du ie geseh mit mit deinen aûgen. Ein heilig sprach: Herre, ez zimt dir wol, daz man von dir sweig. Zwen heiligen solten beten. Do sprach der ein: allegeweltiger, gûter got, genad! Do sprach der ander: Sweig! du lesterst got. Got der ist oben ûber uns und als hoh, daz wir in mit keinen worten geloben mûgen. En wer got als otmûtik niht, und enheten ez di heilgen gesprochen niht, und enhet er ez selber niht geanamet. ich entgetorst in mit worten nimmer geloben. So man sein me lauchent, so man in me lobent, ye man (ye) mer ungeleichs zulegt, ye man seinem bekantnûzz naher kumt. Alz ich ein gleichnûzz sagen wil: Wolt ich einem menschen sagen, waz ein schiff wer, der nie keins gesehen enhet, waz der mensch sehe, er seh daz wol, daz ez niht ein schif wer. Seh er ein stein, er seh daz wol, daz ein stein ein schif niht enwer. Je er dez mer sehe, daz iz niht geschaffen enwer alz ein schif, ye

er dez schifs bekantnúzze neher keme. Also ist ez um got: ye man im me ungeleichs zuleget, ye man sein bekantnuzz neher kúmet (89 [a]). Wan alles daz die heilig schrift geleisten en mak, daz laukent ez allen her sin zemal [sic!]. Otmûtik wort solle wir sprechen, daz er aller gewaltik sei. Alz die sele in daz bekantnúzze kúmet, daz got (alle) ungeleich ist allen naturen, so kumt si in ein wunder und wirt widergetriben und kûmt in ein sweigen. Mit der stille senket sich got in die sele, und mit der genaden wirt si begozzen, als unser herre gesprochen hat in den propheten: Der baûm, der bei dem fliezzenden wazzer gephlanzt ist, der bringet vil frûht. Di sele sol sterben in dem leib, als unser herre gesprochen hat: Das ist beweiset an dem weizzenkorn, daz da vellet zu der erden, so mak do kein fruht werden, ez ensterb zu aller erst. Daz sterben der sele daz sol sein an dem bekantnúzze gotes, daz si von ir selber fliehen sol und daz ir alle dink absmeken und stinkent sullen werden, daz got niht en ist. Si sol wurzeln an dem gelauben und wahsen an der lieb.

Dizz hat wol geprûfet sant Elysabeth, wie teûr und wie edel daz ein kaûf ist, daz man alle dink gibt um di ewig weisheit. Dor um verzehe si freilichen uf ir furstenlehen und wart ein arm mensch. Die schrift spricht von ir, daz ir licht nie verlesch dez nahtes, daz ist, si wart in betrûbnúzze gereht funden, dor um sol ir licht scheinen in dem ewigen leben.

Wie volkûmen daz ein mensch ist, verleuset er iht vergenkliches gûtes, sein hertz wil sich wandeln und betrûben. Daz ist ein gewis dink: waz der mensch verleuset wider seinen willen, und leidet er daz geduldiclichen, er verdient grozzern lon doran, dan ob er ez mit willen got geb. Und wer diz tet, der geb seinen willen und sein gût an der gedult got unserm herren.

Welch mensch wirt in ungemach ungedultik fûnden, di bosheit der ungedult en ist im von der pinen, und geschiht dem menschen wie dem kuppfrein phenning: di weil daz er in dem feur niht enist, so scheinet er klar silber, kûmt er aber in daz feur, so wirt geoffenbart, daz er kuppfrein ist; daz hat im daz feur niht getan, daz er kuppfrein ist. Dor umme hat unser herre di heilgen hie versucht in peinen, daz si gereht sein fûnden an allen tugenden und leuhten hie in der naht und sûllen leuhten in dem ewigen leben ewiklich.

Daz ander ist: swenn smakent [di] sele gotlich weisheit? do laufent vier dink uf. Daz erst ist geleichnûzze, daz man sich geleich mach got an aller lauterkeit. Daz ander ist gotlich licht, daz do durscheinet die sele, als die sunne durch daz glas. Daz dritte ist einung, di kûmt von geleichnûzz, und reht

24 grozzen lon.

einung kumt von geleichen dingen als lieht von lieht. Daz vierd (99 b) ist mazze, daz got die sele gemezzen hat. Aber got der en mak niht geminnert noch gemeret werden, wann er unmezzik und unwandelhaftik ist, sunder die sele műz erhaben und gewidet werden, wann si klein und unwandelheftik ist. Dor um sol si erhaben werden uber sich selber; und waz si gewidet wirt, so ist ez doch klein wider gots unmezzikeit.

Ėin meister spricht: Der mensch sei ein klein dink, er enwerd dan uber sich selber erhaben. Dann aller erst enpheht di sele volkůmen wollust von got, als si im gemezze wirt. Worum en smaket got allen selen nit geleich? daz ist do von, daz si do zu genugk niht ensint. Daz wir dazu genugk werden. Daz uns got werlih in unser sele smakend werd, dez helf uns got etc.

Nr. 74.

Fol. 89 b. Sequere me etc.

Unser herre sprach zu sant Peter: Volg mir noch!

Ich han ez dik gesprochen und gedenk ez auch ⌞noch: Wer kein geschrift unbekant den menschen, die ordenung der creaturen von naturen en moht got von reht volgen. Doch en ist ⌞daz⌝ niht mein wort, mer sanctus Augustinus spricht ez: Alle creaturen ruffen an den menschen, daz er got minne und sprechen auch: wir ensein got niht, such in anderswo! Ez enist kein sůnder so blint, wil er got bekennen in der creaturen, er en mug kumen zu der heimlikeit gotes. Ez uberhebt sich gar ein menschen, daz er geleich gekleidet ist mit sime herren und di ⌜wafen⌝ furet an seinem schilt: unmezzen grozzen trost solt ein mensch han, daz er got volget an smaheit und an peine und an arbeit und sein gebot halten, und sein gebot sein sůzze und leiht; wann allez daz er gebeutet, daz ist leiht. Wann gebeutet er zu stelen, so meret ein ieglicher sein gut, oder zu mörden, so wer ein ander starker dann er und dez geleich. Allez daz er verbeutet, daz ist swer, und daz er gebeutet, daz ist leiht.

Dreu dink die machen die gebot unsers herren leiht: allez daz er gebeutet, daz hat er selber gehalten. Gebeut ein herre ein dink und gieng er selb do bei, di wer swer; aber tret der herre vor an streit, so enist kein ritter so blod, der zuruke getorst getreten. Also ist ez an uns. Unsers herren leiden machet uns kůne und stark zu allem leiden.

Daz ander, daz er selb mithilfet und bei uns ist in unsern noten, als er selb sprach zu sant Antonio, do er in noten waz und unsern herren anrief: Herre, wo werd, do ich so groz not leid? Do sprach unser herre:

28 daz ez gebeutet.

Ich waz bei dir und sah ez und lust mich, daz ich geseh, wie du dich gehieltest in dem streit.

Daz dritte, daz uns die gebot leiht machet, daz ist die lieb. Wer die lieb hat, dem sein alle dink leiht zu tun. Dor um sprach sanctus Johannes zu seinen jungern, als ob er ab redet: Kinder, habt (90 [a]) lieb, habt di lieb! Er wolt sprechen: Habt ir die lieb, daz euch alle dink leiht und müglich sein zu tûn. Waz ich durch kein dink tûn wil oder lazzen, tûn ich daz durch die lieb, oder laz ich ez, also vil han ich gutes in dem ewigen leben.

Dor um en ist kein mensch so krank, er vermûg daz wol zu tûn, di got gebeutet, oder daz zu lazzen, daz er verbeutet. Daz ist wol beweisėt in der kûng bûch, wie ein iunkfraw gevangen und gefurt wart auzzer dem land, do man got in erkante, in ein lant, do man in niht erkante, daz waren heiden, und si waz ein dienerin dor inne. Do waz ein furst auzsetzik, den weiset si zu dem propheten Heliseo, daz er in gesunt macht. Und er kom zu im, und der prophet hiez in, daz er sich sibenstûnt wûsch in dem Jordan. Und daz dauht dem fûrsten zu klein; do berihten in sein kneht und sprachen: Het dich der prophet ein groz dink geheizzen, dû soltest ez bilich tûn; nû er dich ein kleins dink hat geheizzen, daz maht du gern tûn. Und er wusch sich und wart gesunt. Der Jordan bezeichent di demûtikeit, do sich der mensch inne waschen sol sibenstunt gegen sibenley sûnden. Ez ist gemelich, daz manik mensch mer fleizs hat zu seinen schuhen dann zu seiner selen; minder pein hat er dor um, daz er gotes ein ior niht genûget, dann daz er ein tag barfûz gieng. Waz genaden mak sich der mensch vermuden, so alle pein gemezzen wirt noch der mazze der wollust der sunde! Wie klein bûz ich im besetzen mak, er vindet doch di mazz an der peinen, die er leiden mûz fur di sûnd, eintweder hie oder im fegfeur.

Daz ander geleichnuzz von der juncfrawen sol man baz vernemen, daz bezeichent di oberst kraft der sele, daz da heizzet di zuhangent kraft, di stetiklich got zuhanget. Als ich me gesprochen han, daz di sele beiniden got an der underscheid geschaffen ist, und die engel die sint edler, und ez ist ein natur; wann daz lieht gotes in den engeln lauterer ist und klarer, daz ez nimmer gefelschet wirt von sunden. Sanctus Dyonisius dicit, daz got alle dink hat gemacht an ein ordenung als an einer keten: also beweget di oberst kraft di nidersten und di niderst die obersten. Ez spricht auch ein kriechisch meister, daz alle dink sint gemacht an einer zal. Die erst zal ist ein; vier ist auch ein zal. Tû man ein zu vieren, so ist ir fûnf; do sich fûnf enden, da beginnen sehs. Nimet man daz ein ab, so ist ir aber fûnf, so ist ir aber ein zal. Also ist ez um di kreft der selen: die oberst, di do got zuhanget, die beweget alle di nidersten; waz an den nidersten ge-

schiht, daz kümt mit bekantnüzz an di obersten. Dorum heizt di oberst kraft ein meister einen brünnen, der nimmer verlischet. Dürch di bekantnüzz (80 b) der selen, di si an diser kraft hat, wie tief der mensche vellet, si enbeschelte alle zeit die sünden. Dor um ist di kraft beweiset an der junkfrawn, di gevangen und gefürt wart auzzer den landen der bekentnüzz in ein lant der unbekentnüzz und si got doch bekant. Also geschiht ez an der sele: wie verre dis kraft gefürt wirt von got, si bekennet doch got und smaket noch gotlicher edelkeit. Dor um emak si nimmer verleschet werden noch verblendet gentzlich. Wann also alle die kreft versturzent und di sele getotet wirt in den sünden, so lauffet die kraft zu verre auz und kündet den schaden dez menschen, beid hie und dort ewiklich. Dis red ist wol beweiset in hern Jobs büch, do sein kinder gesament wurden und vier wind komen und slügen daz haus dernider und totent alle, die in dem haus waren, sunder ein mensch beleib lebend, die hern Job di botschaft kündet und sprach: Alle dein sün sein tot und allez daz do lebendik waz, sünder ich allein leb, daz ich dir di botschaft künd.

Nr. 75.

Fol. 90 b. Ez sprichet ein evangeliste: Wer ein licht enpheht, der sol ez niht bestürtzen.

Unser herre Jhesus Cristus sprach: Ich erbarm mich uber di schar. Bei der schar ist bezeichnet di sele. Wan di sele mit iren kreften auz get in di creaturen und si sich zuspreiden, so enmak si got niht enphahen. Bei der schar ist bezeichent ordenlikeit. Wann di schar sich zusamen heltet in eim willen und in eim gelud reiten an di feind, so gesiget si gern. Also geschiht der selen. Wann si den leip uberwunden hat, daz er ir gehorsam müz sein an allen stüken und in allen iren werken und an allen iren kreften und an allen iren wesen heltet zu got, so erkrieget si, daz got kümen müz zu der sele und in die sele: da wirt got und di sele ein geist. Do wirt di sele ein geist von genaden mit got.

Von drein dingen müz di sele sweigen und muz zu einem stumme werden. Daz ein ist, wann di sele uf sich selber siht und siht, wi klein si an ir selber ist, und do si wider uber sich selber siht an got und siht di unmezzikeit und di ungrundloshcit und di unsprechlikeit und daz abgründ der gotheit, und daz die sele daz beschawet an der gotheit und daz die sele dann wider uf sich selber siht und siht, daz si so gar klein ist wider dem hohen reichtum, den si geschen hat an got, so dunkt si sich gar klein und müz sweigen. Wann si enkan niht gesprechen, als si gern tet noch der warheit, und dorum müz di sele sweigen. Her uf spricht sanctus

Dyonisius, wann er got nennet, so ist daz allweg sein sprechen, (wann er got nennet) so heizt er got den ubergûten got oder den uberweisen got.

Daz ander sweigen der sele daz ist, wann di sele uf sich selber siht und sicht di einfeltikeit irs selbes an und dann wider uber sich selber siht an got und siht di manikfaltikeit aller ding noch reden an got und doch (91 [a]) einfaltikeit an got, die niman gesprechen en mak, wann si siht sein gûte und sein weisheit und sein gewalt und kurtzlich manik stûk daz an got ist noch reden und doch einfaltig an got. Wann wo zwei dink geleich wegen, do sten si vast und sint gereht geweget; eins uber das ander, so moht es niht umgefallen: also ist der selen, wann si an got siht und siht, daz got alle dink in geleicher mugenheit und in geleicher eigenschaft beslozzen hat, so mûz di sele wunder han und mûz sweigen. Wann wer an got eins minder dann daz ander, so moht sich di sele in im verbergen; dez en ist niht. Alle dink sint in got geleich noch reden und beslozzen in seiner eigenschaft: und dorum wann di sele anschawet an got, so mûz si zu einem stummen werden. Her uf spricht kûnk David im salter: In eim ungewegen geist do sprach ich ,daz alle di werlt falsch wer und lûge. Do meint ich alles, daz alle creaturen gesprechen mûgen, daz ist allez zu klein wider der edelkeit, die in got ist.

Daz dritte sweigen der sele, daz di sele sweigen tût, daz ist, wann di sele uf sich selber siht; und siht di sele, daz si so verre bei niden got ist und dann siht uber sich selber und siht, daz got so hoch ob ir ist und siht alle dink an got und doch in eim einfeltigen wesen etc.

Nr. 76.

Fol. 91 [a]. Optavi, et datus est mihi sensus.

Die wort sint geschriben in dem bûch der weisheit und sprechen zu der teutsch also: Ich han gewûnschet und begeret, und mir ist gegeben der sin; ich han angerûffen got und in mich ist kûmen der geist der weisheit. Dor um han ich gemerket, daz alle kûnkreich, gewalt und herschaft und reichtûm ist also klein als ein santkorn dez mers oder zumale niht zu reden wider den geist der weisheit.

An disen worten mûg wir merken, wie groz wir sullen ahten den geist der weisheit und wie wir kûmen sollen zum geist. Zwei dink sull wir merken an den worten, do er spricht: Ich rief got an, und: in mich ist kumen der geist der weisheit. Daz erst ist suzzikeit und smak dez geistes. Dor um spricht er, daz kûnkreich und gewalt und herschaft und

17 ungevegen geist.

reichtum zumol niht mugen geantwûrten dem geist der weisheit. Der do befunden hat, daz ich nû spreche, der weiz wol, waz ich sprich, und dem menschen sint klein alle vergenklich dink wider ewigen dingen. Ein meister und sant Gregorius sprechen : Wann ein mensch von kind gezogen ist under der erden und gelaubet an einen menschen, der im saget von der klarheit der sûnne und zierde dez ertreichs, er enmoht ez niht gelauben. Alzo ist ez um den menschen : di weil er gemengt ist mit irdischen dingen, und daz liht der weisheit in im niht erschinen ist, waz man im do von gesagen mak, er engelaubt ez niht. Hie von spricht ein heidnischer meister in eim bûch, daz taûft er und heizt ez ein brun dez lebens und auch ein stûk der ewigen (91 b) weisheit : in dem buch leret er seinen jungern und spricht : Wilt du geistlich dink bekennen, so solt du dich ziehen an daz hohst deiner sele und an daz geistlichest und solt dich erziehen von der unveltikeit vergenklicher dink und solt dich entblozzen und enbrechen von dem gefenknuzz deines selbes naturen, so werden dir kûmen alle vergenklich dink an einem mittel deiner selen, so wirstu beschawen, daz alle vergenklich ding ein niht sint wider di weisheit. Dor um engenuget dem weisen menschen niht an allen den daz got niht en ist, er ensei immer die hant reichent vor dem tisch unsers herren gotes und biten um die almusen von got. In der weis sei wir alle betler. Hie von spricht kûnk David : Got hat angesehen die gerûng seiner arm.

Ein weis meister spricht, daz got sei ein auzfliezzend wesen und trag vil (an) sein volkûmenheit. Di selb kraft und volkûmenheit, mit der er allen sich ergozzen hat in den sûn, die tregt er vil und beutet si on und erloz selen. Ein ieglich enphah sein als vil, als si mûg. War um enphahen alle leut niht sein volkûmenheit? Dor um daz si niht arm sint ir selbs.

Nû sull wir merken, daz got sei ein auzfliezzend wesen (im begemt und wider enphahen, so engibt ez kein kraft). Der gût mensch sol got bekennen mit innikeit und mit andaht und mit begerung, so enpheht er und behelt gotlich volkûmenheit an sich, als ein schûtzbret daz wazzer entheltet, daz ez niht enfleuzzet. Also man merken mak an der sûnnen, daz die iren schein auz geuzt an di luft : so en moht man niht wol bekennen den schein, er en gewunne einen widerslak von der erden und von andern groben dingen. Auch mak man merken am glaz : diweil ez durchscheinik ist, so mak man doch niht an bekennen, do enwerd ein hût undergeleit von bleie, so enpheht ez bild und allez daz im gegenwurtig ist. Ein meister spricht ein seuberlich wort : Die weil daz aug iht geleich-

4 sant Georius.

nûzz an im hat an den dingen, di im gegenwurtik sint, als ein haus oder ander dink, so enkan ez niht enkennen ander dink, do ez sich fürbaz uf ergiezzen wil. Nû müg wir merken di volkûmen offenbarung unsers herren gotes an allen dingen, wie sich gotlich licht pligit zu beweisen. Alz man merken mak an eim weisen lautern tuch: legt man [ez] uf rot oder uf swartz, so scheint ez swartz und beleibet doch an im selber lauter, und von der widerlagen, do ez uf vellet, so scheinet ez manikfalt und ist einfalt an im selber. Dor noch daz di begerung lauter und gotlich ist, dor noch wirt si gotlichen enphangen und geleich dem gotlichen licht.

Ein meister sagt seim jûngern als vil von der edelkeit der selen und von geistlichen werken, die got wurket in der sele, di man niht gentzlich kenne(n), di weil di sele gebunden ist in dem kerker dez leichnams (92 a). Do der junger daz hort, do gieng ez im so sere zu hertzen, daz er sich liez von der maur und viel sich zu tod um daz, daz er kom zu den dingen, die er gehort het. Und er tet doch torlich, spricht der selb meister. Wir ensoln unser selbes niht gelosen, ee uns got loset, dez gevangen wir sein. Auch der zu reht gefangen ist, der endarf sich selber niht losen, ee er mit reht erlost wirt. Ein Kriech spricht: Alle weis leut begeren, daz si sterben. Auch spricht ein meister, daz wir von der bekantnûzz der weisheit sterben sullen von aller unveltikeit, und daz sich der mensch enzich von der sûzzen lage der bekorung und von allen fleischlichen dingen und allen irdischen dingen.

Ein heilig spricht: Ein dink bringet mich zu schemede und zu vorchten, als ich gedenk, daz got sein augen als gentzlich uf mich gekert hat, als ob kein creatur me ensei dann ich. Und kert sich wider zu seim gebrechen und sprach: Ir unrein fleken, wie lang wolt ir betrûben di aûgen meines lieben, der mich so reht liep hat? vart von mir, ich ewil eu niht mer leiden noch tragen, daz ez so dik in sein augen storet, die mich so leuterlich und so klarlich ansehen. Wer gibt mir, daz sich got entreih von mir ein weil, biz daz ich gelautert werd und dann wider kûm und also mit mir beleib?

Daz ander, daz wir merken die edelkeit der werk. Ein meister und sanctus Dyonisius sprechen von den engeln, welch ir werk sein. Daz si reinigen und irleuchten und volbringen. Daz sol daz geistlich werk sein an der sele, daz si gereinigt und erleuht werd und sich ube an volkûmenheit; dan ane wirt si den engeln geleich und enpheht von genaden, daz die engel besezzen han von natur, Daz uns daz gescheh, dez helf uns got etc.

16 wir ensein under selbes. — 36 daz ane wirt in den engeln.

Nr. 77.

Fol. 92 [a]. Qui mihi ministrat.

Dis wort sprach unser herre Jhesus: Wer mir dinet, der sol mir volgen; da ich bin, da sol mein dienst mit [mir] sein. An disen worten sol man merken dreu dink. Daz ein ist, daz man unserm herren volgen und dienen sol, do er spricht: Wer mir dient, der sol mir volgen. Dor um vûgent diseu wort sent Secundus, daz spricht also vil als der got volget, wann gut und leip und alle dink hat [er] gelazzen durch got. Also sullen alle die lazzen, di got wollen volgen, daz si von got hindern mak. Crisostomus spricht: Das ist ein swer red den, die sich geneiget han uf di werlt und uf leiphaftig dink: den sin si gar suzze zu haben und swer und pitter zu lazzen. Hie bei mak man merken, wie swer etlichen leuten sint zu lazzen leiphaftig dink, di geistlich dink niht bekennen. Alz ich auch me gesprochen han: Warum ensmakt den oren niht sûzze dink als dem mund? Dor um, daz ez do zu niht gefûget ist. Dorum enbekennet ein fleischlich mensch niht geistlich dink, wann er do zu niht bereitet ist. Also ist do engegen eim bekanten menschen leiht zu lazzen alle leiphaf- (92 [a]) tig dink. der geistlich dink bekennet. Sanctus Dyonisius spricht, daz got sein himelreich veil [ist], und kein dink ist so snod alz daz himelreich, so ez veil ist, und niht enist so edel und so selik zu haben, als ez vergolten ist. Dor um, heizt ez snod, wann ez eim ieglichen veil [ist] um als vil, als er gistlichen [sic!] mak. Dor um sol der mensch geben allez daz er hat um daz himelreich: seinen eigein willen. Die weil er ietlich heltet seins eigen willen, so enhat er daz himelreich niht vergolten. Der sich selber lezzet und sein eigein willen, dem sein leiht zu lazzen alle leiphaftig dink. Als ich auch me gesprochen han, wie ein meister seinen jungern lerte, wie er dor zu kûm, daz er geistlich dink bekente. Do sprach der junger: Meister, noch deiner lere so bin ich erhaben und bekenne, daz alle leiphaftig dink sein als ein klein schiff, daz da swebt in dem mere, und als ein vogel, der da fleûgt in der luft. Wann alle geistlich dink sint erhaben uber die leiphaftigen; ie si mer erhaben sint, ie si sich me wident und besliezzen leiphaften dink, klein wider den geistlichen; und ie di geistlichen hoher sint, ie si grozzer sint; und ie kreftiger si sint an den werken, ie lauter si sint am wesen.

Ich han ez auch me gesprochen, und ist gewis und ein war rede: Ob ein mensch zu tod hûngerik wer, und bûd man im di besten speis, stûrb er hungers, ee er ir immer gesmaken oder enbizze, gotes geleichnûzz wer dor an. Und ob der mensch zu tôd frûstik wer, waz kleider man im bût.

7 sent Secuntor. — 29 als ein kleinschaft.

er enmoht nimmer hant dor an gelegen noch geziehen, gotes geleichnûzz enwer do. Dizz ist von dem ersten, wie man sol lazzen alle dink und got lazzen.

Daz ander [ist], welch weis wir unserm herren dienen sûlen. Sanctus Augustinus spricht: Der ist ein getrew dienst, der an allen seinen werken niht engesûht dann gots er allein. Auch spricht er David: Got ist mein herre, ich sol im dienen, wann er hat mir gedienet, und allein seinen dienst enbedorft ich er mein ere indewant [sic!] dûrch meinen nûtz allein sol ich im wider dienen und sein ere allein suchen. Dez entûn ander herren niht, si suchen iren eigen nûtz an irem dienst, wann si dienen uns dor um allein, daz si unser geniezen. Dor um ensein wir niht gotes phlichtik: noch der groz dez dienstes und edelkeit so sol wesen daz lon.

Daz dritt ist, daz wir prûfen daz lon, daz unser herre spricht: Do ich bin, do sol mein diener mit mir sein. Wo ist di wonung unsers herren Jhesu Cristi? Daz ist in der einung seins vaters. Daz ist ein allzu groz lon, daz alle, di im dienen, sullen an der einunge mit im wonen. Dor um sprach sanctus Philippus, do unser herre het gesagt von seim vater: Herre, weis uns dein vater, und uns (93[a]) genûgt. Und ob er sprach, daz im genûgt an dem sehen, michel grozer genûgûng sullen wir haben an der einung. Auch sprach sanctus Petrus, do sich unser herre verwandelt uf dem berg und beweiset in ein geleichnûzz der klarheit von der, die im himel ist, da bat er unsern herren, da ewiklich ze beleiben.

Unmaz groz gerung sullen wir han zu der einung unsers herren gots. Die einung unsers herren gots sol man merken mit eim underscheid. Alz got ainiclich ist an den personen, also ist er ein an der naturen. Also sol man auch verstan di einung unsers herren Jhesu Cristi mit seinem vater und der selen. Als weiz und swartz underscheiden ist —, ir eins enmak daz ander niht geleiden, daz weiz en ist niht swartz —, also ist niht und iht. Niht ist daz, daz von niht niht genemen mak; iht ist daz, daz von iht iht nemen mak. Also ist ez allzemal an got. Waz iht ist, daz ist allzumol an got, dez en gebristet do niht. Wann die sele mit [got] vereinet wirt, so hat si an im allez, die iht ist an aller volkûmenheit. Die sele vergizzet do ir selbs und aller ding, als si an ir selber ist, und bekennet sich an got gotlich; als vil als got in ir ist, also vil minnet si sich an im gotlich und ist mit im vereinet on underscheid, daz si nihtes dann sein gebrauchet, und sich sein frawet. Waz wil der mensch mer gern oder wizzen, wann er mit got also seliklich vereinet ist? Zu diser einung hat unser herre den menschen geschaffen.

22 ewiklich si beleiben.

Do her Adam daz gebot zebrach, do wart er auzzer dem paradis gestozzen. Do satzt im unser herre zweier hand hût fur daz paradis, einen engel und ein feûrik swert, daz sneidet zu beiden enden. Daz beteut zwei dink, durch die der mensch wider kůmen sol zu [dem] himel, als er do von gefallen ist. Daz erst, daz er [ist] durch englisch natur. Sanctus Dyonisius spricht, daz englisch natur ist also vil als die ordenung gotliches lichtes. Und an den engeln durch die engel und an dem licht sol die sele wider kriegen zu got, biz daz die sele wider kůmt an den ersten ursprůnk.

Daz ander: durch daz feûrik swert, daz ist, daz die sele kůmen sol durch got und gotlich werk, die in feûriger minne getan werden durch got und durch totlichen cristen [sic !]. Daz uns daz gescheh, dez helf uns got.

Nr. 78.

Fol. 93. Ich hab ein wort gesprochen in der latein, daz spricht sanctus Paulus in der episteln : Ein got vater usw. Pfeiffer 320.

Nr. 79.

Fol. 95. Der prophet spricht: Herre daz volkes, daz in dir ist, dez erbarm dich. Pfeiffer 226.

Nr. 80.

Fol. 96. Daz ist die auzlegung des pater noster. Pater unser. Nu merk, lieber mensch, ein schon underscheit und doch unbekant allen menschlichen sinnen! . . . schliesst Fol. 97 [b]: Nu hast du von dem vater wol gehort und auch dazu daz underscheit. Gehört seinem ganzen Charakter nach nicht zu den übrigen Stücken ; ebensowenig Nr. 81.

Nr. 81.

Noch get ein wek zu dem himelreich, der auzzer mazzen groz ist, der heizt der reht wek.

Nr. 82.

Fol. 99 [b]. Hie hebet sich an̄ ain guter sermo von dem reich gotes. Zu dem ersten sůcht daz reich gots und alleu dink werden eu zu geworfen. Seit Cristus uns heizt sůchen sein reich, so můz wir versten,

waz sein reich sei. Nu verstet mit ernst: gotes reich ist er selber und sein volkúmens wesen. Zu dem andern mal so verstet man gotes reich in der sele. Dar um spricht er selber: Daz reich gotes ist in euch.

Nu verstet von dem ersten reich! Die gotlichen meister sprechen, daz gotes reich sei einikeit dez wesens in dreyheit der personen. Nu ist ein frag, wa got aller meist selik sei. (100.) Dor zu antwurt man und spricht: Gotes selikeit di ist in im noch einikeit geleich, aber noch unserm versten so ist got edelicher selik noch einikeit dez wesens den noch dreyheit der personen, als wir beweisen wollen. Súlch meister sprechen, daz in der gotheit sein dreyerley underscheid. Die ersten heizzen redlich underscheid, die andern heizzen formlich underscheid und di dritten heizzen dinkleich underscheid, alz die widercaphenden reden der personen. Ander meister sprechen, daz die gotheit nimmer hab dann zweierley underscheid, redlich und dinklich.

Nu merket von underscheid der personen! Sanctus Johannes spricht: In dem beginne waz daz wort. Dizz beginnen oder anfank ist der vater, als Augustinus spricht. Nu ist ein frag, ob der vater einik beginnen hab, und dor zu antwurt man: ja, sein beginne ist ursprûnklich, niht auzfliezzend, als ich beweisen wil. Die gotlichen meister sprechen, daz man sol verstan in der gotheit wesen und wesûng. Wesûng in der gotheit daz ist di gotheit selber und ist daz erst, daz man verstet in got. Die gotheit ist ein fûndament aller gotlichen volkûmenheit. Dor um ist die gotheit in ir selber die unbeweglich einikeit und die uberswebent stillheit und ist ein anfank aller aûzfliezzûng. Dor um so setz ich ein lidlich aufquellung und nennen wir di ersten red wesen; wan di eygenst red und di erst noch formlicher setzung ist wesen in der gotheit, wesen noch wesenlicher reden. Dor um ist got wesen, und wesen ist niht got. Wie man nû verstan sull den ursprung dez vaters, daz ist in der setzung der lidleicher not.

In der andern reden: wann die gotheit in ir selber ein vernûftig wesen ist, dor um auztreit sich gotlich wesen der gotheit in anderheit der reden, anders si sein niht ein andert: wan dis underscheid sein redlich, niht dinkleich. Also stet uf di erst person lidlich auz der gotheit, niht von eim wurklichen beginnen. Dor um ist sein beginne sunder eigenschaft.

Nu ist frag, waz sei person dez vaters. Do antwurt man und spricht: daz ist daz wesen in der gotheit, niht noch weslicher reden, aber noch reden der veterlikeit, die ist ein formlich red, die da setzet formlich die

8 noch underm versten. — 14 Am Rande dieser Predigt stehen überall lateinische Stichworte, die ich unter den Text setze. In principio erat verbum. — 25 nemen wir. — 33 quid sit patris.

person dez vaters. Also ist der vater ein beginne aller der gotheit. Dor um sprechen sulch meister, und wer daz also (100 [b]), daz in der gotheit niht enwer noch sûn noch heilger geist, den noch wer die person dez vaters. Daz nu sant Johannes spricht: In dem beginne waz daz wort, daz ensol man niht verstan, daz dizz beginne sei di gotheit oder dizz wesen, wann der vater allein ist ein wúrklich beginne dez suns.

Nu merket, wie der sûn sey in dem vater. Sulch lerer sprechen daz: in dem daz der vater in sich selber seh, so begreift er in im selber wurklich sein einfeltik uzuchberik natur. Also so volget noch die aigenschaft der nature. Di selb natur, di sich heltet in dem vater wurklich, die heltet sich im sun enphenklich und wirt geteilt noch den eigenscheften.

Die meister sprechen von der gotlichen gebûrt, daz man dizz wort verstet in zweierley weis, wesenlich und personlich. Daz erst wort, daz do wesenlich heizt, daz hat ein ieglich person schawenlich, aber der vater hat ez schawenlich und wurklich. Und daz selb wort personlich ist der sun. Die selb maht, di sich helt im vater wúrklich, di helt sich im sûn lidlich. Also enpheht der sun vom vater alle sein gotheit. Also verstet man gebern: lidlikeit von lidlikeit, gotheit von gotheit, als man si verstet in eigenschaft der personen, von dem wesen gesatz wirt. Also sprechen die heilgen und di meister: Also als ursprunklich gen die person auz dem wesen, also wirt daz wesen gesatzt von den personen und di personen von ir eigenschaften. Also alz veterlikeit ist ein formlich red, die da formlich setzt die person dez vaters, also ist sûnlikeit ein formlich red, die da setzt di person dez sûns. Von disen formlichen reden verstet man di widerdrakûng der person. Dis eigenschaft, di da heizzet di formlich widerdrakung, als veterlikeit und sûnlikeit. dizz ist das minst, daz man verstet von gotlichen wesen, von veterlikeit und sûnlikeit. Daz sein gotlich zuvelle und einhangend eigenscheft.

Nu merkt vom wort in der geburt dez vaters, wie ez wesenlich inne beleibet und personlich auzget. Also sprechen di gotlichen meister, daz eim ieglichen vernûftigen begreiffen ist nochvolgent ein vernûftik wort. Wann nû (du) der vater in im selber sich selber begreift, so ist sein eigen natûr ein widerwûrf seins verstens. Dor um so merkt der vater sich, da volget die natur noch einer andern eigenschaft, di da heizt vernemen zu sine. Also beleibt der sun wesenlich inne und get (101 [a]) personlich auz. Also alz diz wurken geteilt wirt von den eigenscheften, also wirt der sûn geborn und get auz dem veterlichen hertzen. Also spricht die ewig weis-

4 in principio erat verbum. — 7 quomodo filius est in patre. — wei der sun. — 29 quomodo verbum essentialiter maneat et personaliter exiat.

heit: Ich bin auzgegangen von dem mûnd dez aller hohsten, daz ist auz dem wesenlichen begreiffen dez wesenliches wortes dez gotlichen vaters. Niht daz in der gotheit zwei wort sein noch dingen, mer allein sol mans versten noch reden.

Daz wort waz bei got. Daz ist in underscheide der personen von dem vater, also als hie beweist ist.

Nu merkt von disen zwein, wie si fûrbringen den heiligen geist. Die meister sprechen daz: in dem daz der vater sich mit minne geuzzet in den sûn, so widerbricht die minne, und geuzt sich der sûn wider in den vater. Dizz auzgiezzen diser zweier mit minne ist ein gemein geistûng dez vaters und dez sûns. Nu moht man wenen, daz dis geistend maht geleich wer in disen zwein personen; und dez enist niht. Wann noch formlichem anfang so ist dis geistend maht anders niht (en andert) im vater den im sûne; wann der vater ist formlich ein ander dink denn der sûn, aber do man si nimt, dis geistend maht, formlich und wurklich, al da ist si die formlich red, und die eigenschaft, die do formlich setzt die person dez heilgen geists. Dor um get auz der heilig geist von zwein formlichen ursprûngen, als von einem wurklichen beginnen.

Nu ist ein frag, ob diz eigenschaft dez heilgen geists, daz er ist nochvolg der naturen, als tet die eigenschaft dez suns. Her zu spricht man: nein! wann wer daz wor, so mûzt der heilig geist aûz gen von werk der naturen, also als tet der sûn; und dez en ist niht, wann so wern in der gotheit zwen sûn. Aber di eigenschaft dez heilgen geists, der ist nochvolgent gotlich natur, wann sein auzflûz ist von freier geistungen dez willen. Dor um, wer daz also, daz man moht abgescheiden in der gotheit die natur von der eigenschaft dez heilgen geists, noch dann bestund der heilg geist abgrûndlich in im selber, sûnder die natur. Und daz enmak niht gesein im sûn, wann der sûn der fleûzt auz dem vater als ein vernûftig wort auz werk der auzuchbericher naturen dez vaters: dor um en moht er niht sein sûnder di naturen. Und also als di natur noch volget der eigenschaft dez heilgen geists, und also als der heilg geist niht en ist sunder die natur, also ist (101 b) ez umbkerlich wor, daz die eigenschaft dez sûns noch volget der naturen. Dor um en ist niht di natur sunder den sûn, also do ist der sûn ein bild dez vaters, wann er naturlich auzfleuzt; und dez en ist der heilg geist niht, wann sein auzflûz ist von freiheit dez willen. Dor um vallen di widerdrakunge allein enzwischen veterlikeit und sûnlikeit. Also en ist ez niht mit dem heilgen geist. Noch dann ist redlich

5 Et verbum erat apud deum. — 7 Quomodo spiritus procedat a patre et filio. 19 quod spirans utrius spiritus sanctus non sit similis in patre et filio.

widerdrakung, niht dinglich, zwischen der gemeinen geistender maht in der veterlikeit.

Alhie innen so solt du, edleu sele, sûchen mit verstentnúzz daz reich gots !

Nu spricht sanctus Johannes : Und got waz daz wort. Alhie innen verstet man einikeit dez wesens. Ey, edleu sele, erheb dich in ein gotlich wunder ! Ach, diser edlen geselschaft ! Die drey person sein vereinigt in eim einfeltigen wesen. Ein weissag spricht : Der herre regnieret ewiklich und uber. Gotes regniren ist in personlichem underscheid, aber sein regniren in daz uber ist in der wesenlichen einikeit. Al da ist got sein selbs reich, wesend ob den wesen.

Nu ist ein frag, ob gotlich wesen noch wesenlicher red sunder die formlich underscheid, di di meister heizzen di ewigen ewen, múg sein gotes selikeit oder auch der creaturen. Her zu antwurt man : nein ! wann wesen als wesen daz ist geleich in got und in den creaturen, aber gotes selikeit und auch der selen di ist gelegen in gotlichem wesen. Also als gotlich wesen ist in im selber mit allen den volkûmenheiten, di da heizzen di ewigen ewen, di den wesen wesenlich sint. Nû sprechen sulch lerer, daz ez wol múglich wer, daz die sele moht diser formlicher red eineu bekennen sûnder die andern und also selik sein. Und dez en ist niht, wann so mûst ein ieglich formlich red sûnder die andern, abgescheiden von dem wesen, abgrundik in ir selber sein, und daz ist unmúglich ; dor um en ist diser sin niht wor. Aber daz ist di selikeit der sele, daz si diz ewig ewen, di do sint di formlich rede dez gotlichen wesens, mit ein ander verstet in einer eigenschaft. Wann do en ist kein teilûng, wann do ist got oberwesenlich ein und ist sein selbes selikeit und aller creaturen noch der wesung seiner gotheit. Und seit dez sicher, daz got in diser einikeit nie anders underscheid (102 a) in bekant denn noch einer einfeltigen eigenschaft. In diser einung da ist got mûzzik.

Gotheit enwart nie diz noch daz, aber got der wurket alleu dink. Da got wurket, dar inn ist er manikfeltig und bekennet alle manikfeltikeit. Da got ein ist, da ist er frei und ledik aller werk. In diser einikeit so bekennet got niht denn allein, daz er ist oberwesenlich in im selber. Also sol man versten : Got waz daz wort, daz ist die einikeit dez wesens.

Daz waz in dem beginne bei got, geleich weis und geleich wor und geleich gût und geleich in aller wesenlicher volkûmenheit, daz da sint die ewigen ewen und die formlich reden und die reicheit gotliches wesens.

5 et deus erat verbum. — 35 hoc erat in principio apud deum.

Also sol man verstan in der oberwesenlichen einikeit gotlich reich, daz der geist sucht mit kennen und mit minnen.

In dem andern mal so verstet man diz reich gots in der sele, wann di sele ist geleich geschaffen der gotheit. Dor um alles, daz hie gesprochen ist vom reich gots, wie got ist ein reich sein selbs, daz selb mag man sprechen in der worheit von der sele.

Sant Johannes spricht: Und alle dink durch in gemacht sint. Diz sol man versten von der sele, wann di sele ist elleu dink. Die sele die ist elleu dink, in dem daz si ist ein bild gots, und allda ist si auch daz reich gots: wann also als got ist in im wesenlich sûnder anfank, also ist er im reich der sele wesenlich sûnder ende. Also spricht ein meister, daz got sei also in der sele, aber daz alle sein gotheit an der sele gelegen sei. Daz ist vil volkûmer, daz got ist in der sele, dann daz die sele ist in got. Daz die sele in got ist, da von en ist si niht selik, aber daz got ist in der sele, da von ist di sele selik. Ðez seit sicher: Got ist selber selik in der sele, wann in dem auzbruch, daz got di sele wûrkt, so behelt er sich so eigen in der sele, daz er seinen gotlichen schatz und sein gotlichen reichtûm zumol verbirget in der sele. Dor um spricht Cristus: Diz reich der himel ist gleich eim schatz, der verborgen ist in eim aker. Diser aker daz ist di sele; in der verborgen ligt der schatz gotlichs reichtûms. Dor um ist got selik und all creatur in der sele. Waz wir sprechen von der sele, daz sol man verstan, also alz si ist ein bild gots.

Nu verstet, wor an diz bild in der sele gelegen sei. Ein meister spricht, daz ez sei gelegen in den kreften, und diz heltet man gemeinlichen. Diser sin ist wor, der in wol verstet: nimt man aber disen sin, als di kreft sein underscheiden, so en ist ez niht di nehst worheit: aber nimt (102 b) man si, also als si ein sein in daz hohste, daz die sele geleisten mag, so ist diser sin wor. Und allda in dem gotlichen wurken do hat di sele ein widereinkaphen vernûftiklich sûnder mittel in gotlicher natur. In dem werk so greift si ir eigen wesen oberwesenlich in got. In disem werk so sint dem obersten bild alle dink gotlich, wann diz bild ist in seim eigen werk formlich selber got und selik, aber niht widerwûrflich. Noch dann in dem selben nu, daz diz bild in sich selber schaut, so begreift ez got wesenlich in im sunder mittel. Dor um ist ez selik formlich in im und widerwûrflich von gotlichem wesen. Ein meister spricht, daz diz oberst licht sûnder mittel fliezze auz got, und in dem selben nû so begreift ez sich in eim werk vernûftiklich sunder mittel in got. Dor um sein auzfliezzen und sein in got(lich) beleiben daz ist in einer vernuftiklicher begreiffung in

7 et omnia per ipsum facta sunt.

einer einfeltiger eigenschaft eins vernuftiklichen werkes. Dez seit sicher in got, daz die sele in disem obersten bild nie creatur in bekante alz creatur, noch nie inbesaz zeit noch stat. Wann in disem bild sein alleu dink got, saúr und súezz, gût und boz und klein und groz, di sein all geleich in disem bild. Als wenik als gotlich natur geandert wirt von alle dem, daz creatur ist, als wenik wird diz bild gewandelt von alle dem, daz ie in zeit kom ; wann ez begreift alle dink und gebraucht alle dink noch der ee der gotheit.

Nu mag man fragen, seit dis reicheit in uns ist, wor um si uns unbekant sei. Dor zu antwurt man also : Die sele noch der gemeinre neygûnge, di si hot zu den creaturen, so mûz alle ir wurken anfank nemen in creaturlichen bilden : und dez wenen súlch, daz in disen wurken sei gelegen dis bild der sele, und daz en ist niht. Di selben bekennen hart wenik die edelkeit der sele, wann dis wurkung ist in dem gemeinen verstantnúzze, daz wirt geursprungt mit eim vernúftigen bild in dem obersten gedank, daz da formlich gesacht wirt von den bilden der fantasien und wesenlich gesachet von dem obersten got schawenden bild, auz dem di sele enphet all di reicheit, daz si wor versten mag von allen dingen. Disem verstentnúzz ist nochvolgent der gemein wille, der niht anders ist denn die neygung dez sinnes. Dor um diz gemein verstantnúzz nimt alle dink als ein worheit, und der wille all dink als gut. Also sein all dink widerwurf diser zweier werk, dor um sein si fremd und verre von got. Wan (103 a) got enist noch gut noch wor. In der weis als got ist frey und abgescheiden von allen dem, daz creatur versten kan, also gebraucht daz oberst bild der gotheit.

Ez ist ein frag, ob zwischen got und creaturen iht sei widerdrahtung. So antwurt also dor zu : Got der enhat niht widerdrahtung zu der creaturen, wann got der ensiht niht denn in sich selber ; aber di creatur hat widertrahtung zu got, wann allez daz ye auzgefloz, daz hat ein widereinkaphen in got. Nu nem wir in dem obersten bild. Daz oberst bild in dem selben nû, daz ez bliket auz got, so schaut ez wider ein mit einem unbedekten antlútz zu begreiffen gotlich wesen, sunder mittel von dem werk ez allez sein wesen hat. Dizz bild ist got in seinem werk, und dor um heizt ez ein bild gotes ; in seinem auzbruch ist ez creatur, und do heizt ez ein bild der sele.

Ey, nu edleu sele, bedenk dich selber und di edlikeit, die in dir ist, wan du bist gewirdigt, in dem daz du bist ein bild gotes uber edelkeit aller creaturen, und versmeh kleineu dink, wann du bist zu grozzen dingen geschaffen !

Also sol man versten, wie di sele ist daz reich gotes.

Zem ersten sûcht daz reich gotes. Dizz solt aller unser ernst sein und alles unser suchen, wie wir mohten bekennen die edelkeit gotes und die edelkeit der sele. Nû verstet, wie wir suln suchen daz reich gots. In der minnen bûch stet geschriben : Bekennest du dich niht, du schonst under allen weiben ? So gang auz und volg noch den vusporn deiner hirten. Diz wort verstet man von der sele, wann si ist die schonst under allen creaturen. Ist daz also, daz si bekennet ir eigen schonheit, so sol si gen aûz. Nu merk in der sele dreyerley auzgank auz dreyerley wesen, die da hat die sele. Daz erst wesen daz ist daz wesen irr geschaffenheit. Daz ander wesen ist daz wesen, daz si hat [in] dem personlichen wort der drifeltikeit. Daz dritt wesen, daz si hat in der auzuckberiger natur, di da stet werklich in dem vater, der ist ein beginnen aller creaturen.

Nu merkt von dem ersten auzgang, wie si auzgen sol auz dem wesen irr geschaffenheit ! Cristus spricht: Der mir nochvolgen wil, der heb uf sein creutz und verlaugen sein selbs und volg mir noch. Dez seit sicher, also als got lebt: als lang als der mensch sein selbs als ledik niht en ist oder stet, als er tet, do er niht enwaz, als lang enget er nimmer aûz in ein verlaugen sein selbs. Die lerer sprechen daz, daz der mensch sei zu versten in zwû weis: von eim auzzern und noch eim innern menschen. Der inner mensch dez (103 b) werk sein geistlich, der auzzer mensch dez werk sein leiplich. Mit dem innern menschen sûcht man got mit schawendem leben, mit dem auzzern menschen sûcht man got in wurkendem leben. Nu merket hie mit ernst ! Ich hon weilent gesprochen und sprich ez noch, daz alle auzwendig ubûng ist nûtz zu wenik dinges, wann si sein neûr gut die natur zu betwingen, die noch ungewenet ist. Und daz sult ir versten, daz alle auzwendigeu werk, di der mensch uben mak, di natur wol betwingent, aber si ertoten ir niht. Sterben der natur ligt an geistlichen werken. Nu vindet man vil leut, di in irm gûtdûnken (in der si) sich behaltent, daz ist, niht verlaugent : daz sprich ich in der worheit, daz dis menschen alle betrogen sint, wann ez ist wider menschlich rede und wider ubûng der genaden und wider gezeug dez heilgen geists. Die auzwendig ubûng halten fur ir bestes, niht en vil ich sagen, daz si verlorn werden, mer sûnder grozzes fegfeûr ensûln si niht zu got kûmen ; wann di selben volgen got niht, wann si sich niht en lazzen ; si volgen irem gûtdûnken, in dem si sich behalten. Wann got der ist als wenik zu vinden in aller leiplicher ubûng, als er zu vinden ist in den sûnden. Noch dann sein dis leut, di diser auzwendiger ubûng vil haben, sere geaht in den augen der werlt, und daz kûmt von geleicheit ; wann di leut, die niht anders versten denn

2 alles under suchen.]

leiplich dink, die ahten groz daz leben, daz si begreiffen mûgen mit den sinnen. Also wird geminnet ein esel von dem andern !

Zu dem andern mal so verstet man [daz] werk dez innern menschen, daz da heizt schawen in bekennen und in minnen. In disem werke so ligt der anfank eins heilgen lebens. Mit disen werken so ist beschriben daz wesen der sele. Also sprechen die meister, daz ein ieglich wesen ist um sein eigen werk. Wann wir diz wesen niht versten mûgen denn in disen zwein kreften. dorum sein dis di edelsten werk, di in dem menschen sein. Ich hon weilent gesprochen, daz tugend ist ein mittel zwischen untugent und volkûmenheit : nu ist di minne ein form aller tugent, sûnder welch kein tugent tugent ist. Wann der mensch nur tugent wurket, so suln di werk der tugent sein werk der minne und niht dez menschen; wann ein ieglich werk der tugent hat di kraft in der minne, daz si den menschen bring in got. Also spricht sant Dyonisius, daz di minne ist der natur, daz si den menschen wandelt in die dink, die er minnet. Dor um sol der mensch also sein, daz alles sein leben sei di minne. In diser weis sein zu loben all (104 [a]) ubûng, si sein auzzerlich oder innerlich. Also spricht David : Si sûln gehn auz tugent in tugent, denn sol gesehen werden got der goter in Syon. Got schawen ist ob den tugenden. Also als ich gesprochen han. daz di tûgent ist ein mittel zwischen untugent und volkumenheit, also enwirt di fruht der tugent — daz ist daz end, daz di tugent meinet — nimmer mer begriffen, die sele werd denn ob den tugenden genûmen. Dor um seit sicher : als lang als der mensch sich mit eigenschaft sein selbs beheltet in der tugent, so en sol er nimmer mer gesmaken noch besitzen di frûht der tugent, di niht anders ist denn got den goter schawen in Syon. Got schawen daz en ist nicht in Jacob, daz ist ubûng der tugent, aber got schawen daz ist in Syon. Syon ist alz vil gesprochen als ein spiegelein und beteutet als vil als ein unbedektz schawen mit einem einfeltigen gesiht gotliches wesens. Dez seit sicher, daz in diz schawen nie tugent enkom.

Nu moht man fragen, ob man denn tugent aufgeben solt. Her zu sprich ich : nein, man sol tugent uben, niht besitzen ! Daz ist volkûmenheit der tûgent, daz der mensch ledik ste der tugent. Dor um spricht Cristus : Als ir alles daz getût, daz ir vermûgt, so sprecht denn : wir sein unnûtz knecht. Also sol man versten, wie di sele sol gen auz allen iren werken.

Aber di frag, wie si verliesen sull ir eigen wesen, daz sol man nu versten. Die meister sprechen daz, daz alle dink, die got gemacht hat, di sein in di edelkeit gesetzt, daz kein dink enmak wollen, daz ez niht ensei. Nû mûz di sele lozzen, daz si ist. Hie feht an der tot dez geistes. Wann sol di sele disen tot volbringen, so mûz si lazzen sich und alle dink

und sich und all dink als wenik behalten, als do si niht enwaz. Cristus spricht: Ditz weitzenkorn, ez sterbe denn, so beleibt ez allein. Sterben daz ist beraubung alles lebens. Dor um seit dez sicher, als lang als der mensch lebt und ez in im lebt, als lang weiz der mensch niht von disem tot. Sant Paulus spricht: Ich leb ietzunt niht. Sulche menschen versten disen tot also, daz der mensch niht leben sûll noch got noch im selber noch keiner creaturen. Dizz ist wor, wann sterben ist beraubung alles lebens. Mer ich will noch baz sprechen: und wer der mensch tot allen dingen, got und den creaturen, vindet noch got stat in der sele, da inne er leben mak, so enist di sele noch niht tot noch auzgegangen in daz nehst irs geschaffen wesens. Wann sterben, eigenlich gesprochen, daz en ist niht anders dann ein entwerdung alles ydes. Niht enwil ich sprechen, daz dizz wesen der sele also zu niht werd, alz ez waz, ee ez geschaffen wûrd (104 b). mer dis vernihtigung di sol man verstan noch der behaltûng und der besitzung. Hie verleust die sele all dink, got und all creaturen.

Dizz lautet wunderlich, daz di sele got verliesen sol, und ich sprich: dez ist mer not in sulcher weis, volkûmen zu werden, daz di sele got verliese denn sie verliez di creatur, noch denn mûz ez alles verlorn sein. Der sele besten daz mûz sein in eim freyen niht. Dizz ist alles di meinung gotes, daz di sele got verlies: wann als lang als di sele got hat und got bekent und got weiz, so ist si verre von got. Daz ist gots begerung, daz got sich selber zu nicht mach in der sele, uf daz die sele sich selber verliese. Wann daz got got heizt, daz hat er von den creaturen. Do di sele creatur wart, do het si einen got; als di sele geschaffenheit verleuset, so beleibt got im selber, daz er ist; und daz ist di meist ere, di die sele got tût, daz ist, daz si got im selber lazze und ste (si) sein ledik.

Also sol man versten den minsten tot der sele, da mit daz si gotlich werden sol. Dis menschen di sein kaum bekant, wann sant Paulus spricht: Ir seit tot, und eur leben ist verborgen mit Cristo in got.

Nû moht man fragen, ob dis menschen einig tugent ubent von in bei aûzzen, und ich sprich: Ja! also als Cristus waz, der ein bild ist aller vollkûmenheit, ein licht (waz) von beiauzzen sûnder notdurft sein selbs allen menschen, also sein dis menschen in gotlicher ordenung und in ledeger offenung sûnder sich selber gekert zu allen menschen. Also sol man verstan den ersten auzgank, den di sele auzgen sol auz der geschaffenheit irs wesens, zu sûchen daz reich gots.

Zu dem andern mol so sol si auzgen auz dem wesen, daz si hat in dem ewigen bild. Di meister sprechen, daz der sele bild sei ein gotlich verstentnuzze. Daz gotlich verstentnûzz ist der sun personlich. Dor um ist der sun ein exemplar aller creaturen und ein bild dez vaters, in

welhem bild swebet wesen aller creaturen. Als nu di sele ir geschaffen wesen verleust, so leuhtet ir daz ungeschaffen bild, in dem sich di sele vindet noch ir ungeschaffenheit, wann all dink sein ein in disem bild noch der eigenschaft dez bilds.

Nu sol di sele auz disem selben bild gen, da si ir wesen inne vindet noch der ungeschaffenheit dez bildes, und daz muz die sele tûn mit einem gotlichen tot. Und daz vindet die sele in ir selber, daz dizz bild noch dizz wesen niht daz enist, daz si suchet, wann di sele sich bekennet in disem wesen, daz si hat in dem ewigen bild in underscheid und in manikfeltikeit. Wann dizz minste, daz wir versten von der gotheit, daz ist manikfeltikeit. Wann den nû daz ewig wesen, da sich di sele inne vindet. noch eigenschaft (105 a) dez ewigen bilds ist in manikfeltikeit — wann di person di sein in underscheid — so durchbricht di sele ir ewigen bild. uf daz si kûm, da got ist reich in einikeit. Dar um spricht ein meister, daz der sele durchbruch edeler sei denn ir auzflûz. Nu spricht Cristus: Nieman kumt zum vater denn durch mich. Cristus ist daz ewig bild. Nû ist der sele beleiben niht in im, mer si muz durch in kûmen, als er selber spricht. Diz durchbrechen daz ist der ander tot dez geistes, der ist vil mer denn der erst. Dor uber spricht sant Johannes: Selik sein di toten, di da sterben im herren, daz ist in got.

Nû hort wunder uber wûnder! Wie mag in dem ein sterben sein, der von im selber spricht, daz er sei daz leben? Dor zu antwort man also: Reht als in der geburt dez sûns sein auzgegangen alle creatur und haben leben und wesen enphangen, also erbildent sich lebleich all dink im sûn. Wann nû di sele sol wider einkûmen, so mûz si den sun verliesen. Also sprechen die meister: Da der sûn sich einkert uf einikeit der naturen, da ist er niht person noch der eigenschaft; also verleuset sich der sûn in der einikeit dez wesens. Also sprich ich auch von der sele: Als di sele durchbricht und sich verleust in irm ewigen bild, daz ist daz sterben, daz die sele stirbet in got. Also spricht sant Dyonisius: Also got niht enist dem geist, also enist im auch daz ewig bild niht, daz doch sein ursprunk ist. In dem bild hat di sele geleicheit, wann der sûn ist dem vater geleich. Aber do si ein sein in dem wesen, da ensein si niht geleich, wann geleicheit stet in underscheid. Also sprich ich von der sele: sol si kûmen in die gotlichen einikeit, so mûz si die geleicheit verliesen, di si hat in dem ewigen bild. Dor um spricht Dyonisius, daz der meist lûst dez geistes ist gelegen in dem niht seins bildes. Ein heidnisch meister spricht: Got ist, dez niht erfullet alleu dink, und sein iht ist niendert. Dor um gotes iht daz enwirt niht fûnden von der sele, ez sei denn, daz si sey zu niht worden, da si sich selber vindet oder vinden mag, geschaffen oder ungeschaffen, als hie

gesprochen ist von dem ewigen bild. Diz ist der ander tot und der ander auzgank, da di sele get auz irem wesen, daz si hat in dem ewigen bild, zu sûchen daz reich gots. Dor um spricht ein meister: Der zu got kûmen wil, der sol mit niht kûmen.

Daz dritt wesen, da di sele auzgen sol, daz ist di auzuchberik gotlich natur, di stet wurklich im vater; wann sulch meister sprechen, daz der vater ee bekenne in eim zeichen der auzfliezzung, ee der vater daz wort gebere. Also sprechen gemeinlich all meister, daz got der vater begreif sein natur, als er ist ein begin dez ewigen wortes und aller creaturen. Di meister setzen underscheid zwischen wesen und natur. Wesen, also als ez sich haltent ist wurklich im vater, also ist wesen natur. Also sein di underscheid redlich. Und dorum da got wurket, da sein (105 ᵇ) alle creatur auz got kaffend noch einer mûglikeit. Und hie inne verstet man gotlich einung niht in daz hohst, dor um enist der sele beleiben hie niht.

Ditz verstet mit ernst, daz di sele mûz sterben aller gotlicher wurkung di man verstet in gotlicher natur, sol si kûmen in die gotlichen wesenlikeit, da got ist muzzik aller werk; wann dizz oberst bild der sele daz schawet sunder mittel die wesung der gotheit, als si ist frey und ledik von allen werken. Dorum ist dizz oberst bild ein regel, wor di sele geleit sol werden, aber mit ir sterben.

Eya, nu merket! di gotheit die swebt in ir selber und ist ir selber alle dink. Dor um got noch seiner gotheit ist uber alles, daz daz ye creatur verstunt als creatur oder immer mer versten mag. Wann sant Paulus spricht: Got wonet in einem lieht, do nieman zu kûmen kan. Als nu di sele ist auzgegangen irs geschaffens wesens und irs ungeschaffen wesens, da si sich vindet in dem ewigen bild, und si ist kûmen in di gotlichen natur, und si noch dann niht begreift daz reich gots und si daz bekent, daz in daz reich gots kein creatur kûmen kan, so enphint di sele ir selbs und get ir eygen weg und ensûcht got nimmer; und allhie so stirbet si iren hohsten tot. In disem tot verleuset di sele alle begerung und alle bild und alle verstentnûzz und alle form und wirt beraubt aller wesen. Und dez seit sicher, als got lebt: als wenik als ein tot mensch, der leiplich tot ist, sich selber bewegen mak, als wenik mak di sele, di also geistlich tot ist, einik weis oder einik bild vor getragen einigen menschen, wann diser geist ist tot und ist begraben in der gotheit, wann di gotheit enlebt nieman anders dann ir selber.

Ey, edleu sele, nû prûf dis edelkeit! wann als lang als daz in dir ist, daz du dich selber niht all zumol enlest und dich selber ertrenkest in disem grûndlosen mere der gotheit, so enmaht du niht bekennen disen gotlichen tot. Der weis man spricht: Der herre hat mich besezzen in dem

beginne seiner weg. Got besitzt alle dink in dem weg seiner gotheit, niht in dem weg der sele, wann nie creatur enfant got, noch nimmermer ensol creatur als creatur zukumen (mak).

Als nû di sele also sich verleuset in aller weis, als hie gesagt ist, so vindet di sele daz, daz si daz selb ist, daz si gesûcht hat sunder zugank. So vindet sich di sele in dem obersten bild, da got wesenlich inne ist mit aller seiner gotheit, da er ist ein reich sein selbs. Hie bekennet di sele ir eigen schonheit. Dor um sol die sele auz gan, uf daz si mûg kûmen in sich selber, daz si bekenne, wie si und got ist ein selikeit und ein reich, daz si sunder suchen fûnden hat. Als der prophet sprach: Ich goz auz mein sele in mich. Also sol man versten: Bekennest du dich niht, dû schonst under allen weiben, so gang aûz. Dor (106 a) um sol di sele auz gen, also als hie gesprochen ist, uf daz si kûm in sich in ein bekentnûzze ir selbs. so vindet si sûnder sûchen daz reich gots. Dizz spricht sant Paulus: Ich hon unwirdik geahtet leiden diser zeit denn der kûnftigen glorie, di in uns sol geoffenbart werden.

Ey, nu merk dizz mit ernst! Ich hon weilent gesprochen und sprich ez noch, daz ich nû allez daz hon, daz ich ewiklichen haben sol; wann got mit aller seiner selikeit und mit aller seiner gotheit der gebrauchet daz oberst bild, aber ez ist verborgen der sele. Dor um spricht der prophet: Werlich, herre, du bist ein verborgener got! Disen schatz, daz da ist daz reich gots, den hat zeit verborgen und manikfeltikeit und eigeneu werk der sele und die geschaffenheit. So sich di sele nû ie mer scheidt von aller diser manikfeltikeit, so ie mer in ir endekt wirt daz reich gots. Dizz vermag niht di sele denn aber mit der genad. Als di sele dizz bevindet, so hat ir di genad dez geholfen, daz naturlich ist in dem obersten bild. Allhie ist die sele got, und da smakt si aller dink und gebraûcht alle dink als got. Allhie enfeht di sele niht noch von got noch von creaturen, wann si ist daz si helt und nimt alle dink von iren eigen. Hie ist di sele und gotheit ein; allhie hat di sele fûnden, daz si ist daz reich gots.

Nu moht man fragen, waz di edelst ubung wer, damit daz di sele moht dor zu kûmen. Dor zu antwort man also: daz ist, daz di sele beleib im tod und niht den tot enscheuch. Wann sant Paulus spricht: Cristus ist gewesen gehorsam dem vater biz an den tot dez creutz; dor um hat er in erhôhet und hat im geben ein namen, der ist uber alle namen. Also sprich ich auch von der sele: ist daz also, daz si beleibt gehorsam got im tod, so sol er si erhohen und geit ir einen neuen namen, der da ist uber alle namen. Also als di gotheit ist ungenament und sûnder namen, also ist auch di sele ungenament als got, wann si ist daz selb, daz

er ist. Dor um spricht Cristus: Ich heiz eu ietzunt nimmer mein kneht mer mein freund, wann allez daz ich gehort han von meim vater, daz hon ich euch geoffenbart. Ein freunt ist ein ander ich, spricht ein heiden. Got der ist dor um worden ein ander ich, uf daz ich wûrd ein ander er. Also spricht sant Augustinus: Got ist mensch worden, uf daz der mensch got wûrd. In got so enpheht si ein neu leben. Hie stet di sele uf uz dem tod in das leben der gotheit, hie geuzzet got in si all sein gotlich reicheit, allhie enphet si den neuen namen, der da ist uber alle namen. Dizz spricht sant Johannes: Wir sein kûmen auz dem tod in daz leben, wann wir minnen.

Also sol man versten, daz Cristus spricht: Zem ersten sucht daz reich gots und sein gerechtikeit.

Nu merkt, wie alleu dink uns sûllen zû (106 b) geworfen werden. Disen sin verstet man in zwein weisen: der erst sin ist, daz waz volkûmenheit ist in allen dingen, daz vind wir im ersten reich. Der ander sin ist daz: volkûmenheit zu behalten in allen unsern werken. Also sol der mensch wûrken alle sein werk auz ordenung dez gotlichen reichs. Dez seit sicher: ist daz also, daz der mensch also wurkt, daz sein werk den menschen mugen minner machen. so en wurkt er niht auz ordenûng dez gotlichen reichs. Und dor um als die werk geworht werden noch menschlichem wesen, so vellet dik crûd und unfrid in die werk dez menschen; mer als der mensch wurket sein werk in dem gotlichen reich, so beleibt der mensch zu frid in allen seinen werken. Also spricht di schrift: Do got gemacht hat all dink, do sah er si an, und si woren gût. Also sprich ich auch von der sele: wenn daz si alleu ir werk an siht in dem gotlichen reich, so sein alle ireu werk volkûmen, wann alle werk sein da geleich: mein minstes ist da mein meistes, und mein meistes ist da mein minstes. Aber ist daz also, daz di werk dem menschen an sein, so sein di werk unvolkûmen, wann di werk in in selber sein manikfeltik und bringen den menschen in manikfeltikeit, dor um ist der mensch in den werken dik zu unfrid gesetzt. Dorum sprach Cristus: Martha, du bist sorgenlich in vil dingen; eins ist not!

Dez seit sicher, dez ist not zu volkûmenheit, daz der mensch also sich auff in seinen werken, daz alle sein werk werden geworht als ein werk; daz mûz geschehen in dem gotlichen reich, da der mensch got ist. Da antwurten im elleu dink gotlichen, und da ist der mensch ein herre aller seiner werk. Wann ich sag eu fûr wor: Alle di werk, di der mensch wurkt auzzerhalp dez gotlichen reichs, daz sein alles tot werk, aber die der mensch wurkt in dem gotlichen reich, daz sein lebendigeu werk. Dor um spricht der prophet: Got der mint sein werk als wenik, als got wirt

entfridt und gewandelt von allen seinen werken. Als wirt auch di sele. wann si wurket auz der ordenung dez reichs gots. Dor um dis menschen, si wurken oder wurken niht, da inne sten si allzeit geleich. wann dis werk si engeben in noch ennement in.

Also sol man versten : Alle dink werden eu zu geworfen.

Dis red di ist nieman gesagt, denn der si hat mit leben oder eintweder besitzt mit múgen seins hertzen.

Daz uns werd dis offenbar, dez helf uns got ! Amen.



ANHANG I

Nr. 1.

Nostra conversacio in celis est. Sanctus Paulus sprichet, daz unser wonung sol sin in dem himel und sprichet ouh unser herre in dem ewangelio: Wo din hort ist, do ist ouh din hercz. Ist denne unser herre din hort, so ist ouh din herz aller dikest bi im.

Nun sind IX sache sunderlich, umb die unser wonung in dem himel sol sin. Dú erst ist, daz dú sel die gnade und die suzskeit in dem himel suge und schóphe, als daz pinlin suget die sùzi und da[z] hónig von den blumen. Also sol die sele us den schónsten blůmen der gotheit suzsikeit sugen. Da von spricht Augustinus: Memoria tua super mel dulcis est etc. Herre, din gehúgde ist sússer denne hunig, gedenken von dir ist bezzer denne súze spise, von dir reden ist voller trost, an dir hafften ist daz ebig leben, von dir gescheiden werden ist der ewig tod. Da von sullen wir haften an got als der ast an dem baum: also sol dú sele all ir tugend von got nemen. Dar umb sprach David: Mihi adherere deo bonum est, herre, mir ist gut, daz ich an dir hafte.

Di ander sach ist, daz die sel der engel sprach lerne, wan als die engel nit mit worten redent, also můst du lernen reden mit got tugendlichen gedenken. Swer aber nimmer us dem lande kumet, da er in erzogen ist, der kan nit anders sprechen, wan als man da sprichet. Also sint ouh die herzen, die nimmer in den himel wellent komen, ald aber selten, die kunnen ouh nit denne unnúczigú úppigú wort triben, wan ir herze núr mit úppigen dingen umbgat. unde Johannes: Qui de terra est etc. Wer von der erd ist, der redd ouh von der erd und von den dingen, die uf ertrich sint; und sólicher lúte herze wird gespiset mit untugenden. Aber dú tugendhaft sele flúget über als daz uf ertrich ist und über all creatur. Als der adler flúget über all vogel, also so[l] die sele fligen über all creature, uncz daz si got vindet.

Die dritt sache ist, daz daz herze erlúchtet werde; wan wer in dem lieht wonet, der wirt erlúhtet, als unser herre spricht: Ego sum lux mundi, Ich bin ein lieht der welt. Swer von dem lieht erlúhtet wirt, der vallet koum, wer aber selten kumet zů dem lieht, der stozset sich dike. Dar umb sol der mensch allweg sin herz stellen an daz lieht. Die sel ist gelich der vrowen, die S. Johannes sach, die stůnd uf dem mane und waz gekleidet mit der sunnen und het uf irem houpt ein kron mit XII sternen.

Also ist die sele, die allú zergánklich dink under iren fússen hat getreten, und ist mit dem lieht gotes gecleidet, und uf irem houpt hat si ein kron mit XII sternen, daz ist mit mangerlei tugend, die beitend einer kron mit zwelf fróden.

Die vierd sache (Fol. 86) ist, daz die sel erkant wirt in dem hymelrich und da heimlich wirt; wan swer mit sinem gedenken und mit sinem herzeń dik ist bi got in dem himel, den erkennet got; wer aber nimmer, ald selten, dar gedenket, wie sol der da erkant werden? Und so dise komend an dem iungsten tag zû des himels port und sprechend: Herre, tuo uns uf! so sprichet got: Werlich, ich weis nit, wer ir sind. ich gesach úch nie in dem himelrich. Die aber da wol erkant sind, zû den sprichet er vil minniklich: Ich erkenne úch wol, ich han úch dik hie gesehen, ir warend dik mit úwren gedenken bi mir, ir sûllent ouh immer bi mir hie sin.

Die fûnfte sache ist, daz daz herze nit entreinet werde mit unreinen gedenken; wan wer sich dik an den kessel ribet, der wirt masig. Also geschiht der sele und dem herzen, daz mit bósen dingen umb gat, daz wirt entreinet. Aber der mensch, der dike wonet bi got, des herze belibet reine, und sprichet unser herre: Sálig sind, di eıns reinen herzen sind, wan si sullen got sehen. Got wil rúwen in einem reinen herzen.

Die seht sache ist, daz di sele gesterket wirt an gotes dienst und daz der mensch wirt bereit zû aller arbeit und daz im nit ze gros ist ze lidend und zû tûn durch got. Wan im geschiht als den wilden rossen, so man die zû dem ersten riten sol, so sind si gar zaghaft und schûhend allú cleinú ding: also tund die lút, die nit stark sind von gotes minne und nit erkennent die fróde des himelriches. So di ein klein arbeit liden sûllent durch got, so erschrekend si als daz wild ross. Daz geschiht da von, wan ir wonunge und ir wandelunge selten in dem himel ist und si mit der minne nit kreftig sind worden.

Aber dú lúte, die dik in dem himel sind, die werdent kûne an gotes dienst an siner minne, wan in kan kein so grozz ding geschehen, daz si von got scheide, als die sele sprichet Cantica: Die minne ist stark als der tod. Wan als der tod die sele scheidet von dem lip, also scheidet di minne den menschen von allen dingen und bindet die sele zuo(t) got; wan e daz si got lieze, e liezs si daz leben.

Die sibend sache ist, das die sele den tugenden nach volge, die si in dem himel erkennet, wan es wart nie dink so gût den, der ein ding lernen sol, den daz [er] einen guten bilder hat. Wer nu tugend wil lernen, der sol got dik ansehen (86 [b]): der ist ein edler bilder aller gûten dinge. wan er ist ein ursprung aller tugend. Swenne únser herre hiezz Moyses

machen wunderlichú dinge, so sprach er: Du solt es machen als du an mir sehest uf dem berg. Also sol die sel tûn, wenne si tugend leren wil, so sol si an got sehen und sol daz guldin insigel in sich druken, so wirt si selber dem insigel gelich.

Die aht sache ist, daz daz herz ald die sel in sicherheit ist in dem himel: wan daz himelrich ist ein sicher stat und ein fries lant: was dar kumt. daz ist sicher und behalten vor allen veinden. Dar umb sullen wir ze aller zit únser herz dar flóhen, unde dicit Gregorius de beato Job: Wan sin gût und sine kind uf ertrich warent, da von so nam es der tievel, aber sin herz hat er geflóhent in den himel, da von so moht kein schad geschehen an der sel. Unser herre begert nit anders denne daz herz ald die sel: da von hat der tievel nit als gern als die sel ald daz herz. Daz sullen wir in die fryen stat senden, in daz himelrich, da(z) ist es behút vor den túfeln und vor allen untugenden. Got sprichet: Gib mir din herz und tû, waz tu wild.

Die núnde sach ist, daz unser begird ze allen ziten gereizet werde nah got und zû den tugenden. Wan wer dik an got gedenket und an die fróde dez himels, der mûs des mer iamers nah got haben. Rogemus etc.

Nr. 2.

Comedite, amici mei, et inebriamini, karissimi. Cant.

Habent hochzit und wirtschaft mit mir und ich mit úch, min frúnd, ezzent und trinkent mich und ich úch. Ich wil mich iuch und úch mir.

Eya, zartú sele, nun sich und nim war, wie gar er dich wil saten, wan er spricht: Ezzend an, min frúnde, min geminneten, min zarten, min usserwelten. min diener, min nachvolger, min junger, min kint! Ich wil úch mit mir vereinen. mich iwer genieten, adelich, minneclich, úbernaturlich, wunderlich. vaterlich und gótlich! Eya, zartú sele, nun sich und nime war. wie er dich meinet, minnet, mit dir koset, sich dir erbútet, sich mit dir und dich mit ime vereinet. Alzo solt och du dich mit [im] vereinen. im dich minneclich erbieten und stetеclich zû dir laden. Wan in dem louf der minne ist chein dinck, von dem sy alz vast wahz und zû nieme alz von hitziger begirde und brinnender durst und gemeinem laden, steteclichen zwischen dem minneclichen got und der geminneten sele.

Eya, zartú sele, lade minneclichen dinen geminten und sprich, daz Cant.: Chom, min geminneter, in dinen garten und izze din fruht; ich habe niemen denne dich allain! ich bin din hus, din tempel, din crone, din garte und din riche! Du bist min geminneter, min uzerwelter, min gemahel, min schópher, min lóser, min behalter, min lerer, min leyter, min troster,

min vatter, min herre, min got! nu chome und izze din fruht, daz bin ich; nun izze mich! Du haust dem lip die kraft gegeben, daz er die undowigen spis in sich verwandelt unde sy izzet, alzo wirk och du an mir und verwandel dich in mich!

Nun merck, wie du solt bereit werden, daz er dich ezze alz sin spiz. Lûg und nim war: alz sin spiz gedowet wirt manigvaltig in dem lip, alzo solt du gedówet werden in dem plût Christi Jhesu und in siner sele und in dem ewigen wort. Du solt ze dem ersten gedówet werden in dem plûte, du solt ein tranck niemen und solt in dich trinken daz prinnede hertzplût, daz dú ewig minne uzgegossen hat, daz sol uz dir tówen alle liplich wolnúst, trost, fróde, zartheit, kúrtzwil, suzzekeit, wie ez genant ist, und sol in dich giessen bitterkeit, arbeit, trurekeit, súnfzen, weinen, und sol dich machen allen dingen sterben.

Du solt ze dem andern maule gedówet werden in der zarten sel Christi Jhesu, die ist gnadenrich: (13 b) dú sol in giessen dir gótliche tranck, daz dich dówe unde uz dir wirck alle liplich ûbunge, wort und werck, sorg, forme, bilde. Da solt du in dich drincken gnade und alle tugend und alle vollechomenheit unde alle die inflúzze, die ain gelyd von sinem hopt emphahen mag, daz du werdest ein spiz gottez und in im gedówet.

Du solt och ze dem tritten maule gedówet werden in dem ewigen wort. Da sol uz dir gedowet werden hymelrich, ertrich, alle engel, alle heyligen; du solt och selber uz dir gedówet werden und alle creatur, alz sy an in selb sint. Du solt úber alle creatur uf gan in daz ewig wort, in dem allú dinck wárlicher und adelicher lúhtend wan in in selber. Da von sol der mensch allú dinck lan und aller dinck vergessen, wan got ist ain verderbendez fúr. Deuteron. 4°. Er wil nit, daz sy iemans gab beger, nit wan die sin allein.

Nun haust du wol vernomen, wie der mensch ist gottez spis, nun merck, wie got dez menschen spiz ist. Eccl. (!) 4°.: Die mich ezzend, die hungert, und die trinckent, die dúrst. So du gotez ie mer izzest und trinckest, so dich ie mer nach im hungert und och dúrstet, wan got ist daz erst gût, ein luter gût, ein einiges gût alz gût, ein unmásig gût, ein ewiges gût. Da von ist er alz flúzzig, daz er alle zit hin flúzzet und durchflúzzet, untz daz im begegnet ein widerstal, alz alle flúzzigú dinck tûnt. Und da er vindet ein userwelt sel, dú sin wirdig und begirig ist, da durchgúzzet, durchflúzzet, durchlúhtet und durchdringt er ir sinne und kreft: so wirt die sel alzgar zûniement, daz sie alle zit ist beweget und wider flúzzet in got mit minne, mit lieby, mit lobe, mit ere, mit danck, mit dienst. Und alzo so wirt die minneclich sele gespizt und wahzend und zûniemend in got, und wirt alzo got mit got erfúllet, daz wunderlich dinck da beschehent.

Wan liplicher sin der sclaffet da, fleysclich begirde swiget, uzzer dinck fliehent, die bescheydenheit wirt verwandelt, die bekantnúss wirt ernúwert, der wille wirt erfúllet, die sele wirt von ir selber entzúckt. Diz zwingt die usser dinck ze lauzend, gewonlich dinck ze mident, úber sich selber dringen und an die blozen gotheit springen.

Diz wirtschaft hat sehz staffel, daz ist súzzekeit, gitykait, setty, trunckenheit, sicherheit, rûwe. Súzzekeit und wolnúst sint zweiger ding, die wol zesamen hórend. Nun sint cheine zwey dinck, die baz zesamen hórend und fúgend und die innerlicher vereinet werden denne got und die sele. Da von (14) solt du wizzen, daz got in der sele alz die sunne in dem luft lúht, alz daz fúr in dem ysen brinnet, alz dú varwe in der wolle ziert, alz daz hunge daz wazzer súzzet, alz dú liplich spiz dem libe sich inlibet und alz die sele den lip lebendig machet.

Noch grosser und noch inner ist die vereinunge gotez und der sele: sú ist unversprochenlich und ungedencklich allen sinnen; si ist alzo kreftig, daz sy den geyst von der sele scheyt und in mit got inneclich vereinet, daz si mit got ein geiste wirt. Eya, zarte sele, nun verein dich mit dem minner din. da vindest du samenthaft luter und úberflúzzig alles, daz du begerst an allen dingen manigvaltig.

Der ander staffel ist gytekeit. wan ie mer dú sel gotlicher súzzekeit emphindet, so die begirde ie me in ir wirt entzúndet.

Der drit staffel ist satikeyt, daz ist. so die sele ie mer gottez emphindet, so ir ie mer liplich súzzikeit misvallet. Alzo versmahet die sele frilich alle liplich dinck und werden ir alzo widerzem, daz ir ein pin und ein martyl ist ir gegenwertikeit. Diz spize und diz wirtschaft ezzend die armen und nit die richen; wan man vindet ir nit in dem ertriche, da man lustelich lebet und liplicher súzzekeit pfliget.

Der vierd staffel ist trunckenheit. So die sele alzo úbergossen wirt mit gotlicher súzzekeit, so versmahet sy alle widerwertikait und frowet sich in arbeit.

Der fúnft staffel ist sicherheit; wan so die sele mit gotlicher minne und mit gotlichem trost allez liplich liep versmahet und alle zit in williges lyden sich erbútet, so wirt sy gar in got gesichert und spricht mit Paulo: Ich weiz wol und bin sicher, daz mich chein dinck, noch der tode, die engel noch chein creatur mag gescheiden von der minne Christi Jhesu.

Der sehzt staffel ist dez hertzen rûwe und fride, daz chein liep noch leyde mag ez bewegen noch betrûben. Da rûwet die sele in got allein, fry von allen dingen, alz der mensche, so er wol embizzen haut: so rûwet er und entsclauffet. Diz rûwe heizzet sanctus Johannes ein swigen, sanctus Paulus ein friden, David einen sclauf. Davon in Cantica sprichet dú

minnend sele: Ich sclauf und min hertz wachet. Fleyslich begird sclauft und geistlich wachet, der usser sin sclauft und der inder wachet, dú bescheidenheit sclauft und dú luter bekantnússe wachet. die bekantnússe sclauft und dú minne wachet, die sele sclauft, der geyst wachet, der mensch sclauft. aber got in dem menschen wachet.

Nun merck wol, wie daz múg gesin und biz aller sorgen fry. Rogemus ergo etc.

Nr. 3.

Ubi spiritus domini, ibi est libertas. 1° Cor. 4°.

Notandum, quando anima stet in maxima libertate; sed primo videndum, quando anima dicatur esse libera. Dicitur quod tunc, quando a nulla creatura nec ab aliquo, quod deus non est, est ligata, daz ist beheft, quantum ad vinculum, quod potest causare medium inter deum et animam. Tunc anima dicitur libera, wenne sy sich entschúchet aller zûvelle, rerum temporalium, und dar zû úber dez libes kraft sich uf richtet an daz oberst gût, quod deus est. Tunc etiam anima dicitur esse libera, quando non tantum id quod ipsam ante deum annichilat, abnegat, sicut est peccatum; nec sufficit cuidam abnegare creaturas, sicut vermiden oder verlazzen oder entfremden den creaturen, mer die sele sol sich selber uf zihen und ein uftragen oder ein ufylen haben in daz gotlich wesen, daz sich der sele mer erbút und minneclicher denne sich dú sele ir selber. Wenne nun die sel in dem uftragen gottes emphindet, so hat urlop der trost dizer falchen (!) welt.

Modo videamus tria puncta que ostendunt, quando anima stet in maxima libertate. Beatus Augustinus dicit: Quando eterna cognoscimus et diligimus, tunc sumus extra istum mundum positi. Dicamus ergo cum ista amatrice: Trahe me post te etc., quasi diceret: virtus mea non sufficit, ut te cognoscam et intelligam, cum tu omnia excedas, sed tua virtute animam supra se potest erigere, ad hoc possum devenire. Quando ergo supernaturali, que anima cognoscit, quod pater est origo et causa fontalis personarum in divinis illorum que sunt ad intra et eorum que sunt ad extra. Considerat etiam productionem verbi et spiritus sancti, et quoniam persone divine in se invicem reflectuntur, tunc stat in summa libertate, quia summa libertas est in divinis personis. Sed primo videndum est, quomodo pater sit origo. Der vatter ist ein ursprung filii et spiritus sancti personlich und wesenlich. Dices, quomodo est hoc? Debes scire, daz sich dú vernumpht dez vaters múz bilden und sprechen in einer nachvolgung einer naturlicher gelicheit, wan an daz ⌞so were daz⌟ wort nit ein sun.

Daz mûz sin ein widerblicken gotez uf sich selber, in einer ewigen stete uf daz hochst gerihtet sin, da von die geburt ewig ist. Hic applica verbum Hylarii, scilicet Pater semper generat. Item verbum Augustini de trinitate: Si ignis est eternus etc. Exemplum de sole in continuitate, integritate, assiduitate emissionis radii.

[Wan liesse got sin vernunft an ein geistlich mûssikeit, so vergieng aller der drivaltikeit underscheit nah personlicheit, und belibe denne got nit denne blosse, also iuden und heyden an got geleubend, die der person usflus lougent. Daz wort ist ewiklich in dem ursprunge siner geburt und dar von ist er iemer enphangen und wirt geborn, wan sin geburt ewig ist.]

Da von mag man eigenlich niemen daz wort Maccabeorum: Refulsit sol in clipeos aureos etc. Die sunne warf iren schin in die guldyn schilt, und da von wider- (23) schinen die berg. Die sunne ist lumen divine essentie. Daz lieht gelentzt us dem vatter in die guldin schilt der gottelichen drivaltikait, daz ist in den sun und in den heyligen geyst, und da von widerschinen die berg, daz sint di vil userwelten sele an dem byld der heyligen drivaltikeit. In se non reflectuntur persone in divinis, quando mutuo se cognoscunt una et eadem cognicione in numero transcendentes, qua cognicione nulla creatura deum unquam vidit vel cognovit, unde anime beate et angeli qui steterunt divini vident clare et intuitione, et tamen deum nunquam viderunt eo modo quo persone in divinis se vident mutuo et cognoscunt. Simili modo dico de amore: persone nempe in divinis per nexum amorosum mutuo se diligunt, qui amor non est aliud quam deus etc.

Nr. 4.

In der tzit wart gesant der engel Gabriel von gote.

Der mich fragete, war um bete wir? warumme vasten wir? warumme tun wir alle gute werc? war umme sin wir getauft? war umme ist got mensche worden, daz daz hoeste ist? Ich spreche: darumme daz got geboren werde in der sele und daz dy sele in gote geboren werde. Darumme ist alle dy schrifft geschriben, darumme hat got alle dy wernt geschaffen und alle engelische nature, daz got geboren werde in der sele und dy sele in gote geboren werde. Allis kornis nature menit weize, und

24 Die drei vorstehenden Predigten sind der Handschrift Nr. 95 des hiesigen Minoritenklosters entnommen. Vgl. die Einleitung. — 25 Cod. Nor. Cent. IV, 37: vgl. Pfeiffer Nr. 29 und Sievers Nr. 2 (S. 377), wie auch die Vorrede. Am Rande steht: Dis mag man lesen auf unser liben frawen tag in der fasten.

alle schatz golt und alle geberunge menschen. Darumme sprichit ein meyster: man vint dicke kein dir, isz habe etwaz geliches dem menschen.

In der tzit, in deme da disz wort czu deme ersten entphangen wirt in myner vornunft, da ist is(t) so luter und so cleinlich, daz isz ein war wort ⌈ist⌉, er isz gebildet wirt in myner gedancke.

Czu deme dritten male wirt isz gesprochen uszwendig mit deme munde, und alzo in ist isz nicht dan eyn offenbarunge des inneren wortes. Alzo wirt daz ewige wort innewendig in deme herczen der sele, in deme indersten, in deme lutersten, in deme heubte (97 b) der sele, da ich nu von sprach, in vornunftekeit, da geschet di geburt inne. Di nicht dan einen ganczen wan und eine hoffenunge hiczu hette, der mochte gerne wiszen, wy dise geburt geschet und waz da czu hilffet.

Sanctus Paulus sprichit: In der czit der fullede sante got sinen sun. Sanctus Augustinus sprichit, waz da fullede si der czit. Da nimmer czit in ist, da ist fullede der czit. Danne ist der tag vol, alse isz des tages nummer in ist. Daz ist ein notwarheit: alle czit mus da abe sin, da sich dise geburt hebit, wanne nicht in ist, daz dise gebort so sere hindere alse czit und creaturen. Daz ist eyn gewisse warheit. daz czit got noch di sele von nature nicht beruren mac. Mochte dy sele von czit beruret werden, si in were nicht sele, und mochte got von czit beruret werden, he in were nicht got. Wer isz aber, daz czit dy sele beruren mochte, so in mochte got nummer mer in ir geboren werden, und si in mochte nummer in gote geboren werden. Da got geboren sal werden in der sele, da musz alle czit abe gevallen sin, odir si muz der czit enphallen sin mit willin und mit begerunge.

Eyn ander sin von der fullede der czit. Der dy kunst hette und dy macht, daz he dy czit und alliz daz in sechs tusint iarin ie geschach und daz noch geschen sal an daz ende, herweder gegiszen kunde in ein gegenwerdig nu, daz were fullede der czit. Daz ist daz nu der ewickeit. do dy sele in gote alle ding nuwe und frisch und gegenwertig bekennit, und in der lust, alse ich izunt gegenwerdig habe. Ich lasze nuweliche in eime buche, der isz gegrunden kunde, daz got dy werlde iczunt machit alze an deme ersten tage, da he dy werlt geschuf. Hi ist got riche, und disz ist gotis riche. Di sele, in der got sal geboren werden, der musz dy czit inphallen, und si musz der czit inphallen und sal sich ufftragen und sal sten in eime inkaffene in disen richtum gotis. Da ist wite ane wite und breite ane breite; da bekennet dy sele alle ding und bekennit si da vollenkomen.

Dy meystere, dy da beschriben, wi wit der hemel ist, da were ungeleubelich czu sprechene. Dy mynneste crafft, dy in myner sele ist, dy ist

wider danne der wite hemel, ich geswige der vornunft, dy ist wit ane wite. In deme heubte der sele, in vernunftickeit, in der bin ich also na ubir tusint mile iensit des meris, alse der stat, da ich iczunt inne stene. In dirre wite und in disim richtume gotis da bekennit dy sele al, da inphellit ir nicht, und da in ist si nichtis wartende.

Der engele wart gesant. Dy meystere sprechen, daz der engele menie ist zal bobin zal; yre menye ist so grosz, dasz sy dykeyn zal begriffen mag, ir zal mach ioch nicht bedacht werden. Der underscheit kunde genemen ane zal und menye, deme weren hundert alse ein. Dy hundert personen in der gotheit noch deme underscheide neme, als si ein sin, so ne were da noch menye noch zal, und dy in bekende doch nicht danne einen got. Isz wunderen sich ungeleubige lute und etliche ungelarte cristene lute, und ioch manige phaffen wiszen da(z) alzovil umme alse eyn steyn: dy dry personen sint eyn got, dy nemin dry alse dry kuwe oder dry steyne; abir der undirscheit kan nemen in got ane zal und ane menye, der bekennit, daz dry personen (98) sin ein got.

Der engil ist auch so hoch. Unse besten meynstere sprechen, daz iclich engil habe eine gancze nature. Were eyn mensche, der allisz daz hette, daz alle menschen haben an gewalt und ane wisheit und an allen dingen, daz were eyn wunder, und so en were [he] doch nicht danne eyn mensche, wanne der mensche hette allez, daz alle menschen haben, daz doch dannoch verre wer den engelen. Also hat ein iclich engel gancze nature und ist gesundert von den anderen alse eyn tyr von eym anderen, daz (he) eyner anderen nature ist. In dirre menye der engele ist got riche, und dy daz bekennet, der bekennit gotis riche. Si bewisen gotis riche, alse eyn herre bewyset wirt von der menye siner ritter. Darumme heyzet her eyn got des heris. Und alle dyse menye der engel und herschaft, wy hoe si sint, dy haben eyn mitwirken und helffen darczu, da got geborin wirt in der sele, daz ist, si haben lust und freude und wunne in der geburt. Sy in werken nicht, da in ist dygeyn werc der creaturen, wann got wirket dy geburt alleine, mer dy engel haben eyn dinsthaftig werg hirczu. Alliz daz dar czu wirket, der engel und dy creaturen, daz ist ein dinsthaftic werc.

Der engel was genant Gabriel; her tet auch war, her hiz alse wenic Gabriel alse Kunrad; niman in kan wizzen des engiles namen; da der engele genant ist, da in quam ni meynster noch sin czu. Vil lichte ist he namelos. Dy sele in hat auch dykein name; alse wenic alse man got namen vinden mag, alzo wenig mag man der sele eigen namen vinden, alleine grosze buchere hivon geschreben sint. Aber da si ein uzlugen hat czu den werken, davon gibet man ir namen. Eyn zimmerman daz in ist

sin name nicht. mer den namen nymet he von deme werke. Den namen Gabriel nam he von deme werke, des he eyn bode waz. Gabriel sprichit craft. In dirre geburt worchte got crefticlichen odir werket craft. Waz meinet al dy craft der nature? daz si sich wirken wil. Waz meinet alle nature, di da wirket geberen? daz si sich selben wirken wil. Dy nature mynes vater wolde wirken in siner nature eynen vater; du des nicht en mochte gesin, du wolde si ein wirken, daz ime allir dinge gelich were. Do der craft gebrach, do worchte si ein, so si gelichist mochte, daz waz eyn son. Ich bin des gewisse, daz dy nature mynes vater in mir geworcht hat ime, so si gelichest mochte; ich bin des gewis und vinde isz in myner unvornunft von gelicheit, daz ich bin sone, des sun ich heisze. Da abir der craft noch me gebrichit odir eyn ungevelle geschit, da wirkit si noch einen ungeliche[er]n menschen. Abir in gote ist volle craft, darumme werket he sin gelich in siner geburt. Alliz daz got ist an gewalt, an warheit und an wisheit, daz geberit he alczumale in dy sele.

Sanctus Augustinus sprichit: Waz dy sele mynnet, deme wirt si gelich; mynnet si erdische ding, so wirt si erdisch, mynnet si got — so mochte man fragen: wirt si danne got? spreche ich daz, daz ungeleupliche lut den, di czu krancken sin haben und isz niht vornemen? mer sanctus Augustinus sprichit, ich in spreche nicht, mer ich wise uch czu der schrift, di da sprichit: Ich habe gesprochen, daz ir gote sit.

Dy etwaz hette des richtumes, da ich vor von gesprochen habe, einen blich oder ioch eine hoffenunge odir eyne czuvorsicht, der vorneme (98 b) disz wole. Isz in wart nie geburt so sibbe noch so gelich noch [so] ein, so dy sele got wirt in dirre geburt. Ist daz isz an ichte gehindert wirt, daz si nicht allir dinge gelich in wirt, daz in ist gotis schult nicht. Alzo verre alz ir gebrechen intphallen, alzo verre werket he si ime gelich Daz ein czimmerman ein schon hus nicht gewerken in kan uz wormechtin holcze, des in gebrichit an syner kunst nicht sunder an deme holcze. Von gote mochte si der mynniste engele irbilden adir geboren werden in der sele, dar inkegen in were alle dyse werlt nicht, wanne in eime einigen funckelin des engelis grunit, laubet und luchtit alle dyse werlt. Mer dyse geburt werkit got selber, der engil in mag da kein werg gewirken wan ein dinschaftig werg.

Ave daz ist ane we. Dy da ist ane creature, di ist ane we und ane helle, und [di] allir mynneste creature ist und hat, und di hat allir mynniste we.

Ich sprach etwanne eyn wort: Dy der werlt aller mynnest hat, dy hat ir aller meyst. Niemandes in ist dy werlt alzo eigen, alse dye alle dy werlt

28 worrechtin holze. — 35 Abir daz.

gelaszen hat. Wiszet ir, wovon got ist got (ist)? Davon ist got got, daz he ane creature ist. He innante si[ch] nicht in der czit; in der czit ist creature und sunde und tot; dyse haben eine siphe in eime sinne; und wan dy sele da der czit intphallen ist, darumme in ist do noch we noch pine, ioch ungemach wirt da ein freude, und alliz daz bedacht mochte werden von lust und von freude, von wonne und von mynnicheit, daz in ist nichtes nicht gegen der wunne, di da ist in dirre geburt und der freude, di da ist. Genaden vol. Daz mynniste werc der genade ist hoer dan alle engele in der nature. Sanctus Augustinus sprichit: Daz ist eyn gnadenwerg, daz got werket, alzo daz he einen sundere bekeret und czu einem guten menschen machit, daz ist groszere danne daz got eine nuwe werlt geschaffe. Alzo licht ist gote himel und erden umme czu kerne, alse mir ist eyn appel umme czu kerne in myner hant. Da genade inne ist in myner sele, di ist so lutere und ist gote so gelich und so sippe, und genade ist ane werg, alse in der geburt, do ich iczunt von sprach, dykeyn werg ist. Genade wirket dykeyn werg. Sanctus Johannes en getete ny keyn czeichen. Daz werg, daz der engel in gote hat, ist so hoch, daz ni keyn meyster noch sin dar czu in mochte kumen, daz si daz werg begriffen mochten; aber von deme werke vellit ein span alse von einem balke, den man hauwet. Ein blichen, daz ist, da der engel mit sime nidersten den himel berurt, da von grunet und bluwet und lebet alliz daz in dirre werlde ist.

Ich spreche etwanne von bornen: alleine isz wunderliche lute, wir muszen sprechen nach unseme sinne. Ein borne, da di gnade uz entspringit, ist, dar der vater uz gebert sinen son; in deme selbin entspringit dy gnade, und alda get di genade uz deme selben borne. Ein ander borne ist, da di creaturen uz gote fliszende ist, so verre von deme borne, da di gnade uz entspringet alse der himel ist von der erden. Gnade en werket nicht. Da daz vur ist in siner nature, da en bernt is noch en schadet nicht; dy hicze des fuers dy bernt hi nidene, ioch da dy hicze ist in der nature des fuers, da en bernt si nicht und ist unschedelich; ioch [da] dy hycze ist in deme fure, da ist [si] der (99) rechten nature des fuers also verre alse der himel ist von der erden. Genade enwerket nykein werg, si ist czu czart da czu. Werg ist ir also verre alse der himel von der erden. Ein insin und eyn anhaften und ein einen mit gote, daz ist genade, und da ist got mete, wanne daz volget czu hant dar nach.

Got mit dir. Da geschit di gebort. Isz in darff nymant wunderlich dunken hir czu kummene. Waz schat mir daz, wi swer isz mir ist, sint her isz wirket? alle sine gebot sint mir lichte czu haltende, her heisze ioch alliz daz he wil, des en achten ich nichtes nicht, daz ist mir ales kleine, ab her mir sine genade dar czu gibet. Isz sprechen etliche, si en

habens nicht, so spreche ich : daz ist mir leit ; begerstu aber nicht, daz ist mir noch leyder. Moget ir isz nicht gehaben, so habet doch eyn begerunge da czu ; mag man der begerunge nicht gehaben, so beger man doch einer begerunge. Dar umme sprichet der prophet : Ich habe begert einer begerunge, herre, czu diner gerechtekeit. Daz wir gote also begern, daz her in uns geborn werde, des helffe uns got. Amen.



ANHANG II

Die Handschriften des Katharinenklosters in Nürnberg
nach einem Verzeichnisse des 15. Jahrhunderts.

Jtem disz ist der notel, wie man sol zu tisch lesen und zu collacio lesen durch das gancz yor, das man find verczaichend ein yecliche wochen und tag und fest und hochczeit, waz dar ynnen zu lesen sey.

Jtem wenn man ye nichtz zu lesen hat, so mag man sùst ein gutz puch anvahen, der wir genunck haben, dar under lesen in dem yor.

Jtem di pûcher sol man erkennen pey den puchstaben und pey der czal, die zu dem ersten stent.

Jtem die czal pey den puchstaben bedeût als vil, welches puch ist an der czal; aber die czal dar nach bedeût als vil pletter, dar an man suchen sol, das man lesen sol oder wil.

Jtem hinten an der notel vind man verczaichent von den heiligen, was man von der junckfrawen Maria und von etlichen heiligen hat zu lesen zu iren hochczeiten.

Jtem noch der notel sten die pûcher an geschriben, als sye denne in der notel verczaichent sein etc.

A

Jtem die her nach geschriben púcher hat der convent hie zu sant Kathereyn zu Nurnberg, prediger ordens.

I. Jtem das erst puch der bibel, helt in im Genesis, Exodus, Leviticus, Numeri, Detronomy (!), Josue, Judicum, Ruth.

II. Jtem das ander puch der bibel, helt in im IIII púcher Regum, II Paralippomenon.

III. Jtem das drit puch der bibel, helt in im Esdre, Neemie, Thobias, Judith, Hester, Job, der Psalter, Ecclesiastes, Cantica, Sapiencie.

IV. Jtem das fierd puch der bibel, helt in im Ecclesiasticus, die prophecey Isaye, Jeremie, Lamenta. Jeremie, Baruch, Ezechielis, Danielis.

V. Jtem das fimft puch der bibel, helt in im die prophecey Osee, Johel, Amos, Abdias, Jonas, Micheas, Naum, Abacuc, Sophonia, Aggeus, Zacharias, Malachias und II Machabeorum.

Jtem die vorgeschriben V púcher der bibel hat der Jórg Keypper herein geschenkt der swester Clar Keipperin.

VI. Jtem das sechst puch der bibel, das da heist das puch der newen cristlichen e, helt in im die ewangelio, sanctus Matheus, sanctus Marcus, sanctus Lucas, sanctus Johannes und die epistel sancti Pauli und Actuum apostolorum und die epistel sancti Jacobi, sancti Petri, sancti Johannes, sancte (!) Jude und Apocalipsim; und die mesz von der czeyt und von den heiligen und das ewangelio Nicodemy.

Jtem das vorgeschriben puch wart uns von dem alten Steffan Tetzel selig, ist der Keiperin gewest.

Jtem dar nach sten IIII newe púcher der bibel.

VII. Jtem das erst new puch der bibel, helt in im Genesis, Exodus, Leviticus, Numeri, Deutronomy, Josue, Judicum, Ruth.

VIII. Jtem das ander puch der bibel, helt in im IIII pücher Regum und czwu Paralippomenon.

IX. Jtem das dritt new puch der bibel, helt in im Esdre, Neemie, Thobias, Judith, Hester, Job, der Psalter, Ecclesiastes, Cantica, Sapiencie.

X. Jtem das fierd new puch der bibel, helt in im und heist das puch der newen cristenlichen e. und hat die IIII evangelisten, sanctus Matheus, sanctus Marcus, sanctus Lucas, sanctus Johannes ir ewangelio, sanctus Paulus epistel, Actuum apostolorum, die epistel sancti Jacobi, sancti Petri, sancti Johannes, sancte Jude, Apokalipsis, die mesz von der czeyt und heiligen, das ewangelio Nycodemy.

Jtem die IIII vorgeschriben newe pücher der bibel hat swester Küngunt Nyklasin geschriben.

XI. Jtem ein pergamen puch der bibel, das helt in im etlich hystory ausz den püchern der bibel; und ist vor der reformyrung hynnen gewest.

XII. Jtem ein puch der bibel in eym conpert, das helt in im etlich hystory aus den püchern der bibel.

Das procht swester Kathrein Tucherin herein.

XIII. Jtem ein puch, das helt in im Cantica Canticorum und vil schöner exempel. Das hat swester Küngunt Niklasin geschriben.

XIV. Jtem ein puch, das helt in im Compendium theoloice veritatis. Das puch wart uns von der swester Keipperin.

XV. Jtem ein puch, das helt in im Apokalipsim und Actuum Apostolorum. Das puch gaben uns die swester von Schönensteinpach.

XVI. Jtem ein püchlein, das helt in im Apokalipsym, das hat swester Küngunt Nyklasin geschriben.

[Jtem ein puch, ist ein auszzug etlicher hystori ausz der bibel; das puch hat man uns geben von dem Töpler.]

B

1. Jtem ein pergamen puch, das helt in im von dem auszzug der kinder von Israel und ein geistlich auszlegung und die X gepot und von dem meyen ein predig und von dem heiligen sacrament.

Das puch gaben uns die swester von Schönenstein-pach.

II. Jtem ein pergamen puch, das helt in im die X gepot, als der junger den maister fragt.

Das gab uns vater Spilwerger selig von seiner peichttöchter eine.

III. Jtem ein puch das helt in im die X gepot, als der junger den maister fragt, und vil guter sprüch von den heiligen und von einem unbereiten sterben und von dem heiligen sacrament.

Das puch pracht swester Anna Köchin herein.

IV. Jtem ein puch das helt in im die X gepot. als der junger den maister frogt, und vil guter sprüch von den heiligen und von unsers lieben herren leiden.

Das puch procht swester Kathrein Tucherin herein.

V. Jtem ein puch, das helt in im die X gepot und von der peicht und wie die peicht und rew sein sül, und von ware rew und ware peicht und ware pusz und von VII stück, die gehörn zu rechter worer rew.

Das puch procht swester Küngunt Schreiberin herein.

VI. Jtem ein puch, das helt in im vil latein und lateinisch predig und latein und teutsch von sünden, peicht und rew, die X gepot, die VII totsünd, die VII sacrament, die VI werk der parmherzcikeyt, die VII gob des heiligen gaistz, die VIII seligkeit, die IX fremden sünden, die IIII rüffenden sünden, von den sünden in den heiligen gaist, von den vergessen und heimlichen sünden etc.

Das puch gab uns her Hansz Rüsenpach.

VII. Jtem ein püchlein, das heist der gewissenspiegel und helt in im von dem glauben, von den X gepoten, von sünden, von tugenten, von feirtag, fasttag und von dem heiligen sacrament.

VIII. Jtem ein püchlein, das helt in im von der peicht und von sünden und von den XXIIII alten, ein teil schön ler und vom gepet.

Das püchlein ist vor der reformyrung hynnen gewest.

IX. Jtem ein langer sextern in eym conpert, dar an stent die VII totsünd und die X gepot etc.

Den hat unser peichtvater Heynrich Krauter selig geschriben.

X. Jtem ein puch in eim conpert, das helt in im die ersten III gepot mit ir auszlegung von den X gepoten, und gehören got allein zu.

XI. Jtem ein puch in eim conpert, das helt in im dar nach die VII gepot noch den III gepoten der X gepot mit ir auszlegung.

Die II vorgeschriben pücher procht swester Cecilia Rötin herein.

XII. Jtem ein puch, das helt in im die X gepot mit der auszlegung.

Das puch ist swester Barbara Rüczin.

XIII. Jtem ein püchlein in eim conpert, das helt in im von der peicht [hat die swester Hemlin mit ir].

Das püchlein hat swester Ursula Pirckhamerin geschriben.

XIV. [Jtem ein puch in einem conpert, helt von dem leiden Cristi und die auszlegung der X gepot und die peichttochter von Köln und die auszlegung uber daz evangelium In principium.

XV. Jtem ein altz puch in einem conpert, helt in ym die auslegung der X pot.]

C

I. Jtem ein puch, das helt in im den psalter mit der glosz.

Den procht swester Küngunt Schreiberin herein.

II. Jtem ein puch, das helt in im den psalter mit der glosz.

Den wart swester Kathrein Holtzschucherin von irem anher, Hansz Löffelholcz.

III. Jtem ein permanter psalter noch dem text.

IV. Jtem ein psalter noch dem text.

V. Jtem ein psalter in eym conpert noch dem text.

Die III vorgeschriben selter sein vor der reformyrung hynnen gewest.

VI. Jtem der marterpsalter, den sant Bernhart gemacht hat, den vater Johannes Gredinger swester Elszpet Pfinczingin gab.

VII. Jtem ein psalter noch dem text; der ist swester Katherina Tucherin gewest.

VIII. [Jtem ein pergemener salter nach dem text.

IX. Jtem ein pappirein salter nach dem text in einem roten leder,

ist swester Kinczelmen (?) gewest. weis ich nit, wem man den geben hat.

X. Jtem ein pergemener teutscher salter.

Jtem den salter hat swester Ursula Hoschlin herein pracht.]

D

I. Jtem ein pergamen puch, das helt in im die propheten und episteln in der vasten und predig und vil guter matery etc.

II. Jtem ein pergamen puch, das helt in im die ewangelio in der vasten und die abentred und die IIII passio, die ewangelio von ostern uncz noch pfingsten und das ewangelio Nicodemy.

Das ist gen Tuln verlorn worden.

III. Jtem ein pergamen puch, das helt in im die ewangelio, die IIII passio und die epistel und von V leszmaistern und vom gepet etc.

IV. Jtem ein permaten puch, das helt in im die ewangelio, die IIII passio und schöne gepet und die abentred, den pater noster mit einer kurczen auszlegung, und ist in eim conpert.

V. Jtem ein puch, das helt in im die ewangelio hystoryweisz und Actuum apostolorum.

VI. Jtem ein puch, das helt in im die ewangelio und die IIII passio.

VII. Jtem ein puch, das helt in im die episteln, und ist in eym conpert.

Jtem die vorgeschriben VII püicher sint vor der reformyrung hynnen gewest.

VIII. Jtem ein puch, das helt in im die ewangelio hystoryweisz, und ist pergamen.

Das puch gaben uns die swester von Schönensteinpach.

IX. Jtem ein puch. das helt in im die epistel und ewangelio und die IIII passio.

X. Jtem ein puch, das helt in im die ewangelio hystoryweisz.

Die II vorgeschriben pücher procht swester Kathrein Tucherin herein.

XI. Jtem ein puch, das helt in im die epistel und ewangelio und Nycodemy ewangelio und den psalter, ye ein vers latein und den andern teuczsch.

XII. Jtem ein puch in eim conpert, das helt in im die ewangelio.

Die II vorgeschriben pücher pracht swester Margaret Ymhoff zum closter.

XIII. Jtem ein puch, das helt in im die epistel noch dem text und die ewangelio mit kurczer auszlegung.

Das puch schenkt der Jörg Keypper der swester Kristina Perkmaisterin [das hat si mit ir hin gefurt].

XIV. Jtem ein puch in eym conpert, das helt in im die ewangelio und die IIII passio und etlich heiligen ewangeli.

Das puch ist vor der reformyrung hynnen gewest.

XV. [Jtem ein news pergamenes puch, sint die ewangelia hystoryweisz.

Jtem das puch ist her kumen von Cecilia Rotin pruder.

XVI. Jtem ein altz puch in einem conpert, helt die ewangely hystoryweisz, und sint doch nit alle ausz geschriben, und hinten etlich gepet.]

E

I. [Jtem ein predigpuch, das helt in im die predig all suntag von dem advent pis auf den weissen suntag und den eingank der mesz, die epistel und oracion und ewangelium, als mans list in dem amt der mesz noch dem text von dem zeit.

II. Jtem ein predigpuch, helt in ym die predig all suntag von dem weissen suntag pis auf der heilig dryfaltigkeit tag, die oracion, epistel, ewangelium nach dem text von der zeit.

III. Jtem ein predigpuch, helt in ym die predig von der heiligen dryfaltigkeit pis auf daz advent, die oracion, epistel, ewangelium nach dem text von der zeit.

Jtem die drey vorgeschriben pucher hat swester Kungunt Niclasin geschriben und swester Clar Keiperin vil dor zu geschriben ausz dem puch, daz junkfraw Anna Winterin herein gab; daz hat man der Schewerin gen Prozheim (?) geben, und hat gepredigt her Albrecht, pfarer zu s. Selbolt. [der was von Eckelsheim.]

IV. Jtem ein predigpuch, daz helt in ym etlich predig in dem advent und etlich noch ostern und etlich von unser liben frauen und etlichen heiligen.

Jtem daz vorgeschriben puch gab man dem covent von junkfrauen Anna Winterin.

V. Jtem ein predigpuch, helt in ym vil schoner predig von unsers herren und unser frawen festen und etlich heilligen durch daz jar, die der wirdig vatter Tawler gepredigt hat; und hat swester Brigitta Schenkin herein pracht.

VI. Jtem ein predigpuch, daz helt in ym etlich predig und ausslegung uber daz pater noster und ave Maria und von der mesz und von der liephabung gotz und vil ander ler etc. [1]]

VII. Jtem ein púchlein, das helt in im von aygner erkantnúsz sein selbs und von der meszikeyt und von den dreyen kreften der sel und von almusen geben.

VIII. Jtem ein púchlein, das helt in im den pater noster mit der auszlegung und von dem ynwendigen leyden unsers lieben herren und von den IIII einsprúchen

Jtem die IIII vorgeschriben púcher hat swester Brigitta Schenckin herein gepracht.

IX. Jtem ein pergamenes predigpuch, das helt in im gar schón predig zu etlichen heiligen hochczeyten und fest und auch súst ander schón predig.

X. Jtem ein pergamenes predigpuch, das helt in im zu dem ersten von sant Katherina de Senis und schón predig und von gepet und die auszlegung uber den pater noster und die auszlegung uber den glauben und von den X gepoten und VII totsûnden und von den andern stúcken, die zu der peicht gehórn und súst vil ander guten ding und ler, die denne dar an sten etc.

XI. Jtem ein predigpuch, das helt in im von der andechtigen sel und wie sie mit unserm herren redt und von den stúcken der XII kórb und von dem heiligen gaist und von der mynnenden sel und von einer andern elenden sel und von der wirtschaft von Kóln und vil schóner gepet und ler und manung etc.; und das puch ist pergamen.

XII. Jtem ein permates predigbuch, das helt in im zum ersten ein junkfraw mit den IIII wachen und ein schóne ler von unser lieben frawen und von IV stúcklein, die ein geistlich mensch an im haben sol, und schón ler von unserm herren.

[1] Das ursprüngliche Blatt ist an dieser Stelle durch ein eingeklebtes ersetzt. Die Schrift ist die jener Hand, welche auch die Nachträge geschrieben.

Dar nach XXXVIII predig von den hochczeiten und fest der heiligen czeyt.

XIII. Jtem ein predigpuch, das helt in im die epistel und ewangelio mit schöner auszlegung und mit hohen frogen und der pater noster mit der auszlegung und ein sermon von dem reich gotz.

Jtem die vorgeschriben fünf predigpücher sint vor der reformirung hynnen gewest.

XIV. Jtem ein pergamenes predigpüchlein, das in im helt des Taulers predig, etlich von der czeyt des suntags, etlich von unser lieben frawen und etlich von den heiligen und von dem heligen kreucz.

Das püchlein procht unser erwirdige muter priorin, swester Gerdraut Gewichtmacherin, zu dem closter.

XV. Jtem ein predigpuch, das in im helt des Taulers predig: Ecce dies veniunt hebt es sich an. Zu hinderst stet dy red, dy der vicarius von Düringen, der prior von Erfort, pruder Eckart mit andechtigen kindern het, die in diser red fragten und vil dinges, do sy saszen in collacion mit ein ander.

Das puch gab uns die alt Küntzin Ymhoff.

XVI. Jtem ein predigpuch, das helt in im vil guter predig und ler und etlich epistel und ewangelio mit kurtzer auszlegung und tageczeyt von dem leiden unsers hern, ein schöne vermanung von dem leiden unsers hern und von den IIII liechten und von der mynnenden sel etc.

Das puch procht Küngunt Schreiberin herein.

XVII. Jtem ein pergamens düns puch in ein conpert, das helt in im die mesz in teuczsch in dem advent und fasten und vecht sich an: Ad te levavi animam meam.

XVIII. Jtem ein pergames püchlein, das helt in im von der heiligen mesz und ir auszlegung, was die bedeut.

XIX. Jtem aber ein pergames püchlein, das helt in im die matery, als das nechst püchlein von der heiligen mesz und ir auszlegung, was die bedeut.

XX. Jtem ein pergames puch, das helt in im von dem heiligen wirdigen sacrament, das man gern sol communicyren, und die VI namen von dem heiligen sacrament und von der mynnenden sel.

XXI. Jtem ein pergames püchlein, das helt in im von dem heiligen sacrament die VI namen und von der mynnenden sel.

XXII. Jtem ein puch, das helt in im von dem heiligen sacrament die VI namen und die proficey und epistel.

Jtem die VI vorgeschriben pücher sint vor der reformyrung hynnen gewest.

XXIII. Jtem ein puch, das helt in im zum ersten, als got erschuf Adam und Eva und wie Joachym sein opfer gestossen wart von dem altar und wie Anna swanger wart unser lieben frawen, wie Maria geleicht einem puch und wie unser herre enpfangen wart und wie Maria ging in das gepirg.

Dar nach stet noch ein ander unsers herren gepurt und als sein leben und wunderwerk und als sein leiden und urstend und hymelfart und der heilig geist herab gesant wart und unser frawen schiedung und die wunderwerk zu Jherusalem und wie unsers herren anplick gen Rom kom und wie Jherusalem zustórt wart und ein passio und die auszlegung, den pater noster und ave Maria und den glauben und sûst vil ander guter ding, die dar an sten.

Das puch hat swester Kûngunt Niklasin geschriben.

XXIV. Jtem ein puch, das helt in im zum ersten die VIII conclusion beczaichent, die sant Dyonisyus geschriben hat. Aber zu dem aller leczten sten sy an dem puch mit der auszlegung; und sûst sten gar vil guter ler und gepet und die XII stapfel der diemûtikeyt und XVI stûck der gótlichen lieb und von unsers herren leiden, wie mans betrachten sol, und ein passion mit den lerern und sûst vil guter ding etc.

XXV. Jtem ein pûchlein, das helt in im, wie man sich ûben sol in dem leiden unsers lieben herren und das abentessen und der passio mit den lerern und wie nûtz leiden ist, als denn got selber gelert hat.

Die II pûcher pracht swester Schreiberin herein.

XXVI. Jtem ein pergames pûchlein, das helt in im die VII tagesczeyt von unsers herren leiden und gut ler. Das pûchlein ist gereimt.

Das pracht swester Tucherin herein.

XXVII. Jtem ein pûchlein, das helt in im die VII czeyt von unsers herren leiden und von unsers lieben herren leben und leiden und gut gepet und gut ler von dem sterbenden menschen, wie er sich orden sol in das leiden unsers herren, und VII stûck, die man den kranken vorsagt, und sûst vil guter ding etc.

Das pûchlein hat swester Ursula Geiselherin und ander swester geschriben.

XXVIII. Jtem ein puch, das helt in im von der erkantnuz der sünden und sint eytel frog von sünden und von der peicht und von der pusz, und der stachel der lieb und schön sprüch der heiligen lerer und IIII ursprung des herren Jhesu Cristi. schriben sant Bernhart und von der witwen lon.

Das puch gab uns die Oswalt Strumerin.

XXIX. Jtem ein puch, das helt in im der stachel der lieb, ein gute ler von tugenten und von der gedult.

XXX. Jtem ein püchlein, das helt in im der stachel der lieb.

Die II püchlein gab uns die alt Küntzin Ymhoff.

XXXI. Jtem ein pergamens püchlein, das helt in im der stachel der lieb und gute gepet.

Das hat vater Mathes Weinsperger herein geben.

XXXII. Jtem ein pergamens püchlein, das helt in im schöne gepet von unserm lieben herren und von der mynnenden sel und von dem heiligen sacrament die VI namen.

Das püchlein ist vor der reformyrung hynnen gewest.

XXXIII. Jtem ein news puch, das helt in im von dem heiligen geist und von der heiligen drivaltikeyt und die auszlegung uber den Quicunque vult und von dem heiligen sacrament und von IIII grad der lieb.

Das puch haben hynnen die swester geschriben.

XXXIV. Jtem ein news puch, das helt in im das puch, das do heist Von den götlichen syten. Darnach stet das puch von den nüczlichen vermanungen eines gaistlichen lebens.

Das puch hat swester Küngunt Niklasin geschriben.

XXXV. Jtem ein news puch, das helt in im von worer, sicher andacht und von sant Anna, IIII frog von der mynnenten sel, ein schöne ler von der mynnenten sel, ein predig von der mynnenten sel über die IIII wach, die sie getan hat, und schöner predig IIII von mynnen und das püchlein, das da heist des ewigen lebens in dem namen Jhesu Cristi, und die gulden regel und schön sprüch der lerer und XXV czaichen eins waren vernüftigen grunez.

Das puch haben die swester geschriben.

XXXVI. Jtem ein news puch, das helt in im sant Augustinus hantpüchlein, das hebt sich an: Nu ste mir pey, mein got und mein herre; das II. püchlein, wie die ynnerlich sel redet mit dem herczen und die ynnerlich red des herczen mit der sel,

und der spiegel consciencie und die ynnerlich andechtig red Reichardi von sant Victore mit dem herren Jhesu und von den IIII kreften der sel und vil guter ler und der sel gaistlicher wurczgart und súst vil guter matery etc.

Das haben die swester geschriben.

XXXVII. Jtem ein news puch, das helt in im von IIII zukunft unsers herren und III predig, und wie unser her ein furman und ein kaufman was und wie ein peichtvater seiner gaistlichen peichttochter gelobet, das er wolt Paulus sein und sy Thekla in gotlicher lieb, und von dem heiligen sacrament und von den selen und fegfewr und von dem helfen der selen und predig und gepet und frog und von gedancken und vil guter matery etc.

Das puch hat swester Kúngunt Niklasin geschriben.

XXXVIII. Jtem ein news puch, das helt in im die ler, wie wir got schúllen lieb haben úber alle dink und ein gute ler uber den namen Jhesus und die XXIIII tróst von der mesz uber die XXIIII suntag und der spiegel der consciencie, als es sant Bernhart gemacht hat, und súst vil guter ler und matery und zuleczt von unser lieben frawen ein rosengertlein.

Das puch haben die swester geschriben.

XXXIX. Jtem ein puch, das helt in im und ist von waren tugenden, und schreibt der grosz Albertus, und von einem unbereiten sterbenden menschen und wie uns die werlt laiden sol und gut exempel und núcz ler und gut predig und der pater noster und ave Maria und der glaub und die X gepot und ander gut ler und der psalm Quicunque vult und von dem heiligen sacrament.

XL. Jtem ein puch, das helt in im von der dyemútikeyt und gute gepet und manung von unsers lieben herren leiden und die X gepot und peicht, von aygner erkantnúsz, ein predig von der hochczeyt und von dem leben der heiligen junkfrawen Eufrosina und gut ler wider den unglauben und XII núcz von unsers herren leichnam und gut ler von den heiligen altveter, von gedult, von gepet, von sant Anshelmus frog, aber gut gepet und ler der jungern der ewigen weiszheyt.

. [Das hat man hingeben.]

Die II vorgeschriben púcher hat swester Kúngunt Schreiberin herein procht.

XLI. Jtem ein púchlein, das helt in im von aygner erkantnúsz und von vil guter núcz, die da kumen den gaistlichen menschen

im closter, und ein gut gepet und vil guter prief, die gaistlich veter geschriben haben iren kinden.

Das püchlein haben die swester geschriben.

XLII. Jtem ein püchlein, das in im helt II die VII czeytlein von unsers herren leiden und aber VII czeyt mit gepet von unsers herren leiden und der Exultet in latein und schön gut predig und das puch des lebens und von dem tod unsers lieben herren und schön gepet von unserm herren und die VIII vers sant Bernhartz, den pater noster und ave Maria mit der auszlegung.

XLIII. Jtem ein püchlein, das helt in im von den VII laden, als unser herre ein kaufman was, von schön exempel und von der aynikeit, von priefen, von ynwendigem gedreng, von der peicht, wie man sol lernen wol sterben, von dem heiligen sacrament und gut gepet und VII czeitlein von unsers herren leiden und süst vil guter matery etc.

XLIV. Jtem ein püchlein, das helt in im den Quicunque vult und von den gepoten in der newen e, von IIIIley sterben, von des heiligen gaistz czüchtigen lerkinder und vil guter ler von gedult und von andern tugenden, von götlicher lieb und von der mynnenden sel und wie sich das ewig wort genaigt hat in den laib Marie, von dem heiligen sacrament und ein schöner rosenkrancz von unserm herren.

XLV. Jtem ein püchlein, das helt in im ein ler, wie der mensch sein leben richten sol, und von gotlicher lieb und von den leiplichen und gaistlichen werken der parmherczikeyt und die X gepot und der pater noster und ave Maria und der glaub, von der peicht und VII czeitlein von unsers herren leiden und wie nücz und gut leiden ist, von einem sterbenden menschen, von den III gepeten und süst gut ler, von den XII stafleln der gedult. Das püchlein ist in eim conpert.

Jtem das püchlein hat uns unser erwirdiger vater vycary geben.

XLVI. Jtem ein düns püchlein, in ein pergamen gepunden, das helt in im die predig von dem heiligen wirdigen heiligtum, als mans denn zaigt all jor und von dem aplasz, der da ist von unsers lieben herren fronleichnams tag und in der octaven, und von dem aplasz, wenn man unsers lieben herren fronleichnam tregt zu den siechen.

XLVII. Jtem ein püchlein, in einem roten lösch gepunden, das helt

in im, wie múszikeyt ein vergift ist vil úbels, und ein predig von simerley gepet und ein geistliche ler, XXIIII czaichen, da pey man bekent die schauenten menschen.

[Das hat man auch hingeben.]

XLVIII. Jtem ein pergamens púchlein, das helt in im, wie núcz und gut leiden ist und von XV lesmaister und schön ler und sprúch der lerer und unsers lieben herren fronleichnam V stúk und mer da von; ein predig von der tugent, heist ein hohgemút der sel, und ein predig von firerley ynwendigen leiden [hat Genderin].

Das púchlein ist swester Elszpet Pfinczingin gewest.

XLIX. Jtem ein pergamens púchlein, das helt in im, wie núcz und gut leiden ist etc.

Und sagt auch dar an alles, das [das] nechst púchlein dar vor gesagt hat, daz der swester Pfinczingin gewest ist.

Das púchlein ist vor der reformyrung hynnen gewest.

L. Jtem ein langs puch, das helt in im C und XXXV artikel von unsers lieben herren leiden und von den X gepoten und die legent von kayser Hainrich und von sant Kúngunt.

Das puch hat unser lieber vater Hainrich Krauter selig geschriben.

LI. Jtem ein predigpuch, das helt in im die predig, die der leszmaister pruder Gerhart gepredigt hat in der vasten, nohet all tag ein predig uncz auf den palmtag.

LII. Jtem ein predigpuch, das helt in im die predig des vorgeschriben pruder Gerhart, die er gethan hat, die erst am suntag vor dem Cristag, die II. an dem jorstag, die III. an sant Thomas tag vor fasnacht, die IIII. am palmtag, die V. am montag in der karwochen, dar nach IIII predig an den IIII ostertagen und eine in der kreuczwochen vor dem heiligen auffertag. Dar nach sten aber VIII schon predig, die der maister Hans Nyder selig gepredigt hat.

Die II vorgeschriben púcher hat swester Cecilia Rötin geschriben.

LIII. Jtem ein puch, das helt in im zum ersten sant Katherina legent und von czweyen eleuten, die ir reinikeyt got lobten, und von unsers herren leiden und von XIIII ursach, dar umb unser herre den auszerwelten enczeucht gewönlich genad und

trost, und von der peicht und schóne liedlein, der pater noster und die VII gob des heiling (!) geistz und die VII tugent der selikeyt und die VII totsúnd und die X gepot, die VIII selikeyt; dar nach aber gut predig und ler. Zum leczten ein predig von dem heiligen sacrament.

Das puch hat swester Cecilia Rótin herein procht.

LIV. Jtem ein puch, das helt in im schón predig, die der maister Niklas in dem advent zu dem newen spittal gepredigt hat. Dar nach sten aber schón predig, die der pruder Hans Maulperg gepredigt hat von dem heiligen sacrament und von dem leiden unsers herren und von den kreften der sel: und dar nach die X gepot und ein predig von der menschwerden unsers herren und ein predig von der gotlichen mynne und von der ewigen weiszheyt.

Das puch gab uns herein die junkfraw Elspet Ellingerin.

LV. [Jtem ein puch, das helt in im, wie geistlich leut sullen meditirn, speculirn und contemplirn. Darnach von einem guten grunde einer innigen sel. Darnach von einem sichern cristenlichen leben. Darnach eine gute kurcze ler. Darnach ein schóne ler von der mynnenden sel. Darnach von dem wandel und leben der hochgelobten junckfraw Maria und von den IX chorn der engel, und darin vil schoner exempel, und von den siben tagzeiten von dem leiden unsers herren und wie man das leben und leiden unsers herren bedencken sol und wie man fasten sol und wie oft man die heiligen sacrament enpfahen sol und von dreyen graden gotlicher lieb und gut lere, die gehorn in den kor der erczengel und in den ersten chor der Seraphin, und ein kurcze betrachtung von den wercken unsers herren und ein kurcze ler von dem tiszlesen (!) und ein predig von der wirdigen muter gotes, als si unsern lieben herren gebar und worum Herodes die unschuldigen kindlin ertott und von dem widerkumen des kindes Jhesu in Judische lant.

LVI. Jtem ein puch, das ist genant die egemahelschaft Cristi mit der gelaubigen andechtigen sele, das hat newn und zweinczig capitel und stuck, dar inn vil eygenschaft und geczirde begriffen sint, wie sich die glaubig andechtig sel irem gesponsen Cristo gleich ziren und machen sol, ob sie sein gesponsz werden und sein wil.

Das puch hat die swester Margret Nuczlin geschriben.

LVII. Jtem ein puch mit einem langen passion und vil exempel.

Jtem das puch hat uns vater Jorg Walder geben.

LVIII. Jtem ein puch, hat man von Hamliger abgeschriben, und helt in im all tag in der fasten die epistel und ewangelium mit einer schonen predig.

LIX. Jtem das puch hat man von sant Clarn abgeschriben, und helt ynnen von vil ewangelium ein predig und die auslegung uber den pater noster und vil guter ler, und ist daz ander puch. und hat geschriben swester Ursula Geiselherin.

LX. Jtem ein puch, sten schon predig an von dem gepet und ander materi.

LXI. Jtem ein puch, helt des ersten Apokalipsy und XIIII predig von sant Johannes ewangelium und XI predig von s. Johannes Baptisten, ein predig von s. Agnes, ein predig von den IIII ewangelien, eine von dem ewigen wort, eine : Er hat uns gewaschen in seinem plut, eine von unsers herren leiden und dem heiligen sacrament. und sten unter einander.

Das puch hat uns geben junckfraw Rebin, swester Kartheuserin mum.

LXII. Jtem ein puch von sant Peter und sant Paulus legend, hat man der muter priorin, swester Hallin, geschenkt von Kolmar.

LXIII. Jtem daz erst puch von sant Clarn, daz sy uns gelihen haben ab zu schriben, helt in ym gar mangerley gut matery uber die ewangelia von dem zeit und etlichen festen, und hat swester Ursula Geiselherin geschriben.

LXIV. Jtem ein puch von unser frawen mitleiden und der passion, dor noch gut gepet von unserm herren und unser frawen, ein schickung zu sterben, gepet von den sellen und von dem heiligen sacrament vil und von dem heiligen geist und sust vil predig und mancherley gut matery und von der trinitat und von vil heiligen kurcz collacien.

Jtem daz puch haben die swestern geschriben.

LXV. Jtem ein passion mit der glosz in einem conpert; hat uns geben swester Remspergerin swester, die Rebin.

LXVI. Jtem ein passion mit den leren und unser frauen mitleyden, hat Ursula Hoschlin herein pracht [das ist zwir geschriben].

LXVII. Jtem ein půchlein, sten etlich predig an von dem Tawler. Hat swester Clar Ridlerin geschriben.

LXVIII. Jtem ein puch, do sten an schon predig von dem cristtag, jarstag, oberstag, lichtmesz, von dem verlorn sun herdum, reichen man, palmtag und etlich noch ostern, creuczwochen, aufart, lichtmesz, assumpcio, transfiguracio, Ursula.

LXIX. Jtem ein puch, do sten schon predig an [an] den IIII suntag im advent, II cristag, passione domini, an karfreitag, ostertag, zwu am suntag vor der aufart, pfingsttag, der ander pfingstag, zwu von dem sacrament, Johannes Baptist, visitacio Marie, apostolorum teilung, Maria Magdalena, Laurencius, nativitas Marie, von engeln, Franczíscus, Matheus, all heilligen, von warer armut und sust ein schöne ler.

Jtem die vorgeschriben zwen pucher hat swester Gerdraut Tetzlin geschriben, und hinten in dem einen etlich predig von swester Katherein Hornlin von Koln.

F

I. Jtem ein puch, das helt in im: von den ampten der kirchen und von irer czyrung und von den weihen und von den dienern und kirchlichen orden und von iren ampten und von dem klait der pischoff und der priester und den andern dienern czier zu götlichen ampten und von der mesz und von einem yglichen teil der mesz und das tun, das do geschiht in der mesz.

Das puch hat swester Margreth Scheurerin geschriben.

II. Jtem ein puch, das helt in im von den götlichen ampten, von den cyeyten und irer unterweiszung und von den hochczeyt und fest unsers lieben herren.

III. Jtem ein puch, das helt in im von den gotlichen ampten von den heiligen und was sy bedeut, das man ir hochczeyt beget und in feyert, und die jorczal, was das jor und die manad und die wochen und der tag und die stund etc. ist und was sie bedeuten.

Jtem die II vorgeschriben pücher hat swester Küngunt Niklasin geschriben.

G

I. Jtem ein puch in eym conpert, das helt in im unsers orden notel.

Das hat uns vater Jörg Valdner geben.

II. Jtem aber ein puch, das helt in im unsers orden notel.

III. Jtem ein puch in eym conpert, das helt in im die notel von der czeyt.

IV. Jtem ein puch in eim conpert, das helt in im die notel von den heiligen.

Jtem die III vorgeschriben notelpúcher hat swester Margret Kartheuserin geschriben.

V. Jtem ein pergames púchlein, das helt in im von der notel.

Das púchlein ist vor der reformyrung hynnen gewest.

H

I. Jtem ein puch, das helt in im unser regel und constitucion in latein und teuczsch nach dem text und das gepet und rubirick von den sterbenden swestern, und ist pergamenen.

Das puch kauft wir von unsern vetern, den predigern.

II. Jtem ein puch, das helt in im unser regel noch dem text und die auszlegnng dar úber des erwirdigen lerers Hugo von sant Victorn und darnach unser constitucion.

Das puch hat geschriben swester Elszpet Karlin.

III. Jtem ein puch, das helt in im unser regel mit der auszlegung Humberti, des hohen lerers, etwan ein gemein maister des ganczen predigerorden.

Das puch gab uns vater Jörg Valdner.

IV. Jtem ein púchlein, das helt in im die epistel Humbertus von den III hochwirdigen wesenlichen reten und XV stúck von der gőtlichen lieb.

Das ist vor der reformyrung hynnen gewest.

V. Jtem ein puch, das helt in im unser regel und constitucion und ein núcze ler von den tageczeyt und von den ampten, als geschriben hat der grosz lerer Humbertus, und auch der rubirick von den toten.

Jtem das puch hat ein teil swester Kartheuserin geschriben, und das ander teil hat uns der vater Jörg Valdner geben.

VI. Jtem ein puch, das helt in im von dem lob der gemeinschaft in clöstern, von dem dispensiren, ein gute ler von gaistlicher ordnung, von den nüczen, die einen gaistlichen menschen bekumt im clöster, ein gute ler von tugenden, die X gepot mit der auszlegung, die VII oracion mit kurczer auszlegung.
Das puch haben die swester geschriben.

VII. Jtem ein puch, das helt in im ein fruchtpere predig gaistlichen menschen : Audi filia et fide (!) et inclina aurem tuam, und vil sendprief, von dem closter leben frog und antwort und von dem heiligen gaist mynnenden glünsenden glensterlein und sagt auch von closterleuten und ein gute ler, die den obern zu gehört.
Das puch haben die swester geschriben.

VIII. Jtem ein puch, das helt in im, [wie] die volkumen und diemütig erkantnüsz sein selbs nücz sey, von den noficzen anweiszung ein gut und nücz ler und von den ampten des ordens, das die swestern da von unterweisunge nemen.

IX. [Jtem ein regel mit einer kurczen zusetzung Hugo.

X. Jtem mer ein alt regel mit einer kurczen auslegung Hugo.

XI. Jtem mer ein regel und constitucion pey ein ander (die hat man den swestern zu Gotzzell geben).

XII. Jtem ein alt auslegung uber die regel von dem erwirdigen meister Hugo von sant Victor.

XIII. Jtem mer ein regel und ein constitucion pey ein ander.

XIV. Jtem ein news puch, dar an stet die amptswester, was yder zu gehor, und etlich epistel und etlich gut matery aus der constitucion und der conversen swester und pruder regel und von sant Dominicus rew, eins geistlichen lebens form ; ist von . . . . abgeschriben worden von den swestern.

XV. Jtem ein regel und constitucion, teutsch ; hat swester Clar Keyperin geschriben.

XVI. Jtem ein puch, stet an die auslegung des erwirdigen lerers Hugo von sant Victor uber s. Augustinus regel ; hat swester Clar Keyperin geschriben.

XVII. Jtem ein puch, do stet an ein lateinisch regel und constitucion und ein teutsch regel und constitucion und daz calendas teutsch und die stacione.

Jtem daz puch hat swester Clara Keiperin geschriben.

XVIII. Jtem ein puchlein von der unterweisung der noviczen. Hat swester Keiperin geschriben.

I

I. Jtem ein puch, das helt in im unsers heiligen, wirdigen, hochgelobten vaters, sanctus Dominicus, leben und seine wunderwerck.

Das puch hat swester Elszpet Schwertin und swester Kůngunt Niklasin geschriben.

II. Jtem ein puch, das helt in im das leben von dem dyner der ewigen weiszheyt, des seligen pruder Seusen, und dar nach als er geschriben hat das puch, das man nennet die ewigen weiszheyt, und sein andechtig sendprieff zu seinen andechtigen tŏchtern.

Das puch hat geschriben swester Barbara Růczin und swester Niklasin.

III. Jtem ein půchlein, dar an stet die ewig weiszheyt.

Das půchlein ist swester Margreth Kŏpfin, das hat ir ir swester loszen schriben.

IV. Jtem ein půchlein, dar an stet die ewig weiszheyt, und ist pergamen.

Das půchlein ist vor der reformyrung hynnen gewest.

V. Jtem ein půchlein, das helt in im zum ersten die ewigen weiszheyt und von gedult und von VI stůcken, die ein mensch an im haben sol.

Das půchlein procht swester Kathrein Tucherin herein.

VI. Jtem ein puch, das helt in im die XXIIII collacion der heiligen altveter, die uns unser erwirdiger vater, maister Johannes Nyder, liesz schriben zu Pasel.

VII. Jtem ein puch, das helt in im die XXIIII collacion der heiligen altveter.

Das puch hat swester Kůngunt Niklasin geschriben.

VIII. Jtem ein puch, das helt in im die XXIIII harpfen, und sint predig ausz den XXIIII collation, die unser erwirdiger lieber vater, maister Johannes Nyder selig, getan hat. Dar nach stet

Humbertus epistel von den dreyen hochwirdigen wesenlichen reten und von dem heiligen sacrament und von sant Katherina de Senis.

Das puch procht swester Kůngunt Schreiberin herein.

IX. Jtem ein puch, dar an sten die XXIIII alten.

Das puch procht swester Kathrein Tucherin herein.

X. Jtem ein puch, dar an stet die XXIIII alten, das hat uns die alt Hans Grolatin geschickt, der alten Kůnczin Jmhoff swester.

XI. Jtem ein puch, das sagt von der heiligen altveter leben, wie sie in der wůst und anderswo und eynod gelebt haben.

Das puch haben die swester geschriben.

XII. Jtem ein puch, das helt in im der heiligen altveter sprůch und ler.

Das hat swester Niklasin geschriben.

XIII. Jtem ein puch, das helt in im etlich altveter leben, sprůch und ler und von etlichen heiligen legent, sant Sebolt, von XII closnerin und hůbsch ler von dem guten Job, sant Sebastian, sant Cristoffolus, sant Michahel, sant Lucia, von unser lieben frawen, als sie enpfangen wart im muterleib.

Das puch procht swester Kathrein Tucherin herein.

XIV. Jtem ein puch, das helt in im: zum ersten sagt es von dem fegfewr, dar nach von dem irdischen und hymelischen paradisz, dar nach das puch Abcdarius.

Das procht swester Kůngunt Winklerin herein.

XV. Jtem ein puch, das helt in im der Lucidarius und von dem heiligen Patricius und von einem unbereiten sterbenden menschen und die frag des maisters in astronomia und Sibilla weissagung, gereimt.

Das puch hat swester Kathrein Tucherin herein geprot.

XVI. Jtem ein puch, das helt in im von dem heiligen sacrament, der maister und die gewissen, von sant Katherina de Senis und Tundalus fegfewr, von peten, was gnoden und nucz dar an ligt, und XII nůcz, die uns got umb leiden gibt, und von unser lieben frawen schiedung.

Das puch ist vor der reformyrung hynnen gwest.

XVII. Jtem ein důn puch, das helt in im gut ler von der heiligen sprůch und ein passion.

Das puch scickt uns Eberhart Flexdorffer.

XVIII. Jtem ein puch, das helt in im sant Hilgarten weiszsagung, dar nach das puch der ewigen weiszheyt.

Das puch ist vor der reformyrung hynnen gewest.

XIX. Jtem ein puch, das helt in im die legent der hochwirdigen junckfrawen und marterin sant Katherina, unser hochgelobte patron, als ir leben und leiden und ire wunderwerk noch ein ander.

Das puch hat swester Künguntn Niklasin geschriben.

XX. Jtem ein puch, das ist ein passional der lieben heiligen, und ist das wintertail, und ist pergamen.

XXI. Jtem ein pergamen puch, das ist ein passional der lieben heiligen, und ist das summertail.

XXII. Jtem ein puch, das ist ein gereymtz passional, und sten etlich heiling dar ynnen, und ist pergamen.

Item die vorgeschriben III pücher sint vor der reformyrung hynnen gewest.

XXIII. Jtem ein puch, das ist ein passional von den lieben heiligen, und ist das wintertail.

XXIV. Jtem ein puch, das ist ein passional der lieben heiligen, und ist auch vast das wintertail, aber das recht summertail haben wir nicht an den II püchern.

Jtem die vorgeschriben czwey pücher hat uns der Sebolt Tucher geschikt.

XXV. Jtem ein puch, das helt in im von sant Ursula als ir leben und leiden und ir geselschaft und herfart und auch von der heiligen frawen sant Brigitta.

Das puch hat swester Küngunt Niklasin und swester Ursula Geiselherin geschriben.

XXVI. Jtem ein puch, das helt in im sant Katherina de Senis leben und ir wunderwerk.

Das puch pracht swester Katherina Tucherin herein [daz puch hat man den swestern von Steten geben].

XXVII. Jtem ein puch, das helt in im von sant Elszpet als ir leben und ire wunderwerk.

Das puch pracht swester Kathrein Tucherin herein.

XXVIII. Jtem ein puch in eim conpert, das helt in im das leben der seligen sant Dorothea von Preusen und sant Augustinus ler, die er seiner muter hat geschriben und gelert.

Das puch pracht swester Elszpet Karlin zum closter.

XXIX. Jtem ein puch, das helt in im etlich legent von den lieben heiligen, als mans den gepredigt hat; und zu foderst stet von dem gelauben, von der offen peicht und peten und piten und von dem suntag.

Das puch hat uns ein deuczscher her geben.

XXX. [Jtem ein puch, stet an unsers heiligen vaters s. Vincencius legend und sein predig und ler und der meister, den ein paur lert, und sust vil schoner predig und ler.

XXXI. Jtem ein puch, stet an von dem enphahen unsers herren leichnam und gut materi, das ist ein niderlendsch sprach, und von dem meister und leyen und sust mancherley gesamet marteri.

XXXII. Jtem ein puch ist pergemein, ist von XLII tugenden, als der grosz Albertus schriben, und dor nach von rew und peicht und von sunden.

Jtem das puch procht swester Clar Paumgartnerin herein.

XXXIII. Jtem ein pûchlein mit vil guter ler und predig und von der wolsmeckenden weizheit.

Jtem das pûchlein ist swester Anna Kopin gewest.

XXXIV. Jtem ein puch von tugenden und wie man die gewinnen sol und von der heiligen dryfatligkeit, eine schone predig von sant Katherina und vil ander ding.

XXXV. Jtem ein pûchlein, stat an die ewig weisheit.

Jtem die II vorgeschriben pucher hat swester Ursula Hoschlin herein pracht.

XXXVI. Jtem ein puch an einem grunen conpert, dar an stet sant Franczissen leben.

Jtem daz puch hat swester Clar Keiperin geschriben.

XXXVII. Jtem ein aufgedruckt puch von den XXIIII harpfen, als si gepredigt meister Hans Nider, prior zu den predigern.

XXXVIII. Jtem ein aufgedruckt puch von der rechtlichen uberwindung Cristi wider den sathan, den fursten der hell, dor noch schon istory, ob einem nuczer sey, ein frauen zu nemen oder nit.

Jtem die zwey vorgeschriben pucher hat man uns geben von dem Kuncz Topler.]

K

I. Jtem ein puch, dar an stet von den pebstlichen rechten, summa Johannis.

Das puch gab uns vater Jörg Valdner.

II. Jtem ein puch, dar an stet von den kaiszerlichen rechten.

Das puch procht swester Kathrein Tucherin herein.

III. Jtem ein puch, das helt in im von ercznev. Zum ersten stet, von den IIII ellementen, aber von den ellementen und von den XII mon und von den wunden und von aderlaszen; dar nach von manigerley ercznev.

Das vorgeschriben puch ist vor der reformirung hynnen gewest.

IV. Jtem ein puch, das helt in im von ercznev. Zum ersten stet, was frumet oder schadet dem haupt, dem hirn, den czen, den augen, dem magen, dem herczen, der lebern, der lungen, dem milcz und andern gelidern. Dar nach stet von manigerlei ercznev.

Das vorgeschriben puch hot das erst teil herein in das closter geben der Peter Kraft, und das ander teil hot swester Küngunt Closschreiberin herein procht.

L

I. Jtem ein pergames püchlein, das helt in im, das man den sterbenden menschen sol vor lesen und peten, und V leczen, die sant Jeronimus petet an seinem end, und schöne gepet, wenn man das heilig sacrament enpfhohen wil und enpfangen hat, und von unsers lieben herren leiden.

Das püchlein ist vor der reformyrung hynnen gewest.

II. Jtem ein püchlein, das helt in im, das man den sterbenden menschen sol vor peten. Zum ersten von der kunst wol künnen sterben und von anvechtung und wie man eim yeglichen widersten sol und das man den sterbenden frogen sol und wie der sich gelert wirt, was er tun sol, und wie man in sol vermanen, und gut nücz gepet, die man sprechen sol vor den sterbenden, und wie man in got enpfelhen sol und ander guter matery und gepet mer etc.

III. Jtem ein püchlein, das helt in im alle matery von den sterbenden menschen, als das nechst vorgeschriben püchlein in im helt. Und ist in ein leder gepunden.

IV. Jtem ein pergamens puch, das helt in im vil schöner gepet,

ein teil von etlichen heiligen und von dem heiligen sacrament und von dem leiden unsers herren und von dem heiligen geist und von der heiligen dryvaltikeyt und von unser lieben frawen und von frog und gepet, die den sterbenden menschen zu gehörn. Und sten süst vil guter ler und manung dar an.

V. Jtem ein püchlein in eym conpert, das helt in im gute gepet und XV pater noster mit den manungen und VII tagezeyt von unsers herren leiden und von war tugenden zu got, dar zu sich der mensch keren sol, und das ewangelio In principio und von der peicht [hat man hingeben].

VI. Jtem ein pergamens püchlein in eim conpert, das helt in im ein predig von dem heiligen gaist und das ewangelio In principio und von unsers herren leiden und lateinisch und deuczsch gepet und ein predig, wie man unsern herren bekennen sol etc.

VII. Jtem ein pergamens püchlein in eim conpert, das helt in im schön predig, die sint ausz dem ewangelio genumen, und ein predig von der mynnenden sel und von aygner bekantnüsz und ein schöne matery von der mynn.

[Das hat man auch hingeben].

VIII. Jtem ein püchlein, das helt in im sant Bernhartz ler, wie man sich halten sol in einem geistlichen leben etc. und von den wercken der parmherczikeit, die unser her selber tut, und von sibener ley wein, die unser her der mynnenden sel schenkt, und wie unser her redt und zu im lokt die mynnend sel in seinem leiden; und mer von dem leiden unsers herren etc. und süst vil guter ding und ler etc. und zum leczten die IIII einsprüch.

Das püchlein ist pergamen und in eim conpert gepunden [hat man hingeben].

Die vorgeschriben V püchlein sint vor der reformyrung hynnen gewest.

IX. Jtem ein püchlein, das helt in im zum ersten ein niderlendische predig, dar nach XIIII stük, die einem geistlichen menschen zugehört, und ein schöne ler von dem ewing wort und von der peicht und ein geistliche wiegen von dem kindelein Jhesus und gut predig und schöne gepet etc.

X. Jtem ein püchlein, das helt in im, wie man unsers herren leiden betrachten sol, und die nücz von dem heiligen sacrament und schöne gepet und geistliche liedlein.

Die vorgeschriben II püchlein sein unser erwirdigen muter der priorin, swester Gertrawt Gewychtmacheryn.

XI. Jtem ein püchlein, das helt in im ein lateinischer kolender und die VII psalter und die C betrachtung und vil schöner gepet und zu dreyen mol die VII zeitlein von unsers herren leiden; und das püchlein ist pergamen.

XII. Jtem ein pergamen püchlein, das helt in im unser frawen curs und das ampt von unser lieben frawen und ein vigilg und die VII psalter mit der letenay und die VII czeitlein von unsers lieben herren leiden.

XIII. Jtem ein püchlein, das helt in im schöne gepet und wie man sich unserm herren enpfelhen sol und von unser frawen, als sy in das gepirg ging, und ein offne peicht und sant Dominicus gepet und vil schöner ler von unsers herren leiden und sancta Maria virgo per illum und czeitlein von der ewigen weiszheit und VII czeitlein von unsers herren leiden und von der mesz. [Das hat man hingeben.]

Die III vorgeschriben püchlein sein swester Margret Jmhoff gewest.

XIV. Jtem ein dicks pergamen püchlein, das helt in im gute gepet und ein offne peicht und von unser frawen mitleidung und VII czeit von unsers herren leiden und die VII psalter mit der leteney und vil guter gepet und manung und ein vigilg und XV pater noster mit den manungen.

XV. Jtem ein püchlein, das helt in im den curs der ewigen weiszheit und den curs von unser frawen mitleidung und von dem leiden unsers herren und die VII psalter mit der leteney und aber die VII wort, die unser her am creucz sprach, da vor sten sy auch, und die auszlegung uber das Salve regina und die vigilg.

XVI. Jtem ein pergamen püchlein in eim conpert, das helt in im den curs von unser lieben frawen, ein vigilg und ein leteney und der curs von der heiligen dryvaltikeit und ein predig von warer bekantnusz des ewigen lebens und aber ein solche predig von der bekantnüsz gotz.

Die III vorgeschriben püchlein sein swester Küngunt Schreiberin.

XVII. Jtem ein pergamens püchlein, das helt in im von den prüdern auf dem perg, wie die pracht haben in das lant das ay[n]sy-

dellich leben, und sint gut ler von ynner und auszer leben, und zuleczt von dem heiligen sacrament.

(Das hat man den von Regenspurck geben).

XVIII. Jtem ein dicks púchlein, das helt in im eytel gut predig und ler von unserm herren und von den heiligen, die sten all durch ein ander, und zum leczten sten gut manung von unsers herren leiden.

(Das hat man auch hingeben.)

XIX. Jtem ein púchlein, das helt in im schóne gepet von der heiligen dryvaltikeyt und gepet von unserm herren und von dem heiligen sacrament. (Das hat man hingeben).

XX. Jtem ein dicks púchlein, helt in im schóne gepet zum ersten latein, dar nach schóne gepet von unser frawen und von unserm herren und ein gute ler und berúrung der gewissen und von fúrsichtikeyt des lebens und ein schóne vermanung von unsers herren leiden und mer gepet und ein ler von XII tugenden und die auszlegung des glaubens und III gepet von dem heiligen sacrament.

Die vorgeschriben IIII púchlein hat swester Kathrein Tucherin herein gebracht.

XXI. Jtem ein pergamens púchlein, das helt in im sant Katharina curs in latein, dar nach V gepet in deuczsch von sant Katherina, dar nach unser lieben frawen metten.

Das vorgeschriben púchlein ist swester Katherina Rúczin gewest, und hat es selber geschriben.

XXII. Jtem ein púchlein, das helt in ym zum ersten schóne gepet von dem heiligen sacrament, dar nach von XV pater noster und schóne gepet von sant Erasme und schóne gepet zu unserm herren und ein gepet von dem engel und schóne gepet von unser lieben frawen und aber schóne gepet zu unserm herren etc.

Und das púchlein hat ein plobs uberczug.

(Das hat man swester Sophya geben.)

Das vorgeschriben púchlein hat swester Katherina Tucherin herein pracht. (Das puchlein hat swester Sophya Wolffkelin hingeben).

XXIII. Jtem ein púchlein in eym conpert, das ist pergamenen und papiren, das helt in im zum ersten vil monition in latein; dar nach stet ein schóns gepet zu unserm herren und ein schóns gepet, wenn man das heilig sacrament wil enpfohen und der

curs der ewigen weiszheyt und der curs von dem leiden unsers herren; dar nach sten vil schoner gepet zu unserm herren und mer czeitlein von dem leiden unsers herren und auch schöne gepet von unser frawen und gut ler etc.

(Els Schurstabin.)

XXIV. Jtem ein püchlein in einem roten lösch, das helt in im zum ersten ein schöns gepet von unser lieben frawen. Darnach sten vil schöner gepet zu unserm herren und zu unser lieben frauen und von den engel. Und die gepet sten alle unter ein ander. Dar nach stet sant Bernhartz gepet, das er von mynnen unter dem kreucz gemacht hat, und ein schöns gepet von dem heiligen geist und aber schöner gepet zu unserm herren und czeitlein von dem leiden unsers herren etc.

(Das hat man der Schurstabin geben.)

Die II vorgeschriben püchlein sein swester Barbara Mugenhofferin gewest.

XXV. Jtem ein pergamens püchlein, das helt in im zum ersten unser lieben frawen kron oder krenezlein, dar nach die frewd von sant Maria Magdalena und schöne gepet zu unserm herren und der glaub und pater noster. Dar nach aber vil schöner gepet und segen und die VII psalm in latein und ein schöns gepet zu unserm herren und die VII rüff unsers herren und etlich psalm in latein und aber schöne gepet und ein letenei.

Das vorgeschriben püchlein ist vor der reformyrung hynnen gewest.

XXVI. Jtem ein pergamens püchlein, das helt in im von der kraft der sel.

Das vorgeschriben püchlein hat uns herein gegeben die junckfraw Elspet Ellingerin.

XXVII. Jtem ein pergamens püchlein in einem conpert mit einem roten uberzug, das helt in im die ewangelio sant Matheus und sant Johannes und sant Lucas und die epistel sant Pauls und sant Jacob und sant Peter und sant Johannes und sant Judas.

XXVIII. Jtem ein püchlein in eim roten conpert, dar an stet sant Brigitta leben. (Daz hat swester Apolonia Jmhoff zu Hohenaw.)

Die II vorgeschriben püchlein sein der alten Künczin Jmhoff gewest.

XXIX. Jtem ein püchlein, daz helt in im gut ler von der liebhabung gotz und gut ler von dem newen jor und von dem armen

leben und von dreien willen gotz und von vierley sündern und von aigner bekantnüsz und von dem schiflein und ein predig Qui spiritum dei und von unser frawen schiedung etc.

Das vorgeschriben püchlein ist swester Barbara Mugenhofferin seligen gewest.

XXX. Jtem ein puch in eim conpert, das helt in im die ewangelio noch dem text.

Das vorgeschriben puch ist vor der reformirung hynnen gewest.

XXXI. Jtem ein püchlein, das helt in im zum ersten von der gewissen. dar nach stet, wie sant Johannes slief und ruet auf der prust unsers herren an dem abentessen, dor ausz er tranck und sog VI grosz nucz und tugent, und heist das püchlein des herczen Jhesu Cristi, und gut ler und von unser lieben frawen und IX czaichen und übung der rechten diemütikeyt etc.

(Das hat man auch hingeben.)

Das vorgeschriben püchlein hat swester Katherina Tucherin selig in daz closter procht.

XXXII. [Jtem ein puch, helt in ym den passion unsers hern und die gemahelschaft der ewigen weiszheit und die X pot und die redt und von andern sunten, wie die volpracht werden.

XXXIII. Jtem ein puch von vil heilligen und allen festen collecten, oracion oder gepet und anders, als unter ein ander.

XXXIV. Jtem ein puchlein, von mancherley gebet und gut lere und VII tagczeit von dem leiden unsers lieben herren und sust mancherley materi.

(Das puchlein hat man swester Margret Leitgebin zu Goteszell geben.)

XXXV. Jtem ein puchlein, do stet zu[m] ersten sand Bernhartz gepet und vil ander gepet und von dem leiden Cristi und ander matery.

(Das hat man ir auch geben.)

XXXVI. Jtem ein puchlein ist sant Bernhartz gepet und etlich gepet von den sterbenden menschen.

XXXVII. Jtem mer ein puchlein von vil guten gepeten und von dem leiden Cristi und vil ander matery und sant Bernhartz gepet.

XXXVIII. Jtem der selsalter, uber yden psalm ein gepet; hat swester Niklasin geschriben.

XXXIX. Jtem ein puchlein von dem ewigen wort, wie daz gehort wirt und wo es geporn wirt, und von dem sacrament und ein

epistel zu den prudern auf dem perg und sust ein gut vermanung und von einem schawenden leben.

(Haben die von Regenspurk hin.)

Jtem daz puchlein ist ein teil herein geben worden von her Heinrich Koczler und von anders, so haben es hinnen die swestern ein teil geschriben, swester Ursula Pirckheimerin und swester Keiperin.

XL. Jtem ein puchlein von der kunst zu sterben und was man einen sterbenden menschen sol fragen und vorsagen.

Jtem daz puchlein hat swester Ursula Hoschlin herein pracht.

XLI. Jtem ein puchlein helt vil guter gepet von unserm herren und dem heiligen sacrament und unser frauen. von dem leiden Cristi und etlich ymnus teutzsch.

Jtem daz puch ist swester Clar Ridlerin gewest.

XLII. Jtem ein puch von einem sterbenden unbereiten menschen und wie sich eins bereiten sol czu dem tod und was man einem vorpeten sol.

Jtem daz puch hat geschriben die muter supriorin Dorothea Schurstabin.

XLIII. Jtem ein puchlein von sant Katherina, die XXX tag all tag ein gepet.

Jtem daz puchlein hat uns geben der erber prister her Heinrich Koczler.

XLIV. Jtem ein puchlein, fet an: Die XXIIII stund, die unser her geliden hat, und sant Bernhartz gepet.

Jtem daz puchlein ist swester Classchreiberin gewest.

XLV. Jtem ein puchlein, sten an schon gepet von den festen unsers herren, unser lieben frawen und den heilligen und ander matery.

XLVI. Jtem ein puchlein, sten an vil gepet von sant Thoma von Aquin und andere.

XLVII. Jtem ein aufgedruckt puch: Ein kostlich geistlich spigel der selen, und hat VII capitel, und hat der convent kauft umb XXXVI den.

M

I. Jtem ein predigpuch, das helt in im die auszlegung der VIII selikeyt und XV grad rechter gedult und XV czaichen rechter diemutikeyt und die auszlegung des engelischen grusz und wie das zu kum, das der mensch lang nicht mûg an todsûnd sein, und von dem gaistlichen krieg und von dem gaistlichen paumen und von junckfrawlich rainikait und von dem leiden unsers herren und wie ein mensch sein creucz auf sich nemen sol und von IIII viellen und ein predig Justum deduxit und war umb unser her sein V mynnenczaichen behalten hat. und von peten etc., sant Paulus epistel: Legt an euch einen newen menschen, von den VII todsûnden und ave Maria.

Das vorgeschriben puch ist uns worden von der junckfrawen Anna Grasserin und von der junckfrawen Elspet Sailerin.

II. Jtem ein puch, das helt in im, wie ein mensch sein creucz auf sich nemen sol, und von IIII vellen und ein predig Justum deduxit und war um unser her sein V mynneczaichen behalten hat und von peten und der pater noster und die epistel sant Paulus: Legt an euch einen newen menschen und von VII todsûnden und von der selikeyt und wie ein closter geleicht wirt dem irdischen paradisz und von der leiplichen schôn unsers herren und unser frawen und XV staffel unser frawen und ein predig von unser frawen schiedung und von den X. gepoten und von den heiligen drey kûnig.

Das vorgeschriben puch das erst tail ist vor der reformirung hynnen gewest, das ander tail haben die swester geschriben, und das drit tail hat swester Margret Jmhoff herein procht.

III. Jtem ein puch, das helt in im von dem aufsteigen der sel und absteigen und II predig von der kirchweih noch ostern und ein predig von den engelen und ein predig von sant Jeronimus und ein predig, war umb sich got der sel enczeucht, und ein predig aus der epistel am XVII. suntag noch der heiligen drivaltikeyt octaven: Wandert wirdiclich noch der berûffung, und ein predig von allen heiligen und ein predig von dem heiligen geist und ein predig von sant Johannes, dem tauffer, und ein predig ausz dem ewangelio von den X sundersichen

und mer ein predig von dem heiligen sacrament und von dem heiligen sacrament die VI namen.

Das vorgeschriben puch das erst teil hat uns der vater prior zu Aystett, Egidius Swer(s)tman, gegeben und das ander teil haben die swester geschriben.

VI. Jtem ein puch, das helt in im XII cap., dar ynnen sten vil schöner exempel und ler, und ist gedeilt in frog; und wie die sel das aller süst kint Jhesus durch die gnad gaistlichen enpfangen hat etc. und die IIII einflüsz oder einsprechen und ein schöne ler einem gaistlichen menschen und C artikel von dem leiden unsers herren und etlich ewangelio und epister mit irer auszlegung und vil guter ler und der passion oder mitleiden unser frawen und der aplas des teutschen ordens.

Das vorgeschriben puch das erst halb teil hat uns der vater Jörg Valner geschriben und gegeben, und das ander teil ist von manigerley her kumen.

V. Jtem ein puch, das helt in im von dem nachvolgen dem leben Jhesu Cristi und versmehen die werlt und von der offenwarung sant Brigitta und schön nucz ler, die den gaistlichen leuten zu gehört, und von den IIII einsprechen und von dem unterscheid czwischen teglichen sünden und tötlichen und von dem reich der hymel und gut ler den junckfrawen und andern menschen zunemen in den tugenden und von dem mitleiden unser frawen und Anshelmus und von dem heiligen sacrament die VI namen und schon ler von den creften der sel und den puszpsalm ein auszlegung und mer vil schöner guter ler.

Das vorgeschriben puch hat uns ein teil gegeben vater Jörg Valner, und ein teil ist uns süst in manigerley weis worden, und das leczt teil ist uns worden von der alten Künczin Jmhoff seligen.

VI. Jtem ein puch, das helt in im das ewangelium, als der engel kam zu Maria, und ein predig am III. ostertag und von unsers herren leiden und der pater noster mit der auszlegung und der glaub und wie unser her dispunsirt auf die heiligen czeyt mit fünferley menschen, und von dem namen Jhesus und ein predig von der pusz und ein predig von der vasten und vil schöner ler und Samuelis etc. und aber von dem leiden unsers herren und ein predig von den junckfrawen. Dar nach sten vil schöner und guter ler.

Das vorgeschriben puch das erst teil ist uns worden von der junckfrawen Barbara Kressin seligen, das ander teil ist vor der reformyrung hynnen gewest.

VII. Jtem ein puch, das helt in im von der heiligen mesz und vil schöner figur ausz der alten e und ein schöne ler, der maister und der junger, und der mynnespiegel und von sünden und von peichten, die X gepot, die VII todsünd, die V synn, die VI werk der parmherczikeyt, die VII gob des heiligen gaistes, die VIII selikeyt, die IX fremden sünd, die IIII rüffenden sünd, die sünd in den heiligen gaist etc. und der curs von unser frawen und das ampt von unser frawen und der spiegel, dor ynnen sich die sünder beschawen, und von der mesz und was bedeut der priester gewant etc. und von dem krieg der tugent und der untugent.

Das vorgeschriben puch hat swester Katherina Tucherin selig in das closter procht.

VIII. Jtem ein puch, das helt in im von dem namen Jhesus und von dem pater noster und von der lieb gotz und ein predig von dem reich gotz und wie die stat zu Rom gepawet wart und von wem und auch von den kirchen und aplas zu Rom und von sant Dominicus leben und von der heiligen Langmanyn und ein gepet mit XV pater noster und von sant Franciscus leben und von sant Claren leben.

Das vorgeschriben puch die ersten II quatern sein uns von der Keipperin kumen, und das ander teil des puchs ist vor der reformyrung hynnen gewest, und das dritt teil hat swester Margret Jmhoff in das closter procht.

IX. [Jtem ein puch, do stet zu erst von den VI nomen unsers herren leichnam, dor noch von den VII sacramenten, die beteuten VII prunnen, und die regel salvatores und etlich ander und collecten und von unsers [herren] leiden und von dem heilligen sacrament, war umb sich unser her selber enpfing, und ander matery.

X. Jtem ein puch, helt ein schone predig, fecht an: Confirmamini, und ein offen schuld.

XI. Jtem ein puch, do sten gar gut predig an und sust von mancherley materi gut ler und gepet und von einem frewlein und einem meister, und stet als unter einander, und etlich predig von dem Tawler.

XII. Jtem ein puch, sten vil schoner predig an, die vater Gerhart und vater Herolt und meister Michel gepredigt haben.

Jtem daz puch hat Cecilia Rotin geschriben.

XIII. Jtem ein puch, sten an die VII tagzeit von unsers liben herren leiden und vil schöner gepet und die auslegung uber den psalm Miserere mei deus.

XIV. Jtem ein puch, stet an die teuczsch vigili, der kursz von dem heiligen geist, der kurs von unser liben frawen und aber ein kurs von unser frauen mitleiden und vil schoner gepet und gute ler und die VII salm mit der leteney.

XV. Jtem ein puch, stet an der kurs von unser liben frawen und die vigili und die VII psalm mit der leteney und XII nucz von dem heilligen sacrament.

XVI. Jtem ein puch von der gemahelschaft der ewigen weisheit und sant Bernhartz gepet und sust vil guter gepet und ler.

XVII. Jtem ein puch, stet an der kurs von dem leiden unsers lieben herren und dornach vil von dem leiden unsers lieben herren und von der kunst wol czu sterben.

Die vodern II pucher hat vater Mathias Weinsperger swester Vornanen geben.

XVIII. Jtem ein puch, stet an ein predig: Seht an, der kung hat mich gefurt in seinen weinkeler, und ein kurs von dem leiden unsers lieben herren und die regel, die sant Jeronimus hat geschriben ad Eustochiam, und ein predig von dem gelubd, daz der mensch in der tauf gethan hat, und ander materi.

XIX. Jtem ein puch, stet an der kurs von unser lieben frawen tewsch und die VII psalm und vigily und vil guter pet von den heilligen und von dem heilligen sacrament.

XX. Jtem ein puch von einem vollkomen armen leben, dor durch der mensch kumpt czu einem schawenden leben.

Das puch hat swester Margret Nuczlin geschriben.

XXI. Jtem mer ein puch, ist daz erst teil von einem armen leben.

XXII. Jtem mer ein puch, ist daz ander teil, wie man sol kumen zu einem armen leben, dar durch man erlangt ein volkomen schawenden leben.

Dise zwey pucher hat swester Clar Keiperin geschriben.

XXIII. Jtem ein puch von XII sterben und von einem volkomen wurckenden leben, und ist daz erst teil.

XXIV. Jtem mer daz ander puch, sagt von einem volkomen schawenden leben.

Jtem dise II puchlein haben die swestern geschriben, und hat gepredigt und gemacht der erwirdig vater prior zu den predigern, Peter Kirchslag, und unser peichtiger. vater Hasz, hat sy uns teuczsch lasen machen.

XXV. Jtem ein puchlein von XXIIII sachen des inwendigen leydens Cristi, als es s. Bernhardinus gepredigt hat.

XXVI. Jtem noch ein puchlein von XII sundern fruchten, als sy auch s. Bernhardinus gepredigt hat.

Jtem dise II puchlein hat swester Klar Keiperin geschriben.

XXVII. Jtem ein puch von der peicht und sunden und kurcz auslegung des pater noster und ave Maria.

XXVIII. Jtem ein puch, sten an die VIII seligkeit und von peicht und pus und rew und sust vil guter matery.

Jtem die II pucher hat swester Ursula Hoschlin herein pracht.

XXIX. Jtem ein puch, ist gedruckt, stet an gut unterweisung, wie sich ein mensch halten schol in siten und in der ee, und von der tugentlichen frauen geysel und von erezney.

Jtem daz puch ist uns geben von dem Kuncz Topler.

XXX. Jtem ein puch in einem conpert, helt die IIII passion in latein, als sy die IIII ewangelisten schreiben.

Jst uns worden von dem Kuncz Topler.]

N

I. Jtem ein puch, das helt in im zum ersten ein gute ler allen gaistlichen leuten und schön ler von junckfrawlicher rainikeyt und von einer gaistlichen clausen und von einem volkumen leben und von einem bescheulichen leben und von götlicher mynn und die acht tag des newen jors, wie man sich beraiten sol zu dem kindlein Jhesus.

Das vorgeschriben puch das erst teil ist uns worden von einem herren von Kasstel, und das ander teil hat uns gegeben swester Anna Köppin muter.

II. Jtem ein puch, das helt in im zum ersten ein gaistlich gaisel

und staffel und das abentessen oder abentessen (!) und ein predig von der kündung unsers lieben herren und ein predig von der schiedung unser frawen und von junckfrawlicher rainikait und von XXIIII ursach, dar um unser her den auszerwelten enczeucht gewönlich gnad und trost, und sequencie von unser frawen und ein gaistlich krancz und von Barlaam und die sequencie von unsers herren leichnam etc. und wie die sel klagt uber den leichnam etc. und zu den VII czeiten, alle herschaft die (!) und die sequencia Ave virginalis und wie ein tochter kom zu einem predigercloster und von unser frawen und von dem hausz der consciencie.

Das vorgeschriben puch das erst teil hat swester Katherina Tucherin selig in das closter procht, und das ander teil haben die swester hynnen geschriben, und das III teil haben uns die swester von Steinpach geschickt oder gegeben.

III. Jtem ein puch, das helt in im ein geistlichs lied und ein gepet zu unserm herren und das Veni sancte und Veni creator zu teutsch und der mandelkern und schön und gut ler und gepet zu unserm herren und von unser frawen und ein mynsams gesprech von dem heiligen sacrament, wie der junger den meyster fregt, und hebt sich an: Audi, filia etc. und der spiegel, dar ynnen sich die sünder beschawen, und die IIII letzten und von den X gepoten.

Das vorgeschriben puch das erst teil ist swester Clar Nüczlin selig gewest, und das ander teil hat uns die alt Künczin Jmhoff gegeben, und das III. teil ist uns von Steinpach worden.

IV. Jtem ein puch, das helt in im die IX fels und von den junckfrawen und von dem leiden unsers herren.

Das vorgeschriben puch das erst teil hat swester Katherina Tucherin herein procht, und das ander teil ist der alten Künczin Jmhoff gewest.

V. Jtem ein puch, das helt in im ein abgeschrift eins priefs, und die materi sagt von rechtem worem sicherm andacht, und II gepet zu unserm herren und ein sendprieff und gut ler von dem heiligen sacrament und schön gepet von dem heiligen sacrament und gut ler und die jor und wochen und tag und stund und czal, dar ynnen unser her enpfangen, geporn, gemartert, gecreuczigt etc. wart; und

dar nach sten vil schöner und guter ler und predig unter ein ander etc.

Das vorgeschriben puch das erst teil hat swester Anna Köppin in das closter procht, und das ander teil haben die swester geschriben.

VI. Jtem ein puch, das helt in im vil guter ler und predig; zum ersten stet und heist: Wer got von herczen mynnen wöl, und sant Bernhart spricht: Gotes trost ist süsz. Dise wol (!) spricht sant Paulus von dem aplasz und Audi filia et vide et inclina und: Es was ein gut mensch, der het grosz andacht, und: Unser herre sprach zu seinen jungern ein peyspil: Das hymelrich ist geleich, und II predig von dem kindlein Jhesus, wie man mit ym spilen sol, und von einem erleuchtenden menschen und vil schöner frog vom engel und von der sel und was den junckfrawen zugehört und schön frog und ler, was geistlichkeit sei, und vil schöner sprüch und ler von rechter weiszheit und ein schöne ler von sant Maria Magdalena und von XVI czaichen, da pei man einen frumen gaistlichen menschen erkennen mag, und wenn unwissenheit entschuldigt oder nit und was ein irrente gewiszen magt und von der gewissen und von götlicher lieb.

Das vorgeschriben puch haben uns die swestern von Steinpach gegeben. (Das puch hat man hingeben.)

VII. Jtem ein puch, das helt in im in kürcz von den V synnen, von den VII todsünden, von den X gepoten etc. und ein schöns gepet von den wappen unsers herren und die czeitlein von der ewigen weiszheyt und ein offenwarung von unsers herren wunden etc. und was der junger an im sol haben der ewigen weiszheit und der curs von sant Dominicus etc. und vil schöner gepet zu unserm herren und von unser frawen und von dem heiligen geist und von dem leiden unsers herren und V grusz zu unserm herren und die leczen der ewigen weiszheit und manung zu den VII czeiten und die VII gob des heiligen geistes etc. und die leteney von unser frawen etc. und czeitlein von sant Katherina und alle ire gepet und schöne gepet von dem heiligen sacrament und sancta Maria und von der peicht und von der mesz und vil schöner gepet.

Das vorgeschriben puch ist uns ein teil worden von den swestern von Steinpach, und ein teil hat swester

Katherina Rúczin selig geschriben, und ein teil ist uns worden von der swester Ursula Pirckamerin pruder.

VIII. Jtem ein puch, das helt in im ein enpfelhung zu got und von unser frawen gepurt und von V lesmaistern und ein gutz gepet zu unserm herren und Ave preclara etc. und Anshelmus und ein gepet mit XV pater noster und schön gepet zu unserm herren und von der kron der junckfrawen etc. und schöne gepet von dem heiligen sacrament und die C betrachtung und von unser frawen ein ave Maria und gut ler von dem heiligen sacrament und von der mesz und aber schöne gepet von dem heiligen sacrament und vil schöner manung von dem leiden unsers herren und ein gute ler, wenn ein geistlich mensch profesz tut, und aber schön gepet zu unserm herren und gut ler und gepet von dem heiligen sacrament etc. und die X ynwendigen leiden unsers lieben herren.

Das vorgeschriben puch hat manigerley geschrift und ist ein gesamete hab.

IX. Jtem ein púchlein, das helt in im von den IIII grad der götlichen mynn und von der ausserlichen und ynnerlichen peicht der andechtigen sel und von aygner bekantnúsz des herczen und etlich gut ler ausz dem epistern und ewangelio und von dem pater noster und von newnerley armut und gut ler, die den geistlichen leuten zugehört und gut ler von der prúderlichen stroff und ein gut ler von der ainikeyt des gaistlichen lebens und ein predig von dem götlichen liecht der genaden und II predig von sant Mertein und ein predig, als unse fraw unsern herren enpfieng, und III predig von der zukunft unsers herren und wie wir noch súllen volgen dem leben unsers herren und von sant Steffan und von den heiligen drey kúnig und gut ler von etlichen heiligen und von der genad gotz und von dem erfolgen des frid und ein predig von dem reich gotz etc.

Das vorgeschriben púchlein das ist uns worden von den swestern von Steinpach, und der erwirdig vater Heinrich Vabrer selig hat es geschriben.

(Das haben die swestern hin.)

X. Jtem ein pergamens lateynisch puch, das helt in im zum ersten schone gepet von unser lieben frawen. Dar nach stet der curs von dem leiden unsers herren und von sant Peter

und von der cron unsers herren und von sant Katherina und ein letenay etc. und czeitlein von unser frawen und aber ein curs von dem leiden unsers herren und ein vigilg und vil memorien von den heiligen und ein curs von dem mitleiden unser frawen und schöne gepet, die sant Gregorius und Augustinus gemacht haben, und der curs von dem heiligen geist. Darnach stent aber vil guter andechtiger ding etc.

Das vorgeschriben puch das erst teil ist swester Clar Núczlin selig gewest, und das ander teil ist uns worden von dem alten Hans Mugenhoffer selig.

XI. Jtem ein puchlein, das helt in im zum ersten ein gute ler von rechtem warem sicherm andacht und ein andechtiges gepet, wenn man das heilig sacrament enpfohen wil, und andechtige gepet für die heiligen cristenheit und andechtige gepet, wenn man das heilige sacrament enpfohen sol, und die C betrachtung und XL manung von dem leiden unsers herren und von den groszen herczenlichen leiden unser frawen und gut ler von dem closterleben und von dem leiden unsers herren und aber andechtige gepet, wenn man das heilig sacrament enpfohen wil und enpfangen hat etc. und ein andechtigs gepet zu unserm herren und wie vil in den alten czeiten zu Rom kirchen sein gewest und der aplas, und sancta Maria und vil guter ler und sprúch und die X ynwendigen leiden unsers herren.

Das vorgeschriben púchlein hat swester Kúngunt Closschreiberin in das closter procht.

XII. Jtem ein púchlein, das helt in im zum ersten die VI gepet des heiligen lerers sant Thomas de Aquin und ein andechtigs gepet, das gemacht hat der erwirdig maister Hans Nider, und das ynnig gepet sant Bernhart und ein rosenkrenczlein, das sant Bernhart unser frawen gemacht hat, und ein gute ler von einem gaistlichen leben und gut ler von der heiligen drivaltikeyt und von den VIII selichait und die VII tagczeit von unser frawen mitleidung und czwey gepet, eins zu unserm herren und das ander von dem heiligen geist, und wie ein geistlicher mensch in seiner profession enpfecht aplas aller seiner súnd von pein und schuld, und von sant Anna etc. und die psalm, die unser herre an dem creucz pet. Darnach stet in manigerley ausz latein in teutsch gemacht den psalm Dominus misereatur nostri und antiphon und vers und oracion und

precesz und so man die palm weicht und das die schuller singen vor dem esel und karfreytag, so die priester das creucz vor dem volk tragen, und von einer geistlichen peichttochter.

Das vorgeschriben pûchlein hat manigerley geschrift, und ist ein gesamete hab.

XIII. Jtem ein pûchlein, helt in im zum ersten von dem leiden Cristi noch ordnung der VII tagezeit. Dar nach stet von dem anfahenden und zunemenden und volkumen menschen, wie sie sich kûmern mit dem pittern leiden Cristi, und XV artickel von dem leiden Cristi mit irer frûcht und vermanung und von der kraft des gôtlichen gepetes des pater noster etc. und von dem ave Maria und die XII gedanck, die unser her het auf dem ôlperg, und von den XII umbsten der beswerung des leidens Jhesu Cristi etc. und von der liebhabung gotes XXII cap., wie der junger den maister froget, und der maister den jungern leret, vil guter ler und unterweisung.

Das vorgeschriben pûchlein haben die swester hinnen geschriben.

XIV. Jtem ein pûchlein, helt in im zum ersten gut ler: Wer sein leben von grunt wil peszern. Dar nach stet ein frag, ob man ein tugent on die andern mûg erlangen, und wie man die tugent all hab, und was sich diemûtigen sey unter die gewaltigen hant gotz und vil guter ler und war umb die menschen geneigt sein [mer] zu dem bôsen denn zu dem guten, und von der gewiszen und was rechte war andacht sey und von den dreyen kreften der sel und von IIII lôblichen tugenden und von dem heiligen sacrament und gut gepet zu unserm herren und von der regel predigerbrûder und III predig, die der Dauler gepredigt hat, und von der mesz und die regel gôtlicher lieb.

Das vorgeschriben pûchlein haben die swester geschriben.

XV. Jtem ein pûchlein, helt in im zum ersten ein andechtigs gepet und grûsz zu gotz fronleichnam; dar nach stet der sûsz jubel sant Bernhartz von dem sûszen namen Jhesus und vil schoner andechtiger gepet zu got und von dem heiligen sacrament und von unser frawen und von den engel und gepet und lobgesanck in der marterwochen und osterabent und ostertag. Und das stet alles unter einander. Dar nach stent gepet von sant Ambrosius, von sant Jôrgen, von sant Marcus, von dem heiligen kreucz, von sant Johannes ewangelio und von unsers

herren leichnam und unser frawen rosengarten, die L grúsz etc. und ein ofne peicht und die potschaft unsers herren und gepet von dem heiligen sacrament und schón ler von unser frawen und zu unserm herren.

Das vorgeschriben púchlein ist das erst teil swester Closschreiberin gewest etc., das ander teil hat swester Katherina Tucherin selig in das closter procht.

XVI. Jtem ein púchlein, helt in im zum ersten ein kurcze ler von V wort, die man reden sol, und von der tugent und von der múlnerin. Dar nach stet ein gute ler, die got einem menschen offenwart, und gut ler von sweigen und reden und schón gepet zu unserm herren und von den X inwendigen leiden unsers herren und aber gute gepet zu unserm herren und schón predig und ler und des sterbenden menschen clag und schóne gepet zu den VII tagezeiten und aber andechtig gepet zu unserm herren und die sancta Maria und die C betrachtung etc. und aber vil schóner andechtiger ler und gepet zu got und von dem heiligen sacrament und ein offne peicht und aber schón gepet und ler und von dem leiden unsers herren und Sibilla und mer gepet von dem heiligen sacrament.

Das vorgeschriben púchlein hat swester Katherina Tucherin das merer teil in das closter procht, und das voder teil ist ein gesamete hab.

XVII. Jtem ein púchlein, helt in im zum ersten von dem leiden unsers lieben herren, dar nach stet der gulden pater noster und ave Maria und aber von dem leiden unsers herren, wie man das betrachten sol und die XVII clag und mitleidung unser lieben frawen und das gepet sant Brigitta, das sint XV vermanung und pater noster, und das gepet, das da heist des hymels umganck, vom ersten, wie man das ewig leben sol begeren, und gut gepet zu unserm herren etc. und V stúck, die ein mensch sol gedencken an seinem leczten end, und sant Thobias segen etc. und der mandelkern und vil guter schoner ler und unterweisung etc., II gepet von dem heiligen sacrament und wie ein geistlicher vater leret sein geistliche tochter XII stúck, und wie ein mynsamer lerer prediget VIII werck der gótlichen mynne und von den flieszenden VII pechlein der heiligen gotheit und von der heiligen drivaltikeit etc. und von der kirchwey.

Das vorgeschriben púchlein ist ein gesamete hab.

XVIII. [Jtem ein puch, helt von dem leiden unsers herren und von sant Elspeten, gereimt, und von ander matery (hat man hingeben).

XIX. Jtem ein puch, do list man an in den hohen capiteln zu weihnachten und in der fasten.

XX. Jtem ein puchlein, stet gut matery an, als unter einander gesamet dinck.

XXI. Jtem ein puch, wie etlich closter sint reformirt worden, und die nomen der meister des ordens und provincial.

Jtem das puch hat swester Kungunt Hirsfoglin und swester Clar Keiperin geschriben.

XXII. Jtem ein puch von etlichen clostern und wie andechtiglichen die swestern dor ynn gelebt.

XXIII. Jtem mer ein puch von etlichen clostern und wie andechtichlich die swestern dor ynn gelebt haben.

XXIV. Jtem ein puchlein, stet an die kirchen und aplas zu Rom und an andern heilligen steten.

XXV. Jtem ein puch, stet an ein epistel wider die juden und etlich gepet und ander matery.

XXVI. Jtem ein puch, stet an, was die mesz bedeut, und die gepet dor zu und mancherley gepet von unser liben frawen und den heilligen.

XXVII. Jtem ein puch, stet an von dem closter zu Weiler und etlich andechtig sermon und ein exempel von einem noviczen von den selen.

XXVIII. Jtem ein puch, stet an von sant Margreten von Ungern ir legend und von den fier einsprechen und von den IIII festen, von dem kindlein Jhesus und wie gut closterleben ist und von dem leyden Cristi und etlich predig.

Jtem sant Margreten leben hat man von Tuln her gesant, und die swestern haben sein ein teil geschriben, und ein sextern ist swester Keiperin gewest.

XXIX. Jtem mer ein kleins puchlein, helt auch, wie etlich closter reformirt sint worden

XXX. Jtem ein klein pergamenen puchlein, helt in ym gut matery fur ein sel von vil miserere.

XXXI. Jtem ein puchlein, stet an die auslegung der mesz, und hat swester Ursula Hoschlin herein pracht.

XXXII. Jtem ein puch von dem heilligen sacrament und was der posz geist sagt durch ein geistlich person, gar mancherley martery.

XXXIII. Jtem mer ein puch, do stet an von der zal der wunden unsers liben hern und von den tropfen seins plutz, wie vil er des vergossen hat, und von dem kloster zu Kirchperg und etlich gut predig.

XXXIV. Jtem ein puchlein, wann ein swester sterben will, und von unser frauen psalter und der selpsalter und etlich curs von den sellen.

XXXV. Jtem ein puchlein, wie daz closter zu Engetal (!) ist angefangen worden, und wie grosz gnad unser herre an dem anfang etlichen personen do gethan hat.

O

I. Jtem [ein] puch, helt von den VII haubtsunden und andern sunden und von der peicht und ander guter unterweisung.

Jtem daz puch hat swester Barbra Ruczin geschriben.

II. Jtem ein puchlein von erkantnusz und der gewissen und wolsmeckende weisheit und X frag von andacht (ist unrecht).

Jtem daz puchlein ist uns worden von der Mullchin (?). [Das Ganze ist durchstrichen.]

III. Jtem ein puchlein, sten an schon ler und gepet und betrachtung von dem leiden Cristi und dem heiligen sacrament.

IV. Jtem daz fird puch helt die hystory von den heilligen dreyen kungen.

V. Jtem ein traktat wider die keczer Waldenser (das hat man hingeben).

VI. Jtem ein puch, helt gar schon und nucz lere von gehorsam.

Jtem daz puchlein ist gewest swester Barbra Werniczerin.

VII. Jtem ein puchlein von den VI nomen unsers lieben herren leichnams.

Jtem das puchlein ist swester Barbra Ruczin gewest.

VIII. Jtem ein altz puch in einem compert, helt auch von den VI nomen gotes leichnam (hat man hingeben).

IX. Jtem ein altz pergemenes puchlein, stet an der Lucidarius.

X. Jtem ein puch, stet an Sybilla und etlich spruch der lerer (hat man hingeben).

XI. Jtem ein puchlein, stet an Sybilla und ein wenig von Abra-

ham, daz ewangelium In principio und von einem unbereiten sterbenden menschen.

Jtem daz puchlein ist kumen von der alten Kunczin Ymhoff.

XII. Jtem ein puch, heist der spigel der sunder, und ander matery.

Jtem daz puch gab der Jorg Stromer swester Clar Keiperin.

XIII. Jtem ein teutsch vigili.

XIV. Jtem ein puchlein, stet an die auslegung der mesz und ander vil guter gepet, unser frawen kursz und die VII psalm mit der letanie.

XV. Jtem ein pergemenes puchlein, do sten ynn gar vil schoner gepet.

XVI. Jtem ein puchlein, sten an schon gepet und sant Bernhartz gepet, das er von mynnen tichtet unter dem creucz.

XVII. Jtem ein pergemenen puchlein mit den VII psalmen und gepet von den sellen.

Jtem daz puchlein ist gewest swester Brigitta Schenkin.

XVIII. Jtem ein puchlein, sten an vil guter gepet und vermanung von den heilligen und dem heilligen sacrament und die obentred und von dem leiden Cristi und von dem nachfolgen des lebens Cristi.

Jtem daz vorgeschriben puchlein hat swester Clara Paumgartnerin geschriben, und ligt in dem kor.

XIX. Jtem ein puchlein, helt ein predig von der ofenung der seiten unsers herren und den meister, den der pauer lert, und sust vil guter predig von vermanung, von s. Brigita offenbarung.

XX. Jtem ein puchlein, sten an schon predig und von dem gepet.

Jtem daz puchlein ist swester Brigita Grolantin gewest.

XXI. Jtem ein puchlein, stet an von der peicht und von einem sterbenden menschen.

XXII. Jtem ein puchlein, stet an der kurs von unser frauen mitleiden und zeitlein von unsers herren leiden, die auszlegung der mesz, voñ dem heilligen sacrament und sust vil gepet.

Jtem daz puchlein ist swester Clar Paumgartnerin gewest. Daz puchlein ist zwir geschriben: es stet pey dem XXV O stet es auch.] [Das Ganze ist durchstrichen.]

XXIII. Jtem ein puchlein, sten [an] vil guter gepet von dem leyden unsers herren und ander gepet.

(Das hat man hingeben.)

XXIV. Jtem ein puchlein, sten an gut predig, die unser liber vater vicarius, Johannes Herolt, predigt, do er noch kursor was.

XXV. Jtem ein puchlein, do stet an der kurs von unsers herren leiden und VII tagezeit, auch von dem leiden Cristi, und vil guter gepet.

Jtem daz puchlein ist swester Clar Paumgartnerin selligen gewest.

XXVI. Jtem ein puchlein, stet an ein gut predig und die ewig weiszheit. (Das puchlein hat man swester Barbra Hansbucherin (?) gelien.)

Jtem daz puchlein ist swester Brigitta Grolantin selligen gewest.

XXVII. Jtem ein puchlein. stet an der teutsch kurs von unser frauen und all tagezeit von ir und von unserm herren, teusch. (Daz puch kan man nit wissen. wo es hin ist kumen.)

XXVIII. Jtem ein puchlein, stet gar vil kurs an und gepet und mancherley matery, teutzsch und latein.

XXIX. Jtem ein puchlein, do stet an daz ewangelium In principium und vil gepet und etlich psalm teutzsch und latein.

Jtem das puchlein ist swester Remspergin gewest.

XXX. Jtem ein puch, heist der kocher mit den strollen, do man die Juden mit scheuchst.

XXXI. Jtem ein puchlein, ist pergemein, sint zeitlein von dem leiden unsers hern und vil gepet von der muter gotz.

XXXII. Jtem ein pergemen puchlein, stet an der kurs von der ewigen weisheit und die zeitlein patris sapiencia, von dem leiden Cristi und vil gepet und antiphon von unser frawen und etlichen heilligen, und ist latein.

Jtem daz puch hat swester Niklasin geschriben.

XXXIII. Jtem ein pergemen puchlein, stet an latein unsers herren salter und der kurs von unsers herren leiden und vil gepet. latein und teutsch.

Jtem daz puchlein hat swester Niklasin geschriben.

XXXIV. Jtem ein lateinisch puchlein mit den memorien und precioso (!) und etlich new hystory, die VII psalm mit der lenteney.

XXXV. Jtem ein puchlein, stet an gar schon gepet und sant Bernhartz clag von dem leyden Cristi.

XXXVI. Jtem ein puchlein, sten an gar vil schoner gepet von dem heilligen sacrament und von unserm herren und vil heilligen.

XXXVII. Jtem ein puch, stet an gar vil gepet und guter ler von dem leyden Cristi und dem heilligen sacrament und andern dingen.

Jtem daz puch ist swester Clar Stromerin gewest.

XXXVIII. Jtem ein puchlein, sten an die XV pet sant Brigitta und sust vil schoner pett von dem leiden Cristi und dem heilligen sacrament, und ist swester Closzschreiberin gewest.

XXXIX. Jtem ein puch, sant Margreten und sant Barbra und sant Katherina und sant Sussanna legend.

Jtem daz puch ist swester Margretha Vornann gewest.

XL. Jtem ein puch, helt in ym die fart von Nurnberg gen Jerusalem und von Jerusalem gen sant Kathrein (und) wider und den aplas und heilligen stet in dem gelobten landt.

XLI. Jtem ein puchlein, stet gar vil gepet von den selen und kursz und selter.

Jst der swester Anna Schopperin gewest.

XLII. Jtem ein puchlein, stet an, wie man betrachten sol die gepurt unsers hern und sein leben und leiden nach ein ander und etlich predig und die auszlegung uber daz Salve regina.

Jtem daz puchlein ist swester Barbra Gewichtmacherin gewest.

XLIII. Jtem II puchlein sant Pernhartz predig, daz erst helt daz XLIV. O, daz ander daz XLVI. O.

XLV. Jtem ein puch, heyst der Renner, ist der alter muter priorin, G. Gewichtmacherin, gewest.

Jtem do man zellt MCCCC und LXXXXIX, do was die wirdig muter Veronica Berhartin priorin, die mit radt der muter suppriorin und puchmaisterin, swester Kungund Loffel[holz], unnsern clöstern gab ettliche pucher cleins forms, wann es waren so manig uberige pücher und offt einerley matery zu III und IIII malen, das es zu vil was, do die swestern zu Regenspurg und Gotszell und anderswo mangel heten, als man sie nach dem puchstaben gezeychent fint, was man hin hat geben. Und man hat nichs (!) hinauszgeben, es ist dennoch an andern puchern noch manigfalt hynnen geschriben. Auch hat ir ein teyl die alt muter priorin, Kungund Hallerin, hingeben, do sie am prioratambt was.



Druckfehler.

Seite 27, 38. tilge ein wen
« 63, 19. lies in den statt in de
« 68, 16, « anfang statt aufang
« 74, 28. tilge ein mit
« 80, 24. lies [an] statt (an)
« 80, 26, « [der] selen (?)
« 104, 30, « die [mich] trinckent.



Freiburg, Schweiz. — Buchdruckerei und Buchhandlung des Werkes vom heiligen Paulus.

Dr. Ernst Lieber,
M. d. Rt.

COLLECTANEA FRIBURGENSIA



COMMENTATIONES ACADEMICÆ

UNIVERSITATIS FRIBURGENSIS HELVETIORUM

FASCICULUS V.



FRIBURGI HELVETIORUM

APUD BIBLIOPOLAM UNIVERSITATIS

MDCCCXCVI

GRUNDZÜGE

DER

HEBRÆISCHEN

AKZENT- UND VOKALLEHRE

Mit einem Anhange:

UEBER DIE FORM DES NAMENS JAHWÆ

VON

HUBERT GRIMME



FREIBURG (SCHWEIZ)
COMMISSIONSVERLAG DER UNIVERSITÆTSBUCHHANDLUNG

1896

Meinen lieben Kollegen

Albert Büchi

Joh. Jakob Hess

Wilhelm Streitberg

gewidmet.

VORREDE



Die vorliegende Abhandlung war ursprünglich als einleitendes Kapitel meines später erscheinenden *Handbuches der biblischen Metrik* geplant, erweiterte sich aber bei der Ausarbeitung besonders in Folge zahlreicher notwendig scheinender Exkurse so sehr, dass sie jetzt als selbständiges Buch ihren Weg in die wissenschaftliche Welt nehmen mag. Dass dieser ihr nicht gerade leicht gemacht werden wird, sehe ich voraus; entfernt sie sich doch in der Grundidee wie in zahlreichen Einzelheiten zu weit von der bislang vorgetragenen und von alters her approbierten Lehre, um nicht in zahlreichen Kreisen Widerspruch zu finden. Sollte deshalb mir von einer oder anderen Seite der Fehdehandschuh hingeworfen werden, so würde ich ihn jedenfalls aufnehmen, vorausgesetzt dass er das Zeichen zu einem durchaus sachlich gehaltenen Streite gibt, bei dem als Waffen nur die von der modernen exakten Sprachwissenschaft geschaffenen Methoden und Begriffe zugelassen werden, nicht aber die in der hebräischen Grammatik vielfach noch geltenden Schlagwörter einer überwundenen Periode.

Einigen Vorwürfen, die man der Form des Buches machen könnte, will ich gleich hier begegnen. Man könnte finden, dass mein Buch nicht genügend viele Einzelheiten der hebräischen

Sprache berücksichtige und die Vergleichung mit anderen semitischen Dialekten nicht weit genug ausdehne. Dafür beansprucht es aber auch nur Basen für eine zukünftige weitergehende Forschung zu legen, die hoffentlich einmal zur Schaffung einer wissenschaftlichen vergleichenden semitischen Grammatik führen wird. Um mehr semitische Dialekte heranzuziehen, hätte ich von ihnen allen mindestens erst die Akzentlehre genau entwickeln müssen, was zur Zeit über mein Können geht. In der Zukunft hoffe ich allerdings, in Einzelaufsätzen auch dieser Aufgabe gerecht zu werden, von denen derjenige über das Biblisch-Aramäische in sehr kurzer Zeit erscheinen wird.

Weiter wird mir vielleicht der Vorwurf gemacht, ich registriere zu wenig die älteren Versuche zur Lösung der von mir behandelten Fragen. Darauf möchte ich antworten, dass es mir allerdings nicht als die erste Bedingung der Wissenschaftlichkeit erscheint, Echo aller früheren Meinungen zu sein, und dass ein Buch, dessen Zweck es ist einen neuen Weg zu gehen, nicht immer Halt zu machen braucht, wenn dieser sich den älteren nähert oder sie kreuzt. Man wird auch subjektiv geschriebene Bücher zulassen müssen, wenn sie nur in der Idee einheitlich durchgeführt sind.

Auf Nachsicht hoffe ich bei den Verstössen, die ich vielleicht in den von mir erschlossenen altsemitischen oder althebräischen Formen gegen den Konsonantismus gemacht habe ; aber da manches von dem darüber Vorgebrachten noch keinen wissenschaftlichen Charakter trägt, so konnte ich hier weder meinen eigenen Wünschen noch vermutlich denen mancher Kritiker gerecht werden.

Meine Arbeit hat erhebliche und dankenswerte Förderung

erfahren durch zahlreiche wertvolle Bemerkungen, die mir die Herren Professoren P. Jensen in Marburg und H. Reckendorf in Freiburg i. B. zukommen liessen; auch die « Syntaktischen Verhältnisse des Arabischen » von letzterem, ein von der öffentlichen Kritik noch nicht gewürdigtes Buch, gewährten mir öfters ausgezeichnete Hülfe. Weiter verdanke ich meinem Kollegen W. Streitberg sowohl Aufschluss über manche Prinzipien, als auch den ersten Anstoss zu meiner Erklärung des Namens Jahwæ.

Endlich spreche ich meinen Setzerinnen für die saubere Ausführung der ihnen ungewohnten Arbeit meinen besten Dank aus.

Freiburg i. d. Schweiz, d. 30. 4. 1896.

HUBERT GRIMME.



INHALTSVERZEICHNIS



DRUCKFEHLER UND ZUSÆTZE

Seite 5, Zeile 5 von unten : Vergleiche zur Entstehung von בָּנָה Seite 119.

S. 9, Z. 19-21 von oben sind zu streichen.

S. 21, *b.* : Ich lasse die Möglichkeit offen, dass im Ursemitischen in gleicher Weise wie die nebentonigen Verbalformen (vgl. S. 88) so auch die nebentonigen Nominalformen keine kurzvokaligen Endungen besessen haben.

S. 21, Z. 4 von unten lies ʿalàja statt ʿalája.

S. 22, 2. *b.* : Bezüglich der Entstehung der hebräischen Mimation beachte man schon hier das auf S. 117, Anm. 1, Gesagte.

S. 22, Z. 4 v. u. l. « war » statt « ist ».

S. 23, Z. 9 v. oben l. « altsemitische Pänultima » statt « Pänultima ».

S. 23, Z. 7 v. u. l. מִשָּׁלְכֶם statt מִשַּׁלְכֶם.

S. 33, Z. 8 v. o. l. אַרְיֵה statt פִּיפִי.

S. 33, Z. 9 v. o. l. יֵשֵׁב statt יֹשֵׁב.

S. 33, Z. 10 v. o. l. « haben kurzen *oder langen* Vokal » und füge die Beispiele bei : עֵילָמִים, בְּתוּלֹתַי.

S. 37, Z. 10. Zu der hebr. Niphʿalform beachte schon hier das S. 101 Gesagte.

S. 41, Anm. 1, streiche den Schlusssatz : « dessen status emphaticus kaum etwas anderes als einen bedeutungslos gewordenen Akkusativ darstellt ».

S. 45, Z. 18 v. o. l. כְּתֹנֶת statt כֻּתֹּנֶת.

S. 48, Anm. 1, Z. 3 lies « über Veränderungen von ursem. silbenauslautendem א im Hebr. (S. 136 f) ».

S. 51. Die in Z. 4-7 angedeutete Begründung der pausalen Vokaldehnung vermag ich nicht mehr aufrecht zu halten ; deshalb unterbleibt auch ihre nähere Ausführung zu Ende des Buches.

S. 54, Z. 7 v. o. l. schìḥàju statt schiḥàju ; Z. 7 v. u. l. ṣàddîqîna statt sàddîqîna.

S. 60. Man streiche Anm. 1.

S. 64, Z. 5 v. o. l. עַיִת statt עֵית.

S. 65, Z. 7 v. u. l. qatalátnî statt qatalátni.

S. 72, Z. 8 v. u. : Man beachte, dass die Bauinschrift Bar-Rᵉkûbs in Z. 20 das kürzere Pronomen אנה hat.

S. 75, Z. 5 und 7 v. o. l. sabbáutâ und ʾasibbáutâ.

S. 78, Z. 16 v. o. l. נְחַמָּה statt נְחֻתָּה.

S. 78, Z. 20 v. o. l. הֵחִיל statt הֶחִיל.

S. 95, Z. 7 v. o. l. qìṭᵉlèth statt qìtᵉlèt.

EINLEITUNG

Die grammatische Wissenschaft unserer Tage stellt an ihre Vertreter andere Forderungen als die einer unfern hinter uns liegenden Zeit. Während man ehedem der Wissenschaftlichkeit zu genügen glaubte, wenn man den Sprachstoff irgend eines Idioms sammelte, um eine Anzahl Regeln gruppierte, das Unerklärte als Ausnahmen nebenher anmerkte, strebt die moderne Richtung gewissermassen nach einer Sezierung des Sprachkörpers, um dadurch zu unverbrüchlichen, ausnahmslos wirkenden Gesetzen zu gelangen, nach denen jede Entwicklung des Sprachlebens vor sich geht.

Soll dieses Ideal erreicht werden, so bedarf es dazu einmal der genauesten Kenntnis der Sprechweise, wie sie bei lebenden Sprachen durch Registrierung der gesprochenen Laute erzielt werden kann, bei toten jedoch nur selten an der Hand der überlieferten Aufzeichnung genügend zu erschliessen ist ; es bedarf ferner einer möglichst vollständigen Sammlung des Sprachstoffes, zu deren Erreichung es nicht genügt, einen einzigen Dialekt auszubeuten, sondern alles Aehnliche und Verwandte der benachbarten Sprachen mit herangezogen werden muss. Damit erweitert sich das grammatische Studium notwendig zur vergleichenden Kunde aller zu einer Sprachfamilie gehörenden Mundarten, und die Behandlung der Einzelsprache wird erst auf dem festen Unterbau der Darstellung ihrer älteren Stadien möglich.

Je klarer und durchsichtiger der Formenbau einer Sprachfamilie ist, je näher ihre einzelnen Glieder zu einander stehen, desto eher wird es

gelingen, sie vergleichend zu behandeln; somit sollten die semitischen Sprachen ein viel günstigeres Objekt für die moderne vergleichende Methode abgeben als die indogermanischen. Und dennoch nahm keine der grossen sprachwissenschaftlichen Entdeckungen der Neuzeit ihren Ausgang vom Studium der semitischen Sprachen, sondern alle traten auf im Gefolge der indogermanischen Forschung; ja was noch auffälliger ist, die semitische Grammatik hat es noch nicht verstanden, viele der ausserhalb ihrer Grenzen gemachten Errungenschaften wirksam für sich auszunutzen. Die Erklärung dieser Thatsache ist beschämend für die Semitisten. Konnten sie einmal vor langen Jahrhunderten im Bewusstsein eines festeren grammatischen Aufbaues und einer besseren Methode sich über die Grammatiker der klassischen Sprachen erheben, weil, so weit Sprachen aus sich selbst zu erklären und zu verstehen sind, dieses Ziel zumal von den Arabisten erreicht schien, so hat jedoch die Folgezeit diesen Zustand so starr konservativ bewahrt, dass man es selbst gegenüber dem Auftreten der modernen vergleichenden Sprachwissenschaft nicht für nötig hielt, wenigstens die Laut- und Formenlehre anders als in Kleinigkeiten zu verändern; und ob man im Prinzipe auch die neue Hauptforderung, Schaffung einer vergleichenden semitischen Grammatik nicht leugnete, so baute und zimmerte man doch meist in alter Weise weiter und verschob jede Zusammenfassung angeblich besonders grosser Schwierigkeiten halber von einem Dezennium ins andere.

Der relative Stillstand und die daraus entspringende Unfruchtbarkeit, welche die semitische Grammatik zur Zeit beherrschen, erreichen in der modernen hebräischen Grammatik ihren Höhepunkt. Zwar kann sie sich gerade in unserem Jahrhundert eifriger Bearbeitung rühmen, denn zahlreich, fast zahllos ist die Litteratur der Periode von Gesenius bis König; aber hat sie in der Akribie des Sammelns Vorzügliches geleistet, so steht sie bezüglich des Erklärens im allgemeinen noch auf der frühmittelalterlichen Stufe; wo sie sich jedoch bewusst ist, diese verlassen zu haben, da bedeutet das Neuere vielfach nur einen Rückschritt, ein Aufladen von Ballast, vor dessen Entledigung kein höherer Aufstieg zu erwarten ist.

In erster Linie ist darunter die Verschlechterung der von den Alten überlieferten *Vokallehre* zu verstehen. Die ganz richtige Erkenntnis, dass hier der neueren Wissenschaft noch zu thun übrig gelassen sei, hat

leider die falschen Mittel zur Besserung geboren. Mit der weitgehenden Verkennung des Lautwertes vieler Vokalzeichen wurde dann dem Irrtume die Thüre geöffnet, und die Grammatik füllte sich mit Seltsamkeiten, die ihr Analogon in keiner anderen semitischen Sprache haben und dem Fortschritte der vergleichenden semitischen Grammatik bisher den Hemmschuh anlegten. Welche Verwirrung musste z. B. eine Regel anrichten : « Offene Silben haben nur lange Vokale » auch in der Einschränkung : « kurze nur dann, wenn sie vom Worttone getroffen sind », und die weiteren Axiome : « Kurze Vokale werden in offener Silbe vor dem Tone zu Längen », Kurze Vokale werden unter dem Einflusse des Haupt- Gegen- und Nebentones zu Längen », « Sie werden in Folge konsonantischer Einbusse zu Längen », « Sie werden durch mechanischen Vorschlag eines Vokals diphthongiert », « Sie werden vor Konsonanten, die keine Schärfung ertragen, gedehnt » u. s. w., wodurch man die natürlichen Sprachgesetze fast auf den Kopf stellte, um die einmal eingebürgerte Anschauung vom Vokalismus zu retten.

Neben diesen « Gesetzen » steht aber auch noch der Begriff « Ausnahmen » in üppiger Blüte, sei es dass man sie wie ehedem als Auswüchse am geraden Sprachstamme betrachtet, oder in philosophischer Ummäntelung auf den Differenzierungstrieb der Sprache zurückführt und das ideelle Walten des Sprachgeistes den natürlichen Kräften eine abweichende Richtung aufzwingen lässt.

Aus der Fülle der Verfehlten mag man die des Fehlenden ermessen; wichtige moderne Forderungen blieben ganz ungehört. Statt vielem sei nur eines angeführt, dass der Lehre vom Akzent in den meisten Grammatiken kaum ein magerer Paragraph gewidmet ist, in der einzigen [1] längeren Behandlung aber nicht einmal der Nebenton erwähnt und für die Erklärung der Wortbildung nutzbar gemacht wird.

Angesichts solcher Fehler und Mängel dürfte es wohl an der Zeit sein, die gesamten Grundlagen der hebräischen Grammatik nach jener Methode umzuarbeiten, die nichts Unregelmässiges im Sprachbau anerkennt, eine allgemeine Giltigkeit der Sprachgesetze voraussetzt und

[1] Eduard König : Historisch-kritisches Lehrgebäude der hebräischen Sprache mit komparativer Berücksichtigung des Semitischen überhaupt, II. Hälfte, erster Teil, 1895.

jede Ablenkung von ihrer gleichmässig wirkenden Kraft auf Assoziation, deren Ergebnis die Analogiebildungen darstellen, zurückzuführen bestrebt ist. Hierzu sei das Folgende ein erster Versuch : das wird hoffentlich auch seine Mängel entschuldigen. Er baut sich auf der These auf, dass in der Vokalpunktation des Bibeltextes nicht, wie man zur Zeit behauptet, die quantitative. sondern eine im Wesentlichen qualitative Verschiedenheit der hebräischen Vokallaute ihre Bezeichnung gefunden habe. Dadurch wird man weiter vor die Frage gestellt : In welchen Fällen sind die Zeichen als Längen, in welchen als Kürzen zu nehmen ? Die Antwort wird vorbereitet durch die Darstellung der Lehre vom altsemitischen Akzent in seinen drei Abstufungen, als Haupt- Neben- und Schwachton, woraus der hebräische Akzent sich direkt entwickelt hat ; die Frage wird gelöst durch Betrachtung des Wirkens dieses veränderten Akzents auf den altsemitischen Vokalismus.



LAUTWERT

DER HEBRÆISCHEN VOKALZEICHEN

Um zu einer klaren und richtigen Vorstellung von dem Lautwerte der hebräischen Vokalzeichen zu gelangen, muss man zuerst die Frage nach der Geschichte der Vokalbezeichnungen in hebräischen Texten beantworten.

Die ersten Ansätze der hebräischen Vokalschreibung beruhen in der Verwendung der drei Buchstaben י, ו, ה als Vokalhinweise. Die Meschainschrift drückt durch ו nicht nur konsonantisches w (יַנִי, יְהָוֶה) und den Diphthongschluss von eu [1] (אַעְנֵו) aus, sondern auch ô, das aus au entstand (הוֹרֹנֵן), betontes û, das auf alte Kontraktion von iju (עָשׂוּ) zurückgeht; durch י nicht nur konsonantisches י (יַהַץ, יִשְׂרָאֵל) und den Diphthongschluss von ai (שַׁנַאי, בִּיתַי) sondern auch ê, das aus ai entstand (בְּבֵיתֹה, יְמֵי), betontes î, das meist auf Kontraktion von i + j (עִבְרִי, לִי), seltener auf alter Länge beruht (אָבִי), unbetontes î, das eine alte Länge repräsentiert (דִּיבֹן), sodann unbetontes i, das alter Länge entspricht (הִשְׁעֲנִי, בָּנִתִי, עָשִׂתִי); durch ה nicht nur konsonantisches h (הָא), sondern auch jede hebräische Vertretung für altes aw und aj + Vokal, nämlich â (בָּנָה) und æ̂ (שְׁעָרֶיהָ, יָהוֶה) [2], ferner betontes â(h), das aus áhâ und betontes ô, das aus úhu kontrahiert ist (בָּהּ, מִגְדְּלֹתָה, בְּנֹה, בְּאַרְצֹה), endlich vielleicht unbetontes altes a, in לֵלָה. Mit geringen Ausnahmen werden diese Vokalbuchstaben nur im Wortauslaute gesetzt.

[1] Wie im bibl. שָׁלֵו.

[2] Die weitere Möglichkeit ê (z. B. in רֹעֶה) ist wohl nur zufällig nicht vorhanden.

In der Siloahinschrift zeigen sich kleine Spuren einer Weiterentwicklung. Hier steht ו nicht nur für ô = altsem. au (בעוד, המוצא), sondern auch für ô, das aus úhu entstand (רעו), sodann für jedes haupttonige û (הכו, וילכו); ה für â und æ aus aw und aj + Vokal (היה, זה), daneben aber auch für die Femininendung â, die altsemitischer Kürze entspricht (ברכה, אמה); י für î (כי). Auch hier stehen der Regel nach die Vokalbuchstaben nur am Ende der Wörter.

In diesen alten Schriftdenkmälern werden also mit geringen, nicht einmal gesicherten Ausnahmen nur ursprüngliche Vokal-*Längen* näher bezeichnet, und zwar sind es meist Kontraktionslängen, in denen altes w oder j untergegangen ist. Das legt den Schluss nahe, dass diese ältesten sogenannten Vokalbuchstaben nichts anderes sind, als traditionell bewahrte Reste einer älteren, volleren Wortaussprache. Dazu kam dann als unausbleibliche Folge, dass auch Längen der I und E Reihe, die den Kontraktionsprodukten gleich klangen, im Texte dieselbe Bezeichnung wie diese erfuhren.

Aehnlich wie bei ו und י muss man sich die Einführung von ה als Vokalandeutung denken. Dieser Buchstabe hatte ursprünglich nur konsonantische Funktion; als sich seine Aussprache aber zunächst zwischen zwei gleichlautenden Vokalen, von denen der erste betont war, so erweichte, dass die Vokale Kontraktion mit einander eingingen, da blieb nach alter Gewohnheit ה doch noch beibehalten. Schrieb man nun בנה, ohne mehr an seine Entstehung aus bᵉnúhu zu denken, so gesellte sich dazu bald ein נבה mit ursprünglich langem A Vokal; ebenso zu מגדלתה ein בנה, weiter vielleicht auch noch ein לילה, da neben ihm auch eine Form ללה lêlâ « ihre Nacht » existierte [1].

Die auf den Inschriften befolgten Schreibergewohnheiten finden sich sämtlich auch im Texte der Bibel wieder, vermehrt durch die Freiheit,

[1] Wenn man zwar hebräisches לילה nicht auf arabisches láilâ (láilaju) zurückführen darf, da dieses die Form לילה ergeben hätte, so könnte doch moabitisches ללה ebensogut ein ללה = láilaju wie לילה = láila (Akk. von láilu) darstellen.

Stade (Gramm. S. 35.) führt zwei andere Möglichkeiten für das Eindringen des ה unter die Vokalbuchstaben an, die ich jedoch nicht anzuerkennen vermag. Er sagt: ה als Zeichen für a wird veranlasst sein durch die Akkus.- bezw. Lokalformen, wie ארצה, קדימה, welche jetzt auf â, früher auf hâ ausgingen. Diese Hypothese dürfte aber verfehlt sein; denn ich werde später nachweisen, dass die

die Vokalbuchstaben beliebig für den langen und kurzen Vokallaut, und in der Wortmitte wie im Ausgang zu setzen. Immerhin bleiben auch hierbei noch die langen Vokale und der Wortausgang besonders begünstigt. So steht ו für û, u, ô, o,
י für î, i, ê, e, æ̂, â
ה für ô, à, å, æ̂, æ, ê [1].

Nur helles kurzes A (Pathaḥ) erhält niemals im Texte eine konsonantische Andeutung.

Bei der (ziemlich späten) Erweichung eines auslautenden א [2] und seiner Verschmelzung mit folgendem Vokale trat auch dieser Buchstabe unter die litteræ quiescibiles, ohne jedoch für eine bestimmt abgegrenzte Lautgruppe typisch zu werden. Früh mag dagegen der Brauch aufgekommen sein, vokalisch auslautende Wörtchen, die bei gleicher oder ähnlicher Aussprache verschiedenen Sinn haben können, dadurch für das Auge klar zu machen, dass man sie in dem einen Sinne mit א, in dem anderen mit ה oder ו schrieb, z. B. לֹא « nicht » neben לוֹ ihm, אָנָּא « bitte » neben אָנָה « wohin », הוּא הִיא (älter הא), « er, sie » neben הַ des Artikels oder הוֹי « ach ».

Die primitive Vokalandeutung im Texte durch Konsonanten genügte den Juden solange, bis sich ihnen in dem nestorianisch-syrischen Vokalsystem ein vollkommeneres Muster zur Nachahmung darbot. Die Entstehung desselben muss höchst wahrscheinlich darauf zurückgeführt werden, dass man, anknüpfend an die alte Gewohnheit, durch einen

alte Akkusativendung a, und nicht â oder hâ gewesen ist. Sodann sagt er noch mit Einschränkung: « Auch die betonte Femininendung â ה ָ würde die Brücke bieten, falls diese durch Vermittlung von ah aus at entstanden ist ». Diese Vermittlungsform ah hat aber sicher nie existiert, sondern fem. â ist aus átu-ât mit Abfall des t entstanden, wie weiter unten dargethan werden soll. Man vergleiche übrigens zu unserer Aufstellung die Ausführungen im Abschnitt: Anhängung der Personalsuffixe an das Nomen.

[1] Als Kürzen nur in unbetonter Silbe, wie später auseinandergesetzt wird.

[2] Die wenigen Fälle, wo unursprüngliches א im Inlaute als Vokalsbuchstabe von â geschrieben ist, z. B. in רָאשׁ « arm », לָאט « heimlich », müssen als Schreibfehler angesehen werden, woran die ähnliche Aussprache von רֹאשׁ « Kopf », לְאַט « in sanfter Weise » u. s. w. Schuld sind. Unorganisches א am Wortende entstammt der Uebertragung aus aramäischem Schreibgebrauche.

Punkt über dem Worte seine Aussprache mit dunklem, vollerem Vokale, durch einen Punkt unter dem Worte die hellere, kürzere auszudrücken, nun weiter durch einen oder zwei Punkte über und unter den Konsonanten 7 (resp. 8) Vokallaute deutlich zu machen suchte. So entstanden die folgenden Zeichen: ـܲ, ـܵ, ـܸ. ـܹ, (ـܹ), ـܼ, ـܘܿ, ـܘܼ.

Der Lautwert dieser Vokalzeichen wird in unseren syrischen Grammatiken zum Teil recht abweichend angegeben. Duval will von quantitativen Unterschieden bei den von den Syrern gesprochenen Vokalen nichts wissen, sondern hält sie, wohl nach dem Muster der französischen Vokale, für verschieden nach Klang und Tonhöhe: « Die ursprünglich langen Vokale unterscheiden sich von den kurzen nicht mehr durch die Dauer des Tones, sondern durch die Beschaffenheit des « timbre » [1]. Daher transskribiert er die Vokalzeichen mit á, à, é, è, i, o, ou. Diese Ansicht findet ihre Widerlegung in dem Grundprinzip der syrischen Metrik, die Verse nach Hebungs- und Senkungssilben zu bauen, was eine Unterscheidung von kurzen und langen Vokalen zur notwendigen Voraussetzung hat [2]. Merx und Nöldeke nehmen die Vokale als qualitativ und quantitativ von einander verschieden an und transskribieren also:

	Merx	*Nöldeke*
ـܲ	a	a
ـܵ	å	â
ـܸ	ê	e, i
ـܹ	i (e)	è
ـܼ	î	ì
ـܘܿ	ô, o (u)	o ô
ـܘܼ	û, u	u û

Endlich Nestle (Syr. Gramm., S. 10 f. und 9) führt aus: « Der Mehrzahl dieser Vokalzeichen lässt sich, ob sie mit oder ohne Lesemutter stehen, die Quantität nicht ansehen, *da bei der Wahl der Zeichen nur die Qualität, nicht die Quantität massgebend war* ». Diese Meinung scheint die richtige zu sein. Denn schon mit einfachen Mitteln der Formver-

[1] Vgl. Traité de Grammaire Syriaque, S. 44.

[2] Ich bedauere, in meinen « Grundzügen der syr. Betonungs- und Verslehre » (ZDMG, Bd. 47, S. 276-307) diesen wichtigen Umstand nicht berührt zu haben.

gleichung und Metrik lässt sich die zweifache Quantität verschiedener von den andern Grammatikern einfach genommenen Laute darthun. So bedeutet —̣ nicht nur î, sondern in den Verbalbildungen itheb, iled, imå, iʿå u. a. zeigt die Betonung der Ultima [1], dass i hier Schwacharakter hat, entsprechend dem ungeschriebenen Schwa in den gleichen festradikaligen Formen ; ferner ist in iḥidåjå das erste stets plene geschriebene i kurz, da es in Versmasse nicht selten ganz abfällt. Die Ansicht von der Länge jedes — wird durch Formen widerlegt, wo es als Stütze eines Aleph auftritt, das unbetont ist und metrisch nicht als Vokal zählt. Von —̣ kommt die kurze Aussprache sicher im Partizip. Peʿal und in der 1. pers. sgl. Perf. vor : qấṭæl und qéṭlæth ; denn in unbetonter geschlossener Silbe kann weder das Syrische noch das Hebräische einen langen Vokal dulden. Auch läge für Dehnung nicht der geringste Grund vor ; vielmehr ist das —̣ in der ersteren Form die Verdumpfung von hellem e (wie hebr. יְשַׁלֵּם mit betonter Pänultima aus יְשַׁלֵּם mit betonter Ultima), und die 1. pers. sgl. Perf. hat ihr —̣ durch Epenthese erhalten, wobei die sogenannte convertierte Form qáṭaltî zu Grunde liegt, die allmälig zu qáṭalti-qáṭalith-qéṭlæth umgewandelt wurde.

Kurzes å (˙˙) dürfte sich in der letzten Silbe der Nomina im status emphaticus finden, weil hier wahrscheinlich die altsemitische Akkusativendung a (hebräisches ה— = kurzes å) vorliegt.

Mit der Aufstellung genauerer Tongesetze für das Syrische, als man sie bisher kennt, würde jedenfalls der Beweis für die Richtigkeit der These, dass die syrischen Vokalzeichen mit Ausnahme von Pethåḥå sowohl für Kürzen wie Längen stehen, stringenter gemacht werden können ; wir müssen uns hier damit begnügen, diese Meinung als höchst wahrscheinlich hinzustellen.

Unter dem Einflusse dieser nestorianischen Punktation, oder wenigstens unter gleichen Einflüssen wie diese muss die hebräische Punktation des Bibeltextes entstanden sein. Denn beide stimmen überein in der Zahl der bezeichneten Laute, wobei die A Klasse je 2 Vertreter, die E Klasse ebenfalls 2, I, O und U [2] je einen haben. Weiter ähnelt sich

[1] Selten sind in der Poesie die Fälle, wo die Vorletzte betont erscheint.

[2] Qibbuṣ wurde im Hebr. nur als Notbehelf in den Fällen, wo kein Hülfswaw im Konsonantentexte stand, angewendet, Fälle, wie sie das Syrische nicht kannte.

die Form der Zeichen in beiden Systemen so auffällig, dass eine direkte Abhängigkeit des einen vom andern notwendig vorausgesetzt werden muss [1]. Das syrische wird aber das ältere sein, da es sich mit *einem* Elemente zur Darstellung der Vokalzeichen begnügt, dem Punkte ; das hebräische kennt noch in 2 Fällen den Strich (ַ und ָ), jedoch nur dort, wo es das Prinzip der Vokalsetzung *unter* den Buchstaben gegenüber dem Syrischen strenger durchführte, und die ältere Punktierung dazu nicht ausreichte [2].

Zeigt sich also zwischen syrischer und hebräischer Vokalbezeichnung eine überraschende Aehnlichkeit in Zahl und Form, so wäre es in hohem Masse auffällig, wenn die hebräische nicht auch das Wesen der syrischen teilte, die Qualität und nicht die Quantität der Vokale zum Ausdruck zu bringen.

Die Bedenklichkeiten gegen die bisherige Ansicht vom Wesen der hebräischen Vokalzeichen werden ferner verstärkt, wenn man die Vokale der in der Septuaginta transskribierten hebräischen Namen mit denen der Urformen vergleicht. Hier finden sich alle von unsern Grammatikern als Längen gedeuteten Vokale auch als Kürzen : z. B. ָ in *Χαρραν* (חָרָן), *Σαρρα* (שָׂרָה), *Σαπφαν* (שָׁפָן) ; ֵ in *Λευει* (לֵוִי), *Μεροβ* (מֵרַב), *Θελμελεχ* (תֵּלְמֶלַח) ; ֹ in *Βοοζ* (בֹּעַז), *Γομορρα* (עֲמֹרָה) *Κορε* (קֹרַח). Segol ist kurz und lang : *Χεβρων* (חֶבְרוֹן), *Συχεμ* (שְׁכֶם), *Βεζεκ* (בֶּזֶק), *Σελεκ* (צֶלֶק) : *Μωυση* (מֹשֶׁה), *Ἰεφοννη* (יְפֻנֶּה) [3]. Der Einwand, dass die Septuaginta die hebräischen Vokale noch in altertümlicherer Gestalt kenne, als der masoretische Text, besagt nichts : da sie das Grabdenkmal der absterbenden hebräischen Sprache ist, so gab es für deren Vokalismus weiterhin keine Entwicklung mehr, es sei denn in geringfügigen Lautnüancen [4].

Auch den ältesten hebräischen Grammatikern ist eine andere

[1] Segol könnte aus einer Verbindung der beiden im Syrischen möglichen Formen für æ ַ und ֶ entstanden sein.

[2] Nichtsdestoweniger nennt der älteste hebr. Grammatiker Aharon ben Mose ben Ascher die 7 Vokale שבע נקדות « 7 Punkte », vergleiche Bacher, Anfang der hebr. Gramm. ZDMG, Bd. 49, S. 26.

[3] Vgl. Cl. Könnecke : Die Behandlung der hebr. Namen in der Septuaginta (Gymn. Prog. von Stargard) 1885.

[4] Die Wiedergabe des hebr. Schwa mobile durch *ε*, *α* und *ο* ist nichts Altertümliches, sondern ein Notbehelf, diesen dem griech. Vokalismus fehlenden Laut

Meinung, als dass es 7 Vokale, d. h. qualitativ verschiedene Vokallaute gäbe, vollständig fremd. Ben Ascher teilt sie nach ihren Artikulationsstellen ein in 2 obere (וֹ und וּ), 2 untere (◌ִ und ◌ֻ), 3 mittlere (◌ָ, ◌ַ, ◌ֶ), kennt sie also nur als im Klange verschieden [1]. Saadja ordnet sie zu folgender Klangreihe: Qameṣ, Pathaḥ, Ḥolem, Segol, Ḥireq, Ṣerè, Schureq [2]: Abulwalîd hingegen: Schureq, Ḥolem, Qameṣ, Segol, Pathaḥ, Ṣere, Ḥireq. Bei ihnen allen gelten die 7 Vollvokale als Könige, denen ein Diener, Schwa zur Seite steht. Die Verwirrung in der hebräischen Vokalauffassung begann erst im zwölften Jahrhundert mit Joseph Qimḥî. Nach dem Vorbilde der europäischen Grammatiken, die lange und kurze Vokale unterschieden, deutete er die hebräischen Vokalzeichen als Längen und Kürzen, nach seiner Ausdrucksweise als Könige und Diener, und stellte dabei gegenüber: ◌ָ â und ◌ַ a; ◌ֵ ê und ◌ֶ e; ◌ֹ ô und ◌ָ o; וּ û und ◌ֻ u; ◌ִ blieb ihm doppelzeitig. Ein solcher Irrtum kann nicht Wunder nehmen zu einer Zeit, wo man wenigstens in romanischen Ländern auch schon die Unterscheidung von ursprünglich scharf getrennten Konsonanten wie צ und ס, ק und כ, ו und ב, ט und ת verloren hatte, wo ferner nach dem klaren Zeugnisse von Emmanuel ben Jekuthiel aus Benevent im Klange ein Segol mit Ṣere, ein Pathaḥ mit Qameṣ zusammengefallen war [3].

Qimḥî's Ansicht, die sich besonders durch die Schriften seiner Söhne Moses und David verbreitete, wurde nicht so ohne weiteres für alle jüdischen Kreise massgebend; diejenigen Juden wenigstens, bei denen die ersten christlichen Verfasser hebräischer Grammatiken in die Lehre gingen, vertraten im allgemeinen noch die ältere richtige Meinung [4]. So legt C. Pellicanus seinen 9 Vokalen folgende Werte unter: ◌ַ ist = a; ◌ָ = schwäbischem a, zwischen hellem a und mittlerem o [5];

je nach der Natur des folgenden Konsonanten wiederzugeben. Auch Jbn Khaldûn setzt für Schwa meist Fatḥa, manchmal Kesra, einmal sogar Ḍamma, vergleiche Schreiner, Zur Gesch. der Aussprache des Hebräischen, S. 253 (ZAW 1886).

[1] Vgl. Bacher, Anfänge der hebr. Gramm. ZDMG, Bd. 49, S. 27.

[2] Vgl. Bacher, Anfänge, S. 27, Anm. 3.

[3] Vgl. Schreiner: Zur Geschichte der Aussprache des Hebräischen, S. 242 f.

[4] Nur unterschied man fälschlich zwischen וּ und ◌ֻ und nahm jenes für u, dieses für ü.

[5] Er schlägt deshalb schon die Transskription å vor.

ְ = e obscurum ; ֶ = schwäbischem e ; ֵ = kurzem e, das die Juden zwischen o und e und durch die Nase aussprechen ; ִ = i : ֹ = o ; ֻ = ü ; וּ = u. Eingehender beschreibt Joh. Reuchlin in seinen Rudimenta ling. hebr. 1506, S. 9-10, die Qualität von 8 hebräischen Vokalen samt Schwa. A rectum (ַ) klingt ihm wie italienisches a in appello ; a obliquum (ָ) [1] « fit clausiore oris rictu », ähnelt dem o, wie es in Deutschland häufig (dialektisch) gesprochen würde ; e rectum (ֵ) wird heller ausgesprochen, wie das e in epigrammata ; e obliquum (ֶ) ist schwäbisches e, wie wenn man zwischen e und italienischem a etwas Mittleres, das an beiden teil hat, sprechen wolle ; i rectum (ִ), wie das lateinische i ; o rectum ֹ mit rundem Munde ausgesprochen wie in addo ; o obliquum (ָ) Mittellaut zwischen o und a, doch näher an o liegend als a obliquum [2] ; וּ römisches u ; ֻ französisches u oder griechisches Ypsilon. Endlich Schwa ist ihm eine « vox hebes, obtusa et tam exilis, ut vel vix vel nunquam audiatur ».

Dass diese etwa bis auf die prinzipielle Unterscheidung von וּ und ֻ richtige Auffassung der hebräischen Vokale nach Reuchlin in den christlichen Grammatiken unterging, muss dem Studium der Qimḥischen Schriften zugeschrieben werden, die teilweise schon von Johann Böschenstein, ganz besonders aber von Elias Levita und seinen Schülern in christliche Kreise gebracht und als unübertroffene Muster grammatischer Methode studiert und nachgeahmt wurden. Von der Mitte des sechszehnten Jahrhunderts an dürfte es keinen Grammatiker geben, der nicht die ältere Meinung aufgegeben hätte und im Banne der Qimḥischen Vokalauffassung stände. Selbst die Bewegung, die in unserem Jahrhundert, wie die semitischen Studien überhaupt, so auch das hebräische Sprachstudium in neuen Fluss gebracht hat, machte vor der Vokaltradition der vorhergehenden Periode halt. Nur wenige Kleinigkeiten wagte man zu ändern, um ganz augenfällig falschen Folgerungen zu entgehen : so stellte man Qibbuṣ mit Schureq prinzipiell gleich und unterschied ein zweifaches Segol, das jedoch nur August Müller als langes und kurzes Segol zu bezeichnen wagte, wie derselbe Gelehrte auch

[1] Statt rectum und obliquum sagt er auch subtile und grossum.

[2] « Consuevit autem ab indistincte proferentibus semper loco ipsius o pronunciari, ut Codorlaomer rex Elamitarum ».

in Qameṣ und Qameṣ ḥaṭuph nur zwei verschiedene Quantitäten eines nach der Absicht der Masoreten gleichklingenden Lautes erblickte. Nur Grammatiker, die den Kreisen der polnischen Juden nahe standen, wie B. Fischer und S. Pinsker [1]. verfochten Ideen der vorqimḥischen Schule, jedoch mit so geringem Aufwande von wissenschaftlicher Methode, dass ihre Gegner sich ihnen gegenüber kaum verteidigen zu müssen glaubten.

Gestützt auf die Geschichte der hebräischen Vokalisation und die Ansichten der älteren hebräischen Gelehrten glauben wir nun ein Recht zu haben, die hebräischen Vokalzeichen in dem Sinne zu deuten, dass

Pathaḥ (ַ) helles a = a
Segol (ֶ) den Mittellaut zwischen a und e = æ
Sere (ֵ) ein nach i zu neigendes e = e
Hireq (ִ) reines i = i
Holem (ֹ) ein nach u zu neigendes o = o
Qameṣ (ָ) den Mittellaut zwischen a und o = å
Qibbuṣ (ֻ) resp. Schureq reines u = u

darstellen, womit über die Quantität dieser Laute noch nichts ausgesagt ist.

[1] Ausgehend vom babylonischen Vokalisationssystem nimmt er nur sechs Grundvokale an, indem er Segol als einen « charakterlosen Lautmischling » verwirft.



AKZENTLEHRE

Der Akzent im Altsemitischen.

Die Lautphysiologie unterscheidet zwei Hauptarten von Betonung: 1. die vorwiegend exspiratorische mit den Stufen Hauptton, Nebenton, Schwachton, 2. die vorwiegend musikalische mit den Stufen Hochton, Mittelton, Tiefton. Diejenigen semitischen Sprachen, deren Betonung wir bisher am relativ besten kennen, nämlich das Altarabische, Hebräische und Syrische haben exspiratorischen Akzent. Das berechtigt aber nicht zu dem Schlusse, dass der musikalische Akzent in der semitischen Sprachfamilie fehle; denn im Laufe der Zeit kann sehr wohl die eine Betonungsart in die andere übergehen, da beide sich nicht gegenseitig ausschliessen, vielmehr keine Sprache ganz rein exspiratorisch oder rein musikalisch betont. So sind trotz der stark exspiratorischen Neigung der hebräischen Sprache doch auch zahlreiche Spuren von musikalischer Betonung hier vorhanden, und ein grosser Teil der Akzentzeichen des Bibeltextes dürfte nach dieser Richtung zu erklären sein.

Hat man die Frage nach dem Verhältnis der exspiratorischen und der musikalischen Betonung innerhalb des Semitischen bisher arg vernachlässigt, so fehlt es auch ganz an planmässigen Untersuchungen über die Stufen der ersteren, von denen der musikalischen ganz zu schweigen. Man redet von Haupt- resp. Hochton und Unbetontheit der Silben, im Hebräischen allenfalls noch von dem durch Metheg klar genug markierten «Gegentone». Andere Untersuchungen, etwa abgesehen von den Bemerkungen Lanes über Betonung der arabischen Wörter [1], die

[1] Vgl. ZDMG, Bd. 4, Seite 183-86.

zwar auch vom Nebentone handeln, jedoch weder für das ältere noch das neuere Arabisch genügen, und Spittas Angaben über den Nebenton im Neuarabischen Aegyptens, sind in der semitischen Sprachwissenschaft noch niemals angestellt und offenbar nicht als Bedürfnis empfunden worden. Vollends vom Gedanken einer ursemitischen Betonung als Grundlage aller späteren ist nirgends eine Spur zu finden.

Und doch wird man nicht umhin können, dieses Problem ernstlich ins Auge zu fassen, wenn die Aufgabe einer vergleichenden semitischen Grammatik jemals voll geleistet werden soll. Zum ursemitischen Ton sollte man gelangen können durch Rückschlüsse von den Tonverhältnissen der gesamten semitischen Sprachen auf diejenige Tonstufe, von der aus das Verschiedene sich gesetzmässig entwickeln konnte; dieser Weg ist aber dadurch sehr erschwert, dass wir nur von den wenigsten semitischen Sprachen die Betonung annähernd kennen. Man wird deshalb anders operieren müssen: man stelle die Tonverhältnisse einer möglichst gut bekannten und altertümlichen semitischen Sprache hypothetisch als die ursemitischen hin und vergleiche mit ihnen die der am nächsten stehenden anderen Zweige. Entdeckt man dabei streng gesetzmässige Uebergänge, so erhält man eine Basis, von der aus man vorläufig nach rückwärts und vorwärts weiter schreiten kann.

Als Sprache, von der man also ausgehen könnte, scheint keine besser geeignet zu sein, als die altarabische. Wohl hat man ihre Altertümlichkeit öfters schon in Zweifel gezogen und in der verhältnismässig grossen Gebundenheit ihres Akzents den Beweis geringen Alters zu finden geglaubt, gerade als ob nur der absolut freie Akzent die Gewähr für Ursprünglichkeit böte. Mit dem Tone hat man auch die ungemeine Regelmässigkeit der Flexion als relativ jung und Produkt weitgehender Analogiebildung und Formausgleichung erklärt, ohne zu beachten, dass neben diesem Ebenmass der Flexion die bei weitem reichste Mannigfaltigkeit der Wortbildung, der grammatischen und syntaktischen Verhältnisse unter allen bekannten semitischen Sprachen zu finden ist. Wie man bisher noch jedes Misstrauen gegen die Altertümlichkeit der meisten arabischen Formen mit verhängnisvollem Irregehen hat büssen müssen, so werden auch die nachfolgenden Ergebnisse darthun, dass man so leicht keine andere semitische Sprache finden wird, deren Tonverhältnisse besser geeignet wären, die der späteren Idiome zu erschliessen als die

arabischen. Wir werden uns daraus das Recht ableiten, im Verlauf dieser Arbeit vom Ton des Altarabischen sowie von seinem Vokalismus als dem *altsemitischen* zu reden. Da das Altarabische dem Hebräischen örtlich und wahrscheinlich auch noch zeitlich nahe steht, so kann man von vornherein ziemlich sicher sein, bei einer Vergleichung der beiderseitigen Tonverhältnisse keine verloren gegangenen Zwischenglieder annehmen zu müssen.

Der altarabische Akzent.

Für die genauere Kenntnis des altarabischen Akzents wäre nötig:

1. Feststellung des Worttones, d. h. der Betonung des Einzelwortes mit oder ohne Enklitiken;

2. Feststellung des Satztons, d. h. der Betonung der Wörter im Satzzusammenhange, wo gemäss der logischen Wichtigkeit der einzelnen Satzteile eine Abwägung der Worttöne untereinander stattfindet.

Ueber den Wortakzent in eintonigen Wörtern haben wir eine zuverlässige Ueberlieferung; für die Bestimmung des Gegentones sowie des Satzakzentes sind wir auf Hypothesen angewiesen, die sich auf Vergleichung mit analogen Verhältnissen anderer semitischen Sprachen oder auf allgemein-sprachliche Erwägungen gründen [1].

Als Regeln für den altarabischen Wortakzent dürften folgende gelten:

1. Jedes selbständige Wort hat zum wenigsten *eine* Tonsilbe; unbetonte Wörtchen können nur den Wert von *Proklitiken* haben.

2. Es können nicht zwei aufeinanderfolgende Silben betont sein, weder haupt- noch nebentonig: ṣalṣa̍lun, istaslámtum, màrzûqu̍na [2].

3. Es können nicht zwei ganz gleiche Akzente innerhalb eines Wortes vorkommen; wenn später von zwei Nebentönen eines Wortes die Rede sein wird, so besteht zwischen beiden, genau genommen, doch noch ein Unterschied in der Tonstärke.

4. Einen einzigen Wortton, den wir zunächst ohne Rücksicht auf seine Stärke mit dem Akut bezeichnen, haben solche Wörter, die entweder

[1] Es wäre nicht unmöglich, dass die Auffindung eines älteren Werkes über Koranlesekunst auch hierüber einmal direkte Auskunft brächte.

[2] Nicht, wie Lane will, mit 3 haupttonigen Silben, vgl. ZDMG, Bd. 4, S. 183.

nur aus kurzen Silben bestehen, oder aus 1-3 aufeinanderfolgenden langen Silben, denen 1-2 aufeinanderfolgende kurze vor und nachgesetzt sein können. Bei den rein kurzsilbigen Wörtern steht der Ton auf der ersten Silbe : húwa « er », jára « er sieht », bíma « in dem, was », qátala « er hat getötet », rúsuluhu « seine Gesandten », qáṣabatuka « dein Rohr ». Bei den übrigen ist die Länge betont, die der Endsilbe am nächsten steht : qā́la « er hat gesagt », qatálta « du hast getötet », qaṣabā́tuka « deine Rohre », ʿalaíhim « gegen sie », ʾauḥáinâ « wir haben geoffenbart ». muqîmū́na « Stehende », wasâʿā́tun « und Stunden ».

Die Endsilbe hat den Ton nur in einsilbigen Wörtern, die nicht proklitisch sind, wie qúl « sprich », rái « siehe » (fem.), qí « hüte dich », lā́ « nein », ferner in zweisilbigen, die aus Einsilbnern in Verbindung mit Proklitiken bestehen, wie ʾalā́ « ist nicht ? », lanā́ « uns », famán « drum wer »-ausser bei einsilbigen Präpositionen in Verbindung mit einsilbigen Suffixen, wie láki, lánû, bíhi [1], endlich in der poetischen Pausa, wie sâʿā́t « Stunden » statt sâʿā́tu(-i), mafár « Flucht » statt mafárru(-i-a), ḥamrā́ « rot » statt ḥamrā́ʾu(-a).

5. Als mehrtonig gelten solche Wörter, die aus langen und kurzen Silben in anderen Mischungen, als den oben erwähnten zusammengesetzt sind. Bei ihnen muss unterschieden werden, ob der schwächere Ton (Neben- oder Gegenton) dem stärkeren (Hauptton) voraufgeht oder nachfolgt ; dieses Verhältnis ist nach folgenden Regeln geordnet :

a) Nebenton *nach* dem Haupttone findet sich auf jeder langen Endsilbe, die vom Haupttone durch wenigstens eine unbetonte Silbe getrennt ist : qátalàt « sie hat getötet », qátalū̀ « sie haben getötet », qátalatā̀ « sie beiden haben getötet », qatáltumā̀ « ihr beiden habt getötet », táqtulī̀ « (dass) du tötest », jáqtulū̀ « (dass) sie töten », jáqtulàn « er soll töten », úqtulū̀ « tötet », rasū́luhā̀ « ihr Gesandter », rasū́lukùm « euer Gesandter », rasū́luhùm « ihr (plur.) Gesandter ».

b) Nebenton *vor* dem Haupttone findet sich

α) auf jeder langen Silbe, die *Pänultima* einer haupttonigen ist :

[1] Ihre Pänultimabetonung ergibt sich aus dem Vergleich mit hebräischem בּוֹ ,לָנוּ ,לָךְ u. s. w. Vgl. die gegenteilige Behauptung von Fleischer : Beitr. z. arab. Sprachk. (Abh. d. Sächs. Akad. XV, S. 133.)

tàqtulína « du (fem.) tötest », jàqtulúna « sie (masc.) töten », ùqtulnánni « tötet (fem.) doch », ʿàlamúna « Welten », bàgdâdíjju « Mann aus Bagdad », ʿàbdukúnna « euer (fem.) Sklave ». ʿàbduhúnna « ihr (fem.) Sklave » ;

β) auf derjenigen kurzen Silbe, die mindestens *Antepänultima* der haupttonigen ist : qàṣabatáni « zwei Rohre » kùtubukúnna « eure (fem.) Bücher », ṣàdaqatuhúnna « ihr (fem.) Almosen ».

Vom altarabischen *Satzakzent* ist nur verhältnismässig wenig zu erschliessen. Treten mehrere Wörter zu einer engeren Verbindung, einem *Sprechtakte* [1] zusammen, so hat stets das letzte Wort einen stärkeren Ton als alles, was vorhergeht, indem bei diesem eine mehr oder weniger starke Tonverminderung eintritt. Diese besteht in der Abschwächung des Haupttones zum *Nebentone :*

a) Beim Nomen regens eines *eigentlichen* Status-constructus-Verhältnisses : màliku-l-ʾárdi « der König der Erde », jàumu-d-díni « der Tag des Gerichts », ʾàfḍalû-l-ʾislámi « die Vortrefflichsten des Islams ». Den Beweis hierfür liefert teils die Analogie des Hebräischen, teils der Umstand, dass ein solches Nomen gewisse nur durch Tonverminderung zu erklärende Verkürzungen der Endung erleidet und nie den Artikel, als ein zu schwerwiegendes Präfix, erhält.

b) Bei Präpositionen, d. h. ursemitischen haupttonigen Adverbien, in ihrer konstanten Verbindung mit Substantiven. Dabei ist noch zu unterscheiden zwischen *zweisilbigen* Präpositionen, welche stets nebentonig bleiben, z. B. ʾilâ « zu », màʿa « mit », qàbla « vor », làdun « bei » ; ferner den aus *einer langen* Silbe bestehenden, wie fî « in », ʿan « von her », min « aus », die nebentonig auftreten, wenn das folgende Wort mit unbetonter Silbe beginnt, z. B. fì qulúbihim « in ihren Herzen », ʿàn-er-ráguli « von dem Manne her », mìn-es-samáʾi « vom Himmel », aber tonlos werden vor folgender betonten Silbe z. B. min-ʿíndi-lláhi « von Gott her », fi-n-nári « im Feuer », ʿan-rábbika « von deinem Herrn » ; endlich den aus *einer kurzen* Silbe bestehenden : bi « in », li, la « zu », ka « wie », ta, wa (Schwurpräpositionen), die

[1] Vgl. Sievers, Phonetik, 4. Aufl., § 584.

stets ausser vor einsilbigen Personalsuffixen als tonlose Proklitiken gebraucht werden.

Der Beweis für den Neben- resp. Schwachton der Präpositionen vor folgendem Nomen gründet sich auf die enge Verwandtschaft dieser Verbindung mit dem Status-constructus-Verhältnisse, weiter auf Vergleichung mit dem Hebräischen, wo die Wirkung ihrer stark geminderten Betonung im Vokalismus zu Tage tritt.

c) Dieselben Tonverhältnisse wie bei den Präpositionen dürften bei den meisten zwei- und einsilbigen Konjunktionen in ihrer konstanten Verbindung mit Nomen oder Verbum anzunehmen sein, also kàifa taqȗ́lu « wie sagst du » ; ʾàn jaqȗ́la « dass er sage », ʾan jáqtula « dass er töte » ; faqấla « da sagte er », wamoḥámmadu « und Moḥammed ».

Der Beweis hierfür liegt in der sehr abgeschwächten begrifflichen Bedeutung der Konjunktionen, der eine starke Betonung widersprechen würde, sodann in dem äusseren Umstande, dass sie niemals mit der Nunation auftreten.

d) Auch die indeklinabeln zwei- und einsilbigen Adverbien scheinen in Anlehnung an das Nomen oder Verbum nach der Weise der Präpositionen und Konjunktionen nebentonig resp. unbetont gebraucht zu werden, also ʾìnna Moḥámmada « fürwahr Moḥammed » ; lầ jakȗ́nu « er ist nicht », lâ jáʿlamu « er weiss nicht » ; sajáʿlamu « er wird wissen ».

Ob auch die seltneren drei- und mehrsilbigen Partikeln nebentonig verbunden werden, mag dahingestellt bleiben ; für die mit -mâ verlängerten wie baina-mâ « zwischen » und « während », matâ-mâ « wann immer » wird Nebentonigkeit deshalb wahrscheinlich, weil das gleiche -mâ sich an das nebentonige Nomen regens eines Genitivverhältnisses anhängen kann [1].

e) Von den Pronomen dürften die einsilbigen Relativa man und mâ je nach ihrer Stellung nebentonig resp. unbetont gebraucht worden sein ; für die anderen, namentlich die Pronomina personalia, verlangt schon ihre stärkere begriffliche Bedeutung eine entsprechend starke Betonung.

[1] Vgl. Reckendorf, Die syntaktischen Verhältnisse des Arabischen (1895), S. 165.

Ausser der vom Satzakzent bewirkten Abschwächung eines alten Haupttones zum Nebentone kann man nach dem Muster des Hebräischen und vieler anderen genauer durchforschten Sprachen noch weniger starke Tonverminderungen annehmen bei Wörtern, die mit einem folgenden Worte irgend eine engere grammatische Verbindung eingehen, z. B. bei dem Adjektiv vor einer Spezifikation. Immerhin muss ein solcher leicht geschwächter Ton noch unter den Begriff Hauptton gefasst werden, da, wie besonders das Hebräische klar zeigt, die Behandlung der Vokale fast stets der im haupttonigen Worte gleich ist.

Zusatz : Abweichung der altarabischen Akzentuation von der ursemitischen.

Das Ursemitische dürfte nicht nur Nominalformen mit blossem Nebenton (stat. constr.) sondern auch solche Verbalformen besessen haben, nämlich den ganzen *Jussiv* und *Imperativ*, die in Annexion an ein folgendes Wort auftreten. Die Gründe zu dieser Annahme werden im Abschnitt über « Kopulativpartikel und die sog. Tempora conversa » dargelegt werden. Das Altarabische scheint nun diese Verbalformen nicht immer rein nach alter Weise betont zu haben, da es sie auch ohne Anlehnung an ein folgendes Wort gebraucht.

Weiter hat sich das Altarabische in der Betonung jedenfalls vom Ursemitischen dort entfernt, wo es ursprünglich unbetontes aju, aja, iju, ija u. a. vor Zusätzen zu â und î kontrahiert und dann den Hauptton auf diese Längen verlegt, z. B. in ʿaṣấka « dein Stock », statt ʿáṣajuka, jaʿṣấhu « [dass] er gegen ihn ungehorsam sei », statt jáʿṣajahu, jarmî́nâ « er wirft uns », statt jármijunâ. Die ältere Betonungsstufe dürfte noch im Südarabischen existiert haben, wo das in der Schreibung erhaltene j (resp. w) auf unkontrahierte Formen schliessen lässt.

Die hebräische Akzentverschiebung.

Die Stellung des hebräischen Akzentes lässt sich unschwer als eine von der altsemitischen abgeleitete erkennen. Durch nicht näher zu erforschende Umstände kam der Akzent der eintonigen Wörter in vor-

rückende Bewegung, die auch den der doppeltbetonten teilweise mit ergriff. Man mag den ganzen Vorgang nicht unpassend die hebräische *Akzentverschiebung* benennen.

Diese änderte nun die alten Tonverhältnisse folgenderweise :

1. In *eintonigen* Wörtern rückte der Ton auf die Pänultima vor, bezw. ward dort belassen :

a) In haupttonigen :

Altsemit. Form und Tonstufe		*Hebräische Tonstufe*		*Hebräische Form*
kátifu	—	katífu	—	כָּתֵף
khấtamu	—	khâtámu	—	חוֹתָם
gánnabu	—	gannábu	—	גַּנָּב
bárakatu	—	barakátu	—	בְּרָכָה
qátala	—	qatála	—	קָטַל
jáqtulu	—	jaqtúiu	—	יִקְטֹל
ʾábû	—	ʾábû	—	אָב
ʿábdu	—	ʿábdu	—	עֶבֶד
jáumu	—	jáumu	—	יוֹם
qấma	—	qấma	—	קָם
jaqū́mu	—	jaqū́mu	—	יָקוּם

b) In nebentonigen :

màthalu-n-nabíjji	—	mathàlu-n-nabíʾi	—	מְשַׁל הַנָּבִיא
tàulidàtu-s-samấʾi	—	tàulidàtu-s-samấʾi	—	תּוֹלְדוֹת הַשָּׁמַיִם
*ʾìnnaja [1]	—	ʾinnàja	—	הִנֵּה
*ʿàlaja	—	ʿalája	—	עָלַי
thàmma	—	thàmma	—	שָׁמָּה

Musste im Altsemitischen ein Begriffswort stets *betont* sein, so kann im Hebräischen der Fall eintreten, dass ein solches im Status constructus

[1] Mit dem Asteriskus bezeichnen wir von nun an diejenigen Formen, die zur genau entsprechenden Erklärung der hebräischen vorauszusetzen wären, ohne sich jedoch im Altarabischen zu finden.

beim Zusammentreffen seiner Tonsilbe mit einer dárauffolgenden *unbetont* wird:

kùllu-jáumi — kull(u)-jáumi — כָּל־יוֹם
bànaju-málki — banaj(u)-málki — בְּנֵי־מֶלֶךְ

Bei Partikeln, die von jeher einsilbig waren, oder es im Hebräischen durch Kürzung der Endungen wurden, bleibt der Nebenton zwar vor folgender unbetonter Silbe:

tàḥta-l-ʾárdi — tàḥta-l-ʾárdi — תַּחַת הָאָרֶץ
gàmma-l-jáuma — gàmma-l-jáuma — גַּם הַיּוֹם
là qatálta — là qatálta — לֹא קָטַלְתָּ

schwindet aber vor folgender Tonsilbe:

* ʾìlaja ʾàrdi — ilaj(a) ʾàrdi — אֱלֵי (אֶל־)אֶרֶץ

2. Bei doppeltonigen Wörtern wurde in *zweifacher Weise* verfahren:

a) Ging der Hauptton dem Nebentone vorauf, so rückte zunächst der Hauptton, wie bei den einfach haupttonigen Wörtern nach vorn bis auf die Pänultima vor dem Nebentone, sodann wechselten für gewöhnlich [1] Haupt- und Nebenton ihre Stelle:

tánqatilì — tanqátilì — tanqàtilí — תִּקָּטְלִי
máthalaka resp. * máthalakà — mathálakà — mathàlaká — מְשָׁלְךָ
ṣádaqataka resp. * ṣádaqatakà — ṣadaqátakà — ṣadaqàtaká — צִדְקָתְךָ
qátalàt — qàtalát — קָטְלָה
táqtulì — tàqtulí — תִּקְטְלִי

b) Ging aber der Nebenton dem Hauptone vorauf, so ward der alte Tonzustand nur in so fern geändert, als der Nebenton einer *kurzen* Silbe, die Antepänultima einer haupttonigen ist, in Schwachton überging:

ʿàlamína — ʿàlamína — עוֹלָמִים
jàlidína — jàlidína — יְלָדִים

[1] Bezüglich der Ausnahmen vgl. die Regeln über die hebräische Sprechtaktbetonung.

	ʿàbdukúnna	— ʿàbdukúnna	— עַבְדְכֶן
	kitàbukúnna	— kitàbukúnna	— כְּתָבְכֶן
	ṣàdaqatukúnna	— ṣàdaqatukúnna	— צִדְקַתְכֶן
	jàqtulûkúnna	— jàqtulûkúnna	— יִקְטְלוּכֶן
jedoch :	màthalukúnna	— mathalukúnna	— מְשַׁלְכֶן
	qàtalakúnna	— qatalakúnna	— קְטַלְכֶן

Zusammenfassung: Die hebräische Akzentverschiebung hat somit zum Resultat gehabt,

a) dass in *eintonigen* Wörtern der Ton nicht über die Pänultima hinausgehen kann, was für die meisten nach dem fast allgemeinen Abfall der kurzen Endungsvokale *Ultimabetonung* bedeutet:

b) dass in doppelttonigen Wörtern der oberste Ton gewöhnlich auf der *Ultima,* bei Umwechselung mit dem Nebentone aber auf der *Antepänultima* ruht.

Anormale Abweichungen der hebräischen Betonung von der altsemitischen.

Bei Eintritt der hebräischen Akzentverschiebung war die Betonung einiger Pronominalsuffixe in Folge von Analogie von der ursprünglichen abgewichen, weshalb die Wirkung der Verschiebung bei ihnen anders ausfällt, als man erwarten sollte; es sind die Suffixe -kum, -hum; -ka und -hà.

1. Das Hebräische gebraucht das ursprünglich teils nebentonige teils unbetonte Suffix -kum stets haupttonig; so bildet es von altsemitischen ṣádaqatukùm nicht ṣadaqátukùm — ṣadaqàtukúm — צְדָקָתְכֶם, sondern ein ṣàdaqatukúm — צִדְקַתְכֶם, von altsemitischen máthalukùm nicht mathálukùm — mathàlukúm — מְשָׁלְכֶם, sondern màthalukúm — ʾmathalukúm — מְשַׁלְכֶם, von ʾabúkum nicht ʾabúkum — אֲבִיכֶם, sondern ʾabûkúm — אֲבִיכֶם. Es ist wahrscheinlich, dass hierbei das Femininsuffix — kúnna mit seinem Haupttone auf das Maskulinsuffix eingewirkt hat.

2. Das ursprünglich teils nebentonige teils unbetonte Suffix -hum erscheint im Hebräischen entweder als haupttonig oder als unbetont, und zwar *haupttonig,* wenn es an eine geschlossene Silbe angehängt wird, die

an Stelle von zwei altsemitischen offenen getreten ist z. B. máthalajuhùm — màthalaj(u)húm — מְשָׁלֵיהֶם [1], *unbetont* aber, wenn es an eine offene Silbe angehängt wird, die dann stets mit folgendem -hum (him, ham [2]) Kontraktion eingeht z. B. máthaluhùm — mathaláham — מְשָׁלָם, qataltíhum — qataltíhim — קְטַלְתִּים. Die Haupttonigkeit von húm ist auf gleiche Weise wie die von — kúm entstanden zu denken: für die hebräische Unbetontheit gegenüber altsemitischer Nebentonigkeit wird der Grund in dem allmählichen Schwinden des anlautenden -h- liegen, das wohl bei ursprünglich unbetontem -hum angefangen hat (qatalát-ham — qatalátam), dann auf das nebentonige -hum ausgedehnt wurde und dieses zur Eigensilbe untauglich machte.

3. Das Suffix der II. pers. sgl. masc. -ka kann für das Altsemitische nicht anders denn als unbetont angenommen werden, da es stets als Kürze gemessen wird. Das Hebräische aber zeigt ein auffälliges Schwanken zwischen unbetontem und betontem (d. h. anfangs nebentonigem, im Wechsel mit altem Hauptton haupttonig gewordenem) ךָ. Unbetontes ךָ findet sich regelmässig nach langer Silbe, also am pluralen Nomen (סוּסֶיךָ), am singularen Nomen, das auf naturalangen Vokal ausgeht (אָבִיךָ), seltener wenn es auf eine Kontraktionslänge ausgeht (שָׂדֶיךָ neben häufigerem שָׂדְךָ), an allen Formen des Perfekts ausser der III. pers. sgl. masc. und den Formen des Imperfekts, die mit Zusätzen gebildet sind [3] (קְטַלְתִּיךָ etc., קְטָלוּךָ etc.) an der Vergleichspartikel ka + mâ; betontes ךָ zeigten dagegen das reguläre Nomen im Singular (סוּסְךָ, דְּבָרְךָ), die III. pers. sgl. masc. Perf. (קְטָלְךָ) und die Imperfektformen ohne Zusätze (יִקְטָלְךָ), sowie die Präpositionen לְ, בְּ, endlich מִן + mâ = מִמְּךָ.

Zur Erklärung dieser Doppelnatur des hebräischen -ka diene Folgendes. Gesetzmässig von der altsemitischen Form abgeleitet sind nur die Wörter mit unbetontem ךָ. Doch besass das Hebräische als Endung der II. pers. sgl. masc. des Perfektum conversum ein betontes langvokaliges Suffix: וְקָטַלְתָּ wᵉkâṭaltá. Diese Form war wohl geeignet, die An-

[1] Doch qataláthum — qatalátham — קְטַלְתֶּם

[2] Ueber die Entstehung dieser Vokalvariationen vgl. den spätern Abschnitt: Kontraktionen mit ursprünglichem He.

[3] Einschliesslich der Bildungen mit ־נ epentheticum, vor dem sich nur unbetontes -ka findet.

schauung entstehen zu lassen, auch das Suffix ךָ sei als betonte Länge zu behandeln, und so drang bei der Durchführung der Akzentverschiebung seine Betonung überall dort ein, wo nicht eine vorhergehende betonte Länge Nebentonigkeit des ךָ verhinderte. An den Singularen von Nomen ל״ה erlaubte man sich aber nicht selten Unterdrückung des langen Endvokals bei Ansatz von ךָ und anderen Suffixen, da man allmählich eine Form wie שָׂדֶיךָ nach Analogie von סוּסֶיךָ nur als Plural fühlte und sich einen Singular שָׂדְךָ dazu konstruierte.

4. Das Suffix der III. pers. sgl. fem. -hâ ist im Altsemitischen je nach der Stellung des Hauptworttones nebentonig oder unbetont: ráguluhà, aber 'abáhâ. Im Hebräischen ist es jedoch stets unbetont, weil vielleicht in allen Fällen alter Nebentonigkeit -hâ mit vorhergehendem kurzen Vokale zu einer Silbe kontrahiert wurde z. B. kitábahà — כְּתָבָהּ (seltener als כְּתָבָהּ = kitâbáha). Weiteres über diese dunklen Verhältnisse bringen die Abschnitte über Anhängung der Pronominalsuffixe an Nomen und Verb.

Die Bedeutung des Zeichens Metheg.

Die Punktatoren der Bibel sind bemüht gewesen, den Nebenton einer Silbe, wenn er nicht aus der Natur der Silbe schon klar herauszulesen war, durch Beifügung des Zeichens Metheg kenntlich zu machen. Die Regel für Methegsetzung war bisher ein besonderer Stein des Anstosses für die Grammatiker. Zwar hat S. Baer alle Möglichkeiten, wo Metheg gesetzt wird, in Regeln zu bringen gesucht, und seine Einteilung in *leichtes* [*a)* gewöhnliches, *b)* feststehendes], *schweres* und *Wohllauts*metheg ist Gemeingut der neueren Grammatiken geworden; doch trägt diese seine äusserliche Unterscheidung zur Erklärung des Wesens des Metheg wenig aus. Die richtigere Definition dürfte vielmehr sein: *Metheg ist das Zeichen für den hebräischen Nebenton, wie er durch die Akzentverschiebung aus altsemitischem Haupt- oder Nebenton entstanden ist, und wird vornehmlich in offener Silbe gesetzt, in geschlossener fast nur dann, wenn diese gegen den gewöhnlichen Brauch den Ton der folgenden Silbe auf sich gezogen hat,* also

קָֽטְלוּ = qåṭ^{e}lú

עֹֽולָמִים = ʿòlåmím

צדקתך = ṣideqàtheklıá
מה־רבו = mà-rabbú
יתיצבו = jìthjaṣṣebú statt jithjàṣṣebú
תשתוחחי = tìschtôḥaḥí statt tischtòḥaḥí
ילעג־ = jìlʿag statt jilʿàg
jedoch : יקטלו = jìqṭelú
צדיקים = ṣàddiqím

Zu dieser Hauptregel sind jedoch zwei Einschränkungen zu machen. Zunächst wird Metheg auch unter Gutturalbuchstaben (ausser א) (נקה־לני) oder vor eine Gutturalis mit Haṭeph (מעשה, תהמי, פעלו ; פדנה ארם) gesetzt, um vermutlich das Geräusch des Luftstosses, der die Aussprache einer Gutturalis begleitet, zu bezeichnen ; desgleichen unter eine durch Haṭeph aufgelösten Konsonantengemination (מרבבות, הללויה), indem die Stimmenergie, die zur besonders deutlichen Doppelaussprache eines Buchstaben nötig ist, als eine Art Nebenton betrachtet wurde. Sodann kommt in den poetischen Schriften nicht selten ein Metheg unter Schwa-mobile-Silben vor, die vom Hauptttone durch wenigstens eine lange Silbe getrennt sind ; hier dürfte Metheg nur einen ganz leisen Stimmdruck bezeichnen, um Schwa mobile zum Range einer metrischen Silbe zu erheben, z. B. ננתקה *ψ* 2, 3 ; תנה־עון *ψ* *69*, 28 ; ימששו Hiob *5*, 14 ; יהוה *ψ* *3*, 2.

Ein solches « schwaches » Metheg kann sogar unmittelbar vor oder hinter einem « starken » stehen z. B. in תהנונתי, בצהרים.

Die Funktionen, die nach den Grammatiken Metheg sonst noch ausüben soll, existieren entweder überhaupt nicht oder finden ihre kürzeste Erklärung in unserer oben gegebenen Definition. So ist es völlig unhaltbar, « feststehendes leichtes Metheg » als Andeutung eines langen Vokals anzusehen ; vielmehr hat eine Form חכמה « sie ist klug » einen gleich kurzen Vokal in der ersten Silbe wie חכמה « Klugheit » [1] ; im ersten Falle ist aber Metheg beigesetzt, weil das Wort

[1] Oder nach anderer Schreibung חכמה, wobei Haṭeph Qameṣ nicht die Ueberkürze, sondern die unbetonte Kürze im Gegensatz zur nebentonigen Kürze darstellen soll.

von alters her doppeltonig war, im anderen aber hat man es mit alter Eintonigkeit zu thun. Ebenso haben יִרְאוּ « sie fürchteten » und יִרְאוּ « sie sehen » das gleiche kurze i ; erstere Form war jedoch von jeher doppeltonig, letztere ist auf hebräische Lautstufe nach Verlust des dritten Radikals von der Doppeltonigkeit zur Eintonigkeit übergegangen, würde aber auch bei Beibehaltung der Doppeltonigkeit kein Metheg erhalten, da solches in geschlossener Silbe überflüssig war.

Sprechtaktbetonung.

Was sich vom hebräischen Satzton erschliessen lässt, beschränkt sich auf die Tonverteilung im Gefüge eines *Sprechtaktes*, d. h. einer enger zusammengehörigen Wortgruppe mit selten mehr als zwei Tonsilben. Solcher Sprechtakte lassen sich im Hebräischen folgende nachweisen :

1. Präpositionen, Konjunktionen und Adverbien in Verbindung mit einem darauffolgenden Worte : אַף־לָךְ, כִּי אִם־כַּבֵּץ, וְעַל־מְשִׁיחוֹ, לֹא אִירָא ;

2. Nomina in Status-constructus-Verbindung : אֶרֶךְ אַפַּיִם, כָּל־הָאָרֶץ, כָּל־כּוֹכְבֵי אוֹר ;

3. Nomen mit einer durch eine Präposition verbundenen Ergänzung: מִשְׂגָּב לִי, חוֹסִים בּוֹ ;

4. Nomen mit Attribut oder Apposition : אֶרֶץ־צִיָּה, בֵּן חָכָם ;

5. Prädikat mit folgendem Subjekt : רַב־הוּא, טוֹב־יְהוָה, יְשַׂמַּח־מֶלֶךְ, יִקְרַב־לִבִּי ;

6. Verbum mit näherem oder entfernterem Objekt und umgekehrt : לְקַח־אֹתָן, חָק־נָתַן, יִלְעַג־לִבִּי, יָסַד־אֶרֶץ ;

7. Verbum mit folgendem Adverbiale : יִרְאוּ־בִי, נוֹסְדוּ־יָחַד ;

8. Wort mit folgendem Vokativ : יִלְקַח־אֲדֹנָי, שְׁמַע־יְהוָה ;

9. Zwei koordinierte gleichartige Satzteile : לְכוּ־חֲזוּ, הוֹן־וָעֹשֶׁר.

Für einen Sprechtakt gilt als Regel, dass die Wortakzente seiner Teile nicht alle gleichmässig zu Gehör kommen. Um nämlich das stets haupttonige letzte Wort am stärksten im Tone hervorzuheben, werden alle vorhergehenden Wortakzente abgeschwächt, wodurch teils ein reiner Nebenton, teils ein verminderter Hauptton entsteht. Ersterer tritt auf in besonders engen Wortverbindungen, also

1. bei allen Präpositionen, und jedenfalls den meisten Konjunktionen [1] und Adverbien : ועל־משיחו (x) —̀ (x) x —́ ,

לא אירא —̀ x —́ ;

2. bei jedem Nomen, das einen Genitiv regiert :

כל־כוכבי אור x —̀ (x) x —́ ,

ארך אפים —̀ x —́ ;

3. seltener bei einem Nomen, das eine mit einer Präposition verbundene Ergänzung hinter sich hat :

משכימי בבקר —̀ x —̀ x —́ Is. *5*, 11,

משגב ידך x —̀ x —́ ψ *9*, 10 ;

4. ausnahmsweise auch bei einem von einer Apposition begleiteten Nomen, bei dem ersten von zwei koordinierten Nomina und vor einem Vokativ : בתולת בת עמי (x) x —̀ x x —́ Jer. *14*, 17,

חכמת ודעת x —̀ x —́ Is. *33*, 6 [2].

אשריך ארץ x —̀ (x) —́ Qoh. *10*, 17.

Statt des Nebentones kann auch Schwachton auftreten, vergleiche Seite 21 f. In allen andern Sprechtakten, wo die Wortverbindung eine losere ist, werden die dem letzten Worte vorhergehenden Teile nur so gering im Tone vermindert, dass sie nicht aufhören haupttonig zu sein.

Da ferner ein direktes Zusammentreffen zweier Tonsilben im Sprechtakte nicht zulässig ist, der Akzent des letzten Wortes aber nicht verdrängt werden kann, so wird ein unmittelbar vorhergehender bald ganz unterdrückt, bald auf eine vorhergehende Silbe zurückgeworfen.

[1] Dass im Hebräischen, wenn auch selten, *haupttonige* Hülfswörter (Konjunktionen) vorkommen, beweisen Formen wie אזי ʾizáju und מתי matáju, die mit Nebenton אזי und מתי lauten würden. Das macht auch für ursemit. idâ und matâ Haupttonigkeit wahrscheinlich. Auch in zusammengesetzten Konjunktionen wie יען אשר kann vielleicht der zweite Komponent als haupttonig angenommen werden.

[2] Vgl. die Zahlwörter 11 und 12 : אחד עשר (1 + 10) und שנים עשר (2 + 10), sowie ihre entsprechenden Femininformen.

In letzterem Falle wird dann die *Pänultima* Tonsilbe bei eintonigen Wörtern, die früher nicht die letzte Stammsilbe betonten und keine Dehnlänge in der letzten Silbe entwickelt haben, also bei קָטַל, יִקְטֹל, קֹטֵל (status constructus) יִקָּטֵל, הִקְטִיל, doch nicht bei קְטַלְתֶּם, קְטַלְתֶּן, קֹטֵל (status absolutus), דָּבָר, לְבוֹת, u. s. w.; hingegen wird die Antepänultima Tonsilbe bei doppeltbetonten Wörtern, die ehemals den Hauptton vor dem Nebentone hatten, wie קָטְלָה, קָטְלוּ, תִּקְטְלִי, יִקְטְלוּ, תִּקְטְלוּ, לִבְּךָ [1], u. s. w.

Eine an Tonunterdrückung streifende Tonschwächung findet in Fällen statt, wo der Oberton eines vorhergehenden Sprechtaktes einer Haupt- oder Nebentonsilbe des folgenden Sprechtaktes unmittelbar vorhergeht.

Beispiele für Zurückwerfung des Akzents:

- כָּל־רֹעֵה צֹאן x _ˋ_ x _ˊ_ Gen. *46*, 34.
- כִּי־מָצָא חֵן x _ˊ_ x _ˊ_ I Sam. *16*, 22.
- יִמָּלֵא פִי x _ˊ_ x _ˊ_ *ψ 71*, 8.
- הֲהָיְתָה זֹּאת x _ˊ_ x _ˊ_ Joel *1*, 2.

Beispiele für die vollständige Tonabschwächung:

- אֶל־פַּרְעֹה רֹעֵה צֹאן x x _ˊ_ | x x _ˊ_ Gen. *47*, 3.
- כֹּה אָמַר יְהוָה מָצָא חֵן _ˋ_ x _ˊ_ x ˊ | x x _ˊ_ Jer. *31*, 1.

Die Sprechtakte im Konsonantentexte der Bibel kenntlich zu machen, ist Zweck der Setzung des alten Akzentzeichens *Maqqeph*. Ueber seine Bestimmung haben sich bisher die Grammatiker in mehr oder weniger schiefen Definitionen geäussert: gehen manche, z. B. König, so weit, den Silben, die Maqqeph vorhergehen, gar keinen Eigenton zuzusprechen, so sind doch alle darin einig, dass ein Wort vor Maqqeph nicht haupttonig sein könne. Dem gegenüber ist festzuhalten, dass vor Maqqeph, da es nur Sprechtaktzeichen ist, gleicherweise haupttonige, nebentonige und unbetonte Wörter resp. Silben möglich sind. So der Hauptton in:

הַשָּׂם־עָבִים « der Wolken macht », *ψ 104*, 3.
בָּאנוּ־בָאֵשׁ « wir kamen mit Feuer », *ψ 66*, 12.

[1] Vgl. Seite 22.

אֶהְגֶּה־בָךְ « ich denke deiner », ψ *63*, 7.
הוֹן־מֵהֶבֶל « Reichtum, der von Schwindel herstammt ». Prov. *13*, 11.
שְׂאוּ־זִמְרָה « erhebt Saitenklang », ψ *81*, 3.
יִהְיוּ־בָנָיו « seine Kinder mögen sein », ψ *109*, 9.
יִמְצְאוּ־קָבֶר « sie finden ein Grab », Hiob, *3*, 12.
אֲשַׁלְּמָה־רָע « ich will mit Ueblem vergelten », Prov. *20*, 22.
שִׁפְטוּ־דָל « schaffet Recht dem Niedrigen », ψ *82*, 3.
תֹּם־וָיֹשֶׁר « Unschuld und Redlichkeit », ψ *25*, 21.
גֵּר־וְתוֹשָׁב « fremd und Beisasse ». Gen. *23*, 4.
שְׁמַע־יהוה « höre, o Herr », ψ *27*, 7.

der Nebenton in :

זִבְחֵי־צֶדֶק « Opfer der Gerechtigkeit », ψ *4*, 6.
בְּקוֹל־רִנָּה « mit lautem Jubel », ψ *42*, 5.
כָּל־הַיּוֹם « den ganzen Tag », ψ *25*, 5.

der Schwachton in :

בְּנֵי־אִישׁ « Menschenkinder », ψ *4*, 3.
וְאִם־בָּא « und wenn er kommt », ψ *41*, 7.
בְּכָל־לַיְלָה « in jeder Nacht », ψ *6*, 7.
עַד־אָנָה « bis wann », ψ *13*, 1.

Die Setzung von Maqqeph schien den alten Schreibern nicht unumgänglich nötig : so kann man in der Bibel fast neben jeder Wortverbindung mit Maqqeph die gleiche ohne Maqqeph nachweisen. Um diesem Mangel abzuhelfen, haben die spätern Punktatoren getrachtet, alle zusammengehörigen Worte und ihre Tonnüancen genauer durch Akzentzeichen kenntlich zu machen. An dieser Stelle kann keine Abhandlung über die Werte der kleineren biblischen Akzente gegeben werden ; ihre grosse Menge dürfte in das Gebiet des musikalischen Tons fallen, der im Hebräischen von minderer Wichtigkeit ist als der exspiratorische.

Es genüge darauf hinzuweisen, dass verschiedene unter ihnen kenntlich machen, wo der Satzton Rückgang des Worttons bewirkt hat,

und nicht gesetzt werden, wo ein zu nahe voraufgehender Hauptton solches hinderte. In dieser Verschiedenheit erblickten die spätern Erklärer teils Willkür, teils subtile Künstlichkeit, zu deren Erläuterung noch der neueste Bearbeiter dieser Verhältnisse, Jos. Wijnkoop [1], eine Menge von Regeln mit einer noch grösseren von Ausnahmen aufstellt, dabei aber nur in weitem Bogen um die richtige Erklärung herumgeht [2].

[1] Darche Hannesigah sive leges de accentus hebraicae linguae ascensione. Leyden 1881.

[2] Die Kenntnis der Nesîga ist von besonderer Wichtigkeit für die hebräische Metrik, und scheinbare Ausnahmen von den oben gegebenen Regeln erklären sich leicht an der Hand der metrischen Gesetze.



VOKALLEHRE

Altarabische und hebräische Vokale.

Der altarabische Vokalismus zeigt eine überraschende Einfachheit sowohl in Bezug auf Qualität wie Quantität seiner Laute. Der Qualität nach werden 3 Vokale unterschieden, oder vielleicht richtiger gesagt, durch die Schrift kenntlich gemacht: A, I, U. Diese 3 Laute kommen als Natura-Kürzen und Natura- resp. Kontraktions-Längen vor, wobei ihre Verwendung innerhalb der Silben folgende ist:

1. Haupttonige, nebentonige und unbetonte *offene* Silben können kurzen wie langen Vokal haben.

2. Haupttonige, nebentonige und unbetonte *geschlossene* Silben haben kurzen Vokal [1].

3. Haupttonige und nebentonige *geschärfte* Silben haben kurzen Vokal, wenn dieser ein i oder u, langen oder kurzen Vokal, wenn er ein a ist.

4. Unbetonte *geschärfte* Silben haben kurzen Vokal.

Durch Verbindung von nichtsilbischem i und u mit a erhält das Altarabische zwei Diphthonge ai und au, die mit Haupt-, Neben- und Schwachton gesprochen werden können.

Dieser primitiven Einfachheit gegenüber erscheint der hebräische Vokalismus bedeutend entwickelter. Seine Lautskala umfasst eine Reihe von 7 scharf geschiedenen Vokalen: a, æ, e, i, o, å, u. Alle 7 Laute sind als Kürzen verwendbar; 6 von ihnen als Längen, wobei 3 Naturlängen

[1] Ausnahmen hiervon finden sich in der poetischen Pausa.

(î, ô, û), 3 Dehnüberlängen (*ĩ, õ, oũ*), 3 Dehnlängen (å, ê, ô) und 6 Kontraktionslängen (å, æ̂, ê, î, ô, û) näher zu unterscheiden sind. Neben den Kürzen hat endlich das Hebräische noch 4 Ueberkürzen oder reduzierte Vokale (Schwa und 3 Ḥaṭeph) ausgebildet: e̲, a̲, æ̲, å̲.

Ueber die Verwendbarkeit dieser Vokale in den verschiedenartigen Silben gilt Folgendes:

1. Haupttonige *offene* Silben haben im allgemeinen langen Vokal, doch vor unbetonter Ultima auch kurzen: גָּלָה (å), נָבִיא (î), סוּסֵי (ê), הוּא (û); מֶלֶךְ (æ), וַיָּסַר (å), יֵשֵׁב (e), הֶגֶה (æ), תֹּהוּ (o).

2. Nebentonige *offene* Silben haben kurzen Vokal: קָטְלוּ, וְקָטַלְתִּי, יִרְאוּ.

3. Unbetonte *offene* Silben haben langen, kurzen oder überkurzen Vokal: רוֹעֶה, לֵילוֹת, שִׁירִים; דָּבָר, צֵלַע, גְּבֹהָה; דְּבַר, צְלַע, פְּעָלִים.

4. Haupttonige *geschlossene* Silben haben langen oder kurzen Vokal: גָּדוֹל, מִקְדָּשׁ; קָטַל.

5. Nebentonige *geschlossene* Silben haben langen oder kurzen Vokal: מְשִׁיחַ, צִדְקַת.

6. Unbetonte *geschlossene* Silben haben kurzen Vokal: וְקָטַלְתִּי, מֶלֶךְ.

7. *Doppeltgeschlossene* Silben haben auf allen ihren Tonstufen kurzen Vokal: וַיֵּשְׁתְּ, קָשְׁטְ.

8. *Geschärfte* Silben haben auf allen ihren Tonstufen kurzen Vokal: סַב. נְסַבּוֹתֶם, סַבּוֹתִי.

Die altsemitischen Diphthonge sind stets in den Längen ê und ô untergegangen; daneben hat aber die Kontraktion von Lautkomplexen mit mittlerem י, ו und ה die hebräische Sprache mit neuen Diphthongen überreich ausgestattet, so dass man 2 Kurz- und 5 Langdiphthonge zählt, deren Stellung auf den Wortauslaut beschränkt ist. Erstere sind: ai (ַ— י : סוּסַי), und eu (ו — ֵ שָׁלֵו); letztere: åi (י — ָ : אֲדֹנָי), åu (יו — ָ oder ו — ָ: סוּסָיו, עָנָו), îu (יו — ִ : אָבִיו), ûi (וּי : גָּלוּי), ôi (וֹי : הוֹי).

Die hebräischen Kurzdiphthonge können nur in haupttoniger Silbe, die Langdiphthonge indessen in haupt- und nebentoniger Silbe vorkommen.

Nach dieser Uebersicht über den altsemitischen und hebräischen Vokalbestand erhebt sich die Frage: Wie hat sich dieser aus jenem entwickelt? Zur Beantwortung muss man zwischen Qualitäts- und Quantitätsveränderungen scheiden. Bezüglich der Qualitätsverschiedenheit werden wir uns darauf beschränken, einfach die Uebergänge darzulegen,

ohne der mannigfachen Faktoren, wie Neigung zu schlafferer Aussprache, Einwirkung gewisser Konsonanten anders als beiläufig zu erwähnen : hingegen muss jede Quantitätsveränderung erklärt werden und zwar vorwiegend aus der Wirkung der von der hebräischen Akzentverschiebung neu geschaffenen Tonverhältnisse. Daraus ergibt sich die Notwendigkeit, die hebräischen Vokale unter dem Gesichtspunkte ihrer Betonung anzuordnen und zu behandeln, und so werden die folgenden Untersuchungen nach diesem Programm geführt werden.

Hebräische Entwicklung der altsemitischen kurzen Vokale in offener Silbe.

A. Kurze Vokale in offener Silbe vor dem Tone.

Hauptregel. Vor dem Haupttone, ausser wenn er an Stelle von altem Nebentone steht, bleiben in der nächstvorhergehenden kurzen Silbe die Vokale kurz, werden aber in der zweitvorhergehenden Silbe zu Schwa reduziert; vor dem Nebentone und dem Haupttone, wenn er an Stelle von altem Nebentone steht, werden in der nächstvorhergehenden kurzen Silbe die Vokale reduziert und bleiben in der zweitvorhergehenden kurz.

Ausführung.

Anwendung auf *eintonige* Wörter :

Bei ihnen wird

a) vor dem *Haupttone* in der nächstvorhergehenden kurzen Silbe

a zu å (ָ) :	máthalu	—	mathálu	—	מָשָׁל
	qátala	—	qatála	—	קָטַל
	bárakatu	—	barakátu	—	בְּרָכָה
	maqấmu	—	maqấmu	—	מָקוֹם
	wajáumu	—	wajáumu	—	יָוֹם
i zu e (ֵ) :	ʿínabu	—	ʿinábu	—	עֵנָב
	ʾizấru	—	ʾizấru	—	אֵזוֹר

* jílidu — jilídu — יֵלֵד
u zu o (ֹ) [1]: * hugấ'u — hugấ'u — הֹגוֹ

In der zweitvorhergehenden kurzen Silbe wird *jeder Vokal* zu Schwa reduziert: * mathalína — mathalína — מְשָׁלִים
bárakatu — barakátu — בְּרָכָה
maqâmấtu — maqâmấtu — מְקוֹמוֹת
waqátala — waqatála — וְקָטַל
libabấtu — libabấtu — לְבָבוֹת
bischấratu — bischârátu — בְּשׂוֹרָה
* sifarína — sifarína — סְפָרִים
bisalấmi — bisalấmi — בְּשָׁלוֹם
* fuʿalína — fuʿalína — פְּעָלִים

b) Vor dem *Nebentone* wird in nächstvorhergehender kurzen Silbe jeder Vokal zu Schwa reduziert:

màthalu — mathàlu — מְשַׁל
maqàmu — maqàmu — מְקוֹם
* fànaju — fanàju — פְּנֵי
lìbabu — libàbu — לְבַב
* ʿàrilaju — ʿarilàju — עַרְלֵי
bijàumi — bijàumi — בְּיוֹם

Fälle mit reduziertem u sind nicht erhalten.

In der zweitvorhergehenden Silbe wird, wenn die nächstvorhergehende auch kurz ist,

a zu i (ִ): * màthalaju — mathalàju — מִשְׁלֵי
* schàmikhaju — schamikhàju — שִׂמְחֵי
ṣadaqàtu — ṣadaqàtu — צִדְקֹת

bei Konkurrenz mit Gutturalen, seltener mit andern Lauten, zu a (ַ):

* nà'aqatu — na'aqàtu — נַאֲקַת

[1] Beispiele hierfür sind sehr selten, weil die meisten offenen unbetonten Silben mit u des Ursemitischen im Hebräischen durch geschärfte ersetzt worden sind, z. B. in אֲדֻמִּים, אֲחֻזָּה, כֻּתֹּנֶת (auch גְּבֹהָה und עֲמֻקּוֹת).

	màlakaju —	malakàju —	מַלְכֵי
i zu i (◌ְ ◌ִ) :	˙ ʿinabaju —	ʿinabàju —	עִנְבֵי (עִנְּבֵי)
	biraqîʿi —	biraqîʿi —	בִּרְקִיעַ

bei Konkurrenz mit einer vorhergehenden Gutturalis oder einem emphatischen Laute meist zu a : ˙ ḍilaʿâtu — ḍilaʿâtu — צַלְעוֹת

Die Veränderung von altem u ist nicht belegt.

Anmerkung 1. Unter den Gutturalen wird statt einfachem Schwa stets Ḥaṭeph gesetzt, und zwar erhält א bei Reduktion von altem a ein ◌ֲ : אֲדָמָה, bei Reduktion von altem i ein ◌ֱ : אֱלֹהִים, bei Reduktion von altem u ein ◌ֳ : אֳהָלִים ; ebenso ה ; ע erhält bei Reduktion von altem a und i ein ◌ֲ : עֲבָדָו und עֲבֹדָה, bei Reduktion von altem u ein ◌ֳ : עֳפָרִים ; ח erhält bei Reduktion von altem a und i ein ◌ֲ : חֲכָמִים und חֲמוֹר, bei Reduktion von altem u ein ◌ֳ z. B. in חֳמָרִים (Haufen). Doch scheint auch wohl unter dem Einflusse eines folgenden langen Vokals ein anderes Ḥaṭeph gesetzt werden zu können, z. B. חֱלֵב statt חֲלֵב, הֱיֵי statt הֲיֵי.

Anmerkung 2. Bei nebentonigen Wörtern, die vor der Tonsilbe zunächst eine geschlossene, vor dieser aber eine offene Silbe haben, wird der Vokal der *zweit*vorhergehenden stets zu Schwa, was sich durch die ursprüngliche Betonung der folgenden geschlossenen erklärt : ˙ gàmalaju — gamàllaju — gamallàju — גְּמַלֵּי ; ˙ kamàrʾaji — kamaràʾji — כְּמַרְאֵה.

Anwendung auf *doppelttonige* Wörter.

1. Wörter, deren Hauptton statt altsemitischem Nebentone steht :

Bei ihnen wird der zwischen Haupt- und Nebenton stehende kurze Vokal stets zu Schwa reduziert :

máthalaka —	máthalakà —	mathálakà —	mathàlaká —	מִשְׁלָךְ
qátalù —	qàtalú —	קָטְלוּ		
kábidàt —	kàbidát —	כָּבְדָה		
ʾásirì —	ʾàsirí —	אָסְרוּ		
jákulàt —	jàkulát —	יָכְלָה		
táqtulì —	tàqtulí —	תִּקְטְלִי		

Die vor dem Nebentone stehenden kurzen Vokale werden analog denen in einfach nebentonigen Wörtern behandelt, z. B. ṣádaqataka — ṣádaqatakà — ṣadaqátakà — ṣadaqàtaká — צִדְקָתְךָ.

Anmerkung: Eine Ausnahme von letzterer Regel findet sich in אַפֵּ֫לָתְךָ, Is. *58*, 10, wo wegen einer auf das Suffix -ka folgenden Tonsilbe (כַּצָּהֳרָיִם) die ältere Aussprache mit haupttoniger Antepänultima gewahrt ist.

2. Wörter, deren Hauptton an der Stelle des altsemitischen Haupttones steht:

Bei ihnen wird in einer dem Hauptone unmittelbar vorhergehenden kurzen Silbe

a zu å (ָ):	ʿàlamína	— ʿàlamína	— עוֹלָמִים
	* ìnqatalátu	— ìnqatalátu	— נִקְטָלוֹת
	ʾàlraqíʿu	— ʾàlraqíʾu	— הָרָקִיעַ
selten zu Schwa (ְ):	jàsmaʿúna	— jàsmaʿúna	— יִשְׁמְעוּן
	jàschbaʿúna	— jàschbaʿúna	— יִשְׂבְּעוּן
i meist zu Schwa ( ):	jàlidína	— jàlidína	— יוֹלְדִים
	* màsmirátu	— màsmirátu	— מִסְמְרוֹת
	* jàʾkilúna	— jàʾkilúna	— יֹאכְלוּן
seltener zu e (.):	* sàmimína	— sàmimína	— שׁוֹמֵמִים
	* mànṣibátu	— mànṣibátu	— מַצֵּבֹת
u meist zu Schwa ( ):	jàdrukúna	— jàdrukúna	— יִדְרְכוּן
selten zu o ( ):	* jàndudúna	— jàndudúna	— יִדֹּדוּן

In zweitvorhergehender Silbe wird, falls auch die folgende kurz ist,

a zu a (ְ):	dàbarukúnna	— dàbarukúnna	— דְּבַרְכֶן
i zu a (ְ):	zàqinukúnna	— zàkinukúnna	— זְקֵנְכֶן

Die Veränderung von u ist nicht zu belegen.

3. Wörter mit doppeltem Nebentone:

Bei ihnen wird jede Kürze, die vor einem der Nebentöne steht, zu Schwa:

* ʿàlamaju	— ʿàlamàju	— עוֹלָמַי
* jàlidaju	— jàlidàju	— יוֹלְדַי
* tàulidàtu	— tàulidàtu	— תּוֹלְדֹת

Anmerkung. In הָאֲמֵלָלִים (Nehem. *3*, 34) kann ich nach der Vokalisation nur eine *Diminutivform* (fuʿailal statt arab. fuʿailil) « die recht elenden (Juden) » erkennen; desgleichen dürfte das häufige בְּרֵכָה « Teich »

nicht auf bírkatu, sondern auf die Verkleinerung buráikatu zurückgehen, da es im stat. constr. stets בִּרְכַּת mit festem e zeigt und den Ton auf dieses e zurückzieht, falls ein vornbetontes Wort folgt z. B. in כִּבְרֵכַת־מַיִם Nah. 2, 9. Ueberhaupt dürfte das Gebiet der hebräischen Diminutiva ein viel weiteres sein, als man bisher anzunehmen geneigt ist, und verdiente einmal genauer erforscht zu werden.

Ueber die Neigung von i und u zur Reduzierung unmittelbar vor dem Haupttone.

In den Bildungen fiʿâl, fiʿîl, fiʿûl, fuʿâl, fuʿîl, fuʿûl, endlich fuʿáil sollten i und u der Regel nach zu e und o werden ; statt dessen findet sich ausser bei sieben mit א anlautenden Substantiven, nämlich אֵזוֹב, אֵזוֹר, אֵפוֹד, אֵבוּס, אֵמוּן, אֵמֻן, אֵסוּר, sowie bei Eigennamen wie אֵהוּד, אֵחוּד stets die Verkürzung zu Schwa, also זְרוֹעַ, כְּפִיר, גְּבִיל, זְעִיר u. s. w. Gesenius-Kautzsch vermutet in der Beibehaltung des Vollvokals unter dem א syrischen Einfluss. Aber die Syrer haben nur deshalb, weil sie eines Zeichens für Schwa entbehrten, aushülfsweise e (und a) als Schwaandeutung bei Aleph mit reduziertem Vokale geschrieben ; solches nachzuahmen konnte den Juden, die doch besondere Schwazeichen besassen, nicht einfallen. Es ist auch die Annahme ausgeschlossen, אֵ sei das Produkt einer Kontraktion von א + Schwa, da wortanlautendes א in keinem Falle mit folgendem Vokal verschmilzt.

Da nun auch gegen die Laut- und Tonfolge e-ó und e-ú aus lautlichen Gründen nichts einzuwenden wäre, dieselbe sich vielmehr im Hebräischen häufiger findet [1], so dürfte nur noch folgender Erklärungsgrund für die Schwasetzung zulässig sein : Fast alle Wörter der in Frage stehenden Wortklassen sind substantivischer Natur und finden sich daher selten unverbunden, vielmehr meist mit vorgesetztem Artikel, angehängtem Suffix oder in der Status-constructus-Verbindung. Da in all diesen Fällen Reduktion des i zu Schwa eintrat (vergleiche הַלְּבוּשׁ, לְבוּשׁ הַמֶּלֶךְ, לְבוּשִׁי), so konnte daraus die Empfindung der Ursprünglichkeit von Schwa in der Pänultima sehr wohl erwachsen. Wo aber die

[1] Zum Beispiel in יֵבוֹשׁ, שְׁאֵלוּנוּ.

erwähnten Verbindungen nie oder nur seltener stattfanden, wie in Eigennamen und den vorwiegend adjektivischen Bildungen faʿâl, faʿîl, faʿûl, da hielt sich vor dem Haupttone stets der Vollvokal der vorhergehenden Silbe.

Denselben Grund wie für die Erleichterung einer Form fiʿál u. s. w., zu f^eʿâl u. s. w. kann man zur Erklärung von יוֹם, שׁוֹט u. s. w. statt יָוֶם und שָׁוֶט zur Hülfe nehmen.

B. Kurze Vokale in offener Silbe hinter dem Tone.

Da die kurzen Vokale hinter dem Gegentone schon in ihrer Eigenschaft als Vokale *vor* dem Haupttone in doppeltbetonten Wörtern behandelt worden sind, so wird im Folgenden nur von den kurzen Vokalen hinter Haupt- und Nebenton in eintonigen Wörtern die Rede sein. Für sie gilt als *Regel:*

Hinter einer kurzen haupt- oder nebentonigen Silbe verlieren die Vokale a, i, u jeden Silbenwert; hinter einer langen haupt- oder nebentonigen Silbe werden i und u, ausser in gewissen festen Wortverbindungen zu Schwa verkürzt, während a bald als å sich halten, bald zu Schwa reduziert werden kann:

máthalu — matháli	}	— מָשָׁל
máthali — matháli		
máthala — mathála		
màthalu — mathàlu	}	— מְשַׁל
màthali — mathàli		
màthala — mathàla		

qatálti	— qatálti	—	קָטַלְתְּ
(ʾ ʾàfsu ʿáudi	— ʾàfsu ʿáudi	—	אַפְסִי עוֹד)
málku	— málku	—	מֶלֶךְ = מַלְךְ
(màlku ṣádqi	— màlku ṣádqi	—	מַלְכִּי־צֶדֶק)
árḍa	— árḍa }	—	אֶרֶץ = אַרְץ oder אַרְצָה
àrḍa	— àrḍa }		
thámma	— thámma	—	שָׁם oder שָׁמָּה

ʾantúnna	— ʾantínna	—	אַתֵּן oder אַתֵּנָה
húnna	— hínna	—	הֵן oder הֵנָּה
* fanína	— fanína	—	פְּנִימָה [1]

Hebräische Reste altsemitischer Kasusendungen.

Das Altarabische hat im Singular drei genau unterschiedene Kasusendungen: u (Nom.), i (Gen.), a (Akk.) [2]. Ob dasselbe auch für das Ursemitische gilt, mag dahingestellt sein; zur Hypothese Stades eines auf a ausgehenden Urnomens [3], mit welchem ein schnell vorübergegangener Versuch der Ansetzung von Kasusendungen gemacht sei, liegt nicht die geringste Berechtigung vor; am allerwenigsten kann man sie mit Gründen aus der hebräischen Formenlehre wahrscheinlich machen. Denn was das Hebräische an Kasusendungen aufweist, ist nur der letzte Rest von dem reichen Vorrate des Altsemitischen.

Die hebräischen Reste haben sich erhalten 1. in selbständiger und Verbindungsform: å, 2. nur in Verbindungsform: i, o, u, 3. vor dem Genitivsuffix (a, i, u).

Die erstgenannte unbetonte Endung å (selten æ) geht nach Qualität und Betonung direkt auf die altsemitische Akkusativendung a zurück. Ihrer Erhaltung stand in Wörtern, wo ihr eine lange Tonsilbe vorauf ging, nichts im Wege, und so müssen Formen wie אַרְצָה, בַּיְתָה, לַיְלָה, שָׁמָּה, צָפֹנָה, הַלַּיְלָה, מְאוּמָה als altes regelmässig gebildetes Sprachgut betrachtet werden. Zu weiterer Verbreitung gelangte aber die Endung å, als Wörter mit ursprünglich kurzer Tonsilbe nach Verlust ihrer Endungen einen Dehnvokal in vorhergehender *haupttoniger* Silbe erhielten; indem man diese lautgesetzlich entwickelte Länge als ursprünglich ansah, konnte man die darin untergegangene Akkusativendung nach

[1] Mit nebentoniger Vokalisation (statt פְּנִימָה), die aus seiner Verwendung als Präposition (vgl. II. Chr. *29*, 16) stammen wird.

[2] Mit Reckendorf (Die syntakt. Verhältnisse des Arab., S. 170 ff.) und Jensen (Nachtrag zu genanntem Werk, S. II f) nehme ich an, dass die Erscheinung der diptotischen Endungen etwas Sekundäres sei.

[3] Lehr. der hebr. Gramm. S. 201 f.

dem Muster der obigen Wörter neu ansetzen und èrhielt so Formen wie מִדְבָּרָה (eigentl. midbára + a), מִזְבֵּחָה (eigentl. mizbíḥa + a), צָרָתָה (eigentl. ṣaráta + a) u. a. Dass auf diese Weise zwischen Formen mit ursprünglicher und künstlicher Endung zu scheiden ist, beweist auch die Bedeutung dieser Wörter; jene stehen sowohl für den alten Akkusativ zumal in der Bedeutung der lokalen Richtung, als auch mit Abschwächung des ursprünglichen Kasusbegriffes an Stelle jedes anderen Kasus [1], so besonders im poetisch-archaistischen Sprachgebrauche; diese aber vertreten nur eine beschränkte Funktion des altsemitischen Akkusativs, die lokale Richtung zu bezeichnen. Also kann לַיְלָה bedeuten: die Nacht hindurch, zur Nacht, die Nacht (Nom.), der Nacht; שָׁמָּה ist: dorthin und dort; אַרְצָה ist: das Land (Akk.), nach dem Lande, das Land (Nom.) des Landes. Aber מִדְבָּרָה heisst stets nur: nach der Trift zu, עַזָּתָה gen Gaza, מִזְבֵּחָה zum Altare hin [2]. Das Weiterbegriffliche muss hier als das Ursprüngliche, das Engere als sekundär angesehen werden.

Die Unursprünglichkeit der Endung a bei ehemals kurzer Pänultima zeigt sich auch in ihrer Behandlung unter dem Nebentone; während aus בַּיְתָה einfach בָּיְתָה wurde, und die Pänultima lang blieb, musste jede Dehnlänge zur Kürze zurückkehren und dadurch die Bedingung zum Ansetzen der Endung wegfallen. In den wenigen Fällen, wo man dennoch das å hielt, behalf man sich nun, wie es scheint, entweder mit Schärfung der kurzgewordenen Silbe, wie bei מִדְבַּרָה (I Könige, *19*, 15), oder betonte und verlängerte nach der Weise der bald zu besprechenden Endung i das å, wodurch die vorhergehende Silbe reduzierten Vokal erhielt: (שֶׁמֶשׁ) מִזְרְחָה Deut. *4*, 41.

Kommen Formen mit der Endung å in und ausser engerer Wortverbindung vor, so sind die mit i, o und u auf enge Verbindungen

[1] Derselbe Vorgang bezüglich der Endung a lässt sich bei einer Anzahl neuarabischer Dialekte, sodann besonders im Aramäischen nachweisen, dessen status emphaticus kaum etwas anderes als einen *bedeutungslos gewordenen Akkusativ* darstellt.

[2] Auffällig ist, dass abstrakte Feminina, wie צָרָתָה, עֶזְרָתָה, יְשׁוּעָתָה für alle Kasus gebraucht werden können. Vielleicht liegen hier gar keine Singulare, sondern Plurale vor, wobei die Endung ־וֹת zu ־ָת geworden ist, (vgl. כְּתָב statt כְּתוֹב, קָרְבָּן statt קָרְבּוֹן) oder man hat sie wenigstens nach Analogie solcher Plurale behandelt.

beschränkt, vor allem auf die Stellung vor einem Genitiv, der auch durch Präpositionen verknüpft sein kann. Betrachten wir zuerst die Endung i.

Wie beim a des Akkusativs sich ältere und neuere Bildungen unterscheiden liessen, so auch hier. Als alt und regelrecht gebildet haben solche Wörter zu gelten, die eine geschlossene Silbe vor der Endung zeigen, so besonders Segolatnomina, wie אַפְסִי, בִּלְתִּי oder Nomina mit verdoppeltem Endkonsonanten wie (חַנִּי(אֵל, endlich בְּנִי, dessen erster Radikal ursprüngliches Schwa hat. Alle diese älteren Bildungen, natürlich mit Ausnahme von בְּנִי, betonen nach alter Weise die Pänultima: אַפְסִי עוֹד, מַלְכִּי־צֶדֶק, und ihr Endvokal muss als kurz angesetzt werden. Hingegen gibt es noch eine grössere Anzahl von Bildungen mit i, die gegen alles Erwarten die Endung betonen und jedenfalls auch verlängern z. B. שֹׁכְנִי, הֹפְכִי, מְקִימִי, מַגְבִּיהִי, מַשְׁפִּילִי.

Woher zunächst ihre Endbetonung? Lautgesetzlich ist sie nicht zu erklären; man kann nur Formübertragung vermuten und zwar aus dem *Nomen mit Personalsuffix.* Denn auch dieses bewahrt in ziemlich weitem Umfange Reste von alten Kasusendungen zwischen Stamm und Suffix, allerdings erstarrt und beim pluralen Nomen durch Kontraktion mit dem Abstraktsuffix aj + Vokal etwas undeutlich geworden [1]. Jedoch am Singular lässt sich noch deutlich i, a und u unterscheiden: z. B. i vor dem Suffix der II. pers. sgl. fem. סוּסֵךְ aus sûsíki; a vor dem Suffix der II. pers. sgl. masc. סוּסְךָ aus sûsaká; u vor dem Suffix der III. pers. sgl. masc., wenigstens stets, wenn es mit auslautendem ה geschrieben ist, סוּסֹה aus sûsúhu. Die Betontheit des i und u wie die Unbetontheit des a ergaben sich aus der Quantität der nachfolgenden Suffixe, erweckten aber später den Schein, als sei die Endung i und u ursprünglich betont, dagegen a unbetont gewesen. Im archaisierenden Stil gewöhnte man sich nun, in Nachahmung einerseits der älteren Reste mit der Endung i, andrerseits der Betonung von i vor den Suffixen, Neubildungen mit betontem i in die Sprache einzuführen, doch entsprechend den Suffixverbindungen nur in *Verbindungsformen:* und zwar bekamen diese Wörter ihren ständigen Platz in *alter uneigentlicher Annexion,*

[1] Vgl. den späteren Abschnitt über Anhängung der Personalsuffixe an das Nomen.

deren zweiter Teil auch in freierer Weise vermittelst einer Präposition verknüpft werden konnte, also

הֲהֹפְכִי הַצּוּר ψ *114,* 8.
מְלֵאֲתִי מִשְׁפָּט Is. *1,* 21.
שֹׁכְנִי לְבָדָד Micha *7,* 14.
הַיֹּשְׁבִי בַּשָּׁמָיִם ψ *123,* 1.

Trägt das nachfolgende Wort den Ton auf der ersten Silbe, so muss nach den früher gegebenen Regeln über den Satzton das erste Wort den Ton auf die vorletzte Vollsilbe zurückziehen [1]; daher רַבָּתִי עָם Lam. *1,* 1.

Aehnliche Tonverhältnisse wie bei i finden sich bei den 3 Wörtern, die noch ein aus altem u entstandenes o in der Endung tragen. In בְּנוֹ ist o naturgemäss betont; in חַיְתוֹ und מַעְיְנוֹ kann es nur als sekundär genommen werden, wiederum aus Anlehnung an das o im suffigierten Nomen. Uebrigens bewirkt auch hier der Satzton in fast allen Fällen Rückgang des Tones auf die Vorletzte:

(־יַעַר ־גוֹי) חַיְתוֹ־אֶרֶץ _̀ (x) x _́, doch חַיְתוֹ בַּיַּעַר x (x) _̀ x _
מַעְיְנוֹ־מָיִם _̀ (x) x _́

Die alte Endung des Nominativs u hat sich nur noch im ersten Teile von altertümlichen Eigennamen erhalten, wie שְׁמוּאֵל, מְתוּשֶׁלַח, פְּנוּאֵל und kann als völlig lebloser Ueberrest der alten Sprache uns hier nicht weiter beschäftigen.

C. Kurze Vokale in offener Tonsilbe.

Hauptregel: In haupttonigen kurzen Silben werden altsemitische Vokale gedehnt, wenn eine Silbe dahinter geschwunden ist; in neben-

[1] Die Poesie kann auch schon auf den Nebenton eine Hebung legen, daher רַבָּתִי בַגּוֹיִם . ! . ! . !

In Hos. *10,* 11 ist die Enttonung der Endung wohl aus metrischen Gründen vorgenommen: אֹהַבְתִּי לָדוּשׁ . ! . . !

tonigen Silben bewahren sie im gleichen Falle ihre alte Quantität, und teilweise auch ihre alte Qualität.

I. Anwendung auf *eintonige* Wörter:

Bei ihnen wird

a) unter dem Haupttone

a zu â (ָ):	máthalu	— mathâlu	— מָשָׁל
	• ínqatalu	— inqatálu	— נִקְטָל
	qátalaki	— qataláki	— קְטָלֵךְ
i zu ê (ֵ):	kátifu	— katífu	— כָּתֵף
	khâtinu	— khâtínu	— חוֹתֵן
	sûsiki	— sûsíki	— סוּסֵךְ
u zu ô (ֹ):	• ʿámuqu	— ʿamúqu	— עָמֹק
	ʿîruhu	— ʿîrúhu	— עִירֹה

b) unter dem Nebentone

a zu a (ַ):	màthalu	— mathàlu	— מַשְׁל
	• ìnlaʿagu	— inlaʿàgu	— נִלְעַג
	màʿjanu	— maʿjànu	— מַעְיַן
i zu a (ַ):	wàtidu	— watìdu	— יְתַד
	• mìsfidu	— misfìdu	— מִסְפַּד
	ʾàbidu	— ʾâbìdu	— אֲבַד [1]
u teils zu o (ָ):	• qàṭunu	— qaṭùnu	— קְטָן
teils (vor Guttur.) zu a (ַ):	• gàbuhu	— gabùhu	— גְּבַהּ

Anmerkung: Vor einer Liquida kann statt a des Nebentones auch æ (ֶ) eintreten: làbanu — labànu — לְבֶן
• ʾàbilu — ʾabìlu — אֲבֶל

Wenn die Lexika aber neben haupttonigem חָלָב nebentoniges חֲלֵב stellen, so scheint das nicht korrekt; vielmehr muss zu letzterer Form ein haupttoniges חֲלֵב ḥaléb = ḥuláibu, also eine *Diminutivform* ergänzt werden.

Findet kein Verlust einer folgenden Silbe statt, so bleibt die

[1] Vgl. die bisher verkannte Form *ψ 91, 2*: אֹמֵר לַיהוָה «der zum Herrn spricht».

frühere Vokalquantität, und es erscheint alsdann in haupt- wie nebentoniger Silbe

a als a (ַ), wenn die folgende Silbe mit einer Gutturalis oder j beginnt :

náʿli	—	náʿil	—	נַעַל [1]
(wal)jàʿni	—	(wal)jàʿin	—	וַיַּעַן [2]
báiti	—	bájit	—	בַּיִת

als æ (ֶ), wenn die folgende Silbe mit einer Nichtgutturalis (ausser w) + æ beginnt :

málki	—	málik	—	מֶלֶךְ
ʿaschárti	—	ʿaschárit	—	עֲשֶׂרֶת

als å (ָ), wenn die folgende Silbe mit Waw beginnt, oder wenn der Vokal å nachfolgt, seltener wenn ein A-Vokal vorhergeht [3] :

	máuti	—	máwit	—	מָוֶת
	(wal)jàqum	—	(wal)jàqum	—	וַיָּקָם
	qatalátki	—	qatalátik	—	קְטַלְתָּךְ
	al-ʾárdi	—	al-ʾárid	—	הָאָרֶץ
i als e (ֵ) :	sífri	—	sífir	—	סֵפֶר
u als o (ֹ) :	qúdsi	—	qúdis	—	קֹדֶשׁ
	kutúnti	—	kuttúnit	—	כֻּתֹּנֶת

Begründung. Das wir mit Recht in 1. *a)* die Vokale ָ, ֵ und ֹ als Längen angenommen haben, ergibt sich aus folgenden Gründen :

1. Eine Anzahl Wörter mit altsemitischem â in offener Pänultima, woraus für gewöhnlich im Hebräischen ô in geschlossener Ultima wird, vertauscht dieses naturalange ő (וֹ) mit ָ und verändert sodann dieses ָ genau in der Weise des obigen dehnlangen ָ, z. B. qurbā́nu — קָרְבּוֹן — קָרְבָּן, mit Nebenton קָרְבַּן, mit Suffix קָרְבְּנֵיהֶם. Dieser Uebergang von וֹ zu ָ und vollends zu den Verkürzungen ַ und ֶ hätte nicht

[1] Vgl. den spätern Abschnitt über Bildung der Segolatformen.

[2] Vgl. den Abschnitt über die Kopulativpartikel und die sogenannte Tempora conversa.

[3] Eine Entwicklung von a zu i (ִ) — doch nur unter j — und zu e (ֵ) ist bei nebentonigen Formen möglich : (wal)jàbni — (wal)jàbin — וַיִּבֶן
(wal)jàlid — (wal)jàlid — וַיֵּלֶד

eintreten können, wenn nicht Wörter mit dehnlangem —ָ hierfür das Vorbild abgegeben hätten.

2. Wenn beim Nebenton aus —ָ, —ֵ und —ֹ die reine Kürze —ַ, bei Schwachton aber Schwa entsteht, so ist der Schluss erlaubt, das beim Hauptton eine Vokalquantität vorliegt, die sich zur reinen Kürze verhält, wie Schwa zu dieser, also die Dehnlänge.

3. Die griechischen Namensumschreibungen der LXX haben fast immer η für dehnlanges —ֵ.

4. Die indogermanische Grammatik konstatiert die gleiche Erscheinung: « Der (haupt)betonte Vokal einer kurzen Silbe wird verlängert, wenn eine Silbe dahinter geschwunden ist » [1]. Für das Hebräische ist man insofern noch günstiger gestellt, als man hier Haupt- und Nebenton klar unterscheiden kann, während das Indogermanische vielfach dieses Vorteiles entbehrt.

II. Anwendung auf *doppelttonige* Wörter:

Haupttonsilben, die altsemitischen Haupttonsilben entsprechen, kommen hier nicht in Betracht, da sie nie kurz sind, ebensowenig Nebentonsilben, die durch ihre Stellung in einer eigentlichen Annexion direkt aus solchen Haupttonsilben entstanden sind. So bleiben also nur zu behandeln übrig:

1. Nebentonsilben, die ohne in der Annexion zu stehen, altsemitischen Haupttonsilben entsprechen. In ihnen wird

a zu å (—ָ): qátalàt — qàtalát — קָטְלָה
máli'ù — màli'ú — מָלְאוּ
* 'ánâ-kì — 'ànâkí — אָנֹכִי
* waqátaltà — waqàtaltá — וְקָטַלְתָּ

i teils zu i (—ֵ): * 'ájibakà — 'ájibaká resp. 'âjìbaká — אֵיבְךָ

vor einer Liquida zu æ (—ֶ): * jáṣirakà — jâṣìraká — יִצֶרְךָ

bei Konkurrenz mit einer Gutturalis zu a (—ַ):

* míḏbiḥakà — miḏbìḥaká — מִזְבַּחֲךָ

einigemal zu e (—ֵ): sálikhakà — sâlìkhaká — שֵׁלְחֲךָ

[1] Vgl. W. Streitberg, Die Entstehung der Dehnstufe, Indogermanische Forschungen, III, S. 305-416. Derselbe: Urgermanische Grammatik (Heidelberg 1896), S. 38.

Die hebräische Entwicklung von u lässt sich nicht mehr nachweisen.

2. Nebentonsilben, die altsemitischen Nebentonsilben entsprechen: Wenn diese durch *zwei* kurze Silben vom Haupttone getrennt sind, so wird ihr a, i und jedenfalls auch u zu Schwa, d. h. *ihr Nebenton wird zur Unbetontheit:*

màthalukúnna — מְשַׁלְכֶן
lìbabuhúnna — לְבַבְהֶן

wenn sie durch drei kurze Silben vom Haupttone getrennt sind, so wird

a zu i (—): sàdaqatukúnna — ṣàdaqatukúnna — צִדְקַתְכֶן
dàbarajuhúnna — dàbarajuhúnna — דִּבְרֵיהֶן

bei Konkurrenz mit einer Gutturalis bleibt a (—):

zàʿaqatukúnna — zàʿaqatukúnna — זַעֲקַתְכֶן

i bleibt i (—): lìbabajuhúnna — lìbabajuhúnna — לִבְבֵיהֶן

Für die Entwicklung von u fehlt es an Beispielen.

3. Nebentonsilben, die erst auf hebräischer Tonstufe in früher einfach hauptbetonten Wörtern entstanden sind; in ihnen wird

a zu i (—): ṣádaqatuhu — ṣàdaqatúhu — צִדְקָתוֹ
ṣadaqấtajaka — ṣàdaqâtájaka — צִדְקֹתֶיךָ

bei Konkurrenz mit einer Gutturalis zu a —:

ʾádamatuhu — ʾàdamatúhu — אַדְמָתוֹ
ḥaṣirấtajuhu — ḥàṣirâtájuhu [1] — חַצְרֹתָיו

Für den Wandel von i und u fehlt es an Beispielen.

Anmerkung. Wenn eine neu entstandene Nebentonsilbe von der Haupttonsilbe durch eine *Kürze* und eine *Länge* getrennt war, so hat man einigemal zur leichteren Aussprache den Nebenton auf die folgende Kürze verschoben; daraus entstanden Formen wie

חֲצֵרוֹתָיו statt חַצְרוֹתָיו
יְתֵדֹתָיו statt יִתְדֹתָיו
גְּדֵרֹתָיו statt גִּדְרֹתָיו
קְעָרֹתַי statt קַעֲרֹתַי

[1] Vgl. den spätern Abschnitt über Anhängung der Suffixe an das Nomen.

Dagegen ist im ersten Worte der Phrase מֵעֲרֵמוֹת הֶעָפָר (Neh. *3*, 34) eine Diminutivform zu vermuten, wodurch der ganze Satz den Sinn bekäme : « Werden sie die Steine *aus den Häuflein Asche* wieder zum Leben erwecken, nachdem sie verbrannt waren » ?

Ueber die Vokalisation einiger einsilbigen Partikeln.

Die altsemitischen Proklitiken bi, li, ka treten im Hebräischen mit wechselnden Vokalen auf, deren Erklärung darin beruht, dass der schon im Altarabischen angebahnte Wechsel von i und a bei der Präposition li sich auf die beiden andern Wörter ausgedehnt hat. So zeigen sie unmittelbar vor dem Hauptttone å : בָּבֶם, לָעַד, כָּאֵלֶּה ; in der Pänultima vor dem Hauptttone Schwa, das auf altes i oder a zurückgehen kann : בִּבְנֵינוּ, לְמִינוֹ, כְּנֶגְדּוֹ ; in der Antepänultima vor dem Hauptttone i [1] : בְּדַרְכֵּי, לְמְאוֹרוֹת, כִּדְמוּתֵנוּ ; unmittelbar vor dem Nebentone Schwa : בְּתוֹךְ, לְךָ, כְּמוֹ ; in der Pänultima vor dem Nebentone i (vor Ḥateph den entsprechenden Vollvokal) בִּרְקִיעַ, לִדְבַר, כַּחֲצִיר ; wenn aber die Ultima vor dem Nebentone geschlossen ist, Schwa : בְּמִדְבַּר, לְמֶמְשֶׁלֶת, כְּמַרְאֵה ; endlich vor Silben, die ursprünglich mit zwei Konsonanten anlauten, i : בִּקְטֹל, לִרְדֹּף, כִּנְפֹּל [2].

Die alte Kopulativpartikel wa wird bezüglich der Vokalisation ganz ähnlich behandelt ; darum vor dem Hauptttone : וָיוֹם, וְקָטַל. וִדְרָכַי (statt וְדְרָכַי) ; vor dem Nebentone : וּבֵין (statt וְבֵין), וּדְבַר (statt וְדְבַר) : bei Neben- und Hauptton : בְּדֹר וָדֹר ; vor altem Schwa quiescens : וּנְפֹל (statt וְנְפֹל) וַחֲכַם u. s. w.

Von diesem Waw ist das Waw des Imperfektum conversum zu trennen, weil in ihm noch ein zweites Wortelement enthalten ist.

[1] Daneben auch a ; denn לֵרֹא (I Sam. *18*, 29) kann nur auf lajrô zurückgehen, ebenfalls לֵאמֹר auf lajmor (mit Uebergang von א in י, vgl. den späteren Abschnitt über die Verba פ׳א), בֵּאלֹהִים, לֵאלֹהִים auf lajlôhîm, bajlôhîm (mit dem gleichen Lautübergang, der jedoch in לָאֱלֹהִים Ex. *22*, 19 und בָּאֱלֹהִים *ψ 86*, 8, vermieden ist).

[2] Fälle mit Schwa wie חֵלֶק כְּחֵלֶק, נֶפֶשׁ בְּנֶפֶשׁ sind so aufzufassen, dass diese adverbialen Wortverbindungen je unter *einem* Hauptttone stehen und als *ein* Wort angesehen werden, wobei altes i der Partikeln zwischen Neben- und Hauptton zu Schwa wird.

worüber der Abschnitt über Vokale in geschärften Silben Näheres bringen wird. Auch vom *Artikel* mag hier nur soviel bemerkt sein, dass er vor unbetonter Silbe stets nach alter Weise nebentonig auftritt; seine formale Erklärung folgt später im vorher erwähnten Abschnitte.

Zusatz über die bisher geltenden hebräischen Dehnungsregeln.

In keinem Punkte wimmeln die bisherigen hebräischen Grammatiken so sehr von schiefen Anschauungen und Formulierungen wie bezüglich der Dehnung altsemitischer Kürzen. So ist es eine allgemein adoptierte Meinung, dass der *Ton* Dehnkraft habe [1]; ob darunter jede Tonstufe oder nur der Hauptton gemeint sei, legt kein Grammatiker näher dar. Aber nimmt man auch an, es sei der Hauptton gemeint, so ist auch diese Fassung der Regel durchaus ungenügend und führt zu den widersprechendsten Folgerungen. Mit ihr glaubt man die Länge der ersten Vokale in dreiradikaligen Segolatformen beweisen zu können und redet von mǽlæch, séphær, qódæsch, während doch schon die Analogie von náʿar auf die Kürze ihrer Stammvokale leiten sollte. Andernteils hat man zur Erklärung von Formen wie קְטֹל, die unter dem Hauptttone kurze Vokale zeigen, keinen andern Ausweg gefunden, als den « Differenzierungstrieb der Sprache », womit man alle gordischen Knoten der Lautlehre allerdings spielend leicht durchhauen kann.

Weiter sollen Kürzen in offener *Vortonsilbe* gedehnt werden. Damit berühren wir die unglücklichste Erfindung der neueren hebräischen Grammatik, mag König sie auch eine « immerbleibende Errungenschaft der historischen Sprachbetrachtung » nennen [2]. Welchen Wert kann der Vorton haben? Etwa mehr als den eines Nebentons? Wie ist es dann aber möglich, dass unmittelbar vor diesem Tone noch ein echter Nebenton stehen kann, z. B. in עוֹלָמִים? Ist er weniger als ein Nebenton, wie kann er da überhaupt dehnen, da solches nicht einmal der Nebenton vermag, vgl. dabàru = דְּבַר! Also ist schon der Begriff Vorton hier ein

[1] Vgl. über spontane Dehnung in *offener* Silbe bei *schwach geschnittenem* Akzent Sievers, Phonetik, 4. Aufl., § 790-92.

[2] Lehrgebäude, I. Hälfte, S. 7.

Unding [1], und seine angebliche Dehnkraft erweist sich nur, genau betrachtet, als eine Einwirkung auf die Qualität der Vokale.

Der einzige Versuch den Vorton wissenschaftlich zu begründen, den Prätorius [2] unternommen hat, steht auf gänzlich ungenügender Basis. « Alle sogenannten Vorton- und Gegentonsteigerungen, sagt Prätorius, sind Spuren der allmählichen Wanderung des Hochtons durch das Wort von vorn nach hinten.... Die ursprüngliche Stelle des Hochtons war die Antepänultima, bei einem zweisilbigen Worte trat er event. auf ein proklitisches Wörtchen. Im status constructus dagegen lag der Hochton von jeher auf der Ultima ». Seine erste These enthält ein Körnchen Wahrheit, insofern als die alten Haupttonstellen nicht selten den Nebenton bekommen, z. B. in mámlakatu — màmlakátu — מַמְלָכָה; hingegen können Quantitätssteigerungen, wenn sie unter Einwirkung des Haupttones zustande gekommen sind, nie zum Range von ursprünglichen Längen gelangen; denn fallen die Bedingungen ihres Werdens fort, so offenbart sich sofort wieder ihre alte geringere Quantität. Weiter darf man keineswegs Vorton und Gegenton mit gleichem Masse messen, wie Prätorius es thut; gibt es doch genug Worte, die in aufeinanderfolgenden Silben beides zeigen, z. B. עֹלָמִים. Soll hier also einmal der alte Ton auf עֹ gestanden haben, später auf לָ, noch später endlich auf der Endung? Jenem würde ja auch schon die zweite These Prätorius' von der alten Antepänultimabetonung entgegenstehen, wonach das Wort einmal ʿâlámîna gelautet hätte. Die innere Unwahrscheinlichkeit dieser zweiten These samt ihrem Anhange leuchtet zur Genüge schon daraus ein, dass sie die Folgerung ist der falschen Prämisse: Vortonsilben waren einmal Haupttonsilben.

Weiter sagt man, der *Satzton* könne dehnen. Zunächst welch irreführendes Wort: *Satzton!* Während alle Welt darunter die Charakterisierung aller einzelnen Teile eines Satzes gegen einander in Bezug auf den Akzent versteht [3], wendet die neuere hebräische Grammatik es zur

[1] Etwas anderes ist es, wenn vor dem Tone eine ursprünglich lange Silbe steht, wie im Neuarabischen maṣṭába, baqûlóh-lak, wo nach Spitta, Grammatik des arabischen Vulgärdialektes von Aegypten, S. 66, ein Nebenton gesprochen werden soll.

[2] Z. f. a. W. 1883, S. 20 f. Anm.

[3] Vgl. Sievers, Phonetik, § 573.

Bezeichnung des Pausaltones an, d. h. der letzten Tonsilbe eines Verses. Was nun die Sache selbst betrifft, so will ich schon hier als meine Ansicht aussprechen, dass eine Dehnung in Pausa öfters zwar nicht zu verkennen ist, aber eine durchaus unhebräische Erscheinung darstellt, die mit der Anwendung der aramäischen Vortragsweise auf den Bibeltext zusammenhängt. Das Nähere darüber siehe zu Ende dieses Buches.

Endlich wird auch gegen die angebliche Dehnung kurzer Vokale als Ersatz für nichteintretende Verdoppelung des folgenden Konsonanten im Abschnitte über die Vokale in geschärften Silben das Nötige gesagt werden.

Scheinbare Ausnahmen vom Dehngesetze.

Wenn nach dem Dehngesetze aus altsemitischen Nomen wie mathalu(-i-a) und ʿamalu(-i-a) hebräisch מָשָׁל und עָמָל wird, warum wird aus altsemitischen Verbalformen wie mathala und ʿamala im Hebräischen nicht auch מָשָׁל und עָמָל, sondern מָשַׁל und עָמַל mit kurzem a in der Ultima?

Den hebräischen Grammatiken ist als Antwort darauf geläufig: Weil der hebräische Sprachgeist Nomen und Verbum habe differenzieren wollen. Diese Phrase muss durch einen thatsächlichen Grund ersetzt werden, und als solcher dürfte vielleicht der folgende gelten. Das Dehngesetz tritt in Kraft beim Zusammentreffen *zweier* Umstände, dem Vorhandensein eines nachfolgenden Vokals und der Haupttonigkeit der zu dehnenden Silbe. Sollte eine von beiden Bedingungen etwa beim hebräischen Perfekt gefehlt haben? Nun würde aber der Akzent von qâṭál nicht auf der Ultima stehen, wenn diese nicht nach Eintritt der hebräischen Akzentverschiebung noch eine Silbe hinter sich gehabt hätte: ferner muss der Perfektakzent im Hebräischen gleichwie im Altsemitischen ein haupttoniger sein, da sonst kein קָטַל, sondern nur ein קְטַל sich finden dürfte. So bleibt nur die Annahme übrig, dass *nach* dem Eintritt der Akzentverschiebung die kurze Endung a *abgestossen* worden sei. Die Veranlassung zu diesem merkwürdigen Vorgang lag in der Uebertragung der Vokalverhältnisse des Imperfekts auf das Perfekt. In jenem hatte der alte Jussiv, d. h. die (nebentonige) Imperfektform mit gekürzten Endungen, besonders durch die häufige Verbindung mit wa + l (וּ) die

Oberhand über die alten längeren Formen bekommen und sie dann ausser bei einigen unregelmässigen Verbalklassen fast vollständig verdrängt. Nach dem Muster dieses Jussiv-Imperfekts konstruierte sich das Hebräische ein Perfekt, das in der III. pers. sgl. masc. endungslos war, nämlich qàṭal, und indem hiermit das alte Perfekt qaṭála — קָטַל kontaminiert wurde, entstand die Form qåṭál — קָטַל [1].

Eine Perfektform mit dehnlangem å hielt sich im zweiten Teile von komponierten Eigennamen, wie יְהוֹנָתָן, יְהוֹיָדָע, אֱלִישָׁמָע, אֱלִישָׁפָט, wo aber zu der Zeit, als statt des Dehnvokals noch Kürze + folgendem Vokal gesprochen wurde, nicht die verbale Endung -a, sondern die nominale -u und -a vorhanden gewesen sein muss. Denn das Altarabische lehrt uns, dass jede Verbalform, die als Eigenname gebraucht wird, ihre Verbalendung gegen die diptotisch zu flektierende Nominalendung umtauscht [2], z. B. schámmara « er hat sich aufgeschürzt » als Eigenname Schámmaru(-a), jazídu « er vermehrt » als Eigenname Jazídu(-a) « (Gott) vermehrt », jáʿlâ « er ist hoch » als Eigenname Jáʿlâ « (Gott) ist hoch ». So sind denn offenbar auch imperfektische Bildungen wie יִצְחָק, יַמְלֵךְ. יַעֲקֹב mit dehnlangen Endsilben anzusetzen [3].

Dagegen ist das regelmässige Imperfektum der transitiven Verben auf o wie יִקְטֹל mit kurzem o zu sprechen, wie schon aus der intransitiven Form mit kurzem a יִכְבַּד hervorgeht; die Grundformen waren demnach nicht jáqtulu und jákbadu, sondern die Jussive jáqtul und jákbad, die eine frühere Zeit nur nebentonig gebrauchte.

Es bleibt noch übrig, die notwendigen Folgerungen aus der Konstatierung der kurzen Endungen in der III. pers. sgl. masc. des Perfekts und Imperfekts Qal zu ziehen. Hat das Perfekt Qal mit a in der zweiten Silbe keine Dehnung erfahren, so ist diese jedenfalls auch nicht im Perfekt mit e und o anzusetzen; also betone man kabéd und qaṭón. Was für das Qal gilt, erstreckt sich in gleicher Wirkung auch auf alle anderen Genera verbi, und so spreche man nur qiṭṭél und hithqaṭṭél,

[1] Das Nähere über das verkürzte Perfekt und Imperfekt siehe im Abschnitte « Die Kopulativpartikel und die sog. Tempora conversa ».

[2] Siehe Reckendorf, Die syntaktischen Verhältnisse des Arabischen, S. 171 und Nachtrag.

[3] Dafür spricht auch die koranische Wiedergabe von יִצְחָק durch Jiṣkhâqu, von יַעֲקֹב durch Jaʿqûbu; ferner griechisches Ἰακώβ.

nicht qiṭṭél und hithqaṭṭél aus. Das Hiphʿîl macht mit seinem den langvokaligen Verben entlehnten langen î eine Ausnahme.

Nach den Imperfekten jiqṭól und jikbád, sowie jᵉquṭṭál und jâqṭál sind auch alle anderen mit e ohne weiteres als kurzvokalig in der Ultima anzusetzen, also jiqqâṭél, jᵉqaṭṭél, jithqaṭṭél; desgleichen יֵשֵׁב jeschéb, יִתֵּן jittén, יֹאחֵז jôḥéz u. s. w.

Was aber gemeinsam für alle Perfekta und Imperfekta der dreiradikaligen Verben gilt, darf nicht auch übertragen werden auf deren Partizipia, die bei rein nominaler Formation die Wirkung des Dehngesetzes regelrecht erfahren haben. So sind neben קָטֵל « tötend » auch כָּבֵד « schwer » und קָטֹן « klein » mit gedehntem zweiten Vokal zu lesen und unterscheiden sich dadurch genügend von den gleichgeschriebenen Perfekten כָּבֵד und קָטֹן. Dann erklärt sich auch aufs natürlichste das Eindringen von langem a in die Partizipien der passiven Genera verbi, die im Altsemitischen kurzen Vokal gleich den Perfekten hatten: diese entzogen sich wegen Abfalls der Endung der Einwirkung des Dehngesetzes, jene behielten den Endvokal und dehnten in der Folgezeit den A Vokal der vorhergehenden Silbe zu â, also נִקְטָל, älter niqṭálu (resp. naqṭálu), מְקֻטָּל, älter muquṭṭálu. מָקְטָל, älter muqṭálu, doch unter dem Nebentone נִלְעָג = nilʿâgu u. s. w.

Hebräische Entwicklung der altsemitischen langen Vokale in offener Silbe.

A. Lange Vokale in offener Silbe vor dem Tone.

Hauptregel. Unmittelbar vor dem Haupttone behalten die langen Vokale ihre alte Quantität; unmittelbar vor dem Nebentone werden sie meist verkürzt.

Ausführung. 1. Anwendung auf *eintonige* Wörter:

a) Vor dem Haupttone erscheint

â als ô (ֹ, —): qấtilu — qâtílu — קוֹטֵל

thaláthatu — thalâthátu — שְׁלוֹשָׁה

î als î (ִי, ִ): ˙nabî'îna — nabî'îna — נביאים
gabîratu — gabîrátu — גביָרה
û als û (וּ, ֻ): ˙batûlatu — batûlàtu — בתוּלה

b) Vor dem Nebentone, wenn der Länge nicht noch eine Kürze voraufgeht, wird

â zu o (ֹ, ָ): khàtamu — khâtàmu — חותם
î zu i (י, ִ): ˙schìḥaju — schiḥàju — שיחי
û zu u (וּ, ֻ): ˙rûḥàtu — rûhàtu — רוחות

c) Vor dem Nebentone, wenn der Länge noch eine Kürze vorhergeht, wird letztere zu Schwa, erstere aber bleibt lang, z. B.

˙'ilàhaju — 'ilâhàju — אלהי
˙walìdaju — walìdàju — ילידי
˙tarùmatu — tarûmàtu — תרומת

Die Begründung von *b)* und *c)* stützt sich auf die Analogie der Vorgänge bei kurzen Vokalen in offener Silbe. Wenn dort eine vor dem Nebentone stehende Kürze zu Schwa wird, so ist nicht wohl denkbar, dass unter gleichen Tonverhältnissen eine Länge ihre volle Quantität beibehalten könne; vielmehr muss hier der gleiche Morenverlust wie dort eingetreten sein, wodurch die Länge zur Kürze wird. Geht aber der Länge noch eine Kürze vorher, so scheint die Analogie von Fällen wie g^emallè, k^emar'è, zu fordern, dass die Längen beibehalten werden, da die Erleichterung der zweitvorhergehenden Silbe als Ersatz für das Unterbleiben der Verkürzung der Länge dient.

II. Anwendung auf *doppelttonige* Wörter, wenn zwischen beiden Tonsilben *nur eine, d. h. die lange* Silbe steht:

a) Zwischen Haupt- und Nebenton erscheint

â als ô oder o (ֹ, ָ): gàbbârîna — gàbbârîna — גבורים
î als i (י, ִ): ˙sàddîqîna — sàddîqîna — צדיקים
û als u (וּ, ֻ): màlbusîna — màlbûsîna — מלבושים

b) Zwischen zwei Nebentönen wird

â zu o (ֹ, ָ): ˙gabbàraju — gàbbàràju — גבורי
î zu i (י, ִ): ˙'addìraju — 'àddîràju — אדירי
û zu u (וּ, ֻ): ˙malbùsaju — màlbûsàju — מלבושי

Begründung. Die Verkürzung alter Längen zwischen zwei Nebentönen darf nach Analogie der stetigen Verkürzung von kurzem a, i, u zu Schwa in entsprechender Stellung als sicher erschlossen werden ; in dem Worte בְּבָֽתֵּי wird zudem die Verkürzung durch die Schreibung von Ḥaṭeph deutlich gemacht, das hier wohl (wie in חָכֳמָה u. a.) unbetontes kurzes å darstellen soll.

Schwieriger ist dagegen der Beweis für die Verkürzung zwischen Haupt- und Nebenton. In analoger Stellung zeigt sich bei kurzem Vokale eine merkwürdige Ungleichheit der Behandlung, indem a fast immer als å erhalten bleibt, i und u aber meistens reduziert werden. So wird man wohl auch bei den langen Vokalen nur zum Teil Verkürzung anzunehmen haben, und zwar bei â nur selten, in der Regel aber bei î und û. Ein direkter Hinweis für kurzgewordenes â scheint in der Schreibung צִפֳּרִים (statt צִפֹּרִים) zu liegen und weiter in der dehnlang gewordenen Endung des status absolutus von den altsemit. Bildungen faʿʿâl, faʿlân, fuʿlân u. s. w. wie מִלָּה, אַבְדָן, שֻׁלְחָן, worüber später ausführlicher gehandelt wird.

III. Anwendung auf *doppelttonige* Wörter, wenn zwischen beiden Tonsilben *ausser einer langen noch eine kurze* Silbe steht.

In diesem Falle erscheint stets â als ô, î als î, û als û, die Kürze aber als Schwa, z. B. אַרְמְנֹתֶיהָ, מוֹסְרוֹתֵימוֹ ; בִּמְדִינוֹת ; הַמְּצוּדָה.

B. Lange vokale hinter der tonsilbe.

Regel. Unmittelbar hinter der Tonsilbe, mag sie haupt- oder nebentonig sein, wird jeder lange Vokal um eine More verkürzt ; und zwar wird

â zu å (ָ) : * qatáltâ [1] — qatáltâ — קָטַלְתָּ
î zu i (ִ) : * qatáltì — qatáltî — קָטַלְתִּי
û zu u (ֻ) : * qatálnû — qatálnû — קָטַלְנוּ

Beweis. Wenn jede kurze Endung hinter dem Tone bis auf wenige, meist künstlich erhaltene Reste verschwunden ist, so darf man daraus

[1] Ob ursprünglich in dieser Endung ein langes a stand, ist mir allerdings nicht über jeden Zweifel erhaben ; immerhin halte ich zunächst noch an Nöldekes Beweisen (ZDMG, Bd. *38,* S. 407-22) dafür fest.

den Analogieschluss ziehen, dass lange Endungen sich nicht intakt gehalten haben, sondern im gleichen Verhältnisse geschwächt, d. h. zu Kürzen geworden sind.

Doch gibt es auch noch einen direkteren Beweis, besonders für die Verkürzung von å zu å.

Die Punktatoren der Bibel setzen ein Dagesch in den Anfangskonsonanten eines Wortes, *wenn dieses auf der ersten Silbe einen Haupt- resp. Nebenton trägt, das vorhergehende mit offener Silbe schliessende Wort aber die Ultima unbetont, die Pänultima betont hat*, endlich das Verhältnis dieser beiden Worte ein solches ist, dass sie zusammen *einen Sprechtakt ausmachen*, z. B. bei

הָיְתָה־לִּי _́ (x) x _́ *ψ 42,* 4.
אֲשַׁלְּמָה־רָּע (x) _́ (x) x _́ Prov. *20,* 22.
נִירְשָׁה לָּנוּ _́ (x) x _́ x *ψ 83,* 13.
שֶׁכָּכָה לּוֹ x _́ x _́ *ψ 144,* 25.
מָחַצְתָּ רֹּאשׁ x _́ x _́ Hab. *3,* 13.
צָפַנְתָּ לִּירֵאֶיךָ x _́ x _̀ x _́ x *ψ 31,* 20.

Auf den ersten Blick glaubt man, bei diesen Beispielen unbetonte Längen in der Endsilbe zu erblicken; doch was sollte dann folgendes Dagesch bedeuten? Etwa Schärfung der vorhergehenden offenen Silbe bei Verbindung mit seinem konsonantischen Begleiter, wie Prätorius und König annehmen? Dem widerspricht der Umstand, dass dieses Dagesch auch in den Buchstaben ר gesetzt wird, der nie mit dem Verdoppelungszeichen geschrieben wird. Auch die בגדכפת müssten dann stets hart gesprochen werden, was wenigstens vor folgendem *Nebentone* nicht der Fall ist, weshalb man hier dieses Dagesch nicht zu setzen pflegt, z. B. in עָזַבְתָּ דֹרְשֶׁיךָ *ψ 9,* 11.

Da somit weder Schärfung noch Härtung des Trägers von Dagesch eintritt, so kann überhaupt der Zweck seiner Setzung nicht seinen eigenen Konsonanten betreffen; sie muss vielmehr vom Wesen des vorhergehenden Vokals etwas Besonderes aussagen. Das kann aber nur die Verkürzung der im Betonungsfalle langen offenen Silbe sein, so dass zu lesen ist: hájᵉthå-lí, aschállᵉmå-rá', nírᵉså-lắnu u. s. w.

Diese Funktion des Dagesch muss sich aus den Vokalverhältnissen

geschärfter Silben entwickelt haben. Da nämlich Verdopplungsdagesch stets *kurzen Vokal* vor sich hat [1], so gewöhnte man sich an Dageschsetzung auch in Fällen, wo ein scheinbar langer Vokal kurz gelesen werden sollte, allerdings nur in Fällen, die die zu Anfang erwähnten Bedingungen erfüllen. Daher wird es regelrecht ausgelassen bei Phrasen wie

[עמו] וקרא בו = [x _´_] x x _´_ Deut. *17*, 19.
[היא] טובה לך = [_´_] x x _´_ Ruth *4*, 15.

Dürfte somit die Verkürzung von â zu å hinter dem Tone feststehen, so ist kein rechter Grund erfindlich, warum die gleiche Kürzung bei anderen langen Vokalen nicht auch eintreten solle. Wenn Baer in § 7 seiner Abhandlung de primarum vocabulorum literarum dagessatione die Dageschsetzung vor anderen Vokalen als â und ê, d. h. nach unserer Auffassung die Verkürzung solcher Vokale als anomal bezeichnet, so hat er damit nur Recht in Fällen, die die nötigen Bedingungen nicht erfüllen, z. B. bei

נעוה־לב x x _´_ Prov. *12*, 8.
אבניה ברזל x x _´_ x x _´_ Deut. *8*, 9.

dagegen muss regelrechte Verkürzung angenommen werden in Fällen wie

קראתי יה x _´_ x _´_ ψ *118*, 5.
יסרני יה x _´_ x _´_ ψ *118*, 18.
קומו צאו _´_ x _´_ Gen. *19*, 14 [2].

C. Lange vokale in offener tonsilbe.

Regel: In haupttoniger Silbe wird jede alte Länge zur Ueberlänge, wenn eine Silbe dahinter geschwunden ist, in nebentoniger Silbe behält sie die alte Quantität. Im erstern Falle wird

[1] Siehe die Regeln über die Vokale in geschärften Silben.

[2] Verkürzung von Längen hinter dem Tone ist auch im Neuarabischen ägyptischen Dialekts etwas Gewöhnliches, vgl. Spitta, Grammatik, S. 67 ; ebenfalls darf man für das Syrische vermutlich die Kürze aller vokalischer Endungen annehmen, so besonders beim å des status emphaticus.

â zu *ã* (וֹ) : maqā́mu — maqā́mu — מָקוֹם

î zu *ĩ* (ִי) : qàtilī́na — qàtilī́na — קֹטְלִים

û zu *oĩ* (וּ) : jàqtulū́na — jàqtulū́na — יִקְטְלוּן

Im zweiten Falle wird

â zu ô (ֹ, ָ) : maqā̀mu — maqā̀mu — מְקֹם

î zu î (ִי,) : jamī̀nu — jamī̀nu — יָמִין

û zu û (וּ, ֻ) : ˙sabū̀ʿu — sabū̀ʿu — שָׁבוּעַ

Begründung: Die Dehnung altsemitischer Kürzen in haupttoniger Silbe, hinter denen eine Silbe geschwunden ist, lässt zunächst vermuten, dass in Analogie dazu auch alte Längen in gleicher Stellung entsprechend in der Quantität weiter entwickelt, d. h. zu Ueberlängen gemacht worden seien, wie das bei einer Reihe indogermanischer Dialekte der Fall ist. Diese Vermutung wird bestätigt von einer Seite, von der sich die hebräische Grammatik bisher noch keiner Hülfe versah, nämlich von der biblischen Metrik. Ich betrete hier dieses als besonders schlüpfrig verschrieene Gebiet nur, um kurz zu sagen, dass die hebräischen Verse nach Hebungen und Senkungen zu messen sind, welche zwei Faktoren von genauen Gesetzen geregelt werden. Eines derselben lautet : Zwischen zwei Hebungen eines Verses muss stets wenigstens *eine* Senkung stehen. Gegen diese Regel scheint eine grössere Anzahl von Stellen zu verstossen, wo eine haupttonige geschlossene Silbe mit langem Vokal direkt vor einer anderen Tonsilbe steht, die als Hebung zählt. Hier aber ist unbedingt die erstere Silbe *zweisilbig* zu messen, z. B. in

הֲשָׁכַח חַנּוֹת אֵל . . ! . ! (.) ! « vergass Gott gnädig zu sein » *ψ, 77,* 10.

שַׁתַּנִי תוֹעֵבוֹת לָמוֹ . ! . . . ! (.) ! . « du hast mich ihnen zum Abscheu gemacht », *ψ 88,* 9.

וְאֵשׁ לְהָאִיר לָיְלָה . ! . . ! (.) ! . « und Feuer, die Nacht zu erhellen », *ψ 105,* 39.

בָּנִים לֹא־אֵמֻן בָּם . ! . . ! (.) ! « und Kinder, bei denen keine Treue ist », Deut. *32,* 20.

Nun wäre es denkbar, dass in der Poesie hinter solchen langen geschlossenen haupttonigen Silben ein Schwa mobile als Ersatz für den untergegangenen alten Endungsvokal gelesen und als die geforderte

Senkung betrachtet wäre, ähnlich wie etwa in der französischen Poesie zahlreiche für die Prosa stumme E noch silbisch verwendet sind. Doch wäre in diesem Falle wohl anzunehmen, dass die Punktatoren, denen man entschieden einen Rest von Gefühl für metrische Verslesung zuschreiben muss, solche nachgeschlagenen Vokale durch Zeichen deutlich gemacht hätten.

Spricht somit die Wahrscheinlichkeit gegen diese erste Annahme, so bleibt nur eine zweite übrig, dass derartige Silben zweigipfelige Betonung hatten, wobei der Hauptgipfel vor dem Nebengipfel lag. Sprach man in der Prosa beide Gipfel schnell hinter einander aus, so bildeten sie zusammen eine Silbe; trennte man sie aber in der poetischen Aussprache nur um ein wenig mehr, so waren zwei Silben vorhanden, die man bequem als Hebung + Senkung benutzen konnte [1].

Nun findet sich die Erscheinung, dass solche langvokaligen geschlossenen Silben für zwei metrische Silben stehen, in den weitaus meisten Fällen [2] unter dem Hauptone: ein Hinweis auf Ueberlängen in haupttoniger und einfache Längen in nebentoniger Silbe.

Uebergang von Ueberlängen in Dehnlängen.

Die hebräische Nominalbildung weist eine nicht geringe Zahl von Fällen auf, wo in haupttonigen Endsilben statt eines zu erwartenden überlangen ִ sich dehnlanges ָ findet; so besonders in fast allen Paradigmen der Formation faˁˁâlu (טַבָּח u. s. w.), in 13 Wörtern von der Bildung fiˁâlu (כְּתָב u. s. w.) und in vereinzelten Fällen der Bildungen faˁlânu. fiˁlânu, fuˁlânu (אֲבַדָּן, קִנְיָן, שֻׁלְחָן u. s. w.). Dieses Endqameṣ zu erklären, stellt man meistens die Behauptung auf, dem Hebräischen hätten hier, abweichend von den anderen semitischen Sprachen, nicht Formen mit langem, sondern kurzem a zu Grunde gelegen. Dem ist

[1] Dieselbe Erscheinung, dass Ueberlängen im Verse zweisilbig gemessen werden *können*, weist die Sprache des Rigvedas auf.

[2] Fälle, wo wohl eine nebentonige Länge dreimorig gebraucht wird, sind z. B.

כְּתַנּוּר אֵשׁ . ! (.) ! *ψ 21*, 10.
תַּעֲלֻמוֹת לֵב . . ! (.) ! *ψ 44*, 22.
מִמְּצֻלוֹת יָם . . ! (.) ! *ψ 68*, 23.

aber nicht so: vielmehr hat die Sprache nur die aus alten Längen hervorgegangenen Ueberlängen später zu einfachen Dehnlängen reduziert.

Es frägt sich nun, unter welchem Einflusse diese mit Qualitätsverschiebung verbundene Reduktion geschah. Man wird in erster Linie *den* Umstand hervorheben müssen, dass diese Wörter — sämtlich Substantiva — meist mit betonten Suffixen auftreten, besonders mit Personalsuffixen und Pluralendungen, wobei nicht nur die Quantität als Ueberlänge, sondern auch als Länge meist schwindet und nur eine unbetonte Kürze übrig bleibt. Da statt kurzem o aber meistens in unbetonter Silbe å gesprochen wird (vgl. יָכָלְתִּי neben יְכָלְתִּיו) so bürgerte sich auch hier ein Qameṣ fest ein und drang von hier aus weiter in die haupttonige Singularendung ein, wo es dann als Dehnlänge gefühlt wurde, da es ein naturalanges ָ im Hebräischen nicht gibt [1].

So waren demnach Formen entstanden wie folgende:

דַּיָּן	dajján	statt	dajjôn
קְרָב	qerấb	statt	qirôb [2]
אֲבַדָּן	abdấn	statt	ʾabdôn
קִנְיָן	qinjấn	statt	qinjôn
שֻׁלְחָן	schulḥấn	statt	schulḥôn
קָרְבָּן	qårbấn	statt	qårbôn

War nun einmal das dehnlange å in den status absolutus dieser Wörter eingedrungen, so erscheint eine Weiterentwicklung in der Richtung der Formen mit lautgesetzlich entstandenem â ganz natürlich. Bei letzteren stand im status constructus kurzes a in der Endung; dem entsprechend erhielten die obigen Wörter und Genossen denselben Vokal, also דַּיַּן, אֲבַדַּן, קִנְיַן, שֻׁלְחַן, קָרְבַּן; nur nicht die auf fiʿâlu zurückgehenden, und zwar wohl deshalb, um nicht der ersten Verkürzung von i zu

[1] Auf die Bildungen mit langer Pänultima könnten auch die passiven Partizipialformen mit ihrem aus ursprünglichem kurzen a entstandenen dehnlangen Qameṣ einigen Einfluss bezüglich der Einsetzung einer Dehnlänge in die Endung gehabt haben; doch lege ich diesem Argumente keine grosse Bedeutung bei.

[2] In *ψ 55*, 19 פָּדָה בְשָׁלוֹם נַפְשִׁי מִקְּרָב־לִי wird aus der Endsilbe von קְרָב noch eine Senkung entwickelt (. ! . ! . ! . ! (.) !)̆; das zeigt, dass hier noch nicht die reine Dehnlänge vorliegt, weil diese nicht dreimorig gebraucht werden kann.

Schwa [1] eine zweite nachfolgen zu lassen. Wenn sich bei den Wörtern mit ursprünglichem Dehnvokal in tonlos gewordener Silbe â durch a noch zu Schwa verkürzte, z. B. דִּבְרֵיכֶם, so war zur Nachahmung dieser Reduktion bei den Wörtern mit Naturalänge in der Endung nur wenig Trieb vorhanden, da sie den alten Vokalzustand zu sehr verwischt hätte. So bildete man allenfalls von קָרְבָּן ein קָרְבְּנֵיהֶם, von שֻׁלְחָן ein שֻׁלְחֲנוֹת, von ˙ דַּכָּא (דַּכִּיא ?) ein דַּכָּאֵי, von אַיָּלָה ein אַיְּלוֹת, von חַטָּאָה ein חַטֹּאת (statt חַטָּאת); aber mit Beibehaltung eines Vollvokals (å) חָרָשֵׁי, מִלְהֵיהֶם, כַּשָּׁפֵיכֶם und so stets bei der Klasse fiʿâlu.

Der späteren Aussprache jeder Ueberlänge als einfache Länge scheint es zugeschrieben werden zu müssen, wenn in der griechischen Transskription hebräischer Namen der *Zirkumflex,* das Zeichen der zweigipfeligen Betonung, nur sehr selten gesetzt wird.

Zur Flexion der zweiradikaligen Verben mit langem Stammvokal.

Wenn, wie wir früher gesehen haben, die III. pers. sgl. masc. vom Perfekt der dreiradikaligen Verba mit abgefallenem Endvokal in die hebräische Sprachperiode eintrat, so darf man dasselbe auch für das zweiradikalige Verb annehmen. Also waren die hebräischen Urformen vor der Vokalentwicklung qấm, (i)naqấm, huqâm u. s. w.

Aus qấm hätte dann weiter qôm werden müssen: statt dessen findet sich stets qấm (קָם). Dieselbe Abnormität eines dehnlangen Vokals weist mḗt (מֵת) auf statt zu erwartendem î. Mit naturalangem Vokale stellen sich aber daneben בִּין und Genossen und endlich בּוֹשׁ und אוֹר. Woher diese unregelmässige Mannigfaltigkeit?

Die älteren semitischen Sprachen kennen alle die Trennung der zweiradikaligen Verben mit langem Vokal in Transitiva und Intransitiva, und zwar am entschiedensten in den Formen des Imperfekts, welches jene mit û, diese mit î oder â bilden, oft auch schon im Perfekt, wo â das Transitiv, î das Intransitiv bezeichnet. Ein Perfekt mit intransitivem û kannte aber wohl keiner der alten Dialekte. Qâm und mîth lauteten nun vermutlich im älteren Hebräisch qôm und mîth. Dann

[1] Vgl. oben S. 38 f.

aber bewirkte die Unterscheidung von a und o in der Ultima der drei-dreiradikaligen Verben, dass man eine gleiche auch in den zweiradikaligen Verben, wo sie ursprünglich fehlte, vermutete, und darum in unzweifelhaft intransitiven Wurzeln wie בּוֹשׁ und אוֹר das ô beibehielt und als vermeintliche Verlängerung eines Intransitiv-o ansah, hingegen bei den Transitiven naturalanges ô zu dehnlangem à verminderte, und sie dadurch den Transitiven mit a im Tone näherte.

Zur Spaltung der Verben mit mittlerem î in solche mit î und ê wird ein ähnlicher Grund vorliegen. Nimmt man selbst an, alle Vertreter dieser Klasse seien ursemitische Intransitiva gewesen, so hat das Hebräische sie doch mehr und mehr als Transitiva gefühlt mit Ausnahme von m-t « sterben » [1], das wohl keine Sprache als eine vom Subjekt hervorgebrachte Handlung, sondern nur als einen an ihm vorhandenen Zustand begreift [2]. Diese Scheidung führte weiter zur Einsetzung des (verlängerten) e der dreiradikaligen Intransitiva in die Wurzel m-t, während die übrigen Verben durch Beibehaltung des î als transitiv charakterisiert wurden.

Die übrigen Perfekta erklären sich folgendermassen נָקוֹם (nåqóm) kann nur altsemitisches in(a)*qâm* sein, entsprechend der Form נָסַב bei den kurzvokaligen Verben. Der Vokal û in den Formen mit konsonantisch anlautender Endung wie נְקוּמוֹתִי geht nicht direkt auf ô zurück, sondern ist dem kurzen u der kurzvokaligen Gegenklasse (vergleiche תְּסֻבֶּינָה) nachgebildet. הֵקִים (heqím) = hiqîm, altsemitisch ʾaqâm scheint sein erstes i dem nebentonigen Perfektum conversum zu verdanken; das zweite stammt jedenfalls aus dem Imperfektum. הוּקַם zeigt auffälligerweise Dehnung des Präfixvokals und Verkürzung des Stammvokals; zu letzterer wird das Hophʿal הוּסַב das Muster abgegeben haben.

Die Imperfekta des Qal und Hiphʿil haben entgegen denen der regelmässigen wie unregelmässigen Verben *drei* Bildungen : יָקוּם (jåqoû̃m) יָקֹם (jåqóm), וַיָּקָם (wajjåqåm) resp. יָקִים (jåqĩm), יָקֵם (jåqém), וַיָּקֶם (wajjåqæm). Die erste der drei Formen entspricht dem altsemitischen Imperfekt mit kurzvokaligen Endungen = jaqûmu, jaqûma resp. juqîmu,

[1] Vgl. auch das Partizip לָן « übernachtend ».

[2] Vgl. über semit. Transitiva und Intransitiva die glänzenden Darlegungen von Reckendorf, Synt. Verhält., S. 40-42.

juqîma; die letzte dem alten Imperfekt mit gekürzten Endungen (Jussiv) = jàqum resp. jùqim; die mittlere entstand auf hebräischem Sprachboden durch Uebertragung des Akzents der ersten Form auf den Jussiv. Das Nähere über diese Vorgänge folgt später.

Das Imperfekt Niphʿal יִקּוֹם geht auf nebentoniges jinqâm (haupttonig janqâm) zurück; dass sein ô nicht etwa aus au entstanden ist, zeigt die Parallelform יִסַּב. Das Imperfekt Hophʿal יוּקַם ist nach der Perfektform gebildet.

Als alte, vielleicht schon ursemitische Intensivstämme haben in dieser Verbalklasse Pôlel, Pôlal, Hithpôlel zu gelten. Indem man trachtete den charakteristischen langen Vokal nicht zu verlieren, liess man statt Gemination des zweiten Radikals seine doppelte Setzung eintreten, woraus sich Verlängerung um eine Silbe ergab.

Die Partizipien wurden mit den Stammvokalen der Perfekte gebildet. z. B. נָקוֹם, מְקִים; wo dabei der Endvokal kurz war, trat Dehnung ein, daher mûqám, mᵉqômém, mᵉqômám. Dass auch im Qal das aktive Partizip analog dem Perfekt vokalisiert wurde, wird wohl durch die Intransitive mit ô und ê in Anlehnung an qatón und kabéd eingeleitet und dann auf die Transitiva ausgedehnt worden sein; übrigens finden sich vereinzelt auch Partizipia mit ô wie לוֹט, קוֹם, die damit den älteren Vokal des Perfekts konservieren [1].

Die übrigen Formen bedürfen teils nicht der Erklärung, teils ergeben sie sich aus den später folgenden Regeln über Vokale in geschlossenen Silben. Dass endlich die Hilfsvokale וֹ (= áw) und ־ֶי (= ája) ursprünglich der Flexion der Verba ל״ו und ל״י angehören und später in die Formation der zweiradikaligen Zeitwörter eingeschoben sind, bedarf wohl keines weiteren Beweises.

Die Femininendungen -atu und -aju im Hebräischen.

Die vorherrschende Femininendung des hebräischen haupttonigen Nomens ist à (ָה). Zu ihrer Erklärung hat man zunächst auf die altsemitische Endung atu(-i-a) zurückzugehen, die nach Eintritt der

[1] Auch die Form גֹחִי (*ψ 22, 10*) kann wohl nur als Partizip von גּוֹחַ « der mich hervorbrechen liess » richtig gedeutet werden.

hebräischen Akzentverschiebung zu átu(-i-a) und weiter durch Wirkung des Dehngesetzes zu ắt werden musste. Belege für diese aus den Lautgesetzen zu erschliessende Form kommen vereinzelt noch in der Bibel vor; vor allem sind es nicht wenige altkananäische Eigennamen wie אֶפְרָת, שִׁיחוֹר לִבְנָת, בַּעֲלָת, עַיָּת, ferner poetisch archaisierende Formen wie עֶזְרָת (*ψ 60,* 13 = *108,* 13), שְׁנָת (*ψ 132,* 4), die textlich durchaus nicht zu beanstanden sind, während das dreimal vorkommende זִמְרָת allerdings defektiv geschriebenes זִמְרָתִי darstellen könnte [1]; dazu kommt endlich das häufig gebrauchte מָחֳרָת « der morgige Tag » [2].

Wie lässt es sich nun erklären, dass in der grossen Mehrzahl der haupttonigen Nomina dieses ȧt durch ȧ (ה ָ-) ersetzt wurde? Von einer sonst beispiellosen Erweichung des t zu h und Verschmelzung dieses h mit dem vorhergehenden Vokale kann hier keine Rede sein, obwohl das die bisher übliche Erklärung ist. Vielmehr muss t einfach abgeworfen sein, und dieses geschah unter dem Einflusse der zweiten altsemitischen Femininendung aju(-i-a). Ihre hebräische Entwicklung führte zu ai (י ֵ-) und æ̀ (ה ֶ-), wie später näher begründet werden wird. Zwischen letzterem æ̀ und aja ist aber noch ein Mittelglied zu erschliessen, nämlich â, entsprechend dem altarabischen â mit Alif maqṣûra, das nicht selten mit Imâle auch æ̀ gesprochen wurde.

So standen zu irgend einer Zeit in dem hebräischen haupttonigen Nomina zwei Femininendungen ȧt und â mit fast gleichen Vokalen nebeneinander. Diese wurden sodann in Folge von regellos gewordener Anfügung *kontaminiert:* ȧt gab nach dem Muster von â seinen Endkonsonanten auf, â vertauschte seinen kontraktionslangen Vokal mit dem dehnlangen von ȧt, und als Neuprodukt erschien ȧ (ה ָ-). Damit ging sowohl altes ȧt wie â der Sprache verloren; während von ersterem nur die oben erwähnten Reste übrig blieben, wurden von letzterem im Nomen noch weniger Beispiele erhalten. so das isolierte begrifflich wohl nicht mehr ganz deutliche יֶהֱיֶה [3], weiter צֹאנֶה « Kleinvieh », אַרְבֶּה

[1] Wie in *ψ 16,* 2 und 6 אָמַרְתְּ und נַחֲלָת, vielleicht in v. 5 auch noch מְנָת.

[2] Vielleicht liegt dehnlanges â auch in dem aus dem Kananäischen entlehnten ägyptischen: m(ʿ)irꜣkꜣbwtʾ markaboth « Wagen » vor, dessen o schwerlich die Plurallänge wiedergibt.

[3] Siehe den Anhang zu Ende des Buches.

« Heuschrecken », לְבֹנָה « Weisses = Storax (?) », im Pronomen אֵלֶּה « diese »[1].

Im Nebentone hielten sich jedoch beide alten Endungen, weil hier ihre Formen, nämlich àt (ת ַ— = altsem. atu(-i-a), nach der Akzentverschiebung àti-a) und è (י ֵ.. resp. ה ֶ— = altsem. àju(-i-a), nach der Akzentverschiebung àji-a) zu weit auseinander lagen, um vermischt werden zu können. Erstere übernahm dann mit der Zeit allein die Funktion, als Status-constructus-Endung der femininen Nomina zu dienen : also מַלְכַּת neben status absolutus מַלְכָּה ; letztere aber ward, ausser bei den femininen Zahlwörtern 11-19 עֶשְׂרֵה [2] אַחַת u. s. w., allmählich nur in der übertragenen *Abstrakt-* resp. *Pluralbedeutung* gebraucht und trat daher als *Status-constructus-Endung des Plurals* haupttonigem -îm gegenüber : מְלָכִים — מַלְכֵי.

Deutete somit im *Nomen* die Endung -at [3] ausnahmslos auf eine nebentonige Verbindungsform hin, so beeinflusste dieser Umstand das Sprachempfinden in der Weise, dass es ein -at im ganzen Bereiche der Sprache nur als Verbindungsform duldete und demgemäss in der III. pers. fem. sgl. des suffixlosen Perfekts überall [4] altes -at durch das nominale -â ersetzte, also

qátalàt — qàtalát — (קָטְלַת) — קָטְלָה

qámat — qámat — (קָמַת) — קָמָה

doch in Verbindung mit Pronominalsuffixen die alte Form beibehielt :

qatalátni — qatalátni — קְטָלַתְנִי

So blieb in haupttoniger Form altes femininales -t nur noch vor naturalangen Vokalen erhalten, wie in מַלְכוּת, יְהוּדִית, מַלְכִית, resp. auch vor dem aus Kontraktion entstandenen â, z. B. in מְנָת (aus mínajatu — minajátu).

Umgekehrt vermisste das Sprachgefühl ein auslautendes -t, wenn eine auf langen dunkeln Vokal ausgehende Nominalform in Annexion

[1] Siehe auch den spätern Abschnitt über Pluralbildung.

[2] Vgl. König, Lehrgebäude II, 2, S. 427.

[3] Eigennamen wie בָּשְׂמַת, מָחֲלַת sind entweder alte Stat.-constr.-Formen oder gehören nicht dem echten Hebräisch an.

[4] Scheinbare Ausnahmen bieten ältere Formen der Verben ל״ה wie עָשָׂת, wo in der Endung â = älteres ajá vorliegt.

trat und fügte es ohne Rücksicht auf den Ursprung der Form meist hinzu: so fast stets im Infinitivus constructus der Verba ל״ה, vgl. עֲשׂוֹת statt älterem עָשׂוֹ, עֲשֹׂה (*ψ 101*, 3 עֲשֹׂה־סֵטִים), wo er eigentlich nichts als den tonverminderten Infinitivus absolutus darstellt [1].

Form und Bedeutung der hebräischen Infinitive.

Das Altsemitische verfügte über eine überaus grosse Anzahl von infinitivischen Bildungen, von denen die meisten vom Grundstamme des Verbes abgeleitet wurden, während die Ableitungsstämme nur ausnahmsweise mehr als einen einzigen Infinitiv besassen. Bei den verschiedenen Typen für den Grundstamm dürften nicht selten begriffliche Unterschiede vorgelegen haben; bei denen der abgeleiteten Konjugationen aber war der Infinitiv stets nur der Ausdruck des abstrakten Stammbegriffs. Alle altsemitischen Infinitive waren teils faktisch, teils nach Kontraktion der Endung virtuell deklinabel.

Gegenüber diesen älteren Verhältnissen zeigt das Hebräische teils eine Abnahme, teils eine Zunahme auf dem Gebiete des Infinitivs: eine Abnahme von der Fülle der Infinitive der Stammform, eine Zunahme an solchen für die Ableitungsstämme, indem durchschnittlich für jeden Stamm zwei Infinitivtypen [2] gebildet werden, mit Ausnahme von Puʿʿal und Hophʿal, die nur je einen Infinitiv aufweisen.

Das Aussterben alter Worttypen bei einer relativ jungen Sprache ist nichts Auffälliges, und wiederholt sich in fast allen Kapiteln der hebräischen Formenlehre; hingegen überrascht die Bildung von total neuen Formen in jüngeren Dialekten so sehr, dass eine Erklärung derselben unerlässlich erscheint.

Formell betrachtet sind nur die sogenannten Infinitivi absoluti des Hebräischen die rechten Nachfolger der altsemitischen Infinitive; ihr Charakteristikum, teils überlanges ô, teils dehnlanges ê in der letzten Silbe geht auf altsemitisches â resp. i zurück, und es entsprechen sich demnach

[1] Vgl. den folgenden Abschnitt.

[2] Abgesehen von den femininalen Erweiterungen.

hebr.	קָטוֹל	und älteres		qatầlu (arab. qatâlu) [1]	
»	הִקָּטֹל	»	»	inqatầlu	(arab. inqitâlu)
»	נִקְטֹל	»	»	(i)nqatấl	
»	קַטֹּל	»	»	qattấl	(arab. qittâl)
»	קַטֵּל	»	»	qáttilu	
»	הַקְטֵל	»	»	ʾáqtilu (arab. plur. fract. ʾafʿulu oder ʾafʿilatu).	
»	הָקְטֵל	»	»	ʾúqtilu	
»	הִתְקַטֵּל	»	»	taqáttilu (arab. taqattulu).	

Die Vergleichung liesse sich noch weiter auf die Infinitive der zweiradikaligen Stämme ausdehnen, wobei nur speziell hebräische Lautvorgänge, wie die teilweise anders geregelte Spaltung von geschärften Konsonanten und Uebergänge wie der des ô (= au) von קוֹם in die Wurzel בִּין entsprechend zu berücksichtigen wären.

Dagegen hat der hebräische Infinitivus constructus sein *formelles* Analogon nicht im altsemitischen Infinitiv, sondern im *Imperativ*, vgl.

hebräisch	קְטֹל	=	älterem	(u)qtul
»	הִקָּטֵל	=	»	inqatil
»	קַטֵּל	=	»	qattil
»	הַקְטִיל	=	»	ʾaqtil (mit Einsetzung des langen î der zweiradikaligen Stämme mit langem Vokal)
»	הִתְקַטֵּל	=	»	(taqattil, Analogie zu qattil statt) taqattal;
weiter	סֹב	=	»	subb
	קוּם	=	»	(qûm, im Altarabischen verkürzt zu) qum
	בִּין	=	»	(bìn, im Altarabischen verkürzt zu) bin.

Endlich im Verbum ל״ה geben Formen wie הֱיֵה־לָהּ (Ez. *21,* 15), כְּחַכֵּי אִישׁ (Hos. *6,* 9), לְהַרְבֵּה הַמִּכְשֹׁלִים (Ez. *21,* 20) ebenfalls die des Imperativs wieder, obwohl für gewöhnlich, wie es scheint, eine alte Status-constructus-Form des absoluten Infinitivs als Ersatz eintritt, also גְּלֹה resp. גְּלוֹ, woran dann meist noch in Verkennung ihres maskulinen Ursprungs ein ת angehängt wurde.

[1] Dazu zweimal ursem. fuʿâl in הֹרוֹ (horô) und הֹגוֹ (hogô), die bisher fälschlich dem Zielstamme zugeteilt oder für verschrieben angesehen wurden.

Die Uebereinstimmung von altsemitischem Imperativ und hebräischem Infinitivus constructus in der Form berechtigt aber nicht zum Schlusse, dass das Hebräische zu seinem Infinitiv erst auf dem Wege durch den Imperativ gelangt sei; vielmehr beruht diese Gleichheit auf einer Art Zufall, indem einerseits der semitische Imperativ von jeher in engster Verwandtschaft zum Imperfekt stand, anderseits der hebräische Infinitivus constructus eine späte Schöpfung aus dem hebräischen Imperfekt darstellt. Für letzteres diene folgendes als Beweis.

Das hebräische Imperfektum hat, was später begründet wird [1], seine alten kurzen Endvokale verloren und zeigt daher in der Ultima beim regelmässigen Verb kurzen Vokal, bei קֻם und Genossen einfache Länge. Dasselbe ist beim Infinitivus constructus der Fall; denn die Kürze in קְטֹל geht aus der in שְׁכַב, die in der letzten Silbe von הַקְטֵל, קַטֵּל und הִתְקַטֵּל aus dem entsprechendem ֶ der Verba III gutturalis hervor: der Rest der Formen, wie הַקְטִיל, קוּם und בִּין kann demnach auch nur einfache Länge haben. Ein Einwand, vielleicht lägen nebentonige Formen vor, bei denen sehr wohl alter Endvokal anzunehmen sei, wird durch das Ṣere in קַטֵּל u. s. w. widerlegt, für das im Nebentone höchst wahrscheinlich Pathaḥ eintreten müsste [2]. Endlich zeigt bei dem Infinitiv Qal der Umstand, dass bei Vorsetzung von einradikaligen Partikeln der zweite Radikal, falls er zu den בגדכפת zählt, vielfach Dagesch lene bekommt, wie hier nicht Schwa mobile, sondern quiescens ursprünglich unter dem Anfangsradikal gestanden haben wird, also die Form mit der des Imperfekts ohne Präfix gleich lautete.

So müssen denn auch von den suffigierten Formen diejenigen als regelrecht gelten, welche ihren Stammvokal zwischen dem zweiten und dritten Radikal haben, wie רדוֹפִי (*ψ 38,* 21), אֱכָלְכֶם ,לִרְדָפְךָ: alle übrigen aber, die ihn in die erste Silbe zurückwerfen, wie רָדְפִּי, רָדְפוֹ, רָדְפָם, קָצְרְךָ, עָבְרְכֶם וְעָקְךָ sind Analogiebildungen zu den Segolatnomina mit Pronominalsuffixen [3], ob auch, zumal bei unbetontem Suffix, die alten regelrechten Formen stark zurückgedrängt erscheinen.

[1] Vergleiche den Abschnitt über die Kopulativpartikel und die sogenannten Tempora conversa.

[2] Vgl. S. 44.

[3] Umgekehrt erhielten die Segolatnomina ihre Variationen פְּעֹל, פְּעַל, פְּעַל durch Uebertragung aus dem Infinitivus constructus.

Entsprechend dem verschiedenen Ursprunge gehen die beiden hebräischen Infinitivarten auch in ihrer syntaktischen Verwendung gesonderte Wege. Dabei verlassen sie zwar nicht die Sphäre der altsemitischen Infinitivkonstruktionen, teilen sich aber in dieselbe nach bestimmtem Gesetze.

Es ist nämlich der Infinitivus absolutus der Stellvertreter des alten Infinitivs, *der akkusativisch* [1] *ohne Nennung des Subjektbegriffes* [2] *gebraucht, höchstens durch ein Objekt erweitert auftritt,* oder anders gesagt, *wegen Mangels eines eigenen Subjekts nicht durch das Verbum finitum ersetzt werden kann.*

So findet er sich 1. als äusseres Objekt (selten): וְהָיָה ·· עֲבֹדַת הַצְּדָקָה, הַשְׁקֵט, Is. *32*, 17,

2. als inneres Objekt: שָׂנֹא שְׂנֵאתָ, בּוֹשׁ לֹא יֵבוֹשׁוּ.

3. als ursprünglich exklamativer Akkusativ, der später als Infinitivus historicus zum Ausdrucke einer von unbestimmtem Thäter (« man, es ») bewirkten Handlung gefühlt wurde: זָכוֹר אֶת־יוֹם הַשַּׁבָּת « *man* gedenke des Sabbattages », Ex. *20*, 8. הָפוֹךְ רְשָׁעִים וְאֵינָם « *es* stürzt die Frevler, so dass sie nicht mehr sind », Prov. *12*, 7. הֲגָנֹב רָצֹחַ וְנָאֹף וְהִשָּׁבֵעַ לַשֶּׁקֶר וְקַטֵּר לַבָּעַל ··· וּבָאתֶם ··· « erst will *man* stehlen, morden, huren, falsch schwören und dem Baʿl räuchern, und dann tretet ihr hinein » u. s. w., Jer. *7*, 9.

Die angeblichen Fälle, wo dem Infinitiv absolutus das Subjektsnomen dennoch beigefügt sei [3], erweisen sich bei näherer Prüfung als irrig, indem das vermeintliche Subjekt meist eine Erklärung (ʿaṭfu-l-bajâni) oder einen Zustandsakkusativ zu dem im Infinitiv liegenden unbestimmten Subjekt darstellt, z. B. in הַקְרֵב אֹתָהּ בְּנֵי־אַהֲרֹן « man soll es (das Speisopfer) darbringen, und zwar die Söhne Ahrons, (vor dem Herrn auf dem Altare) », Lev. *6*, 7; וְנִשְׁלוֹחַ סְפָרִים « und es wurde nun gesandt, nämlich Briefe », Est. *3*, 13; הֲרֹב עִם־שַׁדַּי יִסּוֹר « hadern will man mit dem Allmächtigen als Kritteler? » Hi. *40*, 2.

[1] Vgl. Gesenius-Kautzsch, Gramm. § 131, 2, Anm. 1: « Ueberhaupt stellt der Inf. abs. in den meisten Fällen deutlich einen Akkusativ dar. »

[2] Daher begreift es sich, warum Puʿʿal und Hophʿal nur einen Inf. absol. haben, weil sie als reine Passivstämme das Subjekt der (aktiven) Handlung nicht ausdrücken können.

[3] Vgl. Gesenius-Kautzsch, Gramm. § 131, 4, Anm. 1.

Stellt somit der hebräische Infinitivus absolutus den altsemitischen Infinitiv in akkusativischer Funktion dar, und zwar nur in solchen Fällen, wo dieser keinen Ersatz durch das Verbum finitum duldet, so steht der Infinitivus constructus *für jeden alten Infinitiv, einerlei ob im Nominativ, Genitiv oder Akkusativ. der durch das Verbum finitum mit oder ohne Konjunktion aufgelöst werden kann*, z. B. :

טוֹב שְׁפַל־רוּחַ ··· מֵחַלֵּק שָׁלָל « besser ist demütigen Geistes zu sein, als Beute zu teilen », Prov. *16*, 19, wo für die Infinitive auch Nebensätze mit כִּי « dass » stehen könnten.

זֶה יָצַרְתָּ לְצַחֶק־בּוֹ « den du geschaffen hast. um damit zu spielen », *ψ 104*, 26, wofür auch im Hebräischen תְּצַחֶק־בּוֹ möglich wäre :

הִנֵּה אַרְחִיק נְדֹד « siehe ich möchte in die Weite fliehen », *ψ 55*, 8, dafür auch אַרְחִיק אֱדֹד ;

הַכְלִים לֹא יָדָעוּ « sie verstehen nicht zu erröten ». Jer. *6*, 15, dafür auch : לֹא יָדְעוּ (וְ)יִכָּלֵמוּ.

Diese syntaktische Gleichstellung mit dem Verbum finitum speziell dem Imperfektum hat zwei wichtige Folgen :

1. Es folgt ein Subjekt zu solchen Infinitiven fast stets im *Nominativ* nach, d. h. mit Ausnahme von Fällen, wo der Infinitiv die Femininendung -â hat [1], die in keiner Genitivverbindung zweier Nomina anwendbar ist, ferner, wo ein Personalsuffix als Subjekt fungiert. endlich wohl auch bei den oben genannten drei Fällen eines auf ה — ausgehenden Infinitivus constructus von Verben ל״ה (הֱיֵה, חַכֵּי, הַרְבֵּה), indem sie nach ihrer Endung zu schliessen nebentonige Verbindungsformen von haupttonigem הָיֹה, חַכֵּה, הַרְבֵּה darstellen, von denen die letzte bei Jer. *42*, 2, wirklich ausser der Verbindung vorkommt. Die nominativische Nachstellung des Subjekts, die im Altarabischen zu den grössten Seltenheiten gehört [2], wurde für eine grosse Anzahl von hebräischen Stellen bisher schon erkannt [3] ; doch erst mit Hülfe genauerer Ton- und Vokalregeln lässt sich die thatsächliche Allge-

[1] Bei Infinitiven auf ־ת lässt sich nicht entscheiden, wann sie nebentonig (mit folgendem Genitiv) oder haupttonig (mit folgendem Nominativ) stehen.

[2] Vgl. Reckendorf, Syntakt. Verhält., S. 159 : « Sie wäre die verwegenste Durchführung der verbalen Konstruktion ».

[3] Vgl. Gesenius-Kautzsch, Grammatik § 133, 2.

meinheit der Konstruktion darthun, indem bei folgendem Genitiv statt הַקְטֵל, קַטֵּל, הִתְקַטֵּל ganz wahrscheinlich ein הַקְטַל, קַטַּל, הִתְקַטַּל, statt הָסֵב sicher ein הֲסַב, statt הָקִים ein הֲקִים u. s. w. stehen würde, Formen, die der hebräischen Grammatik unbekannt sind. Ein nachfolgendes Objekt wird fast immer in den Akkusativ mit oder ohne אֶת, selten in den Genitiv gesetzt, z. B.: הַדַּעַת טוֹב וָרָע, דֵּעָה אֶת־יהוה, doch auch בְּחֶזְקַת הַיָּד (Is. *8,* 11).

2. Ein von einer Präposition abhängiger Infinitivus constructus kann stets durch ein Verbum finitum, das meist ein Imperfekt ist, fortgesetzt werden, selbst bei wechselndem Subjekt:

בְּשׁוּב אוֹיְבַי אָחוֹר יִכָּשְׁלוּ וְיֹאבְדוּ מִפָּנֶיךָ « da meine Feinde zurückweichen, straucheln und vor deinem Antlitze vergehen », *ψ 9,* 4.

כִּקְדֹחַ אֵשׁ הֲמָסִים מַיִם תִּבְעֶה־אֵשׁ « wie Feuer das Reisig entzündet, Feuer das Wasser in Wallung bringt », Is. *64,* 1.

בַּעֲזָבְכֶם אֶת־מִצְוֹת יהוה וַתֵּלֶךְ אַחֲרֵי הַבְּעָלִים « weil ihr die Gebote des Herrn verlassen habt, und du den Baals nachläufst », I. Kg. *18,* 18.

Zur Erklärung dieser, wie es scheint, im Semitischen einzigartigen Konstruktion diene Folgendes. Das Ursemitische scheint jede Präposition noch als Adverb gefühlt und darum nicht nur vor Nomina, sondern auch vor Verben gesetzt zu haben; Spuren dieses Gebrauches weisen so ziemlich alle älteren semitischen Dialekte auf, so das Aethiopische in seinem la (fürwahr), 'ama (wann), 'em (als dass), qedma (bevor), eska (bis) u. s. w., das Altarabische in dem teils vor Subjunktiven (auf dass), teils vor Jussiven (fürwahr) gesetzten li resp. la, in ḥattâ (bis), ladun (seit). Mit der fortschreitenden Sprachentwicklung wurden gewisse Adverbien, wenn sie vor Nomina standen, zu Präpositionen, vor Verben aber zu Konjunktionen; in letzterem Falle liebte man es, zwischen beide Satzteile ein pronominales Wörtchen (Relativum, Demonstrativpartikel) einzuschieben. Das Hebräische hat nun die direkte Verbindung von präpositionaler Konjunktion mit dem Verb fast ganz aufgegeben; ausnahmsweise finden sich עַד (bis, Jos. *2,* 22), מִן (damit nicht, Deuter. *33,* 11) לְ (auf dass, I. Kge. *6,* 19), u. a. teils vor dem Perfekt, teils vor dem Imperfekt. Neben der schwerfälligeren Konstruktion von Präposition + אֲשֶׁר, כִּי, אִם, eventuell auch לֹא [1] ward aber als bequemstes Ersatzmittel

[1] Z. B. בְּלֹא vor dem Imperfekt, Lam. *4,* 14.

der Infinitivus constructus aus dem Sprachkörper des Imperfekts heraus geschaffen und dann mit allen Präpositionen ungezwungen verbunden; einer solchen verkürzten Imperfektsform konnten koordinierte Verbalbegriffe in der vollen Imperfektsform nachfolgen, indem dann die regierende Partikel nicht unmittelbar, sondern durch wenigstens ein Wort getrennt vor ihnen stand.

Es fand somit im Hebräischen das Umgekehrte von dem statt, wodurch sich das Neuarabische ägyptischen und syrischen Dialekts eine Präsensform geschaffen hat. Hier bildete sich entweder durch Nachwirkung des Ursemitischen oder eher in Analogie zu dem altarabischen li vor dem Jussiv eine Verbindung von adverbialem bi (darin, dabei) und dem Imperfekt (oder eher Jussiv) aus zum Ausdruck einer gleichzeitigen Handlung [1], z. B.:

ägypt. baktib (syr. biktub) = bi + 'aqtub « ich schreibe «
« b^{e}tiktib (syr. b^{e}tiktub) = bi + taktub « du schreibst »
« b^{e}jiktib und biktib (syr. b^{e}jiktub) = bi + jaktub « er schreibt »
« b^{e}niktib (syr. m^{e}niktub) = bi + naktub « wir schreiben »

Entstehung von אנכי.

Ueber Zusammensetzung und Grundbedeutung des Pronomens der I. pers. sgl. אנכי (ass. anâku, phönik., moabit., Sendjirli אנכי, pun. anek. kopt. anok) gibt es eine Reihe stark von einander abweichender Ansichten. So lässt Wright [2] es aus demonstrativen an- und ak oder âk, einer zur Gruppe כא, כה, כי gehörigen Partikel, zusammengesetzt sein; Erman [3] vermutet in k + Vokal das Pronomen der II. pers., das an ein Begriffswort der Bedeutung « Diener, Knecht » oder ähnliches angehängt sei: endlich Stade fasst es in seiner Urform anâkû als ursprüngliches (und darum wohl unkomponiertes?) semitisches Pronomen der I. pers. sgl.

[1] Spitta, Gramm., S. 203 nimmt bi präpositional und vermutet, es sei von der Form der III. pers. Impf., die als Nomen gelte, in die übrigen Formen eingedrungen.

[2] Lectures of the compar. Grammar, S. 99.

[3] Z. f. äg. Spr., Bd. 27, S. 125.

auf, aus dessen Verkürzung die arabisch-äthiopisch-aramäische Form 'anâ ('ana) entstanden sei.

Nach der hebräischen Form zu schliessen muss das Pronomen auf älterer (nord)semitischer Stufe 'ánâkû oder 'ánâkî [1] gelautet haben. Die Doppeltonigkeit weist auf Zusammensetzung hin, wobei 'ánâ, das alte Pronomen der I. pers., das sich mit langem a im Aramäischen, Tigre etc., endlich in arabischer Pausa erhalten hat, mit einer Deutewurzel -kû oder kî zusammengetreten ist [2]. Als nächster Verwandter dieser Deutepartikel, wahrscheinlich sogar als identisch mit ihr, muss hebräisches כִּי gelten, dessen hinweisende Grundbedeutung noch aus allen abgeleiteten Bedeutungen durchschimmert, sodann assyr-bab. kî « wie, als ». Somit bedeutet אָנֹכִי eigentlich « ich da ».

Hiergegen könnte man jedoch den Einwand machen, dass ein postpositives כִּי « fürwahr » bisher nicht nachgewiesen sei. Und dennoch existiert ein solches in der hebräischen Poesie, mag auch die Grammatik bisher achtlos daran vorübergegangen sein, z. B. in *ψ 10*, 14 :

רָאִתָה כִּי־אַתָּה עָמָל וָכַעַס תַּבִּיט לָתֵת בְּיָדֶךָ « du aber schaust auf Leid und Kummer, du achtest darauf deine Hand zu reichen », nach bisheriger irrtümlicher Uebersetzung [3] : « Du hast (es wohl) gesehen ! Denn du achtest auf Leid und Kummer, um (sie) in deine Hand zu nehmen ».

Weiter *ψ 55*, 10 : בַּלַּע אֲדֹנָי פַּלַּג לְשׁוֹנָם כִּי־רָאִיתִי חָמָס « Verschlinge (sie), o Herr, zerspalte (sie) ! Denn ich sehe, wie ihre Zunge Gewaltthat übt », nach bisheriger Uebersetzung : « Vernichte, Herr, zerteile ihre Zunge ; denn ich sehe Gewaltthat » [4].

Es sei nur noch kurz darauf hingewiesen, dass mit demselben kû die semitische Ursprache die I. pers. sgl. Perfekti (resp. Permansivi) gebildet hat : vergleiche die schon von Nöldeke richtig erschlossene Form qatalkû « ich habe getötet ».

[1] Wobei î nach Stades Vermutung dem î in אֲנִי nachgebildet sein könnte.

[2] Vgl. אַתָּה זֶה, arab. 'ánaḏâ, griech. ἔγωγε, germ. mik = ἐμέγε.

[3] Die Psalmen übersetzt von E. Kautzsch, 1893 ; ähnlich alle anderen Uebersetzer.

[4] Andere Stellen werde ich später veröffentlichen.

Hebräische Entwicklung der altsemitischen Vokale in geschärfter Silbe.

Geschärfte oder geminierte Silben [1] unterscheiden sich von geschlossenen dadurch, dass in ihren schliessenden Konsonanten eine Druckgrenze gelegt wird, wodurch das Ohr den Eindruck von zwei getrennten Lauten erhält. Die Gemination wird am deutlichsten dann empfunden, wenn hinter ihr noch ein Vokal gesprochen wird. Fällt ein solcher Vokal ab, so geben manche Sprachen auch die Gemination des vorhergehenden Konsonanten auf: das Hebräische hat sie der Regel nach wenigstens unter dem Haupttone beibehalten, ob zwar die Nichtsetzung von Dagesch forte bei fehlendem Schlussvokal das Gegenteil zu beweisen scheint. Denn ursemitisches ḥajja müsste im Hebräischen, wenn es ausser dem Endvokale auch noch die Gemination verloren hätte, stets חֵי lauten, eine Form, die sich jedoch nur *unter dem Nebentone* [2] statt חַי findet.

Vor der Gemination lassen sich lange wie kurze Vokale aussprechen; doch überwiegen in den semitischen Sprachen bei weitem die Kürzen, da diese am besten die Bedingung erfüllen, im Moment der Verschluss- oder Engebildung noch unter kräftige Exspiration zu stehen. Das Altarabische kennt geschärfte Silben mit langem Vokal — der hier immer haupttoniges â ist — in der seltenen XI. Form des regelmässigen Verbs, z. B. ibjấdda, mubjấddun, in der I. und II. pers. dual. und plur. vom Energitus I, z. B. jàqtulấnni, tàqtulnấnni, im Partizip der I. und Perfekt, Imperfekt etc. der III. und VI. Form der zweiradikaligen Verben mit kurzem Vokal, z. B. fấrrun, fấrra, jufấrru, tafấrra, mutafấrrun und in einigen andern Bildungen.

Die Verminderung der Energie bei Hervorbringung der Sprachlaute, die dem hebräischen Vokalismus und Konsonantismus ihr

[1] In dem Ausdrucke « Geschärfte oder geminierte Silbe » folge ich dem bisher üblichen Sprachgebrauche, obwohl es richtiger wäre, von einer « Silbe mit gedehnter Schlusskonsonanz » zu reden.

[2] Lev. *25*, 36: וְיָרֵאתָ מֵאֱלֹהֶיךָ וְחֵי אָחִיךָ עִמָּךְ « *Wenn* du Gott fürchtest, so soll auch dein Bruder mit dir leben », ein Konditionalsatz mit nebentonigen Verbalformen.

eigenartiges Gepräge verleiht, hat nun an sämtlichen Stellen, wo das Altsemitische Längen vor verdoppeltem Konsonanten zuliess, Erleichterung in der Silbenbildung eintreten lassen. Beim Verb behalf man sich mit Ausscheidung der in Frage kommenden Bildungen und setzte bequemere Ersatzformen an ihre Stelle. So bildete man statt des Partizips sa̍bb resp. so̍bb mit Anlehnung an das dreiradikalige Verb sôbe̍b; ein min-ma̍-n-nî verkürzte man zu min-má-n-nî = מִמֶּנִּי [1]; die Formen des alten Zielstammes und des gesteigerten Intransitivstammes liess die Sprache bei den zweiradikaligen Verben ganz eingehen.

Hatte man sich so an den klassischen Stellen der altsemitischen langvokaligen Gemination zur Aufgabe des langen Vokals verstanden, wie ungereimt wäre es da, annehmen zu wollen, die Sprache habe gestrebt, sie anderswo neu einzuführen z. B. in יִסֹּבּוּ, הֵסֵבָּה, הֵמָּה, אֵלֶּה! Diese Errungenschaft der neueren hebräischen Grammatik, die sich im Gefolge der schiefen Ansicht vom Wesen des Segôl und Ḥôlem eingeschlichen hat, muss aufgegeben werden, wenn man überhaupt das Wesen der hebräischen Gemination in Regeln fassen will. So werden wir im Folgenden als Vokale in geminierten Silben nur *kurze* zu betrachten haben.

A. Kurze vokale in geminierter silbe vor dem tone.

Hauptregel: Die Quantität der Vokale in geminierten Silben vor dem Tone bleibt stets auf der altsemitischen Stufe, desgleichen die Qualität. So erscheint

a als a (ַ):	* sabbáuta	—	sabbáuta	—	סַבּוֹת
	ʿámmiki	—	ʿammíki	—	עַמֵּךְ
i als i (ִ):	* ʾasibbáuta	—	ʾasibbáuta	—	הֲסִבּוֹת
	* ʾímmiki	—	ʾimmíki	—	אִמֵּךְ
	* ʾìnnaja	—	ʾinnàja	—	הִנֵּה
u als u (ֻ):	* tasúbbajana	—	tasubbǽna	—	תְּסֻבֶּינָה
	kúlluhu	—	kullúhu	—	כֻּלּוֹ

[1] Diese bisher missverstandene Bildung bildet also das Gegenstück zu כָּמוֹנִי ka-mâ-nî, nur dass bei ihr noch ein n epentheticum eingefügt ist.

Anmerkung: Selten wird u in å (ָ) verwandelt, wenn eine Gutturalis oder ר vorhergeht, z. B. in וְחָנֵּנִי (neben יְחֻנֵּנִי), רָנִּי (rånnî), חָגִּי (ḥåggî).

B. Kurze Vokale in geminierter Tonsilbe.

Hauptregel: Die Quantität der Vokale in geminierter Tonsilbe bleibt die altsemitische, wenn der Tonsilbe noch eine unbetonte nachfolgt; ist sie Ultima, so wird ihre Gemination nicht selten aufgegeben und ihr Vokal gedehnt. Die Qualität der Vokale in geminierter Tonsilbe verändert sich in folgender Weise:

1. In der Haupttonsilbe erscheint

a als a (ַ), wenn die Gemination wurzelhaft ist:

sábbat — sábbat — סַבָּה
natánnù — natánnù — נָתַנּוּ

dagegen oft æ (ֶ), wenn sie Folge von Assimilation ist:

jàqtulá-n-ka — jáqtulánka — יִקְטְלֶךָּ
* ʾinná-n-nî — ʾinnánnî — הִנֵּנִי
doch auch * natántâ — natántâ — נָתַתָּה
i als e (ֵ): ʾasábbat — ʾisíbbat — הֵסַבָּה
húnna — hínna — הִנָּה
u als o ( ): jasúbbû — jasúbbû — יָסֹבּוּ
súbbî — súbbî — סֹבִּי

In der Nebentonsilbe erscheint

a teils als a (ַ): * ṣàddîqína — ṣàddîqína — צַדִּיקִים
ʿámmaka — ʿàmmaká — עַמְּךָ
al-máthalu — àl-mathálu — הַמַּשָּׁל
teils als i (ִ): gàbbarína — gàbbarína — גִּבּוֹרִים
* làmmudína — làmmudína — לִמּוּדִים
* zàkkaránu — zàkkaránu — זִכָּרוֹן
fáttaka — fàttaká — פִּתְּךָ
ĭ als i (ִ): zíllaka — zìllaká — צִלְּךָ
* sínnajuhùm — sìnnæhám — שִׁנֵּיהֶם

u als u (‒): wúllidù — wùlladú — ילדי

kùllukúnna — kùllukán — כלכן

bei silbenbeginnendem Guttural nicht selten als å (‒): חקך, עזך (neben עזך).

Bemerkung: Als regelrechte Entwicklung von ursemitischem a in der Nebentonsilbe muss (ausser unter Gutturalen) i gelten, während a auf mechanischer Beibehaltung des Vokals der unbetonten Silbe in nebentonig gewordener beruht. So haben die zahlreichen Abstraktplurale fi"ûlím wie נחומים, שמורים u. s. w. stets i in der ersten Silbe, weil ihr Singular fa"ûl ungebräuchlich geworden war; wo aber von fa"ûl kein Abstraktplural gebildet wird, da zeigt der Singular stets a: מלוח « Melde ». טבור « Nabel », und der Plural schwankt zwischen a und i: בַכורות und בִכורות « Frühfeigen ». Die Bildungen fa"îl und fa"âl haben als Adjektive, die zur Abstraktbildung nicht herangezogen werden, seltener auch als Substantive den a-Vokal des Singulars in den Plural hinübergerettet; doch zeigen einige, bei denen der Substantivbegriff der alleinherrschende geworden ist, auch im Singular das i des Plurals, z. B. גבור, ילוד, יסוד. Die Bildungen fi"âl, fi"îl, fi"ûl dürften demnach im Altsemitischen nicht existiert haben.

Zusatz: Der Fall, dass *hinter* der Tonsilbe eine geminierte Silbe stände, kommt weder im Altsemitischen noch im Hebräischen vor.

Angebliche und wirkliche Vokaldehnung in ursprünglich geschärfter Silbe.

Die hebräischen Grammatiken operieren mit einem Lautgesetz, dass vor Gutturalbuchstaben und ר, die verstärkt auszusprechen der hebräische Mund nicht fähig sei [1], als Ersatz für die unterbleibende Gemination vielfach *Vokaldehnung* eintrete: genauer gesagt, soll vor ר stets, vor ע und א meistens a zu â, ĭ zu ê, u zu ô werden; vor ה und ח zuweilen a als â oder æ und i als ê erscheinen. Dieses Lautgesetz dürfte indessen gar nicht existiert haben, sondern nur eine Folge sein der bisherigen

[1] Vgl. Stade, Grammatik, § 135 a.

Auffassung vom Wesen des ָ, ֶ und ַ, eventuell auch einer schiefen Parallele des Hebräischen mit anderen Sprachen z. B. der neufranzösischen, die *jede* alte Gemination durch Vokaldehnung ersetzen. Die hebräischen Verhältnisse scheinen so zu liegen, dass vor den Buchstaben ע, ח, ה und ר wegen ihrer tief im Gaumen bezw. Schlund liegenden Artikulationsstellen die Schärfung *nicht deutlich hörbar wurde* und deshalb in der Schreibung unterblieb, und weiter, dass man ihnen möglichst adäquate d. h. nahe bei ihren Artikulationsstellen gebildete unverdrängbare Vokale beigab. So sprach man in nebentoniger Silbe, wo die Schärfung energischer als in unbetonter ausgeführt wird, i und u fast stets als e (ֵ) und o (ֹ), während a je nach dem Charakter des folgenden Lautes als å (bei א und ע d. i. Aleph mit zusammengepresstem Schlundkopfe, und dem uvularen ר), als æ (bei ה und ח d. i. He mit zusammengepresstem Schlundkopfe, selten vor ע) und als a (selten vor ר und ח) erscheint; also: יְאַמֵּר, יְהַפֵּךְ, יְרַפֵּא, נֵחָמִים, מְאֹנָה; selten נֹאֲפָה. נִחוּמִים ; מֹעֲכוּ [1], מְבֹרָכִי, doch נֵחָתָה ; וְעָקוּ, הֶהָרִים, בֶּהָלוֹת, הֶחָכָם, גֶּחָרִים, הֶעָמָל, הַחָכְמָה. In schwachtonigen Silben wird in gleicher Weise i und u zu e und o verschoben; bei a tritt ein Unterschied ein, indem es meist vor ה und ח mit einem heterogenen Vokal, selten vor ע bleibt, also: מֵאֵן, צִעֲהוּ. בֵּרֵךְ ; מְבֹרָךְ, מְנֹאָץ ; בָּרֵךְ, מְתֻעָב, הָאִישׁ ; הַהוּא, הַחֵיל, יְנַעֵר u. s. w.

Eine *wirkliche* Dehnung des Vokals kann nur in ursprünglich geminierter Silbe mit *Haupton* vorkommen. Wenn nämlich hinter ihr ein Vokal schwindet, so wird bei nicht wenigen Stämmen die geminierte Silbe nach der Weise einer geschlossenen (d. h. vor Verlust der Endung offenen) behandelt und ihr Vokal nach den Vorschriften des Dehngesetzes verändert.

Leider lässt sich nur bei den Formen mit dem Vokal a in geschärfter Silbe darthun, in welchem Umfange dieser Uebertritt stattgefunden hat: erscheint nämlich unter dem Haupttone anstatt ַ ein ָ, so ist dieses als dehnlanges å zu nehmen. Der grössere Prozentsatz der Wörter zeigt diese Dehnung, die bei Vorsetzung des Artikels fast zur Regel wird; also:

[1] Die Form דֹּעֲכוּ (*ψ 118,* 12) nehme ich nicht als Puål von דָּעַךְ « ausgelöscht werden » sondern als Pôʿlel von dem im Arabischen auftretenden daʿak (III. Stamm: contendo) und übersetze demnach: « Sie suchen wie Feuer die Dornen ».

גַּן oder גָּן, mit Artikel stets הַגָּן
יָם, הַיָּם [1]
פַּר und פָּר, doch הַפָּר
עַם und עָם, doch הָעָם
חַג und חָג, doch הֶחָג u. s. w.

Im status constructus zeigt sich natürlich überall wieder kurzes Pathaḥ.

Wenn die Geminationssilben in den Bildungen mit altem a zwischen Uebergang zur Dehnlänge und Beibehaltung der Kürze schwanken, so kann für die Bildungen mit altem i und u etwas Aehnliches vermutet werden. Leider steht uns aber kein Mittel zur Verfügung, in jedem einzelnen Falle zu entscheiden, ob langes oder kurzes ֵ und ֹ vorliegt: ob also der status absolutus אֵם 'ḗm oder 'émm, שֵׁן schḗn oder schénn, חֹק ḥṓq oder ḥóqq zu lesen ist. In Hinblick auf das Verhältnis bei den A-Stämmen spricht aber die Wahrscheinlichkeit meist für Vokaldehnung.

Unorganische Silbenschärfung.

Bei einer Anzahl von Nomina kennt das Hebräische Silbenschärfung, wo die entsprechenden altsemitischen Formen nur Silbenöffnung aufweisen. Dahin gehören zunächst die Bildungen faʿúl und faʿíl, deren erste Silbe bei einer Anzahl hebräischer Vertreter geminiert schliesst, z. B. bei עַמּוּד, pl. עַמּוּדִים, עַמּוּדֵי ; [בַּחוּר] pl. בַּחוּרִים, בַּחוּרֵי ; [עַתּוּד] עַתּוּדִים, עַתּוּדֵי ; שַׁכּוּל, שַׁכֻּלוֹת ; [בַּכּוּר] בְּכִירָה, בַּכֻּרוֹת, בִּכּוּרִים ; אַשֻּׁרִי neben אֲשׁוּרִים ; סָרִיס, סָרִיסֵי neben סְרִיסֵי.

Es scheint, dass das Hebräische danach getrachtet habe, die verhältnismässig seltenen Vertreter der Formen faʿúl und faʿíl, die nicht passiven Sinn hatten, von der Mehrzahl der passiven zu trennen, indem es letzteren allein die alte Form reservierte, erstere aber zu einer Art Nomen agentis vom Piʿel umgestaltete mit Anlehnung an die Bildung faʿʿâl. Oder es könnte derselbe Trieb, der neben dem altsemitischen

[1] Der status constructus יַם dürfte auf eine Nebenform jummu zurückgehen, vgl. ägypt. iwm, kopt. iom.

Infinitiv Qal qatâl (קָטוֹל) ein ähnlichen im Piʿel qattâl (קַטּוֹל) bildete, obige Wörter mit Potenzierung ihrer begrifflichen Bedeutung in das Piʿel versetzt haben.

Häufiger kommt der Fall vor, dass der Endradikal eines drei- oder mehrkonsonantischen Wortes bei Ansetzung einer betonten Endung geschärft wird; so in גָּמָל — גְּמַלִּים ; אוֹפָן — אוֹפַנִּים : עֹמֶק — עֲמֻקָּה, עֲמֻקִּים (und so alle Wörter der Bildung faʿulu): רַעֲנָן — רַעֲנַנִּים (und ebenso alle dreiradikaligen Wörter mit verdoppeltem letzten Radikal, falls nicht eine Naturlänge vorhergeht); אֲדַמְדָּם — אֲדַמְדַּמּוֹת (desgleichen alle Wörter, die ihren zweiten und dritten Radikal wiederholen, falls nicht eine Naturlänge in der Ultima steht); endlich verschiedene reine Quadrilittera wie חַשְׁמַנִּים, חַרְצַנִּים, selten Nomina mit präfigiertem m wie מַעֲדַנִּים, מֶרְחַקִּים, מִשְׁמַנִּים.

Fast alle hierher gehörigen Wörter bedeuten etwas stark in die Sinne Fallendes, das Uebermass einer Eigenschaft. Wie nun das Altsemitische solche Stämme, die Farben und körperliche Gebrechen ausdrücken, in der Verbalflexion mit verdoppeltem Endkonsonanten ausstattet, so dürfte das Hebräische auf diesem Wege weitergegangen sein und sich die Endgemination bei jedem Eigenschaftsnomen erlaubt haben, das die Anschauung von etwas Auffälligem erweckt. Dass diese Uebertragung oft nur bei Ansetzung von betonten Endungen deutlich wurde, erklärt sich aus dem häufigen Wegfall der Gemination in betonter Endsilbe und dem Uebergange ihres kurzen Vokals in die Dehnlänge; immerhin wird der Schluss erlaubt sein, dass alle Nomina, die in haupttoniger Singularform kurzen Ultimavokal zeigen, bei betonten Zusätzen den letzten Radikal verdoppelten, z. B. יוֹבֵל, דּוֹנַג, קוֹבַע (pl. קוֹבָעִים), דַּרְדַּר, קַעֲקַע u. s. w.

Nichtbezeichnung der Gemination in der Schrift.

Wenn schon oben gezeigt wurde, dass geminierte Gutturalbuchstaben nicht mit Verdoppelungsdagesch geschrieben werden, weil das Ohr durch sie nicht in gleicher Weise, wie bei anderen Konsonanten, den Eindruck energischer Verdoppelung empfängt, so gibt es auch noch eine Reihe anderer Fälle, wo ein Laut verdoppelt zu sprechen ist, aber einfach geschrieben wird. Der gewöhnlichste Fall zeigt das Auslassen von Dagesch in geminierten Konsonanten, und zwar besonders *Liquiden,*

Zischlauten und *Halbvokalen*, wenn ihnen ein reduzierter Vokal folgt, z. B. מְשַׂנְאָיו *ψ 68*, 2, הִנְנוּ Jos. *9*, 25, הַמְבַקְשִׁים Ex. *4*, 19, כִּסְאוֹת *ψ 122*, 5, וַיְהִי, חַיְתוֹ, passim [1]. Die Beibehaltung der Verdoppelung geht aufs klarste hervor aus den beiden letzten Beispielen, bei denen einfaches -àj^e- nach dem Muster von bàj^ethå = בַּיְתָה jedenfalls zu י — hätte werden müssen; da sie in den Formen וַיֵהִי und חֵיתוֹ aber nicht vorkommen, so ist für sie und alle ähnlichen die Gemination erwiesen.

Anscheinend viel seltener ist der Fall, dass Verdoppelungsdagesch nicht gesetzt wird, wenn ein Vollvokal auf die geminierte Silbe folgt, z. B. נָבֹזָּה I Sam. *14*, 36 [2]. Doch werden uns bei der Lehre vom Ansetzen der Personalsuffixe an das Verbum mehrere ganz gewöhnliche Bildungsarten aufstossen, wo ein wahrscheinlich doppelt gesprochenes נ einfach geschrieben ist (vgl. קְטָלַנִי, יִקְטְלֵנִי).

Nichtsilbenschärfendes Dagesch.

Um die verschiedenfache Verwendung von Dagesch zu verstehen, muss man von dem Dagesch der Silbenschärfung (Dagesch geminans) als dem ältesten ausgehen. Weil eine geschärfte Silbe im Hebräischen drei Kriterien aufwies: 1. Vokalkürze, 2. scharfe Schliessung, und für den Fall, dass der Endbuchstabe ein aspirierter war, 3. Härtung der Aspirata, so lag es nahe, mit Dagesch wie den Eintritt aller dieser drei Momente, so auch den jedes einzelnen anzudeuten. So darf man neben Dagesch geminans noch drei andere unterscheiden: 1. Dagesch corripiens, 2. Dagesch occludens, 3. Dagesch obdurans.

Dagesch corripiens dient zur Bezeichnung der Kürze eines vorhergehenden Vokals. Seine wichtigste Anwendung ist schon früher besprochen, dass es nämlich im Anfangsbuchstaben eines Wortes stehend die Kürze der Endsilbe des vorhergehenden Wortes ausdrückt, z. B. אֲשַׁלְּמָה־רֵּעַ ^aschåll^emå-rá^c, גּוֹלֶה־סּוֹד gṓlæ-sṓd, קָרָאתִי יָּהּ qårā́ti-jā́h, לֵאלֹהִים מַה־נּוֹרָא l^elôhī́m ma-nôrā́ (*ψ 66, 3*).

[1] Mehr Beispiele siehe bei Stade, Grammatik, § 136.

[2] Siehe Stade, Grammatik, § 137.

6

Im Inlaute scheint es bei einigen Wörtern zu stehen, die Gefahr liefen mit ähnlich lautenden anderen verwechselt zu werden, z. B.

אָנָּה ʾånắ « bitte » neben אָנָה ʾắnå « wohin »
בָּתִּים båtím « Häuser » neben בָּתִים bàtím « übernachtende »
לָמָּה lắmå « weshalb » neben לָמָה låmắ (Partikel der zweifelnden Frage « ob denn nicht »)[1].

Dagesch occludens deutet den festen Silbenschluss an und pflegt in die harten Sibilanten gesetzt zu werden, um eine vorhergehende auf eine Gutturalis ausgehende Silbe als festgeschlossen zu bezeichnen, z. B.

מַחְסֹּרְךָ Prov. *6,* 11, מַעְשַּׂר Deut. *14,* 28, sogar לֶאְסֹּר *ψ 149,* 8.

Dagesch obdurans ist das Zeichen der nicht*spirantischen* (?) Aussprache der בגדכפת im Satzanfange, oder im Wort- und Silbenanlaute, wenn die vorhergehende Silbe konsonantisch schliesst, z. B.

בְּרֵאשִׁית ; תּוֹרָה לֵאלֹהִים, לִרְדֹּף קָטַלְתְּ.

Anmerkung. Das sogenannte Dagesch dirimens im Anlaute einer Schwasilbe wird als Zeichen einer künstlichen Verdoppelung zu nehmen sein, wodurch der vorhergehende Nebenton einer ursprünglich offenen Silbe besser hervortreten soll, z. B.

עִקְּבֵי־סוּס Gen. *46,* 17 = ʿìq(q)ᵉbe-sū́s.
עִנְּבֵי רוֹשׁ Deut. *32,* 32 = ʿìn(n)ᵉbe-rṓsch.
יִקְּרוֹתֶיךָ *ψ 45,* 10 = jìq(q)ᵉrôtǽkhå.
חַלְּקֵי־נַחַל Is. *57,* 6 = ḥàl(l)ᵉqe-náḥal.

Doch עִקְּבֵי הַצֹּאן Cant. *1,* 8 = ʿìqᵉbè̀-haṣṣṓn (wobei der zweite Nebenton stärker als der erste gesprochen sein wird).

[1] Die erstere Form besteht aus la + dem Pronomen må « was »; die letztere wahrscheinlich aus la + *der altsemitischen Negation mâ* (entsprechend bibl. aram. לְמָה und דִּילְמָה, syr. dalmå, vgl. den Abschnitt über die Kopulativpartikel und die sog. Temp. conversa). Also heisst *ψ 22,* 2. אֵלִי אֵלִי לָמָה עֲזַבְתָּנִי « Mein Gott, mein Gott, hast du mich etwa verlassen ? » *ψ 10,* 1, לָמָה יהוה תַּעֲמֹד בְּרָחוֹק « Stehst du, o Herr, denn ferne ? »

Zur Flexion der sogenannten Verben ע״ע.

Wie die sogenannten Verben ע״י und ע״ו sich befriedigend nur erklären lassen, wenn man sie als ursprünglich zweiradikalige Bildungen mit langem Vokale auffasst, so beruht auch das Verständnis der Verben ע״ע darauf, sie als ihre kurzvokalige Parallelklasse zu nehmen. Dass die Gemination ihres zweiten Radikals ein weiteres ursemitisches Charakteristikum darstellt. ist wahrscheinlich; doch liesse es sich auch denken, dass sie erst eine Folge späteren Bestrebens wäre, den kurzen Stammvokal gegen jede Dehnung oder Kürzung zu sichern. Gegen die Schärfung sprächen z. B. das hebräische Pilpel und Hithpalpel, sowie die meisten aramäischen Formen.

Nehmen wir voraus, dass das häufige Einsetzen von וֹ = áu vor den konsonantischen Affixen der Perfekta, sowie von ֶי = ája vor denen der Imperfekta auf Uebertragung aus den Verben ל״ו und ל״י beruht; dass ferner vokalische Endungen der Regel nach unbetont angehängt werden, weil ihr Hauptton bei dem dreiradikaligen Verb auf altsemitischen Nebenton zurückgeht, ein solcher aber bei zweiradikaligen Stämmen sich nicht entwickeln konnte (קָטְלוּ = qátalù, סַבּוּ = sábbû).

Wenn im Perfekt Qal sogenannte unkontrahierte Formen wie סָבְבָה, סְבָבוּנִי vorkommen, so haben sich diese jedenfalls erst spät und vermutlich zuerst bei der III. pers. sgl. fem. und III. plur. comm. gebildet, indem man die Schärfung der ersten Silbe bis zur vollständigen Teilung in zwei Konsonanten durchführte und aus dem dann notwendig mittönenden Schwa die Reduktion von altem Vollvokal heraushörte, also zámmå — zàmᵉmá und danach זָמַם. Diese Neubildungen pflegte man als Transitivformen gegenüber den in alter Weise belassenen Intransitivformen zu verwenden.

Eine angebliche weitere Differenzierung des Perfekts Qal in einen transitiven und intransitiven Stamm durch Einsetzung des Vokals a in jenen, des Vokals o in diesen ist höchst unwahrscheinlich; vielmehr sind die Formen mit o (רֹמּוּ, רֹבּוּ, זֹרוּ [1]) als Reste des alten Passivs Qal (altarabisch rúmmù, rúbbû, zúrrû) zu erklären [2].

[1] In letzterer Form vermutet schon Olshausen ein Passiv, vgl. Lehrbuch der hebräischen Sprache, § 245 l.

[2] Zu diesen 3 Passivformen gehört wohl auch noch גֹּל (ψ 22, 9), das als

Das Imperfekt Qal und Hiphʿil zeigt Doppelformen: יָסֹב (jåsóbb) und וַיָּסָב (wajjåsåb), יָסֵב (jåsébb) und וַיָּסֶב (wajjåsæb). Die Form mit Pänultimabetonung geht offenbar auf den altsemitischen Jussiv zurück; bei der mit Endbetonung lässt sich jedoch nicht ausmachen, ob sie dem alten Imperfekt Indikativ entspricht oder ebenfalls dem Jussiv, indem der Ton der untergegangenen Indikativform auf sie übertragen wäre [1]. Die Nebenform zu יָסֹב : יִסֹּב zeigt durch das i ihres Präfixes deutlich Jussivcharakter [2].

Perfekt Niphʿal lautet נָסַב (nåsább) aus in(a)sábba, daneben נִחַל mit Schärfung des ersten Radikals [3]. Formen mit o in der zweiten Silbe bedeuten hier wiederum nicht, wie man bisher annimmt, Intransitiva, sondern Reste des alten Passivs, also נָבֹזּוּ = altarab. unbúzzû; die angeblichen Intransitivperfekte mit e נָמֵס und נָקֵל sind wohl überhaupt keine Perfekte, sondern Partizipien, die zur Unterscheidung vom passiven Partizip das i der dreiradikaligen Stämme einsetzen, vergleiche im Altarabischen aktives múnqatilu neben passivem múnqatalu.

Perfekt Hiphʿil הֵסֵב ist hisíbb (altarabisch ʾasábba), wobei das zweite i aus dem Imperfektum, das erste aus dem nebentonigen konvertierten Perfektum stammt.

Perfekt Hophʿal הוּסַב hat langen Präfixvokal, dessen Ursprung dunkel ist.

Als Intensivstämme kreuzen sich dreierlei Bildungen: Piʿʿel, Pôlel und Pilpel samt ihren Passiven und Reflexiven. Von diesen dürfte das letzte (vergleiche קִלְקַל, אֲצַפְצֵף, תִּשְׁתַּעַשְׁעוּ u. s. w.) die eigentliche, ursemitische oder wenigstens urhebräische Bildung darstellen; denn nur in ihr treten die beiden charakteristischen Merkmale dieser Verbalklasse, zwei Radikale und kurzer Vokal auf; die wenigen Pôlelformen (wie עוֹלֵל, עוֹלַל, הִתְעוֹלֵל) sind dem zweiradikaligen Verb mit langem Vokale nachgebildet; das Piʿʿel endlich drängte sich der Bildung von dreiradikaligen Wurzeln im Qal naturgemäss nach.

Imperativ unerklärlich ist, als Passiv (= Reflexiv) aber den trefflichen Sinn gibt: «Er hat *sich* (auf den Herrn) verlassen». Vgl. auch die passivische Niphʿalform נָגֹלּוּ.

[1] Vgl. יָקֹם = יָקוּם mit Indikativbetonung.

[2] Vgl. den folgenden Abschnitt.

[3] Vgl. Gesenius-Kautzsch, Grammatik, § 67, Anm. 5.

Die Partizipien haben (auch ausser den nach dem dreiradikaligen Verb normierten Formen) bis auf wenige Ausnahmen (מֵרַע neben מֵרֵעַ, מֵצַל) dehnlangen Vokal in der haupttonigen Masculinform angenommen: נָסָב (nåsáb), מוּפָז (mûpház), danach wohl auch מֵסֵב mit dehnlangem ê.

Bei vokalischen Zusätzen tritt jedoch wie die alte Kürze so die Gemination wieder hervor, vgl. הוּחַדָּה Ez. *21*, 14, 15, מוּסַבּוֹת Ex. *28*, 11.

Die Kopulativpartikel und die sogenannten Tempora conversa.

Bei Behandlung der Kopulativpartikel *w-* wurde noch eine ihrer Funktionen späterer Erklärung aufgespart, nämlich ihre Verwendung vor dem sogenannten Perfektum und Imperfektum conversum. In der Form וְ vor ersterem, in der Form וַ mit folgendem Dagesch (resp. bei Gutturalen וָ) vor letzterem soll sie angeblich die Kraft haben, die Sphären von Perfekt und Imperfekt zu vertauschen. Die Erklärung des Imperfekts mit Waw conversivum wird uns zuerst zu beschäftigen haben, da auf ihr auch die des Perfektum conversum beruht.

In den Bildungen וַיִּקְטֹל, וַתִּקְטֹל. וָאֶקְטֹל u. s. w. hat man bisher nur zwei Bestandteile gesucht: wa und die Imperfektformen [1]. Das Wichtigste aber blieb unerkannt, dass in dem ständigen Dagesch zwischen beiden Teilen noch ein drittes Element enthalten sei und zwar das für das Wesen dieser Bildungen ausschlaggebende: ein den Präfixen assimiliertes l. Zur Begründung dieser Annahme wie zum Verständnisse ihrer Konsequenzen diene folgende aus älteren und neueren semitischen Dialekten entnommenen Formenreihe, wie heterogen ihre Zusammenstellung auf den ersten Blick auch erscheinen mag:

altarabisch:	lijaqtul
	la[m] jaqtul
äthiopisch:	lajeqtel
assyrisch:	lillik
	lû allik

[1] Von einer der Widerlegung der Hypothese, dass wa hier identisch sei mit dem Verbum håwå, håjå « sein », kann man wohl absehen.

hebräisch :	וַיִּקְטֹל
biblisch-aramäisch :	לֶהֱוֵא
talmudisch-aramäisch :	לִקְטֹל נִקְטֹל
mandäisch :	ניקטול ליקטול
syrisch :	neqṭol

Alle diese Formen sind ihrem Ursprunge nach gleich, wenn sich auch ihre Bedeutung zum Teil stark differenziert hat. Ueberall liegt die Verbindung der Partikel l- (la, li, lû) mit dem sogenannten Jussiv vor. Ueber diese beiden Bestandteile müssen wir uns zunächst prinzipielle Klarheit verschaffen.

Das Altarabische besitzt zwei Partikeln la und li, deren Anwendung in einer Weise übereinstimmt, dass man glauben darf, beide seien ursprünglich ein und dasselbe, und die Verschiedenheit ihres Vokals beruhe in letzter Hinsicht nur auf dem Einflusse verschiedener Betonung, so zwar, dass la ursprünglich die betonte, li die unbetonte Form darstellt. Darauf deutet láhu « ihm » neben lirráguli « dem Manne » làm[a] jàqtul neben lijàqtul, während in já lazáidin « heda-Zaid » und já lalkuhúli walìschschubáni « heda Jung und Alt » beide Formen schon vermischt scheinen. Sicher ist, dass beide Partikeln gleiches bedeuten, indem sie zur Hindeutung auf einen Begriff oder vielleicht richtiger zu seiner Fixierung dienen. Aus diesem Grunde wurden sie von den Urzeiten der semitischen Sprache an vor *Nomina* und *Pronomina* vornehmlich dazu gebraucht, um neben den einfachsten, notwendigen Satzteilen, Subjekt, Prädikat und eventuell näherem Objekt, die keiner Hindeutung bedürften, das entferntere Objekt einzuführen, für das seiner seltneren Anwendung wegen ein besonderer Hinweis nötig schien. So wurden la und li im Altarabischen meist Dativzeichen; in anderen Sprachen, z. B. im Aramäischen trat l- als Akkusativ- und Dativzeichen auf, weil nach Abwerfung der Akkusativendung auch das nähere Objekt ohne eine Hindeutung unverständlich zu werden anfing. Das Hebräische setzt gewöhnlich in alter Weise l- vor Dative, erst in späteren Stücken der Bibel auch vor Akkusative.

Beim altarabischen *Verbum* kann la und li sowohl das Perfekt wie

das Imperfekt begleiten, wiederum ursprünglich dort, wo der Erkenntnis ihres syntaktischen Wertes ein Hindeutungszeichen dienlich war. Beim Perfekt war dies der Fall im zweiten Teile eines hypothetischen Bedingungssatzes, der dadurch als Ergänzung des Vordersatzes gekennzeichnet wird, ähnlich wie das entferntere Objekt als Ergänzung der primitiven Satzteile. Beim Imperfekte steht zunächst li vor dem Modus conjunktivus; der Grund liegt darin, dass dieser wesentlich zum Ausdrucke des *abhängigen Satzes* dient. Denn die ursemitische Modalunterscheidung hat den Zweck, die Grundbedeutung des Imperfekts, d. i. die Bezeichnung der in der Verwirklichung begriffenen Handlung [1] einesteils im Hauptsatze (modus indicativus), anderenteils in den vom Hauptsatze innerlich abhängigen Satzgefügen (modus conjunctivus) zum sprachlichen Ausdruck zu bringen; und in dieser Hinsicht muss die Ansicht der arabischen Grammatiker von der Verwandtschaft zwischen Nominativ und Indikativ, Akkusativ und Konjunktiv als ein beachtenswerter Wink angesehen werden.

Hiernach begreift man die Verwendung von li vor dem finalen Konjunktiv, der sich zu seinem Hauptsatze wie das Adverbiale zu den notwendigen Satzteilen Subjekt, Prädikat und Objekt verhält.

Sodann steht la und li vor dem Jussiv. Was bezeichnet aber der Jussiv? Zunächst wie jedes Imperfektum eine in der Verwirklichung begriffene Handlung. Wenn aber die beiden Modi Indikativ und Konjunktiv dazu dienen, diese Handlung bald als eine syntaktisch unabhängige, bald als eine abhängige hinzustellen, so enthält der Jussiv nicht etwa noch einen dritten abweichenden Modalbegriff, sondern er ist ursprünglich *die in der Anlehnung an ein folgendes Wort nebentonig gewordene Imperfektform*, das verbale Gegenstück zum Status constructus des Nomens.

Die *Nebentonigkeit* des Jussivs zeigt sich vor allem in der Behandlung seiner Endungen. Wie das Nomen im Status constructus die den langvokaligen Tonsilben folgenden Endungen -na und -ni abwirft (vergleiche bànû, bànî statt banúna, banína und ʿàbdâ, ʿàbdai statt ʿabdáni, ʿabdáini),

[1] Vgl. Reckendorf: Die syntaktischen Verhältnisse des Arabischen, S. 52 f. Entsprechend dieser Bedeutung wäre es richtiger, von einem semit. *Imperfektiv* (neben einem *Perfektiv*) zu reden.

so verliert das als Jussiv gebrauchte Imperfektum die gleichen Suffixe (vgl. jàqtulù statt jáqtulúna, tàqtulì statt tàqtulína, jàqtulà statt jàqtuláni u. s. w.). Während aber an diesen Imperfektskürzungen auch der Konjunktiv teil hat, wodurch er sich als schwächer akzentuiert als das regierende Hauptverb offenbart, fallen im Jussiv auch noch die kurzen vokalischen Endungen des Imperfekts ab, so dass statt jáqtulu, táqtulu, ʾáqtulu nur jàqtul, tàqtul, ʾàqtul steht, endlich verkürzen die Verben tertiae j und w sowie die zweiradikaligen mit langem Vokale sogar den Stamm : jàrmi, jàʿzu, jàqul, jàbiʿ statt jármî, jáʿzû, jaqúlu, jabíʿu. Diese Verkürzungen dürften entscheidend für die Konstatierung der Nebentonigkeit sein. Wirft man nun ein, dass doch der nebentonige Status constructus seine kurzen Endungen bewahre, so ist zu beachten, dass ihm dafür die Nunation versagt ist, und weiter besonders, dass seine kurzen Endungen meist durch Verschmelzung mit folgendem Artikel ihren Silbenwert einbüssen.

Da Nebentonigkeit stets eine durch den Satzakzent bedingte Tonverminderung bedeutet, um dadurch ein anderes Wort um so kräftiger hervortreten zu lassen, so muss in der Umgebung des Jussivs irgend ein haupttoniger Satzteil vermutet werden, der jenen gewissermassen beherrscht. Verschiedene Gründe sprechen nun dafür, dass das *nachfolgende* Wort diese Rolle spielt.

Solches leuchtet zunächst für den Fall ein, dass der Jussiv ohne Partikel zu Beginn eines Satzes steht : so in Aufforderungssätzen und im zweiten Gliede der Bedingungssätze.

Wird aber der Jussiv durch Partikeln eingeleitet, so kann er unmöglich als von diesen beeinflusst, d. h. als ihre Enklitika angesehen werden. Das geht aus gewissen abnormen Verkürzungen dieser Partikeln im Altarabischen hervor, die ihren Grund nur in einer äusserst schwachen Betonung haben können. So wird zunächst stets (ausser vor mâ) li, und nicht la vorgesetzt ; weiter wird statt wali- und fali- meist nur wal- und fal- gesagt ; endlich für lamâ, d. i. la mit der Negation, kommt überhaupt nur die Abkürzung lam [1] vor. Nach Analogie dieser Partikeln kann ziemlich sicher auch auf die Tonschwäche von lâ vor dem Jussiv

[1] Indem lammâ schon eine weitere Zusammensetzung aus la + mâ « nicht » + mâ (Pron. indefinitum) ist.

und diejenige der zur Einleitung eines Bedingungssatzes gebrauchten Wörtchen geschlossen werden [1].

Nun weist die altarabische Litteratur zwar wohl auch Fälle auf, wo dem Jussiv kein weiteres Wort nachfolgt, und er demnach haupttonig gebraucht sein wird [2]: das beweist jedoch nur, dass im Altarabischen die ursemitischen Tonverhältnisse oder, was das Gleiche bedeutet, die alten syntaktischen Forderungen nicht alle mehr scharf beobachtet worden sind[3].

Betrachten wir nach Feststellung der Nebentonigkeit des Jussivs seine Bedeutung für den Fall, dass er mit den Partikeln li und lam (= lamâ) auftritt. Mit ersterer drückt er im Altarabischen eine Aufforderung aus: lijàqtul = er möge, soll töten; diese Bedeutung ergab sich aber aus dem älteren hindeutenden Sinne: « da (dann) tötet er » ähnlich wie die Befehlsbedeutung in lâ tàqtul (לֹא תִּקְטֹל) aus älterem « du tötest nicht ».

Mit lam verbunden heisst jàqtul ursprünglich nur: « da tötet er nicht »; daraus entwickelte sich im Altarabischen wegen seines vorwiegenden Gebrauches in Sätzen, die eine Handlung der Vergangenheit als noch andauernd schildern und wahrscheinlich meist in Fortsetzung eines Perfekts (Perfektivs) die Bedeutung des Præsens historicum: « da tötete er nicht ».

Auch im Aethiopischen hat sich ein affirmativer Jussiv mit la entwickelt: lajeqtel, und zwar mit dem auffordernden Nebensinn; ob die Pänultima noch nebentonig gesprochen wurde, lässt sich nicht ausmachen..

Das *Assyrische* bietet Analogieen sowohl zum imperfektivisch-auffordernden wie perfektivisch gebrauchten Jussiv mit li. Ersterer liegt im

[1] Vielleicht dass ein ʾin « wenn » auch als die Verkürzung von ʾinna zu nehmen ist, vgl. Reckendorf, Synt. Verhältnisse, S. 62, Anm. 1.

[2] Es wäre sehr dankenswert, wenn jemand die älteren Dichter zur Konstatierung des Zahlverhältnisses zwischen Jussiven mit und ohne Begleitung durchginge.

[3] Auch der ursemitische *Imperativ* muss auf Grund seiner gekürzten Endungen *nebentonig* gewesen sein, d. h. er muss stets in einem folgenden hauptbetonten Worte seine Stütze gehabt haben. Und zwar dürfte er sich meistens an einen *Vokativ* angelehnt haben, mit dem zusammen er im Hebräischen stets als *ein* Sprechtakt gilt. Die Nebentonigkeit des Imperativ hat im Hebräischen die Formen לְכוּ, קְחִי, תְּנָה u. s. w. erzeugt, die haupttonig לֵכוּ, קָחִי, תֵּנָה lauten würden.

sogenannten Prekativ vor, wo lû mit dem Imperfektum und zwar der III. pers. masc. und fem. des Singulars und Plurals und I. pers. sgl. zusammentritt [1]:

lillik « er möge gehen » (statt lû-illik)
lullik « ich möge gehen » (statt lû-allik)
lûtallik « sie möge gehen ».

Hier lässt die ständige Kontrahierung von lû mit folgender vokalisch anlautenden Silbe vermuten, dass keine von beiden betont war, vielmehr der Neben- (oder vielleicht schon Haupt-)ton auf der Endsilbe des Wortes lag. Anders bei dem perfektivischen Jussiv :

lû allik « ich ging ».

Hier dürfte das Unterbleiben der Kontraktion von lû und allik die Betonung der Pänultima des Verbs beweisen.

Endlich zeigt das Assyrische auch noch ein (tonverändertes ?) Permansiv mit vorgesetztem lû, das Kohortativbedeutung hat. Diese Form dürfte eine Analogiebildung zu dem imperfektivisch-auffordernden Jussiv mit lû sein, wie das später zu besprechende hebräische Perfektum conversum eine solche zum perfektivischen Jussiv darstellt.

Im Hinblick auf die vorstehenden Formen ist nun das *hebräische* sogenannte Imperfektum conversum nach Form wie Bedeutung unschwer zu erklären. Ein וַיִּקְטֹל, וַתִּקְטֹל u. s. w. entspricht formell altem wal(i)jàqtul, wal(i)tàqtul, *wobei die Partikel l- durch ständige Assimilation an den folgenden Laut verloren ging und das a der Präfixsilbe wegen ihrer Nebentonigkeit in i verwandelt wurde*. Seine Bedeutung hat sich zu der eines Präsens historicum verengt, indem es, wie das stets vorgesetzte wa « und » oder « dann » deutlich an die Hand gibt, ursprünglich nur zur Fortsetzung eines vorhergehenden Perfekts diente. Nachdem die mit l(-i-a) verbundenen Jussivformen ausschliesslich in perfektivischem Sinne gebraucht wurden, diente zum Ausdrucke einer Aufforderung (altarab. lijàqtul) nur noch der blosse Jussiv, z. B. יִשְׁמַע « er höre » (*ψ 55*, 20), תִּכָּתֵב « es werde aufgeschrieben » (*ψ 102*, 19).

Das *Biblisch-Aramäische* bewahrt nur wenige Reste eines Jussivs mit li in den schon oft, aber nie genügend gedeuteten [2] Formen לֶהֱוֵא (לֶהֱוֵה),

[1] Vgl. Delitzsch, Assyr. Gramm., § 93.
[2] Vgl. Strack, Abriss d. Bibl. Aram., § 16. m.

לְהֱוֹן und לֶהֶוְיָן. Sie sind aus li-jehwè, li-jehwòn, li-jehw^e^jàn ganz ähnlich kontrahiert wie assyrisches lillìk aus lû-illìk. Ob sie stets noch Nebentonigkeit bewahrt haben, lässt sich nicht klar darthun; doch scheint die Beibehaltung des pluralen -n dagegen zu sprechen. Die Bedeutung der biblisch-aramäischen Jussivreste mit li ist imperfektivisch, zum Teil mit auffordernden Nebensinn; ihre Stellung ist besonders die im abhängigen Nebensatze.

Der *Talmuddialekt* zeigt die im Ursemitischen mit j präfigierten Imperfektformen bald mit j, bald mit l oder n anlautend, also יִקְטֹל, לִקְטֹל, נִקְטֹל. Hier ist natürlich die mit l beginnende Form ein Kontraktionsprodukt, bestehend aus der alten Jussivform und li; die Form נִקְטֹל könnte entweder als die gleiche mit blossem Liquidenwechsel angesehen werden, oder aber man hat zu einer Zeit, als die hindeutende Kraft von li noch gefühlt wurde, diese Partikel mit dem sinnverwandten *'in* vertauscht. Die Bedeutung dieser Formen weicht nicht von der des reinen Imperfektivs ab.

Das *Mandäische* besitzt ebenfalls Doppelformen beim Imperfekt: ניקטול und ליקטול, woneben יקטול vollständig ausgestorben ist. Indem man vergessen hatte, dass die ersteren Formen alte jussivische Zusammensetzungen seien, kam man dazu, durch sie das Imperfektum in seinem ganzen Umfange zu ersetzen.

Das Syrische endlich hat auch noch die Form לִקְטֹל abgestossen und gebraucht nur die Parallelbildung נִקְטֹל resp. néqṭol in der Funktion des Imperfekts Indikativ, Konjunktiv und Jussiv. Die Partikel l- aber lebte vor dem Verbum weiter in der Konjunktion l^e^må, dalmå, dam (bibl.-aram. דִּי לְמָה, talm. דילמא, mand. עדילמא) = [di]-la-mâ, die vor allen Tempora stehend eine zweifelnde Frage einleitet. Dass hebräisches לָמָּה nach Form und Bedeutung diesen Partikeln gleichzusetzen sei, wurde oben schon angedeutet [1].

Aus den vorstehenden Ausführungen lassen sich noch verschiedene für die Ton- und Vokalverhältnisse des hebräischen Imperfekts wichtige Schlüsse ziehen. Da es sicher ist, dass in וַיִּקְטֹל « und er tötete », in יִקְטֹל « er möge töten » und natürlich auch אַל־תִּקְטֹל « töte nicht » alte Jussiv-

[1] Siehe S. 82.

formen vorliegen, so muss ihre Ultimabetonung verhältnismässig neuen Ursprungs sein.

Nach den Regeln der hebräischen Akzentverschiebung mussten ursemitische eintonige Jussivformen im Hebräischen auf der Pänultima, zweitonige auf der Antepänultima und Ultima betont werden, also :

waljàqtul	—	waljàqtul	=	וַיִּקְטֹל
waljàskab	—	waljàskab	=	וַיִּשְׁכֶּב
wàljudàbbir	—	wàljudàbbir	=	וַיְדַבֶּר
waljàrid	—	waljàrid	=	וַיֵּרֶד
waljàbki	—	waljàbki	=	וַיֵּבְךְּ
waljàqum	—	waljàqum	=	וַיָּקָם
wàljaqùmu	—	wàljaqùmu	=	וַיָּקֻמוּ
lijàsmaʿ	—	(li)jàsmaʿ	=	יִשְׁמַע
waljàʾmurù	—	waljàʾmurù	=	וַיֹּאמְרוּ
waljàridù	—	waljàridù	=	וַיֵּרְדוּ
litàsmaʿì	—	(li)tàsmaʿì	=	תִּשְׁמְעִי
lâ tàqtulù	—	lâ tàqtulù	=	לֹא (אַל) תִּקְטְלוּ

Doch hat sich nur ein kleiner Teil dieser lautgesetzlich rekonstruierten Formen im Hebräischen erhalten : die meisten haben eine Tonveränderung und im Gefolge davon auch Aenderungen in den Vokalen erfahren. Beim regelmässigen dreiradikaligen Verbum trat in eintonigen Formen der Akzent für gewöhnlich auf die Ultima. Das geschah in Folge von Kontamination des Imperfekts Indikativ mit dem Jussiv. Der perfektivische Gebrauch des Jussivs verwischte mehr und mehr seine Urbedeutung und Urbetonung, ebenso ward wa + Dagesch nicht mehr als Produkt von zwei Elementen empfunden, sondern als einfache verbale Kopulativpartikel genommen, mit der man jedes koordinierte Imperfektum verbinden zu dürfen meinte, ausgenommen das des Wunschsatzes, z. B. וְיַגֵּד « und er möge mitteilen » (Jud. *14*, 15). War somit kein äusseres Mittel mehr vorhanden, um das haupttonige und nebentonige Imperfektum resp. das mit Endvokalen versehene und das abgekürzte zu scheiden, so waren die Bedingungen für Kontamination beider Formreihen vorhanden, und es entstanden im regulären Verbum Einheits-

formen, die die Vokale des Jussivs mit der Betonung des Indikativs verbanden. Noch genauer könnte man sagen: der Akzent des Jussivs nahm zunächst die Ton*stelle* des Indikativs an, und später erst dessen Ton*stärke*; denn wenn jàqṭål nicht erst durch jaqṭòl zu jiqṭól geworden wäre, so liesse sich der nur vor dem Nebentone mögliche Uebergang von a zu i in geschlossener Silbe nicht begreifen. Doppeltonige Formen wie תַּקְטְלִי, תַּשְׁכְּבִי scheinen im Vokale ihrer ersten Nebentonsilbe später durch die eintonigen beeinflusst zu sein, so dass sie zu תִּקְטְלִי und תִּשְׁכְּבִי wurden.

Im Bereiche des unregelmässigen Verbs werden jedoch die Indikativ- und Jussivformen besser auseinander gehalten: so im Verbum פ״י: יֵינִיק und וַיֵּינֶק, יֵלֵד und וַיֵּלֶד [1], (יֵלֵךְ und וַיֵּלֶךְ), besonders aber in den zweiradikaligen Verbalklassen und dem Verbum ל״ה, wo der Indikativ auf nicht apokopierte Formen zurückgeht und der Jussiv in alter Weise nicht nur Apokopierung der kurzen Endungen, sondern auch Stammverkürzung zeigt: also jasóbb (= jasóbbu) neben wajjàsåb (= waljàsub), jaqûm (= jaqûmu) neben wajjàqåm (= waljàqum), jabîn (= jabînu) neben wajjàbæn (= waljàbin), jiglǽ (= jagláju resp. jaglája) neben wajjìgæl (= waljàgli, wajjìgil) u. s. w. [2]

Von anderen unregelmässigen Verbalstämmen zeigt z. B. אָמַר den Unterschied zwischen Indikativ und Jussiv: יֹאמַר und וַיֹּאמֶר. Hierbei liegt aber dem Vokalismus beidemal nur die Jussivform zu Grunde; denn aus jà'mur resp. jà'mir wurde יֹאמֶר, erst aus dieser aber יֹאמַר, indem man irrtümlicherweise von unbetontem æ auf betontes a statt i schloss. Dieser Vorgang wirft Licht auf das auffällige Verschwinden des alten Imperfekts mit i im hebräischen regelmässigen Zeitwort. In geschlossener Silbe hinter dem Tone musste i (ebenso wie a) zu æ werden; bei der späteren Betonung dieses æ entschied sich das Sprachgefühl für Entwicklung eines a, und i starb beim regelmässigen Imperfektum aus.

Neben dem sogenannten Imperfektum conversum, besser Jussiv-Imperfekt genannt, kennt das Hebräische auch noch ein Perfektum

[1] Der kurze Präfixvokal könnte durch die alten Verben פ״י in der Qualität beeinflusst worden sein.

[2] Zum Teil dürften auch diese hebräischen Jussivformen haupttonig gebraucht sein.

conversum, d. h. ein stets von der Partikel וְ begleitetes Perfekt (Perfektiv). das in der II. pers. sgl. masc. und I. pers. sgl. comm. doppeltonig auftritt: also וְקָטַלְתָּ « und du hast getötet » (genauer: « da bist du Töter *gewesen* »), וְהָיָה « da ist es geschehen » u. s. w. Dieses Perfektum conversum scheint eine dem Ursemitischen unbekannte Neuschöpfung späterer Sprachen zu sein, und zwar, so weit man bis jetzt sehen kann, des Hebräischen, Assyrischen und vielleicht Aramäischen. Anlass zu dieser Neuerung dürfte die alte Teilung des Imperfekts in haupt- und nebentonige Formen geboten zu haben, die man beim Perfekt nachzuahmen trachtete. Also wäre das Perfektum conversum wohl ursprünglich als nebentonig anzusetzen, und stets im engen Anschluss an ein folgendes Wort gebraucht worden. In Anlehnung an jàqtul wäre nun im *Hebräischen* ein qàṭal, an tàqṭulì ein qàṭaltì, an jàqtulù ein qàṭalù gebildet. Die grösste Wahrscheinlichkeit für diese Hypothese ergibt sich aus der Kürze des a von קָטַל, die entschieden auf eine Form mit apokopierter kurzen Endung zurückführt, da sonst קָטָל zu erwarten wäre. Nur muss man für diese Form die spätere Kontamination von haupt- und nebentoniger Bildung annehmen, wodurch sich der Vokal der nebentonigen Form mit der Tonstelle und Tonstärke der haupttonigen verband, so dass aus qàṭal (qàṭæl) und qâṭâl ein qâṭál wurde [1]. Endlich scheint die nebentonige II. pers. plur. masc. und fem. sowie die I. pers. plur. comm. entweder gar nicht existiert zu haben oder wieder ausgestorben zu sein, denn ein קְטַלְתֶּם, קְטַלְתֶּן, קְטַלְנוּ ist nicht überliefert. Ob die III. pers. sgl. fem. und III. pers. plur. comm. sich noch mit nebentoniger Ultima gehalten haben, lässt sich wohl nicht entscheiden.

Von den Spuren des *assyrischen* Perfektum (Permansivum) conversum, das mit vorgesetztem lû das Imperfektum conversum noch besser kopiert als das hebräische, war oben kurz die Rede; mit seiner Kohortativbedeutung schliesst es sich ganz an ursemitisches lijàqtul an. verbindet aber mit der Aufforderung auch schon die Idee der verwirklichten Handlung. Für die Annahme eines Perfektum conversum im *Aramäischen* spricht allerdings nur eine Form, die der I. pers. sgl. comm. קִטְלֵת (syr. qéṭlæth). Der ständige Vokal der ersten, das Schwa der

[1] Doch dürften sich auch nebentonige Formen erhalten haben, wie aus חֵי neben חַי hervorgeht.

zweiten Silbe zeigt an, dass auf der ersten Silbe mindestens ein Nebenton (im Syrischen der Hauptton) ruht. Diese dem Altsemitischen fremde Tonstelle entspricht aber so sehr den Bedingungen, unter denen wir das hebräische Perfektum conversum haben entstehen sehen, dass man mit Wahrscheinlichkeit auch hier eine konvertierte Perfektform annehmen wird, deren Entwicklungsphasen qàṭaltì — qàṭalti — mit Epenthese qàtalìt — qìṭᵉlèt — endlich haupttoniges bibl. aram. qìṭᵉléth, syr. qéṭlæth wären. Nur im Verbum ל״א hat sich die unkonvertierte Form gehalten : גָּלִ֫ית = galaíti, ferner im Haphʿel der zweiradikaligen Verben mit langem Vokal הֲקִימֹ֫תָ, sowie stets auch vor dem Personalsuffix : z. B. (syr.) qᵉṭálteh « ich habe ihn getötet » = qaṭáltihi.

Ueber die ursprüngliche Form des hebräischen Artikels.

Ob der hebräische Artikel הַ· (resp. vor Gutturalen הָ, הַ, הֶ) auf al- d. h. die Form des arabischen Artikels oder auf die besonders im Aramäischen häufig vertretene Deutewurzel hâ zurückgehe, ist bisher eine ungelöste Frage. Gegen die erstere Ansicht sprach es, dass die Assimilation von l an folgenden Konsonanten innerhalb des Hebräischen nur in sehr geringem Masse angewendet schien ; gegen die andere aber, dass der Uebergang von langem a in kurzes a mit Dagesch gar nicht weiter zu belegen war. Nun hat sich aber aus dem vorstehenden Kapitel ergeben, dass ursemitisches l- im Hebräischen jedem Konsonanten assimiliert werden kann, vgl. waljaqtul = וַיִּקְטֹל, walʾaqtul = וָאֶקְטֹל u. s. w. ; zu diesem wal = וַ· resp. vor Gutturalen וָ muss al = הַ· resp. הָ als das genau entsprechende Gegenstück angesehen werden. Ursemitisches hâ hätte im Hebräischen nur הָ, allenfalls הֲ ergeben. Dazu bliebe noch das Auftreten von Dagesch im folgenden Buchstaben ein grammatisches Rätsel ; denn mit verschiedenen neueren Grammatikern annehmen, Dagesch sei später zum Zwecke festerer Silbenverbindung eingesetzt, hiesse eine äusserliche Mache in die organische Entwicklung der Sprache hineintragen.

Hebräische Entwicklung der altsemitischen Vokale in geschlossener Silbe.

Da das Altsemitische ausser in der metrischen Pausa nur kurzvokalische geschlossene Silben kennt, so kommen hier langvokalische Silben nicht in Betracht.

Hauptregel: Die Quantität der altsemitischen Vokale in geschlossener Silbe bleibt im Hebräischen gewahrt; hingegen weicht ihre Qualität vielfach von der alten ab.

A. Kurze vokale in geschlossener silbe vor dem tone.

In eintonigen Wörtern erscheint

a) vor dem *Haupttone*

a als a (ַ) :	málkatu	— malkátu	— מַלְכָּה
	tárbij(a)tu	— tarbíjtu	— תַּרְבִּית
vor ר auch als æ (ֶ) [1] :	márḥabu	— marḥábu	— מֶרְחָב
i als i (ִ) :	tísʿatu	— tisʿátu	— תִּשְׁעָה
	mizmấru	— mizmấru	— מִזְמוֹר

vor oder hinter einer Gutturalis [2] meist æ (ֶ) :

	* míḥzajaju	— miḥzajáju	— מֶחֱזֶה
	ʾíbratu	— ʾibrátu	— אֶבְרָה
u teils als u (ֻ) :	* túmʾatu	— tumʾátu	— טֻמְאָה
	* sulkhấnu	— sulkhấnu	— שֻׁלְחָן

häufiger zumal vor oder hinter Gutturalen als å (ָ) :

ḥúkmatu — ḥukmátu — חָכְמָה

* rúḥbatu — ruḥbátu — רָחְבָּה

[1] Uebergang zu i weist auf ursprünglich nebentonige Formen hin, vgl. den folgenden Abschnitt.

[2] Ausnahmen sind אִמְרָה, עִנְיָן u. a.

vereinzelt als i (–ִ) resp. æ (–ֶ):

bunjắnu — bunjắnu — בִּנְיָן
khusrắnu — khusrắnu — חֶסְרוֹן

b) vor dem *Nebentone*

a als i (–ִ): màrbiḍu — marbìḍu — מִרְבַּץ
˙gàlgalu — galgàlu — גִּלְגַּל [1]
˙kàbschatu — kabschàtu — כִּבְשַׂת

vor Gutturalen und seltener vor andern Lauten als a (–ַ):

mà'kalu — ma'kàlu — מַאֲכָל
màlkatu — malkàtu — מַלְכַּת
i als i (–ִ): tìs'atu — tis'àtu — תִּשְׁעַת

unter Gutturalen meist als æ (–ֶ):

'ìṣba'u — 'iṣbà'u — אֶצְבַּע
u teils als u (–ֻ): ˙ṭùm'atu — ṭum'àtu — טֻמְאַת

häufiger zumal unter Gutturalen als å (–ָ):

ḥùkmatu — ḥukmàtu — חָכְמַת
˙qùdqudu — qudqùdu — קָדְקֹד

endlich auch wie vor dem Haupttone als i und æ.

In doppeltonigen Wörtern erscheint vor dem Haupttone

a als a (–ַ): ˙qátaltù — qàtaltí — קָטַלְתִּי
i als a (–ַ)[2]: ˙kábidtù — kàbidtí — כָּבַדְתִּי
u als å (–ָ): ˙wákultà — wàkultá — יָכָלְתָּ

B. Kurze vokale in geschlossener silbe hinter dem tone.

Es erscheint vor (Haupt- wie) Nebenton

a als æ (–ֶ): waljàiqaẓ — waljàiqaẓ — וַיִּיקֶץ

[1] Haupttoniges גַּלְגַּל und nebentoniges גִּלְגַּל gehören zu einander.

[2] Vgl. auch die Eigennamen מוֹעַדְיָהוּ = màu'idjáhu, עֹבַדְיָהוּ = 'àbidjáhu, הוֹשַׁעְיָה = hàuschi'jáhu.

vor Gutturalen als a (—): jàsmaᶜ — jàsmaᶜ — יִשְׁמַע

i als æ (—): (málki) — málik — מֶלֶךְ

waltàlid — waltàlid — וַתֵּלֶד

vor Gutturalen als a (—):

(náᶜlu) — náᶜil — נַעַל

˙ juschámmikh — juschámmikh — יְשַׁמַּח

hinter j als i (—): (báiti) — bájit — בַּיִת

u als å (—): waljàqum — waljàqum — וַיָּקָם

bei Konkurrenz mit Gutturalen und ר als a (—):

waljànukh — waljànukh — וַיָּנַח

waljàṣur — waljàṣur — וַיָּצַר

C. Kurze Vokale in geschlossener Tonsilbe.

Unter dem *Hauptone* erscheint

a als a (—): ˙ qatáltâ — qatáltâ — קָטַלְתָּ

i als a (—): ˙ kabídtâ — kabídtâ — כָּבַדְתָּ

bínti — bínti — בַּת = בִּנְתּ [1]

u als o (—): ˙ wagúrtâ — wagúrtâ — יָגֹרְתָּ

Unter dem *Nebentone* erscheint:

a als a (—): màmlakấtu — màmlakấtu — מַמְלְכוֹת

vor ר, ל, א, ח und teilweise auch ה als æ (—):

˙ màrkabấtu — màrkabấtu — מֶרְכָּבוֹת

˙ màlqaḥína — màlqaḥína — מֶלְקָחַיִם

˙ in'àmanấtu — nà'manấtu — נֶאֱמָנוֹת

desgleichen נֶחְבָּאִים, נֶהֶרְסוֹת, doch נַעֲלָמָה, נַעְתָּרוֹת u. s. w.

i als i (—): ˙ mídbariki — mìdbaríki — מִדְבָּרֵךְ

unter Guttur. als æ (—): ˙ ᶜiljấnatu — ᶜiljânátu — עֶלְיוֹנָה

u als u (—) oder å (—): sùlkhanấtu — súlkhanấtu — שֻׁלְחָנוֹת

˙ dùrbânấtu — dùrbânấtu — דָּרְבָנוֹת

[1] ˙ lídti = (לְדָתּ) לֵדֶת, ˙ qâtílti = (קְטַלְתְּ) קְטֶלֶת u. s. w.

Ueber den Wechsel von a und i vor dem Hauptttone.

Das Hebräische zeigt gegenüber dem Altsemitischen in geschlossener Silbe vor dem Hauptttone verschiedene auffällige Vokalunregelmässigkeiten, so öfters a an Stelle von i: מַפְתֵּחַ neben míftaḥu, i an Stelle von a: מִזְרָע neben mázraʿa(tu), teils i, teils a statt ständigem altsemitischem a: יִקְטֹל neben jaqtulu, יַבֹּק neben * jánbuqu u. s. w. Woher stammt diese weitreichende Differenzierung?

Der auffälligste Wechsel in den Vokalen findet bei den m-Präfixen der Nomina statt. Das Altarabische wendet das Präfix ma- zur Bildung der nomina loci, das Präfix mi- zur Bildung der nomina instrumenti an. Die hebräischen Grammatiker glaubten bisher in dieser Unterscheidung etwas spezifisch Arabisches erblicken zu sollen; denn nicht wenige der hebräischen nomina loci haben die Vorsatzsilbe mi- (z. B. מִזְבֵּחַ, מִסְתָּר), und die Mehrzahl der hebräischen nomina instrumenti beginnt mit ma- (z. B. מַאֲכֶלֶת, מַגְזֵרָה, מַכְתֵּשׁ, מַזְמֵרָה, מַרְצֵעַ, מַשְׁמֵרוֹת); von einigen Wurzeln endlich fällt das nomen loci mit dem nomen instrumenti zusammen (z. B. מִדְבָּר Ort des Treibens und Organ zum Sprechen, מַפְתֵּחַ Ort des Oeffnens und Mittel zum Oeffnen [1]).

Trotz dieses Durcheinanders von Formen lässt sich aber dennoch darthun, dass das Hebräische auf älterer Stufe die altsemitische Scheidung zwischen nomina loci und instrumenti geteilt haben muss, die Vermischung aber erst in Folge der hebräischen Vokalgesetze oder ausgleichender Analogie geschah.

Die nomina loci mit dem alten Präfix ma- behielten im Hebräischen ihr à zunächst überall *vor dem Hauptttone;* vor dem Nebentone musste a zu i werden, ausgenommen dort, wo ein Gutturalbuchstabe folgte, wie bei מַעְבָּר, מַעֲרָב, מַאֲפֵל, מַחֲנֶה, מַחְשָׁךְ, מַהֲלָךְ; weiter bei Assimilation von silbenschliessendem נ resp. י mit folgendem Konsonanten, wie in מַצָּב, מַטָּע, מַסָּע; sodann wo der a-Laut mit einem konsonantischen Begleiter kontrahiert wurde, wie bei מוֹצָא, מוֹקֵד, מוֹקֵשׁ, מוֹרָשׁ, מֵיסַךְ (מוּסָךְ); endlich wo ma in offene Silbe zu stehen kam, wie bei מָקוֹם, מָחוֹל, מָלוֹן,

[1] Die Lexika erschliessen zwar aus מִפְתֵּחַ einen stat. abs. mit i; doch wird aus dem Folgenden klar werden, weshalb ich מַפְתֵּחַ vorziehe.

מָנוֹחַ. Dadurch gelangten alle nomina loci auf den Standpunkt, den die später noch lebendig gebliebenen Bildungen מַרְבֵּץ — מִרְבַּץ, מַרְזֵחַ — מִרְזַח, מַשְׁבֵּר — מִשְׁבַּר, מַשְׁכֵּן — מִשְׁכַּן [1] einnehmen.

Mit dem Eindringen des i vor den Nebenton musste aber eine formelle Vermengung der nomina loci mit den nomina instrumenti, die vor Haupt- und Nebenton ihr ursprüngliches i hielten, um sich greifen, und es ward ein Zustand geschaffen, wo das schwächer gewordene Sprachgefühl in den haupttonigen Formen der nomina loci a durch das i des Nebentones resp. des Instrumentalpräfixes immer häufiger ersetzte, bis zuletzt bei Formen mit a in der Endsilbe ein i in der Vorsilbe als normal empfunden wurde, im Gegensatze zu Wörtern mit e in der Schlusssilbe.

Diese Vorgänge erklären jedoch noch nicht, warum in die nomina instrumenti a statt i eindrang. Dieser Wechsel wird ausgegangen sein von solchen Bildungen, die neben sich gleichradikalige nomina loci hatten, z. B. מִדְבָּר (* mídbaru) « Mund », מֶחֱזָה (míḥzajaju) « Fenster », neben * מִדְבָּר (mádbaru) « Trift », und מַחֲזֶה (máḥzaju) « Vision » eigentlich « Ort des Sehens [2] ». Analog zu diesen fühlte man in jenen vor einem Nebentone das i als Verdünnung von a und setzte letzteres dann regelmässig in die haupttonige Form ein, *wenn diese ê in der Endung hatte* [3], z. B. מַרְצֵעַ für mirṣéʿ, מַפְתֵּחַ für miftéḥ, מַשְׁכֵּן für mischʿén, מַזְלֵג für mizlég u. s. w.

Die Differenzierung der Wörter mit dem alten Präfix ja- in solche mit ji- und ja- beruht ursprünglich auch auf nichts anderem als ihrem bald nebentonigen bald haupttonigen Gebrauch. So erhält das hebräische Imperfektum Qal das Präfix ji- (ti-, ni-), weil ihm der alte nebentonige Jussiv zu Grunde liegt, (ursemitisch jàqtul — hebräisch jiqṭòl), mag auch später nach Untergang der Indikativform deren Hauptton auf jiqṭòl übertragen sein [4]. Wo aber die mit ja- oder ta- gebildete Form nie oder

[1] Vermutlich auch * מַפְתֵּחַ — מִפְתַּח, מַתְבֵּן — * מִתְבַּן, u. a.

[2] Zur nahen Verwandtschaft des nomen loci mit dem nomen actionis vgl. deutsches: Gang, Sicht u. a.

[3] Einerlei, ob von jeher oder erst auf hebr. Entwicklungsstufe.

[4] Der Ansicht de Lagardes und Barths, dass das Ursemitische den Vokal des Imperfektpräfixes je nach dem der Stammsilbe habe wechseln lassen, vermag ich nicht beizustimmen. Wenn im Altarabischen die A- und I- Imperfekte im

seltener nebentonig verwendet wurde, wie in Eigennamen יַבְנֶה, יַבֹּק, תַּדְמֹר oder Wörtern wie יַנְשׁוּף (Eule ?), יַלְקוּט (Ranzen) [1], da findet auch kein Uebergang von a zu i statt. Man wende nicht ein, dass doch Eigennamen wie יִזְרַח, יִפְתָּח i und nicht a aufweisen; denn diese Namen sind nur Verkürzungen aus den volleren יִזְרַחְיָה, יִפְתַּחְאֵל, also ursprünglich nebentonig. Nach ihrem Muster dürfen wir unbedenklich alle solche, die aus einer Imperfektform mit i bestehen, für verkürzte Wortkompositionen erklären, so dass יִבְחַר ein ursprüngliches יִבְחַרְיָהוּ oder יִבְחַרְאֵל, יִגְאָל ein יִגְאַלְיָהוּ, יִשְׁבַּח ein יִשְׁבַּחְיָהוּ repräsentiert.

Weiter wird auch im Perfekt und Partizip vom Niphʿal und Hiphʿîl der regelmässigen Verben in Folge nebentoniger Aussprache älteres a, das noch die Verben פ״נ, פ״י sowie die meisten zweiradikaligen aufweisen, in i übergegangen und sodann unter jedem Tone festgehalten sein. Als ursemitisch lässt sich das so verdrängte a allerdings nur im Hiphʿîl nachweisen (vgl. altarab. ʾáqtala, äth. ʾaqtála): im Niphʿal wird es erst auf einer späteren Stufe entstanden sein, indem bei den dreiradikaligen Verben nach Schwund von ursemitischem *nichthaupttonigen* ʾ + i der Vokal der folgenden Silbe zwischen den Präfixkonsonanten und ersten Radikal zurückgeworfen ward (also altsem. ʾinqátala — althebr. (ʾi)nqatála — naqtála — nebenton. niqtàl), und analog diesem a bei den zweivokaligen Verben nach Schwund von ʾ + i ebenfalls a als Präfixvokal eintrat (also altsem. ʾinqáma — hebr. (ʾi)nqáma — naqáma — nebentoniges nᵉqàm — zurück zur Haupttonigkeit nåqóm). In Anlehnung an Niphʿal und Hiphʿîl wird dann auch das Perfekt Piʿʿel das a seiner ersten Silbe in i umgewandelt haben.

Entstehung der Segolatformen.

a) Singular. Die altsemitischen dreiradikaligen Bildungen mit *einem* Stammvokal zwischen dem ersten und zweiten Konsonanten, wie malku(-i-a), sifru(-i-a), qudsu(-i-a), mussten auf hebräischer Lautstufe

Präfix i statt a annehmen können, so scheint mir diese Erscheinung wie im Hebräischen den nebentonigen Formen (Jussiven) zu entstammen.

[1] Dagegen dürfte in Folge häufigeren nebentonigen Gebrauches ʾjáṣharu «Oel» sich zu יִצְהָר entwickelt haben.

zunächst in ihren Flexionsendungen dadurch erleichtert werden, dass -u mit -i zusammenfiel, also nur מַלְכִּי, מַלְכָּה; סִפְרִי, סִפְרָה, קָדְשִׁי, קָדְשָׁה übrig blieb. Mit dem Schwund aller Kasusendungen in den meisten übrigen Nominalklassen ging das Gefühl für die richtige Unterscheidung der wenigen erhaltenen Reste endlich ganz verloren; die unbetonte Endung a ward fast nur noch als richtungsbezeichnendes Suffix angesehen, i erschien völlig inhaltsleer und ging damit weiterer Verkürzung entgegen. Diese bestand manchmal in Fällen, wo ein *T*-laut, seltener *K*-laut letzter Konsonant war, darin, dass Schwa mobile an seine Stelle trat, z. B. nírdi — נֵרְדְּ, qúsṭi — קֹשְׁטְ (vgl. dazu in der Verbalflexion qatálti — קָטַלְתְּ, waljirdi — וַיֵּרְדְּ, waljisti — וַיֵּשְׁתְּ, waljasqi — וַיַּשְׁקְ, waljibki — וַיֵּבְךְּ). In allen anderen Fällen aber ward durch *Epenthese* die Endung i zwischen den letzten und vorletzten Radikal versetzt und dann mit den beiden Vokalen nach den Regeln für kurze Vokale in betonter offener Silbe und unbetonter geschlossener verfahren.[1] Also:

málku —	málki —	málik —	מֶלֶךְ
sífru —	sífri —	sífir —	סֵפֶר
qúdsu —	qúdsi —	qúdis —	קֹדֶשׁ
ráḥmu —	raḥmi —	raḥim —	רֶחֶם
náʿlu —	náʿli —	náʿil —	נַעַל
báitu —	báiti —	bájit —	בַּיִת
máutu —	máuti —	máwit —	מָוֶת

Neben diesen Segolatformen kommen nun in geringer Anzahl noch Bildungen mit *einem* Vokal (a, o, seltener e), und zwar zwischen dem zweiten und dritten Radikal vor, z. B. אֲגַם, דְּבַשׁ; בְּאֹר, בְּאֹשׁ; זְאֵב, בְּאֵר; vor Suffixen und im stat. const. plur. treten gewöhnlich die Vokalverhältnisse der Segolatformen ein, (also אַגְמֵי, דִּבְשִׁי, בָּאֳרֹת, בָּאְשׁוֹ), selten jedoch bei Bildungen mit e, (also זְאֵבִי, בְּאֵרֹת (בְּאֵרֹת), כְּרֵשׂוֹ). Die Einsetzung des Vokals zwischen die beiden letzten Radikale kann man sich auf dem Wege natürlicher Entwicklung kaum geschehen denken, da kein hebräisches Lautgesetz málku oder מֶלֶךְ zu m^{e}lakh umgewandelt hätte; hier kann nur Analogie zu der ungemein häufig vorkommenden Form

[1] Vgl. S. 43 ff.

des Infinitivus constructus (שְׁכַב ,קְטֹל) im Spiele sein, deren Vokalisation nicht auf einen altsemitischen Nominaltypus, sondern auf das hebräische Imperfektum zurückgeht [1]; und zwar wird die neue Form zunächst im status constructus gebraucht worden sein, wo der Nebenton stets das Bestreben nach Vokalverkürzung erweckt. Ein Beweis dafür liegt in dem scheinbaren Uebergange von Stämmen mit altem i in solche mit a, wie דְּבַשׁ (altsem. dibsu), wo ein zunächst zu erwartendes דְּבֵשׁ durch den Nebenton sofort zu דְּבַשׁ umgelautet werden musste. Es zeigen aber kurzes Sere vielleicht nur Stämme mit mittlerem א, wie שְׁאֵר ,רְאֵם ,בְּאֵר; alle anderen bislang dazu gezählten Bildungen wie הֵפֶר ,הֲבֵל [2], אֲפֵק [3] haben als *Diminutivformen* mit langem ê (statt altem ai) zu gelten. Später drang dann nicht selten die Form des status constructus in den status absolutus ein, ein Vorgang, worüber schon früher gesprochen ist [4].

Aehnlich hat man sich die Entstehung von « Segolatformen » wie גְּדִי ,בְּכִי ,חֲצִי ,יְפִי zu denken. Gleich den entsprechenden Bildungen von Wurzeln tertiae w, wie שָׂחוּ (= sáhiw — sáhwi), תֹּהוּ (= tóhiw — tóhwi) werden sie im status absolutus einmal mit betonter Pänultima gesprochen worden sein: גֶּדִי ,בֶּכִי ,חֵצִי ,יֶפִי; dann aber ward zunächst ihre Verbindungsform nach dem Muster des Infinitivus constructus im Tone verschoben und in den Vokalen verkürzt [5], endlich in der Regel diese neue Form auch haupttonig im status absolutus angewendet. Die alte Form hielt sich einigemal ausserhalb der Verbindung, jedoch mit Vertauschung der Endung ִי — in ֶה —, d. h. von iji in aja, z. B. in בֶּכֶה ,הֶגֶה ,קֶצֶה, welcher scheinbar auffällige Uebergang später (siehe Seite 110) seine Erklärung finden wird.

Anmerkung: Andere Fälle, wo im Hebräischen *Epenthese* eines alten auslautenden kurzen Vokals eingetreten ist, sind: Die III. pers. fem. Perfekti mit dem Suffix -ki, z. B. qatalátki — qatalátik — קְטָלָתֶךְ; die

[1] Vgl. S. 67 f.

[2] So heisst also Qoh. *1*, 2 הֲבֵל הֲבָלִים « o winziger Hauch vom Hauche ».

[3] Die Nebenform אֲפִיק beweist schon die Länge des Sere.

[4] Vgl. S. 38 f. Durch Beeinflussung von Seiten dieser Bildungen scheinen auch die Status-constructus-Formen אֲבִי und חֲמִי statt אָבִי (ʾâbî) und חָמִי (ḥâmî) entstanden zu sein.

[5] Vgl. den späteren Abschnitt über Kontraktion von ursem. j mit vorhergehendem i und nachfolgendem unbetonten kurzen Vokal.

nicht verlängerten Formen des Imperfektum conversum von den Verben ל״ה, z. B. waljàgli — waljàgil — וַיִּגֶל; Silben mit Nebenton, der altem Hauptone entspricht, falls ein Gutturalbuchstabe vorhergeht : tá'mudí — tà'mudí — tà'umdí תַּעַמְדִי, jáḥdiqù — jàḥdiqú — jàḥidqú — יֶחֶזְקוּ, fú'laka — fù'laká — fù'alká — פָּעָלְךָ [1].

2. *Plural.* Dem status absolutus plur. der Segolatnomen soll nach de Lagardes vielfach wiederholter Idee nicht mehr der einvokalige, sondern ein doppelvokaliger Stamm zu Grunde liegen, also מְלָכִים, סְפָרִים, פְּעָלִים von malak, sifar, pu'al abzuleiten sein. Indessen hat schon Olshausen das Richtigere gefühlt, wenn auch nicht bewiesen, indem er sagt [2]: « Bei den Pluralformen erleidet die Grundform gewöhnlich eine eigentümliche Veränderung, indem zwischen den beiden letzten Konsonanten der Wurzel ein kurzer Vokal, und zwar jedesmal a eingeschoben wird. » Im Anschluss daran und mit Hinweis auf ähnliche Vorgänge in äthiop. kalb — kalabât und altarab. 'árdu — 'aradúna betrachtet Philippi die Einsetzung des Hülfsvokals als Mittel zur Differenzierung des Substantivs vom Adjektiv. Eine solche willkürliche Differenzierung ist jedoch hier ebensowenig wie bei irgend einem anderen Punkte der Grammatik zulässig ; vielmehr wird der betreffende Vorgang darauf beruhen, dass *dort, wo im Ursemitischen eine unbetonte geschlossene Silbe mit einer folgenden haupttonigen langvokaligen zusammenstiess, Neigung zur Einschiebung eines kurzen Hülfsvokals vorhanden ist.* Dieser neue Vokal ist im Klange entweder vom vorhergehenden beeinflusst oder kann stets als a gesprochen werden, vergleiche altarab. 'aradátun statt 'ardátun, sidirátun oder sidarátun statt sidrâtun, zulumátun oder zulamátun statt zulmátun [3]. Auch das einzige Beispiel des altarabischen Pluralis sanus masc. eines einvokaligen Substantivs mit schliessender Doppelkonsonanz zeigt dasselbe eingeschobene a : 'aradúna von 'árdun. Unter den gleichen Bedingungen wie im Arabischen tritt nun auch im

[1] Die nach Stade (Gramm. S. 70) angeblich durch Epenthese entstandenen Formen הֵקִים und אַרְצֶךָ haben nichts damit zu thun.

[2] Lehrbuch der hebräischen Sprache, § 134 a.

[3] Vgl. Caspari-Müller, Arabische Grammatik, § 299, Anm. b. — Auch die « gebrochene » Pluralform fu'alâ'u dürfte in ihrem mittleren a den ursemitischen Hülfsvokal besitzen.

Hebräischen [1] der Hülfsvokal ein, jedoch stets als kurzes a [2], also malakhîm, sifarîm, puʿalîm statt malkhîm. sifrîm, puʾlîm. Da nun der erste Vokal dieser Formen ein unbetonter ist, so muss er in der zweiten Silbe vor dem Haupttone zu Schwa (resp. Ḥaṭeph) werden [3], und es entstehen die Formen מְלָכִים, סְפָרִים, פְּעָלִים.

Da der Hülfsvokal nur vor *ursemitischen* Haupttone auftritt, so fehlt er bei Formen wie מַלְכִּי, מַלְכְּךָ, מַלְכָּה (Königin) u. s. w. die alle erst auf hebräischer Tonstufe betonte Endungen erhalten haben, während das Altarabische sie auf der ersten Silbe betont, und solches jedenfalls auch im Ursemitischen der Fall war.

Nach den Vokalverhältnissen des hebräischen status absolutus pluralis richten sich die der Verbindungsformen vom Plural, so dass malakhîm, sifarîm, puʿalîm nach Ersetzung der Endung ם — durch י — und des Haupttones durch den Nebenton als מַלְכֵי, סִפְרֵי, [פָּעֳלֵי] erscheint. Da nun altes a in der zweiten Silbe vor dem Nebentone meist zu i verdünnt wird, (vgl. בִּגְדֵי, בְּגָדוֹת, זִבְחֵי, קִבְרֵי u. a.), und dadurch die Bildung faʿlu mit fiʿlu in einer der gebräuchlichsten Formen zusammenfiel, so kann von hier aus das unursprüngliche i zunächst in Suffixformen mit betonter Ultima (wie בִּגְדוֹ statt בַּגְדוֹ, זִבְחָה statt זַבְחָה und viele andere) eingedrungen sein, und endlich bei einigen a-Stämmen vielleicht sogar der status absolutus singularis eine Nebenform mit — erhalten haben, vgl. חֵלֶב neben חֶלֶב, נֵדֶר neben נֶדֶר [4].

Anmerkung: Der ursemitische Hülfsvokal dürfte wohl auch anzunehmen sein in לְבָנוֹן für libanôn — libnân, כִּסְלוֹן für das ebenfalls vertretene כִּסְלוֹן, רְעָבוֹן für raʿabôn — raʿbân. Die grosse Masse der von einvokaligen Stämmen mit dem Suffix -ân, (hebr. -ôn) gebildeten Verallgemeinerungsformen zeigt ebenfalls das -a, hält aber den Stammvokal nach Schärfung des zweiten Radikals fest, z. B.

[1] Das Aramäische zeigt Schwa mobile, das auf alten Vollvokal zurückzuführen ist, z. B. in מַלְכִין, שִׁיקְמִין (συκάμινος, vgl. H. Levy, Die semit. Fremdwörter im Griechischen, S. 23).

[2] בְּהֹנוֹת geht nicht auf בֹּהֶן, sondern auf ʾibhân (altarab. ʾibhâmu, assyr. ʾubânu) zurück, weiter נְגֹהוֹת auf * נְגֹהָה, פְּסִילִים auf * פְּסִיל.

[3] Vgl. S. 35.

[4] Vgl. Olshausen, Lehrbuch, § 134 g.

עִצָּבוֹן = עֶצֶב — ʾaṣb + ṓn
בִּטָּחוֹן = בֶּטַח — baṭh + ṓn
זִכָּרוֹן = זֶכֶר — zakr + ṓn
הִגָּיוֹן = הֶגֶה — hagj + ṓn [1]

wobei wegen des Gegentons in der ersten Silbe a zu i wurde. Wenn diese Wörter nebentonig auftreten, so fällt der Hülfsvokal stets aus und auch Dagesch wird fast nie geschrieben.

Wie sich ein grosser Teil der Bildungen mit -ôn der Einsetzung des Hülfsvokals verschliesst, so auch eine kleine Anzahl von dreiradikaligen Segolatpluralen, nämlich עֶשְׂרִים [2], שִׁבְעִים, תִּשְׁעִים, שִׁקְמִים, רַחֲמִים, נְמֵרִים, endlich die meisten Plurale von zweiradikaligen Nomina mit altsem. ai oder au, wie אֵילִים, קוֹצִים u. a.

Hebräische Entwicklung der altsemitischen Diphthonge ai und au.

Regel: Jedes altsemitische ai und au wird monophtongiert, falls es nicht vorher durch Epenthese eines nachfolgenden Vokals seinen ursprünglichen Charakter verloren hat.

Ausführung: Vor dem Haupttone wird

ai zu ê (י ֵ):	* lailátu	— lailáti	— לֵילוֹת
	báitiki	— baitíki	— בֵּיתֵךְ
au zu ô (וֹ):	* sauṭína	— sauṭína	— שׁוֹטִים
	jáumuhu	— jaumúhu	— יוֹמוֹ

Vor dem Nebentone wird

ai zu e (י ֵ):	* lailàtu	— lailàti	— לֵילוֹת
au zu o (וֹ):	* màutaju	— mautàji	— מוֹתַי

[1] Die entsprechenden syrischen Bildungen entbehren sowohl des Einschubvokals als auch der Verdopplung des zweiten Radikals.

[2] Das Fehlen des Hülfsvokals liesse sich hier daraus erklären, dass עֶשְׂרִים ehemals eine Dualform (vgl. Reckendorf in ZDMG. Bd. 48, S. 380.) * עֶשְׂרַיִם ʿásraji-ma gewesen sei, bei der die Bedingungen für seine Setzung fehlten. Von hebräischem עֶשְׂרִים könnten dann שִׁבְעִים und תִּשְׁעִים ebenso wie von altarabischem ʿischrûna die Plurale sabʿûna und tisʿûna beeinflusst worden sein.

In der Tonsilbe wird

ai zu ê (י ֵ): * 'agláitî — 'agláiti — הִגְלֵית

au zu ô (וֹ): * sabbáutû — sabbáuti — סַבּוֹתִי

Zwischen Haupt- und Nebenton wird vermutlich

ai zu e (י ֶ): * 'agláitum — 'àglaitám — הִגְלֵיתֶם

au zu o (וֹ): * sabbáutum — sàbbautám — סַבּוֹתֶם

Der Fall, dass die Diphthonge ai und au hinter der Haupttonsilbe ständen, kommt weder im Altsemitischen noch im Hebräischen vor.

Der Beweis dafür, warum in obigen Regeln י ֵ und וֹ bald lang, bald kurz angesetzt sind, deckt sich mit dem früher gegebenen über Beibehaltung und Kürzung ursemitischer Längen im Hebräischen [1].

Anmerkung 1. Wenn neben altsemitischem báitu und máutu hebräisches בַּיִת und מָוֶת steht, so darf daraus nicht der Schluss gezogen werden, dass sich hier die alten Diphthonge erhalten hätten; vielmehr wird die Epenthese des Endungsvokals schon zu einer Zeit stattgefunden haben, wo stammhaftes ai und au noch diphthongisch waren. Auch in בַּיְתָה und מַוְתָה liegen nicht etwa die alten Diphthonge rein vor, wie schon aus der aspirierten Aussprache des ת einleuchtet, sondern in der Verbindung mit epenthetischem Schwa, d. h. diese Formen sind sekundäre Ableitungen von בַּיִת und מָוֶת.

Anmerkung 2. Wo immer ein י ַ oder ו ָ (ו ַ) in haupt-, neben- oder schwachtoniger Silbe auftritt, da liegt diesen Lauten niemals altes ai oder au, sondern meist ajj und aww zu Grunde. So in חַי und דַּי, צַו, קַו und תָּו: weiter in שַׁוְעָה, שַׁוְעַת, שַׁוְעָתָה, Formen, die vom Pi'el שִׁוַּע gebildet sind und mit geminiertem ו gesprochen werden müssen. Auch vom Pi''el עִוֵּל wurden Formen wie עַוָּל, עַוְלוֹ abgeleitet, von letzterer aus aber durch falschen Rückschluss auf eine Grundform mit einfachem Waw עָוֶל nachgebildet; desgleichen von עַוְלָה resp. עַוְלָתָה ein עוֹלָה und עוֹלָתָה [2]. Endlich können auch שַׁלְוָתִי, הוֹדְוִיָה, יוֹשַׁוְיָה nicht als Ausnahme von der Grundregel ausgegeben werden, da hier der Diphthong -au nicht aus älterem -au, sondern -iu entstanden ist [3].

[1] Vgl. S. 53 ff.

[2] Sicher liegt letztere Form in dem defektiv geschriebenen עֹלָתָה (*ψ 92, 16*) vor.

[3] In הוֹדְוִיָה (Preise Gott) steckt ein Imperativ Hiph'îl, in יוֹשַׁוְיָה (Gott möge trösten) ein Jussiv Hiph'îl.

Kontraktionen.

Das Bestreben, mehrere aufeinander folgenden Silben zu einer einzigen zu kontrahieren, darf als ein Zeichen relativer Jugend eines Dialektes genommen werden. So wird das Nordarabische durch seine ziemlich ausgedehnten Kontraktionen von Vokalgruppen mit mittlerem j oder w dem Südarabischen gegenüber, das selten oder gar nicht zu kontrahieren scheint, als jüngere Sprache charakterisiert. Noch weit mehr liebt es aber das Hebräische, alte Doppelsilben mit mittlerem י, ו, ה und א zu einer einzigen zu verschmelzen.

Die Regeln der hebräischen Kontraktion haben bisher noch keine genauere Darstellung erfahren, was sich dadurch schwer gerächt hat, dass verschiedene der wichtigsten grammatischen Probleme innerhalb der Pluralbildung, Ansetzung der Personalsuffixe und Flexion der Verben ל״ה noch nicht in innigem Zusammenhang mit den entsprechenden altsemitischen Bildungsweisen behandelt werden konnten. Wenn das Folgende auch keineswegs den Anspruch erhebt, das Versäumte vollständig nachzuholen, so wird sich doch daraus ergeben, wie schon mit Beobachtung von wenigen Regeln mehr Licht in die bisher dunkelsten Gebiete der hebräischen Formenlehre gebracht werden kann.

A. Kontraktion zweier ursprünglich durch j getrennten Vokale.

a) Ursemitisches a + j mit folgendem unbetontem kurzen Vokal.

Vorbemerkung: Ursemitisches aju muss im Zeitpunkte der hebräischen Kontrahierung als ausgestorben, oder, wenn man will, als zu aji vermindert angesehen werden [1]; es wird daher genügen, bei den folgenden Regeln aju und aji zusammen zu fassen.

[1] Der einzige Fall, wo man im Hebräischen auf vorhebr. aju zu rekurrieren hat, dürfte beim pluralen Nomen mit dem Suffix der III. pers. sgl. masc. vorliegen: סוּסָיו = sûsaju-hu — sûsáju-u — sûsájû — sûsáu.

Ursemitisches aju (-i), auf hebräischer Akzentstufe áji = ai (י ַ) :

* mátaju — matáji — מָתַי
* schárraju — scharráji — שָׂרַי
* 'állaju — 'alláji — אַלְלַי
* jádaju — jadáji — יָדַי

Ursemitisches aju (-i), auf hebräischer Akzentstufe àji = ê (י ֵ, ה ֵ) :

* ʿàschraju — ʿaschràji — עֶשְׂרֵה
* schàrraju — scharràji — שָׂרֵי
* jàdaju — jadàji — יְדֵי
* àḥlaju — 'aḥlàji — אַחְלֵי

Ursemitisches aju (-i), auf hebräischer Akzentstufe aji = e (י ֶ) : Dieser Fall kommt nur in der hebräischen Nesîgâ [1] vor: דִּבְרֵי [מֶלֶךְ], רֹעֵה [צֹאן].

Ursemitisches aja, auf hebräischer Akzentstufe ája = æ̀ (ה ֶ, י ֶ) :

zája — zája — זֶה
* dá'naja — da'nája — צֹ(א)נֶה
* lúbnaja — lubnája — לִבְנֶה
* máthalajaka — mathalájaka — מְשָׁלֶיךָ

Ursemitisches aja, auf hebräischer Akzentstufe àja = ê (ה ֵ, י ֵ) :

* 'ìnnaja — 'innàja — הִנֵּה
* ʿàlaja — ʿalàja — עָלֵי
* 'ìlaja — 'ilàja — אֵלֵי

Ursemitisches aja, auf hebräischer Akzentstufe aja = æ (ֶ) :

'ájatukùm — 'ajatakám — אֶתְכֶם

Ueber die Berechtigung, ה ֶ und ה ֵ hinter dem Tone als kurzes æ und e anzusetzen, vergleiche man die Ausführungen bezüglich der Kürzung altsemitischer Längen [2].

[1] Vgl. S. 28 f.
[2] Vgl. S. 55 ff.

b) Ursemitisches i + j mit folgendem unbetontem kurzen Vokal.

Vorbemerkung: Diese Lautverbindungen sind im Hebräischen in weitem Umfange in die mit a + j + Vokal übergegangen. Der Grund hierfür muss wohl darin gesucht werden, dass von alters her neben den Bildungen mit iju, iji, ija verwandte auf aju, aji, aja standen, und zwar sowohl beim Verbum wie beim Nomen, vgl. bákaja — jábkiju und báqija — jábqaju, máʿnaju(-i-a) und ráʿiju(-i-a) u. a. Nachdem die Endungen iju, iji, ija gegen aju, aji, aja ausgetauscht worden waren, ging die Sprache in der Gleichmachung noch einen Schritt weiter und setzte für aju, aji, aja gewöhnlich nur aja resp. dessen Kontraktionsprodukte. Es ist demnach ungenau, von der Kontraktion eines iju, iji, ija zu aja zu reden; diese erfolgte vielmehr erst nach Verdrängung von iju, iji, ija durch aju, aji, aja und Ausscheidung von aju, aji. — Endlich gilt über ursemitisches iju das Gleiche, was früher schon über aju bemerkt wurde.

Ursem. iju (-i), auf hebräischer Akzentstufe íji — áji — ája = ǽ (ה ֶ):

thamấniju — thamâníji — thamânáji — שְׁמֹנֶה
rấʿiju — râʿíji — râʿáji — râʿája — רֹעֶה
jábniju — jabníji — jabnáji — jabnája — יִבְנֶה

Ursem. iju (-i), auf hebräischer Akzentstufe ìji — àji — àja = ê (ה ֵ):

ràʿiju — râʿìji — râʿàji — râʿàja — רֹעֵה

Ursem. iju (-i), auf hebräischer Akzentstufe iji — aji — aja = æ (ה ֶ):

Wohl nur in der Nesîgâ: [גְּלֶא[סוֹד, [רֹעֶה[צֹאן

Ursem. ija, auf hebr. Akz. íja — ája = ǽ (ה ֶ)
Ursem. ija, auf hebr. Akz. ìja — àja = ê (ה ֵ)
Ursem. ija, auf hebr. Akz. ija — aja = æ (ה ֶ)
} Siehe obige Beispiele, wobei nur die Nomina im alten Akkusativ, die Imperfekta im Konjunktiv anzusetzen sind.

Anmerkung: Fälle, wo altes ija nicht durch aja zu ǽ geworden ist, sondern mit Schwund des a und Dehnung des i zu ê (ה ֵ), liegen vielleicht vor in dem Infinitivus absolutus von Piʿʿel, Hiphʿîl, Hophʿal der Verba ל״ה: גַּלֵּה, הַגְלֵה, הָגְלֵה.

c) Ursemitisches u + j mit folgendem unbetontem kurzen Vokal.

Diese Lautverbindungen sind im Hebräischen in die mit anlautendem i und a übergegangen : puju(-i-a) wurde zu piji, und paja = פִּי und פֶּה, wovon die erstere (altertümlichere) Form sich nur in Verbindung mit Genitiv oder Suffix hielt, die letztere aber in selbständiger Stellung gebraucht ward.

d) Ursemitisches â, î, û + j mit folgendem unbetontem kurzen Vokal.

Hier erfolgt im Hebräischen nur dann Kontraktion, wenn auf betonte Länge + j ein qualitätsgleicher Vokal folgt, z. B. ṣalı́ji = צָלִי, qalı́ji = קָלִי, ʿanı́ji = עָנִי ; dagegen ohne Kontraktion ʾàjibı́na = אֹיְבִים u. a.

e) Ursemitisches a, i, u + j mit folgendem betonten kurzen oder langen Vokal.

α) Mit kurzem Vokal :

Ursemitisches aja, auf hebräischer Akzentstufe ajá = å (ָ) :

ʾárdaját — ʾàrdaját — הֻרְצָת (Lev. *26,* 34) [1]

Ursemitisches aja. auf hebräischer Akzentstufe ajà wurde wahrscheinlich zu a (ַ).

Ursemitisches ija, auf hebräischer Akzentstufe ijá = å (ָ) :

bákijatu — bàkijátu — בּוֹכָת resp. בּוֹכָה

Ursemitisches ija, auf hebräischer Akzentstufe ijà = a (ַ) :

bàkijatu — bâkijàtu — bakàtu — בּוֹכַת [2]

Ursemitisches uja dürfte im Hebräischen nicht zu belegen sein.

β) Mit langem Vokale.

Hier kann nur dann Kontraktion eintreten, wenn der Vokal vor j gleicher Qualität wie der nachfolgende ist ; also

[1] Verkürzung des å zu a tritt bei sekundärer Silbenschärfung ein, z. B. bei כַּלָּתוֹ aus כַּלָּת + הוּ.

[2] In den meisten Fällen ward jedoch altes i erhalten und vorhergehendes j geminiert, z. B. בּוֹכִיָּה = bâkij(j)átu, תַּאֲנִיָּה = taʾnij(j)átu.

Ursemitisches ajâ, hebräisches ajá oder ajà = â (ֹו) :

* ham(a)jánu — hamajáni — הָמוֹן [1]

'ajátika — 'ajàtiká — אוֹתְךָ [2]

Ursemitisches ijî, hebräisch ijí oder ijì = î (ִי) :

bàkijína — bàkijína — בּוֹכִים

* thamànijína — thamànijína — שְׁמֹנִים

* tàbnijì — tàbnijì — תִּבְנִי

Ursemitisches ujû, hebräisches ujú oder ujù = û (וּ) :

* jàglujù — jàglujù — יִגְלוּ

Zusatz: Wenn ijâ in ajâ überging (wie ija in aja), so trat auch hier Kontraktion ein, z. B. hàmijátu = הוֹמוֹת ; daneben findet sich mit sekundärer Schärfung des י [3] הוֹמִיּוֹת. Auffällig ist, dass entgegen dem altarabischen Gebrauche ijú nicht kontrahiert ward, z. B. in jàrbijúna — יִרְבְּיוּן.

B. Kontraktion zweier durch w getrennten Vokale.

Ursemitisches Waw zwischen zwei Vokalen ist im Hebräischen fast immer in Jod übergegangen, weshalb bei Kontrahierung der beiden Vokale dieselben Laute entstehen, wie wenn ursprünglich Jod zwischen ihnen gestanden hätte.

Nur in ganz vereinzelten Fällen haben sich Spuren der Einwirkung von altem Waw erhalten. So in אֲחוֹת und חָמוֹת = ursemitisch 'ákhawatu, auf hebräischer Akzentstufe 'akhawátu, und ḥámawatu, auf hebräischer Akzentstufe ḥamawátu, die mit mittlerem j אָחַת und חָמַת ergeben hätten [4]. Weiter wird einigemal ursemitisches awu(-i-a), auf hebräischer Akzentstufe

[1] Daneben aber auch unkontrahiert הִגָּיוֹן = hag(a)jânu.

[2] Die bisher unerklärte Differenzierung der Nota accusativi אוֹת und אֵת erklärt sich einfach daraus, dass erstere Form urspünglich den Plural, letztere aber den Singular des Nomens 'ájatu darstellt. So wird auch bibl. aramäisches und syrisches jâth der Plural, phönizisches אית ('ijàth ?) der Singular des gleichen Wortes sein.

[3] Auch in פִּיּוֹת steht doppeltes Jod statt älterem einfachen.

[4] Gegen die Annahme von Urformen 'akhâtu und ḥamâtu spricht אַחֲוָה « Brüderschaft ».

áwu(-i-a), und iwu(-i-a), auf hebräischer Akzentstufe íwu(-i-a) zu ấu und ếu : עָנָו, עֵשָׂו, שֵׁלֵו. Endlich erscheint ursemitisches ấwu(-i-a) auf hebräischer Akzentstufe ấwu(-i-a) als ấu : סְתָו (סְתָיו), שְׁלָו (שְׁלָיו) [1].

Die Pluralbildung der hebräischen Nomina.

Ein richtiges Verständnis der hebräischen Plurale ist in erster Linie durch klare Begriffe vom Wesen der semitischen Pluralbildung überhaupt bedingt. Daran fehlt es aber zur Zeit noch bedeutend. Die üblichste Annahme ist folgende [2]. « Es bilden die *süd*semitischen Sprachen einen doppelten Plural, einen äussern (gesunden) durch Ansetzung einer Endung an die Singularform ... und einen innern (gebrochenen) durch gewisse vokalische Veränderungen im Innern der Wurzel. Da die *nord*semitischen Sprachen *nur* den äussern Plural haben, da ferner auch das Assyrische keinen innern Plural kennt, so sind wir zur Annahme berechtigt, dass der äussere Plural ursemitisch ist, dagegen die Bildung des innern Plurals in verhältnismässig später Zeit und erst auf dem Gebiete der südsemitischen Sprachgruppe vor sich ging, obwohl es sich nicht leugnen lässt, dass die Keime dieser Erscheinung schon im Ursemitischen vorhanden waren ».

Dieser Ansicht gegenüber möchte ich behaupten, dass bereits das Ursemitische äussere und innere Plurale in scharfer Scheidung von einander besass und diesen Zustand mit gewissen Modifikationen auf alle späteren Dialekte vererbte, dass somit das Vorherrschen einer dieser beiden Pluralbildungen in irgend einem Dialekte nicht als Zeichen von Altertümlichkeit, sondern von späterer uniformierender Entwicklung zu gelten hat.

[1] Der Plural שַׁלְוִים geht auf einen anderen Singular שָׁלוֹ zurück, wie syr. satwå auf altarab. schatw(atu).

[2] Siehe David H. Müller : « Ueber den Gebrauch des äussern Plurals masc. in den südsemitischen Sprachen ». (Actes du VI. congrès intern. des Orient. II, S. 446). Doch darf nicht verschwiegen werden, dass bezüglich der sogenannten gebrochenen Plurale durch Nöldeke, de Lagarde und besonders Barth eine vertiefte Auffassung angebahnt ist, wonach sie nicht eigentliche Pluralformen der gewohnheitsmässig zu ihnen gestellten Singulare, sondern ursprünglich getrennt von diesen entstandene Abstrakt- und Kollektivbildungen darstellen.

Was ist aber das Wesen des « innern » Plurals? Unter diesen Ausdruck begreift man mehrere ursprünglich verschiedene Bildungsweisen. Zunächst sind es Abstraktformen, nächste Verwandten einesteils der Infinitive, insofern sie die Verbalhandlung an sich ausdrücken, andernteils der Neutra, die das Semitische in die Femininalform kleidet. Daher weist diese Klasse von « innern » Pluralen Formen auf, die von denen der Infinitive formell kaum zu scheiden sind, wie [1] faʿlu, fuʿlu: faʿalu, fiaʿlu, fuʿalu; fiʿâlu, fuʿûlu; fuʿʿalu, fuʿʿâlu; ʾafʾilu (äthiop.), ʾafʿulu, ʾaʿfâlu, ʾafʿûlu (äthiop.). Diese und andere kommen auch durch Anhängung der Femininendung *-atu* oder *-aju* erweitert vor, 1. durch *-atu:* faʿlatu (äthiop.), fiʿlatu; faʿalatu, fiʿalatu; fiʿâlatu, fuʿûlatu; ʾafʿilatu: 2. durch *-aju:* faʿlaju (= arab. faʿlâ), fiʿlaju (= arab. fiʿlâ), fuʿlaju (= arab. fuʿalâʾu) [2], faʿâlaju (= arab. faʿâlaju), fiʿâlaju (= arab. fiʿâlâ), fuʿâlaju (= arab. fuʿâlâ), ʾafʿilaju (= arab. ʾafʿilâʾu).

Der Rest der sogenannten inneren Plurale besteht aus Verallgemeinerungs- oder Kollektivformen, gebildet mit dem Affix -ânu, das an die einfachsten Nominalformen fiʿl- und fuʿl- [3] angehängt wird.

Aus dem Vorstehenden ergibt sich, dass der Name « innerer Plural » dem Wesen aller Bildungen, die man darunter fasst, wenig entspricht; da sie aber sämtlich ursprünglich nur *Substantiven* eigen sind, so wird es sich empfehlen, statt vom « inneren Plural » lieber vom *Substantivplural* zu reden.

Der « äussere Plural » muss als ursprüngliche Eigentümlichkeit der Adjektive und Verben angesehen werden. Seine rein mechanisch an den Singularstamm angefügten Endungen (beim Adjektiv altsem. -ûna, -îna, -âtu, -âti [4]) dienen einfach der Vermittlung der Beziehung des Prädikats auf das Subjekt, haben also kopulativen Charakter. Von dieser ältesten Verwendung bei prädikativen Adjektiven resp. Partizipien — von der

[1] Wir geben im allgemeinen nur die altarabischen Bildungen; dabei ist vorausgesetzt, dass das Ursemitische eine noch reichere Mannigfaltigkeit der Plurale besessen habe, indem wohl *alle Infinitive* pluralisch gebraucht werden konnten.

[2] fuʿalâʾu ist Weiterbildung von fuʿlâ, wie ʾafʿilâʾu von ʾafʿilâ.

[3] faʿl-(ânu) wird jedenfalls auch einmal existiert haben.

[4] Ob sich ein -ânu und -âta nicht ausgebildet, oder vielleicht nur nicht gehalten hat, wage ich hier nicht zu entscheiden.

bei Verben sei hier abgesehen — gingen sie dann weiter auch auf die attributivisch gebrauchten Adjektive über. In Hinblick auf den Ursprung dieser Plurale wird man gut thun, den bisherigen Namen « äusserer Plural » durch den entsprechenderen : *Prädikatsplural* zu ersetzen.

Als sich das Ursemitische in Einzeldialekte zersplitterte, verschoben sich die Grenzen des Substantiv- und Prädikatsplurals in mannigfaltiger Weise, indem ihre prinzipielle Verschiedenheit verkannt oder nicht mehr hervorgehoben wurde. Es würde eine eingehende Betrachtung aller semitischen Sprachen dazu gehören, diese Verschiebungen im einzelnen darzustellen ; hier genüge es bezüglich der nichthebräischen Sprachen hervorzuheben, dass überall der Prädikatsplural mehr und mehr in das Gebiet des Substantivplurals eindrang und dadurch diesen in seinem Formenreichtum stark beschränkte.

Für das Hebräische gestaltete sich das Verhältnis der beiden Plurale also : Die abstrakten Substantivplurale ohne Femininalendung starben fast ganz aus [1], die kollektiven Substantivplurale wurden durch Sinnabschwächung des Affixes -ânu undeutlich und verblassten meist [2]. Hingegen blieb der durch Anhängung von -aju gebildete Abstrakttypus sehr lebenskräftig, so zwar, dass er sich über alle Arten von Substantivstämmen weiter ausbreitete. Er tritt im Hebräischen mit dreierlei Endung auf : 1. ה ֶָ = ája, 2. י ַ = áji, 3. י ָ (ה ָ) = aju, aji, aja. Die wenigen Wörter mit der Pluralendung ה ֶָ erscheinen starrer und altertümlicher als die auf י ַ , indem ihnen die nebentonige Form abgeht ; es sind יֶהְוֶה (Name Gottes), צֹ(א)נֶה « Kleinvieh », אַרְבֶּה [3] « Heuschrecken » [4], עֻלְפֶּה « Verschmachtende ». Die Plurale auf י ַ sind etwas zahlreicher und haben fast alle nebentonige Formen auf י ָ neben sich, weshalb man vielleicht richtiger sagen würde : Wenn die Sprache nebentonige

[1] Einige Reste, die sich wohl noch vermehren liessen, siehe bei Jenrich : Der Pluralis fractus im Hebräischen.

[2] Noch erkennbar sind כִּנָּם (für kinnôm = kinnân-ma) « Mücken », סֻלָּם (für sullâm = sullân-ma) « Stufen » und פְּרָזוֹן (= farazânu). Altarabisches sullamu « Treppe » wird Lehnwort sein.

[3] Nicht von der Wurzel רבה abzuleiten !

[4] Die alte Femininendung -aju (-i-a) mit *Femininbedeutung* steckt noch in עֶשְׂרֵה (= ʿasràji) « 10 », לִבְנֶה (= libnája) « Storax ? », אִשֶּׁה (= ʾischschája) « Feuriges », endlich wohl auch in תָּפְתֶּה.

Formen auf ִי einmal haupttonig gebrauchen wollte, so gab sie ihnen die Endung ֵי (nicht ֶה). So steht לִפְנֵי « vorn » neben לִפְנֵי « vor », אַחֲרֵי « hinten » neben אַחֲרֵי « hinter »; שָׂרֵי « Fürsten », חַלּוֹנֵי « Fenster ». יָדֵי « Hände », אַחְלֵי (Wunschpartikel mit vermutlich substantivischer Grundbedeutung) neben שָׂרַי, חַלּוֹנַי, יָדַי, אַחֲלַי. Von חוֹרַי « Weisszeug », גוֹבַי « Heuschrecken », אַלְלַי « vae = tremores (arab. ʾallu) » wird wohl nur zufällig die nebentonige Form nicht überliefert sein [1].

Während die genannten Bildungen fast nur noch in poetisch-archaistischem Stile vorkommen, haben sich die Formen mit nebentonigem ֵי ein weites Gebiet erobert, nämlich die maskuline Pluralbezeichnung bei Anlehnung an einen folgenden Genitiv, z. B. אַרְזֵי לְבָנוֹן « die Zedern des Libanon », מַלְכֵי אֶרֶץ « Erdenkönige ». Und zwar wird diese Erweiterung des alten Gebrauchs damit zusammenhängen, dass die Pluralendung -aju (= æ̀, ai, ê) zur Anhängung der Personalsuffixe bequem gefunden, und in der Folgezeit die Anlehnung des pluralen Nomens an ein solches Suffix nur mit ihm vermittelt wurde, z. B. סוּסֶיךָ = sûsájaka, סוּסַיִךְ = sûsájiki u. s. w. [2].

Was der Substantivplural an Gebiet verlor, ging auf den Prädikatsplural über, d. h. entsprechend seiner ehemaligen Verwendung bei ursprünglich *stets haupttonigem* Prädikate fielen ihm alle männlichen Nomina zu, die haupttonig und von andern unbeeinflusst gebraucht wurden. Als maskuline Endung wurde, wie beim Dual, die des altsemitischen Genitivs resp. Akkusativs gebräuchlich : -în, mit Mimation -îm ;

[1] Das auffällige (שֵׁת) חֲשׂוּפַי Is. 20, 4 scheint mir die Endung ַי statt ֵי der Erinnerung an ein dem שֵׁת früher vorgeschlagenes i (altarab. istu) zu verdanken.

[2] Siehe den Abschnitt über Suffixanhängung an das Nomen. — Aehnlich sind die Verhältnisse im Bibl. Aramäischen. Während noch der Sendjirlidialekt eine Pluralendung ai d. i. altsem. aju-i-a, wofür D. H. Müller (Wiener Z. f. K. d. M., Bd. VII, S. 119) wohl mit Unrecht î liest, ausserhalb der grammatischen Verbindung anwendet, z. B. in אלהי « Götter » Panummu 23, שבעי « siebzig » Pan. 3, zeigt das Bibl. Aramäische die Ausgänge des alten Substantivplurals nur

a) vor der Stat.-emphat.-Endung der Maskulina : màlkajjá = malkáju(-i-a) + (h)á ;

b) in allen Verbindungsformen der pluralen Maskulina und zwar vor dem Personalsuffix (siehe den folgenden Abschnitt) wie vor dem Genitiv : malkè = malkàju(-i-a).

ausnahmsweise verkürzte man sie noch zu -î, z. B. in מִנִּי, עַמִּי, vermutlich weil die Mimation entsprechend ihrem Ursprunge [1] nicht als das ausschlaggebende Element der Pluralbildung gefühlt wurde.

Noch weiter dehnte sich der äussere Plural der Feminina auf altes -atu aus: altsem. -âtu — hebr. -ôth. Er trat für den innern Plural nicht nur bei haupttonigen, unbeeinflusst stehenden Nomen ein, sondern auch bei nebentonigen vor folgendem Genitiv, wahrscheinlich, weil die am Substantivplural häufige Endung -atu (althebräisch -ât) die Idee der prinzipiellen Unterscheidung der beiden Pluralarten hier verwischte. Vor Suffixen aber ward eine Doppelform gebildet, zusammengesetzt aus dem -ât (-ôth) des « äusseren », und dem als Bindesuffix gefühlten -aju des « inneren » Plurals, also מַלְכוּתֶיךָ = màlkâtájaka, מַלְכוּתֵינוּ = màlkâtájnû; dass hierin keine spätere Uebertragung, sondern nur die Fortsetzung eines in früher Zeit angebahnten Vorganges liegt, beweist die gleichartige Status-constructus-Endung der femininen Plurale im Sabäischen, vergleiche Inschrift Osiander *29*, Z. 6: אלהי ואלהתי הגרהן שבות = ʾilâhaju waʾilâhâtaju [2] u. s. w., wozu das Hebräische in seinen zwei Formen בָּמֳתֵי und רַאֲשֹׁתֵי (I Sam. *26*, 16) das genaue Gegenstück stellt. Ganz abnorm ist aber נְגִינוֹתַי, wo die doppelte Pluralendung ausserhalb einer engeren Wortverbindung auftritt.

Bildung des hebräischen Duals.

Der ursemitische Nominaldual ist von den ursemitischen Substantivpluralen kaum zu trennen; denn ihre Bildungselemente sind zum Teil die

[1] Da es unmöglich ist, die hebräische Mimation durch lautgesetzlichen Uebergang von älterem n in m zu erklären, so nehme ich an, dass sie auf Suffigierung des indefiniten -ma zurückgeht; so wäre סוּסִים als sûsîn + ma oder sûsî + ma zu nehmen. Auch מַיִם und שָׁמַיִם sind vermutlich nichts anderes als Zusammensetzungen von altem máji und schamáji mit demselben ma; מֵימֵי muss als abnorme Weiterbildung mit der Pluralendung aji genommen werden. Weitere Reste von postpositivem ma im Hebräischen werden uns bei der Dualbildung und im Anhange S. 146, Anm. 3 begegnen.

[2] Durch Schreibung des י der Endung ist wohl eine Doppelsilbe ausgedrückt, nicht ein einfacher Vokal (î nach D. H. Müller), der kaum im Auslaute geschrieben worden wäre. Hommel liest -ai.

gleichen. Er vereinigt in seiner Endung zwei Suffixe; das erste ist die Feminin- resp. Pluralendung -aju(-i-a), das andere die Partikel -ni, worin vielleicht eine hinweisende Kraft ähnlich wie bei ʾin(-na) liegt. Also setzen wir für das Ursemitische an: Nominativ ʿáinaju-ni, Genitiv ʿáinaji-ni, Akkusativ ʿáinaja-ni. Bei Anlehnung an einen Genitiv fiel das zweite Bildungssuffix -ni entweder ab oder trat nie an [1].

Im Altarabischen wurde daraus: Nominativ ʿainấni, Genitiv-Akkusativ ʿaináini; erstere Form erklärt sich ohne Mühe, da altes unbetontes -aju stets zu -â wird (vergleiche járdaju = járdâ); auch dass aus ʿáinajini ein ʿaináini wurde, entspricht den arabischen Kontraktionsgesetzen. Nur erwartete man im Akkusativ ʿainấni wie im Nominativ; hier mag aber die Analogie der Pluralendungen -îna resp. -âti (Genitiv-Akkusativ) ausschlaggebend gewesen sein. Die nebentonigen Formen sind dem entsprechend ʿàinâ und ʿàinai. Die hebräische haupttonige Dualform עֵינַיִם entstand aus altem ʿainaji(ni) + ma; unter dem Nebentone ward עֵינֵי daraus mit Abfall des ma.

Wenn in den Zahlenbezeichnungen für 12 die zwei Formen שְׁנֵים (שְׁתֵּים) und שְׁנֵי (שְׁתֵּי) parallel gebraucht werden, so hat wohl erstere als ältere zu gelten. Denn die Zahl 12 besteht ursprünglich aus den zwei koordinierten Faktoren: 2 + 10; da der erste Faktor aber gegenüber dem zweiten eine Tonabschwächung erfährt [2], so wurde tonvermindertes שְׁנַיִם als שְׁנֵים gesprochen. Später verkannte man jedoch die Koordinierung, vermutete eine Subordinierung (etwa mit dem Sinne: 2 in Bezug auf 10) und setzte dann die Status-constructus-Form שְׁנֵי resp. שְׁתֵּי ein.

Zur Flexion der Verben ל״ה.

Die hebräischen Verba ל״ה setzen sich aus den Vertretern von sechs ursemitischen Verbalklassen zusammen, den ל״ו und ל״י mit a, i oder u in der zweiten Stammsilbe. Da die drei ersten schon früh ihr w in j ver-

[1] Philippi stellt in seinem Aufsatze: « Das Zahlwort zwei im Semitischen » (ZDMG, Bd. 32, S. 21 ff.) als ursemit. Dualendung ai-mâ auf. Wenn aber sein Beweis für -mâ als Endsilbe ungenügend scheint, so dürfte auch derjenige für -ai in der Vorletzten kaum für das Ursemitische stichhaltig sein.

[2] Vgl. S. 28.

wandelten, so verloren sie bis auf wenige Reste ihre alten Eigentümlichkeiten. Von den drei Jod-Klassen wurden die mit dem Vokal u in der Mehrzahl der Formen der mit i angeglichen: aus den zwei am längsten von einander gehaltenen Klassen, den ל״י mit a und i, entstanden dann durch Vermengung der beiderseitigen Formen und mit Zuhilfenahme letzter Reste der übrigen Klassen die sogenannten Verba ל״ה.

Ihre Formvermischung ist aber keine rein zufällige, sondern sie ward durch gewisse Forderungen der *Vokalharmonie* geschaffen. So bedingte î oder û der Endung in der vorhergehenden kurzen Silbe ebenfalls i oder u, so dass tìglijî (= תִּגְלִי) neben jiglája (= יִגְלֶה), gálujû (= גָּלוּ) neben gálajàt (= גָּלָת) trat. Wo weiter die Endungen íju, íja und áju, ája in verschiedenen Klassen einmal parallel nebeneinander gestanden hatten, wurden íju und áju durch íja und ája verdrängt und zuletzt auch noch íja mit ája zusammengeworfen, z. B. jibkíju(-a) — jibkáju(a) — jibkája = יִבְכֶּה. Vor konsonantisch anlautenden Affixen schwankte die Sprache in der Wahl zwischen aj und ij (= ֵי und ִי), ausser bei Fällen, wo das alte Genus verbi nur eine dieser Endungen zuliess, z. B. a in allen passiven Genera (gulláitâ, ʼugláitâ = גֻּלֵּית, הָגְלֵית), und setzte endlich auch in das Qal die intransitive Endung ij ständig ein.

Alle Perfekta haben in der III. pers. masc. sgl. die auffällige Endung ה ָ. Diese kann weder auf aja oder aj noch auf awa oder aw zurückgehen, da deren Kontraktion oder Monophtongierung ganz andere Laute erzeugt haben würde. Es bleibt nur die Möglichkeit, sich das ה ָ (â) der Verba ל״ה nach Analogie der Perfektendung א ָ (â) der Verba ל״א entstanden zu denken, so dass wir einen neuen Beitrag zu der im Hebräischen angebahnten [1] Verbindung der Klassen ל״א und ל״ה erhalten, die im Biblisch-Aramäischen vollendet erscheint. Die bei Intransitiven im Qal und bei den passiven Genera ursprünglich anzunehmende Endung -íja ist vollständig verdrängt; nur in zwei Fällen הֶחֱלִי (Js. *53*, 10) und הִמְסִיו (Jos. *14*, 8) zeigt das Hiphʿil ein sekundär entstandenes î. Die III. pers. sgl. fem. sollte mit Kontraktion גָּלָת, נִגְלָת (aus gàlaját, nìglaját) u. s. w. lauten; so findet sie sich stets noch vor Personalsuffixen, ausserhalb dieser Verbindung aber selten. An ihrer Stelle erscheint gewöhnlich גָּלְתָה, נִגְלְתָה u. s. w., d. i. גָּלָת, נִגְלָת + ה ָ, der urspünglich nomi-

[1] Vgl. Gesenius-Kautzsch, Gramm. § 75 VI.

nalen Femininendung; der Grund zu dieser Doppelsetzung der Endung wird darin liegen, dass ein גָּלָת, das nach dem Muster der übrigen Verben die Endung ת ־ָ in ה ־ָ verwandelt hätte, nicht mehr als Femininform zu erkennen gewesen wäre. Die III. pers. plur. setzte aus Gründen der Vokalharmonie in die (zu erschliessende) Pänultima stets ein u ein: גָּלוּ = gàlujú, גֻּלּוּ = gùllujú. Wenn daneben aber vereinzelt Formen mit *betontem* a der Pänultima vorkommen, wie חָסָיוּ (vergleiche den Imperativ בְּעָיוּ), so werden diese vielleicht nicht der lebendigen Sprache angehört haben; in der Nesiga kann bei doppeltbetonten Wörtern wohl der Nebenton zum Hapttone (חָסְיוּ), nicht aber die unbetonte Pänultima zur Tonsilbe erhoben werden. Doch vergleiche S. 133, Anm. 1.

Das Imperfektum weist in allen Genera verbi (ausser Puᶜᶜal und Hophᶜal) doppelte Bildungen auf. Die erste entspricht dem ursemitischen Imperfekt Indikativ mit ungekürzten Endungen und zeigt in der III. pers. sgl. den Ausgang ה ־ֶ (= ája, statt áju und event. íju); die andere geht auf den alten Jussiv mit Kürzung von Endungen und letztem Radikal zurück: יִגֶל = altsem. jàglu, יָגֶל = jàngali, יְגַל = jùgali u. s. w. Eine dritte seltene Bildung mit der Endung ה ־ֵ in der III. pers. sgl. ist meistens weiter nichts, als die gelegentlich *nebentonig gebrauchte* Form auf ה ־ֶ, z. B. אֱלֹהִים זוּלָתְךָ יַעֲשֶׂה לִמְחַכֵּה־לוֹ (Is. *64*, 3) « ein Gott ausser dir, der thätig wäre für den, der auf ihn harrt », wo das Verb in gleicher Funktion wie ein Partizip im status constructus steht; ferner כַּאֲשֶׁר תִּרְאֵה עֲשֵׂה (Dan. *1*, 13) « gleichwie du siehst, so handle », ein Satz, der gleich einem Konditionalsatze mit nebentonigen Verbalformen gebildet ist. Eine nicht geringe Anzahl derartiger Formen geht aber auf anormale Verwandlung von ־ֶ in ־ֵ unter dem Pausaltone zurück und muss wohl mit ־ֶ restituiert werden.

Zweimal hat sich ein Imperfektum mit i erhalten: תִּזְנִי־ (Jer. *3*, 6) und תֶּמְחִי (Jer. *18*, 23).

Eine Weiterbildung von תִּגְלֶה ist תִּגְלֶינָה, wobei nicht mehr gefühlt wurde, dass in ה ־ֶ älteres ája, nicht aber áj enthalten sei. Die II. pers. sgl. fem. תִּגְלִי geht auf tiglijî, also auf das Imperfekt mit i, die II. und III. masc. plur. תִּגְלוּ und יִגְלוּ auf tiglujû und jiglujû, also auf ein Imperfekt mit u zurück. Einigemal hat sich vor -û, häufiger aber vor der längeren Endung -ûn ein a gehalten, das teils altsemitischem a entspricht wie in יִשְׁלָיוּ, teils analog der III. pers. sgl. statt i steht, wie יִבְכָּיוּן

und יאתיין [1]; in ירביון und ירוון wird Schwa die Reduktion von ursprünglichem i darstellen.

Der Imperativ folgt meistens den Vokalverhältnissen des Imperfekts Indikativ, wobei nur in der II. pers. sgl. masc. ה — wegen des ursprünglichen Nebentones des Imperativs zu ה — wird; daneben kommen auch Imperative vor, die vom Jussiv gebildet sind, wie גַל und צַי. Das zweimal vertretene חיה ist Pausalform für חיה.

Alle Partizipien, ausser dem passiven vom Qal, haben die Endung ה — = ája — áju (passivisch) und íju (aktivisch); im status constructus tritt ה — (= àju-i-a) dafür ein.

Ueber die Infinitivformen ist bereits früher das Wichtigste gesagt worden [2].

Anhängung der Personalsuffixe an das Nomen.

Die ältesten erschliessbaren Formen der Personalsuffixe dürften sein: sgl.: -ja, -ka, -ki, hu, hâ; pl.: -nâ, -kum(u), -kunna, -hum(u), -hunna; dual.: -kumâ, -humâ. Neben -ja hat aber schon das Altarabische eine zweite Form -i ausgebildet, sodann den dunklen Vokal von -hu, -hum(u), -hunna, -humâ zu i umgelautet, so oft eine Silbe mit i oder ai unmittelbar vorhergeht.

Die Anhängung dieser Suffixe an die Nomina war im Altsemitischen noch lose, so dass letztere die volle Freiheit der Kasusflexion beibehielten; nur mit dem -i der I. pers. sgl. geht wenigstens im Altarabischen der vorhergehende Vokal stets die Kontraktion zu î ein. So erhält man Formen wie

kitábî (aus kitábu-i, kitábi-i) [3]
kitábuka, kitábika, kitábaka
kitábuhu, kitábihi, kitábuha
kitàbuhúnna, kitàbihínna, kitàbahúnna u. s. w.

[1] Die zahlreichen gleichlautenden Pausalformen kommen für uns hier nicht in Betracht.

[2] Vgl. S. 67.

[3] Nicht aus kitâbija, das im Arab. sicher nicht kontrahiert worden wäre, vgl. jármija (neben jármî = jármiju), râmija (neben râmin = râmijun) u. s. w.

Das Aethiopische besitzt noch vor dem Suffix eine gewisse Flexionsfähigkeit, wo es beim Nomen im Singular Nominativ und Genitiv (mit e) vom Akkusativ (mit a) unterscheidet, z. B.

neguscheka « dein König » oder « deines Königs »
neguschaka « deinen König ».

Im Hebräischen endlich ist das Nomen vor Suffixen starr und unveränderlich geworden ; in den von der Sprache nur als Bindevokale gefühlten Zwischenlauten zwischen Stamm und Suffix lassen sich aber doch noch ziemlich deutlich die drei alten Kasusendungen u, i, a erkennen. Die Untersuchung nach diesen Spuren kann nur dann systematisch geführt werden, wenn man im Hebräischen zwei Klassen oder Stufen von Suffixen unterscheidet, eine ältere und eine jüngere. Die *ältere* Stufe zeigt die Suffixe besonders in ihrer Betonung den altsemitischen noch recht nahe verwandt. Sie lauten ִי (urhebr. î), ךָ (urhebr. ka), ךְ (urhebr. ki), הוּ resp. וּ (urhebr. hu), הָ (urhebr. ha statt altsemit. hà resp. hâ), נוּ (urhebr. nû [oder nu ?], aus dem Pronomen (a)naḥnu entlehnt, statt altsem. nà resp. nâ), כֶם (urhebr. kám), כֶן (urhebr. kán), הֶם (urhebr. hám), הֶן (urhebr. hán) [1].

Die *jüngere* Stufe unterscheidet sich von der älteren wesentlich durch die Betonung des Suffixes der II. pers. sgl. masc. ךָ und die Enttonung der Suffixe der III. pers. plur., die dann mit dem vorhergehenden Vokale a fast stets zu -ám und -án zusammengezogen erscheinen. In den übrigen Suffixen stimmt die jüngere Stufe mit der älteren im allgemeinen überein, nur dass sie Kontraktion der mit altem h anlautenden Formen und ihrer vorhergehenden Vokale liebt.

Die Suffixe der älteren Stufe haben ihren Platz an Nomina mit der alten Endung -aju, aji, aja, d. h. allen Pluralen sowie den Singularen von Wurzeln ל״ה ; ferner an den ursprünglich langvokalig auslautenden Nomina ; die der jüngeren Stufe verbinden sich mit solchen Nomina, die ursprünglich auf kurze Vokale ausgingen, ausgenommen die mit voraufgehendem j.

Für die Anhängung der Suffixe beider Klassen an das Nomen gilt

[1] Ueber die Entstehung von a statt ū in letzteren Suffixe siehe den spätern Abschnitt : Kontraktion zweier durch ה getrennten Vokale.

folgende Hauptregel : *Von den drei Vokallauten der altsemitischen Kasusendungen wird als Verbindung von unbetontem Suffix und Nomen derjenige beibehalten, der mit dem des Suffixes übereinstimmt ; vor betontem Suffix hingegen kann der Bindevokal ein anderer sein.* Nach diesem Gesetz der *Vokalharmonie* findet sich also

vor -hu das alte Nominativ -u
vor -i, kh(i) das alte Genitiv -i
vor -khå und -hå das alte Akkusativ -a.

Vor khæm, khæn, hæm, hæn steht undurchsichtiges Schwa mobile.

Das Suffix -nû (-nu ?) der I. pers. plur. entbehrt in der älteren Stufe einer vokalischen Verbindung, was daher stammen wird, dass das Pronomen (a)naḥnu und die von ihm wahrscheinlich am frühesten beeinflusste I. pers. plur. des Perfekts vor der letzten Silbe keinen Vokal kennen, und dieser Umstand bei Uebertragung ihrer Endung auf das Nomen nachgeahmt worden ist. Bei der jüngeren Stufe findet sich ◌ֵ , das vielleicht nicht als altes i, sondern als die Verkürzung des ◌ֵי der Plurale mit dem Suffix der I. pers. plur. anzusehen ist.

Paradigmen des Nomens mit Suffixen der älteren Stufe.

a) Das Nomen mit der Pluralendung aju, aji, aja.

* súsaji-i — sûsáj-i — סוּסַי
súsaja-ka — sûsája-ka [1] — סוּסֶיךָ
súsaji-ki — sûsáji-ki — סוּסַיִךְ
súsaju-hu — sûsáju-hu — sûsåu-hu — סוּסָיו
súsaja-hà — sûsája-ha — סוּסֶיהָ
súsaja-nà — sûsáj-nû — סוּסֵינוּ
súsaju-kùm — sùsaj-?-kám — סוּסֵיכֶם
sùsaju-kúnna — sùsaj-?-kán — סוּסֵיכֶן
súsaju-hùm — sùsaj-?-hám — סוּסֵיהֶם
sùsaju-húnna — sùsaj-?-hán — סוּסֵיהֶן

[1] Die Stellung des Akzents auf der Antepänultima statt auf der Pänultima entspricht nicht den Regeln der hebräischen Akzentverschiebung : es wird also wohl schon in urhebr. Zeit vor Suffixen statt ája (und áju, áji) nur æ̂ oder å (und áu, ái) gesprochen worden sein.

Vor dem Suffix -hu findet sich einigemal (עֵינֵיהוּ, יָדֵיהוּ, גְּבוּרֵיהוּ, אַשְׁרֵיהוּ) der Vokal ◌ֵי, d. i. aj ohne Vokalauslaut, vielleicht in Nachahmung von סוּסֵינוּ, wozu der gleiche Vokal u des Suffixes den Anlass gab.

b) Das auf langen Stammvokal auslautende Nomen.

Hier ist im Hebräischen die auf û ausgehende Nominativform, sowie die auf â ausgehende Akkusativform verloren gegangen, und die Genitivform auf î wird als alleinige Verbindungsform sowohl vor folgendem Genitiv wie vor den Personalsuffixen gebraucht.

·'abí-i — 'abí-i — אָבִי
'abí-ka — 'abî-ka — אָבִיךָ
['abí-ki — 'abí-ki — אָבִיךְ]
'abí-hu — 'abí-hu — אָבִיהוּ oder mit Ausfall des ה und Diphthongierung der beiden zusammengetretenen Vokale אָבִיו
'abí-nâ — 'abí-nû — אָבִינוּ
'abí-kum — 'abî-kám — אֲבִיכֶם u. s. w.

Anmerkung: Auch פִּי « der Mund », in der Urform wahrscheinlich púju(-i-a), woraus nach Umwandlung der Endung des Nominativs in i hebräisches פִּי = píji = púji und פֶּה = pája = púja wurde, hängt die Suffixe nur an die erstere Form, also פִּיךָ, פִּיהוּ oder פִּיו, פִּיהֶם u. s. w.

Paradigmen des Nomens mit Suffixen der jüngeren Stufe:

· súsi-i — sûsí-i — סוּסִי
súsa-ka — sùsa-ká — סוּסְךָ
súsi-ki — sûsí-ki — mit Anwendung des Dehngesetzes סוּסֵךְ
súsu-hu — sûsú-hu — mit Anwendung des Dehngesetzes [סוּסֹהֹ] סוּסֹה, wofür im Bibeltexte meist סוּסוֹ geschrieben ist [1].

[1] Nach Analogie von לוֹ = láhu, בּוֹ = báhu, קְטָלוֹ = qaṭaláhu. Die Ableitung von einer Urform sûsáhu ist nicht wohl anzunehmen, da a vor dem Suffix -hu der Lautharmonie entgegen wäre, und auch das Nomen im Plural vor dem Suffix der III. pers. sgl. masc. nur u kennt.

sú̀sa-hà	— sû̀sá-ha	— mit Anwendung des Dehngesetzes	סיסה [1]
sú̀su-nà	— sûs(í)-nû	—	סיסנו
sú̀su-kùm	— sù̀s-?-kám	—	סיסכם
sù̀su-kúnna	— sù̀s-?-kán	—	סיסכן
sú̀su-hùm	— sûsá-ham	—	סיסם
sù̀su-húnna	— sûsá-han	—	סיסן [2]

Anmerkung: Vor dem Suffix der III. pers. sgl. masc. -hu findet sich einigemal statt u ein i resp. e (פִּילַגְשֵׁהוּ ,מוֹטֵהוּ ,אוֹרֵהוּ) [3], das auf Nachahmung des ê in גְּבוֹרֵיהוּ u. a. beruhen mag. Weiter vertritt in zwei Formen (קִימָנוּ und מוֹדַעְתָּנוּ) å das gewöhnliche e vor dem Suffix der I. pers. plur. wofür der Grund in einer Nachahmung des im Aramäischen vor dem Pluralsuffix erscheinenden a zu liegen scheint.

Zusatz 1: Die Eigentümlichkeiten bei der Suffixansetzung der älteren wie der jüngeren Stufe finden sich vereinigt bei den Nomina, die auf wurzelhaftes aj(-u-i-a) ausgehen. Ursprünglicher war bei diesen jedenfalls die Anhängung der Suffixe der älteren Stufe, vor denen stammhaftes aj(-u-i-a) dieselben Veränderungen wie die Bildungssilbe aj(-u-i-a) zeigte. Als man später aber diese längeren Formen als Plurale zu fühlen anfing, kürzte man sie meistens im Singular um ihren letzten Radikal und hing ihnen dann die Suffixe der zweiten Stufe an. So begegnen uns bei diesen Wörtern folgende Formen:

[1] Die seltenere Nebenform סוּסָה könnte hieraus entweder durch Erweichung des ה entstanden sein, oder man müsste sù̀sahá = sûsá als Ursprung annehmen.

[2] Wright hat in seinen Lectures on the comparative grammar (S. 154 ff) den Zusammenhang des Bindevokals am suffigierten Nomen im *Singular* mit den alten Kasusendungen schon herausgefühlt, ohne indessen bei seiner vollständigen Nichtbeachtung der Akzentgesetze im Stande gewesen zu sein, den richtigen Vokal anders als tastend zu treffen. So ist ihm die II. pers. masc. « probably » malkaka, die II. fem. malk-ik oder malka-ik, die III. masc. malka-hu, malka-u (malki-hu oder malki-hi in מִינֵהוּ), die III. fem. malka-âh für malka-hâ, die I. pl. malki-nû (malka-nû perhaps in קִימָנוּ), die II. masc. « probably » malka-kum, die II. fem. malka-hunna, die III. masc. malka-humû, malkahém, die III. fem. malka-hénna, malka-hén, kontrahiert zu malkáhᵉna, malkána, malkán.

[3] Auch מִנְהוּ ψ 68, 24 könnte vor Einsetzung des Pausavokals den Bindevokal Sere gehabt haben.

שָׂדַי, einmal שָׂדָי (מִקְנָי)
שָׂדְךָ
שָׂדֵךְ, einmal שָׂדָיִךְ (מַרְאָיִךְ)
שָׂדֵהוּ und שָׂדָיו
שָׂדָהּ, seltener שָׂדֶיהָ
שָׂדֵנוּ und שָׂדֵינוּ
שְׂדֵיכֶם
[שְׂדֵיכֶן]
שְׂדֵיהֶם, einmal שָׂדָם (רֹצָם)
שְׂדֵיהֶן

Zusatz 2 : Eine bemerkenswerte Aehnlichkeit mit dem Hebräischen bezüglich der Setzung des « Bindevokals » zeigen andere semitische Dialekte, die ebenfalls die alten kurzen Kasusendungen gewöhnlich abgestossen haben, z. B. das Biblisch-Aramäische, Syrische und Neuarabische.

Die *biblisch-aramäischen* Formen samt den zu erschliessenden uraramäischen sind folgende, wobei allerdings einige Ableitungen mangels einer wissenschaftlichen aramäischen Akzentlehre noch als unsicher zu gelten haben.

a) Das plurale Nomen :

כְּתָבַי = kitâbáj(i)-i
כְּתָבָךְ [1] = kitâbája-ka
כְּתָבוֹהִי = kitâbáju-hi, älter kitâbáju-hu
כְּתָבַהּ [2] = (Singularform ?)
*כְּתָבָנָא [3] = kitâbája-na
כְּתָבֵיכוֹן = kitàbaj-?-kúnu (-kúmu)
*כְּתָבֵיכֵין = kitàbaj-?-kína
כְּתָבֵיהוֹן = kitàbaj-?-húnu (-húmu)
*כְּתָבֵיהֵין = kitàbaj-?-hína

[1] Das K^{e}thîb כתביך wird wohl gleich dem Qerê k^{e}thåbåh́ zu lesen sein. wobei das Jod der alten unkontrahierten Form nur für das Auge beibehalten wurde.

[2] Das K^{e}thîb כתביה ist wohl mit langem å in der Tonsilbe zu lesen, also k^{e}thåbåh́ = kitâbája-ha.

[3] Wohl k^{e}thåbǻnå zu lesen.

b) Das singulare Nomen:

כְתָבִי = kitâbí-i

כְתָבָךְ = kitâbá-ka

כְתָבֵהּ = kitâbí-hi

כְתָבַהּ = kitâbá-h, älter kitâbá-ha

כְתָבַנָא[1] = kitâbá-na

כְתָבְכוֹן = kitàb-?-kúnu (-kúmu)

כְתָבְכֵין* = kitàb-?-kína

כְתָבְהוֹן = kitàb-?-húnu (-húmu)

כְתָבְהֵין* = kitàb-?-hína

Das *Syrische* hat vielfach verwandte Formen; beim pluralen Nomen hat indessen die starke Zurückziehung des Akzentes grössere Verstümmelung des Suffixes und damit Aufhebung der Vokalharmonie zwischen Suffix und vorhergehender Silbe bewirkt:

a) Das plurale Nomen:

dí̂nai = dí̂naji-i

dí̂naik = dí̂naji-k, älter dînáji-ka resp. dînája-ka

dí̂naik = dí̂naji-ki

dí̂nau = dí̂naju-hi, älter dînáju-hu

dí̂neh = dí̂naja-h, älter dînája-ha

dí̂nain = dí̂naji-n, älter dînája-na

dînáikon = dînáj-kun, älter dì̂naj-?-kún

dînáiken = dînáj-kin, älter dì̂naj-?-kín

dînáihon = dînáj-hun, älter dì̂nai-?-hún

dînáihen = dînáj-hin, älter dì̂naj-?-hín

b) Das singulare Nomen:

dí̂n = dí̂ni-i

dí̂nåkh = dí̂na-ka

dí̂nekh = dí̂ni-ki

dí̂neh = dí̂ni-hi

dí̂nåh = dí̂na-ha

[1] Ich ziehe diese Lesart derjenigen mit –ָ– in der Pänultima vor.

dínan = dína-na
díneкhòn = älter dìn-?-kún
díneкhèn = älter dìn-?-kín
dínehòn = älter dìn-?-hún
dínehèn = älter dìn-?-hín

Das *Neuarabische* ägyptischen Dialektes [1] zeigt ebenfalls genau durchgeführte Vokalharmonie zwischen « Bindevokal » und Suffix, wenn letzteres von Haus aus unbetont war: Abweichungen zeigen sich vor ursprünglich neben- oder haupttonigem Suffix, wo teils auch andere Vokale zugelassen werden, teils der « Bindevokal » ganz schwindet:

a) Das Nomen mit einem kurzen Vokal im Singular:

schúglij [2] = schúgli-i
schúglak = schúgla-ka
schúglik = schúgli-ki
schúgloh = schúglu-hu
schugláha = schuglá-ha, älter schúgla-hà
schuglíha = schuglí-ha, älter schúgli-hà
schuglína = schuglí-na, älter schúgli-nà
schuglúkum = schuglú-kum, älter schúglu-kùm
schuglúhum = schuglú-hum, älter schúglu-hùm

b) Das Nomen mit zwei kurzen Silben im Singular:

ḥágarij = ḥágari-i
ḥágarak = ḥágara-ka
ḥágarik = ḥágari-ki
ḥágaroh = ḥágaru-hu
ḥagárha = ḥagár-ha, älter ḥágar-?-hà
ḥagárna = ḥagár-na, älter ḥágar-?-nà
ḥagárkum = ḥagárkum, älter hágar-?-kùm
ḥagárhum = ḥagár-hum, älter hágar-?-hùm

Man könnte diese Untersuchung noch auf andere Dialekte ausdehnen, und dabei nicht nur das Nomen mit seinen alten kurzen Kasusendungen,

[1] Vgl. Spitta, Gramm. der arab. Vulgärdialekts von Aegypten, S. 152 f.
[2] Man lese hier g als punktiertes ʿAjin.

sondern auch das Verb im Imperfekt mit seinen begrifflich abgestorbenen Modalendungen heranziehen [1]; alsdann würde sich folgendes Gesetz bestätigen: *Semitische Sprachen, die am nackten Nomen oder Verbum die alten kurzen Kasus- oder Modalendungen aufgegeben haben, halten am suffigiertem Nomen oder Verbum vor ursprünglich unbetontem Suffix stets, vor ursprünglich betontem Suffix zuweilen denjenigen alten Vokal fest, der im Klange dem Suffixvokale am nächsten steht.*

C. Kontraktion zweier durch h getrennten Vokale.

Kontraktion zweier durch h getrennten Vokale wird im Hebräischen vorgenommen, wenn entweder beide Vokale qualitativ gleich sind, ihr erster aber haupttonig ist, oder wenn der erste haupttoniges a resp. i, der zweite u ist.

I. Fall:

áha = â	(ָ):	qátalahùm	—	qataláham	—	קְטָלָם
		* schíʿarahà	—	schiʿaráha	—	שְׂעָרָה [2]
íhi = ê	(ֵ):	jáqtuluhùm	—	jàqtulíhim	—	יִקְטְלֵם
úhu = ô	(ה ֹ):	ʿíruhu	—	ʿìrúhu	—	עִירֹה
ấha = â	(ָ) [3]:	* qataltấhum	—	qataltáham	—	קְטַלְתָּם
îhi = î	(י ִ):	* qataltîhum	—	qataltîhim	—	קְטַלְתִּים
ûhu = û	(ו):	qatalnấhum	—	qatalnûhum	—	קְטַלְנוּם

Zusatz: Es ist schwierig, Formen wie קְטָלָם, קְטַלְתִּים, קְטַלְנוּן anders als durch Kontraktion aus qaṭaláham, qaṭaltîhim, qatalnûhum entstanden zu erklären. Die dabei zu Tage tretenden Variationen der Suffixe der III. pers. plur. verdanken ihre Entstehung zum Teil dem Streben nach *Vokalharmonie*, deren Anfänge in diesem Falle wenigstens bis in altarabische Zeit hinaufreichen. Denn hier kommen die Suffixe hu, hum, hunna, humâ hinter i oder ai in der Nebenform hi, him,

[1] Vgl. für das Hebräische den Abschnitt: Anhängung der Personalsuffixe an das Verbum.

[2] Doch bleibt häufiger הּ mit Mappiq, vgl. oben S. 125.

[3] Nicht sicher, weil nur aus dem Paradigma konstruiert, über welches S. 55. Anm. 1 zu vergleichen ist.

hinna, himâ vor. Das Hebräische erweitert sich für die Suffixe der III. pers. plur. diesen Wechsel zwischen u und i zur Freiheit, je nach der Qualität des vorhergehenden *betonten* sogenannten « Bindevokals » den Vokal der Suffixe variieren zu lassen, sie also nach a mit a, nach i mit i, nach u mit u auszusprechen. Nach diesem Vorgange trat dann meist Kontraktion beider Vokale ein.

Da beim Verbum als Vokal der letzten Silbe a weitaus am häufigsten erscheint, vgl. qátala, qátalàt, qatáltâ, (qatálnâ), und deshalb auch die Suffixformen -ham und han(na) am zahlreichsten gebraucht wurden, so fühlte das Sprachbewusstsein letztere allmählich als die Normalformen und gebrauchte sie stets auch nach unbetontem « Bindevokal », wo die Wirkung der Vokalharmonie aufhört, z. B. in סוּסֵיהֶם, סוּסֵיהֶן, deren Segol betontes Pathaḥ vertritt. Von den Suffixen der III. pers. plur. scheint dann weiter das Pathaḥ resp. Segol auch auf die der II. pers. plur. übertragen zu sein : סוּסֵיכֶם, סוּסְכֶם, סוּסֵיכֶן, סוּסְכֶן.

II. Fall :

áhu = au = ô (וֹ) : láhu — láhu — לוֹ
qatálahu — qataláhu — קְטָלוֹ [1]
ī́hu = diphthongischem îu (יו ָ) : 'abī́hu — 'abī́hu — אָבִיו
qataltī́hu — qataltī́hu — קְטַלְתִּיו [2]

Anhängung der Personalsuffixe an das Verbum.

Die sogenannten Suffixa verbi sind ursprünglich dieselben wie die Suffixa nominis, nur dass das Suffix der I. pers. sgl. nicht i (ja), sondern -nî lautet. Im Hebräischen muss man auch bei den Verbalsuffixen eine Scheidung in zwei Stufen beachten ; das Kriterium, wann die erste (ältere) und wann die zweite (jüngere) Stufe vorliegt, bildet hier jedoch nur die Unbetontheit oder Betontheit des Suffixes der II. pers. sgl. masc. -ka ; die Suffixe der III. pers. plur. masc. und fem., die in der Nominalsuffixreihe der älteren Stufe haupttonig auftreten, sind beim Verbum schon unbetont angesetzt [3].

[1] Daneben auch קְטָלָהוּ, wie קְטַלְתּוֹ neben קְטַלְתָּהוּ.

[2] In beiden Fällen kommt auch die unkontrahierte Form vor.

[3] Ausnahmen finden sich nur beim Verbum ל״ה.

Das Bereich der beiden Suffixstufen ist beim Verb folgendermassen verteilt: Die *ältere* Stufe verbindet sich mit allen Formen des Perfekts, ausser der III. pers. sgl. masc. und mit solchen Formen des Imperfekts, die im Hebräischen langen Auslautsvokal zeigen. Die jüngere Stufe tritt an die III. pers. sgl. masc. Perfekti und an alle Imperfektformen, die im Hebräischen vokallos auslauten.

Die mit Suffixen versehenen Verbalformen stehen in ihren Endvokalen den altsemitischen Formen noch ziemlich nahe; Vokalharmonie lassen sie nur beim Imperfekt eintreten, das seine alten modusunterscheidenden Vokale i (älter u) und a so verteilt, dass vor unbetonten Suffixen mit dem Vokal i und u (-nî, -ki, -hu, -nû, -hum, -hunna) ein *i*, vor dem unbetonten Suffix mit dem Vokal a(ha) ein *a* erscheint. Weiter werden auslautende lange Vokale wiederhergestellt in der II. pers. sgl. fem. und I. pers. sgl. comm. (hier allerdings als î statt û), doch wahrscheinlich nicht in der II. pers. sgl. masc. des Perfekts; auslautende alte Konsonanz tritt wieder ein bei der III. pers. sgl. fem. Perfekti, wird dagegen abgeworfen in der II. plur. masc. und fem. Perfekti, die dadurch gleich werden.

So hat man beim Perfekt mit folgenden Formen zu operieren: qáṭàla, qáṭalàt, qaṭál-ta (oder -tâ ?), qaṭáltì, qaṭáltî, qáṭalù, qaṭáltû, qaṭálnû;

Beim Imperfekt mit jáqṭul(i, a), táqṭul(i, a), táqṭul(i, a), táqṭulì, ʾáqṭul(i, a), jáqṭulù, táqṭulù, náqṭul(i, a), Formen, deren Akzent sich bei Suffixansetzung nach den gewöhnlichen Regeln verschiebt.

Hiernach wird die Erklärung der Paradigmen keine grossen Schwierigkeiten mehr bieten.

Paradigmen. 1. Perfektformen mit Suffixen der älteren Stufe:

a) mit auslautender Konsonanz:

qatalát-nî .	— qatalát-nî	— קְטָלַתְנִי
qatalát-ka	— qatalát-ka	— קְטָלַתְךָ
qatalát-ki	— qatalát-ki	— mit Epenthese[1] des i: קְטָלָתֶךְ
qatalát-hu	— qatalát-hu	— קְטָלַתְהוּ oder seltener mit Assimilation von h an t: קְטָלַתּוּ

[1] Vgl. S. 103.

qatalát-hâ	— qatalát-ha	— mit Assimilation von h au t : קְטָלַתָּה
qatalàt-nâ	— qatalát-nû	— קְטָלַתְנִי
(qatalát-kum	— ?)	
(qàtalat-kúnna	— ?)	
qatalát-hum	— qatalát-[h]am	— קְטָלָתַם
qàtalat-húnna	— qatalát-[h]an	— קְטָלָתַן

b) mit auslautendem Vokal, z. B.:

˙qataltá̂-nî	— qataltá-nî [1]	— [קְטַלְתָּנִי, dafür stets mit Dagesch forte implicitum im נ:] קְטַלְתַּנִּי = qaṭal-tá-n-nî [2].
(˙qataltá̂-ka	— qataltá-ka	— קְטַלְתָּךְ) schematisch gebildet.
(˙qataltá̂-ki	— qataltá-ki	— קְטַלְתָּךְ)
˙qataltâhu	— qataltá-hu	— קְטַלְתָּהוּ und mit Kontraktion קְטַלְתּוֹ
˙qataltá̂-hâ	— qataltá-ha	— קְטַלְתָּהּ
˙qataltá̂-nâ	— qataltá-nù	— קְטַלְתָּנוּ
(˙qatáltâ-kùm	— qatàltá-kám	— קְטַלְתְּכֶם) schematisch gebildet.
(˙qatàltâ-kúnna	— qatàltá-kán	— קְטַלְתְּכֶן)
˙qatáltâ-hùm	— qataltá-[h]am	— קְטַלְתָּם
˙qatàltâ-húnna	— qataltá-[h]an	— קְטַלְתָּן

2. *Imperfektformen mit Suffixen der älteren Stufe:* z. B.

jaqtulú-nî	— jaqtulú-nî	— יִקְטְלוּנִי
jaqtulú-ka	— jaqtulú-ka	— יִקְטְלוּךָ
	u. s. w. bis	
jáqtulû-kùm	— jàqtulû-kám	— יִקְטְלוּכֶם
jáqtulû-hùm	— jáqtulú-[h]um	— יִקְטְלוּם

[1] Ich setze stets kurzes a in die Verbalendung ein, weil dieses und nicht das wahrscheinlich für das Altsemitische anzunehmende â die hebräischen Suffixformen am besten erklärt.

[2] Läge einfaches ְ vor, so müsste wohl entweder ֶ wie in בֶּנָא, צִנְצֶנֶת oder allenfalls ַ in vorhergehender Silbe entstehen.

Zusatz: Auf gleiche Weise hängen auch die Imperativformen mit langem Endungsvokal die Suffixe an.

3. Die III. pers. sgl. masc. Perfekt mit Suffixen der jüngeren Stufe:

qátala-nì	— [qatàla-nì[1]	— קְטָלַנִי, dafür stets mit Dagesch forte implicitum] קְטָלַנִּי = qatalá-n-nî
qátala-ka	— qataláka	— קְטָלְךָ
qátala-kì	— qatalá-ki	— קְטָלֵךְ
qátala-hu	— qatalá-hu	— (קְטָלָהוּ) קְטָלוֹ
qátala-hà	— qatalá-ha	— קְטָלָהּ
qátala-nâ	— qatalá-nû	— קְטָלָנוּ
qátala-kùm	— qatala-kám	— קְטַלְכֶם
qàtala-kúnna	— qatala-kán	— קְטַלְכֶן [2]
qátala-hùm	— qatalá-[h]am	— קְטָלָם
qàtala-húnna	— qatalá-[h]an	— קְטָלָן

4. Imperfektformen mit Suffixen der jüngeren Stufe:

jáqtulu-nì	— [jaqtùli-nì	— יִקְטְלֵנִי, dafür stets mit Dagesch forte implicitum] יִקְטְלֶנִּי, wohl = jàqtulí-n-nî
jáqtula-ka	— jaqtùla-ká	— יִקְטָלְךָ
jáqtulu-ki	— jaqtulí-ki	— יִקְטְלֵךְ
jáqtulu-hu	— jàqtulí-hu	— יִקְטְלֵהוּ

[1] Angesichts des Umstandes, dass die im Altsemitischen langvokaligen und — ausser unmittelbar hinter der Haupttonsilbe — nebentonigen Suffixe nî, hâ (siehe Seite 25, 4) und nâ im Hebräischen keine Spur eines alten Tones mehr zeigen, kann man zur Vermutung kommen, es seien schon vor der hebräischen Akzentverschiebung alte nebentonige langvokalige Endsilben enttont worden. Dann hätten sich Formen wie qátala-nî, jáqtulu-nî, qátala-nâ(-û), u. s. w. regelrecht weiter zu qatalá-nî, jaqtulú-nî, qatalá-nâ(-û) entwickelt, woraus sich die hebräischen Formen zum Teil direkt ergeben würden. Doch scheinen dieser für das Aramäische als feste Regel anzunehmenden Enttonung im Hebräischen andere Formen zu widersprechen, z. B. qátalù — qàtalú — קְטָלוּ, tàqtulì — tàqtulí — תִּקְטְלִי. Darum will ich einstweilen nur die *Möglichkeit* der erwähnten Enttonung und damit einer Beschränkung von Akzentregel 2. a. (siehe S. 22) auf die doppeltonigen Worte mit *geschlossener* nebentoniger Endsilbe aussprechen.

[2] Nicht belegt.

jáqtula-hà — jàqtulá-ha — יִקְטְלֶהָ, weniger häufig יִקְטְלָהּ

jáqtulu-nà — [jaqtùli-nû́ — יִקְטְלָנוּ, dafür stets] יִקְטְלֵנוּ, wohl = jàqtulí-n-nû

jáqtulu-kùm — jàqtul-?-kám — יִקְטָלְכֶם

jàqtulu-kúnna — jàqtul-?-kán — יִקְטָלְכֶן

jáqtulu-hùm — jàqtulí-[h]im — יִקְטְלֵם

jàqtulu-húnna — jaqtulí-[h]in — יִקְטְלֵן

Neben diesen Formen, die ihren « Bindevokal » nach dem Gesetze der Vokalharmonie bilden, finden sich vereinzelt solche, wo anscheinend dem modusbezeichnenden Charakter von a (= Konjunktivendung) noch Rechnung getragen wird. Am deutlichsten lässt sich dieses vor den Suffixen der III. pers. sgl. masc. und III. plur. nachweisen, mit denen vorhergehendes a der Konjunktivs zu וֹ und ָם (ָן) kontrahiert wird, z. B. in

אוֹיֵב יִרְדְּפוֹ (Hos. *8*, 3) « der Feind *soll* es (Israel) verfolgen ».

תִּתְּנוֹ־לִי (2 Mos. *22*, 29) « du *sollst* es mir geben ».

תִּלְכְּדוֹ ··· (*ψ 35*, 8) « (sein Netz) *soll* ihn selbst fangen ».

יִלְבָּשָׁם ··· (2 Mos. *29*, 30) « (der Priester) *soll* sie (7 Tage lang) anziehen ».

Wenn vor dem Suffixe der ersten Person der Vokal a statt i auftritt, so kann man zweifeln, ob hier der alte Konjunktiv auf -a, oder aber der Energikus auf -an vorliegt, z. B. in

פֶּן־תִּדְבָּקַנִי (1 Mos. *19*, 19) « damit mir nicht (das Unglück) anhange » [1].

כִּי עַתָּה יֶאֱהָבַנִי (1 Mos. *29*, 32) « jetzt wird mich wohl (mein Mann) lieb haben ».

הַבְדֵּל יַבְדִּילַנִי (Is. *56*, 3) « (Gott) wird mich wohl (von seinem Volke) absondern ».

Der Einwand, der gegen die Annahme des Energikus gemacht werden könnte, dass dieser doch in den ganz anders geschriebenen Formen

[1] Nach der Finalkonjunktion verlangt die altarabische Syntax den Konjunktiv.

יִקְטְלֶנְּה, יִקְטְלֶנִּי, יִקְטְלַנִּי u. s. w. vorläge, ist nicht stichhaltig. Denn die Vokale ַ und ֶ gehen in geschärfter Silbe fast regellos durcheinander [1], und die geschärften Buchstaben entbehren in einer Reihe von Fällen der Dageschbezeichnung [2].

Zusatz : Wie sich bei den Nomina, die auf stammhaftes aj(-u-i-a) ausgehen, im Singular die Möglichkeit ausgebildet hat, die Suffixe bald an den alten, bald an den verkürzten Stamm zu hängen, so auch bei den Verben mit dem stammhaften Ausgange aj(-a-u). Also kommen nebeneinander vor

גַּלַּנִי und גְּלָנִי
גַּלָּךְ und גְּלָךְ,

während vor dem Suffix der III. pers. sgl. masc. und I. pers. plur. nur die älteren Formen גַּלָהִי und גַּלָנִי belegt sind. Bei גַּלָם ist nicht zu entscheiden, ob es auf galajá-(h)am bezw. gala'á-(h)am [3] oder galá-(h)am zurückgeht. Im Imperfekt herrschen fast ausschliesslich die gekürzten Formen : יִגְלֵנִי (= jiglí-(n)nì), יִגְלָךְ (= jìglaká), יִגְלֵךְ (= jiglí-ki) u. s. w. Ausnahmen sind תְּחַיֵּנוּ (= tᵉḥajjáj-nû), אֲרַוֵּיךְ [4] (= 'ᵃrawwáji-ki), אַפְאֵיהֶם (= àph'aj-hám), eine deshalb singuläre Verbalform, weil hier das Suffix betont erhalten ist.

D. Kontraktion zweier durch א getrennten Vokale.

Kontraktion zweier durch א getrennten Vokale findet nur unter der Bedingung statt, dass beide Vokale auf hebräischer Akzentstufe *unbetont* sind ; dann wird

a'a zu â (אָ) : ra'saína — ra'asína [5] — רָאשִׁים
i'a zu â (אָ) : mi'atáini — mi'atáini — מָאתַיִם

[1] Vgl. S. 76.
[2] Vgl. S. 80 f.
[3] Siehe S. 119.
[4] Nach Stades richtiger Emendation.
[5] Vgl. über den Einschubvokal S. 104. Es wäre nicht undenkbar, dass auch בָּתִּים « Häuser » aus ba'atím, das dann statt bajatím stände, kontrahiert sei : vgl. den folgenden Abschnitt.

Veränderungen von ursemitischem silbenauslautenden א
im Hebräischen.

1. *Schwund von* א: Ein א, das im Silbenauslaut steht, wird im Hebräischen nicht mehr gesprochen; dafür erleidet ein ihm vorhergehender kurzer Vokal unter oder vor dem Haupttone Dehnung, wobei altes a zu å (ָ), altes i zu ê (ֵ), altes u zu ô (ֹ) wird:

qára'a — qará'(a) — קָרָא
máli'a — malí'(a) — מָלֵא
* uqrú' — qᵉrú' — קְרֹא
* fa'rúru — fa'rúru — פְּארוּר

2. *Uebergang von* א *in w oder j:* In einer grösseren Anzahl von Wörtern wird silbenauslautendes א nach dem Muster von Formen mit silbenauslautendem w oder j gleich diesen Lauten behandelt, so dass a + א teils ô, teils æ̂, i + א langes i, u + א langes u ergibt.

Am häufigsten tritt dieser Uebergang bei den Verben ל״א ein, wo vor konsonantisch anlautenden Affixen in allen Perfekten (ausser Qal) אֵ (ê = áj), in allen Imperfekten und Imperativen אֶ (æ = ája) erscheint, analog den gleichen Formen bei den Verben ל״י (ל״ה).

Weiter findet sich אֹ (= áw) bei einer beschränkten Anzahl von Verben פ״א (אָכַל, אָמַר, אָחַז u. s. w.) in der ersten Silbe des Imperfekts Qal, seltener des Perfekts Niphʿal und einigen Hiphʿilformen [1], was den Uebergang dieser Verben in die Klasse פ״ו bedeutet, z. B. אֹמַר = 'awmaru, וַיֹּאכַל = wajjawkal, יֹחֵז = jawkhizu, וַיֹּרֶב = wajjawrib u. s. w. [2]. Einige andere Verben derselben Gruppe entwickeln Formen, die der Klasse פ״י ursprünglich eigen sind, z. B. תֵּאתֶא (neben יֶאֱתֶא) = jajtaju, אֵחַר = 'ajkharu [3].

[1] In dem Eigennamen יֹאשִׁיָּהוּ (« Gott tröstet ») ist ebenfalls ein solches Imperfekt Hiphʿil von der Wurzel אָשָׁה erhalten, dessen verkürzte (Jussiv-)Form in dem Namen יוֹשַׁוְיָה (« Gott möge trösten ») vorliegt.

[2] Im Syrischen, zum Teil auch im Bibl.-Aramäischen wird das Hiphʿil der Verb ל״א stets mit Uebergang in die Klasse פ״ו gebildet.

[3] Im Syrischen ist dieses Imperfektum mit ê = aj bei den Verben פ״א Regel.

Ausser bei den Verben findet der *Uebergang* von א in w oder j auch bei einer nicht geringen Anzahl von Nomina statt. So erklärt sich ראֹשׁ aus rawsch statt ra'sch, צֹאן aus ṣawn, בְּאֵר resp. בּוֹר aus bawr, רֵים (neben רְאֵם) aus rajm, מוּם (neben מְאוּם) aus muwm.

Endlich sei noch auf die bereits früher erklärten Formen [1] לֵאמֹר = lajmor, בֵּאלֹהִים (neben בֵּאֱלֹהִים) = bajlôhîm u. a. hingewiesen.

Schlussbemerkung.

In den vorstehenden Untersuchungen sind mit ganz geringen Ausnahmen nur solche Akzente und Vokale besprochen worden, die *ausserhalb der Pausa,* d. h. der Tonsilbe des letzten Wortes eines grösseren oder kleineren Satzes bezw. Verses überliefert sind. Es bliebe noch übrig auseinander zu setzen, welchen Wert die pausale Betonung und Vokalisation zu beanspruchen hat. Diese Frage aber ist mir noch nicht klar genug, um zu ihrer Lösung mit etwas anderem als subjektiven Vermutungen beitragen zu können, und sehe ich darum von ihrer Behandlung hier ab. Wenn in Zukunft einmal alle dem Hebräischen nahe stehenden Dialekte nach der Seite ihrer Akzent- und Vokalgesetze genügend erforscht sind, und das Ideal einer semitischen Akzent- und Vokallehre sich zu verwirklichen beginnt, dann dürfte sich auch das Rätsel der hebräischen Pausaeigentümlichkeiten leicht lösen lassen.

[1] Vgl. S. 48, Anm. 1.



ANHANG

UEBER DIE FORM DES NAMENS JAHWÆ

Die moderne Forschung hat das Dunkel, das von altersher um den Namen יהוה lagert, nur erst wenig zu lichten vermocht. Mit der Feststellung, dass er kein Lehnwort ist, sondern auf semitischem, und zwar vorderasiatischem Boden seine Heimat hat, ferner dass seine Vokale zu einer gewissen Zeit -a-e gewesen sein werden, ist man schon am Ende der bisherigen sicheren Ergebnisse angelangt. Alles, was sonst noch über seine Wurzelableitung, seine Nebenformen, endlich seine Bedeutung vorgebracht worden ist, gehört in das Gebiet luftiger Hypothese.

Die Misserfolge bei der Erklärung eines reinsemitischen Namens, von dem ausserdem noch eine Reihe Nebenformen vorliegen, dürften zum guten Teil darauf zurückgehen, dass man über den Drang, den Sinn des wichtigsten alttestamentlichen Namens zu erfassen, seiner grammatischen Form zu wenig tief nachging. Und doch sollte eine Sinnerklärung erst dann beginnen, nachdem alle formellen Vorfragen untersucht und beantwortet sind. Diese Aufgabe bezüglich des Namens יְהוָה zu erfüllen, ist Zweck der folgenden Zeilen.

Von dem alttestamentlichen Gottesnamen gibt es im hebräischen Bibeltexte 10 Formen :

1. יהוה, ohne Zweifel mit den Vokalen -a-e zu lesen : also יַהְוֶה (יְהוָֹה), kommt immer nur als selbständiges Wort, und zwar im Status absolutus wie Status constructus (יְהוָה צְבָאוֹת [1]) vor, niemals aber in der Namenskomposition ;

[1] Was auch in צְבָאוֹת stecken mag, immerhin wird man diese beiden Worte als eine Status-constructus-Verbindung ansehen müssen in der Weise von arab. Schâhbûru-l-djunûdi « der Schahbur der Heere », Mûsâ banî 'Israîla « der Moses der Söhne Israels », vgl. Reckendorf, Synt. Verhält., S. 188 f.

2. יָהוּ, nur als letzter Teil von komponierten Eigennamen ;

3. יָהּ, nur in selbständiger Status-absolutus-Form ;

4. יָה, selten in selbständiger Status-absolutus-Form, häufig indessen als letzter Teil von komponierten Eigennamen ;

5. ־ַי, nur als letzter Teil von komponierten Eigennamen :

6. יְהוֹ, nur als erster Teil von komponierten Eigennamen ;

7. יוֹ, nur als erster Teil von komponierten Eigennamen ;

8. יְ־ | nur als erster Teil von komponierten Eigennamen, jedoch

9. יו־ | schon mit einem konsonantischen Bestandteile des folgenden Gliedes kontrahiert :

10. הוֹ, wahrscheinlich Schreibfehler für יְהוֹ.

Die 5 ersten dieser Formen sind *haupttonig* (ausser יהוה vor einem Genitiv) : von ihnen hat die Erklärung auszugehen ; die 5 anderen teils *neben-* teils *schwachtonigen* können wegen ihrer dadurch bedingten Lautverminderungen erst in zweiter Linie berücksichtigt werden.

Von den haupttonigen Formen sind יַהְוֶה und יָהוּ die wichtigsten, weil sie vokalischen Auslaut bewahren ; das Verständnis ihres gegenseitigen Verhältnisses ist die Grundlage für alle anderen Fragen, die sich an die verschiedenen Formen des Gottesnamens knüpfen.

Nun gilt bisher die Meinung[1]: in יַהְוֶה liegt die Grundform des Gottesnamens vor, die weiter auf die Wurzel היה zurückgeht ; יָהוּ aber ist die Verkürzung von יַהְוֶה. Diese Behauptungen bedeuten den Erbfehler aller Erklärer, den Grund für die Unsicherheit aller weiteren Schlüsse.

Wie kann zunächst יַהְוֶה sich zu יָהוּ verkürzen, wenn beide in der Tonstärke sich gleich sind ? Wo ist im Bereiche der ganzen hebräischen Grammatik eine ähnliche Verkürzung nachzuweisen ? Wäre יַהְוֶה ein zusammengesetzter Eigenname, so liesse sich eine Verkürzung bei Beibehaltung des Haupttones durch mechanischen Abfall des zweiten Teiles allenfalls erklären ; aber für komponiert wird niemand das Wort יַהְוֶה ansehen.

Nimmt man aber auch an, יָהוּ habe einmal nebentonig neben יַהְוֶה

[1] Abweichend davon sucht Frdr. Delitzsch (Wo lag das Paradies ?, S. 158-166). den Ursprung des Gottesnamens in einer akkadisch-babylonischen Mischform Ja-u, die bei den Hebräern zu יָהוּ geworden, von den Priestern aber zu יהוה umgeformt wäre, um den Gottesnamen mit der Wurzel הוה in Verbindung zu bringen.

gestanden und sei erst später zur Haupttonigkeit gelangt, so stimmen seine Vokale und Konsonanten schlecht zu einer solchen nebentonigen Verkürzung. Wie haupttonigem מַעֲשֶׂה und רֹעֶה nebentoniges מַעֲשֵׂה und רֹעֵה entspricht, so muss יַהְוֶה nebentonig יַהְוֵה lauten. Aber könnte zwischen יַהְוֶה und יָהוּ nicht ein ähnliches Verhältnis bestehen, wie zwischen יִשְׁתַּחֲוֶה und יִשְׁתַּחוּ ? Auch das ist abzuweisen; denn יִשְׁתַּחֲוֶה ist = urhebr. jischtàḥḥiwája, wovon der nebentonige Jussiv יִשְׁתַּחוּ = jischtàḥḥiw gebildet wird; יַהְוֶה stellt aber kein älteres jàhhiwája dar, sondern jahwája, das nebentonig stets nur jahwàja = יַהְוֵה [1] ergibt.

Stellen wir aber einmal die Frage umgekehrt: Kann haupttoniges יַהְוֶה nicht aus haupttonigem יָהוּ *verlängert* sein? Diese Möglichkeit muss unbedingt bejaht werden. Da eine Nominalendung ה ֶ = ája (event. áji oder íja, íji) im Hebräischen existiert, יָהוּ aber nach dem Muster von שָׂחוּ = sáḥiw — sáḥwi [2] auf jáhiw — jáhwi zurückzuführen ist, so ergäbe seine Verlängerung mit der Endung ה ֶ direkt יַהְוֶה. Dadurch könnte יַהְוֶה 1. als Feminin, 2. als Plural resp. Kollektiv von יָהוּ bezeichnet sein. Von der ersten Möglichkeit darf aber füglich abgesehen werden, da in der ganzen Bibel kein gesicherter Fall vorkommt, wo יַהְוֶה emininal konstruiert wäre [3]; also haben wir es als *Plural- resp. Kollektivform von* יָהוּ zu erklären.

Steckt in יַהְוֶה demnach nicht die Wurzel היה oder הוי, sondern יהו event. והו, so fallen alle bisherigen Deutungen seines Sinnes als *der Seiende, der ins Dasein Rufende, der Fallende, der Fällende, der Haucher* in ein Nichts zusammen.

Dafür dass יַהְוֶה eine Ableitungsform, יָהוּ aber die singulare Grundform darstellt, gibt es noch einen zwingenden Beweis. Es kann auffallen, dass von den Hunderten der mit dem Gottesnamen zusammengesetzten *Eigennamen* [4] kein einziger die Form יַהְוֶה zeigt, sondern stets nur יָהוּ

[1] Wegen der Gutturalis ה verändert sich a vor dem Nebentone nicht zu i.

[2] Gleich arab. scháḥwu « puteus amplus ».

[3] Dass I. Kg. *17*, 14 das Qerê תֵּת־יהוה dem Kethîb תִּתֵּן־יהוה vorzuziehen ist, scheint auch aus der metrischen Form hervorzugehen.

[4] Ich rede hier nur von wirklichen Eigennamen, d. h. solchen, die unter *einem* Haupttone stehen. Die 5 angeblichen Eigennamen יהוה יִרְאֶה (Gen. *22*, 14), יהוה נִסִּי (Ex. *17*, 15) יהוה שָׁלוֹם (Jud. *6*, 24), יהוה צִדְקֵנוּ (Jer. *23*, 6) יהוה שָׁמָּה (Ez. *48*, 35) sind umschreibende *Sätze*, keine Nomina propria.

und noch kürzere Bildungen. Der erste Schluss, den man daraus ziehen möchte, wäre wohl, dass alle diese Namen zu einer Zeit gebildet wurden, wo neben dem Singular יָהוּ noch kein Plural יְהוָֹה existierte. Doch dann schiene es unbegreiflich, dass die spätere lange Jahweperiode nicht einen einzigen neuen Namen in Kurs gebracht hätte. Gegenüber dieser Unwahrscheinlichkeit wird man auf eine andere Erklärung gewiesen, die im grammatischen Wesen der Wortkomposition wurzelt. Man darf als Regel aufstellen, dass als Subjekt [1] des Satzes, der unter einen Hauptton gefasst im Hebräischen einen komponierten Eigennamen darstellt, nie ein Wort im Plural, sondern stets im Singular mit oder ohne Personalsuffix verwendet wird. So gibt es keinen Eigennamen, der als Bestandteil אֱלֹהִים aufwiese, hingegen eine überaus grosse Anzahl mit ־אֵל [2], ־אֶל, ־אֱלִי, z. B. יְרִיאֵל, שְׁמוּאֵל; אֶלְחָנָן, אֶלְיָקִים; אֱלִיאֵל, אֱלִישֶׁבַע, אֱלִימֶלֶךְ. Weiter keine mit אֲדֹנַי, sondern nur mit אֲדֹנִי wie אֲדֹנִיָּה, אֲדֹנִיקָם, אֲדֹנִי־צֶדֶק. Wenn einige als ihren zweiten Teil den Namen שַׁדַּי tragen (עַמִּישַׁדַּי, צוּרִישַׁדַּי), so darf man wohl daraus den Schluss ziehen, dass in שַׁדַּי kein Plural vorliegt oder gefühlt wurde. Da man also prinzipiell die Plurale zur Namenskomposition für nicht geeignet hielt, so musste auch יְהוָֹה Singularform יָהוּ (יָה, יְהוֹ u. s. w.) bleiben, um als Komponent zu dienen.

Weiter lässt sich nicht von יְהוָֹה, wohl aber von יָהוּ die Form יָה ableiten. Allerdings erscheint nach den früher gegebenen Regeln [3] der Abfall des ו befremdlich, da es als langer Vokal nur verkürzt, nicht verdrängt werden sollte; doch lehrt das Altarabische, dass Nomina in der Rufform ganz singuläre Verstümmelungen erleiden, wodurch z. B.

[1] Auch die Fälle sind selten und zweifelhaft, wo das Prädikat ein Plural ist, z. B. אֶלְעוּזַי und אֶלְיְהוֹעֵינַי.

[2] Ich bemerke beiläufig, dass אֵלִיָּה(וּ) nicht bedeuten kann: « Jahu ist mein Gott » was die Form אֱלִיָּה(וּ) voraussetzte, sondern nur: « Jahu ist mein Starker »: weiter dass in dem Jod von ־אֱלִי und vielen anderen ersten Komponenten meist das Suffix der I. pers. zu suchen ist, wie aus den Frauennamen אֲבִיטַל (mein Vater ist der Thau), אֲבִיגַיִל (mein Vater ist die Freude) אֲחִינֹעַם (mein Bruder ist die Wonne) u. a. hervorgeht, deren bisher bevorzugte Uebersetzung « Vater des Thaus », « Bruder der Wonne » u. s. w. gelinder Unsinn ist.

[3] Vgl. S. 55.

ṣâḥibu zu ṣâḥi, ʿâmiru zu ʿâmi, Mâzinu zu Mâzi wird [1]; für eine ähnliche Rufform ist aber יָהּ anzusehen. Das zeigt zunächst sein Vorkommen in der religiösen Exklamation הַלְלוּ־יָהּ, die in Folge ihres häufigen Gebrauchs als *ein* zusammengesetztes Wort gefühlt wurde, wobei der Gottesname trotz seiner Stellung im Akkusativ die Rufverkürzung erlitt. Als Vokativ steht יָהּ ferner in der bisher missverstandenen Stelle [2] Is. *38*, 11: אָמַרְתִּי לֹא אֶרְאֶה יָהּ יָהּ בְּאֶרֶץ הַחַיִּים « ich spreche: Nicht werde ich, o Gott, mehr schauen das Land der Lebenden »; vielleicht auch Exod. *15*, 2 (= Is. *12*, 2, *ψ 118*, 14):

עָזִּי וְזִמְרָת יָהּ « meine Kraft und mein Lied ist Gott » !

Erst späte Stücke der Bibel, wie *ψ 72*, 2, *94*, 2, *118*, 17, 18, 19 [3], gebrauchen יָהּ mit Verkennung seines alten Charakters in jeder beliebigen syntaktischen Stellung.

Eine Weiterbildung von יָהּ wird יָה sein, das in הַלְלוּ־יָה (*ψ 104*, 35) vorkommt, sein eigentliches Gebiet aber im zweiten Gliede von komponierten Eigennamen hat. Hier trifft man es nun in anscheinend ganz willkürlichem Wechsel mit יָהוּ, z. B. בְּנָיָה(ו), גְּדַלְיָה(ו), יֹאשִׁיָּה(ו), חִזְקִיָּה(ו), יִרְמְיָה(ו), נְתַנְיָה(ו), und zwar ist für die ältesten Namen die kürzere Form vorherrschend (vgl. Jud. *17*, 1 מִיכָה, nur in Pausa מִיכָיְהוּ, II Sam. *23*, צְרוּיָה, אוּרִיָּה neben בְּנָיָהוּ u. a. [4]), die spätere Königs- und Prophetenperiode bevorzugt aber die längere, endlich Ezra und Nehemia haben nur die kürzere [5]. Man könnte diese Ungleichheit so erklären, dass in Personennamen, deren vornehmlichster Gebrauch die Rufform ist, schon sehr früh der Vokativ für alle andern Kasus gesetzt worden sei; dass auf dem Höhepunkte des Jahwekultes im Drange den vollen Gottesnamen zu

[1] Vgl. Caspari-Müller, Arab. Grammatik, § 403, Anm. b; vgl. späthebräisches יוֹסֵי für יוֹסֵף.

[2] So viel ich sehe, nehmen alle Erklärer יָהּ יָהּ als Objekt zum Verbum « schauen ».

[3] In in *ψ 118*, 5 könnte יָהּ Vokativ sein.

[4] Auch die babylonische Litteratur weist zahlreiche Namen mit der Endung -ia auf, wie Akhia, Ilia, Pidia, Tabbiia, deren Endung mit hebräischen יָה verglichen werden kann; sodann lässt sich auch in dem 97. Städtenamen der Völkerliste des Dhutmose III « Baitia » der Gottesname vermuten (vergleiche W. M. Müller, Asien und Europa, S. 162, 239).

[5] Ezr. *10*, 41 ist zu lesen: יִשְׁלֶמְיָה וּשְׁמַרְיָה.

führen, die Form יְהֹ künstlich wieder eingesetzt und zumal bei den Namen hochgestellter Personen stereotyp geworden sei, nach dem Exil aber das Ueberhandnehmen der aramäischen Sprache mit ihren abgeschliffenen Endungen wieder den Gebrauch der kürzeren Eigennamen begünstigte. Oder soll man bei den älteren Namen an eine defektive Schreibung denken, die etwa wie das Südarabische jeden vokalischen Auslaut unberücksichtigt liess, ein Verfahren, das sonst dem Hebräischen fern zu sein scheint?

Endlich kommt noch als weitgehendste Verkürzung unter dem递tone ַי — vor [1]. Am wahrscheinlichsten ist sie bei solchen Namen, neben denen sich längere Formen mit יָה(וּ) erhalten haben, z. B. מַתְּנַי neben מַתַּנְיָה(וּ), מַעֲשַׂי neben מַעֲשֵׂיָה, עַתְלָי [2] neben עֲתַלְיָה(וּ), אַחְזַי neben אֲחַזְיָה(וּ); analog dazu werden aber auch אִישַׁי, אֲמִתַּי, יִשְׁמְרַי und die Mehrzahl der übrigen auf -ai ausgehenden Namen als mit יְהֹ komponiert zu gelten haben. Zur Erklärung der radikalen Endkürzung muss wieder auf die Vokativform zurückgegangen werden, und zwar leuchtet es hier ein, dass nach *Verschiebung des Haupttons auf die vorher nebentonige Silbe* ein máttanàja, máʿsijàja, ʿáthalàja, ʾáḥazàja = מַתְּנַי׳, מַעֲשַׂי׳, עַתְלַי׳, אַחְזַי werden konnte, woraus dann bei Einsetzung der Vokativform in die übrigen Kasus und dem damit zusammenhängenden Rücktritt des Haupttons auf die Endung מַתְּנַי, מַעֲשַׂי, עַתְלַי, אַחְזַי entstand: vergleiche nebentoniges לִפְנֵי und אַחֲרֵי gegen haupttoniges לְפָנַי und אַחֲרַי [3].

[1] Schon Olshausen, (Lehrbuch, S. 612) vermutet darin die Abkürzung des Gottesnamens. Für (späthebr.) Kosenamen mit der Endung ַי — = « mein lieber » kann ich die folgenden Wörter besonders deshalb nicht ansehen, weil in der Koseform fast immer auch der erste Wortkomponent stark verändert erscheint, z. B. נַתַּי (aus נְתַנְיָה), שַׁבַּי (aus שְׁמוּאֵל), עַזַּי (aus עֲזַזְיָה), dieses aber bei den bibl. Namen auf ַי — nicht der Fall ist.

[2] Qameṣ in der Endung dürfte auf Rechnung der Pausa zu setzen sein.

[3] Von besonderem Interesse ist die Etymologie des Eigennamen אֲחוּמַי. Während man ihn bisher mit: « Bruder des Wassers » übersetzte, kann nach Obigem kaum zweifelhaft sein, dass auch er mit dem Gottesnamen zusammengesetzt sei, also einmal אֲחוּמָיָה(וּ) gelautet habe. Somit ist er in zweien seiner Bestandteile gleich dem Namen יוֹאָח « Jahwe ist Bruder ». Was bedeutet aber das zwischenstehende — מָ — ? Bei dem ganz ähnlich gebildeten Namen אֲבִימָאֵל nimmt Olshausen (Lehrbuch, S. 616) es für das Fragepronomen und übersetzt danach « Mein Vater, was ist Gott? », ein gewiss auffallender Name,

Nach der Erklärung der haupttonigen Formen des Gottesnamens macht die der neben- und schwachtonigen geringe Schwierigkeiten. So ist יְהוֹ teils neben- teils schwachtoniges jahû, ersteres z. B. in יְהוֹנָתָן (J^e^hònåthán), יְהוֹיָכִין (J^e^hòjåkín), letzteres in יְהוֹשׁוּעַ (J^e^hôschú^ʿa^), יְהוֹאָשׁ (J^e^hôʾásch) u. a. Der Vorgang des Akzents von der Pänultima auf die langvokalige Ultima bei יהו entspricht dem von erst neben- dann haupttonigem בְּכִי und פְּרִי statt בֶּכֶה und פֶּרִי; zum Uebergange von û in ò lässt sich הֱיִתוֹ = hàjj^e^tò und (מַיִם) מַעְיְנוֹ = màʿj^e^nô vergleichen.

Aus יְהוֹ wurde יוֹ regelmässig wohl zunächst dann, wenn es schwachtonig auftrat, entsprechend der Kontraktion von zwei durch א getrennten unbetonten Vokalen: vergleiche מָאתַיִם aus miʾatájim. Später vermutlich gingen dann auch einzelne der mit nebentonigem יְהוֹ zusammengesetzten Namen die gleiche Kontraktion ein, z. B. יוֹנָתָן, יוֹחָנָן, יוֹיָכִין, und umgekehrt ward schwachtoniges יו nicht selten wieder zerdehnt, z. B. in יְהוֹאָב aus יוֹאָב, יְהוֹרָם aus יוֹרָם, יְהוֹאָשׁ aus יוֹאָשׁ [1].

Eine schwachtonige Form des Gottesnamens lässt sich ferner aus

den man als Beitrag für die Geschichte der Skepsis im alten Testamente verwenden könnte, wenn er eben nicht ganz verfehlt übersetzt wäre. Denn in seinem — מַ — wie in dem von אֲחוּמַיָה, liegt eine als unbestimmter enklitischer Artikel verwendete Partikel mâ (oder ma) von ursprünglich exklamativer Bedeutung vor, die sich ähnlich nicht selten auch im Altarabischen (vgl. ragulun-mâ « ein Mann »), häufig im Assyrischen, dann im Aethiopischen findet, endlich in der hebräischen Mimation zu vermuten ist, und אֲבִימָאֵל ist demnach mit « Ein Vater ist Gott » zu übersetzen, wie אֲחוּמַיָה mit « Ein Bruder ist Jahwe ».

Aber noch Weiteres lässt sich an diese Namen anknüpfen. אֲבִימָאֵל wird Gen. *10*, 28 (sowie I. Chron. *1*, 22) als Name eines *südarabischen* Stammes genannt. Wissen wir aber von einem südarabischen unbestimmten Artikel mâ? Aus Verkennung der Thatsachen noch nicht. Bekanntlich will man hier zwischen einem unbestimmten Artikel -m (baitum « ein Haus ») und einem bestimmten -ânu (baitânu « das Haus ») unterscheiden, während es doch viel näher liegt, dort, wo -m geschrieben ist, -mâ zu lesen, in dem -n aber die einfache Nunation (-u-i-a-)n zu erblicken, d. h. eine Partikel von hinweisender, determinierender Kraft, die erst später im Nordarabischen zur Begriffslosigkeit abgeschwächt wurde; also wäre baitumâ « ein Haus », baitun « das Haus ».

[1] Aehnlich wird in *ψ 81*, 6 יוֹסֵף — nach aramäischem Muster — zu יְהוֹסֵף zerdehnt, obwohl in seiner ersten Silbe niemals der Name Jahwe vorhanden war. (יוֹסֵף wohl = יוֹסִפְאֵל, vgl. S. 101.)

dem — ֵי des Namens יֵשׁוּעַ herausschälen, der späten Ersatzform für יְהוֹשׁוּעַ, gebildet durch Kontraktion des verkürzten Gottesnamen Jå(h) mit j^e^schû^c^a « Hülfe », also zu übersetzen: « Jahwe ist Hülfe ». Dass hier nicht etwa blosses יְשׁוּעַ « Hülfe » mit Wiederherstellung von älterem kurzen Serê vorliegt, beweist die griechische Umschreibung mit langem e (*Ἰησους*), syrisches ʾîschoᶜ, arabisches ᶜîsâ. Ob auch יֵהוּא in der Pänultima den Gottesnamen enthält, wage ich nicht sicher zu behaupten [1]. Dagegen darf wohl יוּכַל als Kontraktionsprodukt aus יְהוּכַל (Jer. *37*, 3) und weiter aus יְהוֹיוּכַל angesehen werden.

Einmal findet sich statt zu erwartendem יְהוֹ nur הוֹ: הוֹשָׁמָע (I Chr. *3*, 18), worin ich einen Schreibfehler vermute [2].

Soviel über die rein formale Erklärung des alttestamentlichen Gottesnamens. Der spätern Forschung bleibe es vorbehalten, auf dieser Basis Versuche nach einer genügenden Sinnerklärung anzustellen, wenn gleich die Wahrscheinlichkeit, zu einem ganz gesicherten Ergebnis zu kommen hier wie bei manchen anderen alten Namen nicht sehr gross ist.

[1] Seine assyr. Transskription Ya-u-a führt eher auf ein nichtkomponiertes Wort.

[2] הוֹשֵׁעַ ist abgekürztes הוֹשַׁעְיָה(וּ) oder הוֹשֵׁעַאֵל, also nur dem Sinne nach gleich mit יְהוֹשֻׁעַ (vgl. Num. *13*, 16).



Freiburg. — Buchdruckerei und Buchhandlung des Werkes vom heiligen Paulus.



